

VIETNAM  
DU CONFUCIANISME  
AU COMMUNISME

Collection « *Recherches Asiatiques* » dirigée par Alain Forest

Solange THIERRY, *Le Cambodge des contes*, 1986.

Jacques POUCHEPADASS, *Planteurs et paysans dans l'Inde coloniale*, 1986.

Yoshiharu TSUBOI, *L'Empire vietnamien face à la Chine et à la France, 1847-1885*, 1987.

Stein TONNESSON, *1946 : déclenchement de la guerre d'Indochine*, 1987.

Paul NESTEROFF, *Le développement économique dans le nord-est de l'Inde : le cas du Nagaland*, 1987.

NGO KIM CHUNG, NGUYỄN DUC NGHINH, *Propriété privée et propriété collective dans l'ancien Viêt-nam* (traduit et annoté par G. Boudarel, Lydie Prin et Vu Can), 1987.

Alain FOREST et Yoshiharu TSUBOI (éds.), *Catholicisme et sociétés asiatiques*, 1988.

Brigitte STEINMANN, *Les marches tibétaines du Népal. État, chefferie et société traditionnels à travers le récit d'un notable népalais*, 1988.

Jean-Louis MARGOLIN, *Singapour 1959-1987. Genèse d'un nouveau pays industriel*, 1989.

Gérard HEUZÉ, *Inde, la grève du siècle, 1981-1983*, 1989.

*Travaux du Centre d'Histoire et Civilisations de la Péninsule indochinoise\**

(Collectif), *Introduction à la connaissance de la Péninsule indochinoise* (épuisé).

J. DEUVE, *Le Royaume du Laos, 1949-1965*.

(Collectif), *Inventaire des archives du Panduranga du fonds de la Société asiatique de Paris* [pièces en caractères chinois].

J. DEUVE, *Le complot de Chinaimo, 1954-1955*.

(Collectif), *Actes du Séminaire sur le Campā organisé à l'Université de Copenhague*.

P.-B. LAFONT et PO DHARMA, *Bibliographie. Campā et cam*.

(Collectif), *Histoire des frontières de la péninsule indochinoise. I. Les frontières du Viêt-nam*.

*Collection « Recherches Asiatiques », dirigée par Alain Forest*

TRINH VAN THAO

VIETNAM  
DU CONFUCIANISME  
AU COMMUNISME

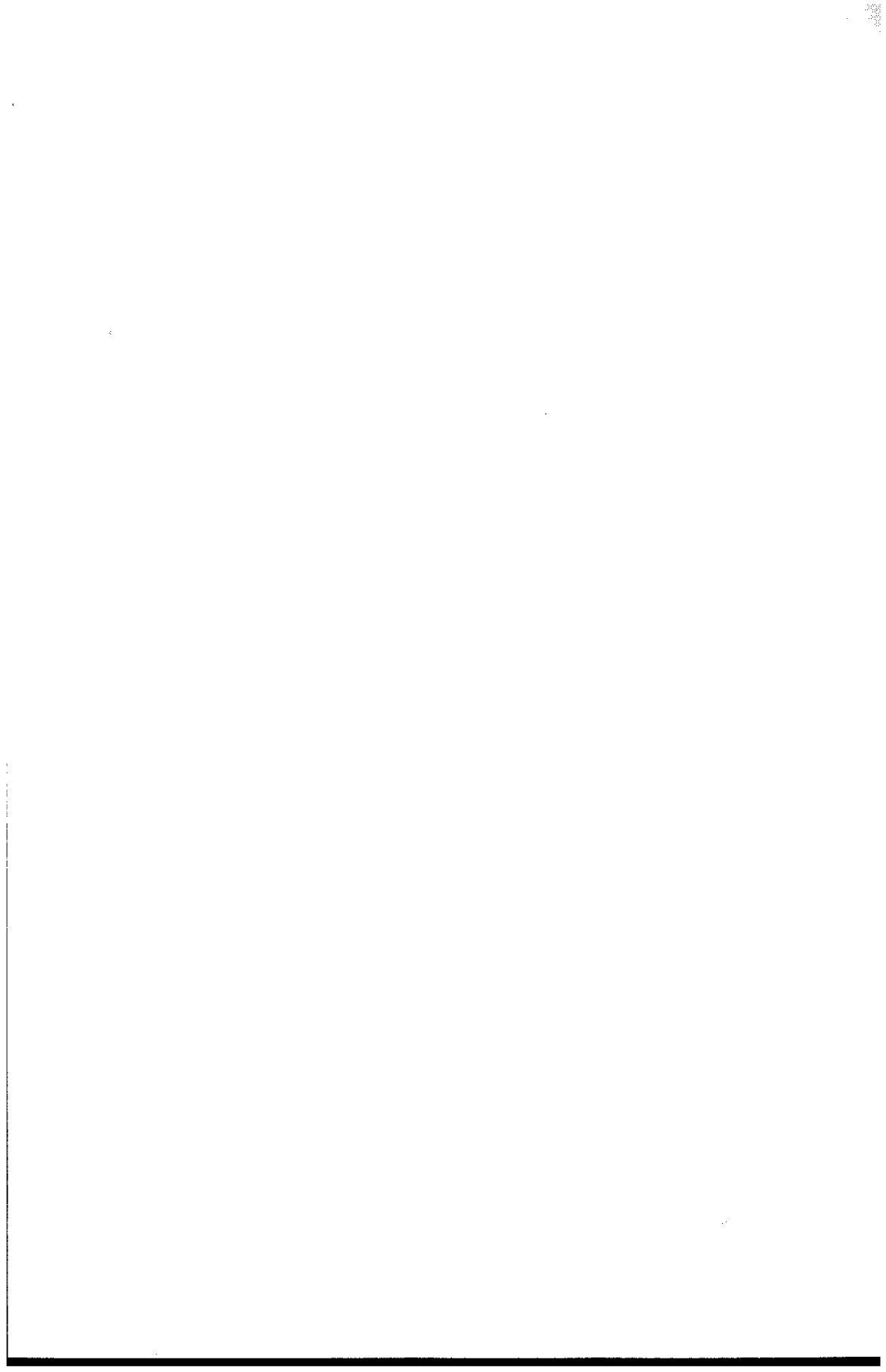
Un essai itinéraire intellectuel

**Editions L'Harmattan**  
5-7, rue de l'École-Polytechnique  
75005 Paris

© L'Harmattan, 1990  
ISBN : 2-7384-0550-9  
ISSN : 0980-3521

## *Remerciements*

Parmi les nombreux amis qui ont participé à des titres divers à la formation de ce livre soit en encourageant l'Auteur à persister dans sa voie, soit en le lisant et en le critiquant, citons de mémoire (en nous priant d'excuser des oublis involontaires et inévitables) : Bernard et Dorothee Rousset pour la partie consacrée à Tran Duc Thao ; G. Boudarel pour le Mouvement *Nhan Van* ; *Giai Pham*, Nguyễn Ngọc Giao pour Kỳ Đông ; Bùi Mông Hùng, Tạ Trọng Hiệp et Dang Tiên pour la biographie des écrivains vietnamiens d'hier et d'aujourd'hui ; J.-C. Combessie, Colette et Roger Establet pour les indispensables « relectures » et rectifications ; A. Forest, enfin, pour l'avoir accueilli dans sa belle collection. L'auteur n'oublie pas la dette de reconnaissance qu'il doit au C.N.R.S., bien entendu.



## CHAPITRE I

### INTRODUCTION POUR UNE SOCIOLOGIE DES « GÉNÉRATIONS DE CONJONCTURE »

Qu'il soit regardé comme *l'éternel ex-classé* de la société globale (K. Mannheim), ou, au même titre que le paysan « inclassable », un être *ambigu* par excellence, l'intellectuel se présente toujours à l'observateur comme un pur produit de la conjoncture (« *l'intellectuel existe conjoncturellement ; mais il n'agit jamais comme tel* » écrit F. Châtelet, in « Intellectuel », *Encyclopaedia Universalis*, 8, p. 1080-1081).

Insaisissables car écartelés entre les « objets » multiples produits par l'imaginaire littéraire et sociologique — « catégorie socio-professionnelle » (1), « classe », groupe... —, les intellectuels ne sont guère repérables que lorsque, objets de polémique, ils tentent de définir et de défendre leur statut.

C'est donc à l'éclairage de la littérature anti-intellectuelle (en France du moins) que se révèlent l'identité et les fonctions intellectuelles dans la société contemporaine (L. Pinto, « *La vocation de l'universel* », *A.R.S.S.*, nov. 1984). Face aux accusations d'une sorte d'abus de pouvoir (en l'occurrence, il s'agit de

---

(1) Donc ni catégorie socio-professionnelle — l'intelligentsia les traverse sans s'identifier à aucune même si la nomenclature actuelle de l'I.N.S.E.E. s'en approche soit par inclusion (« professions intellectuelles supérieures ») soit par exclusion-multiplication-spécialisation (cadres de la fonction publique, professeurs, professions scientifiques, professions de l'information, des arts et des spectacles, cadres administratifs et commerciaux des entreprises, ingénieurs et cadres techniques d'entreprises, instituteurs et assimilés...), ni classe globale (sinon une certaine conscience historique collective au sens qu'en donne M. Halbwachs) mais *groupes affins* (géographique, historique, culturel), constitués au gré des conjonctures historiques qui les forment et les transforment.

On s'éloigne ainsi de l'image de l'intellectuel tel qu'il se donne à voir dans les sociétés traditionnelles sino-vietnamiennes (cf. *Dispute sur le sel et le fer*). L'intellectuel classique est celui qui, du fait de sa formation de lettré confucéen s'avère apte à assumer, quelle que soit la place occupée dans la société civile et étatique, sa fonction *régulatrice*, la continuité sociale du *trilogue* qui constitue le socle de toute société traditionnelle : la paysannerie, l'intelligentsia (lettrée) et l'État. En tout état de cause, dans la mesure où une classe se définit par sa (double) position par rapport au *pouvoir* politique et symbolique, les Lettrés constituent bel et bien une classe sociale.

l'incursion de l'intellectuel dans le domaine politique à propos de l'affaire Dreyfus) venant des milieux conservateurs (P. Bourget, M. Barrès) — argument curieusement repris aujourd'hui par R. Boudon relativement au rapport entre l'écrivain A. France et les électeurs de la III<sup>e</sup> République (*La logique du social*, Paris, 1979, p. 48-49) —, E. Durkheim se faisait alors le porte-parole de la gauche universitaire en revendiquant pour l'intellectuel une sorte de *mandat éthique* comme principe de cohésion du groupe social dont il fait partie.

*S'appuyant sur un capital social constitué à partir des savoirs spécifiques comme de « simples points d'appui » ou « d'assiette sociale »* (F. Châtelet), il se place pourtant, à l'encontre de la classe dirigeante proprement dite qui détient, elle, le monopole de la violence « légitime », à un autre niveau d'intervention, celui de l'intellect : « (...) l'intellectuel n'est ni philosophe, ni savant, ni artiste. Il est à l'œuvre dans toutes les sociétés de découverte et d'invention, mais il les transcende. C'est au nom de ce pouvoir que juge l'intellectuel, dépositaire, du coup, d'une responsabilité supérieure (F.C., oc) ».

L'intellectuel ne surgit, comme sujet de l'histoire, que dans des « conjonctures historiques » exceptionnelles, des « situations critiques », des « périodes pré-révolutionnaires », qu'à « ce palier de la durée courte des brusques tumultes, émotions populaires d'origine politique ou religieuse, remous d'opinion, retentissement d'un discours, d'un sermon ou simple passage d'une personnalité exceptionnelle qui, par sa présence, par ce qui rayonne autour d'elle, libère telle passion, fait émerger dans la conscience tel concept encore inexprimé, succès d'un livre dans un cercle étroit de savants et de penseurs, scandale d'une peinture dans une coterie d'artistes. C'est surtout au niveau de cette « micro-histoire » que s'établissent les relations entre les groupes et les personnes : réaction du milieu collectif à l'action d'un individu, réaction de l'individu aux pressions extérieures (G. Duby, *L'histoire et ses méthodes*, Paris, p. 949) ».

L'intellectuel reste un « acteur-agissant-dans-la-conjoncture » avec ce que cette notion comporte de polysémique (« parure », « médiateur » ou « catalyseur » selon les circonstances, les sociétés). Objet mi-réaliste, mi-construit au fil du récitatif historique, l'intellectuel résiste à l'investigation sociologique lorsqu'elle prétend l'isoler des luttes sociales dont il est à la fois partie prenante et enjeu. Privée de la dimension conjoncturelle, la sociologie de l'intellectuel ou ce qui s'en approche se réduit trop souvent à l'auto-analyse, faisant la part trop belle au mécanisme de « transfert » pour ne pas susciter méfiance ou suspicion légitime de la part du lecteur. Soumis au contraire à son éclairage (ou à la « critique des armes »), même les textes les plus dénués de passion partisane comme *Les règles de la méthode sociologique* (2) ou *Le savant et la politique* (3) s'inscrivent concrètement dans une logique particulière de l'engagement intellectuel.

(2) Dossier Durkheim in *Rev. Française de Sociologie*, numéros consacrés aux durkheimiens et à E. Durkheim (janv.-avril 1979 — XX — I et avril-juin 1976 — XVII — 2).

(3) Cf. W. Mommsen, *Max Weber et la politique allemande*, P.U.F., 1985.



**I. UNE APPROCHE SOCIOLOGIQUE  
DES INTELLIGENTS VIETNAMIENNES :  
QUESTIONS DE MÉTHODE OU QUESTIONS D'ÉTHIQUE ?**

C'est du mouvement de l'histoire que surgit l'intellectuel et non le contraire. Ce sera donc à l'histoire de désigner les « sujets » qui ont participé d'une manière ou d'une autre à cette phase de mutation de la société et de la nation vietnamienne, de la colonisation à la Révolution d'août 1945. Le procédé utilisé est d'une grande simplicité : on s'adresse aux ouvrages historiques (*stricto sensu* et d'histoire littéraire) considérés comme « sources majeures » de la production intellectuelle couvrant cette période de l'histoire vietnamienne. *Des index de noms propres* établis par les auteurs (de langue française, anglaise et vietnamienne), on relève un premier répertoire de 650 noms. *Ce premier choix est un pur produit des conjonctures*, il dérive de la *sélection sociale et historique* opérée, à leur corps défendant, par des historiens et des critiques littéraires (deux domaines déterminants de la sphère idéologique).

Mais il s'agit aussi d'un *produit « raisonné »* puisqu'à la sélection par l'histoire s'ajoutent les contraintes propres du questionnement sociologique qui essaie, tant que faire se peut, de saisir la « cohésion » entre les *propriétés de position* (au niveau des structures de la formation économique et sociale vietnamienne) et les *propriétés de situation* (au niveau des conjonctures), de « corriger » ce que la loi du silence (celle des vainqueurs comme celle de la « mode ») risque d'oblitérer, d'imposer à la « mémoire collective », en introduisant des variables susceptibles d'éclairer la *logique interne* de l'engagement intellectuel (critères de « classe », de « distinction », d'éthique...). Autrement dit, à la règle de « notoriété », c'est-à-dire, en ce qui nous concerne ici, celle de la *redondance*, du « consensus historien » sur un certain nombre de personnalités-phares tels les deux Phan (Boi Châu et Chu Trinh), Trần Trong Kim, Hồ Chi Minh ou Ngô Đình Diêm... qui « surdétermine » le rewriting historique, celle de l'*exhaustivité* devrait donner la parole aux « illustres inconnus » dont la présence au corpus n'a d'autres justifications que l'*accomplissement d'un destin « banal »* (origine sociale, cursus universitaire, carrière et œuvre). *La constitution finale d'un groupe-témoin de 222 personnalités résulte de cette double sélection et de la réciprocité de perspective entre l'histoire et la sociologie.*

La consultation de sept ouvrages majeurs « couvrant » cette phase de l'histoire contemporaine — histoire politique et histoire littéraire — permet de rassembler un premier corpus de 650 noms propres, mis en évidence par les auteurs suivants :

TRAN VAN GIAP et autres, *Luoc truyên cac tac-gia Việt-nam* (Bio et Bibliographie des Auteurs vietnamiens), 2 volumes t. I (1962), t. II (1972), Hanoï (Abrév. : L.T., I ou II). Ces deux volumes nous serviront de documents de base.

DURAND et NGUYÊN TRAN HUAN, *Introduction à la Littérature vietnamienne*, Paris, 1967 (181 noms retenus) (Abrév. : Durand N.T.H.).

HOAI THANH, HOAI CHÂN, *Thi Nhân Việt-nam (1932-1941)* (Poètes vietnamiens), Paris, 1985, (en vietnamien) (47 noms retenus).

Collectif d'auteurs, *Tho' vãn yêu nước nua sau thê-ky XIX (1858-1900)* (Poésie

et prose patriotique dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle), Hanoï, 1976 (Abrév. : T.V.Y.N.) (47 noms propres).

Soit au total 275 personnalités « littéraires » proposées par les auteurs indiqués.

D'autre part, les 375 noms de personnalités politiques nous sont proposés par les auteurs suivants :

P. DEVILLERS, *Histoire du Vietnam de 1940 à 1952*, Paris, 1952 (162 noms propres).

D. HEMERY, *Révolutionnaires vietnamiens et pouvoir colonial en Indochine*, Paris, 1975, (159 noms).

HUYNH KIM KHANH, *Vietnamese Communism, 1925-45*, Cornell University Press, London, 1982 (54 noms) (4).

Étant donné le caractère lacunaire, dans la plupart (sinon dans la quasi-totalité) des ouvrages cités, des données socio-démographiques sur la vie et l'œuvre des auteurs, il nous a paru indispensable de soumettre ces « fiches » biographiques et bibliographiques à l'épreuve de la confrontation avec d'autres sources accessibles, sans négliger pour autant les sources orales :

Collectif d'auteurs, *Lịch-sử cận đại Việt-nam* (Histoire contemporaine du Vietnam), Hanoï, 1961, t. III (en vietnamien).

Collectif d'auteurs, *Tu điển văn học* (Dictionnaire des auteurs T. I, Hanoï, (1983), t. II (1984) (T.D.V.H.).

Jean CHESNEAUX, *Contribution à l'Histoire de la Nation vietnamienne*, Paris, 1955.

DUONG QUANG HAM, *Vietnam văn học sử yếu* (Précis de l'histoire de littérature vietnamienne), Saïgon, 1960.

NGUYỄN TÂN LONG, *Vietnam thi nhân tiền-chiến* (Poètes vietnamiens d'avant-guerre), Saïgon, 1968-72 (3 volumes).

NGUYỄN HUYỀN ANH, *Vietnam danh nhân tu điển* (Dictionnaire des Grands Hommes du Vietnam), U.S.A., 1981.

PHAN CU DÊ U.S.A. & HA MINH DUC, *Nha Văn Vietnam (1945-75)* (Écrivains vietnamiens), Hanoï, 1979.

VO PHIEN, *Van Hoc Mien Nam-Tông quan*, 1954-1975, (Synthèse sur la vie littéraire dans le Sud, 1954-1975), U.S.A., 1986.

Le recours à des sources aussi diverses et ouvertes que possible n'autorise pourtant pas à considérer le groupe en question comme « homogène » et « représentatif » de l'ensemble des courants qui composent l'intelligentsia vietnamienne durant ces deux demi-siècles. Si le choix final du corpus de 222 (5) intellectuels représentant les trois *générations de conjoncture* répond à un nombre déterminé de critères habituels dans ce genre de recherche (âge, sexe, lieu de naissance, diplôme le plus élevé, grade le plus élevé dans la hiérarchie

---

(4) Et aussi les monographies couvrant la période de 1905-1919 de Nguyễn Văn Xuân, Phạm Thế Ngũ et Nguyễn Hien Lê (*infra*).

(5) Nous donnerons à la fin de ce chapitre la liste complète des 222 personnalités avec les caractéristiques sociologiques indiquées.

mandarinale ou coloniale, œuvres les plus « connues »), les biais sont évidents tant à l'amont (constitution du corpus initial de 650 noms propres) qu'à l'aval (le tri sélectif).

Prenons, à titre d'illustration, la génération de 1862 construite, pour l'essentiel, à partir de l'ouvrage collectif d'auteurs vietnamiens *Poésie et prose patriotiques...* (précité) et du *Luoc Truyen* (Bibliographie i.e.) (6).

La sur-représentation des lettrés patriotes — disons « résistants » ou « réfractaires » — par rapport à ceux qui acceptèrent, de gré ou de force, de « collaborer » avec le nouveau régime, avec ou sans l'aval d'une Cour dont la politique vis-à-vis de l'occupant est par ailleurs de plus en plus équivoque (les « Ralliés » tels Hoàng Cao Khai ou Tôn Thọ Tường) ne doit pas entretenir la moindre illusion à cet égard !

Rappelons que, dès le XV<sup>e</sup> siècle, l'appareil mandarinal du Vietnam s'est doté d'un personnel permanent de 2 755 mandarins de Cour et autant de province, et que *grosso modo*, le mandarinat ne constitue qu'une infime partie de la « classe » des Lettrés (7) *stricto sensu*.

Notre répertoire, aussi pertinent soit-il, ne représente que la partie émergée de l'iceberg. Rien ne permet de « décider » quelles peuvent être les tendances dominantes de l'intelligentsia confucéenne : Résistance ? Ralliement ou prudente expectative (Neutralité) ?

Quelle que soit notre volonté de « rééquilibrer » ce groupe en y introduisant quelques visages connus de la « collaboration », il faut reconnaître que les Lettrés patriotes (irréductibles, combattants ou simplement non-coopératifs) tiennent le haut du pavé. Cette génération de 1862 sera représentée par soixante personnalités (8).

À l'homogénéité politique et culturelle du groupe I — où, pour les besoins de la comparaison, nous avons cru nécessaire d'ajouter quatre personnalités *ralliées* aux autorités coloniales car leur présence montre l'apparition d'une nouvelle trajectoire de la réussite sociale —, succède une plus grande diversité et un meilleur équilibre entre les sous-groupes mentionnés (« irréductibles », « ralliés » ou « neutres ») qui composent cette génération de 1907 (Groupe II) qui sera représentée dans notre échantillon final par 40 personnalités (9).

Avec l'apparition de la génération de 1925 (122 personnalités du groupe III), même domination des tendances « nationalistes » (marxistes ou non) sur les éléments pro-français dont l'influence tend à décliner au fur et à mesure que nous approchons de l'échéance finale : août-septembre 1945. On constatera l'émergence d'une « contre-élite » (10) induite par l'appareil scolaire colonial et provoquée par la conjoncture historique de 1925-1926 (mouvements de résistance urbaine et scolaire à Saïgon, Hué et Hanoï).

Nous allons, dans ce qui va suivre, essayer de saisir les caractéristiques propres de chaque génération d'intellectuels en expliquant les rites de passage d'une génération à l'autre, avec tout ce que cela suppose de prédisposi-

---

(6) Autre déformation prévisible : celle de l'origine géographique, variable sensible à la géopolitique de la guerre de Résistance.

(7) Selon Pierre Pasquier (*L'Annam d'Autrefois*, Paris, 1929), sur 12 000 candidats à une des sessions du concours triennal, il y avait 12 à 15 « licenciés » (*Cu nhân*) et 200 à 250 « Bacheliers » (Tu Tai). Voir également le chapitre III, 3.

(8) et (9) Soit le tiers du corpus retenu par les auteurs de la *Bibliographie* (o.c.).

(10) Ou plus exactement d'une élite dominée.

tion, d'habitus et d'inclination intellectuelle mais aussi d'affrontements, de luttes stimulés par des conjonctures d'implication d'ampleur variable et qui les éprouvent, les façonnent et les spécifient.

Ainsi conçues, les variables « biographiques » perdent du même coup le statut magique des « vérités » fondatrices qu'elles occupent dans l'histoire, la sociologie et la philosophie c'est-à-dire dans les disciplines fondées sur la notion ambiguë de « génération » (de A. Thibaudet à... Raymond Aron), notion qui dérive, pour l'essentiel, des grandes « sagas » mi-romantiques, mi-sociologiques (et historiques) du début du siècle et qui ont fait la gloire des Roger Martin du Gard, des Jules Romain... pour se perdre dans les méandres du roman-feuilleton à la mode d'aujourd'hui. Produit de l'imaginaire romanesque et du compromis plus ou moins institué (depuis E. Zola) entre le genre littéraire et le reportage journalistique, la « génération » reste prisonnière d'une double représentation : biologique dans la mesure où elle laisse un *artefact* (l'âge) subjugué, occulter d'autres *rappports de solidarité* provoqués par l'histoire (l'événement) ; psychologique dans la mesure où elle subsume l'histoire des hommes sous les effets d'une sorte d'inconscient collectif érigé en réflexe conditionné.

Ce qui semble en jeu dans cette double version de l'idéologie de la génération, c'est l'illusion d'une *transparence* entre les rapports des sens et les rapports des forces. C'est ce contre quoi nous réagissons en tentant de réintroduire la notion de « génération des conjonctures » dans l'étude du procès de la transition intellectuelle au Vietnam, en rappelant qu'aucune génération d'hommes n'est *donnée* en soi et pour soi, que *comme tout objet construit*, elle implique — pour avoir un sens — la construction des systèmes de significations, des cadres de lecture, des cadres sociaux qui l'éclairent dans sa logique interne comme seule la possession d'une géographie des réseaux ferroviaires rend compréhensible le sens des trajets empruntés par un voyageur de la S.N.C.F. (ou réciproquement).

Dans le « champ » qui nous préoccupe ici, l'espace social est défini comme une série de « séquences » significatives dans leur cohérence interne — que nous désignons comme des « conjonctures historiques » — produites par la colonisation du Vietnam vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'au rétablissement de l'Indépendance et de l'Unité nationale complète en 1975 (11), ce laps de temps constituant dans sa durée et sa permanence la *transition* et le passage du colonialisme au socialisme.

Pourquoi le rôle privilégié de l'intellectuel au cours de cette phase de l'histoire contemporaine vietnamienne ? En quoi la conquête coloniale l'interpelle davantage que les conquêtes précédentes de la part du puissant voisin chinois du Nord et le sollicite plus que d'autres classes sociales ?

Tentons une esquisse de réponse... culturaliste, laissant aux historiens le soin d'apporter leur propre éclairage à ce propos.

Alors que les conflits sporadiques avec l'État chinois n'ont jamais remis en cause le ciment idéologique et culturel commun qui unit les deux classes intellectuelles comme les « lèvres et les dents », il n'en est pas de même de la menace que fait planer sur le Vietnam, à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, la lente progression des missions religieuses et commerciales venues de l'Extrême Occident (*Thai Tây*).

---

(11) Indépendamment de tout jugement de valeur du régime politique mis en place depuis.

De ce fait, l'affrontement nationaliste avec l'Occident prend d'emblée l'allure d'une *contre-croisade* et la résistance lettrée, d'une sorte de *Kulturkampf*... comme le montre le rôle tout à fait exceptionnel des hommes du savoir, rôle attesté par la mobilisation et le commandement des forces combattantes (12), l'orientation nettement culturaliste du conflit franco-vietnamien dès ses débuts et les effets dévastateurs de l'engagement militaire sur le plan humain. Essayons de caractériser — « périodiser » — les séquences successives du conflit franco-vietnamien à l'intérieur de cette durée d'un siècle de l'histoire contemporaine dans ce qu'elles se distinguent les unes des autres — eu égard aux rapports de forces en présence, aux formes et contenus des luttes sociales... — et dans ce qui les unit : les permanences des structures, des cadres symboliques — permanences sans lesquelles aucune société ne pourrait survivre.

## La conjoncture de 1862

Celle-ci s'ouvre sur un processus historique que les Vietnamiens désignent, à l'instar du lettré Phan Bội Châu, comme « *vong quốc su* » (la perte de l'indépendance). Commencé le 15 avril 1847 par la guerre navale de Da Nang, ce dernier allait se dérouler en plusieurs épisodes de 1858 à 1884 pour s'achever par l'annexion totale du pays, l'équilibre des forces en présence étant définitivement rompu en faveur de l'armée coloniale.

A l'exemple de la conquête napoléonienne en Espagne, l'armée coloniale s'est heurtée à une double résistance, celle, officielle, des troupes royales d'une part, celle « anonyme » venant des forces populaires de l'autre. Pour faire face à la dualité de la lutte armée — et à sa solidarité organique —, la France adoptait habilement une ligne stratégique alternant guerre et paix, négociation politique (et action diplomatique) et pression militaire afin de déconnecter l'initiative étatique de la dynamique sociétale, de désamorcer les risques d'une guerre totale et prolongée telle que le Vietnam l'a expérimentée plus d'une fois dans sa longue tradition de résistance armée. Une telle politique s'est avérée payante. Elle a abouti à la conquête de la Cochinchine (1867).

Après une courte pause rendue possible par le traité de 1874 et mettant à profit les hésitations de la Cour partagée entre la ligne de « *nghi hoà* » (Paix et négociations) et les velléités de la résistance armée, incapable de s'autoréformer malgré les « suppliques » pressantes du lettré Nguyễn Trông Tô, la France reprend l'offensive en direction du Nord (tombé en 1882) et vers le Centre, non sans avoir rencontré une farouche opposition de la Cour (*Ham Nghi*) et des Lettrés pour une fois unis dans un même combat (le mouvement *Cần Vương* — Aider le Roi).

Malgré la capture du jeune empereur Ham Nghi, la résistance armée continuera. Elle sera longue, populaire, multiforme (où domine néanmoins la guerrilla) et acharnée... Elle met en valeur des chefs lettrés comme Tống Duy

---

(12) Où les exigences de la Résistance armée redonnent au concept *Sĩ* sa double signification originelle de commandement militaire (*sĩ quan*) et de direction intellectuelle (*sĩ phu*). Voir F. Julien, « Aux origines d'une valorisation possible du statut de l'intellectuel face au pouvoir... » in *Extrême-Orient Extrême-Occident*, n° 4, 1984.

Tân (au Nord), Phan Dinh Phung (Centre et Nord), Hoang Hoa Tham (Nord). (13)

Mais la défection finale de la Monarchie lui enlevait toute possibilité d'une action unifiée à l'échelle nationale et la condamnera à moyen terme.

## La conjoncture de 1907

Celle-ci consacre la défaite de l'État monarchique vietnamien et la mise en place d'une société dépendante de la volonté étrangère. Sous l'impulsion des gouverneurs civils qui ont pris la relève des « Amiraux », l'établissement à l'échelle de toute l'Indochine (Cambodge, Laos et les trois « pays » du Vietnam) du régime colonial modifie peu à peu les structures de la société traditionnelle (1897-1918) tout en ménageant autant que possible l'héritage intellectuel et symbolique traditionnel. Le système des concours triennaux est maintenu bien qu'il ne débouche plus sur les carrières de fonctionnaires, et perde, de ce fait, tout attrait aux yeux des lettrés eux-mêmes. En effet, ce désir de préserver le *statu quo* intellectuel considéré comme le garant de la stabilité politique et de l'ordre social n'a pas résisté aux effets induits par la présence coloniale. Le pouvoir réel a changé de maître et se concentre, à chaque niveau de la pyramide politique, et administrative, entre les mains des représentants du Gouverneur général (G.G.) en Indochine : les résidents supérieurs des « pays », les résidents des provinces, les directeurs et sous-directeurs des Services centraux ou fédéraux (territoriaux), les administrateurs (mandarins) vietnamiens dans la mesure où ils subsistent ès qualités (Nord et Centre) étaient réduits à l'état de cadres auxiliaires auprès des administrateurs français.

A l'enseignement traditionnel qui a survécu jusqu'en 1915 (au Nord) et 1918 (au Centre) se substitue un enseignement franco-vietnamien couvrant peu à peu tous les niveaux de l'enseignement moderne (primaire, secondaire, supérieur, professionnel) adoptant le français comme langue véhiculaire. Pourtant, malgré les efforts réels dictés autant par le désir de séduire que par l'opportunité... politique (doter l'administration coloniale des personnels auxiliaires), l'enseignement reste foncièrement malthusien et déséquilibré, les études pseudo « mandarinales » même déqualifiées comme celles dispensées par les Collèges de Mandarinat, *Si Hoan* au Nord et *Hâu Bô* au Centre (14) — et plus tard les Hautes Études de Droit (Hanoï) — l'emportent sur les formations scientifiques et technologiques.

Pourtant, l'exploitation économique coloniale est entrée dans la phase intensive et systématique, la colonie est devenue un « partenaire » dominé certes mais important sur l'échiquier économique de l'Empire français. Si le réseau routier et de communications en bénéficie largement, le reste du tableau économique laisse apparaître de graves déséquilibres structurels : faiblesse de la productivité agricole, déséquilibre démographique, déséquilibre inter-régional

---

(13) A travers la lutte des Van Thân (Lettrés et notables) dont le remarquable travail de Y. Tsuboi (*L'Empire du Vietnam face à la France et à la Chine*, Paris, 1987) éclaire d'un jour nouveau la logique interne et externe.

(14) Sur les mutations successives de ces institutions, consulter les dossiers (Cote : 51.122 et 51.123 des Archives de F.O.M. Aix-en-Provence).

(le Nord surpeuplé ne parvient pas à s'autosubsister alors que le Sud exporte ses surplus agricoles vers... l'étranger).

Si la structure sociale porte en elle toutes les caractéristiques d'une société de Transition avec l'émergence de nouvelles classes sociales (ouvriers, employés de bureaux, nouveaux intellectuels, la bourgeoisie foncière et industrielle...), la conjoncture politique subit, quant à elle, l'emprise des Lettrés modernistes qui vont dominer cette phase de l'histoire généralement interprétée comme un épisode significatif du *compromis historique* franco-vietnamien.

Sous les auspices de la Pax Gallica dirigée de main de maîtres par des Gouverneurs qui cultivent volontiers, à l'image de Paul Doumer, les vertus républicaines du début de la III<sup>e</sup> République (humanisme, rationalisme, nationalisme) et par une Cour résignée et dominée par les personnalités fortes de la collaboration (Hoang Cao Khai, Nguyễn Thân, etc.) s'amorce une tentative de Risorgimento lettrée.

Stimulé par la victoire japonaise de 1905 sur l'armée russe, le mouvement *Duy Tân* (Modernisation) (15) d'inspiration moderniste passe de la phase spéculative et programmatique à la phase pratique et militante. Son action, multiple et multiforme éclate et rayonne en 1905 et 1908 avec le mouvement *Dong Du* (Voyage vers l'Est), — l'équivalent vietnamien du mouvement *Du hoc sinh* (Étudiants d'Outre-Mer) chinois —, la modernisation des mœurs : coupe de cheveux, adoption des modes vestimentaires à l'européenne, adoption du *quốc ngữ* comme langue véhiculaire écrite (on sait ce que ces métamorphoses symboliques « coûtent » aux yeux du Lettré traditionnel !), la création du *Đông Kinh Nghĩa Thục* (Institut de la Juste Cause du Tonkin) — une autre version vietnamienne du *Khanh Ung Nghĩa Thục* chinois... et, après la Terreur Blanche qui s'abat sur le mouvement lors des manifestations antifiscales de 1907-1908, le retour à la résistance politico-militaire du *Vietnam Quang Phục Hội* (Association pour la Restauration du V.N.) (1912) (16) organisé par Phan-Bôi Châu sur le modèle du *Kuo Ming Tang* chinois.

Pour faire face aux soulèvements sporadiques mais toujours renaissants — tel celui de Thai Nguyễn dirigé par un « ancien » du *Đông Kinh Nghĩa Thục* (Luong Ngoc Quyên, fils de Luong Van Can) et du Sergent Trinh van Cân en 1917, l'action des *Sociétés secrètes* de Thiên Địa Hội et de Phan Xich Long dans le Sud (1916) —, l'administration cherchait à « amadouer » (Nguyễn Khắc Viện) l'élite locale en favorisant l'action des réformistes modérés et des partisans francophiles réunis autour du *Đông Duong Tap Chi* (1913-1919) et de *Nam Phong* (1917-1934). Pourtant, malgré le succès culturel et littéraire indéniable de ces revues, leur influence politique reste insignifiante eu égard à l'immense popularité dont bénéficièrent les lettrés modernistes auprès des Vietnamiens au cours de cette période d'histoire, période tout entière dominée par la double personnalité de Phan Chu Trinh (le « Républicain ») et de Phan Bôi Châu (le « Royaliste »).

Les effets de la politique économique coloniale commencent à se faire sentir, le Vietnam — et l'Indochine — est devenu un « pays refuge » des valeurs boursières et une économie de spéculation placée sous la domination des gran-

(15) Nous distinguerons le D qui se prononce, en vietnamien, comme un Z (ex : Zuy Tân) du D qui se prononce comme en français.

(16) Qu'il allait, 13 ans après, transformer en V.N.Q.D.D. (Kuo-Ming-Tang du V.N.) lorsqu'il fut capturé par les services secrets français et ramené au Vietnam.

des sociétés d'importation et d'exportation et des Banques d'affaires, la Banque franco-chinoise et surtout la Banque de l'Indochine.

Mais, comme l'a souligné l'historien Crouzet (*Histoire contemporaine*, P.U.F., 1957, p. 588), « à ce progrès économique n'a pas correspondu pour l'indigène un progrès social équivalent », la colonisation a érodé les structures sociales traditionnelles en générant de nouvelles forces sociales auxquelles elle ne donne aucune chance de promotion : le prolétariat semi-urbain et urbain (des plantations d'hévéas, des usines, des arsenaux...), la petite paysannerie, la petite bourgeoisie intellectuelle. De cette société, pour les Vietnamiens « seuls quelques milliers (?) d'individus tiraient un profit ».

C'est sur ce fond économique et social que s'inscrivent les premières secousses sérieuses qui vont marquer, vers les années 1925-1926 (soit 6 ans après le mouvement du 4 mai chinois), l'entrée en scène d'une nouvelle génération produite par une société civile coloniale instituée au début du siècle.

## La conjoncture de 1925

Celle-ci, la dernière de notre champ historique, est marquée par la crise générale de la société coloniale et la multiplication — et l'exaspération — des conflits sociaux, économiques, politiques jusqu'à l'épreuve de force de 1945 à 1954. Elle exerce encore aujourd'hui un impact profond sur la mémoire collective vietnamienne.

Elle s'ouvre sur des mouvements grandioses — et sublimés à l'éclairage des réminiscences d'acteurs, de spectateurs, témoins — qui ont bouleversé le paysage politique et social du Vietnam contemporain. Pour la première fois, prenant acte de la volonté timide de réforme de la métropole — concrétisée par la désignation d'un socialiste A. Varenne comme successeur du G.G. Merlin, le « miraculé » de Chamine —, la population saïgonaise, imitée bientôt par celle de Hanoï, descend dans la rue pour revendiquer, dans la même foulée, l'élargissement du journaliste Nguyễn An Ninh, directeur d'un journal d'opposition *La Cloche fêlée*, la grâce de Phan Bội Châu condamné à mort et les funérailles nationales du lettré Phan Chu Trinh.

Débordées et prises au piège de leur propre propagande, les autorités coloniales surprises par l'ampleur des mouvements sans précédent laissent faire, attendent que l'orage passe avant de... sévir.

C'est ainsi qu'au lendemain de ces manifestations, des centaines de jeunes collégiens et universitaires furent impitoyablement chassés de l'École à moins de se soumettre au rituel de repentir exigé par les autorités rectorales. Pour certains d'entre eux, ce fut le tournant du destin individuel, le saut dans la clandestinité révolutionnaire. Ils vont grossir les premiers noyaux de *Thanh Nien (Jeunesse)* d'inspiration marxiste-léniniste créés en Chine par Hồ Chi Minh (1925).

Mais l'attentat manqué de 1925 contre le gouverneur général Merlin à Chamine annonce déjà un autre danger, celui représenté par une opposition politico-militaire calquée sur le modèle (idéologique et organisationnel) du Kuo-Ming-Tang dont l'action subversive commence à pénétrer dans les milieux intellectuels des villes et dont l'orientation tactique se précise sous l'impulsion d'un ancien de l'Université de Hanoï, Nguyễn Thai Hoc.

Cette double action trouve dans la crise de 1930 qui frappa durement la



population l'occasion de se manifester. Coup sur coup, l'administration et l'armée coloniale ont dû faire face à deux entreprises insurrectionnelles, l'une au printemps, au Nord (à Yen Bai) en février 1930, dirigée par le *Vietnam Quôc Dân Dang* (V.N.Q.D.D.), l'autre au Centre (à Nghê Tinh), déclenchée par le *Thanh Niên* quelques mois plus tard. La chronologie révolutionnaire — ou plus exactement la diachronie événementielle (février 1930-septembre 1930) — est en elle-même révélatrice de la double orientation *marxiste* et *nationaliste* qui caractérise la démarche propre de cette troisième génération, sa force et sa faiblesse.

Décapité par la répression, le V.N.Q.D.D. se convertit à une stratégie de lutte culturelle et trouve dans le Mouvement *Tu Luc Van Doan* (Audodétermination) la voie légale — et réductrice — des luttes urbaines menées dans les milieux intellectuels petits-bourgeois tandis que les communistes de *Thanh Niên* (devenu, à partir de 1930, Parti communiste indochinois) se replient sur leurs bases cantonaises et se *ruralisent* au contact du marxisme, laissant le terrain des luttes urbaines, notamment dans le Sud, à leurs concurrents trotskystes de *la Lutte* (1933-37) et à leurs alliés nationalistes.

Répondant à l'effervescence déclenchée en France par l'arrivée au pouvoir du Front populaire, l'organisation d'un *Congrès indochinois* représente l'expression d'un Front unitaire anti-colonial des années 1936-38. Son échec final provoque une immense frustration nationaliste, exacerbe les passions et radicalise les formes d'engagement politique.

Les années 1939-45 verront s'accélérer le rythme de l'Histoire en liaison avec une conjoncture internationale marquée par la défaite alliée (1940), l'occupation japonaise, le jeu ambigu du Proconsul de Vichy, l'Amiral Decoux, la constitution du gouvernement projaponais (Bao Dai-Trân Trong Kim) en mars 1945 et la proclamation de l'Indépendance du Vietnam par le Président Hồ Chí Minh en août 1945, mettant provisoirement fin à une folle course vers le Pouvoir entre nationalistes et communistes.

## II. DES CONJONCTURES HISTORIQUES AUX « GÉNÉRATIONS DE CONJONCTURE ». ESQUISSE D'UNE MORPHOLOGIE DE LA GÉNÉRATION HISTORIQUE

### La génération de 1862

La crise de 1862 est vécue et perçue comme celle d'une classe monolithique, la classe des Lettrés confucéens qui se définit par un certain « *habitus scolaire*, le respect de l'ordre social (*rites*), le sens du *devoir* et le rapport « oblique » avec le Prince (l'État) via *la morale politique confucéenne*. Même si la stricte observance de l'égalité distance entre l'État qui les honore et le peuple paysan qui les nourrit peut parfois les conduire sur le chemin de la révolte, celle-ci reste inscrite dans le respect des fondements de l'État confucéen.

La « crise de la conscience vietnamienne » qui prend ici la forme « biaisée » d'un violent réquisitoire contre le confucianisme des Tsong (*Tông Nho*)

ou celui de Zhu Hi et la dénonciation de l'aveuglement de l'appareil mandarin (v. textes de Nguyễn Truong Tô, Nguyễn Lô Trach, etc.) est limitée à un cercle bien étroit de lettrés modernistes certes respectés mais nullement suivis. Le Vietnam de l'Empereur Tu Duc (1847-83) et de ses successeurs ne pouvait même pas s'offrir le luxe d'une « restauration ratée » du genre des *Tân chinh* (Cent Jours) d'un Kang Yéou Wei (1898) ou du sacrifice d'un Tan Si Tong et de cinq autres Kuan Tseu !

La plupart des lettrés mis en vedette au cours de cette période (2<sup>e</sup> moitié du XIX<sup>e</sup> siècle) atteignent l'âge de raison (la trentaine) au moment où débute l'aventure coloniale. Beaucoup en subiront les conséquences directes. Certains tomberont au cours des combats souvent meurtriers, inégaux, quasi absurdes opposant les combattants munis des seules armes blanches aux canonniers et aux fusils de l'armée coloniale ; d'autres mourront sous la torture soit comme membres reconnus soit comme sympathisants présumés du mouvement *Cần Vương* et de la lutte des *Van Thân* qui le précède.

Si la plupart voient leur carrière se briser devant l'infortune nationale, quelques-uns, dont les « laissés pour compte » de l'ancienne société (paysans pauvres, recalés des concours, convertis au catholicisme), tant par conviction que par nécessité, y trouveront au contraire la chance inespérée de se réinsérer dans l'histoire.

Tous ne sont pas « mandarins » bien que la plupart soient lauréats des concours triennaux. Le taux d'intégration dans la hiérarchie administrative est conforme à la tradition lettrée, ce qui ne sera pas le cas de la génération suivante.

Profitant de sa situation marginale par rapport aux pôles traditionnels, le Sud fait figure de pionnier dans le domaine littéraire avec la création d'un journalisme moderne reposant sur la dynamique et l'efficacité du vietnamien romanisé (le *quốc ngữ*). *Gia Định Báo*, le journal de Pétrus Truong Vinh Ky et de Paulus Huỳnh Tinh Cua, sera le premier journal en langue vietnamienne et les premières œuvres romanesques en *quốc ngữ* révéleront un grand romancier populiste — et populaire — du Sud, l'écrivain Ho Bieu Chanh.

## La génération de 1907

Au cours de cette transition marquée par la volonté de *durer* de la France coloniale et celle de *s'entendre* avec la nation protectrice sur la base d'un compromis historique de la part des lettrés modernistes vietnamiens, les deux formes de luttes politiques dominantes (sociales et culturelles), projettent les Lettrés modernistes, et parmi eux, les deux figures charismatiques du Centre, Phan Chu Trinh et Phan Bội Châu, à l'avant-scène de l'actualité nationale et internationale.

Leur échec final et leur sortie de la scène politique, salués par des mouvements de foule d'une ampleur comparable à l'échelle vietnamienne au Quatre Mai 1919 en Chine, préparent les conditions d'une relève qui s'inscrit désormais dans une conjoncture asiatique et mondiale marquée par la Révolution soviétique de 1917 et la guerre civile ouverte entre les communistes et les nationalistes en Chine à partir de 1927.

La parution des revues *Đông Dương Tạp Chí* (dirigée par Nguyễn van Vinh) et *Nam Phong* (Pham Quỳnh) prêchant avec insistance pour une collaboration

avec la France marque le début d'un processus dont on saisit encore mal le sens : indices d'une scission entre intellectuels patriotes et intellectuels collaborateurs, comme le suggère M. Huynh Kim Khanh (*Vietnamese Communism, 1925-1945*, Londres, Cornell Univ. Press) ou marques de rupture entre les intellectuels classiques et les intellectuels nouveaux produits par le système scolaire colonial ?

Dans ce qui reste de la souveraineté toute symbolique du Vietnam, le Centre qui jouit d'une autonomie des plus restreintes reconnue par le protectorat, la mort des lettrés Trần Quang Diêm (1907) et Trần Xuân Soan (1923), les deux derniers chefs de la Résistance Cần Vương, marque symboliquement la fin de la génération de 1862. Celle de Trần Qui Cap en 1908 témoigne par contre de l'âpreté de la crise interne ou plus exactement d'une double scission interne du groupe lettré — scission entre une majorité *conservatrice* et une minorité (agissante) de modernistes, scission entre les réalistes ralliés à une certaine forme de collaboration avec les forces d'occupation et les Lettrés *irréductibles* et nationalistes — et de l'émergence corrélative d'une double convergence : celle unissant les éléments *conservateurs et réalistes* d'une part qui forment le substrat intellectuel de la Cour, celle des *modernistes et nationalistes* d'autre part qui constituent la force vive des mouvements patriotiques.

Quelle que soit l'hypothèse retenue, il reste qu'avec la génération de 1907, nous entrons en plein dans la phase de la *crise organique* de la classe intellectuelle elle-même.

Dans sa structuration sociologique (origine sociale, cursus scolaire, activités professionnelles...) comme dans son contenu idéologique (opinion, prise de parti et engagement politique), celle-ci porte tous les stigmates d'une formation sociale en devenir sous la direction d'un chef d'orchestre décidé à transformer l'Indochine en un véritable « prolongement de la France » en Asie. Dans ce combat entre l'ancien et le nouveau, le traditionnel et le moderne, les forces du passé (idéologie confucéenne Zhu Hi, la Cour, sa bureaucratie décrépite, une communauté villageoise bloquée) semblent condamnées à une disparition plus ou moins rapide. D'autant que, comme en Chine, l'environnement indochinois et international semble favoriser, au départ, les forces de renouveau et expliquerait la position dominante des penseurs et Lettrés modernistes. Mais il s'agit, là encore, d'une victoire éphémère dans la mesure où elle va se heurter de front à l'opportunisme d'un pouvoir colonial soucieux avant tout de préserver les avantages acquis, en jouant successivement — ou simultanément — sur les Lettrés *modernistes* et les partisans de la *Collaboration*, comme s'ils émanaient d'une même extraction sociale, culturelle... et surtout politique. De ce fait, le pouvoir colonial accélère plus qu'il ne crée la crise interne de l'intelligentsia vietnamienne. D'autant que sous les apparences ambiguës de la modernisation, la majorité de la classe intellectuelle reste profondément attentiste et indécise, tiraillée entre une francophilie de bon aloi et un passéisme frileux (v. les éditoriaux de Bui Quang Chiêu et Duong van Giao à propos du Bolchevisme) (17).

Pourtant, tous ces manques, qu'ils viennent d'une certaine hypocrisie de la part des autorités coloniales qui n'avaient pas cru ou su répondre aux appels modernistes (*Pháp Việt đê Hué*) (Entente cordiale franco-vietnamienne) aussitôt la victoire obtenue (1918) — au fond ce non-respect des promesses d'un

---

(17) In *Tribune indochinoise*, 15 août 1927 (Paris).

changement dans la nature des relations franco-vietnamiennes s'inscrit dans la même logique qui a conduit les Alliés occidentaux à refuser à la Chine la restitution des concessions allemandes, refus qui va provoquer l'explosion du 4 mai 1919 — ou qu'ils viennent de « l'impatience » des Vietnamiens eux-mêmes, ne doivent pas masquer la part des choses qui vont, de la Révolution d'Octobre de 1917 à la crise chinoise de 1919, d'une conjoncture à l'autre, tout précipiter, tout disloquer, tout compromettre.

Alors que de part et d'autre (Français et Vietnamiens), les partisans d'un changement progressif comptèrent sur le temps long pour accomplir toutes les étapes d'une véritable révolution culturelle (mœurs, institutions, langage, mentalité...) d'où le Vietnam sortirait doté des institutions et attributs d'une nation moderne instituant une sorte de *partnership* avec la France victorieuse de l'Allemagne — rêve commun d'un Phan Chu Trinh et d'un Phan Bội Châu enfin réellement rapprochés —, les deux événements précédents et l'engrenage qu'ils déclenchent dans le temps et dans l'espace ne vont pas tarder à tout remettre en cause. Tous les acteurs vietnamiens agissent — ou réagissent — désormais comme si les chances d'une entente durable franco-vietnamienne étaient passées et la page irrémédiablement tournée. La mort de Phan Chu Trinh, l'artisan le plus lucide et le plus conséquent de cette stratégie d'emprunt culturel annonce la mutation spectaculaire (et exemplaire) de deux intellectuels qui avaient grandi jusqu'alors dans son sillage, Nguyễn Ai Quốc (alias Hồ Chí Minh) et Nguyễn An Ninh, leur passage de la mouvance moderniste au terroir marxiste-léniniste.

De même que le 4 mai 1919 consacre la fin de l'ère réformiste néo-confucéenne en Chine et l'apparition sur la scène politique d'une génération d'intellectuels travaillée par un nationalisme exacerbé et extraverti (dominance léniniste), la fin de la guerre de 1914-1918 a précipité au Vietnam l'implosion d'une génération d'intellectuels « nouveaux » animés surtout d'un sentiment profondément nationaliste (asiocentrique) même s'il fallait, pour cela, le travestir — le refouler —, dans un langage occidental : le marxisme.

## La génération de 1925

Celle qui a grandi à l'ombre des Lettrés modernistes de 1907 allait faire son entrée dans l'Histoire au moment où le Vietnam, et toute la péninsule indochinoise, se trouvent entraînés dans une zone de turbulence provoquée par la Révolution d'Octobre 1917 et la Crise chinoise. Avec elle, le Vietnam confond désormais son destin avec celui du *monde dominé de l'Asie* et lie son sort à celui de la Révolution socialiste en cours, à la confrontation entre l'Est et l'Ouest dont il est à la fois l'instrument et l'enjeu.

*Le mouvement de l'histoire* d'une génération à l'autre est mis en évidence par la *jeunesse* — voire l'adolescence — des « hommes » de cette génération (certains abordent la carrière militante et révolutionnaire à l'âge où d'autres, plus heureux peut-être, usent encore leur pantalon sur les bancs d'école !) marqués par le « passage obligé » dans *l'école coloniale* (l'enseignement franco-vietnamien). Malgré la présence d'une Université locale (Université de Hanoï) créée dans les années 1907 pour faire pièce au mouvement Dong Du, le nombre des diplômés (y compris des bacheliers) est faible. Comparée aux géné-

rations précédentes, celle-ci ressemble davantage à une « contre-élite » intellectuelle attestée par la présence, nombreuse, d'autodidactes, sortes de *self made men* littéraires et émules vietnamiens du Maxime Gorki de « *Nos Universités* ».

Telle apparaît par ailleurs la volonté exprimée par ceux-là mêmes qui sont chargés d'organiser la politique d'éducation de la France en Indochine, « résumée » dans cette déclaration d'un Gouverneur de l'époque : « Ce qu'il faut aux Annamites, ce sont des Écoles primaires-supérieures. » (rapportée par P. Mus in *Vietnam, Sociologie d'une Guerre*, Paris, 1952, p. 153) (18)

L'absence de toute adéquation entre l'appareil scolaire et le marché de l'emploi — rendue plus délicate que jamais par le double effet de la crise économique de 1930 et de la crise d'un système administratif fondé sur la ségrégation entre les cadres indigènes et français — détourne certains jeunes de ces institutions et les engage vers des voies plus sinueuses, plus risquées : celles de l'immigration volontaire ou forcée vers l'Europe occidentale (la France, les États-Unis), vers l'U.R.S.S., la Chine et... la Thaïlande.

Les relations entre le culturel et le politique sont illustrées par le Mouvement *Tu luc Van Doan* (Mouvement littéraire Autonomie) (1933-40) qui domine la vie littéraire. Comme en Chine à la même époque, le « Moi » en tant que *sujet pensant* (et agissant) et en tant que *thèmes* conquiert l'univers de l'imaginaire (création romanesque) même s'il apparaît en fin de compte comme un écho affaibli de l'individualisme révolutionnaire et radical des auteurs chinois tels que Chen Du Xiu ou Lou Xun. Seule la Nouvelle Poésie (*Tho Moi*) illustrée par les jeunes poètes comme Thê Lu, Xuân Diệu, Huy Cận... a réussi à lui donner une expression propre, une sensation nouvelle, une vigueur sans précédent dans l'Histoire littéraire vietnamienne.

L'hégémonie de Tu Luc Van Doan dans le monde culturel était telle qu'il fallut attendre la veille de la Seconde Guerre mondiale pour voir éclore des mouvements « dissidents » ou concurrents tels que *Thanh Nghi* (1941-45) (pro-grossiste), *Han Thuyên* (1941-45) (marxiste) ou *Tri Tân* (1941-45).

A l'instar de l'histoire intellectuelle chinoise, le groupe de 1925 va voler en éclats au contact de la société coloniale dans sa phase de déclin. La crise économique, le système des contradictions entretenu par le colonat ont fini par détruire l'intelligentsia en tant que *groupe sociologique* pour la dissoudre soit dans le bloc des *classes populaires* (paysans, ouvriers, employés de bureaux) soit dans le bloc des *classes moyennes* urbaines (petite bourgeoisie intellectuelle, cadres subalternes de l'administration coloniale...).

Il ne subsisterait de l'ancienne classe lettrée, que des *fonctions intellectuelles* qui conduisent aux professions d'écriture (enseignement, journalisme, éditorialisme...) et de commandement politique et culturel (du côté révolutionnaire).

Il reste, comme en Chine, la réalité d'une scission interne dans la *trajec-toire collective* entre un groupe d'intellectuels extravertis, d'occidentalophiles (ouverts ou discrets) qui trouvent dans la littérature et dans la recherche en sciences sociales (ethnologie, histoire, archéologie, sociologie) leur terrain de prédilection et un groupe à dominante lettrée (par l'ascendance parentale comme par affinité géographique-culturelle) qui trouve dans le marxisme (version maoïste) le terroir et la matrice idéologique pour renouer avec la tradition politique traditionnelle instituant les rapports « obliques » entre le Prince

---

(18) Il s'agit d'une caricature qui ne « résume » en rien la complexité du problème de l'enseignement franco-indigène dans son ensemble. Voir nos travaux consacrés à ce problème (à paraître).

(ou ce qui en tient désormais lieu) et l'intellectuel. Entre ces deux groupes subsiste toute une frange intermédiaire, extrêmement mouvante et complexe, réceptionnant tour à tour les deux types de messages en présence et subissant au gré des circonstances des rapports de forces changeants, à la fois victime et complice du changement social.

## ANNEXE

### FICHES BIOGRAPHIQUES DU CORPUS DES 222 INTELLECTUELS VIETNAMIENS DE 1862 A 1925

#### *Notes préliminaires :*

Pour des raisons qui relèvent tant de l'histoire politique, sociale qu'intellectuelle, nous décomposerons ce corpus en trois « générations de conjonctures » (1862, 1907 et 1925).

Nous essaierons d'unifier les *sept* critères d'identification communs en dépit des titres..., qui marquent le passage d'une génération à une autre dans l'ordre suivant de présentation :

1. Nom, *prénom* (souligné) éventuellement surnom,
2. Dates de naissance et de décès,
3. Lieu de naissance (village, sous-préfecture, *province*).
4. Origine sociale des parents (*stricto et lato sensu*).
5. Études et grades universitaires les plus élevés.
6. Carrière et profession avant 1945.
7. Signes particuliers (œuvres les plus connues s'il s'agit d'un écrivain, activités politiques...) et sources (abrév.).

#### Génération de 1862 (par ordre alphabétique des prénoms)

1. **Pham BANH**
2. 1827-1887
3. Né à Tuong Xa, Hau Loc, *Thanh Hoa*
4. Fils de Lettré
5. Reçu Cũnhũn en 1864
6. Nommé An Sat à Nghe An
7. Participe au Mouvement Cũn Vương comme chef militaire (Tan ly quân vu) et adjoint de Dinh Cong Trang. A fait soumission pour sauver sa mère et son fils pris en otage puis s'est donné la mort en 1887 (T.V.Y.N.)

1. **Nguyễn quang BÍCH**
  2. 1832-1891
  3. Né à Trinh Phố, Truc Dinh, *Nam Dinh*
  4. Fils de lettré
  5. Reçu Tiên Sĩ du 2<sup>e</sup> Degré en 1869
  6. Nommé Tuan Phu à Hu'ng-Hoa
  7. Chef du Càn Vương du Nord, ambassadeur en Chine. Auteur d'un recueil de poèmes (*Ngũ Phong Thi Tập*). Source : T.V.Y.N.
1. **Nguyen Van CAM (Ky Dong)**
  2. 1875-1929
  3. Né à Vien Hanh (Thai Binh)
  4. Fils de Lettré
  5. Baccalauréat (Alger)
  6. Employé à la Résidence
  7. Exilé à Papeete (Tahiti). Auteur de : *Thoi su*
1. **Nguyễn CAO**
  2. 1828-1887
  3. Né à Cach bi, Que Du Iong, *Bac Ninh*
  4. Fils de lettré
  5. Reçu 1<sup>er</sup> Cu nhân en 1867
  6. Nommé Bô Chanh à Thai Nguyen
  7. Ayant rejoint le Càn Vương, il est nommé par le Roi Ham Nghi commandant en chef au Nord. Fait prisonnier, il s'est donné la mort le 14 avril 1887 (T.V.Y.N.)
1. **Nguyễn Đình CHIẾU**
  2. 1822-1888
  3. Né à Tan Khanh, Binh Du Iong, *Gia Dinh*
  4. Fils de lettré
  5. Reçu Tu Tai en 1843 à Giadinh. A renoncé au concours de Doctorat en raison d'un deuil familial
  6. Maître d'école à Ben Tre
  7. Participe au Mouvement Ty Dia des Lettrés du Sud. Auteur : *Luc Vân Tiên ; Duong Tu Hà Mau ; Ngũ Tiểu Y Thuật Văn đáp*, etc. (T.V.Y.N.)
1. **Huynh Tinh CUA (Paulus)**
  2. 1834-1907
  3. Né dans la province de *Ba Rịa* (Phuoc Tuy)
  4. De parents catholiques
  5. École des Missions Étrangères de Poulo Pinang (Malaisie)
  6. Nommé Dôc Phu Su (Préfet colonial)
  7. Fondateur du 1<sup>er</sup> Journal (franco-chinois), *Gia Dinh Bao*. Auteur du Grand Dictionnaire vietnamien (*Dai Nam Quốc Am Tu'Vi* : t. 1, 1895 ; t. 2, 1896), etc. (Durand et N.T.H.)
1. **Nguyễn Duy CUNG**
  2. ?-1885
  3. Né à Son Tinh, *Quang Ngai*
  4. Fils de Lettré
  5. Reçu Cu nhân
  6. Nommé An Sat à Binh Dinh
  7. Partisan du Càn Vu'ong, il rejoint le chef du Mouvement de Binh Dinh (Mai Xuan Thuong). Arrêté et exécuté, il est l'auteur d'un Appel à la Résistance (T.V.Y.N.)
1. **Trần Quang DIÊM**
  2. 1848-1907
  3. Né à But Tran, Dien Chau, *Nghe An*

4. Fils de paysans
5. Reçu Cu nhân à 28 ans (même promotion que Nguyen Xuan On, voir ce nom)
6. Nommé Huân dao puis Tri Huyên de Tung Thiên
7. Chef militaire du Càn Vương à côté de Nguyen Xuân On (vcn). Arrêté par l'ennemi en 1891, il est mis en résidence surveillée jusqu'à sa mort (T.D.V.H.)

1. **Hoang DIÊU**

2. 1829-1882
3. Né à Xuan Da, Dien Phu'oc, *Quang Nam*
4. Origine sociale lettrée
5. Reçu Pho bang en 1853
6. Ministre des Armées et Gouverneur civil et militaire de Hanôi et Bac Ninh
7. S'est suicidé après la chute de Hanôi (T.V.Y.N.).

1. **Nguy Khac DAN**

2. 2<sup>e</sup> moitié du XIX<sup>e</sup> siècle
3. Né à Nghi Xuân, *Ha Tinh*
4. Origine sociale non connue
5. Reçu Tham Hoa (3<sup>e</sup> grade du 1<sup>er</sup> degré des Tiên Sĩ) en 1856
6. Thuong Thu (ministre) des Travaux Publics
7. Adjoint de Phan Thanh Gian (vcn) lors de son ambassade en France. Auteur de *Tay Phu nhât Ky* (Souvenirs de l'Ambassade) (L.T.)

1. **Huynh Mân DAT**

2. 1807-1883
3. Né à Tan Hoi, Tan Long, *Gia Dinh*
4. Origine sociale non connue
5. Reçu Cu nhân en 1831
6. Nommé Tuân Phu à An Giang
7. Se retire de la vie publique après la perte du Sud. Auteur du Poème *Di gia di tu* (contre Tôn Tho Tuong, vcn) (T.V.Y.N.)

1. **Lê Trung DINH**

2. 1863-1885
3. Né à Phu Nhân, Binh Son, *Quang Ngai*
4. Origine sociale non connue
5. Reçu Cu nhân en 1884
6. Pas de charges mandarinales
7. Chef de la résistance armée de Quang Ngai, il est pris et exécuté le 18 juillet 1885. Auteur de *Lam Hinh Thoi tac*, poème improvisé peu avant son exécution (T.V.Y.N.)

1. **Tu DUC**

2. 1829-1883
3. Né à Hué
4. 2<sup>e</sup> fils de l'Empereur Thieu Tri (1840-48)
5. Grand Lettré
6. Roi du Vietnam de 1848 à sa mort. Pas d'héritier.
7. Considéré comme le principal responsable de la défaite face à l'armée coloniale, Tu Duc a laissé de nombreux écrits en prose et en vers (sino-vietnamiens) d'excellente facture (Durand et N.T.H.)

1. **Phan Thanh GIAN**

2. 1796-1867
3. Né à Ben Tre (selon d'autres sources : à Bao An, *Vinh Long*)
4. Lettré d'origine chinoise
5. Reçu Tiên Sĩ en 1826 (par le Roi Ming Mang)
6. Nommé Hiêp Biên Dai Hoc Sĩ (un des Quatre Piliers du Royaume), P.T. Gian



conduit une délégation chargée de négocier avec la France la restitution des provinces orientales du Sud.

7. S'est donné la mort après la perte des Provinces qu'il avait la charge de défendre. Auteur des *Annales (Cu'ong Muc)* et de l'histoire du règne de Minh Mang (1820-40) (S. Durand et N.T.H.).

1. **Hoang Van HOE**

2. 1848
3. Né à Phu Lu'u, Tu'son, *Bac Ninh*
4. Origine sociale non connue
5. Reçu *Tiên Si* en 1880
6. Nommé *Tri phu* à *Kiên Xu'ong*
7. Participe au mouvement *Can Vu'ong* de Nam Dinh. Après le coup de force manqué de *Tôn Thất Thuyết* (vcn) contre l'armée française, il accompagne le Roi Ham Nghi dans sa retraite. Auteur : *Yên Bac Khuê Van* (T.D.V.H.)

1. **Nguyễn Hu'u HUÂN (Thu khoa Huân)**

2. 1841-1875
3. Né à *Tĩnh Ha*, *Kien Hu'ng*, *My tho*
4. Origine sociale non connue
5. Reçu 1<sup>er</sup> *Cu'nhân* en 1832
6. *Dộc Học* (Directeur d'enseignement provincial)
7. Chef de la Résistance armée dans le Sud. Arrêté pour la 3<sup>e</sup> fois par l'ennemi, il s'est suicidé avant son exécution. Auteur : *Han Ma* (T.D.V.H.)

1. **Ngô Quang HUY**

2. 2<sup>e</sup> moitié du XIX<sup>e</sup> s.
3. Né à *An Hai*, *Van Lâm*, *Hung Yen*
4. Origine sociale non connue
5. Reçu *Cu'nhân* en 1867
6. Nommé *Hông lô Tu'Khanh* à la Cour
7. Chef militaire du *Cân Vu'ong* (Nord). Auteur d'un poème chantant le sacrifice de *Nguyễn Cao* (vcn) (T.V.Y.N.)

1. **Doan HUYÊN**

2. 1808-82
3. Né à *Thanh Oai*, *Ha Tinh*
4. Origine sociale non connue
5. Reçu *Cunhân* en 1831
6. Nommé *Doc hoc*
7. Auteur : *U'ng Khê van tập* (prose) (L.T.)

1. **Hoang Cao KHAI**

2. 1850-1933
3. Né à *La Son*, *Ha Tinh*
4. Origine sociale non connue (modeste)
5. Reçu *Cunhân* en 1868
6. Nommé *Tông Độc* de *Hai Du'ng* puis Vice-Roi au Tonkin, Régent
7. Il incarne l'esprit de collaboration à la Cour. Auteur des œuvres édifiantes à tendance moralisatrice (s : Durand et N.T.H.)

1. **Nguyễn KHUYEN**

2. 1835-1909
3. Né à *Yên đô*, *Binh Lu*, *Ha Nam*
4. Petit-fils et fils de Lettrés mandarins (N. Lê)
5. Reçu premier aux Trois Concours (province, capitale, Palais) en 1871 d'où son surnom *Tam Nguyễn*
6. Nommé *Tông Độc* de *So'n Tây*, il s'est retiré du Mandarinat

7. Grand poète classique. Auteur : *Quê So'n thi tập* ; *Yên Đô Tam Nguyên quốc âm thi tập* (L.T.)

1. **Truong Vinh KY (Pétrus)**

2. 1837-1898

3. Né à Cai Môn, Vinh Thanh, *Ben Tre*

4. Fils d'un officier de Gia Long converti à la religion catholique

5. Études classiques et modernes à l'École de Penang (Malaisie) des Missions étrangères

6. Professeur à l'École des Interprètes, Membre (imposé par la France) du Co'Mât à la Cour d'Annam.

7. Co-fondateur avec Paulus Huynh Tinh Cua (vca) du *Gia Dinh Bao*, il est l'auteur de plus de cent ouvrages dans tous les domaines de la pensée (linguistique, philosophique, historique) (Durand et N.T.H.)

1. **Dô Huy LIÊU**

2. 2<sup>e</sup> moitié du XIX<sup>e</sup> siècle

3. Né à La Ngan, Dai Yên, *Nam Dinh*

4. Origine sociale non connue

5. Reçu Tiên Si en 1879

6. Nommé Tham Biên des ministères (Hué)

7. Membre du Càn Vu'ong. Arrêté, il s'est donné la mort après avoir observé le deuil de sa mère. Auteur : *Tân giang Van tập* (T.V.Y.N.)

1. **Bui Xuân NGHI**

2. 2<sup>e</sup> moitié du XIX<sup>e</sup> siècle

3. Né à Vân Canh, Tu Liêm, *Ha Dong*

4. Fils d'un Lettré

5. Reçu 2<sup>e</sup> Cu'nhân derrière Nguyễn Cao (vca) en 1866

6. Nommé Dóc Hoc puis Thi Dóc Hoc si (Hué)

7. Pédagogue émérite, il a laissé un ouvrage en sino-vietnamien (*Uoc trai thi van tập*) (L.T.)

1. **Pham Van NGHI**

2. 1805-1880

3. Né à Tam Dang, Dai 'An, *Nam Dinh*

4. Origine sociale non connue

5. Reçu Tiên Si en 1838

6. Nommé Doc hoc puis gouverneur maritime de Nam Dinh

7. Après avoir participé à plusieurs mouvements de résistance, il s'est retiré de la vie publique à Hoa Lu. Auteur : *Phu Phap danh Bac Ky* (T.V.Y.N.)

1. **Bui Hu'u NGHIA**

2. 1807-1872

3. Né à Long-Tuyên, *Can Tho*

4. Fils de Pêcheur

5. Reçu 1<sup>er</sup> Cu'nhân en 1835

6. Nommé Tri phu' à Phuộc Long

7. Participe à la Résistance dans le Sud. Auteur d'une pièce de théâtre (*Kim, Thach Ky duyên*) (T.V.Y.N.)

1. **Hô Huân NGHIẾP**

2. 1828-1864

3. Né à An Dinh, Binh Du'ong, *Gia Dinh*

4. Fils de Lettré

5. Lettré non candidat aux Concours triennaux

6. Pas d'affectation mandarinale au début (voir 7)

7. Nommé Tri phu de Tân Binh par le Chef de l'Armée du Sud Tru'ong Công Dinh dont il était l'adjoint, H.H. Nghiep fut arrêté, torturé et exécuté (T.V.Y.N.)

1. **Cao Ba NHA**
  2. 2<sup>e</sup> moitié du XIX<sup>e</sup> siècle
  3. Né à Gia Lâm, *Hanoi*
  4. Fils de Lettré Mandarin (Cao Ba Dat, Frère du Grand Poète Cao Ba Quat)
  5. Lettré non candidat aux concours triennaux
  6. Mène une vie d'exclu pour expier le « crime » de son oncle Cao Ba Quat
  7. Auteur d'un long poème (*Tu' Tinh Khuc*) (Durand et N.T.H.)
1. **Lê NINH**
  2. 1857-1886
  3. Né à Trung Lê, Du'c Tho, *Ha Tinh*
  4. Fils de Lettré mandarin
  5. Lettré non candidat
  6. Pas d'affectation mandarinale
  7. Chef militaire du Càn Vu'ong. Auteur : *Tu' Vinh* (T.V.Y.N.)
1. **La Xuân ÔN**
  2. 1825-1889
  3. Né à Lu'ong Diên, Đông Thanh, *Nghe An*
  4. Fils de lettré
  5. Reçu Tiên Si en 1871
  6. Nommé Tri phu de Quang Ninh puis Dôc hoc à Binh Dinh, 'An Sat à Binh Thuân
  7. Chef militaire du Càn Vu'ong, il fut interné à la prison de Hué jusqu'à sa mort. Auteur : *Ngoc Duong thi van tap* (Recueil de Poèmes) (T.V.Y.N.)
1. **Nguyên Thu'ong PHIÊN**
  2. 1828
  3. Né à Hà Tây (Son Minh)
  4. Fils de Lettré
  5. Reçu Tiên Si du II<sup>e</sup> degré (Hoang Giap) en 1865
  6. Nommé Thu'ong Thu' de la Justice
  7. Auteur : *Nhi Nam Thi Tập*
1. **Dang Huu PHỒ**
  2. ?-1885
  3. Né à Bac Vong, Phong Diên, *Hué*
  4. Origine sociale non connue
  5. Reçu Cu' nhân
  6. Nommé Thi dôc Nôi Cac (Hué)
  7. Membre du Càn Vu'ong, il fut pris et exécuté. Auteur d'un poème-testament (*Lâm Hinh Thôi tac*).
1. **Phan Dinh PHUNG**
  2. 1847-1895
  3. Né à Dong Thai, Duc Tho, *Ha Tinh*
  4. Lettré (fils de)
  5. Reçu Tiên Si en 1877
  6. Nommé Ngu' Su à la Cour, il fut dégradé pour désaccord avec le Régent Tôn Thất Thuyet
  7. Chef de la résistance du Centre-Nord des armées Càn Vu'ong pendant dix ans, il fut blessé et mourut le 28 décembre 1895. Une grande figure de la résistance lettrée (T.V.Y.N.)
1. **Dô QUANG**
  2. 1807-1866
  3. Né à Ha Diém, Gia Lộc, *Hai Du'ong*
  4. Origine sociale non connue
  5. Reçu Tiên Si en 1832
  6. Nommé Tuân Phu de Gia Dinh

7. Sympathisant du Côn Vu'ong, il a donné sa démission après la cession de Gia Dinh à la France (S : *Bai ngoai liêt truyện*)

1. **Trần Bích SAN**

2. 1840-1877

3. Né à Vi Xuyên, My Loc, *Nam Dinh*

4. Fils de lettré Mandarin

5. Reçu premier des Tiên Sien 1865

6. Nommé Tham Tri à la Cour

7. Partisan de la modernisation, il devait conduire une délégation en France lorsqu'il fut terrassé par la maladie. Auteur : *Mai nhâm Thi Thao* (L.T.)

1. **Nguyễn Văn SIÊU**

2. 1795-1872

3. Né à Thanh Tri, *Hanoi*

4. Fils de Lettré

5. Reçu Tiên Si en 1838

6. Nommé 'An Sat puis Han Lâm Thi Dôc (Huế)

7. Ambassadeur en Chine, il se retire de la carrière pour se consacrer à l'enseignement. Auteur : *Phu'ong Dinh dia du'Ky'* (Durand et N.T.H.)

1. **Trần Xuân SOAN**

2. 1849-1923

3. Né à Tho Hac, Đông Sơn, *Thanh Hoa*

4. Fils de paysan

5. Militaire de carrière (Académie militaire)

6. Général des Forces armées

7. Chef militaire du Côn Vu'ong. Sa direction pour soutenir la résistance de Dinh Công Trang (à Ba Dinh) fut contestée. Exilé en Chine, il continua de guerroyer aux frontières sino-vietnamiennes. Auteur : *Thuât Hoai* (T.D.V.H.)

1. **Tông Duy TÂN**

2. 1838-1892

3. Né à Vinh Lộc, *Thanh Hoa*

4. Fils de Lettré

5. Reçu Tiên Si en 1875

6. Nommé Tri' phu' à Vinh Tu'ong, Dôc Hoc à Thanh Hoa

7. Chef de la résistance Can Vu'ong (en liaison avec Phan Dinh Phung, ven), il fut pris et exécuté par l'ennemi le 5 octobre 1892 (T.D.V.H.)

1. **Dinh Nhật TÂN**

2. 1836-1887

3. Né à Lu'ong Diên, Diên Châu, *Nghe An*

4. Origine sociale non connue

5. Reçu Cu' nhân en 1871

6. Nommé Hồng lô Tu' Khanh (Huế)

7. Chef du mouvement Côn Vu'ong (Tham Biên Su'Vu) de Nghệ Tĩnh, il y a combattu jusqu'à sa mort.

Auteur : *Tai Kinh ca'm tac* (T.V.Y.N.)

1. **Đào TÂN**

2. 1845-1907

3. Né à Vinh Thanh, Tuy Phu'oc, *Binh Dinh*

4. Fils de paysan

5. Reçu Cu' nhân en 1868

6. Nommé Thu'ong Thu' au ministère des Travaux Publics (démissionnaire à la suite d'un conflit avec Nguyễn Thân)

7. Écrit plusieurs pièces de théâtre avec un homme de métier (Đôi Hiep) (L.T. et T.D.V.H.)

1. **Võ Duy THANH**

2. 1807

3. Né à Kim Bình, Yên Khanh, *Ninh Bình*

4. Origine sociale non connue

5. Reçu 2<sup>e</sup> Docteur du 1<sup>er</sup> Degré (Bang nhan) soit le plus haut degré des Lauréats

6. Pas d'affectation mandarinale

7. Lettré réformiste, ses « suppliques » à destination du Roi Tu'Duc (vcn) sont introuvables. Auteur : *Trung Phu thi van tập* (T.V.Y.N.)

1. **Lê Khắc THAO**

2. 1859-1887

3. Né à Bai Giao, Đông So'n, *Thanh Hoa*

4. Origine sociale non connue

5. Reçu Cu' nhân

6. Pas d'affectation mandarinale

7. Chef militaire du Càn Vu'o'ng

Auteur : *Quân trung Ky Huu* (T.V.Y.N.)

1. **Nguyễn THÔNG**

2. 1827-1894

3. Né à Tân Thanh, Long An, *Gia Định*

4. Fils de Lettré

5. Reçu Cu' nhân en 1849

6. Bô Chanh puis Dinh diên Su' (gouverneur de Colonie)

7. Représente les lettrés modernistes du Sud. Auteur : *Thổ van N. Thông* (Anthologie) (T.V.Y.N.)

1. **Nguyễn Thiên THUẬT**

2. 1841-1926

3. Né à Xuân Duc, Mỹ Hao, *Hu'ng Yên*

4. Fils de Lettré mandarin

5. Reçu Cu' nhân en 1876

6. Nommé Bô Chanh

7. Chef militaire du Càn Vu'o'ng (Hiệp thông quân vu dai than) à Bai Sây. Vit exilé en Chine (T.V.Y.N.)

1. **Phạm Phú THU**

2. 1820-1880

3. Né à Diên Phú'o'c, *Quang Nam*

4. Origine sociale non connue

5. Reçu Tiên Sĩ en 1843

6. Nommé Thu'o'ng Thu au ministère des Finances, il est tombé en disgrâce pour conviction moderniste

7. Auteur de nombreux recueils de poésie et de prose dont un journal de voyage en France (*Tây Phu thi thao*)

1. **Tôn Thất THUYẾT**

2. 1835-1913

3. Né à Hué

4. De la famille royale

5. Grade universitaire non connu. Le roi Tu Duc le dit « illettré »

6. Nommé 2<sup>e</sup> Régent après la mort de Tu'Duc (vcn)

7. Partisan de la fermeté vis-à-vis de la France, il dirige l'attaque du 5 juillet 1885 contre les bases françaises puis accompagne le roi Ham Nghi dans la lutte armée. Meurt en exil en Chine. Auteur : *Van Nguyễn Cao* (vcn) (T.V.Y.N. ; V. aussi Tsu-boï, o.c.).

1. **Nguyễn Dôn TIẾT**

1. 2<sup>e</sup> moitié du XIX<sup>e</sup> siècle

3. Né à Tho Vuc, Hoang Hoa, *Thanh Hoa*
  4. Origine sociale non connue
  5. Reçu Pho Bang en 1879
  6. Nommé Tri Phu
  7. Membre du Can Vu'o'ng, il fut envoyé au bague de Lao Bao où il trouva la mort. Son fils, N. Dôn Du', 1<sup>er</sup> Cu'nhân, sera envoyé à son tour à Poulo Condor pour activités patriotiques (T.D.V.H.)
1. **Nguyễn-Tru'ong TỐ**
  2. 1828-1871
  3. Né à Bui Chu, Hu'ng Nguyễn, *Nghe An*
  4. Fils de lettré (catholique)
  5. Études classiques sans se présenter aux concours
  6. Maître d'école et conseiller du Prince
  7. Porte-parole des lettrés modernistes. Auteur d'une soixantaine de *Diêu Trần* (suppliques) à destination de la Cour de Hué (T.D.V.H.)
1. **Nguyễn Lô TRACH**
  2. 1852-1895
  3. Né à Kê môn, Phong Diên, *Hué*
  4. Fils de lettré Mandarin (Tiên si N. Thanh Oai), gendre du Régent Tran Tien Thanh
  5. Lettré non candidat
  6. Pas d'affectation mandarinale
  7. Partisan du Réformisme de Nguyễn Tru'ong To (vcn). Auteur : *Thôi Sach Vu*, I (1877) II (1882).
1. **Phan Van TRI**
  2. 1830-1910
  3. Né à Hanh Thông, Bao An, *Gia Dinh*
  4. Origine sociale non connue
  5. Reçu Cu' nhân en 1849
  6. Refuse les charges mandarinales. Maître d'école à Phong Diên (Cân Tho')
  7. Partisan, avec Nguyễn Đình Chieu (vcn), du mouvement *Ty địa*. Dans ses poèmes, il critique durement Tôn Tho Tu'o'ng (vcn). Auteur : *Tu' Thuật* (T.V.Y.N.)
1. **Chu Manh TRINH**
  2. 1862-1905
  3. Né à Đông Yên, *Hai Hu'ng*
  4. Fils de grand Mandarin
  5. Reçu Tiên Si en 1892
  6. Nommé 'An Sat de Thai Nguyên
  7. Grand poète représentant l'École romantique, il est l'auteur de *Thanh tâm tai nhân thi tập* (T.D.V.H.)
1. **Doan Hu'u TRUNG**
  2. 1844-1866
  3. Né à An Tuyên, Phu Vang, *Thu'a Thien* (Hué)
  4. Gendre du Prince Tung Thiên Vu'o'ng (vcn)
  5. Grade universitaire non connu
  6. Pas d'affectation mandarinale
  7. Exécuté pour avoir participé à un complot contre la cour qu'il accusa de mollesse. Auteur : *Trung nghĩa ca* (poème patriotique) (T.Y.V.N.)
1. **Nguyễn Phạm TUẤN**
  2. ?-1887
  3. Né à Bào Cu', Lê Thuy, *Quang Bình*
  4. Origine sociale non connue
  5. Reçu Cu'nhân

6. Nommé Tri phu' Du'c Tho
  7. Après un suicide raté, il participe au mouvement Cân Vu'o'ng comme chef militaire à Qua'ng Binh. Promu général de corps d'armée, il dirige la résistance à côté du roi Ham Nghi. Blessé au combat, il s'est battu jusqu'à la mort. Auteur : *Dê nghĩa Vu'o'ng Miêu* (T.V.Y.N.)
1. **Hoang Van TUÂN**
  2. 1823-1892
  3. Né à Phu Khê, Y Yên, *Nam Dinh*
  4. Origine sociale non connue
  5. Reçu 1<sup>er</sup> Cu' nhân en 1878
  6. Nommé Tri Huyền à Nam Sang
  7. Membre du mouvement Cân Vu'ông. Arrêté et condamné au bagne, il est placé en résidence surveillée (T.V.Y.N.)
1. **Vu Công TU**
  2. 2<sup>e</sup> moitié du XIX<sup>e</sup> siècle
  3. Né à Vi Xuyên, My Lộc, *Nam Dinh*
  4. Fils de Lettré Mandarin (Tiên Sĩ Vu Công Dô)
  5. Lettré non candidat
  6. Pas d'affectation mandarinale
  7. Auteur d'un Recueil (*Lai Minh thi thao*) où il fustigeait à la fois les envahisseurs et la Cour accusée de lâcheté (T.V.Y.N.)
1. **Phan Cat TU'U**
  2. 1846-1886
  3. Né à Đông Thai, La Son, *Ha Tinh*
  4. Origine sociale non connue
  5. Reçu Cu' nhân en 1885
  6. Pas d'affectation mandarinale
  7. Chef militaire Cân Vu'o'ng. Mort au combat à côté de son frère et de ses fils. Auteur d'un Appel aux Armes (*Thông tu' cho ca'c thân hao mô Binh*) (T.V.Y.N.)
1. **Nguyễn Ngọc TU'O'NG**
  2. 2<sup>e</sup> moitié du XIX<sup>e</sup> siècle
  3. Né à Hanh Quân, Nam Tru'c, *Nam Dinh*
  4. Fils de paysan
  5. Reçu Cu' nhân
  6. Nommé 'An Sat à Bac Ninh
  7. Après avoir participé à la résistance armée, il s'est retiré de la vie publique. Auteur : *Duc tu' quan qui Diên* (T.V.Y.N.)
1. **Tôn Tho TU'ONG**
  2. 1825-1877
  3. Né à Tân Binh, *Gia Dinh*
  4. Fils de Lettré Mandarin
  5. Candidat malheureux aux concours triennaux
  6. Nommé Phu à Tân Binh puis assistant du Consul de France à Hanoi
  7. Dans ses poèmes, il essaie de justifier son ralliement aux nouveaux maîtres du pays. Auteur : *Tu' Thuật* (Durand et N.T.H.)
1. **Tung Thiên VU'O'NG (Nguyễn Miên THÂM)**
  2. 1819-1870
  3. Palais impérial (Huế)
  4. dixième fils du roi Ming Mang (1820-40)
  5. Grand Lettré des Nguyễn
  6. Chef du Tôn nhân Phu (Maison impériale)
  7. Auteur : *Thu'o'ng Sơn thi Văn Tập* (Durand et N.T.H.)

1. **Tuy Ly VU'O'NG (Nguyễn Miên TRINH)**
2. 1820-1897
3. Palais impérial (Hué)
4. Onzième fils du roi Ming Mang (1820-40)
5. Grand Lettré
6. Directeur de Tôn Hoc Du'o'ng, Membre du Conseil de la Régence
7. Avec son frère Tung Thiên Vu'o'ng (vcn), il est considéré comme un des plus grands poètes classiques vietnamiens de cette époque. Auteur : *Vi da hóp tập* (Durand et N.T.H.)

## Génération de 1907

1. **Hồ Ta BANG**
2. 1875-1943
3. Né à Kê Môn, *Huế*
4. Fils de Lettré
5. Études classiques
6. Membre fondateur et gérant de la Compagnie Liên Thanh
7. Partisan du Mouvement Duy Tân et auteur de poèmes patriotiques (H.T. Khanh, Liên Thanh Thông Su)

1. **Hoang Tang BI**
2. 1883-1939
3. Né à Đông Ngạc, Hoài Duc, *Ha Dong*
4. Fils de Lettré (Lauréat des concours triennaux)
5. Reçu 2<sup>e</sup> Cu nhân en 1906 puis Pho Bang en 1816
6. Refuse les charges mandarinales. Journaliste
7. Milite dans le mouvement moderniste lettré (Dong Kinh Nghia Thuc, Dong Du). Auteur : *Dê bat tai tu' hoa tiên ky* (1913), *Nghĩa nang tình Sau* (1926), *Thu chong no nuoc* (1927). H.T. Bi est le grand-père de Chu Thiên (vcn) (L.T. II).

1. **Phan Kê BINH**
2. 1875-1921
3. Né à Thuy Khê, Hoan Long, *Ha Dong*
4. Fils de Lettré Mandarin
5. Reçu Cu' nhân en 1906
6. Écrivain et journaliste (*Đông Du'o'ng Tap chí...*)
7. Auteur : *Nam ha'i di nhân li êt truyện* (1912), *Vietnam phong tục* (1915), *Viết Han Van Khao* (1918). (Durand et N.T.H.)

1. **Lu'o'ng Van CAN**
2. 1854-1927
3. Né à Nhi Khê, Thu'o'ng Phuc, *Ha Dong*
4. Fils de paysan (?)
5. Reçu Cu' nhân à 21 ans (1875)
6. Refuse les charges mandarinales
7. Fondateur du **Đông Kinh Nghia Thuc** (Hanoi), une institution moderniste. Mis en résidence surveillée au Cambodge de 1914 à 1924. (N. Hién Lê, Đông Kinh nghia Thuc, o.c.)

1. **Trần Qui CAP**
2. 1870-1908
3. Né à Quang Nam
4. Fils de paysan pauvre
5. Reçu Tiên Si en 1904
6. Nommé Giao Thu à Quang Nam



- Membre du mouvement Duy Tân, il fut exécuté par les mandarins du Centre pour avoir participé au Mouvement de protestation contre les impôts en 1907. Auteur de poèmes patriotiques (N.V. Xuân, Phong trao Duy Tân, o.c.)

1. **Dang Nguyễn CÂN**

- 1867-1923
- Né à Nghe Tinh
- Fils de Lettré Mandarin (sympathisant Càn Vu'o'ng)
- Reçu Pho Bang en 1895
- Nommé Doc Hoc
- Compagnon des Lettres Modernistes, il fut envoyé au Bagne de Pòulo Condor de 1908 à 1921. Il est le père de Dang Thai Mai (vcn)

1. **Hồ Biêu CHANH (Hồ van Trung)**

- 1885-1958
- Né à Binh Thanh, *Go Cong*
- Fils de paysans (notable)
- Études chinoises puis franco-vietnamiennes (D.E.P.S.I.)
- Nommé Đốc Phu Su colonial
- Francophile modéré, il est un des romanciers les plus féconds de la période contemporaine. Auteur de 63 romans dont certains sont très connus (*Cha con nghĩa nang* ; *Cay dang mui doi*, etc.) (Durand et N.T.H.)

1. **Phan Bôi CHÂU (Sao Nam)**

- 1867-1940
- Né à Đan Nhiêm, Nam Dân, *Nghe An*
- Fils de Lettré (Maître d'école)
- Reçu 1<sup>er</sup> Cu' nhân en 1903
- Pas d'affectation mandarinale
- Il fut considéré par l'Administration coloniale comme « l'âme de toutes les révoltes nationalistes » : *Đông Du*, *Đông Kinh Nghĩa Thục*, *Vietnam Quang Phục Hội*... Auteur : textes divers et nombreux (*Vietnam vong Quốc Su* ; *Không Học Dang*...)

1. **Bùi Quang CHIÊU**

- 1873-1945
- Né à Mo cay, *Ben Tre*
- Fils de parents d'origine populaire
- Diplômé de l'École d'Ingénieur Agronome et de l'École Coloniale (France)
- Ingénieur et Chef du Parti Lập Hiến. Membre du Conseil Supérieur des Colonies
- Journaliste (*Đuộc Nha Nam*) partisan d'une politique d'assimilation. Représentant des intérêts latifundiaires dans les organismes consultatifs. Meurt assassiné en 1945. Auteur : *Les cultures vivrières au Tonkin*, 2 vol., 1905 (L.T., II)

1. **Trần Chanh CHIÊU (Gilbert)**

- ?-1913
- Né à Rach Gia
- Fils de propriétaire foncier (?) du Sud
- Études supérieures de Droit
- Avocat puis Đốc phu Su' (honoraire)
- Partisan du Mvt Duy Tân, il s'est consacré au journalisme politique (*Luc tinh tân Van*, *Nông cô Min dam*) (N. Huyền Anh, Viet Nam danh nhân tu diên)

1. **Cao Xuân DUC**

- 1842-1923
- Né à Thịnh My, Diên Châu, *Nghe An*
- Origine mandarinale
- Reçu Cu' nhân en 1877
- Nommé Thu'o'ng Thu au ministère de l'Enseignement

7. **Principal responsable du *Dai nam nhất thông Chi* (Traité de Géographie du V.N.), 1909 (L.T.)**
1. **Lê DAI**
2. 1875-1952
3. Né à Ha Dong
4. Fils de Lettré
5. Lauréat au concours provincial. Échec aux concours triennaux
6. Pas de charges mandarinales
7. Principal animateur du Mouvement Đông Kinh Nghĩa Thục, il fut envoyé en déportation au Bagne de Poulo Condor de 1909 à 1926 (L.T.)
1. **Lu'o'ng Truc DAM**
2. 1875-(vers 1910)
3. Né à Thuong Phuc, *Ha Dong* (selon L.T., Hatay)
4. Fils de Cu' nhân Lu'o'ng Van Can (vcn)
5. Reçu Cu'nhân en 1903
6. Refuse les charges mandarinales
7. Animateur du Mouvement Đông Kinh Nghĩa Thục. Auteur : *Nam Quốc Địa Du'*
1. **Tu DAM**
- 2.
3. Né à Ha Tay
4. Lettrée d'origine japonaise
5. Reçu Tiên Sĩ en 1895
6. Nommé Tông Đốc, membre d'une délégation en France
7. Auteur d'un mémoire : *Lâm Tây Kỳ Luoc* (L.T.)
1. **Nguyễn-Thu'o'ng HIÊN**
2. 1868-1925
3. Né à Liên Bat, *Ha Dong*
4. Fils du Tiên Sĩ Thuong Thu'N.T. Phiên (vcn)
5. Reçu Hoang Giáp en 1889
6. Nommé Toan Tu à Quốc Tu'Giám puis Doc Hoc à Nam Dinh
7. S'exile en Chine où il participe à la fondation du V.N. Quang Phục Hội. Auteur : *Nam Chi tập* (3 vol.) (T.V.Y.N.)
1. **Nguyễn Ba HOC**
2. 1857-1921
3. Né à Giap Nhất, Thanh Tu, *Ha Dong*
4. Fils de Lettré
5. Candidat malheureux aux concours triennaux. Études franco-vietnamiennes
6. Professeur de lycée et journaliste
7. Un des piliers de la revue Nam Phong. Auteur de nouvelles (*Chuyên cô chiêu Nhi, Câu Chuyên tới tân hôn...*) (Durand et N.T.H.)
1. **Ngô Duc KÊ**
2. 1878-1929
3. Né à Ha Tinh
4. Fils du Tiên Sĩ Tham Tri Ngô Hue Liên
5. Reçu Tiên Sĩ en 1901
6. Refuse les charges mandarinales. Journaliste (*Hu'u Thanh, Tiếng Dân*)
7. Membre du Đông Kinh Nghĩa Thục. Bagne de Poulo Condor de 1908 à 1921 (L.T.)
1. **Huynh Thuc KHANG**
2. 1876-1947
3. Né à Quang Nam
4. Fils de paysan lettré

5. Reçu Tiên Si en 1904
6. Refuse les charges mandarinales. Journaliste (*Tiếng Dân*) et membre de l'opposition lettrée au Centre
7. A la suite du Mouvement Duy Tân, Khang Thuê, il fut envoyé au bagne de Poulo Condor en 1908 et libéré au bout de 13 ans. Ministre intérimaire du H.C. Minh pendant les pourparlers de Fontainebleau. Œuvre : *Tiếng dân* et diverses biographies des Lettrés modernistes (Nguyễn Lô Trach, Phan chu Trinh, vcn...) (L.T.)

1. **Bui KY**

2. 1887-1960
3. Né à Châu Cầu, Thanh Liêm, *Ha Nam*
4. Fils du Tiên Si Bui Thuc
5. Reçu Pho Bang en 1909, Diplômé de l'École coloniale de 1910-12
6. Professeur à l'Université de Hanôï
7. Auteur : *Vietnam Van pham* (en coll. avec Trần Trọng Kim et Phạm Duy Khiem, vcn) (L.T.)

1. **Nguyễn Phan LANG**

2. 1948
3. Né à Ha Dong
4. Fils de Lettré
5. Lettré non candidat
6. Maître d'École
7. Compagnon de Hoang Tang Bi. Auteur : *Thiệt Tiên Ca* (L.T.)

1. **Du'ong LÂM**

2. 1851-1920
3. Né à Vân Dinh, Sơn Minh, *Ha Dong*
4. Fils de Lettré, frère du Tiên Si Thuong Thu D. Khuê (1839-1902)
5. Reçu 1<sup>er</sup> Cu' nhân en 1878
6. Nommé Thuong Thu à la cour puis Hiệp Biên Đại Học Sĩ
7. Poète et auteur du *Vinh Su Nam* (égaré) et du *Vân Dinh Thi van Tập* (L.T.)

1. **Hồ Tung MÂU**

2. 1896-1951
3. Né à Quỳnh Dơi, Quỳnh Lưu, *Nghe An*
4. Fils de Lettré
5. Études classiques
6. Militant révolutionnaire mêlé à la fondation du Parti communiste du Vietnam (Canton). Membre du Comité Central du P.C.V. Mort en mission au cours d'un bombardement (L.T.)

1. **Hồ chí MINH (Nguyễn Tất Thanh, etc.)**

2. 1890-1969
3. Né à Kim Liên, Nam Đàn, *Nghe An*
4. Fils du Pho Bang Nguyễn Sinh Huy
5. Études classiques inachevées
6. Militant révolutionnaire. Membre du Komintern (Asie). Fondateur du P.C.V. Président du Vietnam indépendant en 1945
7. Auteur : *Duong Kach Mêng* (1926) ; *Nhật Ký trong Tu* (1942), *Procès de la colonisation française* (1925).

1. **Nguyễn Can MÔNG**

2. 1880-1954
3. Né à Thái Bình
4. Origine sociale non connue
5. Reçu Pho Bang en 1916
6. Nommé Huan đạo à Y Yên puis professeur de chinois au Lycée de Protectorat

7. Travail au Service de Presse de la Résidence au Tonkin. Auteur : *Nông Sở'n thi tập* (L.T.)
1. **Nguyễn Đô MUC**
  2. 1866-1949
  3. Né à Ha Tay
  4. Fils du Hoang Giap Nguyễn Dinh Duo'ng
  5. Reçu Tu Tai en 1909
  6. Journaliste et collaborateur du *Đông Du'ng Tap Chi*. Auteur : *Tây Su'ong Ky* (traduit en vietnamien) ; *Đông Chu liệt quốc* (i.e.) ; *Nhân Vật chí* (Durand et N.T.H.)
1. **Nguyễn Văn NGOC**
  2. 1891-1942
  3. Né à Hoanh Trach, Binh Giang, *Hai Du'ng* (Hanoi selon d'autres sources)
  4. Origine sociale non connue
  5. Diplômé de l'École des Interprètes (Études classiques)
  6. Enseignant à l'École Si Hoan, Dôc hoc Ha Dong
  7. Crée avec son frère N Quang Oanh les collections *Việt Văn Thu Xa* et *Cổ Kim Thu Xa*. Auteur : *Truyện Cổ nước Nam* (1932-34), *Cổ học tinh hoa* (1933), *Tục ngữ phong dao* (1928). (Durand et N.T.H.)
1. **Đào Nguyễn PHỐ**
  2. 1864-1907
  3. Né à Thai Binh
  4. Origine sociale non connue
  5. Reçu Tiên Sĩ (Hoang Giap) en 1898
  6. Nommé Thua Chi à la Cour. Journaliste (*Đông Văn nhật Báo*)
  7. Membre du mouvement Duy Tân et du Đông Kinh Nghĩa Thục. Auteur : *Việt Su tân u'o'c*, Préface du *Truyện Kiều* (L.T.)
1. **Phạm QUYNH**
  2. 1892-1945
  3. Né à Lu'ong Duo'ng, *Hai Duong*
  4. Petit-fils et Fils de Lettré
  5. Diplômé de l'École des Interprètes (1908)
  6. Fondateur et Rédacteur en Chef de la Revue Nam Phong, ministre de l'Éducation nationale et Premier Ministre de S.M. Bao Dai
  7. Exécuté dans les environs de Hué pour collaboration. A laissé une œuvre littéraire importante (Essais, traductions, discours...) (Durand et N.T.H.)
1. **Nguyễn QUYÊN**
  2. 1870-1942
  3. Né à Thu'ng Tri, *Bac Ninh*
  4. Origine sociale non connue
  5. Reçu Tu Tai en 1891
  6. Nommé Huân đạo
  7. A cause de ses activités modernistes (Đông Kinh Nghĩa Thục), il fut condamné à mort en 1909 : peine commuée en détention à Poulo Condor. En résidence surveillée à Bêntre jusqu'à sa mort. Auteur : *Chiêu Hôn nước* (L.T.)
1. **Nguyễn Chanh SAT**
  2. 1869-1940 ?
  3. Né à Chau Doc
  4. Fils de Lettré
  5. Études classiques
  6. Nommé substitut du Procureur à la Cour d'Assise de Saigon (1921) puis Tri Huyên honoraire en 1936.
  7. Directeur de la Revue *Nông Cổ Min Dam*, N.C. Sat est l'auteur connu de pièces de théâtre classique et de manuels scolaires (L.T.)

1. **Vô Liêm SON**
  2. 1888-1949
  3. Né à Ha tinh
  4. Fils de Lettré (proche du Cấn Vu'o'ng)
  5. Reçu Cu' nhân en 1912 + DEPSI (1911)
  6. Nommé Tri Huyền Duy Xuyên puis professeur de sino-vietnamien au lycée Quốc Học (Huế)
  7. Membre du Việt Minh en 1944. Auteur : *Cổ lâu Mông* (1934) (L.T.)
1. **Nguyễn Van THINH**
  2. 18??-1947.
  3. Né en Cochinchine
  4. Fils de propriétaire foncier (?) (origine populaire selon d'autres sources)
  5. Études de Médecine à Hanoi puis Interne des hôpitaux de Paris.
  6. Médecin, Représentant des gros latifundiaires du Sud au Conseil Colonial (1<sup>er</sup> ministre de la République « Autonome » du Sud)
  7. S'est donné la mort. Auteur de plusieurs travaux en médecine tropicale.
1. **Nguyễn Trong THUẬT**
  2. 1883-1940
  3. Né à Man Nhuê, *Hai Du'o'ng*
  4. Fils de lettré (?)
  5. Études classiques
  6. Journaliste du *Nam Phong*, *Duoc Tuê*...
  7. Auteur : *Qua du'a do* (1925) ; *Việt Van tinh nghĩa* (1928)... N.T. Thuật est un ancien membre du Vietnam Quốc dân đả'ng (Durand et N.T.H.)
1. **Nguyễn Hu'u TIÊN**
  2. 1871-1941
  3. Né à Đông Ngạc, *Hanoi*
  4. Petit-fils du Tiên Sĩ Nguyễn Ngọc Dinh
  5. Reçu Tu'Tai (2 fois)
  6. Traducteur et écrivain du *Nam Phong*
  7. Auteur : *Lời Van Tho Nôm* ; *Cổ Xuy Nguyên Am* (1917) ; *Đông A Song Phung* (théâtre) ; traductions de textes classiques chinois
1. **Pham Duy TÔN**
  2. 1883-1924
  3. Né à Phuo'ng Vu, *Ha Dong*
  4. Fils de lettré, père du Normalien Pham Duy Khiêm (vcn) et du compositeur Pham Duy
  5. Diplômé de l'École des Interprètes
  6. Fonctionnaire colonial — écrivain et journaliste du *Nam Phong*
  7. Auteur : *Sóng chết mac bầy!* (Nouvelle) (Durand et N.T.H.)
1. **Du'o'ng Ba TRAC (Tuyết Huy)**
  2. 1884-1944
  3. Né à Phu Thi, Khoai Châu, *Hung Yen*
  4. Fils de lettré
  5. Reçu Cu'nhân à 17 ans (1900)
  6. Il a refusé le poste de Tri Huyền
  7. Membre actif du Đông Kinh Nghĩa Thục, il est envoyé au bagne de Poulo Condor (1909). Mort en exil à Singapour. Auteur : *V. Du'o'ng Ba Trac, Tiểu Su Va tho Van* (1946) (L.T.)
1. **Phan Chu TRINH**
  2. 1872-1916
  3. Né à Tây Lộc, *Quang Nam*
  4. Fils de lettré

5. Reçu Pho Bang (1901)
  6. Nommé Thua Biền du ministère des Rites
  7. Chef de file des Lettrés modernistes. Auteur : *Tin'h quốc hôn Ca* (1922) ; *Giai nhân ky ngữ* (L.T.)
1. **Phan Van TRUONG**
  2. 1878-1933
  3. Né à Hadong
  4. Fils de lettré
  5. Diplômé de l'École des Interprètes. Docteur en Droit à l'Université de Paris
  6. Avocat
  7. Chef de l'immigration vietnamienne en France (avec l'Ingénieur Nguyễn Thế Truyền). Auteur : *Essai sur le Code Gia Long* (1922) (L.T.)
1. **Nguyễn Van VINH**
  2. 1882-1936
  3. Né à Phu'ng Vu, *Ha Dong*
  4. Origine sociale populaire
  5. Diplômé de l'École des Interprètes (à 14 ans !)
  6. Secrétaire à la Résidence du Tonkin
  7. Grand journaliste, il crée la revue *Đông Du'ng Tạp chí*. Il siège aux divers organismes consultatifs comme partisan de la collaboration franco-vietnamienne. Auteur de nombreuses traductions d'œuvres françaises en langue vietnamienne.
1. **Trần Tê XU'ONG (Tu Xuong)**
  2. 1870-1907
  3. Né à Nam Dinh
  4. Origine sociale non connue
  5. Reçu Tu Tai en 1894
  6. Maître d'école et poète classique
  7. Auteur : *Vĩ thanh Giai cu* (L.T.)

## Génération de 1925

1. **Mme Thuy AN (Lu'u Thi YÊN)**
  2. 1916
  3. Né à Hanoi
  4. Origine sociale non connue
  5. Études non connues
  6. Journaliste (*Danba ; Dan Ba Moi...*)
  7. Auteur : *Một linh hồn* (1939) (roman) ; *Bôn mo' toc* (1950) (roman)
1. **Đào Duy ANH**
  2. 1904-1988
  3. Originaire de *Ha Dong*, né à Thanh Hoa
  4. Fils de lettré
  5. Études classiques + Dèpsi à Quoc Hoc (Huế)
  6. Éditeur, lexicologue et historien du Vietnam
  7. Érudit combinant culture classique et formation marxiste. Auteur de nombreux dictionnaires (français-vietnamien ; sino-vietnamien...) et d'ouvrages célèbres sur la civilisation vietnamienne (*V.N. van hoa su cu'o'ng...*)
1. **Toan 'ANH (Nguyễn Van TOAN)**
  2. Né en 1915
  3. A Thi Cầu, *Bac Ninh*
  4. Fils de lettré

5. Formation classique et franco-vietnamienne (Depsi)
  6. Fonctionnaire et écrivain
  7. Auteur : *Phong lu'u đồng ruộng* (1942) ; *Nệp cu*
1. **Vu BANG**
  2. 1913-1984
  3. Né à Hu'ng Yen
  4. Fils de lettré
  5. Études secondaires franco-vietnamiennes (inachevées)
  6. Journaliste (Annam tap chi, Tiểu Thuyết thu'7...)
  7. Auteur : *Mạt minh trong đêm tối* (1937) (roman) ; *Miếng ngon Hà Nội* (1960) ; Membre du groupe littéraire Tan Dan
1. **Nguyễn Mạnh BAO**
  2. 1911
  3. Né à Bac Giang
  4. Fils de lettré
  5. Architecte diplômé (1936) de l'Université de Hanoi
  6. Écrivain, ancien ministre de Diêm (vcn)
  7. Auteur : *Dịch Kinh Tân Khảo*, 7 vol., 1957-58 ; *Dại Đông Thuyết* (1951)
1. **Nguyễn BINH (N. Bình Thuyết ou N. Trong Bình)**
  2. 1919-1966
  3. Né à Thiên Bình, *Nam Dinh*
  4. Fils de lettré
  5. Études classiques
  6. Journaliste et poète précoce (13 ans)
  7. A obtenu le prix d'encouragement du Tu'Luc Van Doan en 1937. Sympathisant du Mouvement Nhân Văn, Giai Phẩm (1956). Auteur : *Lo Buoc Sang ngang* (1940) ; *Hu'ng Cổ nhân* (1941)...
1. **Nguyễn Ngọc BICH**
  2. 1910-196?
  3. Cochinchine (Delta du Mékong)
  4. Fils d'un Đốc Phu Su colonial (N. Ngọc Tu'o'ng)
  5. Polytechnicien, Ingénieur des Ponts, Dr en Médecine
  6. Ingénieur, Éditeur (Minh Tân), Universitaire
  7. Principal artisan des Éditions *Minh Tân* (Paris), organe de diffusion d'ouvrages scientifiques et des lexiques de base
1. **Nguyễn Mạnh BÔNG**
  2. 1897-1951
  3. Né à Hàu Xa, *Hà Dong*
  4. Fils du lettré Mai Lộc, et de Mme, apparentée aux grands lettrés Duo'ng Khuê et Du'o'ng Lam (vcn), frère aîné de N. Tiên Lang (vcn) et de Mme Ta'n Đa (vcn)
  5. Études classiques et franco-vietnamiennes
  6. Instituteur converti au journalisme (*Nam Phong, Thuc Nghiệp dân bao...*)
  7. S'essaya à tous les genres de littérature : poésie, prose, érudition, etc.
1. **Nam CAO (Trần Hữu TRI)**
  2. 1914-1951
  3. Né à Đại Hoàng, *Hà Nam*
  4. Fils de paysan
  5. Études franco-vietnamiennes (Depsi)
  6. Enseignant du privé
  7. Marié et père de famille nombreuse, l'écrivain n'a connu qu'une gloire posthume. Mort en mission. Auteur : *Chi Pheo* (1944) (roman)...

1. **Nguyễn Duy CÂN**
  2. 1908-????
  3. Né dans le Sud
  4. Fils de lettré
  5. Études secondaires (Baccalauréat) + formation classique
  6. Professeur du secondaire (puis chaire de Philosophie orientale à l'Université)
  7. Auteurs de plusieurs ouvrages portant sur la philosophie taoïste (*Toán chân triết luận ; Lao học tinh hoa...*)
1. **Huy CÂN (Cu Huy CÂN)**
  2. 1919
  3. Né à An Phu, Hu'o'ng Son, *Ha Tinh*
  4. Fils de lettré
  5. Diplômé de l'École d'Agriculture (Université d'Hanoi)
  6. Poète, militant révolutionnaire (ministre de la Culture)
  7. Auteur : *Lu'a Thiêng* (1940) (Recueil de poèmes) V. (Ngô) Xuân Diệu
1. **Phan van CHANH**
  2. 1906-1945
  3. Né à Binh Truoc, *Bien Hoa*
  4. Fils d'un fonctionnaire de l'Administration coloniale
  5. Études de Médecine interrompues à la suite d'une expulsion pour raison politique (Paris — Saigon)
  6. Enseignant du privé, militant révolutionnaire (Trotskyiste)
  7. Collaborateur de Ta Thu Thau (vcn) à « La Lutte »
1. **Nguyễn Đông CHI**
  2. 1915-1984
  3. Né à Đông Thuông, Can Lộc, *Ha Tinh*
  4. Fils d'un lettré membre du mouvement Duy Tân (Liên Thanh, Duc Thanh). Son oncle, N. Han Chi fut exécuté lors du mouvement Khang Thué (1908)
  5. Études classiques + Depsi
  6. Chercheur-ethnologue (Recteur de l'Institut de Recherche du Han-Nôm)
  7. Auteur : *Moi Kontoum* (1937) ; *V.N. cổ văn học su* (1941) ; *Lu'o'c Khao về thân thoại* (1955).
1. **Gian CHI (Nguyễn Hữu VẠN)**
  2. 1905
  3. Né à Buoï, *Ha Dong*
  4. Fils de lettré
  5. Études classique + Depsi
  6. Écrivain et traducteur
  7. Réfugié à Saigon après avoir participé au mouvement Việt Minh, Gian Chi collabore avec Nguyễn Hiền Lê (vcn) pour écrire *Dai cu'o'ng Triết Học Trung Quốc* (Éléments de la philosophie chinoise)
1. **Hoàng Tích CHU**
  2. ???-1933 (selon Vu Ngọc Phan)
  3. Né à Phu Luu, Tu' Sơn, *Bac Ninh*
  4. Fils du Tri Phu Hoàng Tích Phu
  5. Études classiques (admissible à la 3<sup>e</sup> série d'épreuves des concours triennaux) + formation en France (journalisme)
  6. Grand journaliste, il est considéré comme le créateur de la nouvelle prose vietnamienne
  7. Fondateur de *Đông Tây* (Revue) et *Ngo Bao* (Journal)
1. **Vu Hoàng CHU'ÔNG**
  2. 1916-1976
  3. Né à Phu Ung, *Hai Du'o'ng* (Nam Dinh selon d'autres sources)



4. Fils de lettré mandarin
5. Études de Droit (1938) et de Mathématiques (Hanoi)
6. Professeur de lycée et poète romantique
7. Meurt dans les geôles communistes après 1975. Auteur : *Thi Say* (1940) ; *Mây* (1943) ; *Vân Muôi* (1944), etc.

1. **Ngô Đình DIỄM**
2. 1901-1963
3. Né à Le Thuy, *Quang Binh*
4. Fils du grand mandarin (catholique) N. Đình Kha
5. Diplômé du Collège Hau Bo
6. Nommé Thu'ng Thu Nôi Cac (1<sup>er</sup> Président de la République du Sud-1956-63)
7. Mort assassiné en 1963

1. **Xuân DIỄU (Ngô Xuân Diêu)**
2. 1917-1985
3. Né à Binh Dinh
4. Fils d'un lettré de Hà Tĩnh
5. Bachelier
6. Fonctionnaire (Douanes) puis membre du Tu' luc Van Doan
7. Chef de file (avec son ami Huy Cân) de la Nouvelle Poésie (Thổ Mới). Auteur : *Tho Tho* (1938) ; *Phân Thông Vang* (1939) (nouvelles)

1. **Nguyễn Minh DUỀ**
2. 1916-1947
3. Né à Tân An
4. Fils d'un lettré moderniste
5. Diplômé des Hautes Études Commerciales (Paris)
6. Gérant de la Compagnie moderniste Lien Thanh
7. Tomba dans une embuscade tendue par l'armée française au cours d'une mission

1. **Hoang DAO (N. Tuong Long)**
2. 1907-1948
3. Né à Cam Giang, *Hai Du'o'ng*
4. 4<sup>e</sup> fils d'un fonctionnaire
5. Études de Droit à Hanoi où il a obtenu une licence
6. Commis-Greffier au Tribunal d'Hanoi. Journaliste, enseignant, éditeur (*Tu' Luc Van Doan*) et homme politique (*Vietnam Quốc dân đảng, Dai Việt*)
7. Emprisonné en 1940-1943, il s'est enfui en Chine où il meurt d'une crise cardiaque. Auteur : *Muoi diêu tâm niệm* (1938) ; *Bun lây nước dòng* (1939) ; (en col-lab. avec Khai Hung, *Nhat linh ?*) ; *Con du'o'ng sang* (1940)

1. **Mme Vân DAI (Dao Thi MINH)**
2. 1908-1964
3. Née à Hanoi
4. Origine sociale non connue
5. Études non connues
6. Journaliste et poétesse attirée du groupe Tu luc Van Doan (Phong Hoa, Ngay Nay...)
7. S'engage dans la résistance dès ses premiers jours. Auteur : *Huong Xuân* (Recueil de poèmes) (1943)

1. **Vi Huyền ĐAC**
2. 1899-1976
3. Né à Hai Phong
4. Père entrepreneur, mère issue de famille lettrée
5. Études classiques + Depsi + École des Beaux Arts (Hanoi)
6. Après plusieurs petits métiers, il s'engage dans le métier d'auteur de théâtre
7. Auteur de : *Kinh Kha* (1937) ; *Kim Tiên* (1959)

1. **Phung Tât DAC**
  2. 1907
  3. Né à Hanoi
  4. Fils de lettré
  5. Études secondaires franco-vietnamiennes après formation classique
  6. Journaliste (*Dông Tây, Tiểu Thuyết thu 7, Ich Huu...*)
  7. Auteur : *Truoc Dân* (1939) ; *Chuyên Vôly* (1942) ; *Choi chu* (1962)
- 
1. **Pham Van DÔNG**
  2. 1906
  3. Né à Nghia Binh, *Quang Ngai*
  4. Fils de lettré mandarin
  5. Études secondaires
  6. Instituteur. Militant (Parti communiste). (Premier ministre de Hồ-chi Minh)
  7. Auteur de textes et rapports sur la politique du V.N. socialiste
- 
1. **Vo Nguyên GIAP**
  2. 1910
  3. Né à Quang Binh
  4. Fils de lettré
  5. Études de Droit à Hanoi (Licence)
  6. Professeur d'Histoire à l'Institut Thang Long
  7. (Ancien ministre de la Défense durant la guerre du Vietnam (1945-1975). Auteur d'ouvrages importants consacrés à la guerre du peuple (*Guerre du Peuple, Armée du Peuple*))
- 
1. **Trân Van GIAP**
  2. 1902
  3. Né au Nord (?)
  4. Fils du Cu'nhân Trân Van Cân et beau-fils du Tông Độc Doan Trien
  5. Diplômé de l'E.P.H.E. (Sorbonne) et de l'Institut des Hautes Études Chinoises (Paris)
  6. Assistant à l'École Française de l'Extrême-Orient
  7. Spécialiste du Bouddhisme vietnamien. Auteur : *Le Bouddhisme au Vietnam ; Les chapitres bibliographiques de Lê Quí Dôn et de Phan Huy Ich...*
- 
1. **Trân Van GIAU**
  2. 1912
  3. Né à Tân An
  4. Fils de paysans
  5. Études secondaires en France. Université des Travailleurs d'Orient (Moscou)
  6. Militant révolutionnaire (P.C.V.). (Représentant du gouvernement Hồ chi Minh dans le Sud). Historien
  7. Auteur : *La classe ouvrière vietnamienne* (1958) ; *Lich Su Vietnam Cân dai...*
- 
1. **Du'o'ng Qua'ng HAM**
  2. 1898-1946
  3. Né à Phu Thi, *Hu'ng Yen*
  4. Fils de lettré
  5. Diplômé de l'École Supérieure de Pédagogie (Université de Hanoi)
  6. Professeur de Lycée et critique littéraire
  7. Auteur : *Vietnam van hoc siu yêu* (*Le Lagarde et Michard* des lycéens vietnamiens)
- 
1. **Hoang Xuân HAN**
  2. 1909
  3. Né à Nhân Tho, *Ha Tinh*
  4. Fils de lettré

5. Polytechnicien. Agrégé de Mathématiques
6. Professeur de lycée, ministre de l'Éducation (1945)
7. Historien émérite. Auteur : *Ly thuong Kiệt* (1945) ; *La Son Phu Tu* (1952) ; *Danh Tu Khoa Hoc* (1942)...

1. **Bui HIEN**

2. 1919
3. Né à Quynh Luu, *Nghé An*
4. Origine sociale non connue (paysanne ?)
5. Études secondaires
6. Fonctionnaire. Journaliste
7. Fait partie de l'École « réaliste » (Tô Hoai, Nam Cao, Nguyễn Đình Thi...) Auteur : *Nam Va, Ma dâu* (1941)

1. **Nguyễn Khắc HIÊU (Tan Da)**

2. 1889-1939
3. Né à Khe Thuong, Son Tây, *Hanoi*
4. Fils du lettré mandarin N. Danh Kê
5. Candidat (malheureux) aux concours de 1909, 1912
6. Vit du journalisme et de la Poésie
7. Un des plus grands poètes vietnamiens de la 1<sup>er</sup> moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Auteur : *Khôi tinh Con* (1916) ; *Giac Mông Con* (1917) ; *Thế non nuoc* (1932).

1. **Tô HOAI (Nguyễn Sen)**

2. 1920
3. Né à Nghia Đô, Tu Liêm, *Hanoi*
4. Fils d'un ouvrier artisan
5. Études secondaires
6. Enseignant du privé converti au métier d'écrivain
7. Observateur de la vie rurale du Nord. Auteur : *Quê Ngươi* ; *Ochúôt* ; *Xom Giêng ngay Xua...*

1. **Nguyễn HOAT**

2. 1919-1986
3. Né à Câu Tu, Duy Tiên, *Ha Nam*
4. Origine sociale non connue
5. Études secondaires
6. Journaliste et professeur
7. Rédacteur en chef de la revue *Van Nghê Tu'Do* (1955). Mort au camp communiste de Chi Hoa. Auteur : *Trang Nuoc Đông Nai* (1958)

1. **Nguyễn Công HOAN**

2. 1903-1977
3. Né à Xuan Câu, Châu Giang, *Bac Ninh*
4. Fils de lettré mandarin
5. Élève-instituteur à l'École Normale de Nam Dinh
6. Instituteur et écrivain
7. Un des chefs de file du groupe Tân Dân (grand romancier « réaliste » selon Vu Ngoc Phan in o.c.). Auteur : *Kép Tu'Ben* (1933) ; *Cô Giao Minh* (1936)...

1. **Nguyễn Thai HOC**

2. 1902-1930
3. Né à Vinh Tu'o'ng, *Vinh Yen*
4. Fils de paysan
5. Études commerciales à l'Université de Hanoi
6. Instituteur, Chef du Vietnam Quoc dân Dang (clandestin)
7. Arrêté, jugé et exécuté après le soulèvement de Yên Bái.

1. **Nguyễn HONG (Nguyễn Nguyễn Hồng)**
  2. 1918-1982
  3. Né à *Nam Dinh*
  4. Fils de petit fonctionnaire (catholique)
  5. Études secondaires
  6. Maître de l'enseignement privé et journaliste
  7. Après son œuvre majeure (*Bi vo*, 1937), il est considéré comme un romancier « réaliste » de talent. Autre œuvre remarquable, *Nhung ngay Tho au* (1940)
1. **Phan Van HUM**
  2. 1902-1945
  3. Né à Lai Thiêu, *Gia Dinh*
  4. Fils de lettré
  5. École des Travaux Publics (Hanoi), DES de Philosophie (Sorbonne)
  6. Enseignant du privé, membre trotskyste de « *La Lutte* »
  7. Auteur : *Biên chung pháp* (1941) ; *Phái giao triết học* (1941) ; *Vuong Du'o'ng Minh* (1941) ; *Noi long Dô chiêu* (1957, 2<sup>e</sup> édit.)
1. **Dông Hồ (Lâm Tân Phac)**
  2. 1906-1969
  3. Né à My Duc, *Ha Tien*
  4. Fils de lettré d'origine chinoise
  5. Études classiques
  6. Enseignant du privé, journaliste, éditeur (universitaire)
  7. Poète classique. Auteur : *Tho Dông Hồ* (1932) ; *Cô Gai Xuân* (1935) ; *Trinh Trang* (1961)...
1. **Dinh HUNG**
  2. 1920-1967
  3. Né à Trung Phung, *Hanoi*
  4. Fils de lettré (?)
  5. Études secondaires (D.E.P.S.I.)
  6. Enseignant et journaliste (Hânôi tân Vân, Ngây Nay, Dôi Mói...)
  7. Auteur : *Mê hôn Ca* (1954), (Poésie) ; *Du'o'ng Vao Tinh Su* (1961)
1. **Khai HƯ'NG (Trần Khanh Giu)**
  2. 1896-1927
  3. Né à Cô Am, *Hai Du'o'ng*
  4. Fils de lettré Mandarin (Tông Dộc Trần My)
  5. Études secondaires (Bac I)
  6. Enseigne au Lycéum Thang Long
  7. Chef de file, avec Nhật Linh (vcl), du Tu'Luc van Doan. Victime des règlements de compte entre nationalistes et communistes. Auteur : *Hôn Buom mó Tiên* (1933) ; *Nua chung Xuan* (1934) ; *Trông Mai* (1936) ; *Thua Tu* (1940)...
1. **Tô HƯ'U (Nguyễn Kim THANH)**
  2. 1920
  3. Né dans la périphérie de Hué
  4. Fils de lettré
  5. Études secondaires au Collège Quốc Học (Hué)
  6. Militant communiste et poète (membre du Bureau Politique du P.C.V. et ministre d'État)
  7. Auteur : *Mau lua* (1937-1939) ; *Tu Ay* (1959)...
1. **Trần Tuân KHAI (A Nam)**
  2. 1894-1983
  3. Né à Quang Xan, My Lộc, *Nam Dinh*
  4. Fils de lettré
  5. Études classiques

6. Journaliste et écrivain (*Nam Phong, Trung Bac*)
7. Célèbre grâce à son poème *Anh Khoa*. Auteur : *Duyên no phu Sinh* (1921-22) ; *But quan hoai* (1926) ; *Voi Sơn ha* (1936)...

1. **Hô Ta KHANH**

2. 1908
3. Né à Phan Thiết
4. Fils de lettré Hô Ta Bang (vcn)
5. Études de Médecine en France (Interne des Hôpitaux)
6. Pédiatre (ancien Ministre de l'Économie — 1945)
7. Auteur d'une Histoire de la Compagnie Liên Thanh dont il a assuré la cogestion avec N. Minh Dúc (vcn) (*Thông su Công ty Liên Thanh*, Paris, 1984)

1. **Bích KHÊ (Lê Quang Lu'o'ng)**

2. 1916-1946
3. Né à Phuoc Lộc, *Quang Ngai*
4. Fils d'un lettré moderniste (membre du Đông Du)
5. Enseignement secondaire
6. Enseignant du privé
7. Ami de Han Mac Tu' (vcn), il mourut de la tuberculose. Auteur : *Tinh huyết* (poèmes) (1939)

1. **Pham Duy KHIÊM**

2. 1908-1974
3. Né à Hanoi
4. Fils de l'écrivain Pham Duy Ton (vcn)
5. Ancien élève de l'École Normale Supérieure (Ulm), Agrégé de grammaire (camarade de promotion de L. Senghor, G. Pompidou, J. Stoetzel)
6. Professeur de Lycée (ambassadeur du V.N. en France)
7. Écrivain d'expression française. Auteur : *Légendes des terres sereines* ; *Nam et Sylvie* (roman). Il meurt au Sénégal (en exil)

1. **Trần Trong KIM**

2. 1882-1953
3. Né à Kieu Linh, *Ha Tinh*
4. Fils de lettré
5. Études classiques, Collège des Interprètes, puis École Coloniale et École Normale de Melun
6. Inspecteur de l'enseignement primaire (Premier ministre en 1945 avant de céder le pouvoir à H.C. Minh)
7. Historien et spécialiste incontesté du confucianisme. Auteur : *Vietnam Su luoc* (1928) ; *Nho Giáo* (1930-1933) ; *Vietnam van pham* (1941) ; *Duong Thi* (1950)...

1. **Vu Khac KHOAN**

2. 1917-1986
3. Né à Hanoi
4. Origine lettrée
5. Études secondaires et supérieures (Hanoi)
6. Dramaturge et journaliste (*Quan diêm, Sáng tạo*)
7. Créa avec Phan Tao la Cie Hoa Quynh Kich Xa puis dirige la Cie Sông Hồng Kich Xa. Auteur : *Giao Thua* (1951) ; *Thân Thap Rua* (1958) ; *Thanh Cat Tu Han* (1962)

1. **Phan KHÔI**

2. 1887-1959
3. Né à Bao An, Diên Ban, *Quang Nam*
4. Fils de lettré mandarin, sa mère était la fille du gouverneur Hoang Dieu (vcn)
5. Reçu Tu Tai aux concours triennaux
6. Journaliste (Phu nu Tân Van)

7. Auteur : *Chu'o'ng dân thi thoai* (1936)
1. **Dang Xuân KHU (Tru'o'ng Chinh)**
2. 1907-1988
3. Né à Xuân Tru'o'ng, *Nam Dinh*
4. Fils du lettré mandarin Dang Xuân Bang (v. LT II)
5. Études secondaires
6. Militant communiste, Secrétaire général du Parti de 1945 à 1956, homme d'État
7. Auteur de nombreux ouvrages théoriques consacrés à la révolution vietnamienne (*La Résistance vaincra*, 1947)
1. **Thach LAM (Nguyễn Tu'o'ng Sau, Vinh, Lân)**
2. 1909-1943
3. Né à Hai Du'o'ng (v. Nhật Linh)
4. Fils de fonctionnaire
5. Études secondaires et supérieures (?) à Hanoi
6. Journaliste et écrivain très apprécié du Tu' Luc Van Doan
7. Auteur : *Sơ'í toc* (nouvelles) ; *Nàng Trong Vu'o'n*
1. **Tam LANG (Vu Dinh Chi)**
2. 1901-1986
3. Né au Nord Vietnam
4. Fils de lettré (?)
5. Études secondaires
6. Journaliste (reporter) professionnel : *Đông Du'o'ng Tạp chí*, *Nam Phong* ; Secrétaire de Rédaction de *Đông Tây* (de Hoang Tich Chu, vcn), *Tin Mới*, *Tu'Đo...*
7. Auteur : *Tôi Keo xe* (1934) ; *Nguoi Ngo'm* (1936)...
1. **Trong LANG (Trần Tân Cu'ú)**
2. 1905-1986
3. Né à Do Lê, *Ha Dong*
4. Fils de lettré
5. Études secondaires
6. S'orienté vers le journalisme dès 1925
7. Auteur : *Hanoi làm than* (1938) ; *Lam Tiên* (1942) ; *Đoi* (1945) ; *Diễn Thoi Dai* (1962-63)
1. **Nguyễn Tiên LANG**
2. 1910-1980 ?
3. Né à Van Lang, *Thái Nguyên* (*Ha Dong* selon d'autres sources)
4. Fils de lettré mandarin
5. Études de Droit (Hanoi)
6. Nommé Secrétaire du Cabinet impérial de S.M. Nam Phu'o'ng
7. Apporte sa collaboration à *Huu Thanh*, *Annam Tạp Chí*, *Nam Phong*, *Duoc Nha Nam...* Auteur : *Tình Xua* (1932) ; *Tiếng Ngay Xanh* (1939)...
1. **Bang Ba LÂN**
2. 1912-1988
3. Né à Bai Giang (bien qu'originaire de *Ha Nam*)
4. Fils de lettré
5. Diplômé des Études primaires supérieures indigènes (D.E.P.S.I.)
6. Instituteur et poète
7. Ses poésies sont, selon un critique, « pleines d'un charme pastoral incomparable ». Auteur : *Tiếng Thông reo* (1934) ; *Xua* (1941)
1. **Kim LÂN (Nguyễn Văn Tai)**
2. 1920
3. Né à Phu Luu, Tu So'n, *Bac Ninh*
4. Fils d'un ouvrier-artisan

5. Études primaires
6. Ouvrier autodidacte. Journaliste (*Tiểu Thuyết thu Bay...*)
7. Écrivain réaliste décrivant l'atmosphère sombre de la campagne (*Dua con người vô le ; Dua Con Cô Dâu...*)

1. **Nguyễn Hiền LÊ**

2. 1912-1984
3. Né à Hanoi
4. Fils de lettré
5. Diplômé de l'École de Travaux Publics (Hanoi)
6. Fonctionnaire. Vit du métier d'écrivain et d'éditeur
7. Collabore à plusieurs revues : *Tân Vietnam* (1945), *Bach Khoa, Dai Hoc*. Auteur : *Dai Cu'o'ng Van hoc Su' Trung Quoc* (1955-1956) ; *Hu'o'ng Sac trong Vu'o'n Van* (1962)...

1. **Trần Huy LIÊU**

2. 1901-1969
3. Né à Nam Dinh
4. Fils de lettré
5. Études classiques
6. Journaliste et militant (Vietnam Quoc dân dang, Parti communiste) (ministre de Hồ chí Minh)
7. Historien connu. Auteur : *Lich Su'80 nam chông Pháp* (1961)

1. **Nhật LINH (Nguyễn Tu'o'ng TAM)**

2. 1906-1963
3. Né à Câm Giang, *Hai Du'o'ng*
4. Fils de fonctionnaire (Frère de Hoang Dao, Thach Lam, vcn)
5. Licence ès Sciences (France)
6. Professeur au Lyceum Thang Long. Mène des activités littéraires (chef de file du Tu'Lu'c Van Doãn) et politiques (Vietnam quoc dân dang) intenses. (Ministre des Affaires étrangère du gouvernement d'Union Nationale de Hồ Chí Minh)
7. Auteur : *Doan Tuyêt* (1935) ; *Lanh Lung* (1937) ; *Doi Ban* (1938), etc.

1. **Vu Dinh LONG**

2. 1896-1960
3. Né à *Ha Dong* (Thanh Oai)
4. Fils d'un entrepreneur
5. Études supérieures à Hanoi : Médecine, Pharmacie...
6. Professeur, dramaturge et éditeur (il est le directeur de *Tân Dân*)
7. Dans ses pièces, il critique « du point de vue d'un moraliste de l'ancienne école » les mœurs du temps. Auteur : *Chen thuoc dâc* (1921) ; *Toa'An lu'o'ng tâm (?)* ; *Dan Ba Mo'i (?)*

1. **Nguyễn Phan LONG**

2. 1889-1960
3. Né à Cholon (Sud) (selon d'autres sources : à Hanoi)
4. Fils de petit fonctionnaire colonial
5. Études secondaires (D.E.P.S.I.)
6. Journaliste et homme politique du Sud
7. (Premier ministre du Sud en 1949-1950).

1. **BINH NGUYÊN LOC (Tô Van TUAN)**

2. 1914-1987
3. Né à Tan Uyen, BIEN HOA
4. Fils de fonctionnaire
5. Études secondaires (D.E.P.S.I.)
6. Fonctionnaire du Trésor jusqu'en 1945

7. Auteur de romans et nouvelles décrivant la campagne du Sud. Écrit avec le Dr To Duong HIEP, *Khinh tam benh va sang tac van nghe* (Névroses et création artistique)
1. **Cao Van LUAN**
  2. 1910-1986
  3. Né à Ha Tinh
  4. Origine sociale non connue
  5. Études de philosophie et de théologie en France
  6. Abbé (ancien Recteur de l'Université, Conseiller du Pt Ngô Dinh Diem)
  7. Auteur : *Danh tu triet hoc* (1959)
1. **Nguyen Trieu LUAT**
  2. † 1946
  3. Né à Bac Ninh
  4. Fils de Lettré, petit-fils du Tien Si Nguyen Tu GIAN
  5. École supérieure de Pédagogie (Hanoi)
  6. Enseignant, écrivain du Groupe TAN DAN
  7. Membre du V.N.Q.D.D. Auteur : *Ba chua Chè*
1. **Luu Trong LU'**
  2. 1912
  3. Quang Binh
  4. Fils de mandarin
  5. D.E.P.S.I.
  6. Enseignant privé et écrivain
  7. Un des poètes connus de la « Nouvelle Poésie ». Auteur : *Tiếng Thu* (1939)
1. **Thê LU (Nguyễn Thu Lê)**
  2. 1907-1989
  3. Né à Phu Dong, Tiên Du, *Bac Ninh*
  4. Fils de petit fonctionnaire
  5. École des Beaux-Arts (Hanoi)
  6. Commence à écrire en 1930 après l'échec de la révolte du Yen Bai à laquelle il est mêlé. Membre directeur du Tu' luc van Doan. A partir de 1942, s'intéresse au théâtre
  7. Auteur : *May vân Tho* (1935) ; (nouvelle série) (1941) ; *Trai Bô Tung Linh* (1941)
1. **Du'ông Bach MAI**
  2. 1904-1964
  3. Né à Phu'ô'c Lê, *Ba Ria*
  4. Fils de propriétaire foncier et ancien secrétaire de la Résidence
  5. École de Commerce (Hanoi)
  6. Séjour en France avant de gagner Moscou où il suit les cours à l'Université des Travailleurs d'Orient. De retour au V.N., enseigne dans le privé. Membre du mouvement « *La Lutte* »
  7. Cadre du P.C.V. (considéré comme l'un des Responsables de l'assassinat de ses anciens compagnons de *La Lutte*)
1. **Hoang Nhu MAI**
  2. 1918
  3. Né à Hanoi
  4. Fils de lettré mandarin
  5. Étudiant en Droit (Hanoi)
  6. Dramaturge tout en collaborant à la Revue *Han Thuyên*
  7. Auteur : *Tiếng Trông Ha Hoi* (1951)
1. **Dang Thai MAI**
  2. 1902-1985



3. Né à Lu'ông Diên, *Nghe An*
4. Fils du Pho Bang Dang Nguyễn Can (vcm)
5. École supérieure de Pédagogie (Hanoi)
6. Professeur au Lycée Quoc Hoc (Huế), puis au Lycéum Thang Long (ministre de l'Éducation du gouvernement Hô-Chi-Minh)
7. « Érudit de formation marxiste et versé dans la littérature chinoise ». Auteur : *Lôi Vu* (1946) ; *Van Hoc Khai luận* (1944) ; *Lô Tân* (1944).

1. **Tu Mô (Hô Trong HIẾU)**

2. 1900-1976
3. Né à Hanoi
4. Fils d'un artisan
5. Études secondaires (D.E.P.S.I.)
6. Fonctionnaire au service des Finances (Hanoi)
7. Poète officiel — et humoristique — du *Tu lu'c Van Doan*. Prix de Poésie en 1951. Auteur : *Giông Nuoc Ngu'o'c* (1934-1941)

1. **Trần Đình NAM**

2. 1898-1972
3. Né à Huế (Quang Nam selon d'autres sources)
4. Fils d'un lettré mandarin (moderniste)
5. Diplômé de la Faculté de Médecine de Hanoi
6. Médecin, militant nationaliste (tendance Phan Bội Châu, vcm) (ministre de l'Intérieur du gouvernement Trần Trọng Kim, ven)
7. Intellectuel ayant collaboré à la Revue *Nam Phong*

1. **Hô Van NGA**

2. 1905-1946
3. Né à Phu'o'c Tuy, *Cho Lon*
4. Origine sociale non connue
5. Reçu 1<sup>er</sup> à l'École Centrale (promotion 1928), il fut expulsé de France après les événements de Yên Bái en 1930
6. Enseignant du privé et militant nationaliste
7. Nommé délégué dans le Sud par le gouvernement Trần Trọng Kim, il fut assassiné par le Vietminh (?)

1. **Nguyễn Van NGUYỄN**

2. 1910-1953
3. Né à Diêu Hoa, *My Tho*
4. Fils de propriétaire foncier (lettré selon d'autres sources)
5. Élève-Instituteur à l'École Normale de Saigon (exclu pour raison politique)
6. Militant révolutionnaire combinant journalisme et activités politiques (*La Lutte*)
7. Passé dans la clandestinité depuis 1945. Auteur : *Thang Tam troi Manh Thu* (Saigon, 1987)

1. **Nguyễn An NINH**

2. 1900-1943
3. Né à Long Hung, *Cho Lon*
4. Fils d'un lettré moderniste (N. An Khu'o'ng)
5. Études de Droit à Hanoi puis Paris où il obtient sa Licence
6. Créateur et journaliste de *La Cloche Fêlée* (Journal politique d'expression française)
7. Mort au Bagne de Poulo Condor. Auteur : *La France en Indochine* (1925)

1. **Hoàng Ngọc PHACH**

2. 1896-1973
3. Né à Đông Thai, Duc Tho, *Ha Tinh*
4. Le père est un lettré sympathisant du Càn Vuo'ng
5. Diplômé de l'École Supérieure de Pédagogie
6. Professeur (Directeur de l'École Normale Supérieure, Hanoi)

7. Il est l'inoubliable auteur de *Tô Tâm* (1925)
1. **Nguyễn Nhu'c PHAP**
2. 1914-1938
3. Né à Hanoi
4. Fils du journaliste N. Van Vinh (vsn)
5. Études de Droit à Hanoi
6. Collabore à plusieurs Revues : *Đông Du'ng Tap Chi. Hanôï Bao, Tinh Hoa Xua*, 1935
7. Auteur d'un poème « dont la beauté et la fraîcheur restent incomparables » : *Ngay Xua*, 1935
1. **Mme TU'O'NG PHÔ (Dô Thi DAM)**
2. 1900
3. Née à Lang Son
4. Origine sociale non connue
5. Diplômée de l'École Normale de Filles
6. Épouse d'un médecin (Thai Van Du) dont la mort précoce a inspiré les plus beaux vers de la poésie contemporaine vietnamienne
7. Auteur : *Giôt lê Thu* (1923) ; *Mu'a gio sông Tu'o'ng* (1960)
1. **Dô PHÔN (Bui Huy PHÓN)**
2. Né en 1912
3. A Bac Giang bien qu'il soit originaire de Ha Dong
4. Fils de lettré
5. Études secondaires
6. Journaliste du *Đông Tây, Ngo Bao, Ngay Nay*
7. Membre du Groupe Han Thuyên. Auteur : *La' Huyét Thu'* (1934) ; *Môt chuỗi cu'o'i* (1940)
1. **Vu Trong PHUNG**
2. 1912-1945
3. Né à Hao, *Hu'ng Yen*
4. Fils d'un artisan plombier
5. Études primaires (C.E.P.)
6. Exerce plusieurs petits métiers avant de se consacrer à l'écriture et au journalisme
7. Écrivain réaliste. Auteur : *Cám bảy người* (1933) ; *Giông Tô* (1936) ; *Số Do* (1936) ; *Lam đi* (1939)
1. **Huynh Van PHU'O'NG**
2. 1906-1945
3. Né à My Tho
4. Fils de propriétaire foncier
5. Études de Droit en France. Expulsé du V.N. après les événements de Yên Bái. Obtient sa Licence à Hanoi
6. Enseignant du privé
7. Militant trotskyste (du Groupe *La Lutte*). Auteur : *La piastre et la classe ouvrière* (1935) ; *Công nhân vân dong* (1937)
1. **Nguyễn Du'c' QUYNH**
2. 1909-1974
3. Né à Hung Yen
4. Origine sociale non connue
5. Études secondaires (D.E.P.S.I.) et techniques (Agriculture)
6. Enseignant du privé et journaliste
7. Membre fondateur du Groupe Han Thuyên. Auteur : *Thang Cu So* (1941) ; *Thang Phu'o'ng* (1941) ; *Thang Kinh* (1942)
1. **Trinh Dinh RU**
2. 1893-1962

3. Né à Ha Dong
  4. Fils de lettrés (paternel et maternel)
  5. Reçu Cu' nhân en 1915, diplômé de Hâu Bô
  6. Professeur et journaliste
  7. Auteur : *Việt diên U Linh* (traduction) ; *Quoc Van Binh luận*
1. **Vu'o'ng Hồng SÊN**
  2. 1904
  3. Né à Khanh Hung, *Soc Trang*
  4. Originaire de Fou Kien (Chine)
  5. Études secondaires (D.E.P.S.I.)
  6. Linguiste éminent (enseignant à l'Université de Saigon)
  7. Collabore à plusieurs revues (*Bulletin de la Société d'Études Indochinoises, France-Asie, Bach Khoa.*) Auteur : *Saigon nam Xua* (1960) ; *Thu cho'i Sach* (1960)
1. **Thu'o'ng Sĩ (Nguyễn Duc' Long)**
  2. 1908-
  3. Né à Hanoi
  4. Origine sociale non connue
  5. Enseignement secondaire (D.E.P.S.I.) après études classiques
  6. Enseignant du privé et critique littéraire
  7. Après 1955, commence une 2<sup>e</sup> carrière dans les revues *Dân Việt* (1955), *Tu' Do, Cai Tiên, Nàng So'm*, etc.
1. **Nguyễn Tu' SIÊU**
  2. 1887-1965
  3. Né à Ha Tay
  4. Origine sociale non connue
  5. Candidat malheureux aux concours triennaux
  6. Pratique la médecine traditionnelle
  7. Auteur : *Hai Thu'o'ng Lan Ong* (traduction), 4 vol. (1946)
1. **Lê Van SIÊU**
  2. 1911
  3. Né à Hanoi
  4. Origine sociale non connue
  5. École des Travaux Publics (Hanoi)
  6. Fonctionnaire. Membre du groupe Han Thuyen
  7. Auteur : *Tu'o'ng Lai Ky nghe Vietnam* ; *Luan ly thuc nghiêp* ; *Thanh Viên va thuc nghiêp*
1. **Nguyễn Van Sô**
  2. 1905-1945
  3. Né à Cho Lon
  4. Fils de paysan (?)
  5. Élève instituteur à l'École Normale de Saigon (exclu pour raison politique)
  6. Marin, ouvrier imprimeur, enseignant du privé
  7. Activités journalistiques et militantes au sein du Groupe *La Lutte*
1. **Mme Mông SON (Vũ thi Mai Hu'o'ng)**
  2. ????
  3. Née à Hanoi
  4. Origine sociale non connue (propriétaire foncier)
  5. Études non connues
  6. Entre dans la carrière de journaliste à partir de 1933 (*Việt nu', Dân Bà*)
  7. Créa en 1949 à Hanoi la Maison d'Édition Vô Dât. Auteur : *Van Hoc Va triêt luận* (1941) ; *Vuot can* (1942)
1. **Thiêu SON (Lê Sĩ QUI)**
  2. 1908-1978

3. Né à Dan Loan, *Hai Du'ong*
4. Fils d'un fonctionnaire de la Résidence du Nord
5. Études secondaires (D.E.P.S.I.)
6. Critique littéraire dans les revues *Nam Phong*, *Phu Nu' Tân Van*, *Phó Thông*
7. Auteur : *Phê Bình va Cao luân* (1933) ; *Câu chuyện văn học* (1944)

1. **Nguyễn van TAO**

2. 1908-1970
3. Né à Phu'oc Lo'i, *Cho' Lo'n*
4. Fils de petit propriétaire foncier
5. Études secondaires en France (Bac I)
6. Militant du P.C.F.-P.C.V. Journaliste et historien du mouvement ouvrier vietnamien (ministre du Travail de Ho Chi Minh)
7. Auteur de plusieurs ouvrages portant sur le Front Populaire et sur la classe ouvrière de l'entre-deux-guerres.

1. **Thâm TÂM (Nguyễn Tuân Trình)**

2. 1917-1950
3. Né à Hai Du'ong
4. Fils d'un instituteur
5. Études primaires
6. Peintre (artisan) converti à la littérature et au journalisme (*Tiểu thuyết thu 7*)
7. Auteur : *Hai sac Hoa Ti-gôn* (poème) ; *Tiếng Hat* ; *Mùa Xuân* ; *Ganh hat Su Nam...*

1. **Nguyễn Van TÂM**

2. 1895-1990
3. Né dans le Sud (Tay Ninh)
4. Origine sociale populaire (commerçant)
5. Études secondaires (D.E.P.S.I.), Droit (Université d'Hanoi)
6. Instituteur, Doc Phu' Su' colonial, Chef de Gouvernement de 1952-1953
7. Représente le profil haut de la bourgeoisie francophile du Sud. Un de ses fils, général d'Aviation dans l'armée française (sous-chef d'État-major de l'Armée de l'Air), vit en France

1. **Quach TÂN**

2. 1910-1980
3. Né à Tru'o'ng-Dinh, *Binh Dinh*
4. Fils d'un lettré d'origine chinoise (Fou-Kien)
5. Études classiques et secondaires franco-vietnamiennes
6. Enseignant du privé et journaliste (*Annam Tạp chí*, *Phu nu tân van*, *Tiểu Thuyết thu 7*)
7. Auteur : *Một tam lòng* (1939) ; *Mùa Cô diên* (1941) ; *Trang ma lâu Việt* (1944)

1. **Pham Ngoc THACH**

2. 1909-1968
3. Né à Saigon
4. Fils de fonctionnaire, petit-fils de lettré mandarin
5. Docteur en médecine (France)
6. Médecin, militant du P.C.V., un des organisateurs du mouvement Thanh niên Tiên phong
7. (Ministre de Santé du gouvernement de Hồ-Chi Minh). Auteur : Nombreux travaux en médecine tropicale. Un de ses fils est professeur des universités en France

1. **Trần Văn THACH**

2. 1903-1945
3. Né à Cho'Lo'n
4. Fils d'un fonctionnaire à la Résidence du Sud
5. Licence de Philosophie (Toulouse)
6. Enseignant du privé (Institution Huynh Khu'o'ng Ninh)

7. Brillant éditorialiste de la revue (trotskyste) *La Lutte*

1. **Hoài THANH (Nguyễn Duc' Nguyễn)**

2. 1909-1982

3. Né à Nghi Trung, Nghi Lộc, *Nghe Tinh*

4. Fils de lettré

5. Études classiques puis secondaires franco-vietnamiennes (Bac I)

6. Ouvrier typographe et journaliste (*Phó' Thông, Le Peuple, Gazette de Huế...*) (Vice-Recteur de l'Institut de la littérature et Directeur de la revue *Văn Nghe*)

7. Auteur (avec Hoài Chân) : *Thi nhân Vietnam* (1941)

1. **Trần Du'c THAO**

2. 1917

3. Né à Hanoi

4. Fils d'un fonctionnaire des Postes

5. École Normale Supérieure (Ulm), Agrégé de Philosophie

6. Professeur de Philosophie à l'Université d'Hanoi. Démissionnaire après « l'affaire Nhân Văn, Giai-phâm »

7. Auteur : *Phénoménologie et Matérialisme Dialectique* (1951)

1. **Ta Thu THÂU**

2. 1906-45

3. Né à Tân Bình, *Long Xuyen*

4. Fils d'un artisan charpentier

5. Études scientifiques à l'Université de Paris (inachevées)

6. Exposé au V.N. après les événements de Yên Bái, il fonda un organe de lutte d'expression française (*La Lutte*) tout en enseignant dans le privé

7. Chef de file du Groupe « La Lutte », il s'est présenté avec succès aux élections municipales de Saigon. Sa principale œuvre reste la revue *La Lutte* (1933-1936)

1. **Chu THIÊN (Hoàng Minh GIAM)**

2. 1913

3. Né à Yên Thanh, Y Yên, *Nam Dinh*

4. Fils et petit-fils de lettrés (voir Hoàng Tàng Bi)

5. Études classiques puis études secondaires (D.E.P.S.I.)

6. Enseignant au Lycéum Thăng Long. Membre du Groupe Hàn Thuyên (professeur d'Université à Hanoi)

7. Auteur : *Nhà Nho* (1943) ; *Bút nghiên* (1942)...

1. **Lê Du'c THO**

2. 1911-1990

3. Né à Dich Lê, My Lộc, *Nam Dinh*

4. Origine sociale non connue (mandarinale)

5. Études secondaires

6. Militant du P.C.V. (Membre du PolitBuro et Prix Nobel de la Paix)

7. Auteur : *xà Lim* (1939) ; *Hoàng Tàn* (1949)...

1. **Huy THÔNG (Pham Huy Thông)**

2. 1916-1988

3. Né à Dao Xa, *Hu'ng Yen*

4. Fils de lettré

5. Agrégé d'Histoire et Docteur ès Lettres (Paris)

6. (Directeur de l'École Normale Supérieure à Hanoi)

7. Ses poésies épiques ont connu une certaine vogue avant la Deuxième Guerre.

Auteur : *Tiếng Dích Sông O* (1935) ; *Tân Ngoc* (1937)

1. **Mme Anh THO (Vu'o'ng Kiều AN)**

2. 1921-

3. Née à Ninh Giang, *Hai Du'o'ng*

4. Fille de lettré mandarin
5. Études classiques et autodidacte
6. Journaliste (Hanoi Bao, Ngày Nay, Phu nu...)
7. Auteur : *Buc Tranh Quê* (Prix Tu' luc vãn đoàn) en 1941 ; *Xu'a* (1941) ; *Ràng den* (1942)

1. **Dô Du'c THU**

2. 1909-1979
3. Né à Môt, Thanh Tri, *Hanoi*
4. Origine sociale non connue
5. Études secondaires
6. Employé à la Météorologie de Hanoi
7. Primé par le Groupe Tu'Lu'c Vãn Đoàn qu'il rejoint comme écrivain. Auteur : *Vô Lông* (1940) ; *Du'a con* (1943)

1. **Lé van THU**

2. 1906-
3. Né à Cam Thanh, *Gia Dinh*
4. Fils de propriétaire foncier
5. Études secondaires (Aix, Avignon). Expulsé au V.N. après les événements de 1930
6. Journaliste et militant trotskyste du Groupe « La Lutte »

1. **Nguyễn Dang THUC**

2. 1907-
3. Né à Bac Ninh
4. Origine sociale non connue
5. Diplômé Ingénieur des Arts et Métiers de Roubaix
6. (Professeur de Philosophie Orientale à Saigon)
7. Auteur : *Lich su' triêt hoc Đông Phung* (1956-1962)

1. **Nghiêm TOAN**

2. 1907-
3. Né à Nam Dinh
4. Origine sociale non connue
5. École Supérieure de Pédagogie (Hanoi)
6. (Professeur à la Faculté des Lettres à Saigon)
7. Auteur : *Vietnam vãn hoc su' trich yêu* (1949) ; *Thi Vãn Việt Nam* (avec Hoàng Xuàn Han) (1951)

1. **Ngô Tât TÔ**

2. 1892-1954
3. Né à Lôc Hà, Tu So'n, *Bac Ninh*
4. Fils de lettré
5. Études classiques poussées (Dau Xu' Tô)
6. Enseigne dans le privé tout en pratiquant la médecine traditionnelle
7. Auteur apprécié pour sa bonne connaissance de la psychologie des villageois et des lettrés du Nord (*Tat den*, 1939 ; *Lêu chong*, 1941 ; *Du'ong Thi...*)

1. **Nguyễn Van TÔ**

2. 1889-1947
3. Né à Hanoi
4. Fils de lettré
5. Diplômé de l'École des Interprètes
6. Collaborateur à l'École Française d'Extrême-Orient. A laissé une œuvre très importante en histoire, en linguistique, et anthropologie sociale
7. (Ministre d'Action sociale pendant le gouvernement de Résistance, il fut tué lors de l'attaque de 1947 par le corps expéditionnaire)

1. **Nhuông TÔNG (Hoàng Phạm Trân)**
  2. 1897-1948
  3. Né à Phu Khê, *Nam Dinh*
  4. Fils de lettré
  5. Études classiques
  6. Militant nationaliste (V.N. Quốc dân Đảng) et journaliste (*Thục nghiệp dân bao*)
  7. Auteur : *Lan Hu'u* (1940) ; *Su'Ky* (trad.)...
1. **Nguyễn Ba'TRAC**
  2. ?-1945
  3. Né à Quang Nam
  4. Fils de lettré
  5. Reçu Cu'nhân en 1906
  6. Membre du Đông Du rallié, il devient Tuân Phu à Qua'ng Ngai
  7. Collabore à Nam Phong. A connu le même sort que Phạm Quỳnh (vcn) en 1945.  
Auteur : *Hàn Man du Ky'* (Souvenirs d'exil)
1. **Tu' TRANG**
  2. 1906-1966
  3. Né à My Tho
  4. Fils de paysan
  5. Études classiques. Autodidacte
  6. Exerce plusieurs petits métiers avant de se lancer dans le théâtre. Devient dramaturge et metteur en scène du Cai lu'o'ng (théâtre rénové). Auteur : *Lan và Diệp* ; *Đôi Cỏ Lu'u* (1937-1938)
1. **Hai TRIÊU (Nguyễn Khoa Văn)**
  2. 1908-1954
  3. Né à An Cu'u, *Hue*
  4. Fils de lettré et d'une princesse petite-fille de Minh Mang, connue sous son nom d'écrivain de Madame Dâm Phu'o'ng
  5. Études secondaires
  6. Militant du P.C.V. et critique littéraire
  7. Auteur : *Văn Sĩ và Xa hời* (1937) ; *Duy Tam hay Duy Vát* (1937)...
1. **Lê Ngọc TRU**
  2. 1909-1979
  3. Né à Cho'Lon
  4. Fils de paysan, d'une famille nombreuse
  5. Études classiques, autodidacte après le D.E.P.S.I.
  6. Spécialiste de la linguistique vietnamienne (Professeur à l'Université de Saigon et Directeur de l'Institut de Recherches Historiques)
  7. Auteur : *Chanh Ta Việt ngữ* ; 1960 ; *Việt ngữ' chanh ta t'u Vi*, 1960.
1. **Lê Văn TRU'ÔNG**
  2. 1906-1964
  3. Né à Đông Nhân, *Hanoi*
  4. Fils d'un employé
  5. Études secondaires
  6. Employé aux P.T.T. (1926-1930) reconverti entrepreneur. Puis vit de l'écriture
  7. Auteur d'une cinquantaine de romans (*Cỏ Tu'Thung*, 1937 ; *Tôi Là Mẹ*, 1939...)
1. **Nguyễn TUÂN**
  2. 1913-1987
  3. Né à Tu'Liêm, *Hanoi*
  4. Fils de lettré
  5. Études secondaires inachevées (fugue en Thaïlande)
  6. Ouvrier électricien puis journaliste-écrivain

7. Auteur de l'inoubliable *Vang Bong Môt Thoi* (1940), etc. un des écrivains les plus doués de cette génération

1. **Nguyễn Bat TUY**

2. 1920-

3. Né à Hanoi

4. Origine sociale non connue

5. Études secondaires (Bac)

6. Chercheur en linguistique

7. Auteur : *Chu và Văn Việt Khoa học ; Ngôn ngữ học Việt nam* (1959)

1. **Mme Mông TUYẾT (Thai Thi UT)**

2. 1918-

3. Née à Ha Tien

4. Origine sociale non connue

5. Études secondaires

6. Journaliste (Nam Phong)

7. Auteur : *Phân hu'ơng ru'ng* (Recueil de poèmes primé par le Tu'lu'c Văn Đoàn) ; Co-auteur avec Mmes Văn Dài, Hàng Phu'ơng, Anh Tho (vcn) *Hu'ơng Xuân* 1943. Elle est la compagne du poète Đông Hồ (vcn)

1. **Manh Phu TỬ**

2. 1913-1959

3. Né à Kim Can, Thanh Hà, *Hai Du'ơng*

4. Fils de paysan (enfant abandonné)

5. Élevé par les parents du côté paternel, il doit abandonner assez tôt les études secondaires

6. Enseigne dans le privé tout en écrivant

7. Auteur : *Sống nhờ ; Làm Le* (1939) ; *Nhat tinh* (1942) ; *Ngu'oi vô gia* (1942)

1. **Hàn Mac Tu**

2. 1912-1940

3. Né à Đông Hoi

4. Fils de paysan (catholique)

5. Études secondaires

6. Employé au service de Dat Diên avant de démissionner pour raison de santé. Poète aux accents sincères

7. Auteur : *Gai Quê* (1936) ; *Tho' Diên* (1940)

1. **Tru'ơng TỬU (Nguyễn Bach Khoa)**

2. 1913-

3. Né à Bô Dê, *Hanoi*

4. Origine sociale non connue

5. Enseignement secondaire (D.E.P.S.I.). École technique de Hanoi

6. S'oriente vers le journalisme politique. Membre du Groupe Tân Dân, il fonda avec d'autres le groupe Hàn Thuyên (de tendance trotskyste). Devient la cible privilégiée des écrivains communistes

7. Auteur : *Kinh Thi Vietnam* (1941) ; *Nguyễn Du và truyền Kiều* (1942-1943)...

1. **Hồ Hu'ư TỬ'ƠNG**

2. 1910-1980

3. Né à Thu'ơng Thanh, *Can Tho'*

4. Fils de paysan

5. DES de Mathématiques (France)

6. Enseignant du privé, militant trotskyste puis nationaliste (professeur à l'Université bouddhiste)

7. Auteur : *Phi lac Sang Tàu*, etc.



1. **Nguyễn Huy TƯỜNG**
  2. 1912-1960
  3. Né à Duc Tu, Tu' So'n, *Bac Ninh*
  4. Famille de classe moyenne (?)
  5. Études supérieures (Hanoi)
  6. Écrivain engagé (P.C.V.)
  7. Collabore à *Tri Tân* (1944-1945). Auteur : *Bac Son* (1946)
1. **Nguyễn Vy**
  2. 1910-197?
  3. Né à Tân Phong, *Quang Ngai*
  4. Fils de lettré
  5. Études secondaires (D.E.P.S.I.)
  6. Journaliste. Il est directeur de la Revue *Phổ Thông*
  7. Auteur : *Tập Thơ đầu* (1934) ; *Tuần chàng Trai nước Việt...*

Légendes :

- T.V.Y.N. : Thi Văn Yêu Nước', o.c. (Poésie et prose patriotiques, o.c.)  
 L.T. : Lu'oc truyện Các Tác' gia, o.c., 2 vol. (Bibliographie vietnamienne) o.c.  
**Durand et Nguyễn Trân Hoàn**, Introduction à la littérature vietnamienne  
 T.D.V.H. : Tu Diên Văn học, o.c. (Dictionnaire de la Littérature)  
 Les indications entre parenthèses viennent de sources orales.



## CHAPITRE II

# VARIABLES SOCIOLOGIQUES ET TRAJECTOIRES SOCIALES DES TROIS GÉNÉRATIONS DE CONJONCTURE

### 1. VARIABLES SOCIOLOGIQUES ET TRAJECTOIRES SOCIALES DES LETTRÉS DE LA GÉNÉRATION DE 1862

#### I. VIE ET MORT DES LETTRÉS DE 1862

Les événements qui ont marqué le début de la colonisation n'ont pas perturbé le processus de maturation de ces hommes. En effet, la plupart des Lettrés de 1862 abordent ce moment crucial de l'histoire contemporaine du Vietnam à l'âge de Raison : 48 % d'entre eux avaient alors entre 21 ans et 40 ans, 30 % entre 41 ans et plus... Seuls, 22 % n'ont pas encore atteint la majorité civile. Le contraste, on le verra, est grand avec la génération de 1925.

Ils n'ont pas non plus, contrairement à la Génération de 1907, perturbé de manière significative le processus de la reproduction sociale via le système éducatif traditionnel (S.E.T.). L'âge de la consécration universitaire correspond grosso modo à la situation normale de l'époque : 40 % d'entre eux acquièrent les titres des Concours triennaux (Tu Tài, Cu' nhân, Tiên Sĩ...) (1) à l'âge de 25 ans et moins, 50 % entre 26 ans et 40 ans et 10 % sur le tard (après 40 ans).

---

(1) Qui correspondent, abstraction faite du mode de collation (infra), aux grades de « Bachelier » (*Tu Tài*), « Licencié » (*Cu nhân*) et « Docteur » (*Tiên Sĩ*). Voir *Glossaire* (concours triennaux).

Le plus « vieux » lauréat du groupe, Hoàng van Tuân, est reçu Cu' nhân (le premier titre ouvrant les portes du Mandarinat) à 55 ans. Il est suivi de Nguyễn Xuân Ôn, reçu Tiên Sĩ à 39 ans et de Nguyễn van Siêu à 38 ans. A l'autre extrémité, Hoàng Cao Khai, reçu Cu' nhân à 18 ans, est talonné par Phan van Tri (19 ans), La Xuân Ôn et Dao Tân (20 ans).

Seule trace significative de la conjoncture de 1862, la courbe de « longévité » de cette génération : 12 % d'entre eux mourront avant 39 ans, près de 60 % entre 40 et 69 ans ; seuls 20 % parviendront au seuil de soixante-dix ans.

Mais, dans le même ordre d'idée, c'est la nature du décès qui marque le mieux les effets, meurtriers, de la guerre de Résistance menée par les Lettrés (*Cân Vu'o'ng*) (2) à l'appel du roi Ham Nghi et qui a duré, avec les temps forts et les moments d'accalmie, pendant plus de 10 ans (1885-95).

#### NATURE DES DÉCÈS

	Effectif	%
(1) Mort naturelle	23	57
(2) En exil (y.c. régime de résid <sup>ce</sup> . surv <sup>ée</sup> . et de baigne prolongé)	9	23
(3) Suicide (p. raisons politiques)	1	2
(4) Tués à la guerre	1	2
(5) Condamnés et exécution politique	3	8
(6) Cas non connus	3	8
Total	40	100

#### Légendes

- 2 — L'exil se présente sous deux formes : l'exil volontaire ou forcé en pays étranger (Chine) mais aussi l'éloignement administratif au pays même.
- 3 — Ce fut le commencement de la célébrité des bagnes appelés à jouer un grand rôle dans l'histoire contemporaine vietnamienne : Lao Bao (centre) et Poulo Condore (mer de Chine)
- 4 — Deux types de motivation poussent au suicide : 1. pour ne pas se compromettre avec l'ennemi (Nguyễn Hu'u Huân, Pham Banh, Nguyễn Cao...); 2. pour montrer sa loyauté envers l'empereur (Hoang Diêu, Phan Thanh Gian).

(2) *Aider le Roi*. L'édit royal du 7 juillet 1885 stipule que « (...) Dans tout l'Empire, on ne doit s'occuper que de la cause du Roi. Ayons confiance dans le Ciel qui ne veut que le bonheur du Royaume. Faisons tous nos efforts pour le reprendre sur nos ennemis » (cité par C. Fourniau, *Les contacts franco-vietnamiens en Annam et au Tonkin de 1885 à 1896* (Thèse de Doctorat), 1983, p. 826)

5 — La plupart du temps comme chefs militaires (Tan ly quân vu) (Officiers d'État major) du mouvement Can Vu'o'ng (3).

6 — Terme logique d'un processus qui commence par la captivité, l'emprisonnement, la torture, la séduction... puis la mort.

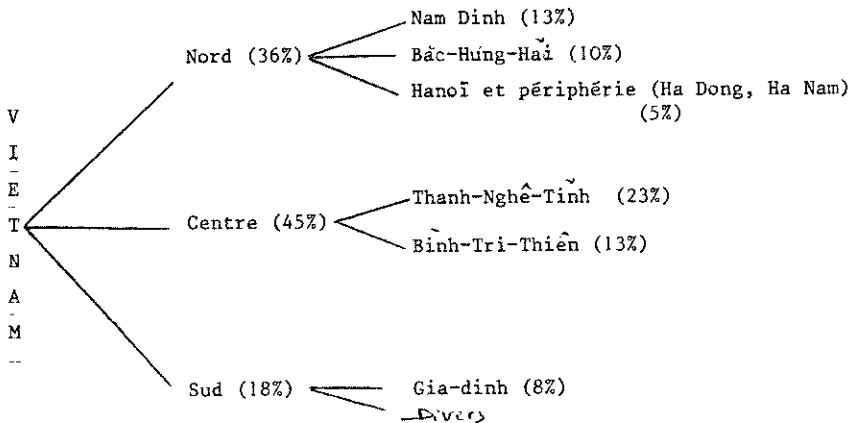
50 % de mort violente ! Il s'agit d'un chiffre impressionnant mais telle est la loi du genre car le corpus choisi met en évidence les Lettrés, membres actifs ou sympathisants, du Can Vu'o'ng.

La mise en relation entre l'âge et la nature du décès fait apparaître les séquelles d'une conjoncture de crise. Ainsi les octogénaires tels que Nguyễn van Siêu (87 ans), Hoang Cao Khai (83 ans), Phan van Tri (80 ans) ont connu une fin paisible entourée des membres d'une postérité souvent nombreuse.

Seuls de ce groupe, Nguyễn Thiên Thuât (85 ans), un grand chef de la Résistance Can Vu'o'ng et le presque octogénaire Tôn Thât Thuyết (78 ans), chef des partisans de la lutte à outrance contre l'étranger, ont connu l'amertume d'une vieillesse et d'une mort en terre d'exil (Chine).

A l'autre bout de la chaîne, les disparus les plus jeunes de cette génération, Doan Hu'u Tru'ng (21 ans), Lê Khắc Thao (28 ans) et Lê Ninh (29 ans) ; ils ont tous connu la mort violente, fauchés en pleine force de l'âge.

## II. LA GÉOGRAPHIE DES LETTRÉS DE 1862 (4)



La province qui produit le plus d'intellectuels de cette génération de Lettrés est incontestablement *Nam Dinh* qui, par ailleurs, fut aussi le plus grand centre de recrutement des lauréats fonctionnaires malgré le déplacement du pouvoir politique et administratif du Nord vers le Centre effectué par la dynastie des Nguyễn (début du XIX<sup>e</sup> siècle).

(3) C'est ainsi que le lettré Nguyễn Thiên Thuât est mieux connu comme responsable militaire du Cần Vương (Tan Thuât) que comme mandarin civil (Bô chanh).

(4) Nous nous en tenons, sauf cas contraires (signalés), à la nomenclature en cours jusqu'en 1975. Pour retrouver les noms de lieux correspondants aux époques différentes, cf. Dao duy Anh, *Dât nước Việt nam qua các đời* (Le Vietnam à travers les dynasties), Paris, Dong Nam A, 1984.

Mais cette prédominance est fortement contestée par les provinces du Nord et de l'Est de Hanoï (Bac Hung Hai) et surtout par les deux principaux pôles intellectuels du Centre (Thanh-Nghê-Tinh et Binh-Tri-Thiên). Dans le Sud à peine conquis sur les Khmers, il faut noter le rôle grandissant de Gia-Dinh mais cet élan sera brisé par l'irruption coloniale de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

Enfin l'existence d'une *Camarilla littéraire régionale* est attestée par l'émergence de véritables pépinières de Lettrés éminents réunis autour de grands Maîtres et de centres d'excellence dont Lu'o'ng Diên (Nghê An) qui a vu s'épanouir Dinh Nhât Tân et Nguyên Xuân Ôn, Đông Thai (Hà Tinh), « pays » natal de Phan Cat Tu'u et des « frères ennemis » Phan Dinh Phung et Hoàng Cao Khai, le village Vi Xuyên (Nam Dinh) pour Trân Bich San et Vu Công Tu, enfin Binh Du'o'ng (Gia-Dinh) pour les Lettrés sudistes Hồ Huân Nghiêp, Nguyên Dinh Chiêu et Tôn Tho Tuong.

Dans son étude sur le système mandarinal sous l'empereur Tu Duc, Y. Tsuboï (o.c., 182 sq) souligne à juste titre que la pénurie des livres et des bibliothèques était un facteur de production d'inégalités selon les régions et les origines sociales (voir les revendications du Mandarin du Sud, Nguyên Thông en matière d'édition).

Parmi les mesures prises par la Cour dans ce domaine, signalons la création du *Quốc Tu Giam* (Collège national ou impérial) destiné aux Boursiers du Gouvernement et la répartition sur l'ensemble du territoire d'un Corps de maîtres d'études (Dôc hoc, Giao thu et Huân dao).

### III. ORIGINE SOCIALE

TABLEAU A — C.S.P. DES PARENTS

C.S.P.	Effectifs	%
Paysans	8	8
Lettrés	48	48
Lettrés-fonctionnaires	16	16
Ouvriers-artisans	7	7
Fonctionnaires de l'administration coloniale	14	14
Entrepreneurs	2	2
Propriétaires fonciers (latifundiaires)	5	5
Total	100	100

TABLEAU B — CLASSES SOCIALES

Classes sociales	Effectifs	%
Classes populaires (paysans ouvriers artisans)	15	15
Classes moyennes intellectuelles (lettrés, fonctionnaires)	62	62
Classes supérieures indigènes (lettrés-fonctionnaires, latifundiaires)	23	23
Total	100	100

La « loi » de la reproduction sociale est tout à fait remarquable pour le groupe en question : plus des 2/3 (soit 78 %) de l'effectif viennent du milieu lettré (Lettrés stricto sensu, lettrés-fonctionnaires et famille impériale) bien que la paysannerie conserve une place significative avec 22 %.

La discrétion des informations relatives à l'origine sociale des parents (32 sur 60) ne peut que renforcer l'hypothèse forte de cette logique. En effet, même si les attaches paysannes sont importantes, il reste que tout accès à la condition lettrée suppose une très longue initiation aux études dès la plus tendre enfance jusqu'au seuil de l'âge d'adulte.

Les enfants destinés à une carrière de Lettré-fonctionnaire sont généralement coupés de leur milieu social d'origine pour s'immerger dans le bain culturel confucéen. En ce sens, la formation classique, ses rites d'allégeance et sa discipline morale, ressemblent à un véritable « sacerdoce » et l'éducation à un vrai rite initiatique (5).

Faute de pouvoir travailler sur une documentation exhaustive, essayons de dégager quelques trajectoires *typiques* de cette génération : le groupe de fils de paysans, le groupe de fils de Lettrés (stricto sensu), le groupe de fils de Lettrés-fonctionnaires, le groupe de fils de la Famille régnante et des grands dignitaires de la Cour, les *Am Sinh*. Les concours triennaux excluent depuis tous les temps les filles de la compétition académique et leur interdisent ainsi tout accès au mandarinat.

### Les fils de paysans

Hô Huân Nghiệp peut être considéré comme l'enfant de la terre bien que son grand-père soit, selon le Lettré Nguyễn Thông, un petit Lettré-fonctionnaire (ky luc) (6).

(5) Il suffit d'évoquer ici le roman de Wou-King-Tseu, *Chronique indiscrette des Mandarins* traduit du chinois par Tchang-Fou-Jouei, Unesco-Gallimard. Sur le mécanisme de la reproduction universitaire du Lettré confucéen, se reporter au chapitre III consacré à la génération de la Résistance.

(6) Voir *Tho Van Yeu Nuoc*, o.c., p. 127.

Orphelin de père en bas âge, Nghiêp vit avec sa mère qui l'a élevé en travaillant. Malgré sa grande réputation littéraire, Nghiêp a renoncé aux concours triennaux pour ne pas abandonner sa mère. Il rappelle, par certains égards, la situation de Nguyễn Đình Chiêu, son compatriote du Sud, qui a renoncé pour les mêmes raisons aux honneurs universitaires.

A l'opposé, il faut citer l'exemple du Cu'nhân Bui Huu Nghia. Bien qu'issu d'une famille de pêcheurs du Sud, Nghia a poursuivi ses études jusqu'à leur terme. Il fut reçu premier des Cu'nhân en 1835. Il en est de même de Đào Tân, originaire du Centre (Binh-Dinh). Selon *Luo'c Truyen* (I, 606, o.c.), les parents de Đào Tân seraient des paysans *aisés* (phu nông). Pourtant dans *Tu Diên Van Hoc* (II, o.c.), l'auteur de l'article « *classe* » ses parents parmi les paysans *pauvres*. Ces étranges variations, de la part des historiens, démontrent, s'il en est besoin, le peu de crédibilité de ce genre de *classifications* et la fragilité de la taxinomie sociologique, surtout relativement aux écrivains peu connus.

Des quatre fils de paysans repérés dans ce groupe, un seul (Hô Huân Nghiêp) a dû renoncer aux examens tant pour des raisons familiales que par défiance vis-à-vis du « *quan tru'o'ng* » (de la « *carrière* »).

En fait, l'origine paysanne ne constitue pas un obstacle en soi dans la mesure où l'enseignement est dispensé gratuitement, surtout dans les provinces qui s'enorgueillissent de leur tradition littéraire et qui favorisent la reproduction de grands lauréats afin de perpétuer leur image sociale (tels Nam Dinh, Hai Du'o'ng, Hung Yên, Nghê An, Hà Tĩnh, Gia Dinh). Beaucoup d'enfants de condition modeste accèdent ainsi, grâce à l'aide et à la solidarité lettrée, aux postes les plus élevés de la hiérarchie sociale.

## Fils de Lettrés

### *Nguyễn-Dinh Chiêu*

« Son père, Nguyễn-Dinh Huy, originaire de Thua Thien (Centre), était un petit fonctionnaire lettré au service du Gouverneur de Gia-Dinh. Durant son séjour dans le Sud, Nguyễn Dinh Huy épousa une concubine (Tru'o'ng Thi Thiêt) qui donna naissance à Nguyễn Đình Chiêu. Accompagnant son père lors de son périple vers le Centre à la suite du soulèvement de Lê van Khôi, il commença ses études à Thua Thien chez un ami de son père. Il regagna Gia-Dinh huit ans après et se présenta au concours provincial où il fut reçu Tu Tai » (selon Durand et Nguyễn-Tran Huan, o.c.)

### *Nguyễn Xuân Ôn*

« Nguyễn Xuân Ôn est né dans une famille de lettrés pauvres ; dès son enfance, il s'est montré ambitieux, intelligent, cultivé et doué d'une mémoire remarquable, ce qui explique son surnom de « bibliothèque ambulante » (Tu sach bung). Dès 1844, il réussit le Tu Tài à l'âge de 18 ans. Après plusieurs échecs consécutifs, il fut reçu Cu nhân en 1867. Il décrocha le grade de Tiên Si, enfin, en 1871. » (*Luoc truyen*, I, 720)



## Nguyễn Tru'ông Tô

Issu d'une famille de lettrés pauvres de confession catholique et orphelin de père en bas âge, Nguyễn Tru'ông Tô s'est révélé assez tôt comme un élève intelligent et travailleur. Il commença par recevoir une formation classique (confucéenne). En 1885, il fut pressenti pour enseigner le chinois dans un Séminaire près de l'Église de Tân Ấp. Il en profita pour s'initier au français et au quốc ngữ (vietnamien romanisé). Grâce à l'évêque Gauthier, il obtint une bourse d'études et partit en Europe où il séjourna de 1858 à 1861 (7). Dès son retour au Vietnam, il s'est mis au service de la cause réformiste et en sera le chef de file le plus prestigieux.

### Fils de Lettrés-fonctionnaires

Notons pour mémoire qu'au-dessus du IV<sup>e</sup> degré de la hiérarchie mandarinale, les fils de Lettrés-fonctionnaires bénéficient du titre de *Âm sinh* qui leur donne, entre autres, accès au Collège d'État (*Quốc tu giam*) et certains privilèges dans le processus de sélection académique (P. Pasquier, *L'Annam d'autrefois*, o.c., 158).

D'autre part, de nombreux fils, parents ou amis de personnages haut placés se font simplement nommer par un système de recommandations qui, dans le principe, vise à tirer de l'oubli les talents cachés, mais favorise en fin de compte le népotisme et l'esprit de parti (Nguyễn Thanh Nha, *Tableau économique du Vietnam*, o.c., p. 24) (8).

### Nguyễn Lô Trach

« *Âm sinh* » d'une famille de hauts fonctionnaires (son père était le Tiên si Nguyễn Thanh Oai) et gendre du premier régent Trần Tiên Thành, N. Lô Trach découvrit très tôt les documents rédigés par le Lettré réformateur Nguyễn Tru'ông Tô à destination de l'empereur Tu' Duc. Réformateur convaincu, Trach lança le mot d'ordre de boycott des concours triennaux alors qu'il passait pour l'un des meilleurs Lettrés de son temps. *Âm Sinh* comme lui, Lê Ninh fut sans doute l'un de ses premiers partisans puisqu'il préféra consacrer son temps à s'initier aux arts militaires avant de s'engager dans la lutte armée.

(7) Selon son biographe Trương Ba Cán (N.T.Tô, *L'homme et l'œuvre*, Saigon, 1988, en langue Viet<sup>na</sup>), Tô n'a effectué son séjour en Europe qu'au cours de son deuxième voyage à l'Étranger en 1867.

(8) Sur le statut héréditaire des Mandarins, voir le « *Recueil des principales ordonnances royales édictées depuis la promulgation du Code Annamite et en vigueur au Tonkin* », traduit par Deloustal et complété par G. Michel, Hanoi, 1903, en part. les Titres I (*Règles sur les Titres*) et II (*Règles d'administration publique*).

Le moins que l'on puisse dire à ce sujet, c'est la méticulosité avec laquelle les Rois Nguyễn, depuis Gia Long à Hàm Nghi, contrôlent et surveillent tout risque de dérapage du mandarinat vers une aristocratie héréditaire. Les privilèges dont bénéficient les *Âm sinh* (fils de Grands Mandarins) et *Giam Sinh* (fils des Princes de sang) font l'objet d'une gestion extrêmement rigoureuse de la part de la Bureaucratie royale.

## *Trần Bích San et Vu công Tu, Đoàn Hu'u Tru'ng...*

Le père de Trần Bích San était Trần Doan Dat reçu vice-Docteur et nommé An Sat puis Dôc Hoc de la célèbre province de Nam Dinh. Son collègue Vu công Tu a grandi dans une famille de Lettrés-fonctionnaires et le père n'était autre que le Tiên si Vu-Công Đô. Doan Hu'u Tru'ng, l'auteur de *Trung nghĩa ca*, est le gendre du Prince Tung Thiên Vu'o'ng.

### **Fils de la famille régnante**

« Tru'ng rông lai no ra rông »  
(Des œufs de Dragon naissent les Dragons)

(Proverbe vietnamien)

### *Tôn Thất Thuyết*

Il pourrait faire mentir ce proverbe dans la mesure où il n'a connu, malgré son origine aristocratique, qu'une ascension tardive. Il lui a fallu attendre l'âge de 34 ans pour se voir nommé au poste d'An sat de Hai Du'o'ng. Une grande figure du patriotisme intransigeant à la Cour (9).

### *Les Princes Tung Thiên Vu'o'ng et Tuy ly Vu'o'ng*

Issus de la famille impériale, dixième et onzième fils de l'empereur Minh Mênh (1820-1840), Tung Thiên Vu'o'ng comme son frère Tuy Ly Vu'o'ng jouissent de leur vivant d'une grande réputation d'écrivains et de poètes classiques (10).

### *Le roi Tu Duc (1829-1883)*

Quatrième empereur (c'est ainsi que se désignent les rois Nguyễn) de la Dynastie des Nguyễn (voir généalogie) et, à ce titre, le principal adversaire de la France au cours de la guerre coloniale, le règne de Tu Duc se distingue par sa longévité (plus de trente ans). Si sa direction politique et militaire, hésitante et contradictoire, donne lieu à un jugement généralement

---

(9) Le père de T.T. Thuyết. Tôn Thất Dinh fut déporté à Tahiti (avec deux autres Grands mandarins dont le Régent Nguyễn van Tuong) où il mourut.

(10) Comme en témoignent ces deux vers :

« Van nhu Siêu Quat vô Tiên Han,  
Thi dao Tung Tuy nhất Thịnh Duong »

(La prose de (Cao Ba) Quat et de (Nguyễn van) Siêu dépasse celle des Han antérieurs, La poésie de Tung (Thiên Vương) et de Tuy (Ly Vương) celle des Tang à leur apogée !)

sévère, il fut incontestablement un grand Lettré classique qui a laissé de nombreux écrits en langue chinoise. Sa mort coïncide avec le début de la crise dynastique (il n'avait pas d'héritier) qui marque le déclin de la Cour de Hué (11).

#### IV. SCOLARITÉ

Le poids des études classiques est écrasant au cours de cette génération. Seuls font exception à cette règle le Lettré Nguyễn Tru'ông Tô et les « trans-fuges » de l'enseignement occidental : Huynh Tinh Cua, Tru'ông Vinh Ky et... Ky Đông.

Ces trois derniers ont été initiés aux études occidentales (*Xi-Xue* ou *Tây hoc*) c'est-à-dire à la langue française, au latin, au quốc ngữ, aux sciences mathématiques et physiques, aux rudiments de la technologie, etc. grâce à leur passage dans les institutions scolaires créées par les missions catholiques ou, dans le cas de Ky Đông, dans l'établissement d'enseignement secondaire du pays d'accueil (Alger).

La trajectoire « obligée » du modernisme, ici comme en Chine, passe par la reconversion chrétienne (catholique au Vietnam, protestante en Chine méridionale) qui pourrait se présenter comme une rupture avec la culture d'origine. Et pourtant tous se sont révélés être de parfaits connaisseurs de la langue classique (sino-vietnamienne). Ce n'est pas par hasard que Paulus Huynh

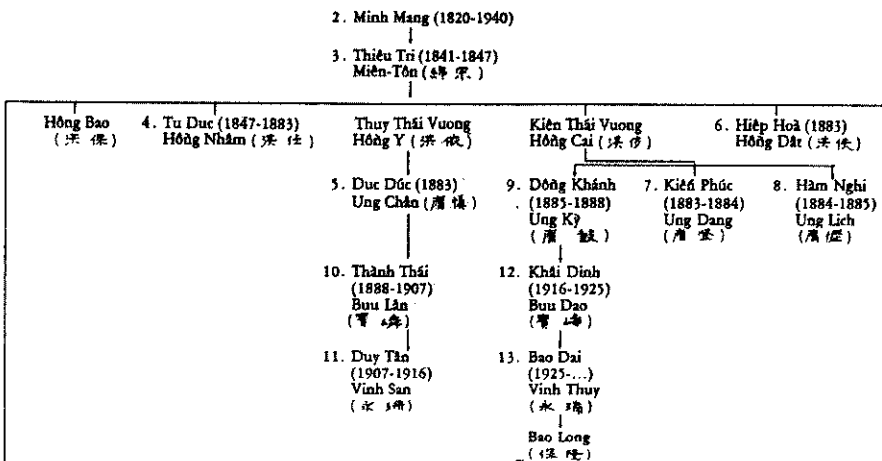
(11) *Généalogie de la Dynastie des Nguyễn* (dans l'ordre des successions).

(1) Gia Long (1804-1820)

(2) Minh Mạng (1820-1840)

(3) Thiệu Trị (1840-1848).

Tableau généalogique de la famille Nguyễn



Source : Y. Tsuboi, o.c., 226.

Tinh Cua et Pétrus Tru'o'ng Vinh Ky étaient respectivement les deux premiers lexicologues et auteurs des *Dictionnaires* : *Dictionnaire annamite et Dictionnaire français et annamite* (vietnamien).

Quant à Ky Đông, il représente un « accident » de l'histoire coloniale. Arrêté pour « rébellion », cet enfant prodige (d'où son surnom) fut envoyé faire ses études en Algérie dans l'espoir d'en faire plus tard un partisan de premier plan de la collaboration. Espoir vite déçu car, dès son retour au pays, le jeune (double) Bachelier allait rejoindre la guérilla qu'il dirigea en liaison avec les forces du Dê Tham. Arrêté de nouveau, il sera envoyé en exil à Tahiti pour y mourir à 59 ans (12).

Les Lettrés *non-candidats* représentent près de 18 % du groupe. Plusieurs raisons expliquent ce phénomène, les unes d'ordre familial (tel Hô Huân Nghiêp), les autres d'ordre politique. En réalité, sauf pour les princes de la famille régnante, le renoncement aux examens reste encore à cette époque une décision lourde de conséquences — et de significations — et obéit rarement à une cause déterminée.

Si le refus de Hô Huân Nghiêp est conforme à sa logique de futur chef de la Résistance, celui de Cao Ba Nha s'inscrit dans un tout autre contexte. Fils et neveu de Lettrés « coupables » de rébellion contre la Cour, Nha est

---

(12) Sur l'histoire peu ordinaire de Ky Đông, v. la Revue *Nghiên Cứu Lịch Sử* (Études historiques), Hanoi des n<sup>os</sup> d'oct. 1980, avril 1982, n<sup>o</sup> 208 (1983) et 219 (1984). Voici le portrait de Ky Đông par Patrick O'Reilly in *Journal de la Société des Océanistes*, n<sup>o</sup> 18, déc. 1962, (pp. 113-114).

« L'auteur de cette comédie en vers, Nguyễn Văn Cam, dit Ky Dong, était un Annamite de bonne race. Intelligent et ouvert, les autorités françaises d'Indochine l'avaient envoyé comme boursier au lycée d'Alger. Il en était sorti bachelier ès sciences et ès lettres à une époque où ce diplôme représentait encore quelque chose. La tradition veut même qu'il ait poussé jusqu'à Borda, son entrée dans la marine n'ayant été manquée que par son intolérance de la mer. Rentré dans son pays, il fut attaché à l'administration d'une province. Mais bientôt, « aigri par le favoritisme dont bénéficiaient les fonctionnaires métropolitains, il se mit à écrire dans les feuilles annamites hostiles à la France ».

Sous prétexte de mettre en valeur une concession dans la province de Bac-Giang, Van Cam s'était installé dans le Delta avec une foule considérable d'Annamites menés par des chefs de culture qui cachaient des agents politiques. Des proclamations « séditionnelles » circulaient. Des troubles s'en étaient suivis.

Désireux de mettre fin à ces désordres, le résident du Tonkin, en janvier 1898, avait exilé le « dangereux agitateur », jugeant important de choisir « un lieu d'exil assez éloigné de l'Indochine pour qu'il n'y puisse mener aucune intrigue ». Le décret était signé Paul Doumer (...).

« Nguyen Van Cam, dit Ky Dong, né à Ngoc-Ding, province de Thai-Bing, le 8 octobre 1875, marié le 11 avril 1897 à la nommée Pham Thi-Cai, sans enfant », avait donc quitté la prison centrale de Saïgon où il était écroué sous le n<sup>o</sup> 3921, le 26 mars 1898, à bord du *Cholon*.

Le hasard des décisions administratives fit, qu'embarqué officiellement pour la Guyane, Van Cam finit par atterrir aux îles Marquises. Il n'y perdit pas au change. Si les horizons de l'archipel sont limités, la vie sociale et intellectuelle nulle, les communications avec le reste du monde inexistantes, le pays, illustré par un célèbre roman de Melville et les récits de Robert Louis Stevenson, est d'un climat plus agréable que celui de Cayenne, les naturels sont accueillants, et l'Administration, alors représentée par un brelan d'inoffensifs gendarmes coloniaux, paternelle. Van Cam eut vite fait de s'y organiser une existence plus qu'acceptable, encore facilitée par une petite sinécure, que le gouverneur de Tahiti, bon prince, lui attribua, comme secrétaire de l'agent local et infirmier volant. En route, il s'était marié à une charmante Polynésienne, Punu Ura a Tamihau, qui consolait l'émigré de sa première épouse...

Tel était l'homme — socialement, un déporté politique — avec lequel se liait Gauguin, dès son arrivée à Atuona. En dehors du personnel des missions, Van Cam était sans doute l'homme le plus cultivé de l'île. Il parlait naturellement fort bien le français et déjà le marquisien n'avait plus de secrets pour lui. Il sera pour Gauguin une relation agréable, un être avec lequel on pouvait sortir « des potins et des cochonneries », thèmes habituels des apéritifs vespéraux à Atuona.

exclu des concours et de la carrière mandarinale. Il est autant victime de la vindicte impériale que du conformisme mandarin.

Avec Nguyễn Lô Trach, Lê Ninh, Vu công Tu, tous fils de Lettrés-fonctionnaires, le boycott des concours devient un acte politique *délibéré* de la part des Lettrés modernistes. C'est au nom de la doctrine politique (*Chinh Giao*) qu'ils préconisent la suppression des concours considérés à juste titre comme un obstacle dans la voie de la modernisation de la société vietnamienne.

Mais leur appel et exemple n'auront d'efficacité que parmi les Lettrés de la génération suivante. Il est vrai qu'entre ces deux dates (1862-1907), les Lettrés vietnamiens avaient eu tout le temps pour constater la faillite d'un système qui tourne à vide — et pour apprendre sa suppression en Chine même (1905) — dans l'indifférence générale comme l'atteste le tableau ci-dessous.

#### DISTINCTIONS ACADÉMIQUES ET NIVEAUX

Hiéarchie universitaire et types de diplômes	Effectif	%
Tú Tài	1	2
Cú nhân	24	40
Tiền si	20	33
École Militaire Traditionnelle	1	2
École des Frères et Assimilée	3	5
Lettrés non candidats	11	18
Total	60	100

La domination des structures scolaires traditionnelles est nette avec 74 % de l'effectif global — en excluant le groupe de non-candidats bien qu'ils soient tous Lettrés — même si la percée des établissements scolaires liés à l'influence occidentale (missionnaire surtout) est significative avec 5 %.

Mais c'est au sein même du système scolaire traditionnel qu'il faut analyser le mécanisme de production et de reproduction de la Bureaucratie vietnamienne grâce au tableau représentant la répartition des lauréats en grades universitaires (13).

(13) Notons enfin (une fois n'est pas coutume !) la précision avec laquelle les biographes vietnamiens mentionnent les grades, année de diplôme... Tradition lettrée oblige ! Voir *infra*.

## V. LA « CARRIÈRE » DES LETTRÉS DE 1862

Nous ne disposons que de peu de détails précis et vérifiables sur la carrière des « mandarins » vietnamiens. Pour des raisons complexes, l'historiographie vietnamienne et française ne donne que des renseignements sommaires, approximatifs, parfois fantaisistes, sur des cursus accomplis par les Lettrés-fonctionnaires.

Pourtant, à regarder de près la liste impressionnante de promotions et de dégradations qui scandent la carrière d'un haut-fonctionnaire (tels Nguyễn Công Tru passant du poste de ministre des Armées à celui de simple soldat ou même de Phan Thanh Gian, infra), on comprendra que la hiérarchie mandarinale représente dans l'imaginaire et dans le vécu intellectuel une donnée obsessionnelle et dans la pratique politique de l'État un moyen efficace de pression sur les Lettrés.

### 1. CARRIÈRES ET BUREAUCRATIE MANDARINALE AU VIETNAM

Carrières	Effectif	%
Fonctionnaires « extramuros » (Ngoai quan)	23	38
Fonctionnaires « intramuros » (Nội quan) (14)	9	15
Fonctionnaires « polyvalents » (intra et extra)	9	15
Cadre colonial	4	7
Pas d'affectation mandarinale (P.A.M.)	14	23
Divers (empereur Tú Đức)	1	4
Total	60	100

La prédominance des fonctionnaires de provinces (*ngoai quan*) est remarquable avec 38 % mais cette sur-représentation n'est pas surprenante, elle découle de la nature même du corpus retenu (majoritaire Càn Vu'o'ng).

Toutefois, en réunissant les fonctionnaires résidant dans la capitale (c'est-à-dire dans six ministères : Intérieur, Finances, Justice, Armées, Travaux publics et Rites et dans les Services centraux rattachés directement au Palais), les « *nôi quan* » et les « polyvalents », on obtient une répartition plus équilibrée entre ces deux groupes.

(14) A ne pas confondre avec les « *hoan quan* » (eunuques).

La présence des fonctionnaires scolarisés, recrutés et nommés dans le cadre de l'administration coloniale apparaît comme le signe avant-coureur d'un phénomène qui allait prendre de l'ampleur au fur et à mesure de l'extension de la conquête coloniale. Pour l'instant, elle se limite à l'espace cochinchinois.

Plus révélateur de l'état d'anomie de la Cour et de la Bureaucratie traditionnelle était le taux de 23 % des personnalités n'ayant pas d'affectation connue. Il concerne à la fois les non-candidats, les exclus de droit et les lauréats non-candidats au fonctionnariat, les exclus de fait.

Cette double défection — même si elle n'est pas toujours motivée de manière explicite — traduit une certaine perte de prestige de la « carrière » dans cette phase de l'histoire et un certain *malaise* de la part des Lettrés (et non des moindres tel le Bang nhan (15) *Vo duy Thanh*, le plus gradé de cette époque) face aux hésitations, contradictions et voltes-faces de la Cour. (Lire à ce propos la « Réponse » des Lettrés des Quatre Provinces de Nghê An au « Blâme » de l'empereur Tu Duc à propos de l'armistice du 15-3-1874 in *Tuyen*, 463-473).

#### RÉPARTITION DES LAURÉATS LETTRÉS EN GRADES UNIVERSITAIRES

Grades	Effectif	%
Tú Tài	1	3
Cú nhân	24	53
Tiên si (= degrés)	20	44
Total	45	100

Les grades en question ne correspondent pas comme en France aux niveaux ou barrières (I<sup>er</sup>, II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> cycles) d'un système universitaire hiérarchisé mais constituent les *distinctions* établies en fonction des étapes successives de la sélection. Les concours provinciaux (*Hu'o'ng Thi*) désignent, selon le rang de mérite, les *Cu nhân* et *Tu Tai*. Seuls les *Cu' nhân* sont habilités à concourir dans la capitale (*Hôi Thi*) puis, s'ils sont sélectionnés, à se présenter dans les enceintes mêmes de la Cour (*Dinh Thi*) pour obtenir les titres de *Tiên Sĩ* (16).

Dans cet acharnement méritocratique, il faut s'attendre à une surenchère de distinctions dans la distinction — le « grade » du 1<sup>er</sup> (voire du 2<sup>e</sup>) licencié des concours provinciaux (*giai nguyên*, á nguyên), du 1<sup>er</sup> docteur du 1<sup>er</sup> degré, du 2<sup>e</sup> degré et du 3<sup>e</sup> degré, etc, et la multiplication des places d'honneur. Ainsi les docteurs (*Tiên Sĩ*) du 1<sup>er</sup> degré seront eux-mêmes hiérarchisés entre trois degrés affublés chacun de « mentions » (*Trang Nguyễn, Bang Nhan, Tham Hoa*). Viennent ensuite les docteurs du 2<sup>e</sup> degré (*Hoàng Giap*) et les docteurs du 3<sup>e</sup> degré (*Tiên Sĩ*) auxquels il faut ajouter, sous les Nguyễn, le grade de vice-docteur (*Pho Bang*).

(15) Le grade supérieur, *Trang Nguyễn* (Docteur de 1<sup>er</sup> degré, 1<sup>re</sup> mention) étant supprimé sous les Nguyễn (*infra*).

(16) Selon P. Langlet (« *Un État national au sein de la Civilisation chinoise* », B.S.E.I., 1970), l'âge moyen des Grands Lauréats (*Tiên Sĩ*) de dix sessions de 1664 à 1691 se situait entre 31 et 32 ans.

Outre les avantages matériels et « carriéristes » qu'une telle consécration apporte à l'heureux élu, il faut mentionner une *survaleur symbolique* reconnue dans la confrérie. Ainsi, quels que soient les caprices intervenus dans le destin de chacun, les distinctions universitaires, tel un capital moral, survivent à tout, ne serait-ce que grâce au *titre* accordé désormais aux noms propres ou aux surnoms : *Tam Nguyễn Yên Do* (Nguyễn Khuyên), les *Hoàng giáp* Nguyễn Quang Bích, Nguyễn Thu'ong Phiên, le *Tham Hoa* Ngụy Khắc Dan, le *Bang nhan* Võ Duy Thanh, les *Grai Nguyễn* Hoàng van Tuân, Nguyễn Hu'u Huân, Phạm Phú Thu, Trần Bích San, etc.

Toute sa vie, Hoàng Cao Khai conservera ce « devoir de déférence » du simple Cu' nhân vis-à-vis du Tiên Sĩ Phan Đình Phùng (voir lettre de Khai demandant à son « Grand Frère » de se rendre aux Français) qu'il combat pourtant avec acharnement (Tvyn, 314-320) (17). De même, Tôn Thọ Tu'ong, le seul recalé des concours triennaux du corpus, sera marqué tout autant par l'amère expérience de l'échec universitaire que par son « suicide » politique : le ralliement à la cause coloniale.

A contrario, le réformateur Nguyễn Lô Trach s'est rendu célèbre en composant, par défi, une seule épreuve au concours de Hué, le fameux *Commentaire sur l'État du Monde* (infra) qui constitue le premier programme politique de modernisation des Lettrés confucéens.

## 2. HIÉRARCHIE ADMINISTRATIVE DU GROUPE DE 1862 (18)

	Effectif	%
Hauts fonctionnaires	26	43
Fonctionnaires subalternes	15	25
Non-fonctionnaires	14	23
Cadre colonial	4	7
Divers	1	2
Total	60	100

(17) Visitant le village de Đông Thái, pays natal des Frères ennemis, le Capitaine G. Goselin n'a pu s'empêcher d'évoquer le souvenir de Phan Đình Phùng en contemplant l'imposante Résidence de son ennemi le vice-Roi du Tonkin, Hoàng Cao Khai : « Et ma pensée se reporte malgré moi à un autre Mandarin dont la destinée fut bien différente, Phan Đình Phùng, originaire lui aussi, du village de Đông Thái. Reçu tout jeune au grade de Docteur, devenu le plus grand Lettré de l'Annam, et appelé aux charges les plus élevées de l'État, il embrasse le parti qui nous combattait. On a vu sa fin tragique, après la longue et impitoyable lutte qu'il soutint contre nous. Les souvenirs de Hoàng Cao Khai doivent également lui rappeler bien souvent ce compagnon de ses jeunes années » (*L'Empire d'Annam*, Paris, Perrin et C<sup>ie</sup>, 1904, pp. 454-455).

(18) *Nomenclature et classification dans la fonction publique au Vietnam* (XIX<sup>e</sup> siècle).

Pour les besoins de la présentation, nous optons pour la partition du groupe de 1862 en deux sous-groupes, l'un représentant les hauts fonctionnaires de la Cour et des provinces du IV<sup>e</sup> au I<sup>er</sup> degré, l'autre celui des fonctionnaires subalternes du VII<sup>e</sup> au V<sup>e</sup> degré parmi les neuf degrés de la hiérarchie administrative ancienne (civile).

Cette division n'est pas dépourvue d'intérêt dans la mesure où le passage du V<sup>e</sup> au IV<sup>e</sup> degré



## A. Les hauts fonctionnaires

La comparaison entre ce sous-groupe et le groupe de 1862 fait apparaître à grands traits certaines tendances déjà perceptibles telle la sous-représentation (avec 12 %) des Sudistes face aux grands frères du Centre (avec 40 %) et du Nord (42 %) d'où émerge, avec constance, la province de Nam Dinh.

Groupes (%) Titres	S/G Hauts Fonctionnaires	Gr. 1862
Tiền Sĩ	54	36
Cử nhân (et assim)	38	43
non candidats	8	21
Total (%)	100 (26)	100 (60)

constitue un véritable saut qualitatif tant sur le plan administratif que symbolique. Seuls les fonctionnaires du 1<sup>er</sup> groupe ont droit au titre d'Excellence (*Dai Quan*) et leurs héritiers à celui de *Am Sinh*.

Hauts Fonctionnaires se décomposant en trois sous-ensembles :

— Les Hauts Fonctionnaires de 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> classes du 1<sup>er</sup> degré comprennent : les Censeurs de l'Empereur, les membres du Conseil Aulique (*Nhi Cac*) ou du Conseil Secret (*Co Mat*), les titulaires de six ministères (*Luc Bô*), les vice-Rois.

— Les Hauts Fonctionnaires du II<sup>e</sup> degré comprennent les Directeurs des Grands Ministères (Ta, huu *Tham Tri*) les gouverneurs des grandes (*Tong Doc*) et petites provinces (*Tuan phu*).

— Les Hauts Fonctionnaires des III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> degrés comprennent : les Chefs de cabinet (Ta, huu *Thi Lang*), les Adjoints des gouverneurs (*Bô chanh*), les Juges (*An Sat*) et les chefs de service (*Thi Dôc Hoc si*).

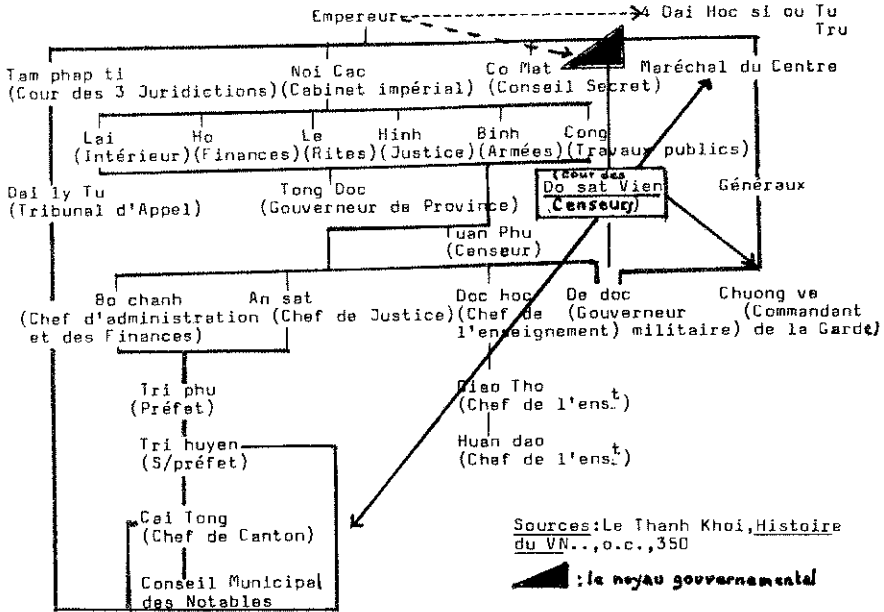
Fonctionnaires subalternes se décomposant en deux sous-ensembles :

— Les Fonctionnaires subalternes du V<sup>e</sup> degré comprennent les Directeurs d'École (provinciale) ou *Dôc Hoc*, les chefs de Préfectures (*Tri Phu*), les Secrétaires généraux de Services centraux (*Thi Dôc, Hông Lô, Tu Khanh*).

— Les Fonctionnaires subalternes des VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> degrés comprennent les Chefs de sous-préfectures (*Tri Huyen*), les Maîtres d'École préfectorale et sous-préfectorale (*Giao thu, Huân dao*), les Auditeurs des Services centraux (*Tham bien...*).

Source : P. Pasquier, *L'Annam d'autrefois*, Paris, 1929.

I — ORGANIGRAMME DE LA BUREAUCRATIE MONARCHIQUE  
SOUS LES NGUYEN (XIX<sup>e</sup> s.).



II — HIÉRARCHIE DES FONCTIONNAIRES (CIVILS) SOUS LE THANH TON (XV<sup>e</sup> s)

Grade	Fonctionnaires civils		F. militaires
	A la Cour	En province	
1a	3 (ou 4) Conseillers du Roi		Thai Uy
1b	3 Conseillers du Prince héritier		Maréchaux des 5 Armées (Ngu phu)
2a	3 vice-Conseillers du Roi		Gén. commandant la Garde du Palais
2b	6 Ministres; 3 v. Conseillers du Prince héritier		
3a	Président de la Maison royale; Pt de la Cour des Censeurs		Général commandant la Garnison provinciale
3b	12 vice-Ministres	Gouverneur civil	
4a	Pt de l'Académie Han lam;		
4b	Pts du Quoc Tu Giam; du Dong Cac; du Bureau de Transmission		
5a	Président des 6 Tu		
5b	Directeur du Bureau de Courrier		
6a		Juge provincial	
6b		Préfet (Tri phu)	
7a	Président des 6 Khoa	Censeur provincial	
		S/préfet (Tri huyen et Tri chau)	
8a	Chef du Bureau des Annales		
8b	Annalistes	Chef du Don dien; Chef de l'élevage	
9a		Chef de l'agriculture	
9b		Chef des digues	

Sources : Le Thanh Khoi, *Histoire du VN...*, o.c., 232.

## Leur grade universitaire

Par rapport à l'ensemble du corpus 1862, la prédominance des grands lauréats (Tiên Si et assimilés) parmi les hauts dignitaires est incontestable (54 % contre 36 %). La liaison entre distinction universitaire et hiérarchie mandarinale est tout à fait évidente, les seuls non-candidats ayant accès à la haute fonction publique sont les « héritiers » de la famille impériale.

Pourtant, cette relation entre diplôme et carrière doit être nuancée au fur et à mesure que nous approchons de la phase critique du conflit franco-vietnamien. L'irruption des mouvements de résistance menés par les Lettrés confucéens va briser la belle trajectoire « ordinaire » et nous met face à face avec deux groupes au destin contradictoire, celui des « grands » hauts fonctionnaires correspondant aux I<sup>er</sup> et II<sup>e</sup> degrés et celui des « moyens » hauts fonctionnaires exerçant des fonctions moins élevées (du IV<sup>e</sup> au III<sup>e</sup> degré).

## Ceux du « Profil haut »

Figure de la Collaboration, Hoang Cao Khai symbolise dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, le profil haut du fonctionariat traditionnel sous tutelle coloniale. Il a connu, grâce au progrès de la pacification anti-Cần Vu'o'ng dont il était l'un des principaux artisans (l'autre étant Nguyễn Thân), une trajectoire remarquablement linéaire et ascensionnelle, du simple Giao Thu (VII ou VI<sub>2</sub>) à Hoàì Duc, au grade de Tông Đốc (II) de Hai Du'ong, Kinh lu'o'c (vice-roi, I<sup>er</sup> degré) du Tonkin en 1890 pour être, enfin, « anobli » du titre de Quân Công (duc) et nommé régent de l'empereur Thành-Thai. Sa personnalité, et sa « dignité », se résument dans cette phrase cruelle d'un gouverneur général (P. Doumer, *l'Indochine française*, Paris, 1905) : « Il était notre créature, et rien d'autre » (p. 142) (19).

Le ministre des Travaux publics Nguy Khac Dan représente, lui aussi, un exemple de la réussite sociale. Reçu Thnam Hoa (3<sup>e</sup> docteur du I<sup>er</sup> degré), il présente un parcours « sans faute » : Bô Chanh (III<sup>e</sup> D.) à Nghê An, il est promu Thuong Thu à la Cour. Dan fait partie de la Délégation chargée de négocier avec la France la restitution des provinces perdues du Sud et conduite par l'homme du Sud, Phan Thanh Gian. Partisan d'une politique de modération avec la France, N.K. Dan est devenu, avec le régent Trần Tiên Thành, une des cibles privilégiées de la part des membres du Cần Vu'o'ng.

Phan Thanh Gian personnifie l'ascension des hommes du Sud dans la hiérarchie de l'État. Seul Tiên Si (1826) originaire de cette partie de territoire, reconnu par ailleurs comme « grand écrivain et historien », P.T. Gian a connu une carrière riche et « rebondissante » pour atteindre le grade suprême de Hiep Bien Dai Hoc Sĩ à la Cour et être désigné à la tête de la Délégation chargée de négocier avec la France la question cochinchinoise (20).

(19) Ceci sans préjuger sur l'œuvre littéraire qui est surtout celle d'un moraliste conservateur. Il s'est offert le privilège d'avoir un domaine privé « anobli » aux alentours de Ha Noi. V. Vu Ngoc Phan, *Nhung Nam Thang Ay* (Mémoire), Hanoi, 1987.

(20) Selon C. Gosselin (o.c.), nommé vice-censeur, il fut dégradé de ses titres, privé de ses

A son retour, il fut nommé vice-roi dans le Sud, se trouvant ainsi en première ligne face aux armées coloniales. Grand commis de l'État traditionnel, intègre mais faible, il cède sans combat les trois provinces placées sous son administration devant l'ultimatum français avant de s'empoisonner. Rétrogradé et blâmé à titre posthume, P.T. Gian conserve néanmoins toute la sympathie d'une population qui voit en lui davantage une victime du devoir qu'un « renégat » dépourvu de courage.

Avec Pham Phu Thu, nous entrons déjà dans la tourmente de 1862. Reçu Tiên Si (1843) après avoir été premier Cu' nhân un an auparavant, Thu' aurait connu un parcours brillant à l'image du ministre Nguyễn Thu'o'ng Phiên s'il n'avait pas partagé les convictions modernisatrices de Nguyễn Tru'o'ng Tô surtout après son séjour en France comme adjoint de Phan Thanh Gian. Ministre des Finances et membre du Conseil d'État, il est rétrogradé au poste de Tham Tri (II<sup>e</sup> D.). Se retirant de la vie publique, il consacre le reste de sa vie à la traduction des Tân Thu' (Nouveaux livres) des Réformateurs chinois.

Đào Tân, Cu' nhân en 1868, se signale par une trajectoire assez originale. Nommé Tổng Đốc de Nghệ Tĩnh (II<sub>1</sub>) puis Thu'o'ng Thu' (I<sub>2</sub>) à la Cour, il est brutalement rétrogradé pour sympathie avec le Càn Vu'o'ng par le Grand Mandarin Nguyễn Thân, un homme d'influence acquis à la cause coloniale. A sa retraite, il s'est voué totalement aux activités de création théâtrale en collaboration avec un homme de théâtre, Dôi Hiệp (21).

Phan Dinh Phung constitue pour le mouvement Càn Vu'o'ng ce que son « compatriote » de Hà Tĩnh, Hoang cao Khai représente pour la collaboration. Il incarne avec le régent Tôn Thất Thuyết la haute figure de la résistance armée dirigée par les Lettrés confucéens durant les dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle. Après avoir connu une ascension brillante à la Cour comme Ngu Su (22), le Tiên-Si Phan Dinh Phung a été brutalement rétrogradé à la suite d'un conflit avec le même Tôn Thất Thuyết, alors régent de l'empereur. Réhabilité à la faveur de la reconversion impériale à la résistance militaire, Phung prit le commandement de l'Armée du Nord, pratiquant la guérilla, infligeant de sévères défaites à l'armée d'occupation. Sa mort au terme d'un combat de 10 ans met fin à la lutte armée dirigée par les Lettrés confucéens.

A l'évocation de Hoàng Diêu, il faut associer également le destin analogue du Hồng Lô Tu Khanh (IV) Dinh Nhất Tân, du An Sat Nguyễn Duy Cung, de son collègue Nguyễn Xuân Ôn qui se retrouvent ensemble dans un même combat (Càn Vương) et endurent la même fin tragique : l'exil, la prison ou la mort.

Quant à Huynh Mân Dat et Nguyễn Ngọc Tu'o'ng, ils se sont retirés du fonctionnariat après avoir participé activement à la lutte armée contre les autorités occupantes.

Enfin, entre ces deux groupes extrêmes, signalons une gamme variée de situations intermédiaires tendanciellement plus proches du profil bas (carrières interrompues) que du profil haut.

---

dignités et incorporé dans les troupes d'avant-garde, guerroyant au Quang Nam, avant d'être rappelé et rétabli dans ses charges par les successeurs de Minh Mạng.

(21) Le témoignage très chaleureux que C. Gosselin (o.c.) lui a consacré le présente comme un Lettré fin, cultivé, désintéressé et intègre (466-468).

(22) Conseiller chargé de faire des remontrances auprès de l'Empereur.

## *Tendances politiques des hauts fonctionnaires*

La nature même du corpus (v. Introduction) explique que chez les hauts fonctionnaires, le sentiment national prédomine (62 %) sur toute autre opinion. L'intransigeance et le nationalisme ombrageux des rois Tu Duc et Hàm Nghi pendant la guerre coloniale ne peuvent qu'encourager en ce sens les agents les plus proches du pouvoir impérial (Tôn Thất Thuyết, Hoàng Diêu...). Toutefois, il faut se garder de toute interprétation à sens unique car le radicalisme anti-français (ou Cần Vương) n'est pas obligatoirement exclusif d'une certaine ouverture vers l'Occident comme c'est le cas de Nguyễn Truong Tô, Nguyễn Lô Trach, Phạm Phú Thu ni synonyme de fermeture à toute idée de négociation, de temporisation avec l'ennemi (Nguyễn van Tu'ong (23), Tuy Ly Vương, Trần Tiên Thanh, Phan Thanh Gian, Ngụy Khắc Dan...). Le cas de Hoàng Cao Khai prônant une franche collaboration avec l'armée d'occupation est unique parmi les hauts fonctionnaires de cette génération.

Mais cette sorte de quasi-unanimité peut être traduite en d'autres termes encore, notamment par le processus du « dégageant » de la carrière qui s'inscrit dans la stratégie « relationnelle » entre le Pouvoir et la classe intellectuelle à la fois comme pression morale et défi du lettré vis-à-vis du pouvoir comme le démontrent les tableaux ci-dessous.

### Formes de dégageant de la fonction publique

Formes du "dégagement"	Effectif	%
Retraite "normale"	6	24
Retraite anticipée Rétrogradation Démission Refus des affectations et promotions nouvelles	10	38
Passage à la Résistance Cần Vương	10	38
Total	26	100

(23) La carrière mandarinale du Régent Nguyễn Van Tuong qui fut, en sa qualité de 2<sup>e</sup> Plénipotentiaire lors des négociations de Saïgon (en 1873), le principal interlocuteur de Philastre qui l'admira et de Rheinard qui le détesta, dénote bien cette complexité. Ministre d'État, membre du Co Mât et Régent (rival de Tôn Thất Thuyết), Tuong est vite devenu la cible privilégiée des Autorités coloniales qui nourrirent à son égard des sentiments ambivalents et finirent par l'exiler à Tahiti où il mourut de maladie. On ne peut, en aucun cas, assimiler son histoire à celle de la Collaboration représentée par des mandarins comme Nguyễn Thân, le vainqueur du Cần Vương, Nguyễn Huu Đô ou Trần Ba Lộc.

## Activités après le "dégagement" en question

Formes d'activités	Effectif	%
Enseignement et création littéraire	10	38
Actions politiques et militaires du Cần Vương	10	38
Divers (dont une 2 <sup>ème</sup> carrière de fonctionnaire)	6	24
Total	26	100

### Les carrières « interrompues » : Hoàng Diêu

Le Gouverneur de Hanoi représente la figure typique de ce groupe.

Reçu Pho Bang (vice-docteur) en 1853, il est nommé au terme d'une carrière tourmentée au gouvernement de Hanoi (Hà Ninh) pour faire face aux velléités conquérantes de l'armée coloniale plus décidée que jamais à en découper avec ce symbole du patriotisme intransigeant.

Sa carrière de haut fonctionnaire résume à elle seule toute la complexité d'une trajectoire mandarinale du temps de trouble : Tri Huyên (sous-Préfet) à Tuy Phu'o'c, il fut promu Tri Phu (5<sup>e</sup> degré du mandarinat civil) à Tuy Viên avant de se retrouver, rétrogradé, Tri Huyên (6<sup>e</sup> degré) à Huong Tra. Après quoi, Hoàng Diêu recommence son ascension désormais irrésistible : Tri Phu à Giang Lang, An Sat (4<sup>e</sup> degré) à Nam Dinh puis à Bac Ninh, Bô Chinh (3<sup>e</sup> degré) à Bac Ninh, Tham Tri (2<sup>e</sup> degré) au ministère de la Justice en 1877, Thu'o'ng Thu Bô Lai (ministre de l'administration, 1<sup>er</sup> degré), membre du Co Mât Viên (conseil secret qui détient la réalité du pouvoir) en 1878... pour se trouver au commandement de la Citadelle de Hanoi tout en cumulant la responsabilité suprême, comme Thu'o'ng Thu (ministre) des Armées.

Au-delà de l'imbricatio de carrière, retenons surtout la fracture conjoncturelle de 1877 où l'on vit dans l'ascension de cet homme intègre, ferme (l'antithèse du gouverneur du Sud, Phan Thanh Gian), résolument hostile à toute idée de compromis avec l'ennemi, celle du groupe anti-français dont le porte-parole était Tôn Thất Thuyêt à la Cour de Hué. La mort de Hoàng Diêu coïncidant avec la perte de Hanoi qu'il défendait et celle du Tonkin amorcé le virage de la royauté dans le sens de la soumission aux exigences de l'armée d'occupation.

## B. Les Fonctionnaires subalternes

Le tableau ci-dessous confirme la pertinence de l'hypothèse d'une certaine relation entre la hiérarchie universitaire et la hiérarchie mandarinale.

En effet, si la représentativité régionale est tendanciellement la même dans les deux groupes en question, soulignant la marginalité d'une région sudiste dépourvue, à l'exception de la province de Gia Dinh, de tradition universitaire et sous-représentée sur le plan mandarin, la comparaison des grades universitaires par rapport à la hiérarchie administrative met en évidence une forte relation entre l'exercice des hautes fonctions et l'obtention des grades de *Tiên si* d'une part, celle existant entre les fonctions subalternes (en dessous du IV<sup>e</sup> degré) et les détenteurs du grade de *Cu nhân* d'autre part.

Il faut toutefois se garder d'une vision trop linéaire de cette relation. En effet, l'âge, la capacité de gestion, l'appartenance — ou non — aux réseaux d'influence, etc. peuvent changer le cours des carrières. Un homme reçu aux concours triennaux à cinquante ans comme *Hoàng vãn Tuấn* n'est pas assuré de « finir » au sommet de la hiérarchie. Par contre, ce décalage risque d'être plus accentué non par le dérèglement du jeu interne en question mais par les effets de la conjoncture du fait de l'engagement dans la lutte armée des éléments les plus jeunes (majoritairement détenteurs du *Cu nhân*) de la hiérarchie appartenant au sous-groupe des fonctionnaires subalternes. A part *Doãn Huyên* qui termina sa carrière comme enseignant du privé, tous les autres ont connu une déviation qui les conduit d'un poste de fonctionnaire subalterne (dont le grade modal correspond à celui du 5<sup>e</sup> degré) à la lutte armée.

HIÉRARCHIE UNIVERSITAIRE ET HIÉRARCHIE ADMINISTRATIVE

Sous-groupe (%)	Sous-groupe des hauts fonctionnaires	Sous-groupe des fonctionnaires subalternes
Grades Universitaires		
<i>Tiên Si</i>	54	33
<i>Cú Nhân</i>	38	60
Autres (Lettrés non candidats, membre de la famille impériale)	8	7
Total (effectif)	26	15

## C. Les Lettrés non-fonctionnaires

La géographie des Lettrés non-fonctionnaires laisse apparaître une sur-représentativité du centre par rapport au reste du pays. La proximité du pouvoir politique, et de sa crise, y avait sans doute provoqué plus d'impact que

partout ailleurs. Le fait que sept lauréats des concours triennaux dont le prestigieux Bang Nhân (2<sup>e</sup> docteur du 1<sup>er</sup> degré) déclinent (24) toute offre de carrière de la Cour — nous n'en sommes pas encore à l'époque où l'État traditionnel n'est plus en mesure de pourvoir les candidats reçus aux concours (infra) — est tout à fait révélateur de l'état de crise de l'appareil bureaucratique.

Crise, défiance et divorce entre un pouvoir apparent et la classe intellectuelle sont confirmés par l'écrasante participation de ces non-fonctionnaires au mouvement Cân Vương (60 %) et au réformisme confucéen (20 %).

### *Les membres du Cân Vương*

Ces derniers se subdivisent eux-mêmes en deux sous-groupes : les activistes d'une part, les partisans de la non-violence de l'autre. Ces derniers sont représentés par deux lettrés du Sud, Nguyễn Đình Chiêu et Phan van Tri.

La situation spécifique du Sud, tombé parmi les premiers entre les mains de l'ennemi oblige, après une résistance armée opiniâtre mais vaine, l'invention d'une stratégie alternative. Nguyễn Đình Chiêu était le premier Lettré du Sud à inaugurer cette nouvelle forme de résistance, la politique du *Ty Dia* (le boycott de l'administration coloniale en s'exilant dans des régions inaccessibles à toute pénétration réelle de celle-ci) bientôt suivie par les autres tels que Nguyễn Thông et Phan van Tri.

L'activisme politique et militaire au cours de cette phase se concentre dans le Nord (lieu de confrontation franco-vietnamienne et enjeu des luttes internes durant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle) et le Centre (lieu de décision). Il concerne les lettrés Nguyễn Thiên Thuât, Lê Khắc Thao, Lê Trung Đình, Phan Cat Tuu, tous Lettrés et lauréats des concours et les deux non-candidats, Lê Ninh et Vu Công Tu. La plupart ont connu la fin tragique des partisans militaires du Cân Vu'ong de cette génération.

### *Les Lettrés réformateurs*

Ce groupe est dominé par trois personnalités exceptionnelles : Nguyễn Tru'ong Tô, Nguyễn Lô Trach et Võ Duy Thanh.

Nguyễn Tru'ong Tô est l'auteur d'une soixantaine de suppliques (*Diêu Trán*) à l'adresse de l'empereur Tu Duc. Par sa double formation classique et moderne et sa double culture nationale-vietnamienne et catholique-occidentale, Tô représente une trajectoire assez proche des modernistes confucéens des côtes de la Chine méridionale de Wang Tao à Sun Yat Sen. Pourtant, il conserve sa propre originalité. Il impulse, à l'encontre des occidentophiles chinois, une coloration nettement nationaliste, se défiant de toute acculturation à sens unique. Il ouvre la voie à ses deux disciples et admirateurs, Nguyễn Lô Trach et le Bang nhan Võ Duy Thanh.

---

(24) Ou se voient refuser les affectations mandarinales.



## D. Les fonctionnaires du cadre colonial

Signalons, pour terminer avec ce groupe, la situation particulière des fonctionnaires (sudistes) du cadre colonial : Tôn Tho Tu'o'ng, Paulus Huynh Tinh Cua et Pétrus Tru'o'ng Vinh Ky.

Fils d'un Tuân Vu au service de l'empereur Tu Duc, Tôn Tho Tu'o'ng s'est rallié à l'armée d'occupation par opportunisme tout en conservant les réflexes intellectuels et moraux d'un Lettré confucéen. A l'encontre de son congénère du Centre, Hoàng Cao Khai qui s'appuyait sur l'alibi monarchique, Tu'o'ng souffrait de l'isolement dont il fut victime de la part de ses contemporains.

Paulus Huynh Tinh Cua et Pétrus Tru'o'ng Vinh Ky ne semblent pas partager cet état d'âme. Produits d'une formation tournée vers les valeurs occidentales, l'un et l'autre se conduisent en « héros positifs » de la colonisation. De simples « courroies de transmission » entre l'État colonial et la société civile vietnamienne, ils deviennent les artisans d'une nouvelle langue, le *quốc ngữ*, à laquelle ils avaient apporté une part considérable.

### Conclusion

A partir de cette approche biographique des Lettrés du groupe de 1862, on peut remarquer la coexistence de deux types de variables, les unes « sensibles » aux effets de la conjoncture et les autres qui lui résistent plus ou moins durablement.

Dans le premier, citons dans le désordre : l'âge (la durée), la scolarité, la carrière, l'opinion politique et les modes d'action. L'analyse permet en effet de rendre compte combien l'irruption de l'événementiel (1862) avait provoqué de ruptures (souvent irréversibles) dans la trajectoire biographique des hommes, perturbé les carrières, infléchi les cursus scolaires, modifié les opinions et les stratégies de vie... et de mort.

Face à celui-ci, d'autres indices — notamment l'indice *géographique*, l'*origine sociale*, l'*identité idéologique* — relèvent davantage de la catégorie de la reproduction sociale. En ce sens, les événements de 1862 n'ont pu influencer de manière déterminante dans le moyen terme, sur le sens de la *mobilité sociale*, *culturelle* et encore moins *idéologique*, mise à part une infime minorité de réformateurs.

ANNEXE

**LES CHEFS DE LA RESISTANCE CAN YUONG**

A/ Liste de noms des Chefs des Groupes du Tonkin

<u>Documents français</u>		<u>Doc.vietnamiens( Bai Ngoai hiêt truyên)*</u>
<u>Tonkin ( en général)</u> Tan Thuât * Nguyễn Quang Bích*		- i.e - i.e.
<u>Provinces</u>		
Hải Dương	Cải Kinh Đê ăc Hiên	Nguyễn Vinh Nguyễn Tiết
Bắc Ninh	Ngô Quang Huy  Hoan Ba Tông Di	Nguyễn Túc Nguyễn Cao* Đu'ông Khai Lê Loan Diên Hoàng Tươ'ng Hiệp
Tuyên Quang	Cải Biên	
Sơn Tây	Lanh Nhu Bô Giáp	Bô Giáp
Nam Định	Bang Tam	Đô Huy Liên Vo Han Loi
Lạng Sơn		Lê Xuân My
Cao Bằng		Nghiêm Xuân Phu'ong

\* ( Les Martyrs du mouvement patriotique)

*B) Liste de noms des chefs des Groupes de l'Annam*

Nghê An      Nguyễn Xuân On\*  
                  Trần Xuân Soan\*  
                  Phạm Bành\*  
                  Đinh Công Trang

Quang Nam Tu Tân  
Cu'Dinh  
Tuy Ly\*

Quang Ngai Nguyên Duy Hiêu

Phu Yên Lê Khanh (Lãnh Binh)  
Binh Dinh Nguyên Duc Nhuân (Cu' nhân)  
Bui Diên (Thong chê)  
Tu Phu'ơ'ng (Nugyên Soai)  
Mai Xuân Thuong (cu' nhân)

Binh Thuân Hồ Bui Dang  
Tra Quy Binh (Dinh diên)

Phan Rang Hồ Bui Dang

Khanh Hoa

C) *Collaborateurs de Phan Dinh Phung\**

**Parenté :**

1. Bà Thi Giang (condamnée à perpétuité)
2. Trần Thi Hai, 2<sup>e</sup> épouse
3. Phan Dinh Ban, 17 ans en 1896
4. Phan Dinh Thông, frère aîné de Phan Dinh Phung (+ en 86/87)
5. Phan Dinh Thuy, soumis en 1896
6. Phan Dinh Ngunh (se rendre)
7. Phan Dinh Luân, parent de P.D.P., exécuté
8. Phan Dinh Liên
9. Phan Dinh Toai

**Principaux chefs :**

1. Cao Thang (+ en 93)
2. Nguyên Trach (soumis en 96)
3. Dê Quynh (soumis)
4. Dê Mâu (soumis)
5. Trần Cat (fusillé)
6. Lãnh Cap (exécuté en 94)
7. Lãnh Xuyên (capturé en 94)
8. Ba'Hô Thuân
9. Lãnh Tân (exécuté par P.D. Phung)
10. Dôc Chinh (+ en 1892)

*Source : C. Fourniau, o.c.*

**N.B. :** Les noms suivis d'un astérisque font partie du corpus des 222 intellectuels.

## 2. VARIABLES SOCIOLOGIQUES ET TRAJECTOIRES SOCIALES DES LETTRÉS DE LA GÉNÉRATION DE 1907

### *Autobiographie d'un grand Lettré : Huynh Thuc Khang*

En guise d'introduction à cette génération intermédiaire au meilleur sens du terme, nous présentons l'Autobiographie d'un grand Lettré confucéen, témoin et compagnon de lutte de Phan Bôi Châu et Phan Chu Trinh, deux personnalités qui ont dominé toute cette période de l'histoire contemporaine vietnamienne, avant qu'il devienne ministre et président du Conseil intérimaire du Gouvernement de Ho Chi Minh en 1946.

Voici les passages les plus significatifs du *Tu Truyên (Autobiographie)*, rédigé à l'origine en caractères chinois et traduit en quôc ngu par l'éditeur Anh Minh (Hué, 1963).

« Je suis né au 1<sup>er</sup> mois de l'an 29 de l'ère Tu Duc (nom de règne en cours), le jour de ma naissance m'échappe...

Notre famille est honorablement connue au village comme une famille de cultivateurs depuis déjà plusieurs générations. Tout bascula lorsqu'un jour un jeune Lettré d'origine chinoise qui s'y était installé récemment décrocha brillamment le grade de Tiên Si et accéda ainsi au poste élevé du Mandarinate (il fut nommé Tri phu). C'est lui qui inaugura la tradition littéraire dans notre village.

Bien qu'encore jeune, mon père aspirait déjà aux Honneurs des Concours et demanda à mon grand-père l'autorisation d'entreprendre ses études hors du village. A ce moment-là, mon oncle maternel était Tu Tàì et enseignait dans une École (à mi-chemin entre Tây Loc et Phu Tho) fréquentée par un grand nombre d'élèves dont mon père. Ce dernier est remarqué par l'oncle qui finit par lui promettre la main de sa jeune sœur (devenue plus tard ma mère). Reçu Cu nhân lors de la session de Tân Dâu, mon oncle parvint enfin au grade de Pho Bang. C'est ainsi que Père le suivait partout dans sa longue carrière de maître d'école de l'École de province au Collège impérial. Mais, après plusieurs tentatives infructueuses, il revint à la terre, y mena désormais l'existence paisible d'un paysan lettré, s'occupa de l'agriculture et du jardinage, éduqua les enfants, la relève familiale étant assurée par mon cousin et mon frère aîné qui continuaient la carrière de « la plume et de l'encrier » auprès de mon oncle, recteur au Collège impérial. Mon cousin finissait comme chef de Canton après plusieurs échecs aux concours. Quant à mon frère aîné, il n'a malheureusement pas survécu au choléra qui l'a frappé à l'âge de 19 ans, en pleine progression dans ses études. Cette double défection me désigna tout naturellement à la « succession » dans la carrière lettrée sous l'œil vigilant du père, en m'imposant une discipline qui ne tolérait le moindre écart durant plus de vingt ans de ma vie. Car dès ma plus tendre enfance, en dehors des études, des lectures et des voyages scolaires, je n'ai connu aucun autre plaisir... Commençant mes études à huit ans, je rédigeais déjà des textes à 13 ans et à seize ans, je suis parvenu à la troisième série d'épreuves aux concours triennaux, le crâne encore à moitié rasé le jour de la proclamation solennelle des résultats devant une foule admirative !

Ma notoriété littéraire datait de cette époque et avec elle, le début de mes nombreuses tribulations. A vingt ans, je franchissais définitivement les épreuves

provinciales et à vingt-neuf ans, j'obtins le grade de *Tiên si* ; à 31 ans, on m'envoya au Bagne de Poulo Condor (pour raison d'État) que je ne quitterai qu'à l'âge de 46 ans. A cinquante et un an, je me présentais aux élections. Élu, je présidais la Chambre des représentants du Centre pendant 2 ans (1926-28). A 52 ans, après m'être lancé avec d'autres compagnons dans le journalisme et l'édition, je devenais le fondateur et le rédacteur en chef du journal *Tieng Dân* (Voix du Peuple) à Hué, étape ultime d'une longue carrière de Lettré au service du Peuple. »

(A partir de ce passage, — rédigé, rappelons-le, en 1937 soit dix ans avant sa mort et avant que l'auteur ne participe au Gouvernement d'Union nationale constitué par *Hô Chi Minh* —, *Huynh Thuc Khang* remonte dans le temps en relatant les faits et événements qui l'ont marqué. On ne retient ici que les extraits les plus révélateurs d'une époque et d'une personnalité. Notons enfin la discrétion avec laquelle l'auteur parle de ses proches sauf quand ils sont directement en relation avec les événements politiques.)

### *Une phase de lutte du Mouvement Cân Vuong*

« Ce jour du 6<sup>e</sup> mois (*Khang* avait alors dix ans), la Cité impériale a cédé devant les assauts ennemis. L'empereur *Hàm Nghi* s'est enfui. Mon frère aîné et mon cousin qui étaient alors logés chez mon Oncle et qui s'apprêtaient à subir les épreuves du Concours furent surpris par le mouvement insurrectionnel déclenché par le général *Tôn Thất Thuyêt*. La Capitale offrait le spectacle d'une totale confusion du sauve-qui-peut.

De retour au village, nos deux candidats relaient avec force de détails le spectacle dont ils furent les témoins aux parents émus, des images qui resteront gravées à jamais dans (ma) mémoire : le départ de *Hàm Nghi* sous la protection du général *Tôn Thất Thuyêt* vers *Cam Lô*, la tentative de négociation du régent *Nguyễn van Tuong* à l'Église *Kim Long*, la mort du sous-préfet, le *Tiên Si Nguyễn Công Thich* lors des troubles dans la capitale, le retour à la Cité de la Famille impériale, la nomination de *Tho Xuân Vu'o'ng* (25) à la régence. »

(Puis vinrent les terribles 11<sup>e</sup> et 12<sup>e</sup> années qui virent les soubresauts du Mouvement *Cân Vuong*, le sacrifice des Lettrés pris entre le loyalisme et le patriotisme et la pression militaire de l'armée d'occupation, l'héroïsme désespéré des uns, la lâcheté des autres. Aux malheurs du Royaume s'ajoutent ceux qui frappent les siens. L'épidémie du choléra décima le frère aîné, le beau-frère, la sœur cadette et, enfin, sa propre mère. Puis, de nouveau, le retour aux études dans les dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle mais les passages les plus intéressants concernent les rencontres avec les condisciples du Centre qui ont pour noms : *Phan Chu Trinh*, *Trần Qui Cap*, *Trần Đình Phong*..., des futurs leaders du mouvement moderniste.)

### *Des études au Bagne de Poulo Condor*

(Au bout de vingt années d'études, des efforts enfin récompensés. Trois ans après le succès au concours provincial, le voilà consacré (au sens propre et figuré car seuls les candidats reçus docteur voient leur nom gravé sur les

(25) Il s'agit de l'Oncle du roi *Hàm Nghi*. Il avait alors 76 ans. Sur cet épisode dramatique, lire la Thèse (o.c.) de C. Fourniau (Université de Provence, 1983, t. II).

stèles déposées au temple de Confucius) « Lettré accompli » (Tiên si). Pourtant, ce succès tant attendu ne sembla pas susciter la joie à laquelle on pouvait s'attendre. C'est qu'entre-temps, l'auteur avait pris conscience de la gravité de la nouvelle conjoncture) :

« Après les événements de 1898 (La Réforme ratée des néo-confucéens chinois) et ceux de 1900 (Guerre des Boxers), nos Lettrés prennent peu à peu conscience du fait que nous soyons entrés dans une ère nouvelle et le mouvement de modernisation et d'ouverture à l'Occident gagne tout le pays, les Nouveaux Textes de Kang Yéou Wei et de Leang Qi Chao pénètrent ainsi chez nous, de même que les échos de la guerre russo-japonaise, contrairement à l'époque du splendide isolement.

C'est ainsi qu'un an plus tôt, le Grand Mandarin Thân Trong Huê (de retour d'un voyage d'études en France) avait déjà proposé au roi la suppression des concours triennaux tandis que dans la capitale le Tiên si Đào Nguyễn Phô s'était procuré de Nouveaux Livres (Tân thư) venant de Chine et des livres de l'Occident traduits en langue française. Avec Phan Tây Hồ (26) (alors petit Mandarin au ministère des Rites), nous regagnions ensemble le domicile du Tiên si Đào Nguyễn Phô afin de lire avec passion ces livres grâce auxquels nous commencions à découvrir le Monde. »

#### *Le mouvement moderniste confucéen (1905-10) (Résumé)*

(La suite de l'autobiographie rend compte de ses contacts, toujours en compagnie de Phan Chu Trinh, avec d'autres personnalités lettrées opposées à l'occupation coloniale : le Giai Nguyễn Phan Bội Châu de Nghệ Tĩnh, Tiều La Nguyễn Thanh, un Ancien du Cấn Vu'o'ng).

De ces rencontres naît un réseau informel mais actif de Lettrés modernistes décidés d'en finir avec le mandarinat et à s'engager dans l'action politique comme les lettrés Nguyễn Trong Lôi et N. Quy Anh, tous les deux fils du Mandarin sudiste Nguyễn Thông et futurs animateurs de la compagnie de Nuoc Mâm Liên Thành. Des projets — tel celui de promouvoir le commerce, l'artisanat et l'industrie nationale — commencent à recevoir un début d'exécution.

Du même coup, le conflit interne entre modernistes et traditionalistes parmi les lettrés prit une tournure plus aiguë avec l'acceptation ou le rejet du quốc ngữ comme langue véhiculaire. Nommé Giao thu à Diên Ban, Huynh Thúc Khang déclina l'offre qui lui avait été faite pour se consacrer à l'œuvre modernisatrice en fondant, avec le concours de ses compagnons, une bibliothèque destinée à diffuser les Nouveaux Livres des néo-confucéens chinois, organisant des conférences, créant des nouvelles Écoles où l'on enseignait en quốc ngữ.

Mais l'année 1908 (Mâu Thân) sera marquée par le mouvement de protestation contre les impôts dans le Centre, l'arrestation et la condamnation à la réclusion perpétuelle au bagne de Poulo Condor (en même temps que Phan Chu Trinh). Sur la route de l'exil, il rencontra les lettrés Phan Thúc Duyên, Lê Ba Trinh, Ngô Duc Ke, Dang Nguyễn Cấn, Lê van Huân, etc.

La suite du récit raconte avec sobriété les années d'exil, de frustration et de rencontre avec des centaines de lettrés ayant connu le même sort, le

---

(26) Tây Hồ est le surnom littéraire de Phan chu Trinh. Les Lettrés se désignent souvent par leur surnom littéraire.

commencement de son apprentissage, en autodidacte, de la langue française. Durant ces treize années d'épreuves où l'auteur passe sans transition des activités intellectuelles aux activités manuelles, une pause heureuse marquée par le passage dans l'île d'un gouverneur tolérant et libéral (O'Connell). Enfin, au terme d'années mornes et pénibles, sa peine étant commuée à 13 ans de réclusion, H.T.K. sera libéré en 1921. :

« Treize ans d'exil, et me voilà renvoyé chez moi sans crier gare ! les gens de la maison surpris sont affolés de me voir reparaitre après tant d'années d'absence comme dans un rêve ; ceux qui m'entendent parler sont muets de paralysie. Comme le poème de Dô Thiêu Lang (To Fu) (27) décrivait admirablement mon état d'âme en cet instant de mon retour d'exil ! »

### *La Réhabilitation (Résumé)*

(Après le bâton, les carottes : les autorités coloniales — et la Cour — s'empresent alors de « récupérer » l'ancien bagnard soit par l'intermédiaire d'un ancien du Đông Du passé à la collaboration, soit directement (entretien avec le résident supérieur du centre, Pierre Pasquier.)

Refusant résolument toute perspective mandarinale, l'auteur gagne sa vie en exerçant la médecine traditionnelle tout en subissant les ennuis du régime de résidence surveillée. Les années 1924-25 sont marquées par les événements qui illustrèrent le rôle historique de Phan Chu Trinh. Au cours de cette année (1925), une discrète incursion dans la vie intime de l'auteur. En bonne épouse traditionnelle, Madame Huynh Thuc Khang (faute de pouvoir donner à son mari un enfant mâle ?) a fait épouser à son mari une deuxième femme en la personne de Mlle Hô thi Chu'o'ng, une jeune fille du village.

L'année 1926 fut celle de la mort de Phan Chu Trinh. Tout en restant assez discret sur les événements de Saigon (à la suite de l'arrestation d'un intellectuel Nguyễn An Ninh, le directeur de « *La Cloche fêlée* »), H.T.K. rapporte sa dernière entrevue avec Phan Tây Hô en ces termes :

« Bao Dai, l'an I (Binh Dâu-1926). Le 2<sup>e</sup> mois, la nouvelle de l'aggravation de l'état de Tây Hô me poussa à regagner d'urgence le Sud. Malheureusement, les lenteurs de la paperasserie m'ont retardé de plusieurs jours. Aussi lorsque suis-je arrivé à Saigon, le malade est entré dans sa phase critique. Tây Hô ne pouvait même plus s'asseoir pour me recevoir. Nous nous sommes contentés de nous regarder en échangeant un sourire. Pourtant dans ses paroles percèrent les accents d'adieu : « Le peu de temps que nous avons vécu ensemble dans ce Monde nous suffit amplement, ce que nous sommes l'un pour l'autre se passe de commentaires superflus ! » Tây Hô mourut le soir même' »

### *Les illustrations de « l'entente franco-vietnamienne » (Résumé)*

Peu après avoir parcouru les provinces du Sud, H.T.K. décida de se présenter, en accord avec le lettré Phan Bôi Châu devenu désormais le symbole du patriotisme lettré et tenu en résidence surveillée à Hué, aux élections à l'assemblée consultative de l'Annam. Brillamment élu, il allait être désigné président de ladite assemblée. Mais au bout de deux ans d'une vie parlementaire ponctuée par des polémiques l'opposant aux résidents supérieurs du Centre (D'Elloy et Jabouille), il démissionna en février 1927.

---

(27) De l'époque des Tang chinois, auteur de « *Khuong thôn* » (Le hameau K.)

Cet échec du réformisme « colonial » le décida à s'orienter vers le journalisme politique. Avec ses compagnons les plus proches tels que Trần Đình Phiên (gérant) et le lexicologue Dao Duy Anh, H.T.K. créa la Société d'Édition qui porte son nom et qui diffusa la « Voix du peuple » (*Tiếng dân*).

Cette orientation nouvelle ne traduit pas seulement un choix tactique dans le cadre d'une action concertée avec les autres composantes du Front nationaliste d'alors. En fait, elle marque une volonté délibérée de l'auteur d'accorder désormais, tant par conviction que par tempérament, la priorité à la lutte culturelle sur les actions politiques immédiates, même au risque de provoquer un décalage idéologique avec la génération montante : « Bao Dai regagne son Trône (1932).

Durant ces années, le mouvement rouge de la Russie déferle à son tour au Vietnam et s'étend chaque jour davantage, déclenche autour de moi un enthousiasme aveugle surtout chez les jeunes. Pourtant *Tiếng dân* refuse obstinément toute concession en ce sens. Certains jeunes me le reprochent durement, d'autres m'envoient des lettres (anonymes) de menace. Elles me laissent froid. A ceux qui me pressent de suivre le mouvement, je trouve le bon prétexte pour signifier mon refus » (...) « Bao Dai, l'an 10 (At hoi-1935). Le Front populaire accède au pouvoir, la plupart des colonies en subissent les répercussions : les ouvriers descendent dans la rue et organisent les grèves un peu partout. En Cochinchine, le Congrès indochinois semblait attirer beaucoup de partisans parmi les jeunes ; je conservais, quant à moi, une parfaite indifférence. »

(Les derniers passages, de plus en plus laconiques, se contentent de relater les événements asiatiques et mondiaux de 1936 à 1938. Seule note personnelle : l'annonce de la mort de sa seconde épouse et la parution des poèmes composés durant son séjour dans les geôles coloniales, *Thi Tù tưng thoi*).

## I. VIE ET MORT DES LETTRÉS DE 1907

L'âge d'entrée dans la notoriété publique est plus élevé que pour la génération précédente. Plus de 80 % de l'effectif atteignent la majorité au moment de leur entrée dans l'Histoire.

Autre marque du temps, les données relatives au cursus scolaire (et professionnel), à la nature des diplômes... tendent à se complexifier de manière considérable rendant la comparaison des sous-groupes extrêmement malaisée. La mise en place de l'État colonial dans le Sud puis dans le Nord (sous une forme différente) pour s'étendre à l'ensemble « Indochine française » avec la constitution de Cinq « Pays » (l'Annam, le Tonkin, la Conchinchine, le Cambodge et le Laos sans parler de la concession chinoise de Kwang Tchéou Wan !) en est responsable.

La transparence entre la hiérarchie universitaire et la hiérarchie administrative est de ce fait mise en cause tant par le système de « promotion politique » dont bénéficient Pham Quynh, Hồ Biêu Chanh, Nguyễn Chanh Sat, que par le refus, en sens inverse, des grands lauréats des Concours tels Đào Nguyễn Phô, Huỳnh Thúc Khang (supra), Hoàng Tang Bi, Du'ông Ba Trac... de s'engager dans la carrière mandarinale.



De même, la disparité entre le système d'enseignement traditionnel (S.E.T.) et celui créé pour les besoins de la société coloniale est à l'origine des écarts considérables. En effet, alors que les plus jeunes lauréats des concours descendent rarement en dessous de vingt ans, hormis Du'ong Ba Trac (17 ans), comme Nguyễn Quyên (21), Nguyễn Thu'ong Hiên (21), Lu'ong van Can et Bui Ky (ie), les jeunes diplômés du Collège des interprètes (dont le niveau correspond au brevet de l'enseignement primaire supérieur) sont encore des adolescents : Nguyễn Van Vinh (14 ans), Pham Quynh (16 ans), Nguyễn van Ngoc (17) et Pham Duy Tôn (18). A priori, tout semble les séparer de la cohorte des vieux lauréats de concours tels que Nguyễn Dô Muc reçu Tu Tài à 43 ans, Đào Nguyễn Phô, Hoàng Giap à 38 ans, Phan Bôi Châu, Giai Nguyễn à 36 ans et Cao Xuân Duc, Cu nhân à 35 ans (28).

Comparée au groupe de 62, cette génération gagne en *longévité*. Si l'âge moyen reste 60 ans et la tranche « modale » de 40 à 69 ans, — caractéristiques en tout point comparables —, il faut souligner l'importance relative de la tranche de 70 ans et plus (40 % contre 12 % en 1862).

#### NATURE DES DÉCÈS

	Effectif	%
(1) Mort naturelle	23	57
(2) En exil (y.c. régime de résid <sup>ce</sup> . surv <sup>ée</sup> . et de baigne prolongé)	9	23
(3) Suicide (p. raisons politiques)	1	2
(4) Tués à la guerre	1	2
Condamnés et exécution politique	3	8
Cas non connus	3	8
Total	40	100

- 2 — On inclut dans cette rubrique non seulement les personnalités ayant trouvé la mort en exil comme Du'ong Ba Trac (Singapour), Nguyễn Thu'ong Hiên (Chine), Nguyễn Quyên (Ben Tre), Lu'ong van Can (Cambodge) ou Phan Bôi Châu (Hué) mais aussi les Lettrés ayant décédé au lendemain d'un long séjour en prison ou au baigne comme Đào Nguyễn Pho, Lê Dai, Ngô Du'c Ké ou Phan chu Trinh.
- 3 — Le seul suicidé en question était le Dr Nguyễn van Thinh, Président du Conseil de l'éphémère République de la Cochinchine (1947).
- 4 — Il s'agit de Hồ Tung Mâu (1951).

(28) Pour les distinctions universitaires, voir supra.

Ce gain en « longévité » s'explique par des raisons historiques. Avec le début du siècle, nous entrons dans la phase calme, « pacifiée » de la colonisation. Même si le mouvement de protestation contre les impôts de 1907-1908 allait provoquer la répression brutale contre les Lettrés du Centre, il restait un événement *local*. La reconversion de la lutte patriotique de militaire (la phase Càn Vu'o'ng) en politique et culturelle paraît irréversible même si les initiatives d'insurrection armée se dessinent de temps à autre.

Parmi les plus âgés de cette génération, citons Nguyễn Dô Muc (82 ans), Cao Xuân Dục (81 ans), Hồ Chí Minh (79 ans). Les disparus les plus jeunes du groupe, le poète Tu Xu'o'ng et le Tiên Sĩ Trần Qui Cap, meurent à 37 ans, l'un de misère, l'autre victime de la Terreur Blanche (impériale) de 1908.

La stabilité de la société coloniale est perceptible : 57 % de morts naturelles contre 50 % précédemment. Ce qui ne signifie pas que nous entrons dans ce que Nguyễn Khắc Viện appelle, à tort, la période d'assoupissement des Lettrés. Il suffit de constater le nombre de personnes ayant décédé en exil : 23 %. Les personnes suicidées, tuées et exécutées sont toutes des victimes du début des hostilités de 1945-1954.

## II. LA GÉOGRAPHIE DES LETTRÉS DE 1907

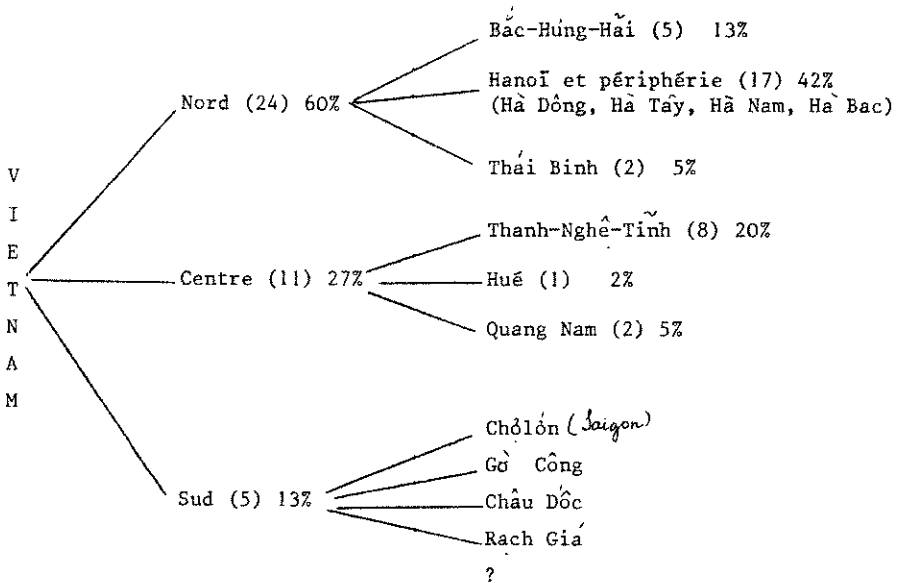
L'identité géographique des Lettrés de cette génération témoigne à elle seule du caractère transitoire d'une nation en devenir. A une organisation sans cesse remise en cause par l'administration des Nguyễn (de Minh Mênh à Tu' Duc) s'ajoutent, de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle à la réunification du Vietnam sous le régime actuel (1975), une série de restructurations géographiques (coloniales, partage du pays en deux zones, etc.) rendant la localisation de ce groupe extrêmement malaisée. Nous utilisons, outre la bibliographie mentionnée, les dernières publications de Hanoi comme celle de Hoàng Dao Thuy, *Đi tham Đất Nước* (Visiter le Pays) (29), qui donne force détails (souvent intéressants) sur le plan historique, politique et touristique... tout en omettant de fournir une cartographie indispensable !

La comparaison avec le groupe de 1862 laisse apparaître un certain nombre de *changements* importants sur le plan géographique. Si le Sud, avec 13 % (contre 18 % précédemment), reste toujours à l'écart du mouvement intellectuel — encore qu'il faille signaler l'effacement relatif de la périphérie Nord de Saigon et le déclin des provinces comme Gia Dinh ou Bien Hoa en faveur des provinces du Delta du Mékong, le rapport est *inverse* entre le Nord (qui passe de 36 % en 1862 à 60 % en 1907) et le Centre (de 45 % à 27 %).

Dans le Nord, Nam Dinh connaît un déclin spectaculaire ; l'ancien centre intellectuel de l'ensemble du pays s'efface devant un « nouveau » venu, Hanoi (promue capitale politique et administrative de l'Indochine française et siège du gouvernement général) et sa périphérie qui détiennent avec 42 % (17) le record absolu, suivis de loin par Bac-Hung-Hai (13 %) et Thai Binh (5 %).

---

(29) Hoàng Dao Thuy, Hanoi, 1978.



Quant au Centre, si les trois provinces du Nord (Thanh-Nghê Tinh) maintiennent une position encore enviable de brillant second avec 20 % (contre 23 % précédemment), Hué, l'ancienne (et la toujours actuelle) capitale impériale des Nguyen, semble avoir perdu son rayonnement d'antan sur le plan politique et intellectuel.

Notons enfin la persistance de la caramilla littéraire et intellectuelle autour des centres d'excellence concentrés dans la province du Sud de Hanoi, Ha Dong, avec ses onze intellectuels et dans le Nord de Hué, Thanh-Nghê-Tinh avec 8. Ainsi la sous-préfecture de Hoan Long à Hà Đông a vu naître Lê Dai et Phan Kê Binh, celle de Phuong Vu (*idem*) les deux piliers du journalisme du Nord, Nguyễn van Vinh et Phạm duy Tôn, celle de Nam Dàn (Nghe An) le lettré Phan Bôi Châu et Hồ chi Minh.

### III. L'ORIGINE SOCIALE DES LETTRÉS DE 1907

En un demi-siècle (1862-1907), le paysage social aura peu changé tant la reproduction sociale de l'intellectuel de cette génération est en tout point comparable à la précédente.

Pourtant, les signes avant-coureurs du changement se manifestent à deux niveaux : déclin de la paysannerie (de 22 % à 18 %) et apparition des fils de gros propriétaires fonciers du Sud. On peut, dans ce dernier cas, parler de nouveaux intellectuels issus d'une nouvelle classe produite par la colonisation (en Cochinchine) et par l'Université française (métropolitaine). Il s'agit de l'ancien interne des hôpitaux de Paris Nguyễn van Thịnh (30) et de l'avocat Gilbert Trần Chanh Chiêu.

(30) Selon P. Devillers, o.c.

Classes sociales d'origine	Effectif	%
Paysans	5	18
Gros propriétaires fonciers du Sud	1 (ou 2 ?)	4
Lettrés	13	48
Lettrés-fonctionnaires	8	30
Total	27	100

Bien que le taux de cas non connus soit de 32 %, il concerne surtout l'origine sociale des Lettrés du Nord et du Centre. Nos hypothèses en faveur de la prédominance du milieu lettré (du groupe de 1862) conservent toute leur valeur ici.

### Les fils de paysans

Alors que les fils de gros propriétaires fonciers du Sud constituent l'élément inédit de ce groupe, la diminution des fils de paysans intervient également dans la perspective d'une société en pleine transition.

La nature mixte mi-paysanne mi-lettrée de l'origine sociale des intellectuels de cette génération est mise en évidence dans le cas de l'écrivain sudiste, Hô Biêu Chanh. Né dans un village (Tiên Hiên) de la province de Go Công, ce fils de paysan est un pur produit du système scolaire et administratif conchinchinois. Pourtant Hô Biêu Chanh a commencé ses études en apprenant la langue chinoise classique sous la direction de son père — qui était aussi (le) maire (hu'o'ng chu) du village natal.

Le chef du mouvement moderniste lettré (Đông Kinh Nghĩa thực), Luong van Can est né en 1854 à Nhi Khê (Ha Dong). Selon son biographe Nguyễn Hiên Lê (*Đông Kinh Nghĩa thực*, p. 45), L.V. Can est né dans une famille paysanne pauvre. Reçu Cu' nhân à 21 ans, L.V. Can se consacre à l'œuvre réformatrice jusqu'à sa mort (31).

Selon son biographe N.V. Xuân (*Phong trào Duy Tân*), le lettré Trần Qui Cap originaire de Quang Nam est également issu d'une famille de paysans pauvres du Centre. Très jeune, il a dû travailler pour venir en aide à sa mère. Ceci ne l'empêche pas d'être reçu Tiên Si en (l'an) 1904 (32).

### Les Fils de Lettrés

Ceux-ci se répartissent en deux groupes, celui des lauréats non-fonctionnaires et celui des Lettrés non-lauréats.

Dans le premier, citons le père de Hô Chi Minh, le Pho Bang Nguyễn

(31) Nguyễn Hiên Lê, *Đông Kinh nghĩa thực* (Institut de la Juste Cause du Tonkin), Saïgon, 1968.

(32) Nguyễn Văn Xuân, *Phong trào Duy tân* (Le mouvement Modernisation), Saïgon, 1969.

Sinh Huy, le père de Lu'o'ng Truc Dam, le Cu nhân Luong Van Can et celui de Vo Liêm Son.

Font partie du 2<sup>e</sup> groupe, les pères de Hô Tung Mâu, Huynh Thuc Khang, Lê Dai, Phan Bôi Châu, Phan Van Truong. Il est superflu de souligner la dégradation accélérée de la condition lettrée au cours de cette phase de l'histoire tant sur le plan matériel, — concurrencés par les diplômés des Écoles Coloniales et réduits souvent au chômage (33) —, que politique — tenus en suspicion par les autorités coloniales.

La déchéance physique et sociale du grand poète Trân Tê Xuong rappelle à ce sujet la grande misère (et grandeur) des Lettrés vietnamiens à la fin du siècle. Elle annonce le destin analogue du poète de la 3<sup>e</sup> génération, Tan Đà Nguyễn Khắc Hiêu.

### Les Fils des Lettrés-Fonctionnaires

Cette dernière composante de la classe intellectuelle de 1907 comprend le Pho Bang Bui Ky (fils du Tiên Sĩ Bui Thuc), le poète Du'o'ng Lâm (frère cadet de Thu'o'ng Thu Du'o'ng Khuê), Dang Nguyễn Côn (fils du Cu nhân Dang Thai Hài), Hoàng Tang Bi, Ngô Duc Kê (fils de Tham Tri Ngô Huê Liên), Nguyễn Đỗ Muc (du Hoàng giáp Nguyễn Don Du'o'ng), Nguyen Thu'o'ng Hien (du Thu'o'ng Thu Nguyễn-Thu'o'ng Phien), Du'o'ng Ba Trac (frère de Du'o'ng Quang Ham et Du'o'ng Tu Quan) et Phan-Kê Binh.

#### IV. SCOLARITÉ DE LA GÉNÉRATION 1907

Régimes d'Études	Effectif	%
Études modernes	7	17
Études mixtes <i>stricto sensu</i>	3	8
Études mixtes <i>lato sensu</i>	30	75
Total	40	100

Le début du siècle est marqué par la volonté de la France de consolider le statut colonial sur l'ensemble des territoires réunis dans le cadre de l'Indochine française (Vietnam, Cambodge, Laos). Pour atteindre cet objectif, elle s'est donné comme mission de créer, en s'adaptant aux circonstances, aux hommes et aux conditions spécifiques de chaque « pays » (*ky*), des structures nouvelles appelées à assurer l'hégémonie de la nation protectrice. L'école nouvelle et la politique d'éducation coloniale s'inscrivent dans cette nouvelle perspective surtout après la relève des Amiraux par les fonctionnaires civils à la

(33) Voir Nguyễn Thê Anh, *L'élite vietnamienne et le fait colonial dans les premières années du XX<sup>e</sup> siècle*, in *Revue Française d'Histoire d'Outre-Mer*, LXXII (1985), n° 268.

tête du gouvernement général de l'Indochine. Le paysage culturel et scolaire prend de ce fait une tout autre dimension. De monolithique en 1862, il devient polymorphe comme l'atteste le tableau ci-dessus qui illustre la coexistence entre deux types d'école formant des intellectuels majoritairement « mixtes ».

Prenons, à titre d'exemple, le cas des intellectuels ayant reçu une formation « moderne » (coloniale). Il s'agit de personnes ayant un cursus scolaire entièrement inscrit dans le cadre d'un enseignement nouveau mis en place soit directement soit indirectement par les autorités coloniales. Collèges et lycées d'enseignement secondaire général (enseignement primaire-supérieur) ou Collèges de formations spécialisées (Interprétariat, fonctionnariat ou Hâu Bô), facultés (ou embryons de facultés) et grandes écoles du système universitaire métropolitain (École coloniale).

Apparemment, il s'agit de « purs » produits du système éducatif colonial. Il faut toutefois se garder de marquer ces « appareils » d'État et « missionnaires » du sceau d'irréversibilité et d'infamie par rapport à l'école « laïque » confucéenne. Les structures les plus volontaristes doivent s'adapter à la rigidité relative de la mutation intellectuelle. Ainsi, l'École de Hâu Bô à Hué et Si Hoan à Nam Dinh destinées à former les cadres subalternes de l'administration coloniale et dynastique fonctionnent durant cette période sur le mode de la *mixité asymétrique* (ou bien domination des études littéraires sino-vietnamiennes sur les études modernes réduites à la portion congrue : langue française, rudiments de calcul... ou bien domination des études franco-vietnamiennes sur la... langue classique !). Le cursus scolaire et universitaire du futur président Ngô Đình Diêm obéit à cette double exigence : études primaires-supérieures dans un collège privé (missionnaire) : l'Institut Pellerin, diplôme de fin d'études primaires-supérieures, admission au Collège du fonctionnariat, diplomation et entrée dans la carrière de fonctionnaire du Protectorat (Annam) à 23 ans.

Le fait de « choisir » la voie moderne fait partie d'une stratégie de *reconversion* pour les uns (les anciens Lettrés que menace le « chômage ») et celle du *détour* pour les autres (revenir aux études anciennes, sino-vietnamiennes, au terme d'une carrière de fonctionnaire « réussie »).

Il faut, de ce fait, en finir avec une vision linéaire et « totalitaire » d'une sorte de « trajectoire » obligée de la Collaboration, via les appareils scolaires coloniaux, — vision chère à un bon nombre d'historiens de gauche (Huynh Kim Khanh, *Vietnamese Communism*, 1925-1945).

L'existence d'une gamme extrêmement variée de situations de « converti scolaire » empêche la simplification outrancière : il y a si peu de convergence entre les plus « francisés » des acculturés — tels que certains « conseillers coloniaux » (34) représentant les propriétaires latifundiaires du Sud perdant jusqu'à oublier l'usage de la langue maternelle et des hommes qui, bien qu'issus des mêmes établissements tels que Hô Biêu Chanh, Pham Duy Tôn, Pham Quynh... conservent toujours leur formation classique d'origine (ou d'auto-didactes), entre les francophiles tels que Bui Quang Chiêu et Pham Ouynh et les nationalistes tels que Phan van Truong, Nguyễn Văn Ngọc et Gilbert Trần Chanh Chiêu, — qu'on est en droit d'hésiter à considérer l'école comme un facteur de détermination... idéologique en soi et pour soi !

Quant aux hommes ayant reçu une double formation stricto sensu, il s'agit

---

(34) Que brocardent impitoyablement les journaux et publications de gauche de *La Lutte* à *Ngay Nay*.

d'intellectuels qui ont parcouru à des titres divers un double cursus, classique et moderne. Les cas de figures sont multiples. Tel apparaît le cas de Hồ Chi Minh qui a déjà reçu une formation lettrée très solide auprès de son père, le Pho Bang Nguyễn Sinh Huy, avant de découvrir, en autodidacte, les sciences occidentales en Europe et en U.R.S.S. (via l'École des Cadres du Komintern). Le Lettré Vo Liêm Son cumule le titre de Cu nhân des C.T. (1912) et le Diplôme de fin d'études de l'enseignement secondaire indochinois (en 1911). Bien que diplômé du Collège des interprètes (à 17 ans), Nguyễn van Ngoc est surtout un homme de double culture. Enfin Bui Ky représente le profil haut de cette catégorie en réunissant à la fois le titre de vice-docteur (Pho bang) des concours triennaux (1909) et de diplômé de l'École coloniale (1910-1912).

Mais ce sont surtout les intellectuels qui combinent un *cursus dominant lettré* et un *cursus dominé franco-vietnamien* (Études mixtes lato sensu) qui représentent le cas majoritaire (avec 75 %).

Là encore, la situation est plurielle et complexe, allant des Lettrés « purs » tels le Hoàng giap Nguyễn Thu'o'ng Hiên ou le premier Cu nhân Phan Bội Châu (35) — pensant, écrivant en chinois classique jusqu'à la fin de leur vie

#### Distinctions académiques et niveaux

Grades <sup>1</sup> (Equivalences)	Effectif	%
Tú Tãi ( Bac) <sup>2</sup>	11	31
Cử nhân (et Assim.) <sup>3</sup>	10	29
Tiên Sĩ (et Assim.) <sup>4</sup>	14	40
Total	35	100

1 — Dans les deux cas (MM. Bui Ky et Phan van Truong), nous comptons deux fois les titres dont ils sont titulaires car ils émanent de deux systèmes d'enseignement non équivalents.

2 — Parmi les titulaires du Tu Tai/Bac nous comprenons à la fois les Tu Tai ss (stricto sensu) et les diplômés de l'enseignement secondaire général (ou spécialisé) franco-vietnamien (D.E.P.S.I.).

3 — Pour les Cu nhân, ie : Cu' nhân s.s. et diplômés de l'École coloniale.

4 — Pour les Tiên sĩ, ie : Tiên sĩ s.s. et diplômés du 3<sup>e</sup> cycle (Droit, Médecine, etc.) des universités françaises.

(35) V. témoignage de Quang Dam in *Ông gia Bên Ngu*, p. 91. Les écrits en Quốc ngữ de Phan ont été retranscrits par son secrétaire particulier. Collectif d'auteurs, *Le vieillard du débarcadère Ngu*, Hué, 1982.

— aux Lettrés « acculturés » maîtrisant les deux langues comme Huynh Thuc Khang, Ngô Duc Kê ou Phan Chu Trinh. Leur trajectoire culturelle du classique au moderne est inverse par rapport au premier groupe (Études modernes) car c'est la *reconversion politique* (réformisme confucéen) qui constitue la condition même de leur reconversion culturelle (apprentissage de la langue française).

Enfin, au cours de cette période, ce n'est pas l'échec ni le boycott des concours triennaux qui constituent l'événement en soi mais plutôt le refus massif d'entrer dans la carrière « mandarinale » de l'État traditionnel. La prédominance des Lettrés réformateurs et modernistes se fait sentir de tout son poids ici, même si, comme l'a signalé Nguyễn thé Anh (in art. cité), le marché de l'emploi tend à se rétrécir sous la tutelle coloniale.

A part une infime minorité qui accepte de participer au pouvoir et accède de ce fait au grade élevé, une écrasante majorité de lauréats (surtout les Tiên Si) s'écarte du fonctionariat et préfère s'orienter vers les activités mi-culturelles, mi-politiques dans la mouvance du Duy Tân (Modernisation).

## L'enseignement franco-vietnamien au début du siècle

La course aux diplômes ne revêt plus, au cours de cette période, la même signification selon les systèmes d'enseignement suivis. Le tableau ci-contre ne reflète qu'imparfaitement la coexistence et la concurrence entre deux écoles : l'une, majoritaire, représentant l'ancienne, l'autre, minoritaire, la nouvelle.

La nature transitoire de l'enseignement franco-vietnamien et de l'enseignement traditionnel apparaît comme la caractéristique dominante dans l'évolution des institutions scolaires du début du XX<sup>e</sup> siècle. Ainsi, l'arrêt du Résident supérieur (par intérim) au Tonkin du 16 novembre 1906 réorganise l'enseignement traditionnel selon cette même logique occidentale en reproduisant un édifice à trois étages : le premier degré (*Áu hoc*) relevant de la compétence des Communes, le deuxième (*Tiêu hoc*) et le troisième (*Trung Hoc*) de l'État.

L'enseignement élémentaire fait l'objet d'un simple contrôle de l'État et repose sur les Maîtres recrutés par les Communes et qui sont chargés comme jadis de transmettre aux enfants les premières notions de la Morale confucéenne en sino-vietnamien. Un examen de fin de cycle (*Tuyên*) sanctionne les études.

L'enseignement intermédiaire (*Tiêu hoc*) se déroule dans les Écoles officielles des *Huyên* (sous-préfecture) et *Phu* (préfecture) placées sous la responsabilité des *Huân Dao* et *Giao Thu* (Mandarin enseignant) qui y enseignent en sino-vietnamien la morale, la littérature classique, l'histoire de Chine et celle du Vietnam. L'essentiel du programme porte sur l'étude des Quatre Livres (*Tu Thu*). L'introduction du quóc ngu est limitée à l'étude de quelques notions d'histoire, de la géographie et des sciences naturelles tandis que celle du français est facultative. Un examen annuel (*khao khoa*) sanctionne la fin du cycle. L'enseignement supérieur (malgré son nom de « *Trung Hoc* ») se déroule dans un établissement dirigé par un Doc Hoc (Mandarin de 5<sup>e</sup> degré, 1<sup>re</sup> classe) à l'échelon de la province. L'enseignement de la morale, de la littérature classique, de l'histoire et de l'administration puise ses sour-



ces dans les Cinq Livres anté-confucéens (*Ngu Kinh*) avec les mêmes « portions congrues » réservées à l'étude du quôc ngu et de la langue française.

Au terme de leurs études, les étudiants admis à un examen probatoire (*Hach*) sont seuls autorisés à se présenter aux concours provinciaux (*Thi Huong*). Aux épreuves « classiques » en langue sino-vietnamienne s'ajoutent d'autres en quôc ngu et en français. Quant au concours pour le Doctorat, le régime ancien reste valable (A.N.F.O.M. 48.044).

La suppression des concours triennaux en 1915 et 1918 constitue le terme logique d'un système d'enseignement en porte-à-faux avec l'environnement économique, social et politique.

A partir de cette date, l'entrée dans la carrière mandarinale stricto sensu (Nord et Centre) sera assurée par les *Collèges de Hâu Bô* (Hué) et *Si-Hoan* (*Nam Dinh*) qui seront à leur tour relayés par l'École supérieure de droit et d'administration de l'Université de Hanoi. Quant à l'encadrement colonial (dans le Sud), il sera pris en charge par les institutions d'enseignement primaire-supérieur indochinois qui dérivent elles-mêmes des anciens Collèges d'Interprètes de la première génération.

Enfin l'embryon de la future Université indochinoise dont la fondation est esquissée dans le Décret de création du 16 mai 1906 du gouverneur général P. Beau, il ne joue pour l'instant qu'un rôle décoratif — à l'exception de l'École de médecine, comme « contrepoids » face au succès du Mouvement *Dông Du* (A.N.F.O.M. 48.042).

Pour mieux rendre compte de cette pluralité, attardons-nous davantage aux détails dans un deuxième tableau représentant les grades délivrés par l'une et l'autre *séparément*.

Titres		Effectif	%
Tú Tai des C.T.		5	11
Cú nhân des C.T.		8	19
Tiên Si des C.T.		11	26
Titres délivrés par l'École franco-vietnamienne	Fin d'Ét <sup>des</sup> sec. G <sup>les</sup>	1	6 %
	Fin d'Ét <sup>des</sup> sec. & spécialisées (Coll. des Interprètes et Hâu Bô)	5	11 % 28
	Ét <sup>des</sup> supérieures (Métropolitaines)	5	11 %
Divers (non-candidats, études inach., échecs)		7	16
Total		42*	100

\* Voir tableau précédent.

Ce tableau marque l'entrée en force et en nombre des nouveaux produits de l'école franco-vietnamienne (28 % contre à peine 6 % de la génération

précédente) en même temps qu'il dévoile le caractère essentiellement utilitaire, instrumental de celle-ci (prédominance des études « spécialisées », interprétariat, sur les formations générales).

Rien *a priori* ne semble unir ce groupe d'*agents de liaison* au sens propre et figuré du terme à celui des lauréats des concours triennaux sinon « l'interpénétration » des carrières chez certains et la persistance d'un fond culturel dérivé de la culture confucéenne (la formation lettrée initiale).

C'est de ce plus petit dénominateur commun (culture confucéenne) que prend naissance l'entreprise de rapprochement culturel entre l'Occident et l'extrême-Orient à travers la presse moderne (*Nam Phong Tap chi*, *Dông Du'o'ng Tap chi*) et son instrument privilégié, le *quốc ngữ*.

En attendant ce moment de *fusion*, vers 1917-18, avec la parution de la Revue *Nam Phong*, notons tout de même certaines tendances dominantes dans chacun de ces deux groupes.

Alors que les nouveaux diplômés se sont présentés en ordre dispersé (quant aux lieux de naissance, de formation et de « diplomation »...), le système des concours triennaux continue à générer les mêmes affinités « confraternelles » au sein des promotions, des localités et des centres d'excellence.

L'insistance avec laquelle les biographes vietnamiens décrivent les rapports entre maîtres et élèves de l'école classique est tout à fait révélatrice d'un état d'esprit, d'un type de solidarité introuvable dans l'école moderne.

Parlant de Phan Bôi Châu, Tôn Quang Phiêt (son historien de Hué), évoque avec émotion de rôle de ses maîtres : le Tham Hoa Hoàn Sơn Nguyễn Duc Dat, le Sơn Phong su Nguyễn Thúc Tu (collectif d'auteurs, *ông gia Bên Ngu*, Le vieillard du débarcadère Ngu) ; Huynh thuc Khang, historien et disciple de Phan Chu Trinh, évoque l'image fière et intègre de son maître le Dộc Học Trần Ma Sơn (*Phan Tây Hồ Tiên Sinh Lịch sử*) ; Nguyễn Hiên Lê ne tarit pas sur les liens d'amitié liant le Tham Hoa Vũ Phạm Ham et son élève « chéri » Lê Dai (36), Nguyễn Văn Xuân, sur le rôle des maîtres confucéens modernistes comme les Tiên Sĩ Trần Qui Cap, Ngô Du'c Kê... dans la propagation des idées réformistes dans le milieu lettré des années 1907-1908 (37).

Le même esprit de camaraderie et de solidarité règne parmi les lauréats qui se sont affrontés, éprouvés et connus au cours des compétitions universitaires. Ainsi des sessions de 1894-1895 sortiront le Tiên Sĩ Tu Dam, le Pho Bang Dang Nguyễn Cán et le Tu Tài Trần Tê Xu'o'ng. Celles de 1900-1901 ont vu couronner la carrière universitaire des candidats Ngô Duc Kê (reçu Tiên Sĩ), Phan Chu Trinh (Pho Bang) et Du'o'ng Ba Trac (Cu nhân). Celles de 1903-1904 ont vu briller enfin le nom de Phan Bôi Châu (reçu premier Cu nhân), de Lu'o'ng Truc Dàm et des Tiên Sĩ Trần Qui Cap et Huynh Thuc Khang.

Ce n'est assurément pas par hasard si on les retrouve ensemble dans les divers mouvements politiques et culturels qui vont marquer la vie politique et culturelle du Vietnam entre 1907 et 1925.

(36) In *Dông Kinh Nghĩa Thục*, o.c.

(37) In *Phong trao Duy tân*, o.c.

## V. LES « CARRIÈRES » INTELLECTUELLES DU DÉBUT DU SIÈCLE

Diplômes- Carrières	Effectif	%
Lettrés non-lauréat	7	18
Lauréats non-fonctionnaires <sup>(1)</sup>	13	32
Lauréats fonctionnaires <sup>(2)</sup>	10	25
Nouveaux Diplômés- fonctionnaires	7	17
Nouveaux Diplômés- non-fonctionnaires	3	8
Total	40	100

- 1 — Le Tiên Sĩ Trần Qui Cap peut être considéré à la fois comme faisant partie du groupe de lauréats non fonctionnaires (ce qui est vrai au début de sa carrière) et de celui de lauréats fonctionnaires (puisqu'il a accepté un poste de Giao thu par la suite pour venir en aide à sa mère).
- 2 — A part Cao Xuân Duc et Du'ông Lâm (Thu'ông Thu) et le Tông Doc Tú, Dam, les autres lauréats-fonctionnaires n'ont connu qu'un court passage dans le cadre de l'administration traditionnelle (VI<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> degrés) avant de *dévier* soit sur la voie — minoritaire — coloniale (Nguyễn Can Mông), soit sur la voie — majoritaire — du militantisme politique et culturel (Đào Nguyễn Phô, Dang Nguyễn Cấn, Nguyễn Quyên, Nguyễn Thu'ông Hien, Phan Chu Trinh).

### Situation des lettrés non-lauréats

Trois cas de figure se présentent parmi les membres de ce groupe : les partisans des mouvements réformistes lettrés, les membres fondateurs du Parti communiste vietnamien et les écrivains et journalistes groupés autour de la revue *Nam Phong*.

Parmi les premières, il faut citer le Lettré du Centre, Hô ta Bang, un des artisans actifs de Phan-Thiet du Mouvement *Duy Tân* d'obédience Phan chu Trinh et le Lettré du Nord, Nguyễn Phan Lang, sympathisant du Đông

Kinh Nghia Thuc et auteur du « *Thiệt Tiền Ca* » (Le chant de la monnaie métallique), célèbre poème contestataire et... moderniste.

Admirateur des Lettrés modernistes du Centre et surtout de Nguyễn Lô Trach, Hồ ta Bang (originaire de Hué) fut à l'origine d'une des premières entreprises industrielles qui s'inspirent directement du programme économique, social et culturel des Lettrés modernistes, la Société de Fabrication du Nuoc Nâm *Liên Thành* et de l'Institution *Duc Thành* qui lui est associée (et où enseigna le jeune Hồ chí Minh). Il s'agit d'une expérience-phare de cette époque tant par l'importance dans l'histoire du commerce et de l'industrie artisanale du Vietnam contemporain que par sa valeur symbolique car Liên Thành a survécu à toutes les épreuves de l'histoire jusqu'en 1975 (v. Hồ Ta Khanh, *Thông su công ty Liên Thành*, Paris, 1983).

Font partie du deuxième groupe, Hồ chí Minh et son compatriote du Nghệ Tĩnh, Hồ Tung Mâu. Chacun de ces intellectuels personnifie les trajectoires-types du cheminement du confucianisme moderniste (et nationaliste) au marxisme-léninisme.

Si Hồ Chí Minh représente le parcours « occidental » de la reconversion du confucianisme au communisme asiatique (via Paris-Moscou-Canton), Hồ Tung Mâu incarne, quant à lui, le parcours « purement » asiatique en prenant le chemin de l'émigration politique le conduisant du Vietnam en Chine par l'intermédiaire du *Vietnam Quang Phục Hoi* (Restauration du Vietnam) et du *Tâm Tâm Xa* (Société des Cœurs) c'est-à-dire des organisations politico-militaires mises en place sur le territoire chinois par les Lettrés Phan Bội Châu et Nguyễn Thu'ong Hiên après l'échec du Duy Tân et la Terreur Blanche qui s'ensuivit (v. G. Boudarel, *Extrême-gauche et nationalisme vietnamien* in Collectif d'auteurs, *l'Histoire de l'Asie du Sud-Est*, P.U.L., 1981).

Enfin, notons la présence tout à fait révélatrice du changement social d'un groupe de Lettrés regroupés autour d'un autre pôle de reconversion par excellence, la revue *Nam Phong*. Pour ces Lettrés gagnés à la cause de la collaboration avec la France, la politique de dialogue inter-culturel conçue et imaginée par les gouverneurs généraux qui ont pris la direction des affaires indo-chinoises à la suite des Paul Beau, Paul Doumer, A. Sarraut, M. Long, etc. constitue assurément une seconde chance à saisir. Il en est ainsi de Nguyễn Ba Học qui, candidat malheureux aux concours triennaux, se convertit à l'étude du français et du quốc ngữ... Ayant trouvé un poste de professeur, il deviendra un des piliers de la Revue à côté de Pham Quynh.

Il en est de même de l'écrivain Nguyễn Trong Thuât, l'auteur de l'un des premiers romans « modernes » vietnamiens, *Qua dua do* (Légende de la Pastèque). Comme N. Ba Học, Thuât a mis sa double culture au service d'une langue moderne, vivante, dépouillée de la rhétorique traditionnelle. Il est par ailleurs le premier traducteur en quốc ngữ de l'œuvre majeure du célèbre médecin traditionnel Hai Thu'ong Lan Ong (*Thu'ong Kinh ky su*) (Journal de voyage dans la capitale) et d'un lexique (*Việtvan tinh nghĩa*).

Lettré sudiste, Nguyễn Chanh Sat a fait ses premières armes d'écrivain dans une revue locale d'inspiration moderniste créée par Gilbert Trần Chanh Chiêu, le *Nông Cỗ Min Dam* (Revue de l'Agriculture et du Commerce). Il est associé à ce titre également à l'œuvre de rénovation du Théâtre traditionnel (*Cải Lu'ong*). Nommé substitut du Procureur à la Cour d'Assise de Saïgon, sans doute pour sa réputation littéraire autant que pour ses convictions politiques affirmées, N. Chanh Sat est promu sous-préfet honoraire en 1936.

## Les lauréats non-fonctionnaires

Alors que les fonctionnaires (tous cadres compris) représentent à eux seuls plus de 75 % du groupe 1862, ils ne représentent plus qu'à peine la moitié du groupe de 1907 (43 %).

Ce chiffre indique bien tout le poids des Lettrés, lauréats non-fonctionnaires, dans cette génération. On assiste ainsi à un déplacement spectaculaire des activités administratives aux activités relevant plutôt de la société civile (culturelle, littéraire, voire commerciale et industrielle), une sorte d'ouverture vers le monde moderne.

Comme précédemment, celui-ci se scinde en deux sous-groupes à partir d'une ligne de démarcation séparant les « culturalistes » soucieux avant tout de promouvoir le dialogue transculturel dans l'esprit du *Nam Phong* des Lettrés modernistes tournés davantage vers l'avenir politique du Vietnam dans ses rapports avec la nation protectrice.

Le premier comprend le Tu Tài Nguyễn Dô Muc, le Tu Tài Nguyễn Huu Tiên et le Cu nhân Phan Kê Bình.

Nguyễn Dô Muc fut le principal collaborateur de Nguyễn van Vinh dans l'équipe de Rédaction de la Revue *Đông Du'ong Tap chi*, préfiguration de la célèbre Revue *Nam Phong* T.C.. Il s'agit d'une publication résolument francophile à l'image de son fondateur, l'écrivain Nguyễn van Vinh. N. Dô Muc apportait à cette Revue ses qualités d'écrivain maîtrisant admirablement la langue classique. Ses traductions des grands romans chinois en quốc ngữ font date dans l'histoire de la littérature vietnamienne (*Tay Su'ong Ky, Đông Châu Liệt Quốc*) (38).

Son collègue Nguyễn Huu Tiên représentait pour *Nam Phong* ce qu'était N. Dô Muc pour *Đông Du'ong Tap chi*. Reçu deux fois au grade de Tu Tai, Tiên était le fameux traducteur et commentateur du *Louen Yu* (Entretiens) de Confucius (*Luân ngu quốc van giai thich*) et, en collaboration avec Nguyễn Dôn Phuc, un autre lettré de *Nam Phong*, du *Mencius* (*Manh Tu' Quốc van giai thich*).

Comme les deux premiers, le Cu nhân Phan Kê Bình est connu surtout comme le traducteur du Roman des Trois Royaumes (*Tam Quốc Chi*) et l'auteur de *Nam Hai Di Nhân liêt Truyện* (Biographie des Hommes célèbres du Vietnam, 1912), du *Việt Han van Khao* (Études critiques sino-vietnamiennes, 1918) et du *Việt nam Phong Tục* (Mœurs et coutumes au Vietnam, 1915).

Quant au groupe des Lettrés modernistes, il se scinde en deux sous-groupes régionaux : le premier étant composé de Lettrés du Nord réunis autour de l'Institut du Tonkin (*Đông Kinh Nghĩa Thục*) et de la revue *Dang Cỏ Tùng Bao* qui ont joué un rôle essentiel dans la diffusion des idées de réforme et d'ouverture vers l'Occident et le second, celui de *Duy Tân* (Modernisation) particulièrement actif dans le Centre (et, dans une certaine mesure, dans le Sud), encore que ces deux groupes s'inspirent communément du réformisme lettré de Nguyễn Truong Tô et de Nguyễn Lô Trach et coordonnent, tant que faire se peut, leurs efforts du début jusqu'à la fin.

(38) Chefs-d'œuvre de la littérature romanesque et historique chinoise. Le premier est une transposition vietnamienne de *Xi Xiang Ji* (L'aile occidentale de la Maison), un conte de Yuan Zhen (779-831). Le second est un roman historique racontant les intrigues qui accompagnent le déclin des Zhou orientaux (Tong-Tchéou lie-Kuo-tseu).

Fait partie du *Đông Kinh Nghĩa Thục* le lettré Du'o'ng Ba Trac, militant nationaliste actif du mouvement et déporté à ce titre au bagne de Poulo-Condor. Compagnon de Trần Trọng Kim dans son exil à Singapour, D. Ba Trac meurt subitement de maladie en 1944. Il faut lui associer le Pho bang Hoang Tang Bi, un des principaux animateurs du Mouvement Đông Du (Voyages d'études à l'Est), le Tu Tài Lê Dai (lui aussi un déporté de Poulo-Condor de 1909 à 1926), le Cu nhân Lu'o'ng Van Can et son fils le Cu nhân Lu'o'ng Truc Dam, respectivement fondateur et membre du Đông Kinh Nghĩa Thục.

Du groupe Duy Tân du Centre, retenons les lettrés Huynh Thuc Khang, Tiên Sĩ, un journaliste et écrivain devenu homme d'État à côté du président Hồ Chí Minh en 1946, le Tiên Sĩ Ngô Dục Kê et le premier Cu nhân Phan Bội Châu, l'homme de cette phase de passage de la lutte armée à la lutte politico-culturelle du mouvement lettré. A part le Tiên Sĩ Trần Qui Cap, originaire de Quang Nam et victime parmi tant d'autres du mouvement *Khang Thuê* (Résistance fiscale) de 1907-1908, tous les autres sont originaires des provinces de Thanh-Nghé-Tinh (39).

### Les lauréats-fonctionnaires

Selon la même ligne de clivage (culturaliste ou réformiste), on distingue la formation de deux sous-groupes, celui des Lettrés *loyalistes* vis-à-vis de la Cour et celui des Lettrés *modernistes*.

Parmi les premiers, citons Cao Xuân Duc, Cu nhân, ministre de l'Éducation et érudit, Tu Dam (Tiên Sĩ), gouverneur de Province et représentant de la Cour auprès de la France, Nguyễn Can Mông (Pho bang), Đốc Học, professeur au lycée du protectorat et collaborateur au service de presse du gouvernement général d'Indochine. Quant au Tiên Sĩ et Haut Mandarin Du'o'ng Lâm, le frère cadet du ministre Du'o'ng Khuê, son rôle est controversé. Passant à tort pour un Lettré conformiste et épicurien, il était avant tout le poète et l'auteur (méconnu) du *Vinh Su Nam* (manuscrit égaré) où il exprima des sentiments de sympathie pour le mouvement Cần Vương et du *Vân Đình thể van tập*.

Même configuration « Nord-Centre » parmi les Lettrés modernistes entre la branche *Đông Kinh Nghĩa Thục* du Nord (avec le Hoàng giáp Dao Nguyễn Phô et le Tu Tài Nguyễn Quyên) et la branche *Duy Tân* du Centre avec le Pho Bang Dang Nguyễn Cấn, son collègue Phan Chu Trinh et le Cu nhân Vo Liêm Sơn.

Quant au Hoàng Giáp Nguyễn Thu'o'ng Hiên, ce fils de grand dignitaire (Nguyễn Thu'o'ng Phiên) et gendre du régent Tôn Thái Thuyết, il s'exile volontairement en Chine pour protester contre la déposition de l'empereur Thành Thái. Après avoir participé, avec Phan Bội Châu, à la fondation du *Vietnam Quang Phục Hội*, il se retire définitivement de la vie politique pour devenir bonze dans une pagode de Hang Zhou (Chine).

---

(39) Voir Huynh Thuc Khang, *Tu Truyền* (Autobiographie), Hué, 1963 (supra).

## Les nouveaux diplômés des écoles franco-vietnamiennes

Loin de se présenter comme un bloc monolithique, on retrouve la même logique dans la différenciation de ce groupe et la présence des trois tendances dominantes : l'érudition et le culturalisme, le nationalisme et la francophilie.

### *Les culturalistes*

Bùi Ky et Nguyễn van Ngoc font partie du premier groupe. Homme de double culture, accumulant les honneurs de l'un et de l'autre système d'enseignement (Pho Bang des concours triennaux et diplômé de l'École Coloniale de Paris), Bùi Ky est le symbole même de cette période de transition et le prototype du savant de l'entre-deux-guerres. Il est co-auteur avec l'historien Trần Trọng Kim et le normalien Phạm Duy Khiêm du premier *Précis de la grammaire vietnamienne*, (*Viet Nam van pham*). Professeur de vietnamien et de sino-vietnamien, Bùi Ky a partagé sa vie entre l'enseignement (à l'Université de Hanoi), la recherche et la traduction.

Nguyễn van Ngoc peut être considéré également comme un grand pédagogue, écrivain et éditeur (avec son frère N. Quang Oanh). Il est l'auteur des grands ouvrages d'anthropologie du Vietnam contemporain : (Quintessence des Humanités anciennes), *Có học Tinh Hoa* (1933), (Dictons et proverbes du Pays), *Tục ngữ Phong dao* (1928) et un recueil de contes vietnamiens : (Les Contes du V.N.) *Truyện cổ nu'ô'c Nam* (1932-1934).

### *Les nationalistes*

Trần Chanh Chiêu et Phan van Truong représentent les deux variantes régionales (Sud, Nord) du nationalisme moderne des premières décennies du siècle. Hommes de culture occidentale, l'un et l'autre restent profondément attachés à la morale confucéenne — ce qui ne peut que les rapprocher des Lettrés modernistes.

Trần Chanh Chiêu, avocat formé en France (?), assume le rôle d'agent de liaison et de propagation du mouvement Duy Tân dans le Sud. Grâce à lui et à d'autres Lettrés sudistes comme Nguyễn An Khu'ông (le père du journaliste Nguyễn An Ninh, infra), ce mouvement a rencontré un succès certain dans le Sud et bénéficié d'un soutien moral et matériel considérable.

Quant à Phan van Truong, il est intimement lié à l'histoire de l'immigration vietnamienne en France car c'est à lui et à quelques autres intellectuels tels que l'ingénieur Nguyễn Thế Truyên que le mouvement nationaliste vietnamien doit ses premiers pas dans la longue marche vers l'indépendance.

## *Les Francophiles*

Ceux-ci n'ont pas échappé à cette règle commune de la bi-partition Nord-Sud.

Parmi les sudistes, l'écrivain Hô Biêu Chanh (de son vrai nom Hô van Trung) fait figure de marginal tant par son origine sociale modeste (petite paysannerie du Delta) que par une double carrière d'administrateur intègre, loyal et tranquille, apprécié de la hiérarchie et aimé de ses administrés — et d'écrivain populiste fécond, décrivant avec justesse les comportements des hommes du Sud qu'il connaît bien dans leur psychologie comme dans leur langage.

A l'encontre de la discrétion de Hô Biêu Chanh, l'ingénieur Bui Quang Chiêu et le docteur Nguyễn van Thinh embrassent une carrière d'homme politique ambiguë pour épouser, en fin de compte, les intérêts de la puissance coloniale sous leur aspect le moins acceptable (jouer le régionalisme de la Cochinchine contre les aspirations d'indépendance et d'unité du peuple vietnamien). Représentant à leur corps défendant les gros propriétaires du Sud, ils ont tendance à projeter leurs intérêts et leurs motivations de classe sur le reste de la population. Très populaires au début (car jouant sur le réformisme du système colonial) où ils reflètent un goût libéral dénué de toute inhibition vis-à-vis de la Métropole et de la bourgeoisie latifundiaire sudiste, ils seront victimes de l'affrontement, en 1945, des deux communautés hostiles.

Quant à la camarilla francophile du Collège des interprètes du Nord (originaire, pour la plupart, de la province de Ha Dong), ils subissent à des titres divers le charisme incontestable de son chef de file, Pham Quynh. C'étaient surtout des hommes de double culture, qui, à ce titre, ont joué un rôle essentiel dans la création d'une langue nationale nouvelle grâce à un instrument merveilleux, la revue *Nam Phong*.

Celui qui avait le mieux réussi, Pham Quynh, se hissera au poste de Premier ministre de Bao Dai et paiera, en retour, en 1945, le prix de cette complaisance envers les anciens protecteurs devenus ennemis de la cause nationale.

## *Conclusion*

La colonisation a fait son œuvre dans le mécanisme de reconversion des Lettrés vietnamiens de cette génération. D'une manière ou d'une autre, chacun se définit par rapport au fait colonial, soit en le rejetant systématiquement (attitude de plus en plus minoritaire) soit en l'acceptant de manière critique (chez les Lettrés modernistes notamment), soit en l'intériorisant jusqu'au déracinement (chez les latifundiaires du Sud).

Dans une certaine mesure, Phan Bội Châu, le héros malheureux du *Việt-nam Quang Phuc* (40) et de la Restauration monarchique, Phan Chu Trinh, le partisan d'un dialogue raisonné et équilibré avec la France et Pham Quynh incarnent chacun à sa manière ces trois voies. Sans oublier le rôle discret

---

(40) Capturé en Chine par les agents de la police secrète française, P. Bôi Châu est ramené à Hanoi pour être condamné à mort. Sous la pression nationale et internationale, la peine capitale est commuée en résidence surveillée à Hué où il mourut (1940).



mais toujours présent d'une tendance culturaliste qui s'investit dans ce dialogue inter-culturel et qui est assurée par des hommes comme Bui Ky ou Nguyễn van Ngoc.

Quoi qu'il en soit, toute cette effervescence accompagne sur le plan sociologique la lente dégradation de la condition intellectuelle condamnée à osciller entre le compromis et le raidissement, travaillée entre le devoir de réalisme et l'impatience nationaliste. Déjà les premières secousses d'une fin de règne s'annoncent avec la victoire alliée de 1918, la division profonde de l'Europe et des puissances impérialistes, le retour de la politique des bâtons des gouverneurs autoritaires (Merlin), le grondement de la Révolution d'Octobre et les soubresauts de la crise chinoise (*le Quatre Mai*).

### 3. VARIABLES SOCIOLOGIQUES ET TRAJECTOIRES SOCIALES DES INTELLECTUELS DE LA GÉNÉRATION 1925

#### I. Vie et mort des intellectuels de 1925

La comparaison des caractéristiques de ce groupe avec les prédécesseurs de 1862 et 1907 fait ressentir nettement les effets perturbateurs de la conjoncture historique sur cette génération.

En effet, si la confrontation des classes d'âge respectives au moment de leur entrée dans l'Histoire met en évidence la très nette jeunesse du groupe de 1925, sa « *juvénilité* » — plus de 70 % n'ont pas atteint la majorité en 1925 contre 17 % en 1907 et 22 % en 1862 —, celle relative à la *longévité* fait apparaître les effets proprement « meurtriers » des événements de 1930 (les révoltes de Yen Bai) et surtout la conjoncture « sans pareille » de 1940 à 1945 sur ce groupe. De fait, 16 % des intellectuels de 1925 ne dépasseront pas l'âge de 40 ans contre 6 % seulement pour le groupe de 1907 et 12 % pour celui de 1862 !

Dans le même ordre de constat, retenons le fait qu'à l'exception de quelques-uns (Vu Trong Phung, Hàn Mac Tu, Thach Lam, Bích Khê, Nguyễn Nhu'o'c Phap...) qui meurent de maladie ou de misère, la plupart d'entre eux sont victimes en pleine force de l'âge, des règlements de compte qui précèdent, accompagnent et prolongent la crise de 1940-45 comme l'atteste le tableau ci-dessous.

Certes, le processus d'exil politique n'est pas nouveau mais il tend à se complexifier tant dans ses trajectoires géo-politiques qu'idéologiques. Il s'agit *grasso modo* de quatre cas de figure : l'exil du Nord vers le Sud notamment lors du partage du pays en deux zones en 1954-55 (cas de Trong Lang, Bang Ba Lân, Vu Bang, Vi Huyên Dac), l'exil du Sud vers le Nord (Tu Trang), l'exil du Sud-Vietnam vers l'étranger (Cao van Luân, Bình Nguyễn Lôc...) (41), exil vers la Chine nationaliste (Hoang Dao), en excluant les mul-

---

(41) Voir infra.

Nature du décès	Effectif	%
Mort naturelle	41	51
En exil	13	16
En Prison	4	6
Tués à la guerre	7	9
Exécution et Assassinat politique	12	15
Cas non connus	2	3
<b>Total</b>	<b>79</b>	<b>100</b>

tiples « exils intérieurs » provoqués par les guerres franco-vietnamienne (1945-54) et américano-vietnamienne (1960-75).

Les tués de la guerre sont principalement victimes des raids terrestres et aériens de l'aviation américaine et du corps expéditionnaire français durant les hostilités du début (Nguyễn Minh Duê, Du'ong Quang Ham) jusqu'à la fin (Nguyễn Van Tô, Nam Cao...).

Les exécutés sont, enfin, presque tous, les victimes des règlements de comptes intervenus durant la phase terrible du pouvoir révolutionnaire (1945-46) et s'inscrivent pour l'essentiel dans le cadre des assassinats plus ou moins systématiques exercés à l'encontre des militants trotskystes (Thâu, Hùm, Thach, Phuong, Chanh) et nationalistes (Khai Hung, Nguyễn Triêu Luât, Hô van Ngà, Nhung Tông...) et l'un des collaborateurs notoires (Nguyễn Ba Trac), crimes attribués généralement aux agents du Parti communiste.

Autre signe de la tension des temps de trouble : les décès enregistrés « en prison ». Ils concernent aussi bien les geôles coloniales (Lê Hồng Phong, Nguyễn An Ninh...), nationalistes (Nhật Linh) que communistes (Hô Huu Tuong, Vu Hoàng Chuong...).

## II. GÉOGRAPHIE DES INTELLECTUELS DE 1925

V I E T N A M	Nord (72) 59%	Bắc-Hưng-Hải	19%	
		Hanoi et Grande Agglomération (34) (Hà Đông, Hà Tây, Hà Nam, Bắc giang)	28%	
		Nam Định (9)	8%	
		Divers (2)		
	Centre (24) 20%	X	(4)	
		Thanh-Nghê-Tĩnh (8)	7%	
		Bình-Tri-Thiên (7)	6%	
		Nghĩa-Binh (4)		
	Sud (26) 21%	Quảng Nam (2)		
		X	(3)	
Saïgon-Cholon (7)		8%		
Gia-Dinh (2)				
Biên Hòa (2)				
Tân An (3)				
Mỹ Tho (4)				
Bà Rịa (1)				
Cần Thơ (1)				
Long Xuyên (1)				
Sóc Trăng (1)				
X	(2)			

L'hégémonie du Nord (et celle de Hanoi) s'affirme au détriment du Sud et surtout du Centre. Plusieurs raisons semblent contribuer à ce rayonnement culturel de Hanoi : sa situation de capitale politique, administrative et universitaire de l'ensemble indochinois. Mais cette dimension de métropole intellectuelle avec 28 % doit être nuancée car Hanoi n'a pas effacé les séquelles de l'héritage culturel ancien comme en témoigne la vivacité des provinces du Nord-Est (Bac-Hung-Hai avec 19 %) et du Sud (Nam Dinh avec 8 %).

Corrélativement, le déclin culturel du Centre se confirme surtout au niveau de l'ancienne capitale (Hué) frappée de paralysie tant sur le plan politique qu'intellectuel. Si les provinces du Nord (Thanh-Nghê-Tĩnh) n'ont pas trop subi les effets de cette dégradation, elles le doivent au dynamisme des anciens Lettrés modernistes groupés autour du Tiên Sĩ Huỳnh Thúc Khang et de son journal *Tiêng Dân*.

Quant au Sud, les années 1925-26 vont marquer l'ascension tout à fait remarquable d'une nouvelle élite formée à la *Xi Xue* (Tây hoc) dans les éta-

blissements scolaires franco-vietnamiens. Mais contrairement au mythe selon lequel les intellectuels du Sud seraient des purs produits de la classe *latifundiaire* du Delta, la plupart d'entre eux sont issus des couches moyennes de la population du Sud (v. origine sociale, infra).

La dynamique de Saigon apparaît dès lors comme la conjonction entre une jeunesse intellectuelle formée à l'occidentale, libérée de toute inhibition face aux protecteurs coloniaux et l'émergence d'un *marché culturel* stimulé par les mass-médias (la presse écrite locale) et une clientèle de plus en plus nombreuse ayant accès à la culture grâce à la généralisation du quốc ngữ et au progrès de la langue française.

Notons enfin la persistance de la camarilla régionale — encore qu'elle se transforme peu à peu en affinité idéologique et culturelle avec le village de Tu Son qui a vu naître Ngô Tât Tô et Hoàng Tich Chu, Nguyễn Huy Tu'ông et Kim Lân, Hà Tinh terre natale de Trần Trọng Kim, Hoàng ngọc Phách, Hoàng Xuân Han, Hoài Thanh et Cu Huy Cận, la région saigonaise avec les trotskystes Thạch, Hùm, Thâu, Phu'ông, le nationaliste Nguyễn An Ninh et les communistes Nguyễn, Tao, Sô, Giàu, Hà Tiên avec le poète Đông Hồ et Mme Mông Tuyêt... sans oublier la rude province de Quang Binh (du centre) qui a vu grandir les Trois Grands de l'histoire contemporaine et de cette génération : le général Vo Nguyễn Giap, le président Ngô Đình Diêm et le poète Luu Trong Lu.

### III. ORIGINE SOCIALE DES INTELLECTUELS DE LA GÉNÉRATION DE 1925

TABLEAU A — C.S.P. DES PARENTS

C.S.P.	Effectifs	%
Paysans	8	8
Lettrés	48	48
Lettrés-fonctionnaires	16	16
Ouvriers-artisans	7	7
Fonctionnaires de l'administration coloniale	14	14
Entrepreneurs	2	2
Propriétaires fonciers (latifundiaires)	5	5
Total	100	100

La nature binaire (duale) de la société vietnamienne est bien reflétée par la nomenclature mise à jour relativement à l'origine sociale des intellectuels de cette génération.

TABLEAU B — CLASSES SOCIALES

Classes sociales	Effectifs	%
Classes populaires (paysans ouvriers artisans)	15	15
Classes moyennes intellectuelles (lettrés, fonctionnaires)	62	62
Classes supérieures indigènes (lettrés-fonctionnaires, latifundiaires)	23	23
Total	100	100

A côté des classes sociales traditionnelles (paysans, commerçants et artisans, Lettrés et Lettrés-fonctionnaires) apparaissent les catégories nouvelles : les ouvriers-artisans, les fonctionnaires de l'administration coloniale qui s'installe sur l'ensemble du territoire vietnamien, les entrepreneurs et les latifundiaires du Sud (tableau A).

Est-ce que cela signifie que toute la structure économique et sociale a radicalement changé et qu'il ne reste rien, ou si peu, de la société traditionnelle ? Rien n'est moins sûr. La recomposition de la société vietnamienne, à l'éclairage de l'origine sociale de ses intellectuels, montre une tendance très forte à la reproduction plus qu'à la production, ou plus exactement à la reproduction simple qu'à la reproduction élargie. Malgré l'apparition des forces sociales nouvelles, la classe intellectuelle se reproduit d'elle-même à la proportion de 62 % (tableau B).

Le seul changement qualitatif perceptible intervient dans la répartition entre les villes et la campagne en faveur des villes et parmi celles-ci, des capitales régionales comme Hanoi-Saigon — comme le laisse entendre déjà l'analyse géographique (supra).

La concentration des médias autour de ces deux pôles culturels d'une part et la reconversion des Lettrés des métiers d'enseignants ruraux aux activités culturelles essentiellement urbaines (enseignement privé et public, journalisme, éditions...) d'autre part expliquent le mouvement d'attraction urbaine sur les intellectuels nouveaux.

Un autre aspect de la persistance de « l'habitus » lettré est perceptible à travers l'absence d'intellectuels venant du secteur tertiaire (commerçants). Ceci en dit long sinon sur l'état de délabrement du secteur commercial au Vietnam, du moins sur le caractère marginal de ce secteur *dans la vie intellectuelle* du pays.

En réalité, il est totalement sous l'influence des ressortissants chinois, indiens et français.

#### IV. SCOLARITÉ

Type d'établissements	Effectifs	%
Universités françaises	22 (dont 4 inachevées)	19
Université d'Hanoi	28 (5 i)	23
Concours triennaux	12 (7 i)	10
Enseignement secondaire spécialisé (collège des interprètes et du protectorat)*	2	1
Ens. secondaire général (D.E.P.S.I. → bac)	52 (20 i.)	42
& C.E.P. (primaires)	2	1
Autodidactes	3	2
Cas inconnus	3	2
Total	124 (36 i.)**	100

i = Études inachevées.

\* = École du protectorat au Nord et au Centre.

\*\* = Le surnombre vient du fait que certains sujets cumulent deux trajectoires différentes et irréductibles.

Le processus scolaire de ce groupe porte une double trajectoire :

— *L'hégémonie des études modernes (françaises, franco-vietnamiennes) sur les études classiques traditionnelles* même si l'influence lettrée persiste au-delà des quelques anciens candidats aux concours triennaux (42) (presque tous la plupart des hommes — et femmes — nés avant 1910 suivent un double cursus, à l'exemple de leurs aînés de la génération de 1907).

— *L'hégémonie des études courtes sur les études longues*

L'ensemble des étudiants ayant fréquenté les Universités indochinoises et françaises ne dépasse pas la moitié de l'effectif total, sans mentionner le fait que les abandons (par expulsions pour raison politique ou par défaillances économiques des parents) sont assez nombreux.

Si la compétitivité des étudiants vietnamiens de France est incontestable au vu des résultats aux concours d'admission dans les grandes écoles et les grands corps d'État — École normale supérieure d'Ulm (2), Polytechnique (2),

(42) Voir infra (ch. V), A, La formation du Nouvel intellectuel.

Centrale (1), Arts et Métiers (1), Internat des hôpitaux des grandes villes, DES de mathématiques et de philosophie, doctorat et agrégation en droit et en lettres... — elle n'est guère objectivable ni quantifiable compte tenu de l'absence des informations exhaustives dans ce domaine (43).

A leur côté, la situation des sortants de l'Université de Hanoi est infiniment moins favorable tant dans le choix — étroit — des « carrières » (droit, médecine, pharmacie, beaux-arts, Écoles de techniciens supérieurs) que dans le statut (inférieur) de celles-ci par rapport aux universités et grandes écoles de la métropole.

Enfin, au bas de l'échelle scolaire, les abandons des études notamment dans l'enseignement primaire supérieur est considérable, soit près de 38 % (!) sur la totalité des abandons.

En réunissant les abandons de l'E.P.S.I. (secondaire franco-vietnamien), les titulaires du C.E.P. et les autodidactes, on arrive à un taux de « déperdition » (surtout de l'appareil scolaire avant l'Université) impressionnant avec 20 % de l'ensemble du groupe.

De tels résultats ne s'expliquent que par un système d'enseignement extrêmement déficient en quantité et en qualité (v. infra). Un grand nombre d'élèves sont éliminés des Écoles publiques (Lycées et collèges réunis) trop peu nombreuses et doivent poursuivre leurs études dans les écoles privées. Le moindre retournement conjoncturel (familial ou social) oblige l'élève issu des milieux modestes à renoncer aux études même si le coût est parfois minime. N'oublions pas que la période en question s'inscrit dans une longue crise économique (1930) débouchant sur une crise générale (1945). Il s'agit assurément d'une conjoncture scolaire défavorable qui explique ce taux catastrophique dans l'ensemble des cursus : 30 %. Il s'agit d'un phénomène général et concernant aussi bien les élèves indigènes du Vietnam que ceux qui se trouvèrent en cours d'études dans les Universités françaises.

Le maintien des candidats des concours triennaux n'a ici qu'une valeur symbolique. Il s'agit des derniers produits d'un système d'enseignement qui a vécu (1915 au Nord, 1918 au Centre). Sur les douze candidats lettrés, seuls trois d'entre eux ont passé le niveau minimal : un Tu Tà (Phan Khôi) et deux Cu nhân (Nguyễn Ba Trac et Trinh Dinh Ru).

Autre signe du décalage fonctionnel entre l'appareil scolaire et la société : parmi les anciens étudiants de l'Université de Hanoi, notons la très forte domination des études juridiques et littéraires (Pédagogie). Viennent ensuite les études de médecine et de pharmacie — enseignements qui sont dispensés dans une des structures les plus vieilles de l'Institution. Les Beaux-arts et les Écoles supérieures de formation technique (Travaux publics, agriculture et commerce) ne viennent qu'en dernière position. Quant aux études scientifiques supérieures, elles n'ont été créées que sur le tard, au début des années 1940 et n'ont pu de ce fait donner des promotions significatives.

Notons enfin un double mouvement de va-et-vient entre l'Université de Hanoi et les Universités françaises de la Métropole. Il intéresse d'abord le passage des anciens de l'Université indochinoise aux universités et grandes écoles de France (Nguyễn An Ninh, Trần Duc Thao, Phạm Huy Thông, Phan van Hum, Nguyễn van Thinh). Mais le trajet inverse existe également, bien que plus « accidentel ». Il s'agit de Phan van Chanh, expulsé de France

(43) Voir nos travaux (à paraître) sur les Boursiers vietnamiens en France entre 1920 et 1936 (Archives de F.O.M. d'Aix-en-Provence).

en même temps que Ta Thu Thâu (Sciences), Hô van Ngà (École centrale de Paris), etc. pour avoir participé aux manifestations de protestation contre les exactions commises par les autorités coloniales à Yen Bai. Expulsé de France alors qu'il était en 3<sup>e</sup> année de médecine, Phan van Chanh a commencé une deuxième carrière universitaire à la faculté de droit à Hanoi où il a obtenu sa licence.

## V. CARRIÈRES DES INTELLECTUELS DE LA GÉNÉRATION 1925

Carrières	Effectif	%	% regroupés
Fonctionnaires	36	30	30
Journalistes	28	23	50
Enseignement privé	23	20	
Écrivains	9	7	
Hommes de théâtre	5	4	4
Prof. libérales	4	3	5
Universitaires	3	2	
Ouvriers-artisans	4	3	3
Entrepreneurs (44)	1	1	1
Révolutionnaires de profession (Lénine)	9	7	7
Total	122	100	100

N.B. : On ne compte ici que les carrières connues des intellectuels durant la phase coloniale (jusqu'en 1945). L'accès du Vietnam à l'indépendance, réelle ou formelle, donne un tout autre résultat. Les confondre, comme le font certains critiques littéraires, conduirait à rendre toute compréhension historique impossible.

Les caractéristiques et tendances principales de ce groupe marquent, malgré l'apparent éventail assez large des métiers (d'écriture surtout) un *rétrécissement* (dominé par le secteur tertiaire) et un *nivellement par le bas*, ou plus exactement *vers la moyenne sociale*. La classe intellectuelle vietnamienne — même si elle tend à se différencier compte tenu des structures de formation et de diplo-

(44) La faiblesse de la classe managériale tient évidemment au choix de « l'échantillon ». Il s'agit de personnes répondant à la double caractéristique d'être intellectuelles (universitaire) et gestionnaires.



mation — occupe pour l'essentiel une *position intermédiaire* entre le sommet de la hiérarchie formé par le « colonat » (gouverneur général, résidents supérieurs des territoires, résidents des provinces, chefs de services...) et les « assimilés » (Vietnamiens naturalisés, latifundiaires) et le bas de l'échelle qu'occupent les classes populaires (paysans pauvres, salariés agricoles, ouvriers-artisans, employés de bureau...).

Pour mesurer l'immense frustration de l'intelligentsia formée dans des meilleures écoles françaises (Polytechnique, École normale supérieure, agrégations, doctorats) face au marché de l'emploi, il suffit de constater les emplois de cadres subalternes — essentiellement de secrétaires, de commis, etc. — tenus par les Vietnamiens dans l'administration coloniale. Seuls font exception à la règle les Vietnamiens naturalisés tels le Độc Phu Nguyễn van Tâm ou les fonctionnaires « assimilés » du Centre tels le Tuấn vu Ngô Đình Diêm (45), Nguyễn Ba Trac ou le chef du cabinet particulier de l'empereur Bao Dai, M. Nguyễn Tiên Lang. La plupart des fonctionnaires diplômés des Universités françaises ou d'Indochine se dirigent vers des carrières d'enseignants de Lycées (Hoàng Xuân Han, Phạm Duy Khiêm, etc.).

Seuls des diplômés de l'Université, les Médecins — et quelques juristes — échappent à la condition moyenne en se dirigeant vers les carrières de professions libérales.

Tout ce blocage explique le déplacement massif des intellectuels de cette génération vers le secteur culturel — tendance amorcée précédemment — en plein essor au sein d'une société en pleine mutation. Celle-ci est constituée par trois nouvelles fonctions intellectuelles : la fonction de journaliste, celle d'enseignant du privé et la fonction d'écriture.

Elles représentent à elles seules la moitié de l'effectif concerné. Si les enseignants du privé — surtout dans le secondaire franco-indigène, secteur particulièrement déficient à l'échelle indochinoise avec trois lycées réservés aux indigènes en tout et pour tout — et les écrivains peuvent être considérés comme les héritiers des Lettrés traditionnels (sauf qu'ils ont troqué le chinois classique contre le quò ngu et le français), la catégorie de journalistes représente un groupe social tout à fait inédit.

En effet la naissance des mass media et l'emploi d'une langue écrite désormais accessible à une clientèle de plus en plus nombreuse grâce aux progrès de la scolarisation (primaire surtout) offrent à beaucoup d'intellectuels une chance nouvelle d'insertion, de gagne-pain et, parfois, de promotion sociale.

En fait, à part quelques exceptions, la plupart des intellectuels combinent pour *survivre* en tant que tels ces trois types d'activités complémentaires : journalisme, enseignement et écriture (46).

Notons enfin la présence, à partir de cette conjoncture, d'un groupe de personnes dont la vocation politique et militante se rapproche de plus en plus du « révolutionnaire professionnel » souhaité par Lénine. Il concerne presque 10 % du contingent global. Il s'agit, à part le leader du Vietnam Quốc Dân Đảng Nguyễn Thai Học qui relève plutôt du militantisme classique, de mili-

(45) Diplômé du Collège de Hâu Bô à 23 ans. Nommé Tri, huyên, Diêm a connu une ascension exceptionnellement rapide pour devenir à 33 ans ministre des Rites et Premier ministre de Bao Dai, poste qu'il abandonne à la suite de différends avec ce dernier.

(46) Tel le critique littéraire Vu Ngọc Phan, l'auteur des « Écrivains contemporains » (*Nha Văn hiện đại*), qui se consacre exclusivement au métier d'écrivain. Voir son Mémoire (*Nhung Nam thang ay*, Hanoi, 1987).

tants communistes d'origine ouvrière, petite-bourgeoise voire « bourgeoise » (Du'ong Bach Mai) qui exercent diverses activités intellectuelles (journalistiques, éditoriales, etc.) dans le cadre des activités politiques du Parti communiste vietnamien. Certains, comme Trần van Giàu, Du'ong Bach Mai, Nguyễn van Tao ont fait des séjours à l'étranger (France, U.R.S.S.) avant de regagner le Vietnam. D'autres comme Nguyễn van Sô, Nguyễn van Nguyễn... ont milité toute leur vie dans la semi-clandestinité au pays même.

La présence d'un seul « entrepreneur », Nguyễn Minh Duê, ancien H.E.C. et gérant de la Société Liên Thành des Lettrés modernistes, constitue une sorte de contrepoids, dérisoire, de l'Économie moderne dans le monde intellectuel. Elle montre combien la fonction et l'« habitus » lettrés restent dominants parmi les Vietnamiens et ce, malgré les efforts d'ouverture des lettrés modernistes de la génération précédente. Le capitalisme privé vietnamien n'a même pas eu la chance historique qu'a connue la Chine entre la fin des Tsing et la formation de l'État Kuo ming tang de Tchang Kai Tchek (v. M.C. Bergère, *L'âge d'or de la Bourgeoisie chinoise*, Paris, 1986).

\*  
\* \*

La dégradation de la condition intellectuelle, amorcée depuis 1907, s'accélère au cours de cette phase tant du point de vue universitaire, professionnel qu'idéologique.

On ne peut parler pour autant d'une « contre-élite » comme le fait D. Hémerly ou d'anéantissement d'un groupe sans lequel il n'existerait pas de vie culturelle possible. Toute l'effervescence de l'histoire littéraire et de la créativité artistique des années 1934-44 avec des groupes littéraires de l'envergne de *Tu' Lu'c van Doàn*, *Thanh Nghi*, *Tri Tân*, *Hàn Thuyên*, *La Lutte...* démontrent le contraire d'une prétendue « aliénation culturelle ».

On ne peut évoquer non plus, à leur propos, de prolétarianisation massive, même si le marasme économique de 1930 a touché aussi les milieux intellectuels (chômage, baisse certaine du niveau de vie... Voir à ce sujet le roman de Thach Lam, *Nang Trong vu'o'n*, *Soleil dans le Jardin*) (47) il ne les a pas atteints davantage que les autres groupes sociaux, bien au contraire. La crise économique aura accéléré, en ce sens, une certaine prise de conscience des réalités économiques et sociales du pays ; l'écrivain se voit interpellé par ceux qui l'entourent, par la misère qui étirent les couches les moins privilégiées. C'est l'époque où le journaliste Nguyễn An Ninh troquait volontiers son costume urbain (européen) contre la longue robe vietnamienne du vendeur de médicaments traditionnels (48) sans être tourné en dérision par ceux-là mêmes qui l'accusaient naguère de démagogie facile, où s'effectue le rapprochement entre les universitaires nationalistes comme Ta Thu Thâu, Phan van Hùm et les chefs paysans analphabètes et messianiques comme le bonze Huynh Phu Sô, où l'on voit les hommes de culture occidentale se mettre au service des mouvements paysans du Sud comme le Cao Đài voire des gangs de « mafiosos » locaux comme le Binh Xuyên de Cholon (Hô Huu Tu'ong). En témoignent les enquêtes sociales de la revue *Ngay Nay* (49) sur les conditions de

---

(47) Voir aussi l'autobiographie de Tô Hoài (*Tu Truyen*, Hanoi, 1985).

(48) La fameuse pommade « Cu Là » Nguyễn An Ninh.

(49) Prenons, à titre d'illustration, un numéro de *Ngay Nay* (juillet 1936). On y trouve un

vie des ouvriers dans les grandes villes et les romans dénonçant les rapports d'exploitation entre la classe dirigeante indigène et les paysans du Nord (*Bùn Lây Nu'o'c dong* (Eaux stagnantes) de Khai Hung et Nhat Linh, *Lâm Than* (Misère) de Lan Khai).

Par un curieux retournement de l'histoire, ce sont les intellectuels de 1925 qui doivent affronter les épreuves de la décolonisation au moment où s'achève la victoire alliée de 1945. Les ont-ils prévues, préparées, provoquées ou subies passivement ? Nul ne peut l'affirmer ni dans le sens d'un wébéro-intellectualisme qui expliquerait l'histoire par les idées et par ceux qui en sont dépositaires (Levenson) ni dans le sens d'un déterminisme économique. Même en admettant que seul le Parti communiste vietnamien et sa créature, le Front Viet Minh, aient organisé la lutte pour le pouvoir du début jusqu'à la fin, celle-ci s'avérait inconcevable sans la présence, la complicité et le soutien actif d'une partie (peut-être la plus significative) de l'intelligentsia vietnamienne qui s'est mise, de gré ou de force, au service de l'appareil révolutionnaire en question, en se « ruralisant », ici comme en Chine, en troquant l'enveloppe libérale petite-bourgeoise (acquise au contact de la culture française) contre le paternalisme paysan et l'autoritarisme confucéen déguisé (le marxisme).

Ainsi se reconstitue au Vietnam, à la manière chinoise (ancienne, déjà connue), selon une logique grammaticale mise au point par les gens de Yen An, la même « matrice idéologique et culturelle » — le texte de Tru'o'ng Chinh sur la culture est la copie conforme des entretiens de Yen An adaptée à la situation vietnamienne — qui définit, depuis dix siècles de confucianisme importé, le rapport oblique entre le Savoir (dépouillé de sa gangue occidentalophile) et le nouveau (ancien) pouvoir.

Voir schéma Évolution de la vie politico-littéraire au Vietnam à travers les principales publications (1907-1945)

### *En guise de conclusion...*

## **Une variable complexe et riche d'enseignements : Les réseaux de parenté et les alliances matrimoniales (variables intergénérationnelles).**

Dans les variables biographiques abordées jusqu'ici, nous avons omis volontairement d'aborder une variable complexe mais déterminante, non seulement dans la compréhension du fonctionnement social des individus au sein de chaque génération mais aussi dans le mode de *transmission du pouvoir* d'une génération à l'autre.

---

roman de Khai Hung (Les jours heureux) qui fait état d'un projet (d'intellectuels issus de la classe aisée) destiné à améliorer l'habitat, à construire les écoles, à relever le niveau de vie des fermiers ; un épisode de « *Lanh Lung* » (Solitude) de Nhat Linh racontant le combat silencieux mené par une jeune veuve pour gagner son droit au remariage avec l'homme qu'elle aimait ; une nouvelle de Hoang Dao (*Dâu Xe Cu*) décrivant le retour de France d'un étudiant du Nord, le dégoût que lui inspirent les mœurs mandarinales au milieu de la misère paysanne ; une *publicité* en faveur du plan de construction des logements sociaux présenté par les architectes Luyên et Tiép ; un *éditorial*, enfin, de Hoang Dao exprimant l'espoir que suscite au Vietnam la victoire du Front populaire en France. Quant au n° 18 de la même Revue, il aborde franchement les problèmes posés par le chômage des intellectuels au Vietnam en 1936.

La présente mise en scène de la reproduction sociale via les réseaux de parenté et les stratégies matrimoniales ne peut, en l'état actuel de la recherche historique, aller plus loin que la simple intention de rendre compte de la réalité — souvent occultée ou fortement exagérée (ce qui revient au même) — de la transmission de l'héritage social, en portant notre regard sur *quatre complexes généalogiques* représentés par le « clan » Ngô-Dinh (de l'ancien président de la République du Vietnam Ngô-Dinh Diêm), les fondateurs de la société industrielle du capitalisme confucéen, *Liên Thành*, (mettant en vedette les descendants du Grand Mandarin du Sud, Nguyễn Thông et leurs alliés), le couple *Dang-Vo* qui représente la trajectoire « haute » de la Nomenklatura nord-vietnamienne (et vietnamienne) bâtie autour de ses deux illustres représentants : le professeur *Dang Thai Mai* et le général *Vo Nguyễn Giap* — complétée, en ce qui concerne les origines familiales de la classe dirigeante actuelle du Vietnam par la trajectoire non moins significative représentée par les *Hồ Ba Cu* de Nghê An, un proche compagnon de Hồ Chí Minh, plus connu sous le pseudonyme révolutionnaire de *Hồ Tùng Mậu*. Enfin, en guise de contrepoint sudiste, la généalogie de Pétrus Truong Vinh Ky (Supra).

## I. Biographie de Ngô-Dinh Diêm (1901-1963)

Ngô-Dinh Diêm est né à Hué le 3 janvier 1901 au moment où son père, mandarin catholique, était encore un grand dignitaire de la Cour mais son adolescence est assombrie par la disgrâce de celui-ci (50), rétrogradé (de 3 grades) et mis à la retraite anticipée après l'abdication de l'empereur Thành Thái (1910) dont il fut le proche soutien.

Originaire du village de Xuân Duc, à Quang Ninh, de la province de Quang Binh (comme Vo Nguyễn Giap), la famille Ngô-Dinh Kha (père de Diêm) descend d'ancêtres convertis à la religion chrétienne depuis le XVII<sup>e</sup> siècle. Pour fuir les persécutions, ceux-ci abandonnèrent Xuân Duc pour se réfugier à Dai Phong (Lê Thuy). Selon R. Shaplen (*The lost Revolution and the Cult of Diem*, in *The New Yorker* du 14-5-1972, cité par le général Đỗ Mậu, o.c.), les grands-parents de Diêm étaient des pêcheurs et paysans pauvres. La réussite politique et sociale de son père Ngô-Dinh Kha coïncide avec la conquête coloniale et l'irrésistible ascension de la chrétienté vietnamienne. Sorti du séminaire de Penang (51) (Malaisie), Kha fut nommé interprète à la résidence française de Hué avant d'être promu An Phu Su. Il participe à ce titre, et comme adjoint du colonel Duvillier, à la répression du mouvement de résistance des Lettrés du Càn Vuong.

Lorsque se parachèvent la conquête coloniale et l'hégémonie française sur l'Annam devenu protectorat français sonnera aussi l'heure de gloire des mandarins ayant ainsi donné à l'occupant le double gage de leur loyauté : celui de la conversion à l'Église romaine d'une part et celui d'être les adversaires déclarés de la classe des lettrés de l'autre. Avec son camarade de promotion et coreligionnaire Nguyễn Huu Bại, à la fois protégé des autorités françaises

---

(50) La carrière mandarinale du père de Ngô-Dinh Diêm, M. Ngô-Dinh Kha, est intimement liée au règne de l'Empereur Thành Thái. V. lettre du Résident supérieur de l'Annam au gouverneur général a.s. de sa nomination à la tête du Collège Quốc Học (6 nov. 1896).

(51) Des Missions Étrangères de Paris en Extrême-Orient... En somme, une trajectoire culturelle conforme à celle de Pétrus Truong Vinh Ky (Supra).

et protecteur des intérêts catholiques dans le Centre, Ngô-Dinh Kha incarne le ralliement subreptice mais irréversible d'une Cour résignée désormais à faire acte d'allégeance et à collaborer. Mieux, il sert d'instrument à cet infléchissement colonial malgré les velléités d'indépendance vite étouffées de Thành Thái et de Duy Tân.

Troisième d'une famille de huit enfants, Diêm a fait ses études secondaires dans une institution des Frères, Le Lycéum Pellerin à Hué. Titulaire du diplôme d'études primaires supérieures indochinoises, il entre ensuite au Collège Hâu Bô (l'École d'administration de l'Annam d'alors) c'est-à-dire une version franco-vietnamienne de l'Ancien et prestigieux collège impérial (*Quốc Tu Giám*). Depuis 1918, le Collège Hâu Bô est dirigé par un Conseil nommé par le résident français de l'Annam ayant sous ses ordres un corps professoral français dispensant un enseignement mi-traditionnel (calqué sur le modèle des études confucéennes) mi-moderne (correspondant aux fins d'études secondaires) (52).

La conjugaison entre le déclin de l'administration mandarinale et la volonté française de surveiller étroitement la classe lettrée explique la réalité d'une crise du mandarinat classique en ce début de siècle (v. l'art pré-cité de N. Thê Anh).

Pour nombre d'observateurs, l'ascension fulgurante de N.D. Diêm dans la hiérarchie mandarinale au milieu du marasme général —, passant du poste de sous-préfet de Huong Tra (Tri Thiên) à 23 ans à celui de ministre de la Fonction publique (Bôlai) avec pouvoir de Premier ministre à 32 ans, parcourant en dix ans à peine une trajectoire normalement accomplie en trente ans : *Tri Phu* à Hai Lang (Quang Tri), *Quan Dao* (Ninh Thuân), *Tuân Vu* de Binh Thuân —, est due autant aux qualités indéniables de l'homme (Diêm est le symbole même de l'intégrité) qu'à une trajectoire sociale et confessionnelle idéale qui le désigne comme le parfait compromis entre le mandarinat confucéen modéré et le catholicisme intégriste, militant et aristocratique du Centre qui représentent les deux composantes essentielles de la Cour de Hué.

Pourtant, malgré un début de carrière prometteur, Diêm va connaître un destin qui rappelle étrangement celui de son père. Isolé du reste des classes des Hauts Mandarins de Hué, des familles *Thân Trong*, *Hô Dac*, *Tru'ong Nhu*, *Nguyễn Khoa*, *Tôn Thât*... qui font et défont les gouvernements fantoches, Diêm sera concurrencé et « doublé » par un demi-lettré converti au métier de journaliste et d'écrivain (de talent). En désaccord avec Bao Dai, Diêm préférera partir, laissant sa place à un ambitieux, Pham Quynh, d'origine « plébéienne » et manipulable. En 1945, son orgueil et son nationalisme ombrageux le font écarter du pouvoir par les Japonais qui lui préfèrent Trần Trong Kim.

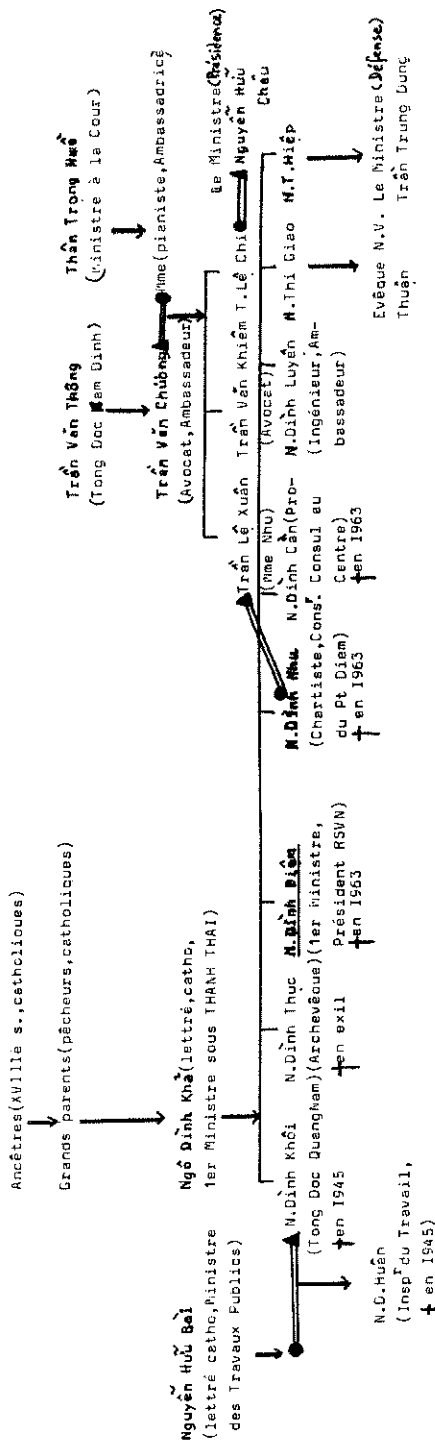
Appelé au pouvoir dans le sud du Vietnam par les Américains au lendemain de Diên Biên Phu, Diem est élu président de la République (du Sud) à la suite d'un référendum plébiscitaire. En 1963, il sera renversé par un coup d'État militaire (le 1<sup>er</sup> novembre 1963) au cours duquel il périt assassiné avec son frère, le chartiste, Ngô-Dinh Nhu. Un autre frère sera condamné à mort et exécuté par le nouveau pouvoir militaire mis en place.

---

(52) L'ordonnance royale du 25 octobre 1922 spécifie que la création de Hâu Bô est destinée à combler le vide provoqué par la suppression des concours triennaux. Cf. Archives F.O.M. Aix-en-Provence (51.122).

# LES ORIGINES SOCIALES DE LA CLASSE DIRIGEANTE DU SUD (1954-75)

## 2. Les NGO DINH et leurs Alliés (Le Grand Mandarinat du Centre)



Légendes: ▲ Homme ● Femme  
 — Filiation  
 — Alliance matrimoniale  
 † Décédé

Sources : Gnl Đỗ Mậu, o.c.

## Les frères et sœurs de Ngô Đình Diêm

*Ngô-Dinh Khôi*, frère aîné, diplômé comme Diêm de *Hau Bo*, est un haut fonctionnaire du cadre du Protectorat. Nommé Tong Doc (Gouverneur de province) de Quang Nam, la deuxième province du Centre par son importance, il sera destitué par Pham Quynh pour corruption (et aussi par rivalité). Son fils unique, *Ngô-Dinh Huân* était inspecteur du Travail sous l'administration coloniale. Tous les deux ont été condamnés à mort par les autorités Viet Minh et exécutés en 1945. *Ngô-Dinh Thuc*, le deuxième frère et le « détenteur de l'autorité paternelle » (*quyền huynh thế phụ*) depuis la disparition tragique de l'aîné, fut l'évêque le plus âgé de la hiérarchie ecclésiastique vietnamienne. Nommé archevêque de Vinh Long et protégé du cardinal Spellman, Thuc a, par ses excès mégalomaniques et intégristes, attiré sur lui toute la haine des milieux bouddhiques lors des événements religieux qui avaient abouti à la crise et au renversement du régime de son frère.

*Ngô-Dinh Nhu* était le troisième et l'immédiat frère cadet de Diêm. Né à Hué le 7 octobre 1910, il fut le premier Vietnamien à être admis à l'École des Chartes. Diplômé archiviste-paléographe à l'âge de 28 ans, il est affecté au service des archives du gouverneur général de l'Indochine de 1938 à 1943 (Hanoi). Chef du service des archives à la résidence de Hué à partir de 1943, il fut pressenti par S.M. Bao Dai pour présider la Commission de Recensement des archives des Nguyễn.

En 1945, Nhu est désigné pour occuper le poste du premier directeur (vietnamien) des Archives centrales de Hanoi. Il épousa Mademoiselle Trần Lê Xuân (la célèbre Mme Nhu qui a défrayé les chroniques internationales des années 60, notamment au cours de la crise bouddhique), qui est elle-même la fille de l'avocat Trần Văn Chuông et la petite-fille (du côté maternel) d'un ancien ministre de Bao Dai (Thần Trong Huê).

Nommé conseiller politique de N.D. Diêm, Nhu assura les fonctions-clé du régime comme idéologue, chef politique et responsable de la Police secrète. Par sa brutalité et son cynisme, Nhu, ainsi que sa femme, a contribué à hâter la chute du régime.

*Ngô-Dinh Cán* le cinquième dans la fratrie Ngô-Dinh est aussi le moins intellectuel de la famille. N'ayant pas reçu une formation comparable à celle de ses autres frères, il lui sera confié la tâche d'intendant de la maison paternelle à Hué. De ce fait, il assura la fonction de pro-consul du président dans le Centre. Symbole du népotisme et de la corruption, il sera arrêté, condamné à mort et exécuté en 1963.

*Ngô-Dinh Luyên*, enfin, est un ingénieur sorti de l'École centrale de Paris. résident en France durant la première guerre d'Indochine, Luyên a joué un rôle important dans la désignation de son frère N.D. Diêm comme l'homme de la situation au moment de la relève américaine au Vietnam au lendemain de la bataille de Dien Bien Phu. Sous la République diémiste, il obtint le poste d'ambassadeur extraordinaire du Vietnam en Europe.

Quant aux deux sœurs de Diêm, Mme *Ngô Thị Giao* et Mme *Ngô Thị Hiệp*, elles sont mariées à des héritiers des grandes familles du Centre et mères ou belles-mères de dignitaires du régime : évêque, ministre... Mme N.T. Hiệp, célèbre à Hué sous le surnom de Mme *Cà Lê*, était à la tête d'une grosse entreprise de Travaux publics, sa position familiale lui assurant pratiquement le monopole de fait sur les grandes affaires de construction dans

le Centre. Sa fille (Kim Anh) est l'épouse du ministre de la Défense de N.D. Diêm, M. Trần Trung Dung.

Enfin, à tout seigneur, tout honneur, les beaux-parents de M. Nhu occupèrent durant l'apogée de la première « République », les postes enviés d'ambassadeur du Vietnam aux États-Unis et d'observatrice à l'Organisation des Nations unies. Une autre sœur de Mme Nhu a épousé un brillant universitaire du Sud, promu ministre de la présidence. Son frère Tran Van Khiêm, un avocat, détient un poste de responsabilité au sein du Parti unique.

Trop, c'est trop ! Est-ce que l'excès conduit au rejet ? ou le propre d'une telle logique clanique est-il de condamner ses bénéficiaires à une sorte de solidarité obligée des heurs et malheurs du régime ? Toujours est-il qu'au lendemain du coup d'État de 1963 et après la mort de ses principaux protagonistes, aucun membre du clan Ngô-Dinh n'a survécu à la chute de la première République. Certains meurent assassinés ou exécutés après des jugements sommaires. D'autres s'exilent. D'autres enfin disparaissent dans l'anonymat.

De toute façon, le destin non dépourvu de grandeur et finalement tragique de N.D. Diêm ne doit pas masquer une trajectoire sociale exemplaire. Il révèle tous les ingrédients du mécanisme d'ascension sociale d'un groupe dominant de la société vietnamienne en transition : la fusion entre une culture ancienne (lettrée) et une culture moderne (coloniale), la fusion entre les forces conservatrices traditionnelles (la cour et sa périphérie) et la religion chrétienne qui représente la marque de distinction obligée d'une certaine modernisation, même fortement « biaisée ».

## II. Généalogie des fondateurs et gérants de Lien Thanh

Si la généalogie des Ngo Dinh représente un parcours idéal-type des hauts Mandarins du Centre, celle des fondateurs et gérants de la société *Lien Thanh* (53) incarne, quant à elle, la trajectoire lettrée moderniste du capitalisme confucéen vietnamien.

Les trois personnages-clé de cette famille d'intellectuels sont des descendants des Lettrés modernistes de la fin du siècle dernier, Nguyễn Thông et Hồ Ta Hiêu. Il s'agit de Nguyễn Trong Lôi (1911) ? et son frère N. Quy Anh, et de Hồ Ta Khanh.

### *Nguyễn Trong Lôi*

(Lôi selon Hồ Ta Khanh, o.c.) est le fils aîné du Lettré fonctionnaire du Sud, Nguyễn Thông. Sa mère n'est autre que la petite-fille d'un brillant fonctionnaire universitaire et écrivain du Giadinh, Ngô Nhân Tinh. Après avoir reçu une formation classique, Lôi adhère aux thèses modernistes et participe activement, sous l'impulsion de Phan Chu Trinh et de ses compagnons du Centre, au mouvement *Duy Tân*, à la fondation de la Compagnie de Fabri-

---

(53) Célèbre entreprise artisanale et commerciale créée par les Lettrés modernistes au début du siècle, se spécialisant dans la fabrication de la fameuse sauce de poissons (nuoc Mâm) de la province de Phan Thiêt.





cation du Nuoc Mâm de Liên Thành, d'une Maison d'édition portant le même nom et d'une Institution privée (calquée sur le modèle de Dong Kinh Nghia Thuc) (54). Lôi fut le principal responsable de Liên Thành jusqu'à sa mort (en 1911).

### *Nguyễn Quy Anh (1881-1911)*

Si la vie et l'œuvre de son frère aîné, *N. Trong Lôi*, s'inscrivent en droite ligne dans la stratégie des Lettrés modernistes, *N. Quy Anh* représente la génération intermédiaire.

Après avoir commencé les études classiques sino-vietnamiennes, *N. Quy Anh* s'est reconverti aux études modernes dès 1905 sur les conseils des Lettrés modernistes. Bien qu'il soit associé, à côté de son frère aîné *N. Trong Lôi*, à l'œuvre économique et culturelle du mouvement *Duy Tân*, il semblait vouloir se consacrer davantage à la formation de la jeunesse à laquelle il souhaitait donner une formation occidentaliste puisée à la (bonne) source. C'est la raison pour laquelle il a vécu durant quatorze ans en France afin de veiller à l'éducation de ses enfants (4 garçons et 2 filles). Son deuxième fils, *N. Minh Dué* (1916-48) diplômé de H.E.C., sera à son retour au Vietnam un des principaux gérants de la seconde génération de Liên Thành. (Dué sera tué dans une embuscade tendue par l'armée française alors qu'il rejoignait la Résistance). Sa sœur, *Minh Nguyêt*, Licenciée en Droit, épouse le Dr *Hồ Ta Khanh*, un autre dignitaire de la société Lettrée.

Le père de *Hồ Ta Khanh* n'est autre que *Hồ Ta Bang* (1875-1943), dernier fils d'un lettré de Hué, *Hồ Ta Hiêu* et de *Nguyễn Thi-Doàn* ; ce dernier a reçu une double formation, classique et moderne.

Lorsque Liên Thành s'est développé, *Hồ Ta Bang* s'est retiré de l'Administration coloniale où il avait le poste de secrétaire à la Résidence pour se consacrer totalement à la société industrielle des Lettrés modernistes. Son retrait de Liên Thành, vers les années 1940, coïncide avec l'arrivée d'une nouvelle génération représentée par son neveu (par alliance) *M. Minh Dué* et par son fils, le Dr *Hồ Ta Khanh*. Avec ce dernier, pur produit de la culture française — (Lycée Chasseloup-Laubat, internat en médecine au C.H.U. de Marseille, chef de clinique en pédiatrie avant d'être nommé ministre de l'Économie dans le gouvernement *Trần Trọng Kim*, — un gouvernement dominé par les héritiers des lettrés modernistes comme *Trần Đình Nam*, *Hoàng Xuân Han*, *Phan Anh*...) — se parachève la trajectoire moderniste du capitalisme confucéen.

---

(54) Et où enseigne pendant un laps de temps l'instituteur *Nguyễn Tât Thanh* (*Hồ Chi Minh*).

III — TRAJECTOIRE SOCIALE D'UNE GRANDE FAMILLE DU SUD :  
PÉTRUS TRUONG VINH KÝ

GÉNÉRATION I

Pétrus Truong Vinh Ký  
(6-12-1837/1-9-1898)

épouse le  
8-6-1861

Mlle Vương Thị Thọ  
(? /17-7-1907)



Génération II

1-Jean-Baptiste Truong Vinh Thê (6-6-1862/26-10-1916) Độc phủ sứ(Préfet colonial)	épouse le 8-5-1880 9 enfants(voir	Mlle Trần Thị Ngọc Génération III)
2-Marie Truong Thi Gia (3-3-1865/195?)	14-12-1887 6 enfants	Joseph Nguyễn Hữu Nhiều Architeete
3-Léon Truong Vinh Việt (2-4-1867/?)	29-7-1889 6 enfants	Mlle Maria Nguyễn Thị Vong
4-Françoise Truong Thi Tú (12-10-1869/?)	25-5-1886 2 enfants	Jean-Baptiste Nguyễn Trọng Quán (13-12-1865/19-9-1911)
5-Albert Truong Vinh Trọng Professeur EPS	? pas d'enfant	Mlle Agnès Lê Thị Thiên
6-Victor Truong Vinh NY (22-7-1874/?)	? 5 enfants	Mlle Anne Lê Thị Thục
7-Félix Truong Vinh Kỳ (8-7-1878/14-7-1881)		
8-Nicolas Truong Vinh Tiên (22-10-1882/2-11-1882)		
9-Nicolas Truong Vinh Tông (11-3-1884/21-8-1974) Ministre des A.E.1950-54	3-5-1908 14 enfants	Mlle Elisa Trần Thị Lồ (28-3-1890/20-4-1967) Fille du Đốc phủ sứ Trần Bá Thọ Petite-fille du Tổng Đốc Trần Bá Lộc



Génération III

1-De Truong Vinh Thê et Trần Thị Ngọc:

-Truong Thi Trâm--> 2 Gergons(G) et 4 Filles(F) dont une est l'épouse de Phạm Hoà  
(Dr d'AIR VIETNAM) et une autre celle du traducteur de KIM  
Van Kieu, Schneider (Xuân Phúc)  
-Truong Vinh Truong + Fille du Đốc phủ Thu--> 1 F, épouse du Dr Nguyễn Văn Nguyễn  
-Truong Thi Thanh--> 1 F, épouse du Pharmacien Nhôn  
-?  
-Truong Vinh Duy+épouse, fille du Conseiller provincial Trần Trinh Trạch, un des  
plus gros propriétaires fonciers du Sud--> 1 G, 2 F  
-Truong Vinh Giã--> 1 F  
-Truong Thị Mỹ--> 1 G

2-De Marie Truong Thi Gia et J. Nguyễn Hữu Nhiều:

-?  
-Nguyễn Hữu Hộ--> 1 F, 1 G  
-Nguyễn Thị Quốc, ma riée, sans enfant  
-Nguyễn Thị Tri--> 3 G  
-Nguyễn Thị ?--> 1 G, 5 F

3-De Truong Vinh Việt et Nguyễn Thị Vong:

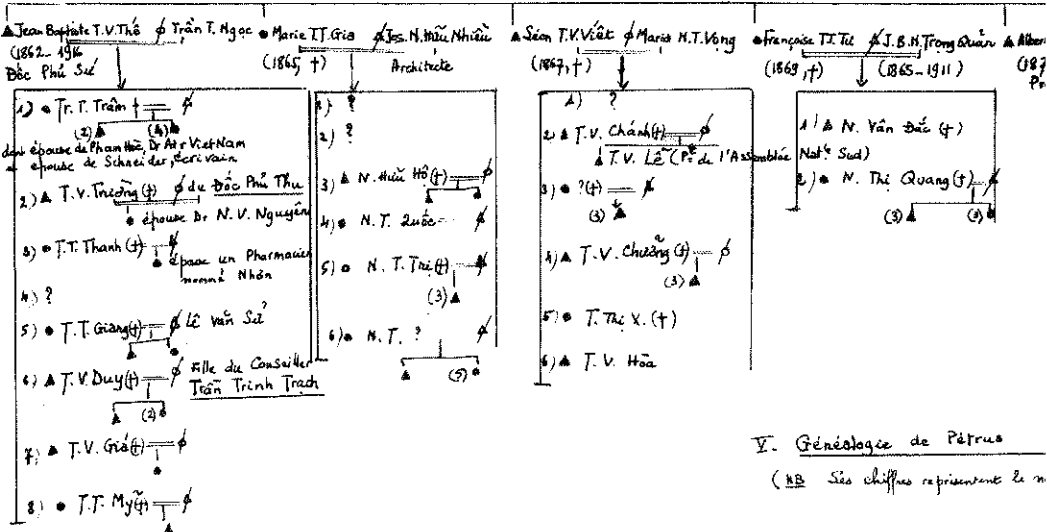
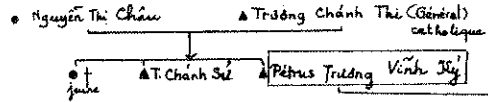
-?  
-Truong Vinh Chánh--> 1 G (Truong Vinh Lê, ancien Président de l'Assemblée Natio-  
nale de la République du SVN)  
-Truong Thị Tại--> 3 G  
-Truong Vinh Chương--> 3 e nfants  
-Truong Thị ?  
-Truong Vinh Hòa

4-De Truong Thi Tú et Nguyễn Trọng Quán:

-Nguyễn Văn Đắc  
-Nguyễn Thị ?--> 3 C, 2 F

V — GÉNÉALOGIE DE PÉTRUS TRVONG VINH KÝ  
(Archives privées)

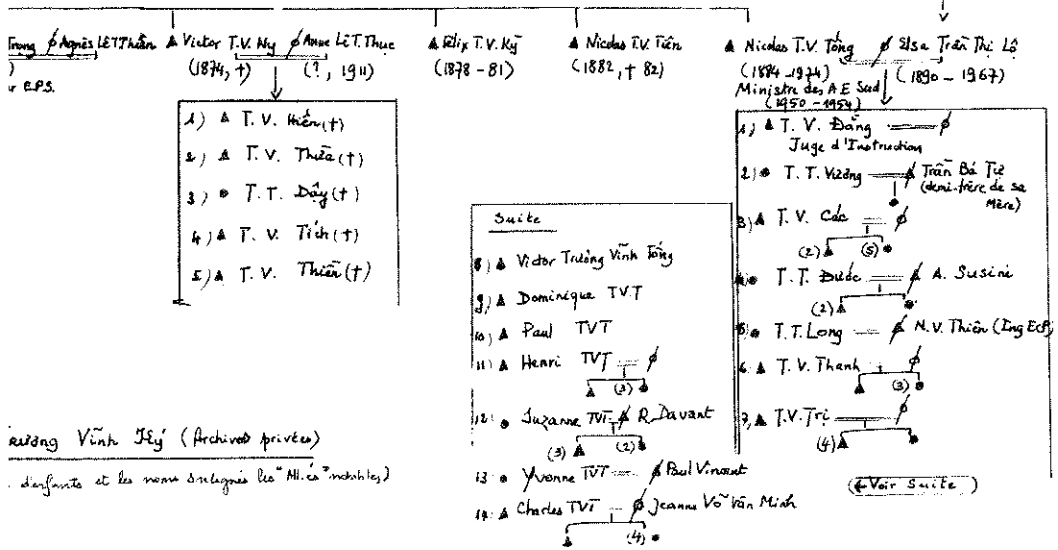
V. Généalogie de Pétrus TRVONG Vinh Ký



NB : Les noms soulignés désignent les « Alliés » notables, les chiffres arabes entre parenthèses le nombre des descendants des deux sexes.

Vương Thị Thọ

Trần Bá Phước (cathol, origine  
Centa)  
↓  
Trần Bá Lộc (Tổng Đốc)  
↓  
Trần Bá Thọ (Độc Phó Sĩ)



5-De Trưởng Vĩnh Trọng et Nguyễn Thị Thiên:

Pas d'enfant

6-De Trưởng Vĩnh Ny et Lê Thị Thục:

- Trưởng Vĩnh Hiền
- Trưởng Vĩnh Thừa
- Trưởng Thị Dậy
- Trưởng Vĩnh Tích
- Trưởng Vĩnh Thiên

7-Trưởng Vĩnh Kỳ meurt jeune, sans enfant

8-Trưởng Vĩnh Tiên meurt jeune.

9-De Trưởng Vĩnh Tông et Trần Thị Lô:

- Trưởng Vĩnh Đăng, juge d'Instruction, marié, sans enfant
- Trưởng Thị Vương, épouse de Trần Bá Tú (petit-fils de Tran Ba Loc)--> 1 F
- Trưởng Vĩnh Các--> 2 G, 5 F
- Trưởng Thị Đức+ Albert Susini--> 2 G, 1 F
- Trưởng Thị Long+ Nguyễn Văn Thiên (Ingénieur Ecole Centrale de Paris)
- Trưởng Vĩnh Thanh--> 3 F, 1 G
- Trưởng Vĩnh Tri--> 4 G, 1 F
- Victor Trưởng Vĩnh Tông
- Dominique Trưởng Vĩnh Tông
- Paul Trưởng Vĩnh Tông
- Henri Trưởng Vĩnh Tông--> 1 G, 3 F
- Suzanne Trưởng Vĩnh Tông+Roger Davant--> 3 G, 2 F
- Yvonne Trưởng Vĩnh Tông+Paul Vincent
- \*-Charles Trưởng Vĩnh Tông+Jeanne Võ Văn Minh--> 1 G, 4 F

\* NB : Les hasards de la carrière professorale m'ont permis de rencontrer à l'Université de Provence l'Ingénieur Charles Trưởng Vĩnh Tông sans lequel cette belle trajectoire d'une des grandes familles du Sud reste à ce jour inaccessible.

### III. La généalogie de la classe dirigeante du Nord-Vietnam

Si les trajectoires I, et II représentent, grosso modo, les deux composantes de la classe dirigeante du sud (la branche intellectuelle dérivée des Lettrés modernistes et la branche haute-mandarinale et grande-bourgeoise d'affaires du Centre), *la troisième est représentée par les propriétaires latifundiaires du Delta du Mékong*, celles du groupe *Dang-Vo* IV et de *Hồ Tung* V constituent, en contrepoint, le sel de la Nomenklatura du Nord.

Les deux personnages-clé sont respectivement *Dang Thai Mai* (1902-1984) et le général *Vo Nguyễn Giap* (né en 1910).

Dang Thai Mai représente une grande figure de l'intelligentsia communiste et le parfait compromis entre l'héritage confucéen et la culture occidentale (marxiste).

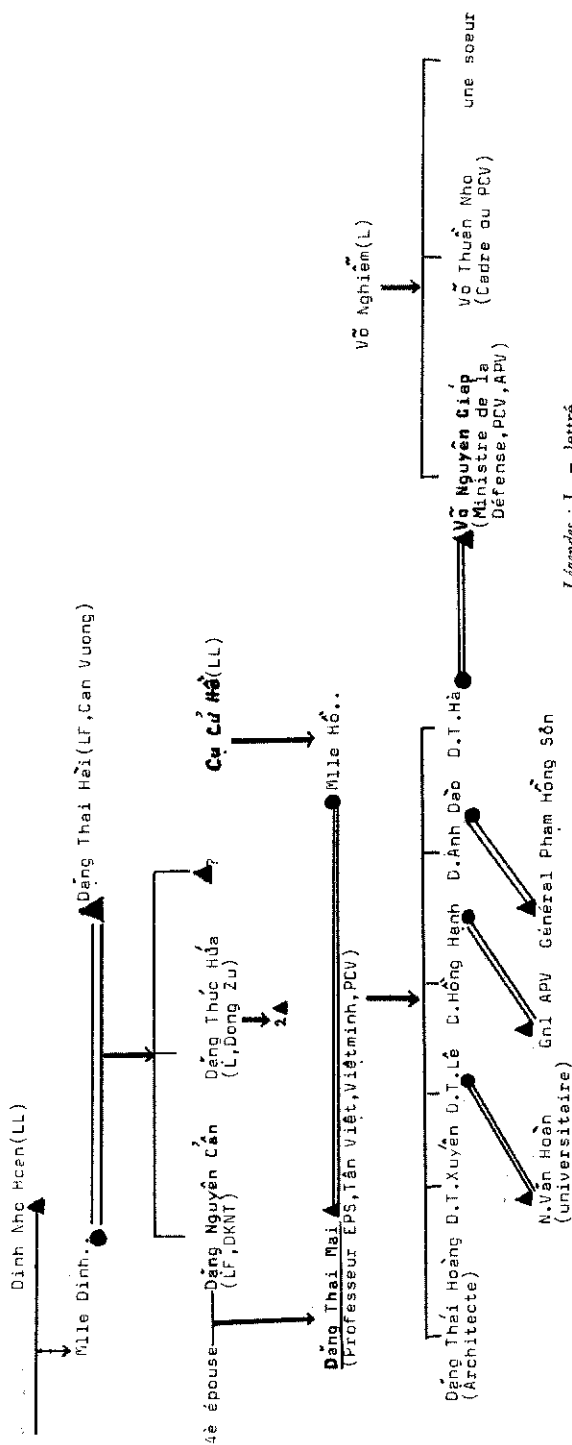
Petit-fils de Lettré fonctionnaire exclu du mandarinat pour conviction patriotique, Mai est le fils unique du Pho Bang *Dang Nguyễn Cán*, Dôc Học et radié du cadre mandarinal pour avoir participé au mouvement Duy Tân avant d'être condamné et envoyé au bagne de Poulo-Condor.

Après avoir reçu une formation classique auprès des grands Maîtres confucéens, Mai a effectué une reconversion réussie aux études modernes. Reçu dans les premières promotions de l'Institut de Pédagogie de l'Université de Hanoi, il fut le témoin intéressé et nuancé de l'évolution de l'Université de Hanoi qu'il juge avec beaucoup de sagacité, tranchant en cela avec des arguments à l'emporte-pièce tels qu'on peut les trouver chez les historiens de Hanoi :

« A l'enseignement traditionnel fut peu à peu substitué un enseignement dit franco-vietnamien destiné spécialement à recruter quelques ouvriers (sic !), fonctionnaires subalternes pour le régime colonial (...) y s'agissait à tous les

LES ORIGINES SOCIALES DE LA CLASSE DIRIGEANTE  
DU NORD-VIETNAM

IV — TRAJECTOIRE CÁN VƯỢNG-DUY TÂN-PARTI COMMUNISTE VIETNAMIEN



Légende : L = lettré.

LL = lettré lauréat des C.T.

LF = lettré fonctionnaire.

DKNT = Dong Kinh Nghia Thuc.

Dong Zu = Voyage d'études en Chine et au Japon.

Tan Viet = branche du Centre du PCV.

Gnl APV = Général de l'Armée populaire du VN.

degrés d'un enseignement au rabais ; même l'Université indochinoise ouverte en 1908 ne dispense jamais qu'un enseignement mutilé, déformé (...). »

Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'un tel jugement global ne fait pas la part des hommes ni celle des choses. Son fonctionnalisme inconscient occulte bien des aspects liés aux effets pervers de l'institution universitaire, aux conséquences induites de l'Université de Hanoi sur la formation d'une intelligentsia locale qui constituera l'élite dirigeante (55) du Vietnam indépendant dont D.T. Mai est l'un des représentants les plus remarquables.

A la sortie de l'Université indochinoise, D.T. Mai mène une carrière prolongeant, dans sa version moderne, le double combat tracé par ses prédécesseurs : le combat culturel comme enseignant dans un lycée privé (*Thang Long*) qui se révéla comme une véritable pépinière des futurs cadres du Vietnam et le combat politique dans la mouvance du mouvement culturel proche du Parti communiste vietnamien à côté d'autres collègues de Thang Long comme *Vo Nguyễn Giap* et *Hoàng Minh Giam*.

Cette double pratique professionnelle et politique fait de lui le théoricien le plus important de la littérature vietnamienne et chinoise (comme spécialiste de l'écrivain *Lou Xun*). Ministre de l'Éducation nationale du Gouvernement de la Résistance dirigé par Hồ Chí Minh, D.T. Mai est perçu surtout comme l'homme d'une double culture, celle léguée par le confucianisme moderniste des Phan Chu Trinh, Phan Bội Châu... et de son père et celle acquise au contact des professeurs français de l'Université de Hanoi, l'adhésion commune aux valeurs de la Renaissance et de l'humanisme des Lumières qu'il croit continuées et réalisées dans et par le marxisme.

De son mariage heureux avec la fille d'un ancien Maître Lettré (*Le Cu Hô*) naissent plusieurs filles et un garçon. Plusieurs épousent des généraux de l'armée populaire du Vietnam dont son prestigieux commandant en chef, le général *Vo Nguyễn Giap* — scellant ainsi l'union entre les héritiers du mouvement de la Résistance armée des Lettrés (*Cần Vương*) et la première génération de l'Armée populaire.

### *Vo Nguyễn Giap*

Le père de Giap, M. Vo Nghiêm est un petit lettré-fonctionnaire (neuvième degré de la hiérarchie mandarinale) de l'administration provinciale de Quang Binh (il mourra en prison à Hué lors de la reconquête du Centre par l'armée française).

Giap fut avant tout un « enfant du Pays » (selon G. Boudarel), le produit de cette province qui a vu grandir des grands hommes de l'histoire contemporaine du Vietnam, *Quang Binh* (56).

(55) Qui ne s'est pas révélée moins brillante qu'une autre, y comprise celle de la métropole. Rappelons qu'avant de se frotter à leurs condisciples métropolitains, les *Pham Duy Khiêm*, *Trần Đức Thao*, *Hoàng Xuân Han*, *Vu Văn Mậu* ont déjà fait leurs premières armes à U.I.

(56) On remarquera cette obsession de l'*en-racinement* dans la tradition biographique vietnamienne, sans doute trace indélébile de la pratique et de la tradition géomancienne. Du général Lê Tung Sơn (*Nhật ký một chàng duong*) pour la province de Hung Yen à Hoàng van Hoan (*Giọt nước trong biển cả*) pour Nghé An, c'est la constante référence à l'espace biologique (géographique) considéré comme déterminant de la *vocation charismatique*. La dernière dynastie régnante, les Nguyễn, n'a-t-elle pas bâti son mythe dynastique sur la légende de Dao Duy Tu désignant la chaîne de Hoanh Son (capitale des seigneurs fondateurs) comme site de 10 000 ans de paix



Né dans une famille de trois enfants (un frère et une sœur), V.N. Giap a accompli un parcours « sans histoire » dans une « époque où le souple pinceau du lettré cède la place à la grinçante plume Sergent-Major venue de l'Occident (...) ». En 1923, le petit Giap part à Hué, la ville impériale, à cent cinquante kilomètres au Sud, faire ses études au Collège Quốc Học (...). L'élève Giap se plonge avec avidité dans l'histoire, la géographie et la physique et ne sort de ses livres que pour participer à des débats exaltés, loin des oreilles indiscrètes. Il y a entre quatorze et seize ans quand se produisent les événements qui marquent un tournant décisif » (G. Boudarel, *Giap*, Paris, 1977).

Il s'agit de mouvements liés à la conjoncture de 1925-26. L'engagement militant, des grèves scolaires à l'adhésion au Tan Viet d'obédience marxiste et lettrée-moderniste (Phan Bội Châu), conduit le jeune homme au bagne Lao-Bao. Relâché, il retourna au Collège et passa son Bac de Philosophie en 1934. Il poursuivit ses études supérieures à la Faculté de Droit tout en menant une carrière d'enseignant au Lycéum *Thang Long* où il a pour élève le futur Prix Nobel de la Paix, M. Lê Duc Tho, le journaliste Nguyễn Thành Lê, le général (A.P.V.) Lê Quang Dao, le ministre Nguyễn Lâm.

Collé à l'oral (1937) à l'examen de sortie de Licence, il est néanmoins repêché et obtient la Licence de Droit. Il refuserait une bourse d'études en France proposée par le professeur Pirou. Membre de la S.F.I.O. (selon G. Boudarel), durant le Front populaire, il apporte sa collaboration à un journal en langue française du P.C.V., *Le Travail*. Il participe au même titre (intellectuel proche du P.C.V.) aux préparatifs du *Congrès indochinois* et épouse en premières noces une militante du P.C.V., Minh Khai (morte dans les geôles coloniales), belle-sœur de *Lê Hồng Phong* (secrétaire général du Parti, lui-même mort en prison en 1940).

En 1940, il passe à la clandestinité et partit pour la Chine avec Pham van Dong où il est accueilli par *Phung chi Kiên* qu'il remplacera plus tard à la mort de celui-ci, tué dans une embuscade.

Alors commence pour Giap une nouvelle carrière, celle de chef révolutionnaire et compagnon de Hồ Chi Minh. Depuis, quatre séquences se succèdent dans sa vie :

1940-45 : le chef maquisard.

1945-46 : l'homme d'État.

1946-54 : le chef de guerre face à la France.

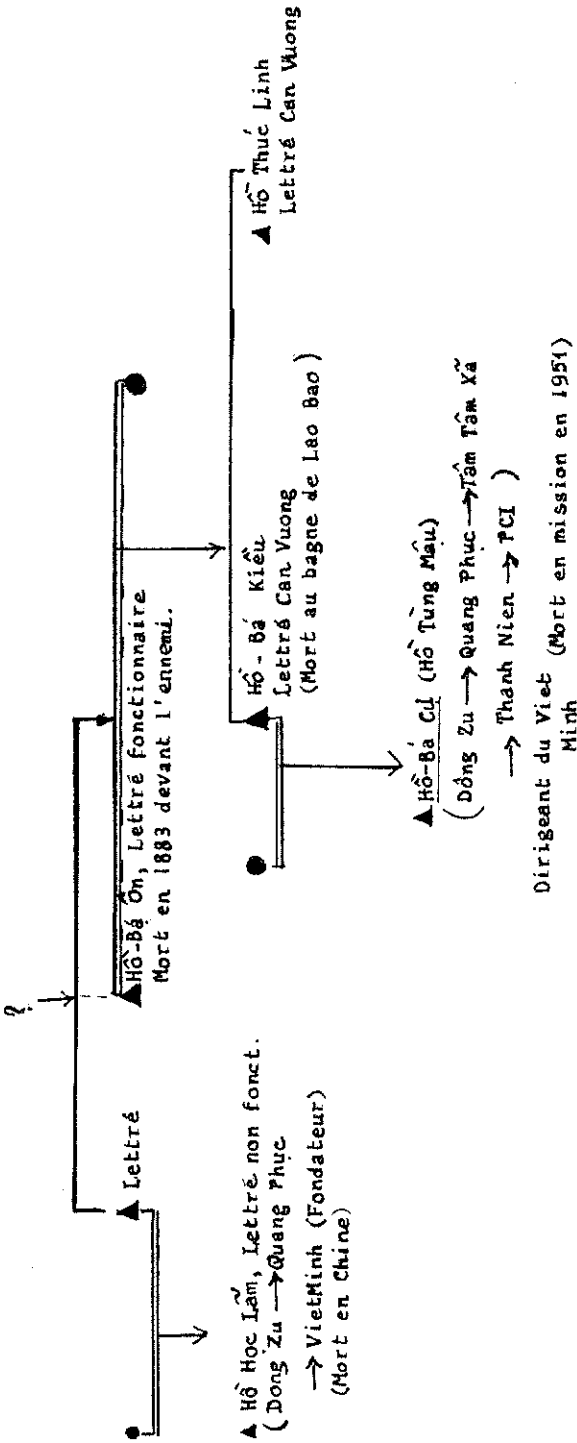
1954-75 : le stratège face aux U.S.A..

La trajectoire représentée par V.N. Giap symbolise le passage du mouvement *Cần Vu'ong* (par son père lettré) au P.C. Vietnamien *Via* l'Université de Hanoi et les appareils scolaires et culturels nés de la société urbaine du Vietnam des années 1930-40, *trajectoire majoritaire* (dans laquelle se reconnaissent un bon nombre parmi les dirigeants du V.N. socialiste d'aujourd'hui) *mais non unique* comme en témoigne la généalogie (VI) du compagnon de Hồ Chi Minh, *Hồ Tung Mậu* (*Trajectoire Cần V'ong-Quang Phuc-Parti communiste vietnamien-Viêt Minh*).

---

et de prospérité. La biographie que Boudarel a consacrée à V.N. Giap n'a pas échappé à la loi du genre (le déterminisme géographique). En fait, l'ouvrage de Hoàng van Hoan a au moins le mérite de montrer que ce sens du lieu (*natal*) sacré, ce culte de la terre, n'est pas « inné » mais cultivé c'est-à-dire enseigné par les soins des maîtres confucéens.

VI — LA GÉNÉALOGIE DES HỒ-BÁ



Source : Hoang Van Hoan, Giới nước trong Biên Cả,  
Pékin, 1988

Là trajectoire Cán-Vương → Quang Phục → P.C.I. → Việtminh

### CHAPITRE III

## LA CRISE DE LA « GÉNÉRATION DE LA RÉSISTANCE » (1862-1907) (1)

Dès la formation de l'État vietnamien (X-XI<sup>e</sup> siècle), l'affirmation de son identité comme Nation indépendante et souveraine relève de la mission historique et sociale d'une classe dirigeante farouchement « nationaliste » encore qu'intellectuellement très proche de son homologue chinoise.

La reproduction de la Bureaucratie étatique, ici comme en Chine, n'est qu'un moyen parmi tant d'autres pour assurer l'ordre social, gérer les affaires d'État, elle n'est pas l'unique enjeu de l'école et de l'enseignement confucéen qui visent un objectif plus ambitieux : former l'homme parfait (*quân tu*).

### I. LA GRANDE CONFORMITÉ (DAI THUÂN)

Pour ne pas se méprendre sur le contenu social de cette institution qui a suscité paradoxalement tant d'admiration à l'étranger (notamment chez les premiers pères jésuites) et tant d'opprobre chez les réformateurs modernistes (tels que Leang Qi Chao) et les révolutionnaires du début du siècle (de Chen Du Xiu à Mao Ze Dong), il faut saisir le sens historique du réformisme introduit par Confucius et ses disciples (Mencius, Siun Tseu...) et les fonctions assignées à celle-ci dans la transmission de l'idéal confucéen.

Un peu à l'image du procès de développement de la sociologie durkhei-

---

(1) Cette notion est empruntée à Thanh Lang in *Tableau synoptique de la littérature vietnamienne* (en vietnamien), Saigon, 1967. Elle souligne à juste titre le rôle des Lettrés vietnamiens dans la lutte culturelle, politique et militaire contre le colonialisme français pendant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

mienne au début de la III<sup>e</sup> République, la « science du social » (Etiemble, *Confucius*) du Maître Không (Confucius) se présente comme l'arme pacifique grâce à laquelle le philosophe espère ramener la paix civile dans une Chine ravagée par l'anarchie au moment de la décomposition de la dynastie des Tchéou (V<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> a.C.). Face au désordre engendré par les guerres incessantes de l'époque *Xuân-Thu* (Printemps-Automne), l'enjeu des Études et du corps doctrinal qui le soutient, *Dai Hoc* (Les Grandes Études), *Trung Dung* (Le Juste et Invariable Milieu), *Manh Tu* (Mentcius), et *Luân Ngu* (Entretiens), seul ouvrage reconnu comme inspiré de l'enseignement du Sage, est de préserver le corps social des dangers mortels de l'anomie (*Loan*) et de la dissidence (*Ly*).

Les modalités de l'enseignement social des Lettrés confucéens ne sont pas sans évoquer la conception durkheimienne du rapport de l'Éducation avec la III<sup>e</sup> République. Et si le durkheimisme moral et politique (*Sociologie et éducation*) préconise la solidarité organique comme principe fondateur de la paix républicaine, la vision confucéenne, telle qu'elle est interprétée par un brillant (et austère) disciple (Siun Tseu), repose tout entière sur la notion de *Lê* (Rites) :

« L'homme n'est pas vraiment homme, du fait qu'il est le seul à avoir deux pieds et pas de poils (sur le corps), mais il l'est davantage du fait qu'il a établi des distinctions sociales (...). Il n'y a pas de distinctions plus grandes que les distinctions sociales, plus grandes que les li (*Lê*) ». (Cité par Fong-Yeou-Lan, *Précis d'histoire de la Philosophie chinoise*, Paris, 1985).

L'observation et le respect des rites créent, au terme d'une longue inculcation et pratique quotidienne, un ensemble de comportements qui, au début, devait être imposé mais finissait par devenir « spontané ». Pour cela, Confucius, relayé et réinterprété par Mentcius et surtout par Siun-Tseu, multiplia les « espaces éducatifs » (relations familiales, rapports de voisinage, école, l'État) reproduisant les mêmes rapports que ceux qui régissent le père et l'enfant dans le cadre familial :

« Toute une société était ainsi transformée en une vaste famille patriarcale, au sein de laquelle l'enfant reste toujours enfant, voyant en ses parents, — et plus tard devenu adulte, en ses supérieurs, — des génies et des dieux (2). »

Ces comportements — étiquettes, langage, signes (vestimentaires) — créeraient à la longue un grand « conformisme social » aussi étouffant que n'importe quel régime despotique, s'ils ne procédaient pas d'une « méthode bien subtile de gouvernement » (N. Khac-Vien, o.c.). Car, au lieu d'user de la violence contraignante exercée même au nom de la légitimité étatique (Max Weber), le pouvoir se contentait d'exposer à la réprimande et à la désapprobation publique l'individu *gân* qui adoptait des attitudes, des gestes, des paroles non conformes aux rites, bref, un « révolté en puissance ».

Ainsi, les rites finissent par imposer de penser comme ses supérieurs ; avoir une autre opinion, ce serait manquer aux rites, attenter à ses supérieurs, c'est commettre la faute la plus grave dans l'optique de cette société : « Le gouvernement par les rites exigerait de chacun une attention particulière à propos de chaque geste, chaque parole, trouvant ainsi à administrer tous les aspects de la vie » (N.K. Viên, art. cit.). Face à la société anarchique du

---

(2) Nguyễn Khắc Viện, « Les Rites — Hier et Aujourd'hui » in rev. *Doan Ket*, mai-juin, 1983, Paris.

Xuân Thu, l'idéal confucéen visait à la réalisation d'une société bien hiérarchisée, bien rodée dans tous ses rouages, et obéissant, spontanément, à un seul ordre, c'était celle de la *grande conformité* (Dai thuân).

Loin de trouver la paix sociale dans le renforcement de l'appareil militaire de répression ou dans la création d'une panoplie de lois contraignantes — comme le prétendent les légistes —, le confucianisme cherche à l'atteindre par l'éducation qui consiste à faire comprendre à chacun l'unité organique entre les ordres cosmique, social et linguistique (*tri Mênh, tri Lê, tri Ngôn*) car telles sont les voies à l'accomplissement de « l'honnête homme » (*Quân tu*).

A l'image de son fondateur qui assoit l'éducation tout entière dans le dialogue socratique avec ses disciples, l'appareil éducatif sino-vietnamien repose sur le système de « *maître unique* » et de « *classe unique* ».

## II. LES RAPPORTS ENTRE MAÎTRES ET ÉLÈVES DANS LE SYSTÈME ÉDUCATIF TRADITIONNEL (CONFUCÉEN)

Qu'ils soient plus tard élus des concours triennaux ou simples maîtres des écoles du village, piliers de l'État (dynastique) ou ferment des révoltes paysannes dévastatrices, tous font partie de cette « vaste confrérie de lettrés », véritable creuset de la « classe dirigeante traditionnelle » dont dépendent l'ordre et le désordre moral et politique du pays.

Venant d'un homme né au début du siècle, et ayant vécu de ce fait l'entrecroisement de deux systèmes éducatifs, l'un ancien, l'autre moderne, ce témoignage de l'écrivain *Dang Thai Mai (Hôi Ky)* (4) constitue un document précieux révélant l'atmosphère de piété filiale et de camaraderie fraternelle qui règne dans les écoles confucéennes telles qu'elles fonctionnent depuis des siècles au Vietnam :

« Notre enfance se baigne dans une ambiance toute remplie de spiritualité confucéenne. Bien souvent, mon père et mes oncles nous montraient la belle calligraphie des lauréats immortalisée sur des rideaux en soie brodée et suspendus tout le long des murs du temple familial en guise de décorations, les jours de fête (...). Elle est aussi présente dans la pièce extérieure où sont exposés, sous vitres, les livres de toute grandeur, rangés dans les armoires. Que de livres ! Comme ils nous inspirent du respect à nous autres, enfants ! Dans toute la province, n'y avait-il pas de bibliothèques familiales plus importantes que la nôtre ! » (p. 153).

Par ailleurs, l'enfant conserve en mémoire ces séances de commentaires et de comptes rendus de devoirs d'élèves présidées par son père, le vice-docteur et professeur *Dang Nguyễn Cán* « A nos yeux, comme ces séances respirent une solennité effrayante ! »

(3) Dans son essai historique, l'écrivain Nguyễn Khắc Viện (*Expériences vietnamiennes*, Paris, Éditions sociales, 1970) donne une image vivante et très révélatrice de ce type de rapport (fraternel et filial) qui se noue entre les condisciples, entre ces derniers et leurs maîtres et qui reste gravé, par la suite, dans la mémoire collective de la communauté lettrée.

(4) Hanoi, 1985.

Alors que les études traditionnelles périclitent inexorablement sous la domination française au point d'en être réduites à « peu de chose » comme l'a constaté amèrement le poète Tu Xu'o'ng (*Nào co ra gi cai hu nho !*), l'auteur devait néanmoins se soumettre, en bon héritier de Lettrés confucéens (fils et petit-fils de lauréats des concours), au rituel de l'initiation. Faute de mieux, la tâche « d'ouvrir le cœur » (*Khai tâm*) du petit homme incombait à son grand-père condamné par les nouveaux maîtres du pays à l'oisiveté forcée pour avoir sympathisé avec le mouvement *Cân Vương*.

Mais les passages les plus passionnants du *Mémoire (Hôi Ky)* portent surtout sur les expériences pédagogiques, intellectuelles et affectives nouées avec d'autres précepteurs qui prirent le relais du vieil homme devenu distrait et invalide. Ces souvenirs sur le système éducatif ancien représentent aujourd'hui un document d'une rare précision ethnographique et éclairent de manière nuancée les forces et faiblesses de l'enseignement traditionnel.

L'auteur y aborde les matières enseignées depuis l'âge le plus tendre jusqu'au seuil des épreuves de maturité ; ses évocations et appréciations sur la manière dont les anciens maîtres inculquent le savoir aux jeunes Vietnamiens tranchent avec les jugements à l'emporte-pièce de ses contemporains (5).

Il en est ainsi du fameux (*Tam Tu Kinh*) le B.A. BA du tout jeune débutant de jadis. Il s'agit d'un long poème de quelques centaines de vers à trois mots qui résume en formules ramassées, rimées, faciles à retenir, toute la quintessence de la morale confucéenne... qu'il faut apprendre par cœur. L'ensemble dégage une impression d'ennui car trop « abstrait et ténu » (lat léo). Après le *Tam Tu Kinh*, on attaque les Petites Études (*Tiểu Học*) c'est-à-dire le *Hiếu Kinh* (Le livre de la Piété) et le *Trung Kinh* (Le livre de la Loyauté), « aussi peu excitants l'un que l'autre ».

Heureusement, le rythme scolaire soutenu laisse peu de place à la fantaisie car, du matin au soir, les « élèves » (Mai et ses camarades) toujours correctement habillés devaient suivre les explications de texte, se livrer aux exercices d'écriture et de calligraphie, réciter par cœur et à haute voix certains passages recommandés.

Après quoi, on aborde les Quatre Ouvrages fondamentaux (*Tu Thu, supra*) : (Dai) *Hoc*, (Trung) *Dung*, (Ngu) *Luân, Manh* (Tu). Si les deux premiers respirent l'ennui, par contre, le *Luân Ngu* (Entretiens) s'en distingue dans la mesure où il reflète les rapports complexes, « animés », entre Confucius et ses disciples et parmi ces derniers, le remuant Tu Lô. Enfin Mentcius (Manh) provoque davantage de réactions grâce à son éloquence et à sa verve polémique dans la défense de... l'orthodoxie confucéenne. Quant à l'histoire, elle est consacrée à la Chine, l'histoire du Vietnam se résumant à quelques crédos sommaires du *Tông Luân* de Lê Tung (1451).

Mais la première expérience pédagogique « moderne », il la devait au Dâu Xu Truc (premier sélectionné des concours préliminaires des provinces) et à son frère.

Afin de les accueillir dignement dans l'école familiale, le grand-père de D.T. Mai avait fait construire un bâtiment de trois pièces meublées de bancs (pour les élèves) et de tabourets (pour les maîtres) avec cour devant et jardin derrière. Inspirés par l'expérience du *Dông Kinh Nghĩa Thục*, les parents ont ainsi créé de leur propre initiative une institution privée ouverte, outre D.T.

---

(5) Voir, entre autres, le témoignage de Hoàng van Hoan, *Một giot nu'oc trong biển ca* (mémoire), o.c. (Un ancien dirigeant du P.C. vietnamien).

Mai et ses cousins, à d'autres enfants du même âge des Lettrés de Nghê Tinh. Avec les nouveaux précepteurs, le programme d'enseignement est entièrement rénové selon les critères du modernisme.

Outre la morale et la littérature, on y étudie désormais des matières nouvelles comme l'Histoire et la Géographie du Vietnam notamment à partir du *Dai Nam Quốc sử diễn ca* (6) (Histoire du Vietnam mise en vers) et *Danh hoàn toàn chí* (nouveau manuel venant des modernistes chinois et s'inspirant de la nouvelle pédagogie Mei-ji) :

« On peut qualifier notre "école" d'avant-gardiste par rapport à l'époque. En effet, les études se déroulent selon un emploi du temps établi : trois heures de cours le matin, deux heures l'après-midi, deux heures le soir (...). Pas de punitions corporelles, nos maîtres se conduisent envers nous comme des frères aînés. »

Par la suite, le départ de ces deux précepteurs novateurs a fait place à un nouvel enseignant : le *Cu Hô*, le futur beau-père de D.T. Mai. L'auteur le décrit comme un confucéen éclairé, cultivé, connaissant assez bien la littérature et la philosophie occidentale (grâce aux traductions chinoises), et, au surplus, un ardent patriote.

Si les séances de gymnastique quotidienne créées à l'initiative du *Dâu Xu Truc* ont dû être abandonnées — car les autorités craignirent qu'elles ne se transformassent en initiation aux arts martiaux —, elles ont été remplacées par de longues excursions aux alentours et par les échecs :

« Maintenant, en repensant à ces quatre ou cinq années d'apprentissage auprès du *Cu Hô*, je crois qu'elles ont été pour moi les années les plus fécondes sur tous les plans (discipline de travail, lecture, écriture). Notre maître nous a appris à réfléchir. Il nous sensibilisait à l'histoire, y compris l'histoire de la pensée (...). Il ne nous a jamais obligés d'apprendre par cœur la vie des grands hommes... Peut-être est-ce là la voie la plus sûre pour nous faire découvrir le sens du Beau, nous faire aimer la beauté d'un geste, d'une action, d'un état d'esprit par l'intermédiaire de la musique, de la poésie et de la prose. Le rôle du pédagogue consiste ici à suggérer, à guider et à communiquer (...). Il suivit de près les événements du monde entre 1920 et 1945, il salua l'esprit révolutionnaire de la nouvelle ère ouverte par l'internationalisme de la Révolution d'Octobre. Pourtant, sur nombre de questions sociales et économiques, il persista à considérer le socialisme comme une simple utopie révolutionnaire. Il rédigea à ce sujet un manuscrit\* philosophique et sociologique démontrant la présence et l'actualité de la pensée confucéenne (o.c., 200-201). »

Si le *Cu Hô* apparaît comme le prototype du Lettré moderniste du début du siècle, avec le passage du *Dâu Xu C.* qui lui succède, c'est le retour à l'enseignement traditionaliste, le règne du « bachotage », de l'autoritarisme et des punitions corporelles.

Enfin vint Maître *Lê Thu'o'c*, le dernier en titre de l'école sino-vietnamienne qu'a connu notre auteur. *Lê Thu'o'c* représente l'homme de transition par excellence puisque, reçu *Cu nhân* aux concours triennaux, il sera admis dans la première promotion de l'École supérieure de Pédagogie de l'Université de Hanoi naissante, inaugurant ainsi la trajectoire scolaire et uni-

---

(6) Voir *infra* (chapitre IV).

versitaire de son disciple et de tant d'autres intellectuels vietnamiens de cette génération (1925-26).

Contrairement à une légende tenace entretenue notamment par les détracteurs du système éducatif confucéen, il y avait — ces lignes l'attestent largement — autant de pédagogies que de pédagogues et non une conception (et une pratique) monolithique centrée exclusivement sur la reproduction pure et simple des leçons du passé. L'appel à l'observation, à la critique avait sa part dans l'enseignement « traditionnel ». Là où le bât blesse, c'est le caractère peu à peu exclusivement académique et carriériste de l'enseignement qui achève, au terme d'un long effort de l'État, par neutraliser celui-ci et en faire un instrument de formation de hauts fonctionnaires conformistes et dévoués à la cause dynastique.

### III. DE L'ÉCOLE CONFUCÉENNE A LA BUREAUCRATIE CÉLESTE : LE MANDARINAT VIETNAMIEU

Si l'école, ou du moins son organisation matérielle et pratique, est laissée à l'initiative des maîtres confucéens — qu'ils soient fonctionnaires d'État (*Dóc hoc* au niveau provincial, *Giao tho* ou *Huân đạo* au niveau préfectoral et sous-préfectoral) ou maîtres privés entretenus par la communauté villageoise — régissant selon les règles rigoureuses de l'initiation, et la logique de la répétition, il n'en est pas de même des concours mandarinaux sanctionnant la maturité intellectuelle et surtout politique du candidat-fonctionnaire.

Le système de concours importé de Chine (sous l'administration chinoise, certains Lettrés vietnamiens firent déjà carrière dans le mandarinat de l'Empire du Milieu) et mis en place dès les premières décennies de l'indépendance du pays sera perfectionné et réorganisé sans cesse au fil des dynasties et des rois vietnamiens (Ly et surtout Trần, Lê, Nguyễn...) jusqu'à ce qu'il fût supprimé par les autorités coloniales en 1915 pour le Tonkin et 1918 pour l'Annam.

L'abondance des sources bibliographiques (en chinois et en Nôm) confirme l'hégémonie des Lettrés dans la classe intellectuelle traditionnelle et les liens privilégiés qu'elle entretient avec l'État monarchique, à travers sa bureaucratie gouvernementale et administrative.

L'histoire écrite (et orale), en particulier, lui accorde une place sans comparaison nulle part ailleurs comme le prouve la bibliographie classique recensée par Trần van Giáp (*Tìm hiểu Kho Sách Hán Nôm. Nguồn Tư liệu van học sử học Việt Nam*, Hanoi, 1984, V. I) : Histoire officielle depuis le fameux *Lịch triều Hiến chu'ơng loại chí* de Phan Huy Chu jusqu'à l'officiel *Quốc Triều*, histoire anecdotique telle que le *Công Du Tiếp Kỳ* de Vũ Phú'ơng Đé, l'hagiographie de Phạm Phú Thu (*Nam Thiên Trung nghĩa lục*).

La littérature romanesque vietnamienne a laissé à ce propos un double témoignage anthologique sur l'école confucéenne et le mode de consécration du Lettré, *Lêu chong* (La tente et le bat-flanc) de Ngô Tất Tô et *But Nghiên* (Le princeau et l'encrier) de Chu Thiên.

Si *Lêu chong* évoque irrésistiblement la verve ironique et critique de Wu Jing Zi dans *Rulin Waishi* (Histoire privée des Lettrés), le roman de Chu Thiên



s'attache davantage à *décrire* parfois avec un grand luxe de détails le système de formation du Lettré vietnamien sous le règne tourmenté du roi-Lettré Tu Duc (seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle) (7).

Contrairement au héros « malheureux » (*Vân Hac*) de Ngô Tât Tô qui ne doit sa liberté retrouvée (c'est-à-dire son échec final à l'épreuve de Doctorat) qu'au hasard d'une faute d'inattention suscitant le courroux d'un examinateur zélé, celui de Chu Thiên (*Nguyễn Duc Tâm*) accomplira un parcours quasi parfait depuis l'école du village jusqu'aux classes supérieures (*Dai Tâp*) sous la direction éclairée et efficace d'un « faiseur de mandarins », le docteur de *Pham Xa* en passant par les classes intermédiaires (*Tiên Tâp*) auprès d'un grand pédagogue, son oncle Dô Tri.

A chaque étape du long itinéraire scolaire confucéen, depuis ses débuts de l'école communale jusqu'à la veille des premières épreuves de sélection (*Thi Hach*), depuis le galop d'essai (*Thi Tich Thu'o'ng*) jusqu'au baptême du feu des concours triennaux (*Thi Hu'o'ng*), l'auteur s'attache à décrire à grands traits le mode d'acquisition et de validation du savoir lettré tel qu'il est transmis de la Chine au Vietnam et qu'il fonctionne sous la dynastie régnante, — un savoir fondé essentiellement sur la maîtrise de la *forme*, qui conditionne le culte de l'ordre social et de ses institutions (8).

Toute cette pédagogie repose sur l'organisation — du point de vue des intéressés (enseignant, étudiant) comme de celui de l'État — des concours à tous les niveaux du processus de formation et fonde sa dynamique sur la distinction académique qui en constitue l'enjeu et la finalité. La logique propre d'un tel système est qu'elle est à la fois ouverte sur la société civile (eu égard à ses assises populaires) et fermée sur une idéologie de type totalitaire (au sens sociologique du terme, par rapport à la circularité déjà soulignée entre pouvoir étatique et savoir scolaire).

Le plus étonnant est qu'il semblait loin de donner vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, — alors que le Vietnam est entré dans une phase critique de son histoire face à l'agression étrangère — des signes avant-coureurs d'essoufflement. Loin s'en faut. Tout se passe comme si au lieu de menacer un système d'enseignement incapable de relever le défi de la technologie occidentale comme au Japon et en Chine, la conquête militaire et ses exactions au Vietnam par l'armée française ne font que *renforcer* le conservatisme culturel et font de l'école confucéenne le symbole de la Résistance.

Les statistiques des candidats aux concours triennaux semblent, en tout cas, l'attester ; selon Chu Thiên (o.c., 190), ceux-ci ne cessent d'augmenter en pleine crise franco-vietnamienne : dans le seul centre d'examen de Hà Nam (Hanoi et Nam Dinh), ils étaient 7760 en 1889, 9772 en 1891 et 11872 en 1894, année qui marque, il est vrai, le commencement de la fin du mouvement *Cần Vương*.

Mais la meilleure preuve de cette auto-consécration du Lettré par lui-même (par la grâce, bien entendu, de l'État) fut la publication systématique des

---

(7) Voir J.F. Billeter, « Contribution à la sociologie historique du Mandarinat » in « Actes de la Recherche en Sciences Sociales », juin 1977. Quant à Chu Thiên, il a surtout bénéficié de l'expérience vécue de son oncle le « vice-docteur » Hoàng Tang Bì pour écrire son « *Bút nghiên* ».

(8) Sous les *Lê* (XV-XVIII), toute l'organisation du système des concours reprend, en décalant dans le temps, point par point, l'organisation des *Tsong, Ming* et *Tsing* (XVII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup>).

Lire la thèse de Nguyễn Danh Sach (*Contribution à l'étude des concours littéraires et militaires au Vietnam*, Univ. de Rennes, 1961) qui a surtout le mérite de souligner les efforts déployés par les rois Nguyễn dans ce domaine.

Annales de Concours (*Dang Khoa luc*) pratiquée depuis les dynasties des Lê (XV<sup>e</sup> siècle), continuée et renforcée par les Nguyễn (XIX<sup>e</sup> siècle) (9).

Grâce à ces recensements (et consécration) des lauréats des concours, on peut se faire déjà une idée relativement précise sur l'existence des pôles d'excellence produisant bon an mal an de véritables moissons de lauréats. Ainsi le *Liệt truyện dang Khoa Khao* de Phan Huy Ôn donne une image de la concentration et de la répartition des Tiên Sĩ (Docteurs) de divers degrés selon les provinces et régions (Hai Du'ong, Son Tây, Son Nam ?, Nghê An, Thanh Hoa...) et selon les époques et en particulier celles des Lê (XV-XVIII<sup>e</sup> siècle) et des Nguyễn (de 1804 à 1918).

Mais de tous ces documents (parmi lesquels il faut citer l'incontournable *Lịch Triều hiên chu'o'ng loai chi* de Phan Huy Chu) c'est le travail dirigé par le ministre (et lettré) Cao Xuân Dục, le *Quốc triều Khoa ban luc*, qui nous renseigne le mieux sur l'organisation des concours triennaux, les règlements, le nombre de candidats, et les indications bio-bibliographiques des lauréats.

Nous reproduisons ci-dessous quelques tableaux parmi les plus significatifs.

---

(9) Voir aussi *Luoc truyện...*, t. I (Introduction).

TABLEAU  
 RECENSEMENT DES SESSIONS DE DOCTORATS ET DE DOCTEURS (TIÊN-SI)  
 A TRAVERS LES DYNASTIES VIETNAMIENNES

Dynasties	Empereurs	Nbre de sessions	Effectif de docteurs
Lý	Nhan Tong (1072-1127)	2	2
—	Cao Tong (1176-1210)	1	20
Trần	Thai Tong (1224-1257)	4	48
—	Thanh Tong (1258-1278)	2	71
—	Anh Tong (1293-1313)	1	44
—	Duc Tong (1373-1376)	1	50
—	Phe De (1377-1387)	1	30
—	Thuan De (1388-1397)	1	30
Hồ* (Biet luc)	Ho Qui Ly et Ho Han Thuong (1400-1406)		
Lý		2	200
Trần** (Bô di)		1	5
Lý, Trần		4	9
Lê	Thai To (1418-1433)	?	10
—	Thai Tong (1434-1442)	4	25
—	Thanh Tong (1460-1497)	3	56
—	Hien Tong (1497-1998)	12	132
—	Uy muc De (1505-1508)	2	116
—	Tuong Duc (1509-1515)	2	109
—	Chieu Tong (1516-1526)	2	90
—	Cung Hoang (1522 ?-1527)	2	26
Mac	Minh Duc-Hong Ninh (1529-1592)	22	485

Lê (Trung hung-restauré)	Trung Tong (1549-56)	1	13
—	Anh Tong (1557-72)	1	10
—	The Tong (1573-99)	5	22
—	The Tong	2	11
—	Kinh Tong (1600-18)	7	47
—	Than Tong (1619-42)	6	70
—	Chan Tong (1643-48)	2	26
—	Than Tong (phuc vi, 49-62)	6	61
—	Huyen Tong (1663-71)	3	47
—	Gia Tong (1672-75)	1	5
—	Hi Tong (1676-1704)	11	134
—	Du Tong (1705-28)	9	135
—	Vinh Khanh (1729-31)	1	12
—	Thuan Tong (1732-34)	1	18
—	Y Tong (1735-39)	2	23
—	Hien Tong (1740-86)	16	132
—	Chieu Thong (1787-89)	2	16
Total	De l'an 1072 (date de la fondation du Vietnam indépendant) à 1789 (réunification du pays sous les Nguyễn Tây Sơn)	146 sessions	2.413 Docteurs soit un peu plus de 3 Docteurs par an

\* A partir d'archives séparées.

\*\* A partir de redressements.

Le moins que l'on puisse dire est que le nombre de docteurs varie d'une dynastie à l'autre et à l'intérieur de celle-ci, d'un empereur à l'autre. C'est ainsi que certaines sessions sont particulièrement sévères (2 docteurs en 2 sessions) tandis que d'autres se révèlent franchement inflationnistes (500 docteurs en 60 ans). En particulier, sous les Lê Mạc (c'est-à-dire de 1549 à 1789), les concours ne représentèrent pas le seul accès au fonctionnariat, l'achat des charges mandarinales au Nord (sous domination des Trinh) et au Sud (sous domination des seigneurs Nguyễn) étant devenu monnaie courante. Il s'ensuivit une certaine perte de prestige de la carrière universitaire à laquelle les empereurs Nguyễn tentèrent de remédier dès leur accession au pouvoir (1804).

Les concours triennaux sous les Nguyễn (de 1804 à 1918)

A. Les concours de Doctorats sous les Nguyễn (Hôi Thi et Dinh Thi)

Triều đại (5)	ĐỜI VUA	Số khoa	Số tên
Nguyễn	Minh Mạng (1820 — 1840)	6	75
Nguyễn	Thiệu Trị (1841 — 1847)	5	80
Nguyễn	Tự Đức (1848 — 1883)	15	206
Nguyễn	Kiến Phúc (1884)	1	7
Nguyễn	Thành Thái (1889 — 1907)	7	121
Nguyễn	Duy Tân (1907 — 1916)	2	33
Nguyễn	Khải Định (1916 — 1925)	2	36
		38	558
	<i>Cộng với triều Lê trở về trước. . .</i>	149	2413
	<i>được tổng số. . .</i>	187	2971

558 docteurs en 99 ans, soit un peu plus de 5 docteurs par an. Rappelons que les Nguyễn « innovent » en créant le grade de vice-docteur (Pho Bang) et en supprimant le grade de Trang-Nguyễn (premier docteur du 1<sup>er</sup> degré).

Enfin, le *Dai Viet Dinh Nguyen Phat Luc* de Nguyễn su Hoàng a recensé ainsi une liste de 46 grands lauréats (Trang nguyên) des concours depuis leur création jusqu'à leur suppression entre 1246, l'année de la consécration du premier Trang Nguyễn vietnamien (*Nguyễn Quan Quang*) et 1736, celle du dernier Trang Nguyễn (*Trình Tuê*).

**Bảng các khoa thi hương triều Nguyễn**

CÁC ĐỜI VUA (4)	Số(2) trường	Số(3) khoa	Số(4) người
Gia Long (1802 — 1819)	6	3	255
Minh Mạng (1820 — 1840)	6	8	719
Thiệu Trị (1841 — 1847)	5	5	610
Tự Đức (1848 — 1883)	6	17	1863
Kiến Phúc (1884 — )	5	1	139
Đông Kinh (1886 — 1888)	3	3	236
Thành Thái (1889 — 1907)	5	6	959
Duy Tân (1907 — 1919)	5	3	376
Khải Định (1916 — 1925)	4	1	69
		47	5226

- Légendes :*
- 1 Les Empereurs
  - 2 Lieux de Concours
  - 3 Nombre de sessions
  - 4 Nombre de Lauréats
  - 5 Dynastie

*Sources :* Tran Van Giap, o.c., 295-298.

Entre 1802 et 1919, soit pendant un peu plus d'un siècle, la dynastie des Nguyễn, à travers les neuf empereurs qui se sont succédé sur le trône, a produit cinq mille sept cent quatre-vingt-quatre lauréats de tout grade. La durée moyenne d'une carrière de haut fonctionnaire actif excédant rarement les vingt ans, en divisant ce nombre en cinq générations de 20 ans chacune, on peut penser que l'État monarchique centralisé ancien repose sur un corps d'agents (mandarins) civils ne dépassant pas, pour une population de plus de dix millions d'habitants, 1 200 fonctionnaires actifs, ce qui représente peu de choses par rapport à nos sociétés contemporaines, socialistes ou non !

**IV. L'ÉDIFICE POLITICO-ADMINISTRATIF ANCIEN  
ET LE RAPPORT ENTRE SAVOIR ET POUVOIR AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE**

L'organisation des concours dans le temps (nombre de sessions destinées à renouveler la fonction publique) et dans l'espace (les régions académiques tendant à couvrir l'ensemble du territoire national avec la création du dernier centre à Gia Dinh) constitue un indice du processus d'étatisation de

l'enseignement et la position hégémonique du confucianisme au détriment des deux doctrines concurrentes : le bouddhisme (promu pourtant religion d'État à l'accession des Ly au pouvoir au XI<sup>e</sup> siècle) et le taoïsme.

Mais c'est indiscutablement l'organisation des carrières administratives d'État et l'ouverture quasi exclusive de celles-ci aux lauréats reçus aux concours qui parachèvent l'édifice social et qui donnent aux fonctions intellectuelles leur base matérielle. En temps normal, c'est-à-dire lorsque l'État — et son représentant suprême, l'empereur — détient la légitimité politique (Thiên mênh), les lauréats se dirigent de préférence vers le fonctionariat civil, réalisant ainsi l'osmose entre les détenteurs du savoir et le pouvoir et la fusion organique entre un État (qui dès lors n'a de « féodal » que le nom) et sa base « populaire » *via* la « classe intellectuelle ».

Les tableaux ci-dessous dévoilent l'interpénétration entre la gestion des affaires d'État et l'appareil éducatif traditionnel, ne laissant aux fonctions critiques de l'intellectuel confucéen qu'une marge de manœuvre très étroite, entre le « dégageant » (démission, départ à la retraite, refus des charges) et l'exercice toujours périlleux du droit aux récriminations (*gián*).

Toujours est-il qu'après leur consécration, la plupart des lauréats se dirigent vers les carrières qui les attendent soit au niveau du pouvoir central représenté par les six ministères qui composent l'organe gouvernemental ainsi que les directions (*Tu*) et bureaux (*Khoa*) siégeant à la Cour, soit vers l'administration provinciale où chacun, à son niveau (région, grandes et petites provinces, préfectures et sous-préfectures) exerce souverainement des attributions déléguées au nom de l'empereur (et des fonctionnaires hiérarchiquement responsables).

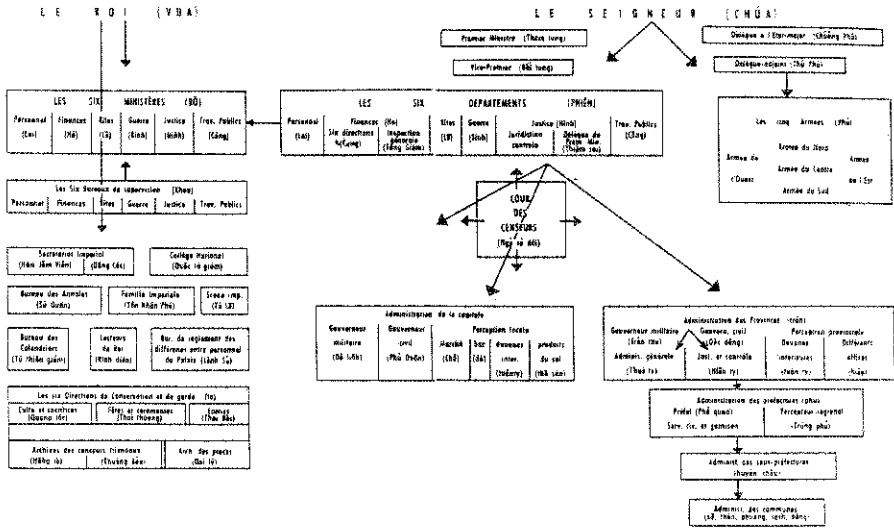
Malgré ces liens étroits et intenses qui lient la condition intellectuelle à l'État, on ne peut qualifier *a priori* le rapport entre Savoir et Pouvoir dans la société traditionnelle d'unilatéral ou de simple subordination de l'un à l'autre.

Il s'établit depuis longtemps, en Chine comme au Vietnam, un rapport complexe entre la fonction intellectuelle et la fonction politique. Dès Mencius, l'activité intellectuelle (apprendre, enseigner, gouverner, *tu, tẽ, binh*) est définie comme une activité sociale à part entière et l'intellectuel entre dans un rapport de complémentarité avec l'artisan sans complexe ni état d'âme selon la maxime établie par le Maître : *huo lao xin, huo lao li*.

De même, le rapport « obligé » (on l'a vu précédemment) et « oblique » (A. Julien in Rev. *Extrême Orient, Extrême Occident* n° 4, consacré au thème « du lettré à l'intellectuel ») entre l'intellectuel et le prince tient à la *nécessité* (l'un ne peut pas survivre, dans la morale confucéenne du moins, sans le soutien organique de l'autre) et à son *ambiguïté*. Très *en dessous* du prince de par sa condition sociale (la plupart des Lettrés de cette époque ne jouissent, pour survivre en tant que tels, que d'une allocation alimentaire accordée par la faveur du prince), le Lettré se situe moralement et intellectuellement très *au-dessus* de lui, eu égard à sa propre valeur morale (Sagesse et Probité).

Le mécanisme d'engagement du Lettré qui constitue assurément le trait distinctif du confucianisme surtout au regard des philosophies de dégageant comme le bouddhisme et le taoïsme n'est, en ce sens, jamais à sens unique. Si le mandarinat réalise la vocation d'engagement du Lettré, le refus de servir le mauvais prince — a fortiori après la consécration académique — ou la rupture de carrière à travers ses variantes multiples (démission, mise à la retraite anticipée...) surtout quand ils revêtent un caractère public, apparais-

# ORGANISATION ADMINISTRATIVE SOUS LES LÊ TRINH (XVII-XVIII)



Source : Nguyen Thanh Nha, *Tableau économique... o.c.* (feuille volante), p. 24.

sent vis-à-vis de l'opinion publique — et intellectuelle — comme un moyen de pression considérable à l'encontre de l'État. Ils visent à limiter, sinon en droit du moins en éthique, l'arbitraire royal car mieux que quiconque le monarque sait qu'il ne peut conserver longtemps la légitimité (Thiên Mệnh) en s'aliénant le soutien des lettrés c'est-à-dire de ses propres idéologies ! (10).

Cette circularité « Savoir — Pouvoir — Savoir » fait du Lettré, surtout à partir du moment où le confucianisme devient le socle idéologique et politique de l'État (sous les Han en Chine, Trин au Vietnam), un agent indispensable du système social, à la fois passif et actif, acteur et objet. Cela explique l'obsession avec laquelle la Cour quelle qu'elle soit (y compris celle du roi « anti-intellectuel » par excellence, Quang Trung des *Tây Sơn*) (11) contrôle, surveille, cajole et séduit la classe intellectuelle (et réciproquement) et la nature résolument laïque de l'État bureaucratique et monarchique vietnamien. Dans ce contexte, « l'idéal ne peut (...) être que celui d'un *opportunisme* bien compris (...) fondé sur le sens du possible, ni trop intransigeant à l'égard du monde ni trop laxiste à l'égard de soi-même et sachant concilier

(10) Le pouvoir idéologique du Mandarinat fait le reste comme l'écrivit Billeter (art. cité) : « Détenant le monopole de la production des idées, il a les moyens d'empêcher que ne s'élaboraient, au sein d'autres groupes sociaux, d'autres formes de rationalité, sur des formes d'universalité plus larges qui feraient apparaître l'universalité mandarinale comme particulière et interressée (...) »

Même au risque de générer, à cause même de son statut, des tensions de plus en plus difficiles à gérer à cause même du changement de sa condition économique, politique et sociale au fil de l'histoire (Yuan, Ming, Tsing...)

C'est pour faire face à ces ruptures entre l'idéologie universalisante et les pratiques particulières que les néo-confucéens du *Zhu Xi* (Wang Yang Ming) entreprennent leur œuvre de réformes.

(11) Voir Hoàng Xuân Han, *La Sơn phu tu* (Vie et œuvres de La Sơn P.T.), Paris, 1952.



cette double aspiration de l'engagement dans le monde et de la fidélité aux valeurs » comme l'a souligné justement A. Julien (in art. cité) dans son vocabulaire politique occidental.

## V. LA CRITIQUE INTERNE DU SYSTÈME ÉDUCATIF TRADITIONNEL

Mais le Lettré confucéen n'est pas seulement l'intellectuel organique de l'État bureaucratique monarchique, ni sa critique interne, il est aussi le produit d'une longue histoire idéologique et culturelle.

Au moment de notre étude (XIX<sup>e</sup>, XX<sup>e</sup> siècle), il a déjà subi maintes métamorphoses sous l'effet des « crises de mutation » non seulement au Vietnam mais aussi en Chine (Han, Tang, Tsong, Ming, Tsing), de leurs déchirures et de leurs aggiornamentos (Wang An Shi, Zhu Hi, Wang Yang Ming, Kang Yeou Wei...).

Confronté aux dures épreuves du XIX<sup>e</sup> siècle, notre Lettré imbu des enseignements et des principes « immuables » de la sagesse confucéenne s'avère être incapable, à l'éclairage des défis culturel, politique, militaire, que lui impose l'Occident, de relever le gant. L'impuissance et l'humiliation de la Chine et de sa classe dirigeante inspirent aux Lettrés vietnamiens les éléments d'une véritable auto-analyse de leur propre défaite historique. Parmi les documents laissés par ces derniers, celui du Tiên Si Huynh thuc Khang (repris par le grand lettré Phan Bôi Châu dans son livre (A la lumière des Études confucéennes *Không Hoc Dang*) mérite une grande attention dans la mesure où il résume bien tous les griefs formulés à cette époque (fin du XIX<sup>e</sup> siècle) contre un système tombé en faillite (« *L'enseignement pour les concours et le Tsong nho représentent-ils les vraies études confucéennes ?* »)

Pour son auteur, en rompant avec la tradition d'ouverture et de tolérance pratiquée par les dynasties fondatrices de la nation vietnamienne, les Ly-Trân (XI-XIV<sup>e</sup> siècle), avec l'ère des Tam Giao où « trois doctrines philosophiques coexistent et rivalisent en toute liberté », les rois Lê (XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup>) — suivis des Nguyễn — avaient commis l'erreur d'avoir transformé le confucianisme orthodoxe (*Han Hoc*) en une idéologie d'État au service exclusif de la Cour et de sa bureaucratie mandarinale, le *Tông nho*.

Reprenant la critique de Wou King Tseu (*Rulin Waishu*) contre les perversions « carriéristes » des études confucéennes, Huynh Thuc Khang fait sienne la thèse selon laquelle l'enseignement confucéen est réduit à la simple fonction « carriériste » et vidé de toute substance critique pour n'être plus qu'un corps de préceptes rhétoriques. Cette dérive scolastique et scolaire d'un enseignement à l'origine critique (et autonome), faisant appel au jugement indépendant du Lettré face à la corruption du pouvoir, est encore renforcée par l'usage abusif des *Annales* à usage exclusivement scolaire et mandarin du Lettré Bui Huy Bich (12).

Déjà, dans une de ses nombreuses suppliques au roi (Tu Duc), le mandarin (sudiste) Nguyễn Thông avait proposé de supprimer les manuels —

---

(12) Qui ne sont rien d'autre que les répliques vietnamiennes du *Chu-Xue-Ming* (Le clair miroir des Étudiants) à destination des étudiants chinois.

notamment ceux dont l'auteur n'était autre que Bù Huy Bich « *Hành Tham* » et « *Thiếu vi* » — accusés de réductionnisme à usage académique et de faire diffuser aux frais de l'État (surtout dans le Sud où la tradition universitaire n'était pas encore bien enracinée) des œuvres intégrales du *Ngũ Kinh* (les cinq livres anté-confucéens) et de *Tứ Thư* (Quatre livres classiques) (13).

De ce fait, l'école ne fabrique plus désormais que des hommes soumis, vaniteux, dépourvus de vertus, de caractère et de volonté, c'est-à-dire des qualités qui distinguent, selon Confucius, le « *quân tu* » (l'honnête homme) du « *tiêu nhân* » (l'homme vulgaire).

Le procès du Lettré décadent du XIX<sup>e</sup> siècle trouve dans les « Mémoires » (*Tu Phan*) de Phan Bội Châu des accents passionnés comme on peut le constater à travers ces lignes sans complaisance assénées aux « confrères » contemporains :

« Hélas, le Lettré, celui qui prétend donner l'exemple au peuple par la sagesse et la vertu, par la juste mesure, qui oserait penser que cet homme se déguise maintenant pour servir l'ennemi, n'hésitant pas pour cela de commettre les pires crimes ! (...). Alors que le pouvoir colonial avait vidé notre culture de toute "substance nationale" ("quốc túy", P.B.C. reprend ici un néologisme moderniste dérivé des néo-confucéens chinois de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, T.V.T.) en ne laissant subsister que les apparences académiques trompeuses, nous mordons à pleines dents ce misérable appât, nous contentant des maigres ingrédients que nous tendent nos adversaires pour nous comporter en chiens de chasse afin de dépouiller le peuple, l'emprisonner (...) oubliant qu'aussitôt la chasse terminée, on les sacrifiera à leur tour (...). Aucun peuple ne survit à la perte du pays. Comment osez-vous rêver encore aux honneurs académiques tandis que l'ennemi nous nargue et nous surveille ? (...), Docteur, Licencié, Bachelier, voilà autant de gloires illusoire propres à nous égarer et à nous détourner du devoir sacré. Dans quelques décennies, que reste-t-il de nos titres dérisoires lorsque nos enfants et petits-enfants seront exterminés ? (14). »

Bref, de l'aveu même des Lettrés vietnamiens, de Phan Bội Châu à Huynh Thúc Khang en passant par le poète Nguyễn Khuyến (*Tiên si giã*) (Le docteur en papier !), le système d'enseignement confucéen sombrait dans une médiocrité apparemment irrémédiable. Celle-ci fut encore accentuée lorsque les seigneuries Trinh (au Nord) et Nguyễn (au Sud) des Lê postérieurs (XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles) procédèrent, à la manière des Tsing, à la vente des charges mandarinales pour remplir les trésors de guerre (civile). Dans ces conditions, seules y échappent quelques personnalités exceptionnelles telles que Nguyễn Bình Khiêm, Nguyễn Thiệp, Cao Ba Quát, Nguyễn Công Tru, Nguyễn Trường Tô, Nguyễn Thông...

En ce sens, la crise ouverte par la colonisation et la perte de la souveraineté nationale ne fait que *mettre à jour* un malaise déjà ressenti par les Lettrés durant la première moitié du siècle. Pour Nguyễn Khắc Viện (15), celle-ci ne fait qu'accélérer le processus de scission interne du groupe entre une fraction

(13) Nguyễn Thông, *con ngu' o' i va tac phâm*, Saigon, 1984.

(14) Propos tenus sept ans après avoir été premier des concours provinciaux de 1900 (après six échecs consécutifs). Il ne s'agit pas d'hypocrisie de la part de l'auteur mais de réalisme dans la société vietnamienne de ce temps. A savoir que le seul moyen pour conquérir la notoriété publique, et d'assumer une action d'éclat quelconque, suppose comme condition même la possession préalable d'un titre académique, c'est-à-dire la « distinction sociale » après tout (*Tho Van Phan Bôi Châu*, Hanoi, 1985, texte rédigé en 1907).

(15) *Expériences Vietnamiennes*, o.c.

mandarinale qui s'accroche à la Cour de Hué et une fraction minoritaire mais agissante (Nguyễn Truong Tô, Nguyễn Lô Trach, Pham Phu Thu...) des Lettrés *réformistes* engagés dans la voie de la modernisation. En fait, cette ligne de fracture (orthodoxes versus réformistes) traverse l'ensemble du corps social en question, des patriotes *irréductibles* comme Nguyễn Thông, Nguyễn Xuân Ôn, Phan Đình Phùng, aux *Ralliés* comme Hoang Cao Khai, Trần Tiên Thanh, Cao Xuân Dục, sans oublier le « marécage » des indécis.

## VI. FACE AU COLONIALISME : LES FIGURES DE LETTRÉS CONFUCÉENS ET LEUR CONTRAIRE

La biographie de deux intellectuels sudistes, celle du poète aveugle Nguyễn Đình Chiểu et celle du linguiste catholique Pétrus Tru'ng Vinh Ky, pourrait illustrer le comportement idéal-typique des Lettrés vietnamiens durant cette phase de l'histoire nationale tant elle met en relief deux types de trajectoires sociales induites par le fait colonial.

Face au symbole de la Résistance lettrée — bien qu'elle prenne dans ce cas précis la voie non-violente du poète Nguyễn Đình Chiểu, image d'Épinal d'un patriote confucéen combinant, dans l'adversité extrême, les cinq vertus cardinales du *Quán tu* : *Nhân* (Humanité), *Nghĩa* (Bonté et Justice), *Lễ* (Rites), *Trí* (Intelligence) et *Tin* (Loyauté) dans son comportement avec le roi, les parents et les compatriotes — bien pâle sera celui par qui le « scandale » arrive : Pétrus T. V. Ky, le rallié certes doué d'une intelligence exceptionnelle mais d'extraction peu « noble » (le père n'était qu'un militaire au service du roi Gia Long) et au surplus converti au catholicisme, bref, réunissant les caractéristiques d'un *déraciné* et condamné de ce fait au rôle ingrat d'*intermédiaire* entre deux nations ennemies. Un anti-héros par excellence, tel est le portrait de Truong Vinh Ky. Est-ce là la raison nécessaire et suffisante pour expliquer la discrétion de l'histoire vietnamienne à l'égard de cet homme de transition, pourtant un des artisans les plus actifs dans la formation et le développement de la langue vietnamienne moderne, le *quốc ngữ* ?

### L'esprit de résistance lettrée : Nguyễn Đình Chiểu, Đỗ Quang, Phan Đình Phùng

Nguyễn Đình Chiểu fut considéré à juste titre comme le porte-parole du camp de la Résistance lettrée de la fin du siècle. Originaire de la province de Gia-Dinh (environs de Saigon), Chiểu était le fils du Lettré Nguyễn Đình Huy, un homme du centre en poste au gouvernement de Gia Dinh.

Retiré à Hué à la suite des troubles qui éclatèrent lors de la révolte de Lê van Khôi, son père le confia à un ami résidant à Thua Thiên (Hué) où il poursuivit ses études jusqu'à l'âge de 20 ans. De retour dans sa province natale, Chiểu se présenta au concours provincial et fut reçu bachelier (*Tu Tài*) en 1843.

En 1848, se rendant à la capitale pour participer au concours de Docto-

rat, il dut quitter celle-ci avant l'ouverture des épreuves en apprenant le décès de sa mère (comme le veut la coutume) et sur le chemin du retour, il perdit la vue d'avoir, dit-on, trop pleuré.

En 1858, lorsque les soldats français attaquèrent et conquièrent Saïgon, il se retira dans la région de Cholon (Cần Giuộc) puis, celle-ci étant de nouveau occupée, il se replia sur la province de Ben Tre. Il inaugura ainsi, avec son ami le Cu nhân *Phan van Tri* et le mandarin *Nguyễn Thông*, la politique du *Ty dia* qui consistait à se soustraire aux autorités françaises en se réfugiant dans des territoires encore libres de la présence ennemie.

Par la suite, lorsque tout le Sud fut tombé entre les mains de l'administration coloniale, malgré les avances pressantes des administrateurs français (dont certains appréciaient, tel le chef de province Michel Ponchon, ses qualités morales comme ses talents littéraires), Chiêu refusa toute forme de collaboration avec les conquérants et soutint en toute loyauté les mouvements de résistance au Sud (voir à ce sujet Phan van Hùm, (*Pensées intimes de Đỗ Chiêu Nôi long Đỗ Chiêu*) (16).

Outre *Luc van Tiên*, considéré comme un des principaux chefs-d'œuvre de la littérature vietnamienne et Dialogue entre le Pêcheur et le Bûcheron *Ngũ Tiêu vân dap*, il a laissé nombre d'écrits témoignant du patriotisme intranquillisant et tranquille du Lettré confucéen vietnamien face à l'adversité collective et personnelle : *Oraisons funèbres (van Tê)* en l'honneur des patriotes vietnamiens ayant trouvé la mort en combattant l'ennemi.

Par ailleurs, cette même *volonté de Résistance* s'exprime encore à travers la lettre de démission présentée à l'empereur *Tu Duc* par le Tuân Vu (Gouverneur) *Đỗ Quang*. Justifiant son refus de nouvelles charges à Nam Dinh après la capitulation de la Cour dans le conflit qui l'opposa à la France à propos des trois provinces orientales du Sud, il écrivait :

« (...) Depuis le jour où je devais quitter mes fonctions de gouverneur de Gia dinh, la foule de Lettrés et des gens du peuple m'a adressé ses adieux tout le long de mon itinéraire en m'interpellant en ces termes : "Maintenant que le fonctionnaire-père (c'est ainsi que les fonctionnaires sont désignés par leurs sujets T.V.T.) abandonne ses enfants, qu'il exerce ailleurs ses fonctions, que vont devenir les sujets du roi ?" En dépit des gémissements qui s'élèvent de partout, je dois les quitter en séchant mes larmes. Je ne peux m'empêcher de penser (...) à ces braves gens qui ne savent pas à qui s'adresser dans leurs plaintes comme dans leur joie.

Ainsi, suis-je doublement coupable : vis-à-vis de Sa majesté et vis-à-vis de ses humbles sujets. Comment accepter mes nouvelles fonctions à Nam Dinh sans avoir l'air de trahir la population de Gia-dinh ? Que répondre à pareil reproche ? Tant qu'il me reste un peu de cœur, j'en aurai honte toute ma vie. Aussi vous supplierai-je, Sa majesté, de bien vouloir m'accorder la faveur de me retirer de la vie publique afin de calmer la rancœur de la population et de conserver la dignité de votre dévoué » (*Tho van yêu nuoc*, o.c., 139-40).

Des larmes et des peines de cœur de *Đỗ Quang*, nous passons à l'héroïsme du Général *Nguyễn Quang Bích* — lettré éminent promu par les circonstances au rôle de commandant en chef de l'armée Cần Vương — dans sa réponse à l'ultimatum français :

« Vous, vous comptez sur vos forces pour nous dominer ; de notre côté, nous sommes décidés à nous défendre avec tous nos maigres moyens, sans rien

(16) Saïgon, 1957, (2<sup>e</sup> éd.).

renier. Victorieux, nous ne ferons que nous conduire en bras justiciers du roi ; vaincus, nous serions les martyrs du pays. Nous préférons défier "votre" justice que braver la nôtre, commettre des erreurs dans un moment de faiblesse que d'être déchu de notre dignité pour l'éternité (...). Ne cherchez pas à nous abaisser ou nous impressionner en nous invitant à nous "rendre", c'est un mot indigne de vous et de moi.

Plutôt mourir dans la loyauté. Pensez ce que bon vous semble. » (T.V.Y.N., o.c., 208).

Mais c'est la lettre de *Phan Dinh Phung* dans sa réponse à son « compatriote » (de *Nghê Tinh*) et collaborateur *Hoàng Cao Khai* qui semble réunir toutes les composantes du patriotisme lettré : fierté d'appartenir à un « peuple élu » tant par la volonté céleste que par les épreuves de l'histoire et sentiment de *révolte* contre une guerre injuste imposée de l'étranger. (*Hoàng Cao Khai* qui compara la Résistance à une « sauterelle » qui prétend arrêter la marche du char, *Phan Dinh Phung* répliqua :

« J'ai médité sur l'histoire de notre peuple confiné depuis des millénaires sur un territoire étroit, défendu par une armée peu nombreuse, jouissant des ressources limitées ; j'ai compris que nous devons notre survie aux cinq vertus cardinales et à elles seules. Combien de fois avons-nous résisté victorieusement aux Han, aux Tang, Tsong, Yuan, Ming... qui nous ont agressés. Face à une voisine mille fois plus forte, nous avons tenu grâce à la volonté du ciel et à la sagesse de nos ancêtres.

Aujourd'hui, la France, qui se trouve à mille lieues d'ici, traverse les océans pour nous envahir, provoquer la tempête, renverser les dynasties, transformer le pays en colonie, entraîner ruines et dévastations, n'épargnant rien (...).

Vous comprenez les souffrances de ce peuple (qui se bat sous mes ordres), mettez-vous à sa place et vous me comprendrez sans qu'il soit nécessaire d'épiloguer inutilement ! » (314-320) (17).

## L'esprit de collaboration : Pétrus Truong Vinh Ky

Face à la force tranquille des hommes de la Résistance, l'esprit du compromis — et a fortiori, celui de la collaboration — a eu du mal à s'affirmer. Il ne peut en aucun cas être représenté par des hommes d'extraction sociale et culturelle « douteuse » comme les *Nguyễn Thân* au Centre, les *Trần Ba Lộc* au Sud et les *Nguyễn Hữu Dô* au Nord.

De même, le carriérisme effréné de *Hoàng Cao Khai*, pourtant fin lettré,

(17) Fidèle à la tradition stalinienne, des auteurs vietnamiens comme *Trần van Giàu* (*Su phat triển của tư tưởng ở Việt Nam từ thế kỷ XIX đến Cách mạng tháng tám* — Histoire de la pensée au Vietnam du XIX<sup>e</sup> siècle à la révolution d'Août 1945, 2 vol., Hanoi, 1973-1975) reprochent aux Lettrés — y compris à ceux du mouvement *Cần Vu'ơng* — de subordonner l'esprit de résistance à la notion confucéenne de « *Trung Quân* » (Fidélité envers le souverain) c'est-à-dire au principe monarchique, aux valeurs traditionnelles liées à l'éthique confucéenne.

C'est oublier que cette notion de « *Trung Quân* » n'est ni unique, ni univoque, car, au sein même de la doctrine en question, « il lui fut opposé un autre concept, non moins confucéen, mais appelé par un glissement insensible à déboucher sur un patriotisme englobant le pays et le peuple dans un tout indissoluble, le concept de « *dan vi bang ban* » (le peuple étant la fondation de l'État). Déjà, les partisans du mouvement *Cần Vu'ơng* auraient évoqué ce principe pour légitimer leur action, comme par exemple dans ce passage d'une proclamation des Lettrés et notables de *Binh Dinh* au début de 1886 (...) » (*Nguyễn Thế Anh*, « *Elite vietnamienne et fait colonial* », in *Revue Française d'Histoire d'Outre-Mer*, t. LXXII (1985), 296-297).

l'a rendu suspect aux yeux mêmes de l'occupant (C. Gosselin, P. Doumer) qui finit par supprimer la charge de vice-roi pour neutraliser son titulaire, considéré comme parasitaire et corrompu.

Seul de cette génération de fin du siècle, *Pétrus Tru'o'ng vinh Ky* semblent correspondre tant par son rôle politique que par son rayonnement intellectuel à l'*esprit de compromis* qui a gagné une fraction infime de l'ancienne classe dirigeante. Son origine sociale, son appartenance religieuse, ses dons linguistiques l'ont désigné comme l'homme de médiation par excellence entre deux cultures qui se cherchent.

Né à Cai Môn (Vinh Thang) dans la province de Bèn Tre, P. Ky est le fils d'un général (Lanh Binh) au service de l'empereur *Gia Long*. D'une intelligence précoce, il fut recueilli par des prêtres catholiques vietnamiens et français qui lui apprennent d'abord le chinois classique et le vietnamien romanisé. A onze ans (1849), il fut envoyé à l'*École de Pinhalu* au Cambodge pour y suivre ses études. En 1854, grâce à l'appui d'un missionnaire français, il fut envoyé à l'*École de Pénang* (fondée par des Missions étrangères en Malaisie) où il s'initia au grec, au latin, au français et à d'autres langues.

Ayant appris le décès de sa mère, comme N. Dinh Chiêu, Ky revint au pays où il décida de se consacrer à l'enseignement. Pris en otage par les forces belligérantes (vietnamiennes et françaises), Ky s'enfuit de Vinh Long et se réfugia à Saigon où il fut protégé par l'évêque *Lefebvre*. Au lendemain de la conquête de Saigon et dès le début de la colonisation, P. Ky s'est mis au service de l'occupant en qualité d'interprète. Il participa de ce fait aux discussions relatives au traité du 5 juin 1862 qui consacra l'annexion des trois provinces orientales du Sud Vietnam à la France.

Membre de la délégation vietnamienne pour se rendre en France, il eut l'occasion de visiter l'Europe et les grandes villes de France et de rencontrer des hommes célèbres tels que Victor Hugo, Ernest Renan, Paul Bert, Littré (18).

Professeur à l'école des interprètes, il fonda la revue *Gia Dinh Bao*, le premier journal en langue vietnamienne avec la collaboration d'écrivains connus du Sud comme *Huynh Tinh Cua*, *Tôn Tho Tu'o'ng*, *Tru'o'ng Minh Ky*.

Par la suite, au fur et à mesure que progresse la colonisation, il allait jouer un rôle important dans la politique coloniale de la France en Indochine en occupant des positions-clés dans des organismes comme le *Co Mat vien* (Conseil secret) à Hué.

Sentant le moment venu de se tirer d'une position délicate, il se retira à Saigon après la mort de son protecteur, le Résident Général, Paul Bert, et se consacra désormais à ses travaux d'écrivain et de linguiste.

Mieux que *Hoàng Cao Khai* qui chercha dans la conquête française la chance personnelle d'arriver au sommet du pouvoir, que *Tôn Tho Tu'o'ng* qui resta jusqu'à la fin de sa vie paralysé par un lancinant sentiment de culpabilité, *Pétrus Ky* incarnait le collaborationisme sans état d'âme. Tout en rendant service à un pays dont la culture même constitue le substrat d'une religion (catholicisme) pour laquelle il avait tout donné et bénéficiant d'une conjoncture historique qui le projette au sommet du pouvoir, P. Ky vouera pourtant toute son intelligence à une œuvre culturelle considérable et contribuera

---

(18) Son « *Cours d'Histoire Annamite* » a reçu un excellent accueil de la part d'Ernest Renan : « Présentation éclairante, cohérente, jugements impartiaux, qualités jusqu'ici introuvables de la part d'un écrivain asiatique » (Pham Thê Ngu, vol. III, o.c. 75).

ainsi à générer une nouvelle mentalité propre aux gens du Sud, affranchie de toute inhibition nationaliste, et qui trouve dans la colonisation le terroir d'une culture nouvelle.

Avec Truong Vinh Ky s'ébauche la formation d'une bourgeoisie foncière et libérale, ouverte, cosmopolite, « prosélyte », qui allait dominer la scène politique et sociale du Sud jusqu'en 1975.

## VII. LE CONFUCIANISME A L'ÉPREUVE DE L'HISTOIRE

Malgré de profondes divergences relatives à l'héritage confucéen sur le Vietnam contemporain, il reste que la plupart des spécialistes vietnamiens de Trân Trong Kim (*Nho giao*) à Trân van Giàu (o.c.) s'accordent généralement pour souligner le caractère réaliste et pragmatique du confucianisme vietnamien.

Au terme de dix siècles d'évolution, cette doctrine importée de Chine dans le sillage de la conquête et de la domination chinoises a néanmoins survécu lorsque le Vietnam allait retrouver son indépendance. Mieux encore, elle s'est acculturée et enracinée dans la mentalité de sa population et de son élite, pour s'affirmer, vers le XV<sup>e</sup> siècle, au détriment de deux autres Écoles philosophiques qui s'y sont introduites presque en même temps qu'elle.

De ce greffage compliqué naissait une sorte de division interne du travail idéologique entre les « Trois religions » (*Tam giao*), un partage du territoire entre un confucianisme résolument laïque, étatique, « matérialiste » (dans la mesure où il s'éloigne de tout débat métaphysique), engagé dans la vie sociale et investi par elle et le bouddhisme — et son alter ego, le taoïsme — qui, de ce fait, occupe presque exclusivement le terrain métaphysique (malgré des velléités laïcisantes et militantes sous la dynastie des Ly et au début des Trân) et religieux (au sens qu'en donne Fong-Yeou-Lan dans l'espace chinois) (19).

Ainsi, bien qu'il se déclare fidèle à l'orthodoxie confucéenne de Tong Nho — c'est-à-dire à un confucianisme passablement édulcoré par la mystique bouddhique du Zhen de Zhou Hi —, le confucianisme vietnamien s'affirme, au XIX<sup>e</sup> siècle, avant tout comme une doctrine politique et sociale profondément « pratique », du *Tu Tê Tri Binh* (*Hình nhi ha hoc*) et tournant le dos à la métaphysique et à la théologie (*Hình nhi thu'o'ng hoc*).

Certes, une telle vision n'est pas arbitraire mais découle de l'enseignement même du Sage qui, notamment dans Louen You (*Luân ngu*), abordait volontiers les questions relatives aux « vertus humaines » (*dao nguoi*) de préférence au concept de « *dao trôi* » (vertus du ciel) resté en suspens.

Mais cette absence de toute spéculation philosophique, cette volonté délibérée, déjà latente chez Maître Không, de refouler le dialogue avec l'Audela réputé incommunicable pour se consacrer à la connaissance de l'homme en société... trouvent dans la philosophie vietnamienne leur terrain de prédilection. En effet, des grandes œuvres philosophiques dignes de ce nom au XIX<sup>e</sup> siècle, de *Dao Biên* (A propos des religions) du roi — philosophe Tu

(19) C'est-à-dire un ensemble de règles, normes, dogmes et institutions dérivées des philosophies orientales.

Duc, à *Dàm Thiên* (dialogues sur le Ciel) du lettré catholique Nguyễn Truong Tô en passant par le *Tu Thu Trich giang* (commentaires sur les Quatre Classiques) de Nguyễn van Siêu ou le *Nam son Tung Thu* de Nguyễn Duc Dat, on retient peu de choses sur l'énigmatique « volonté céleste ».

D'où vient cette méfiance vis-à-vis des grands débats philosophiques — au point d'ignorer les apports novateurs des confucéens de l'époque des Ming tels que Wang Yang Ming qui ont joué pourtant un rôle essentiel dans la modernisation et le renouvellement de la pensée confucianiste japonaise. Est-ce du goût prononcé (et excessif) des Vietnamiens pour l'utilitarisme ? Est-elle produite (et induite) par la division interne du travail idéologique entre les trois religions ? Résulte-t-elle d'une pratique (monopolistique et) étatique qui s'approprie indûment le Confucianisme pour en faire une idéologie instrumentale, à dessein apologétique pour les régimes politiques autoritaires ? Les questions, décidément, restent ouvertes.

Ainsi, l'ambivalence du concept « *Mênh* » (destin) — concept à la fois passif et résigné puisqu'il se réfère à une vision déterministe de l'homme et de la nature *et* actif et agissant dans la mesure où il fait appel à l'engagement de l'homme selon sa conscience morale et son éthique — trouve dans la pensée vietnamienne une connotation résolument volontariste. Ainsi pour le lettré-mandarin Nguyễn Thông, « *Mênh* » n'est pas antinomique avec le goût de l'effort : « Des choses de ce monde, tout ce que nous aimons et pouvons réaliser revient à l'homme, ce que nous aimons mais ne pouvons réaliser appartient au Ciel ; tout ce qui est humain appartient à l'avenir, tout ce qui vient du Ciel appartient au passé. »

De même, l'adhésion au *Mênh*, loin de désarmer quiconque, incite les grands Lettrés comme Cao Ba Quat, Doãn Huu Trung ou Nguyễn Huu Huân à aller à l'encontre des destins, à suivre l'exemple du grand Lettré des Ming, Van Thiên Tu'ong, en défiant l'adversité avec toute la force morale du confucéen puis à mourir par simple fidélité aux idéaux. Dans *Việt hanh Thi ngâm*, l'écrivain Ly van Phuc refuse d'opposer le « *Mênh* » et l'esprit d'autonomie ; de même, Nguyễn Duc Dat (*Nam Son Thi tập*) défend une conception « sociocentrique » du « *Mênh* » :

« Question : Le malheur ou le bonheur dépendent-ils du Ciel ?

Réponse : En quoi ceci concerne-t-il le Ciel ?

(...) Q : Volonté humaine et destin, qu'est-ce qui compte le plus ?

R : Volonté humaine (...). »

Toutefois c'est sous l'effet de la polémique avec les théologiens catholiques que les confucéens vietnamiens ont tendance au cours de ce siècle à donner au « *Mênh* » une coloration spiritualiste empruntée au confucéen des Han Đông Trong Thu' (Tong Tchong Chu), l'auteur du célèbre « *Thiên nhân Tam Sach* » (trois ouvrages à propos du Ciel et de l'Homme) et défenseur de la thèse de l'unité entre le Cosmos et l'Homme (*Thiên nhân tương du*) ou du naturalisme social.

Selon D.T. Thu, le rapport entre l'homme et le ciel (son Créateur) est analogue à celui de l'enfant avec son père. Dans cette nouvelle distribution des rôles, le roi (ou l'État) assume la fonction d'intermédiaire — P. Mus dirait d'*intercesseur* (*Vietnam : Sociologie d'une guerre*) — entre le ciel (père) et ses enfants (créatures). Ainsi une mauvaise gestion des affaires du monde est



sanctionnée, de ce fait, par l'apparition des calamités naturelles qui en représentent les « signes » (20).

Cette version magico-religieuse de la société trouve des échos amplifiés dans la croyance vietnamienne sous l'impulsion des rois Nguyễn qui, de Minh Mang (*Thuc luc chinh bien*) (textes officiels), Thiêu Tri jusqu'à Tu Duc, n'ont jamais cessé d'adhérer à cette thèse de « *Thiên nhân tương cam* » (empathie réciproque entre l'homme et le ciel).

Elle dérive, à partir de là, sous l'effet des pratiques magiques qui remontent à un passé lointain et qui n'ont jamais été abandonnées et l'influence du confucianisme Zhou Hi (dialectique du *Ly-Raison* et du *Khi-énergie* introduite par les Tsong), sur son versant mystique et... superstitieux et justifie... en partie ce jugement sévère de l'historien Trần van Giau (o.c.) :

« La conception confucéenne au Vietnam du XIX<sup>e</sup> siècle se révèle nettement rétrograde, compliquée, tournant le dos à la science (?) et à la logique (?) (...) Dans le cadre de *Thiên đạo* (volonté ou voie céleste), l'homme est enfermé dans la croyance en la destinée ; dans sa vision de l'histoire, elle ignore la notion de progrès et se tourne vers un passé révolu ; dans sa conception morale, elle subordonne le vrai (?) patriotisme à la fidélité envers le roi ; dans sa conception politique, le principe hiérarchique (*Trong Vu'ong Kinh Ba*) consacre l'absolutisme du roi au détriment de tout autre effort de rénovation et de réforme capable de sauvegarder l'intégrité et la souveraineté nationale » (o.c., p. 174 et 308).

Au-delà du jugement pour le moins réducteur, il reste que c'est ce confucianisme-là qui allait être confronté, au cours de cette phase, à un triple défi : idéologique (face au catholicisme triomphant et aux velléités rénovatrices des deux doctrines concurrentes, le bouddhisme et le taoïsme), culturel (modernisme ou conservatisme) et politique (guerre de résistance face au progrès du colonialisme).

### a. Face aux doctrines dissidentes et rivales : le catholicisme

De ces trois défis, la résistance aux pressions théoriques et théologiques venant du catholicisme constitue un trait tout à fait significatif. Face au succès indiscutable du catholicisme, succès dû non seulement au progrès accompli par la politique coloniale de la France en Indochine et pour lequel les missions étrangères avaient apporté une part importante mais aussi à sa force d'attraction sur la population — et notamment parmi les couches paysannes misérables et peuplées du Delta du Nord et des provinces déshéritées du Centre —, la réplique confucéenne s'organise sur deux plans. Politique et administrative d'abord avec la parution des fameux *Rescrits Impériaux* dirigés contre toute forme de subversion religieuse et pour affermir le caractère officiel et fondamental de l'idéologie confucéenne (*Điêu Lê hu'ong dang*). Les Dix instructions de l'empereur Minh Mang (*Mu'o'i diêu giao huân*) allaient dans le même sens. Mais le véritable procès de la pénétration du catholicisme au Vietnam *via* le colonialisme est intenté par deux Lettrés vietnamiens revenus de leur conversion catholique. Il s'agit de Pham Ngô Hiên et de Nguyễn Hoa Du'o'ng, auteurs du *Tây du'o'ng gia Tô Bi Luc* (texte confidentiel sur le catho-

(20) V. Trần Trọng Kim, *Nho giáo*, Saigon, (3<sup>e</sup> éd.), 2 vol.

licisme) (1794-1812) (21), un ouvrage de neuf volumes dans lesquels les auteurs tentent de disqualifier — en amalgamant le vrai et le faux — le christianisme et de valoriser le confucianisme.

« Dans l'ensemble, selon l'historien *Trần van Giàu* (o.c.), le *Tây Du'o'ng gia Tô Bi luc* représente un système d'argumentation parfois sommaire et souvent erronée, dirigé contre le catholicisme. Pourtant, il reste un document vivant, animé, usant tantôt des arguments de raison, tantôt des sentiments pour combattre l'ennemi. Il aboutit à la conclusion selon laquelle l'Occident n'utilise cette religion que dans le but unique de conquérir le Vietnam » (p. 333).

Mais le réductionnisme polémique en question apparaît, après tout, comme le résultat inéluctable d'une connaissance extrêmement déficiente de l'ensemble des Lettrés confucéens vis-à-vis de la civilisation occidentale, à commencer par l'histoire de sa pensée religieuse.

Pour sortir de ce narcissisme intellectuel, il a fallu attendre l'arrivée massive au Vietnam des *Tân Thu* (nouveaux livres) des confucéens modernistes chinois de la fin du siècle. En attendant, il faut signaler quelques tentatives encore très timides de dialogue avec l'Occident chrétien. Ainsi, dans *Chu gia thiên chua bi Khao* (critique du catholicisme), le Lettré Nguyễn van Siêu considère, sur la base des documents chinois, le catholicisme comme une religion « nihiliste » (hu vô) au même titre que le bouddhisme.

Avec *Giao Môn Luận* (Essai sur la religion et sur les écoles religieuses), seul de son époque, le Lettré catholique Nguyễn Trường Tô prend résolument la défense de la tolérance religieuse et réfute l'argument selon lequel le pluralisme religieux serait à l'origine de la perte de l'indépendance, thèse entretenue par la littérature patriotique des Lettrés tels que Doan Huu Trung (*Trung nghĩa ca*) ou des slogans patriotiques du mouvement Cần Vu'o'ng (*Binh Tây, sát ta* : Batta les Français, anéantir la religion séditionnelle).

Mais c'est le roi-philosophe *Tu Duc* qui s'avère être l'adversaire le plus conséquent de la religion venue de l'Occident. Il reprend dans son *Dao Biên* (arguments relatifs aux religions) l'essentiel des arguments avancés dans *Gia Tô Bi Luc* mais en les rehaussant, en s'appuyant sur les catégories philosophiques dérivées du Tsông nho (Khi, Ly) pour nier l'existence du Dieu (chrétien), de la Trinité, du Paradis et de l'Enfer... rejetés comme un tissu de mensonge (22) !

Grâce à ces tentatives polémiques s'amorce le début des études occidentales, mais ces efforts sont compromis par les maladresses de la Cour qui allait transformer la lutte contre la subversion colonialiste des *Missions Étrangères* en une guerre anti-religieuse, et tomba ainsi dans le piège de la provocation.

Du même coup, la défaite infligée par la France à la Cour de Hué est ressentie comme le commencement de la fin des confucéens. Malgré les efforts déployés par tous ses partisans et les empereurs Nguyễn — répression des courants de pensée dissidents (*Điêu lê hu'o'ng dang*) (Réglementation communale), promotion des concours triennaux, multiplication des cercles littéraires

(21) Voir dossier constitué par la revue *Duong Moi* (Paris, 1984).

(22) Il est significatif de noter que lors de la reprise des débats philosophiques autour du renouveau bouddhique des années trente au Vietnam (*infra*), les partisans d'une lecture moderniste — et nationaliste — reprennent à leur compte les thèses de Tu Duc en partant du rationalisme tout à fait occidental.

et poétiques... — le déclin devenu patent du confucianisme officiel annonce en même temps le renouveau du bouddhisme promu au rôle de valeur-refuge !

### *Le bouddhisme au Vietnam*

Contrairement au confucianisme qui, dès sa pénétration et sa réception au Vietnam, perd en substance philosophique — et spirituelle — ce qu'il gagne en praxis sociale, le bouddhisme vietnamien conserve depuis son introduction toute sa richesse métaphysique.

Peut-être le fait que cette pénétration passe *concurrentiellement* par la voie chinoise et la voie maritime (Ceylan, Malaisie, Indonésie...) (23) explique-t-il la très grande diversité — et originalité — du bouddhisme vietnamien.

En dépit d'une longue histoire depuis qu'il a pris pied sur le sol vietnamien, le bouddhisme originel se distingue des doctrines philosophiques d'origine chinoise par sa démarche intellectuelle, sa phénoménologie proche de la philosophie occidentale, rationnelle et dialectique, séduit par sa critique implicite de l'empirisme et du réalisme confucéen, s'impose dans la masse comme chez les classes dirigeantes par sa morale ascétique et altruiste (*Khac Ky, bac ai*) (24).

Riche sur le plan spirituel et généreux sur le plan éthique, combinant à la fois praxis sociale et salut individuel, le sentiment d'appartenance à la communauté et la reconnaissance de *l'individu* — trop allusif dans la morale confucéenne —, le bouddhisme, à l'encontre du confucianisme qui reste la propriété quasi-exclusive de l'élite intellectuelle, séduit les classes populaires et fascine la classe dirigeante.

A travers ses rencontres avec l'histoire nationale, depuis l'apogée des Ly où le bouddhisme avait acquis d'emblée le statut d'une religion d'État à la coexistence plus ou moins concurrentielle avec le confucianisme et surtout avec le taoïsme (avec lequel il entre souvent en osmose), le bouddhisme vietnamien se présente au XIX<sup>e</sup> siècle comme la synthèse entre deux grandes « branches » de l'école bouddhique : le *Tinh Thô Tông*, caractérisé par le culte de *Ami Tabba* et une pratique engagée dans la vie sociale et le *Thiên Tông* qui fait davantage appel à l'intuition créatrice, à la connaissance directe, à la communion qu'à la théologie et à la métaphysique. Alors qu'il a produit sous les Ly une des dynasties les plus brillantes de l'histoire intellectuelle vietnamienne, de grands bonzes comme Khuông Việt Đại Sư (Ngô Chân Long), Van Hanh — qui étaient de véritables hommes d'État —, le bouddhisme conserve encore une place importante sous la dynastie des Trân avec la fondation de l'École *Truc Lâm* par l'empereur Trân Nhân Tông (25) (auteur de *Khoa Hu*, un livre traitant de « la vacuité », Hu Không dans le bouddhisme). Officiellement mis au pilori sous les Lê, le bouddhisme continue néanmoins à bénéficier de l'attachement de la population et garde encore toute son influence sur les seigneurs *Trinh* et *Nguyễn* qui se sont disputé le pouvoir sous les rois Lê. Aussi n'est-il pas étonnant que devant le déclin conjoint et soli-

(23) V. Trân van Giáp, Art. in B.E.F.E.O., t. XXXII, Fasc. I, Hanoi, 1932.

(24) V. Phan van Hum, *Phât giao triết hoc* (La philosophie du bouddhisme), Sg, 1958 (2<sup>e</sup> éd.) (1938).

(25) Voir ce nom in *Dictionnaire des Philosophes*, t. II, Paris, P.U.F., 1985.

taire de la Cour et du confucianisme, une fraction non négligeable d'intellectuels vietnamiens se soient tournés de nouveau vers le bouddhisme et le taoïsme — et les temples bouddhiques — pour y puiser leur inspiration et y élire leurs bases d'action. Les tentatives de Mac Dinh Phuc, le chef des « soldats du Ciel » et le compagnon de Ky Đông, lors des troubles de 1897, celles du bonze Vu'o'ng Quốc Chinh et du mouvement *Hôi Thuong Chi* (des provinces Nghe An et Ha Bac) en 1898, celles de Phan Xich Long, Nguyễn Hữu Tri et Cao van Long dans le Sud... relèvent désormais de cette tentative combinant les luttes patriotiques, messianiques paysannes (*infra*) avec le renouvellement bouddhique. elles préparèrent de ce fait le formidable renouveau idéologique du bouddhisme des années 1930 et sa résurrection dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle (1960).

En attendant, elles avaient provoqué une saine réaction du confucianisme piqué à vif dans son amour-propre d'idéologie dominante, stimulé son esprit critique, secoué plusieurs siècles d'inertie, de dogmatisme et de conformisme.

## b. De l'impossible modernisation au choix entre la Guerre et la Paix

On a vu combien la riposte confucéenne à la pénétration du christianisme au Vietnam manque de fermeté... idéologique à défaut de conviction nationaliste. De même, face au danger du renouveau bouddhique et taoïste, les confucéens hésitaient entre la censure (*Điêu Lê hu'o'ng dang*), la répression et l'œcuménisme.

Ainsi, fidèle à l'esprit d'unité des trois sources philosophiques qui nourrissent la pensée vietnamienne, le bonze *Hu'o'ng Hai* l'a bien exprimé dans ces deux vers :

« Cho hay nhất thế đông tam giao  
 Vân dung chua tung lếch một bên  
 (Il est clair que les trois religions ne font qu'une,  
 Tout se tient de manière qu'il ne puisse y avoir de déséquilibre d'un côté ou de l'autre) »

Idee pour le moins syncrétique eu égard aux différences qui les séparent et les caractérisent mais il n'est pas moins vrai qu'elle reflète fidèlement la conviction majoritaire des penseurs vietnamiens telle qu'elle se résume dans cette phrase clair-obscur d'un grand lauréat du XVIII<sup>e</sup> siècle, Tiên Sĩ Trinh Chuyêt Phu :

« La raison du monde ne peut que conduire vers le bien. Entretenir le cœur et forger l'esprit d'abord, en faire les règles universelles afin d'éduquer les hommes, voilà la Raison de Confucius. Clarifier le cœur et l'esprit, afin de libérer l'humanité des souffrances, voilà la Raison du Bouddha. Assainir le corps et l'esprit pour se libérer du monde extérieur et s'en éloigner, voilà la Raison du Tao. Le confucianisme possède les *Tam Tái*, le bouddhisme les *Tam Thé* et le taoïsme les *Tam Thanh*, la fusion des trois religions est semblable au ciel qui réunit les trois sources de lumière, la vasque qui repose sur trois pieds, inséparables et solidaires (...) » (*Tam giao nhất nguyên thuyết*, cité par Trần van Giàu, o.c., v. I, 502) (26).

(26) Selon le *Dictionnaire des Religions* (Chine), *Tam Tái* signifie les trois éléments invariants de la cosmologie (confucéenne) (Ciel, Terre, Homme).

Il reste à jauger la capacité d'auto-réforme du confucianisme face à deux types de problèmes autrement plus concrets et pressants : la réforme de l'État et le choix stratégique dans le conflit avec la France.

Au-delà des sentiments patriotiques très forts qui animent la majorité des Lettrés confucéens, s'affirme peu à peu le début du modernisme vietnamien qui, au cours de cet intervalle entre les deux demi-siècles, s'inspire de deux Lettrés vietnamiens dont la pensée — et les thèses audacieuses — continuent d'éclairer le mouvement de reconversion historique des intellectuels vietnamiens d'hier et d'aujourd'hui : *Nguyễn Tru'ông Tô* et *Nguyễn Lô Trach*.

Lettré confucéen converti au catholicisme, *Nguyễn Tru'ông Tô* (1828-1871) fut considéré à juste titre comme le chef de file de la tendance réformiste et modernisatrice du confucianisme vietnamien de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Il n'est pas possible, dans l'état actuel de nos recherches historiographiques, d'accéder à la totalité des textes — rédigés sous forme de « suppliques » (*Diêu Trán*) destinées à l'empereur Tu Duc — laissés à la postérité par cette belle figure du réformisme vietnamien (27). Toutefois, il semble intéressant de relever dans ses prises de position des options représentatives des préoccupations du moment des Lettrés vietnamiens face à la modernisation des institutions et à la guerre coloniale qui s'amplifie sur tous les fronts.

Ainsi, il ne semble pas arbitraire de relever dans son *Commentaire* de 1863, texte dont la forme et le style de remontrance témoignent de la réalité d'une classe intellectuelle « organique » dans l'État confucéen, une version idéal-typique de la perception confucéenne de l'histoire. Bien qu'il soit converti à la religion catholique et invité à ce titre à enseigner le chinois dans une école diocésaine, N.T. Tô continue de penser en lettré confucéen, de raisonner l'histoire dans la perspective tracée par « le livre du changement » (*Kinh Dịch*). C'est ainsi qu'il « explique » la défaite du Vietnam devant la France comme le résultat nécessaire de la géopolitique du Yin et du Yang (L'Ouest représenté par le métal dominant, l'Est représenté par le bois dominé) ! Dans le passage cité, Tô concevait donc l'histoire de l'humanité comme une succession dans le temps des deux phases, la première étant dominée par l'Orient tandis que la seconde (l'actuelle) voit l'élève (l'Occident) rattraper et dépasser le Maître (l'Orient). L'initiative de la domination se trouvant à l'Ouest, l'Asie est désormais à la merci de l'Occident expansionniste dont la France, l'Angleterre et la Russie sont les nations les plus dynamiques (28).

Tô analyse la situation actuelle comme un moment du processus historique qui a commencé avec la mainmise de l'Europe sur le continent américain grâce au progrès de la navigation, de la science et de l'industrie. Se déplaçant de l'Ouest à l'Est (sans doute selon la dialectique du *Kinh Dịch*, du métal-Ouest contre le bois-Est), elle tente d'étouffer le continent africain et le Proche-Orient après avoir mis la main sur le sous-continent indien, la

---

*Tam Thế* désigne trois mondes ou trois temporalités du cycle de transmutation bouddhique : Passé, Présent et Avenir.

*Tam Thanh* désigne dans la cosmogonie taoïste les territoires célestes gouvernés par trois saints tao :

*Thanh vi Thiên* gouverné par Nguyễn Thuong Thiên tôn

*Van di Thiên* gouverné par Linh Bao Thiên tôn

*Dai Xích Thiên* gouverné par Dao duc Thiên tôn.

(27) Signalons la publication tout à fait bienvenue du dernier ouvrage de l'historien Tru'ông Ba Cân, *Nguyễn Tru'ông Tô Con người và di hạo* (N.T.T., l'homme et l'œuvre), Saigon, 1988 (Vietnam).

(28) Textes de 1863 et 1864 in Tru'ông Ba Cân, *op. cit.*

Birmanie, l'Indochine et les Philippines. Simultanément, la Russie entreprend, par un mouvement analogue, d'étendre sa domination sur la Mongolie extérieure, la Mandchourie, le nord-est de la Chine et les Iles arctiques du Japon... Au surplus, grâce au percement du Canal de Suez et au lancement des lignes télégraphiques permettant aux puissances occidentales d'espionner le « moindre geste » de l'Orient, celui-ci est désormais livré à l'appétit dominateur de l'Occident.

Dans cette conjoncture mondiale, il ne s'agit pas pour la Cour de se lancer dans des guerres ruineuses et perdues d'avance, d'envoyer « l'œuf se fracasser contre la pierre », mais de s'auto-réformer, de se réorganiser et, en attendant la lutte décisive, de chercher à temporiser avec l'ennemi. Il faut organiser en quelque sorte une paix armée contre la France.

Contre le passéisme du mandarinat conservateur, Tô affirme que « l'homme éclairé ne regarde pas en arrière, (qu')il doit se soucier avant tout de l'avenir » (*Tê cáp bat diêu* — huit mesures d'urgence de salut public). Loin de se désespérer, le peuple vietnamien devait garder confiance dans son destin tant sa situation géo-politique est privilégiée, sa capacité de résistance face à l'étranger légendaire.

Mais pour surmonter les difficultés actuelles, une profonde réforme de l'État et de ses institutions s'impose afin de mettre fin au retard général qui est la cause principale de sa défaite. Il faut rénover *en priorité* le système éducatif, stimuler l'esprit critique et scientifique du peuple en introduisant dans l'enseignement de nouvelles disciplines qui ont fait leurs preuves durant la révolution culturelle indissociable, aux yeux de N.T. Tô, de la révolution industrielle de l'Europe : l'économie, la politique, l'histoire, les sciences d'application (l'artillerie dans le domaine militaire) et l'art militaire.

Ce qui apparaît clairement dans ces propos qui respirent la clarté et la franchise (à l'encontre du style abscons et onctueux dont use et abuse la rhétorique confucéenne surtout quand elle s'adresse aux empereurs), c'est l'absence de toute inhibition devant les progrès accomplis par l'Occident, cette force intérieure qui permet à l'auteur de dépasser l'orgueil blessé afin de regarder le monde en face, refusant à la fois griserie naïve et entêtement aveugle.

Au lieu de poser les valeurs occidentales et orientales en termes antagonistes et exclusifs, il entend les réunir sous une catégorie philosophique, la catégorie d'*emprunt culturel* (selon l'historien Nguyễn Thê Anh, o.c.). En ce sens, N.T. Tô peut être considéré comme le véritable inspirateur du courant moderniste qui émerge dans la conscience lettrée dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et qui s'affirme avec éclat au début du siècle présent. La plupart de ses idées, encore qu'insuffisamment connues aujourd'hui, sont reprises, approfondies et amplifiées par le lettré Nguyễn Lô Trach dont la pensée a pu être sauvée de l'oubli grâce à un manuscrit posthume de Huynh Thuc Khang (Nguyễn Lô Trach, un précurseur méconnu et contemporain de N.T. Tô *Một bậc tiên thời nhân vật đồng thời với Nguyễn Tru'ơng Tô*, Hué, Anh Minh X.B., 1966).

Selon le Hoàng giáp Nguyễn Thu'ơng Hiến (o.c., 48), N. Lô Trach était le fils du Tiên Sĩ et ministre Nguyễn Thanh Oai et gendre (selon l'historien Nguyễn van Xuân in *Phong Trao Duy Tân* o.c.) du régent Trần Tiên Thanh, un grand mandarin moderniste proche de Phan Thanh Gian et partisan, avec le ministre Nguy Khac Dan, d'une ligne « modérée » dans les relations avec la France.

Lettré fin et cultivé, cet érudit refusait de participer aux concours triennaux par principe ; il aimait lire les livres étrangers tels que *Dinh hoàn Chí*

lu'o'c, *Thiên ha quân quốc loi, Binh Tho, Bac Vât Hàng Hai Kim Châm* (29), bref, des ouvrages arides et rares qui ne retiennent guère l'attention de ses contemporains.

Des œuvres connues de N. Lô Trach, on ne conserve aujourd'hui que quelques extraits de *Qui uu luc* (recueil de textes rédigés par l'auteur à destination du Trône) et du *Thiên Ha Dai Thê luân* (commentaire sur l'État du monde) qu'il rédigea lors d'une épreuve de concours dans la capitale et qui révéla l'auteur à la notoriété politique et philosophique de son temps.

La lecture et la découverte de ces documents donnent une vision nuancée, complexe de la crise des Lettrés confucéens vers la fin du siècle dernier. Ils témoignent de la présence d'un esprit novateur encore que marginal, capable de transcender la rhétorique habituelle pour penser l'actualité politique, morale et militaire du pays en termes concrets, concis et rigoureux, faisant preuve sur des problèmes qui embarrassent tragiquement la classe politique de son temps d'originalité et d'imagination créatrice.

En effet, à l'opposé de l'immense majorité des Lettrés contemporains, N. Lô Trach refusait de condamner en bloc le système social traditionnel. Pour lui, si ce dernier a failli dans la direction et dans l'organisation de la Résistance, il a néanmoins prouvé son attachement indéfectible à la cause monarchique. Dans sa lutte désespérée comme dans sa défaite, la classe lettrée a su démontrer sa force morale. Plus que le résultat de leur action, c'est la manière de vivre et de mourir de ces hommes (qui ne s'érigent en aucun cas en « martyrs » d'une cause religieuse) qui force le respect et qui donne l'espoir. *Bref, s'il est prêt à sacrifier les credos relatifs aux "rites" confucéens qui paralysent toute la vie sociale dans un "ordre" stérile, conformiste, il ne remet pas en cause leur fondement éthique ni les cinq vertus qui font l'honnête homme* (30).

Ce qui importe désormais aux confucéens, c'est leur capacité de se ressaisir, d'entreprendre une véritable Meiji à la vietnamienne sans s'illusionner sur une aide quelconque de la part du Japon dans lequel, tranchant avec ses contemporains et même ses « héritiers » spirituels tels que Phan Bội Châu, il voyait non « un grand frère de race » mais une puissance impériale aussi féroce que les autres.

De ses « *Commentaires...* » composés à l'adresse de la Cour — le premier rédigé en 1877 après l'armistice franco-vietnamien signé au lendemain de l'attaque de Hanoi par F. Garnier, le deuxième en 1882 à la demande du grand mandarin *Lê Dai* — on peut dégager un ensemble d'analyses et de thèses développées autour d'un concept central, *chinh giao* (31) qu'il s'agit d'inventer pour faire face à la situation actuelle. Celle-ci se construit et se développe en trois directions : *politique* (analyse des forces en présence), *culturelle* (modernisation des structures agraires, commerciales, industrielles et mentales du pays et de sa jeunesse) et *politico-militaire* (adoption d'une stratégie de libération nationale dans une perspective de longue durée et dans l'esprit des guerres populaires) — ou en trois « moments » organiquement liés de la « méthodologie historique » gramscienne (32).

(29) Ouvrages militaires, scientifiques et maritimes des réformateurs chinois.

(30) Position du reste assez proche de celle de Kang You Wei en Chine à la même époque.

(31) Qui signifie dans la pensée philosophique et politique confucéenne, à la fois doctrine et éducation fondamentale (confucianisme) et idéologie fondatrice. V. Phan Khôi in *Phu nu tân van* du 19 juin 1930.

(32) Trinh van Thao, *Marx Engels et le journalisme révolutionnaire*, o.c. vol. I. lire aussi « *Conjoncture* » in *Dictionnaire critique du Marxisme*, P.U.F., 1985, (2<sup>e</sup> éd.).

## 1 — Le moment politique

Selon N.L. Trach, « la force ou la faiblesse d'une nation ne dépendait pas de ses dimensions (*Lon, nho*) mais de sa doctrine politique fondatrice, le *Chanh Giao*. » Thèse 1

Le Vietnam a devant lui l'exemple contrasté de deux pays engagés dans les épreuves du monde moderne :

L'exemple donné par le Japon grandi par l'ère Meiji et celui de la Chine dont l'indépendance toute relative actuelle devait moins à sa capacité de redressement national qu'à son statut de *marché mondial* livré à l'appétit de puissances rivales. Compter dans ces conditions sur cette dernière pour se délivrer de la domination française (allusion à la politique extérieure d'alors de *Tu Duc*), c'est faire preuve d'une absence totale d'esprit critique.

Pour l'auteur, il convient de regarder la réalité du pays avec la froideur du médecin examinant un patient atteint d'un mal sérieux afin de le « guérir à temps » (une notion redondante dans la pensée politique de N. Lô Trach).

« ... La France est une puissance militaire considérable, capable d'envoyer sa flotte guerroyer loin de chez elle, passant du statut de l'étranger à celui de l'hôte (au Vietnam du moins). Ses bateaux sillonnent les mers les plus lointaines en un rien de temps, faisant de l'Océan Pacifique un vulgaire étang ! Au surplus, l'armée d'occupation (dans le Sud) venait de recevoir de nouveaux renforts en hommes et en munitions. En attaquant le Vietnam, elle obéit à une stratégie de subversion qui a commencé depuis bien longtemps par l'intermédiaire des missions étrangères et du commerce de l'opium (33). Elle ne se contentera certes pas de quelques parcelles de terre arrachées dans le Sud. Grâce à sa maîtrise de la mer et à la supériorité de son infanterie, elle entend tirer tous les bénéfices de la stratégie dite "du ver dévorant la feuille de mûrier" qui a fait ses preuves déjà en Inde et dans d'autres colonies. Aujourd'hui, elle se contente de réclamer les indemnités de guerre, demain elle exigera le droit de franchise dans nos eaux territoriales et nos ports ; au moindre refus, c'est le prétexte rêvé pour déclencher de nouvelles hostilités...

... Du côté vietnamien, depuis la bataille de Càn Gio dans le Sud et celle de Trà Sơn à Đà Nẵng (Centre), l'océan et la forêt portent encore les traces de notre farouche résistance comme le témoignage de notre faiblesse. La raison première en est simple. Nous ne disposons pas de bateaux aussi solides que ceux de nos ennemis ni de fusils d'une puissance comparable. Quand on est réduit à cet état de faiblesse, à part la négociation, que faire d'autre sauf à risquer un coup de poker suicidaire ? *Toutefois faire d'un pis-aller une politique systématique est inacceptable.*

... Gouverner, c'est prévoir. Les anciens n'ont-ils pas affirmé que s'il existe des fauteurs de troubles, il devrait y avoir des braves gens pour venir en aide aux victimes. Aujourd'hui, on voit bien d'où viennent les provocateurs mais de sauveurs, nulle part ! La faiblesse vietnamienne est d'ordre politique car elle découle de son incapacité de saisir le répit (l'Armistice) arraché par l'empereur (Tu Duc, T.V.T.) pour se fortifier, se réformer et relever le défi. Comme si on laissait grossir le cancer en se voilant la face jusqu'au jour où le mal s'avère irrémédiable même pour un médecin de génie comme *Hoa Đà* ! (34).

Certains objectent que l'armistice signé nous empêchait de prendre des ini-

(33) N. Lô Trach était avec N. Tru'o'ng Tô un des rares confucéens à parler des catholiques en termes essentiellement politiques, sans haine ni récriminations idéologiques préconçues.

(34) Célèbre médecin chinois de l'époque des Han (postérieurs).



tatives susceptibles d'éveiller les soupçons de l'adversaire, oubliant qu'il n'y a rien de pire que la résignation dans l'impuissance. Oublions pour l'instant nos six provinces perdues du Sud pour porter notre vigilance sur celles qui sont encore épargnées afin de leur éviter le même sort. (N. Lô Trach, *ibid.*)

## 2 — *Le moment politico-militaire : attaquer-défendre-négocier*

Après avoir fustigé tour à tour les partisans de la guerre à outrance et ceux de la négociation à tout prix, l'auteur préconise des réformes d'envergure afin d'impulser une stratégie militaire offensive de longue durée.

« ... Il ne suffit pas de proclamer bien haut qu'on souhaite la paix pour que celle-ci se réalise comme par enchantement ! Parler de défense, de « négociation » alors que l'on n'est même pas capable d'attaquer victorieusement l'ennemi, c'est se mettre d'avance en position de faiblesse en laissant l'initiative aux forces adverses.

Au surplus, renoncer d'emblée à l'attaque et donner la priorité à la défense ne peut qu'aviver « la volonté d'attaque » de l'ennemi et qu'émousser sa propre « volonté de défendre » (retour sur le jeu de surenchère en cours entre les belligérants pour dévoiler les faiblesses stratégiques du côté vietnamien). Tô Đông Pha, le grand sage de la dynastie des Tsong, n'a-t-il pas dit que « commander une armée requiert de son chef la possession du Droit (quyên), quiconque le détient vaincra » ? Certes, attaquer est un droit pour l'agressé, et pourtant chacun sait que l'attaque n'est pas une entreprise facile. Comment, en effet, opposer aux bateaux de vapeur, aux canons, à l'industrie d'armement de l'Europe nos pauvres embarcations, notre système de ravitaillement pitoyable et notre désespérante lenteur ? »

L'auteur préconise une politique d'urgence de modernisation de la flotte de guerre en s'inspirant de l'exemple de Pierre le Grand. Mais cette priorité accordée dans *Thoi Sach vu I (commentaire I)* à la guerre navale et à la flotte est abandonnée dans *Thoi Sach vu II (commentaire II)* où l'auteur accorde toute son attention à la réforme de l'armée de terre. Pourquoi un tel changement ? Lubie de stratège de salon ou simple réalisme obligeant de prendre acte de l'inertie de la société vietnamienne entre ces deux dates, de l'incapacité de l'État de se doter d'une industrie digne de ce nom rendant utopique le rêve d'une flotte puissante comparable à celle du Japon moderne... de réviser son plan dans un sens plus modeste ? Toujours est-il que, face à l'inefficacité de l'infanterie vietnamienne, il prône une *politique de qualité* qui devrait procéder au tri sélectif entre les troupes d'élite et les autres de qualités moindres auxquelles seront confiées des missions de milice. C'était la préfiguration de l'armée vietnamienne d'aujourd'hui bâtie sur le principe d'articulation entre les unités régulières, régionales et de guérilla (35). En même temps, il faut procéder d'urgence à la modernisation de l'armement en s'adaptant aux conditions de progrès techniques contemporaines. A l'encontre de ceux qui reprochent aux modernistes de ce temps de se cramponner à un réformisme « mou », citons ce passage de l'auteur : « Il faut se rappeler que ni nos faiblesses ne datent d'aujourd'hui ni la supériorité de nos adversaires ne s'obtient par de vulgaires artifices. Si nous acceptons de modifier notre politique dans

(35) Voir *infra*, « Vo Nguyễn Giáp et la théorie de la guerre du peuple », ch. V. (B.)

le sens de la modernisation, même l'échec présent prépare des lendemains meilleurs (...).

Si le Vietnam persiste dans cette voie, il peut envisager l'avenir avec confiance. Naguère, le rapport de forces étant trop inégal, le plus faible fut normalement battu par le plus fort. Quand l'équilibre sera rétabli, celui qui détient le droit avec lui peut compter sur des atouts décisifs : l'existence des bases arrière, l'appui dans la population, une meilleure connaissance du terrain « Dans ces conditions, si l'ennemi reste fort, nous adopterons la défensive, s'il s'était affaibli, nous passerions à l'attaque (...) A la longue, ne pouvant rien obtenir de décisif, l'ennemi serait contraint à négocier alors que nous serions en position de force. »

Ainsi, le « moment militaire » des deux *Thoi sa'ch Vu* peut être résumé dans cette thèse II :

« Au lieu de céder aux impulsions bellicistes qui ne tiennent pas compte de la supériorité actuelle des forces adverses, il convient de placer la lutte d'indépendance dans une perspective de longue durée, d'attendre le moment propice pour déclencher victorieusement l'insurrection. En attendant ce jour, il faut procéder avec énergie à la modernisation complète de nos armées, de nos armements, de nos conceptions stratégiques et tactiques, il faut faire nôtre l'art militaire contemporain inventé par l'Occident. »

C'est en ces termes que le moment militaire bascule en toute logique dans le moment ultime de l'analyse conjoncturelle, à sa limite extrême : celui de la structure sociale, de la réforme économique, agraire, commerciale, et culturelle sans laquelle rien n'est possible.

### 3 — *Le moment économique et social du discours moderniste*

Si les deux premiers moments (politique et militaire) font l'objet du *Thoi Sach Vu I (commentaire I)*, toute cette dernière partie est développée par contre dans *T.S.V. II (commentaire II)* c'est-à-dire un texte rédigé en 1882 (après la chute de *Ha Noi* défendue par le lettré *Hoang Dieu*) à la demande du grand mandarin *Lê Dai*.

Le ton du T.S.V. II tranche en effet avec T.S.V. I, dénonçant avec vigueur l'aveuglement politique de la Cour en rappelant le principe « prévenir vaut mieux que guérir » et l'adage chinois qu'il faut « fermer les fenêtres avant la pluie ». Assurément, la situation s'est considérablement dégradée car loin de s'améliorer, le rapport des forces s'est révélé dramatique pour les Vietnamiens qui cèdent sur tous les fronts : Nord, Centre, militaire et politique.

Paradoxalement, c'est dans cette conjoncture sombre que N.L. Trach a choisi de parler des *réformes de structure*. Tout se passe comme si pour l'auteur, le combat d'indépendance revient désormais à la génération future, d'où toute l'importance accordée à la question de la réforme *universitaire* et *culturelle*.

Comme Marx et Engels au lendemain de la défaite des révolutions européennes en 1849, comme Lénine après la déconfiture de la Révolution de 1905, N. Lê Trach pensait le temps long dans le temps court. En pleine crise politico-militaire, dynastique, notre réformateur repense la réforme du pays en philosophe comme si une page de l'Histoire venait d'être tournée et qu'il convenait désormais de regarder vers l'avenir.

Sur ce fonds historique et conjoncturel, T.S.V. II se construit sur trois thèmes qui éclairent le contenu politique, social et culturel du concept *Chinh giao* (36) auquel se réfèrent constamment tous les Lettrés modernistes de la génération suivante, celle de 1907-1908.

## I — Penser une nouvelle géopolitique de la défense

Ce thème constitue une excellente transition avec le moment précédent ; son principal intérêt réside dans le fait qu'il démontre la volonté de résistance des Lettrés, à commencer par les partisans de la réforme. En s'inspirant de l'exemple chinois sous les Han, Ming, Tsing... l'auteur propose l'abandon de Hué (placé désormais sous la menace militaire directe de l'occupant) et le choix d'une autre capitale de la résistance. Celle-ci (*Thanh Hoa*) doit être dictée par un triple impératif : géographique et militaire, humain et économique (insistance sur la *solidarité* entre l'intérêt humain et l'intérêt *stratégique*).

## II — Enrichir le pays en généralisant la politique des colonies militaires (dôn diên) et en réformant le commerce

Pour soutenir l'effort de guerre du pays, il faut promouvoir simultanément les mesures suivantes :

### 1. Les colonies militaires

Des régions entières, dans le Nord du pays notamment, ont été gravement endommagées à la suite des combats acharnés qui s'y sont déroulés. Il faut y envoyer d'urgence des troupes (surtout celles des 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> catégories, v. *infra*) pour reconstruire et défricher sous le commandement d'un général de corps d'armée. Affecter 500 000 hommes à ce travail d'utilité publique revient à faire l'économie de 500 000 bouches inutiles (!) mais surtout à gagner une part considérable de revenu supplémentaire pour alimenter le budget de l'État.

### 2. Développer le commerce

Notamment le commerce du sel car c'est une activité d'importation avantagée. Le profit devrait servir à mettre sur pied une flottille de la marine marchande en vue du commerce international. L'extension de ce dernier permet de découvrir d'autres continents, d'élargir les connaissances, de réduire l'écart entre les pays avancés et les pays retardataires. Enfin, l'État vietnamien se doit de reprendre aux étrangers (Chinois surtout) l'initiative dans le commerce international.

---

(36) Voir *supra*.

### III — Réformer l'armée (v. *supra*)

Non seulement, il faut diviser l'armée en catégories selon la qualité des combattants, mais appliquer également la rémunération différencielle des soldats selon le principe « à efficacité inégale, solde inégale ».

Mais la réorganisation doit toucher également la milice formée de paysans adultes et commandée par les Lettrés (lauréats de concours). Exemptés de la corvée, les miliciens devraient par contre se soumettre à un entraînement militaire sérieux. Doter l'armée d'armes légères, manipulables et efficaces. Réduire l'aspect régionaliste qui règne encore entre soldats originaires du Nord et ceux du Centre.

### IV — Réformer le système éducatif vietnamien

L'intérêt essentiel du T.S.V. II est qu'il débouche sur une véritable réforme du système éducatif en vue de permettre aux jeunes Vietnamiens de parvenir à la maîtrise des techniques et des sciences modernes. On peut constater, à ce propos, une parfaite convergence de vue entre N. Lô Trach et Nguyễn Thông (*supra*).

L'idée d'envoyer les jeunes gens issus des familles de lettrés faire des études à l'étranger commence à se faire jour depuis N. *Truong Tô* (*supra*) (37) mais le message de N. Lô Trach se fait plus pressant et plus systématique encore comme l'expriment ces lignes :

« D'habitude tout le monde accepte mal l'idée de quitter son pays natal. A fortiori quand le but du voyage était d'étudier les sciences mécaniques c'est-à-dire les disciplines que nous avons l'habitude de négliger jusqu'ici. De ce fait, l'élite refuse de s'expatrier pour apprendre les arts manufacturiers, ceux qui l'acceptèrent étaient généralement des ignorants, dépourvus des notions nécessaires pour les assimiler. C'est comme si l'on envoie les sourds apprendre la musique et les aveugles la conduite des voitures. Le machinisme occidental exige, pour le maîtriser, des connaissances sérieuses en mathématiques. Envoyer les imbéciles apprendre ces métiers, c'est gaspiller l'argent et exposer le pays entier à la dérision d'autrui. »

En conclusion, l'auteur propose que soient sélectionnés les meilleurs étudiants parmi les enfants des grands Lettrés, que l'État leur procure une pension décente en fixant au préalable un programme de formation à acquérir, qu'à leur retour, il envisage à leur égard sanctions en cas d'échec et récompense en cas de réussite.

T.S.V. II s'achève par une proposition destinée à ouvrir les relations internationales avec d'autres pays afin de sortir de pays du mortel face à face avec la France et à jouer sur la rivalité entre celle-ci et les autres pays européens tels que la Grande-Bretagne et l'Allemagne. Il faut, selon l'auteur, suivre l'exemple de l'Amérique dans la guerre d'indépendance contre l'Angleterre.

L'ensemble de cette partie peut être résumé de la manière suivante :

Thèse III : Après l'agression et l'invasion française, il convient de promouvoir dans la mesure du possible une véritable doctrine politique pour préparer l'avenir. Celle-ci suppose une double mission : *moderniser* toute la structure

---

(37) Voir Tru'ng Ba Cán, o.c.

agraire, commerciale, industrielle du pays et *inculquer* à la jeunesse instruite les sciences et techniques modernes venant de l'Occident.

Il s'agit d'un acte décisif dans la révolution pacifique qui prend ainsi une double direction : dans le fond, par une critique en règle contre le « réductionnisme » du confucianisme d'État qui transforme la philosophie confucéenne en un tremplin carriériste ; dans la forme, par la remise en cause active des concours en question en appelant au boycott des épreuves.

\*  
\* \*

Par la rigueur de son raisonnement, sa bonne connaissance de la conjoncture internationale — alors que l'information étrangère pénètre à peine au Vietnam (38) — le sens du réalisme politique, Nguyễn Lô Trach prolonge remarquablement le réformisme tempéré de N. Tru'o'ng Tô en l'adaptant à son temps. Ses critiques des pratiques gouvernementales et des pesanteurs propres des Lettrés ainsi que la cohérence de ses propos dans les domaines aussi complexes que militaire, politique, diplomatique représentent, en substance, toute la *philosophie politique confucéenne en acte* devant la faiblesse de l'État et la déliquescence de la société civile. En effet, ces documents, aussi surprenants soient-ils, aussi abrupts parfois dans le fond et dans la forme, montrent bien que les intellectuels formés à l'école confucéenne ne sont pas totalement désarmés dans la perception de la crise, de son ampleur, ni dépourvus de toute imagination créatrice dans la mise à jour des propositions susceptibles de relever le pays des ruines et de l'enlèvement.

En tout cas, sur les trois fronts auxquels devait faire face la classe dirigeante confucéenne : front idéologique, front politique et front militaire, N. Lô Trach a apporté une vision originale des confucéens sur la crise et justifié ses choix en toute clarté. On comprend dans ces conditions que sur nombre de points, ces *Thoi sach vu* restent exemplaires (39) même par rapport aux discours réformistes et modernistes de la génération suivante.

---

(38) Dans son livre (o.c.), Y. Tsuboi souligne toutefois une meilleure connaissance de l'Occident de la part des dirigeants vietnamiens par rapport à leurs homologues chinois.

(39) Au même titre que les *Diêu trăn* (suppliques) de Nguyễn Tru'o'ng Tô.



## CHAPITRE IV

### LA MODERNITÉ VIETNAMIENNE (1907-1925)

A l'instant même où ils découvrent et reconnaissent les vertus de la « civilisation » (*Van minh*) occidentale, celle qui donne à l'individu, à la liberté individuelle, au bien-être matériel et à la science une place sans équivalence dans la hiérarchie des valeurs de l'Orient (confucéen-chinois), au moment même où ils critiquent avec virulence le conservatisme de la Cour et plaident avec ferveur pour l'ouverture, ces mêmes penseurs proclament haut et fort leur attachement aux principes d'Humanité (Nhân), de Bonté et de Justice (Nghĩa) qui fondent toute « économie politique » (*Kinh tế*) digne de ce nom selon les confucéens.

Comme son prédécesseur Nguyễn Truong Tô, N. Lô Trach reprend avec force le principe correcteur de l'emprunt culturel mis au point par les réformateurs confucéens chinois : faire la part des choses entre une « science occidentale » (*Tây Học*) apte à assurer le bien-être matériel et une « science orientale » (*Trung học*) formatrice de l'homme en tant qu'être supérieur (*quân tu*).

Soit implicitement comme chez N. Lô Trach (*thời sách vu*), soit explicitement comme chez N. Truong Tô (*Tê cấp bat diêu*), les Lettrés modernistes vietnamiens font leur la ligne suivie par les disciples chinois du néo-confucéen Kang You Wei tels que Zeng Guo Fan (1811-1878) et Li Hong Zhang (1823-1901) dans leur version (restrictive) du « *Ta Tong* » (la Grande Union) de Kang selon la formule de Zang Zi Dong : *Trung học huu thê, tây học hữu dụng* (1).

Cette vision utilitaire et pragmatique de l'Occident s'inscrit de toute évidence dans la « tradition » réformatrice lettrée de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et illus-

---

(1) Littéralement : les études occidentales apprennent à « savoir faire » tandis que les études orientales (chinoises) apprennent à « savoir être ». Peut-être faut-il relativiser ce relativisme (sinocentrique) car, à l'époque, c'était le « savoir faire » occidental qui dominait le « savoir être » chinois.

tre remarquablement la solidarité intellectuelle entre les deux groupes en question.

Bien que le modernisme vietnamien soit le produit idéologique d'une situation historique différente — colonisation directe ici, domination surtout économique et diplomatique là — et par certains égards se distingue assez nettement de son voisin (2), il ne procède pas moins — par le jeu du mimétisme et des échanges avec son équivalent chinois — de la même grammaire de l'histoire et il convient de ce fait de rappeler les grands faits et d'en tirer les grandes lignes directrices.

## I. LE DÉTOUR CHINOIS (3)

La Chine, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, rappelle, selon Y. Chevrier l'image de Vienne à la même époque, berceau d'une modernité inquiète et soupçonneuse, celle de C. Schorske (*Vienne Fin du siècle : Politique et culture*, Paris, 1983) avec ses Musil, Freud, Wittgenstein, Mahler, Schönberg... A cette différence près que la menace du monde nouveau prend ici la configuration hostile et arrogante d'un Occident sûr de soi, dominateur, brutal, celle des armadas dotées d'une force de destruction redoutable, infligeant défaite sur défaite à une armée chinoise paralysée et terrorisée, mettant à genoux le fier Empire de l'Asie, imposant à la Cour de Pékin une série de traités : *Nankin* (1842), *Tianjin* (1858) et *Pékin* (1860) qui scandent la longue agonie des Tsing.

La réponse de la classe intellectuelle chinoise à la crise morale engendrée par le défi occidental prend successivement (et alternativement) la forme du syncrétisme et celle de l'iconoclasme.

Le syncrétisme chinois de la fin du siècle communie dans un rêve d'harmonie : La Grande Union (*datong* ou *dai dong*) des civilisations chez Kang You Wei (1857-1927), une sorte d'œcuménisme confucéen tiré du *Lé Ky* (Livre des Rites), et que l'auteur prolonge dans ses œuvres célèbres telles que *Tân hoc nguy Kinh khao* (Nouvelles Études sur les œuvres apocryphes), *Không tu cai ché khao* (Réforme du confucianisme) et le fameux *Dai đồng Thu* (Le livre de la Grande Union). Bien qu'il s'agisse d'une version utopique de l'universalisme confucéen, elle traduit assez bien l'état d'esprit général des modernisateurs confucéens de l'époque, de Xue Fu Cheng (Hà Nhu Chuong), Wang Tao (Hoàng Tuấn Hiên, 1828-1897), Yan Fu (Nghiem Phuc, 1853-1921), le grand traducteur et l'artisan de l'Occidentalisme, à Liang Qi Chao (1875-1929), l'inventeur du « nouveau citoyen » (*Xin Min*) et de la presse moderne chinoise (*Thoi Vu Bao*, *Tân dân Tung Bao*).

En dépit d'une très grande diversité géographique, culturelle, et politique, sans parler des personnalités aussi contrastées que Kang et Liang (4),

(2) Voir Nguyễn Hiên Lê, *Đông Kinh Nghĩa Thục*, o.c.

(3) Cf. en particulier les deux cahiers essentiels pour la compréhension de cette histoire intellectuelle (encore en chantier) de la Chine contemporaine : les Cahiers 2 (*L'idée révolutionnaire et la Chine*) et 4 (*Du Lettré à l'intellectuel*), qui font état, de manière inhabituelle, des travaux anglo-saxons.

(4) *Œuvres* de Leang Qi Chao : *Am Bang Thât van Táp*, A.B. Tung Thu (avant 1911) ; Trung



tous ces auteurs partagent le même souci d'équilibre qui caractérise l'emprunt culturel, entre l'*innovation* (Occident) et la *re-génération* (Orient).

Dans cette perspective, la remise en cause (de soi) se limite au savoir-faire politique, à la gestion de l'État (*Dung*), à la préservation de la société civile (de la Famille notamment) contre la relative fragilité de l'État dans cette phase délicate de l'adaptation et de l'expérience politique nouvelle..., elle ne s'étend ni ne touche au domaine moral, éthique, c'est-à-dire à l'essence (*Thê*) qui constitue le cadre référentiel mental confucéen, — le fameux « *quốc tuy* » inventé par le néologisme modernisateur.

A l'inverse, celle de la Modernité du Quatre Mai (1919) semble s'inscrire dans une autre perspective. Radicalisée par le message de Chen Du Xiu (*Nouvelle Jeunesse*) — et de Hu Shi (jeune) —, elle signifie rejet fondamental des valeurs de la tradition et adoption sans équivoque du schéma occidental de la praxis révolutionnaire hégélo-marxiste, de la même manière par laquelle les intellectuels allemands de la génération 1840 captent l'héritage révolutionnaire français de 1789 et rompent avec l'État (prussien) et la société civile traditionnelle (5).

Pour saisir cette ambivalence dans la réceptivité intellectuelle des valeurs occidentales, essayons de comprendre les cadres conceptuels de l'Ouverture.

### a. Les cadres conceptuels de l'Ouverture

Avec les progrès d'une sinologie en pleine mutation, les thèmes relatifs au déclin politique et militaire de la Chine sur le continent asiatique, à la perte partielle de la souveraineté nationale, à la domination économique de l'Occident apparaissent comme des clichés qui résument trop commodément le concept de « déclin chinois » jusqu'à masquer les aspects complexes (et parfois peu visibles) d'une mutation économique et sociale en cours (6).

Ainsi, le mouvement de modernisation chez les Lettrés chinois doit être réinterprété sur le fond historique dominé par les relations conflictuelles entre l'Est et l'Ouest, scandé par les guerres d'Ouverture et leurs répercussions sur le plan intérieur : la Restauration *Zi Qiang* (1860-80), l'éphémère réforme politique (les *Cent Jours*, 1898) et le mouvement *Yangwu Yundong* (occidentalisation) animé par une fraction de la Bureaucratie confucéenne.

Il apparaît dès lors que les tensions de l'événementiel ne sont pas étrangères à la surenchère évolutionniste qui a dominé le début de l'ouverture vers les études occidentales (*Xi Xue*) placées, elles, sous le double signe du social-darwinisme (A. Huxley, H. Spencer) et du modernisme de Yan Fu. « Dopée » par la conjoncture politique, l'introduction dans les Nouvelles Lettres (*Tân van*) de notions telles que « lutte pour la survie », « évolution », « naissance et mort des nations » au même titre que celles — assez proches — introduites par K. Marx et F. Engels dans leurs récits politiques de 1848-49 (7) —

---

*Quốc Học Thuật biến thiên Su ; Thanh Đại học thuật Khai luân.* Ce sont essentiellement des écrits philosophiques dans lesquels il conteste les thèses défendues par Kang Yeou Wei.

(5) Voir Trinh Van Thao, *Le vocabulaire de la N.G.R.*, (vol. III) dans « *Marx, Engels et le journalisme révolutionnaire* », Anthropos, 1980.

(6) M.C. Bergère, *L'âge d'or de la Bourgeoisie chinoise*, Paris, 1986.

(7) *Idem.*

ne peut que *déstabiliser* la vision historique confucéenne. Pourtant, cette subversion évolutionniste dans une pensée chinoise travaillée par la logique de la reproduction et par l'idée du retour à l'équilibre n'est ni univoque ni irréversible comme le montre l'histoire intellectuelle de la modernisation elle-même.

### *L'universalisme sinocentrique de Yangwu Yun dong*

Animé par les hauts fonctionnaires confucéens de l'Appareil administratif d'État, ce mouvement constitue la première approche de l'occidentalisme annoncé dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

Tout en se résignant à l'idée qu'il faut s'ouvrir aux « affaires barbares », ces Lettrés confucéens lui assignent aussitôt un usage nettement utilitaire, instrumental grâce à la distinction entre l'*essence* chinoise et l'*utilité* occidentale selon la formule de Feng Gou Fen (1808-1876) et Zang Zi Dong (1837-1909) « *Xhangxue weiti, xixue wei yong* ». Il s'agit en réalité, de la transformation à usage national chinois (et conjoncturel) du slogan modernisateur japonais : *Toyo seishin, seiyô gigei* (esprit oriental, techniques occidentales) (8) proposée par le penseur pionnier de l'occidentalisation Sakuma Shôzan (1811-1864). Même par la suite, lorsque le mouvement de modernisation allait se transformer sous les effets de la rencontre, dans les années 1919-20, avec la jeunesse estudiantine et les éléments intellectuels des villes, ce nationalisme culturel réapparaît notamment à travers la fortune du concept « guocui » (*quôc tui*) inventé par Liu Shi Pei et Liang Shu Ning.

Il s'agit là des variantes d'un même sinocentrisme mal (ou non) refoulé, de l'affirmation de la vocation universelle du confucianisme déjà contenue dans le mot d'ordre de la Grande Union (*Ta Tong*) forgé par Kang You Wei.

### *L'universalisme sans ethnocentrisme*

Il faut attendre l'aube du vingtième siècle pour voir ce nationalisme culturel s'effacer progressivement pour faire place à une autre version de l'universalisme dépourvu de l'arrière-pensée sinocentrique de la génération précédente.

Cette nouvelle vision de l'ouverture aux valeurs occidentales s'effectue sous l'influence déterminante des néo-confucéens issus de l'appareil mandarinal mandchou, le lettré Xue Fu Cheng, du groupe de Zeng Gou Fen (1811-1878), et Li Hong Zhang (1823-1901), ancien diplomate représentant la Chine en Europe occidentale entre 1890 et 1894 et auteur du *Chu Shi Ying Fa Yi Bi Si guo riji* (Journal de mission en Angleterre, France, Italie et Belgique, 1892 — suppl. en 1899).

Pour Xue Fu Cheng comme pour Wang-Tao (Hoàng Tôn Hiên), l'homme de la Côte (Hong Kong, Shanghai) et l'auteur du *Tao Yuan Wentu Waibien*, le fond culturel (*Ly*) des deux civilisations étant le même, seules les distin-

(8) Voir Morishima, *Capitalisme et confucianisme au Japon*, Paris, 1987 (traduction française).

guent la vitesse, la puissance et l'efficacité selon la formule de Xue, « Tiandi jian gonggong Zhili ». (Le ciel, la terre et l'homme sont soumis à la même raison).

Même itinéraire, même vision d'un universalisme unificateur, — et unique — chez Yan Fu (1853-1921) dont la trajectoire sociale se résume en peu de mots : l'homme des ports ouverts, des missions catholiques et des séjours à l'étranger et pour qui la voie (*Tao*) de l'Occident rappelle la voie chinoise, Xun Xi (Siun Tseu) précède Spencer et Lao Zi (Lao Tseu), Darwin. Même démarche assimilatrice chez Liang Qi Thao pour qui les notions « *Minh ban* », « *minh y* » et « *minh quyên* » chères à Mencius renvoient aux concepts de « souveraineté populaire », de « volonté populaire » et de « souveraineté nationale » qui dérivent de l'idéologie libérale de l'Occident... et qui découvre dans le principe de « *vowei* » (non-agir) de *Lao Zi* les prémisses du « laisser-faire » physiocratique.

Pourtant, au cours de cette phase marquée par le volontarisme occidentalisant, toute trace de déchirement n'est pas entièrement effacée car l'idéologie du « *guojia* » (Nation) qui représente désormais le ciment commun entre des hommes aussi dissemblables que Wang Tao, Liang ou Chen Du Xiu continue son travail souterrain. Subsumée sous les effets du social-darwinisme triomphant, la conscience moderniste chinoise — comme son équivalent vietnamien — ruse constamment avec l'histoire, ne faisant sembler de céder que pour mieux résister, se transformant en un « nationalisme exalté » là où l'on s'y attendait le moins.

Dès lors, on assiste, selon l'historien américain Levenson (9), à l'éclosion d'une sorte de « réaction sentimentale » (emotional commitment) qui pousse les intellectuels chinois (Lettrés) à sacrifier des valeurs traditionnelles sur l'autel de la Nouvelle Nation chinoise, au nom du salut national (*jiu-guo*). Ces réactions poussent, en contrepartie, un certain nombre d'entre eux à revendiquer pour soi le droit au domaine privé où sera préservée l'éthique confucéenne quitte à accepter en bloc l'investissement du domaine public (l'État) par le droit politique occidental voire par l'idéologie libérale. C'est en tout cas dans cette perspective que Kang se propose de ne conserver du confucianisme que sa dimension spirituelle, morale et religieuse (*bao giao*), que Yan Fu préconise la distinction et la complémentarité entre le Tao chinois (esprit) et le Tao occidental (science).

Au-delà des faux-semblants et des apparences, que signifient ces tentatives sinon conservatrices du moins conservatoires ? Ruses d'une doctrine qui ne s'avoue pas vaincue ou manœuvre de séduction à destination des Lettrés non encore gagnés à la cause du modernisme ?

Toujours est-il que ces combats d'arrière-garde ne résistent pas longtemps à l'échec tragi-comique des *Cent Jours* (1898) (10). Dès cet instant, tout espoir de voir la Chine impériale réaliser le rêve de Meiji étant abandonné, on va assister à la renonciation « enthousiaste » aux précautions de la génération des pionniers.

Au rejet des valeurs symboliques liées à l'ancien régime (la longue robe,

---

(9) J.R. Levenson, *Confucian China and Its Modern Fate : A trilogy*, Berkeley, Univ. of California Press, 1972.

(10) Qui voit après une tentative avortée du réformisme d'État (Restauration *Tong Zi*) de l'Empereur Quang Tu, le sacrifice des *Six Honnêtes Hommes* (Luc Quân Tu) partisans du Néo-confucianisme réformateur dont Tan Si Tong et le frère de Kang Yeou Wei.

le port des nattes...) s'ajoute désormais la remise en cause plus radicale du mariage arrangé, de la famille patriarcale et de la langue classique. Dès lors, plus aucun obstacle majeur ne semble s'opposer, tant l'unanimité paraît évidente, au processus de dépouillement de la Chine confucéenne, de ses attributs étatiques : Confucius allait en effet perdre le droit de sélectionner les fonctionnaires dès 1905 et celui de gouverner l'Empire en 1912.

## b. Du Nho Gia au Tri Thuc ou la transition socio-politique du Lettré chinois

Réfutant la thèse séduisante — notamment celle soutenue par Levenson (o.c.) — mais quelque peu réductrice d'une sorte de rupture irréversible provoquée par le 4 mai dans la condition intellectuelle chinoise, les auteurs contemporains insistent sur le fait que « la modernisation du champ politique et social (...) se traduit en termes de rupture et de continuité » (Y. Chevrier, art. cité).

Rupture d'abord, entre 1860 et 1880, entre les mandarins experts du *Yangwu* et les Lettrés adeptes du *Xi Xue* (Tây học) c'est-à-dire entre les nouveaux fonctionnaires ayant édifié leur fortune politique et administrative sur la maîtrise des contacts (diplomatiques entre autres) avec l'Occident et les « Lettrés réformistes acculturés » de la Côte.

Pour Chevrier, cette coupure est surtout d'ordre politique entre les réformateurs conservateurs (*yang wu pai*) et les réformistes occidentalisans (*gai liang pai*), entre ceux qui sont, dans le sillage du *Ziquiang*, au sommet de la hiérarchie bureaucratique et ceux qui n'en font pas partie ou n'y occupent pas une place de premier plan. Dans ce dernier cas, on peut s'interroger sur la fonction « carriériste » du réformisme... ou du moins peut-on parler de proto-réformateurs de l'intérieur car il semble établi qu'à partir de cette époque, la modernisation obligée de l'État provoque des brèches par où s'engouffre une catégorie de nouveaux spécialistes, détenteurs d'un nouveau savoir, tels que Xue Fu Chang, « expert en choses barbares ».

Bien qu'ils soient amenés à collaborer ensemble et à user du même langage réformiste, il s'agit de deux groupes distincts. Si le groupe de *Ziquiang* se recrute, à l'image de Xue F.C., de Li-Hong Zhang, de Zeng Gouo Fen ou de Zang Zi Dong..., parmi les hauts fonctionnaires qui gravitent au sommet de la hiérarchie politique et administrative de l'État Tsing (notamment autour du Quai d'Orsay chinois de l'époque, le *Tong Li Yamen*) et de leurs subalternes, la carrière des seconds — dont Wang Tao est le prototype — reste pour l'essentiel conforme à la trajectoire suivante : études dans les écoles étrangères (missionnaires surtout), séjours à l'étranger, connaissance des langues européennes, emploi dans les firmes étrangères, conversion (ou du moins fréquentation) à la religion chrétienne. Ils se recrutent surtout parmi

---

(11) Pour la clarté terminologique, empruntons dès maintenant à *Chow Tsé Toung* (*The May Fourth Movement : Intellectual Revolution in Modern China*, Stanford, 1960) ses deux définitions de l'intellectuel qui pourraient s'appliquer, également, à la situation vietnamienne. En ce sens, font partie de l'intelligentsia tous ceux qui ont accès au savoir et à l'*intelligentsia moderne*, ceux dont le savoir est plus ou moins occidentalisé. Pour comprendre l'évolution intellectuelle au cours de cette phase de l'histoire, essayons de repérer les ruptures qui ont marqué le processus de modernisation du champ politique et social chinois qui l'accompagne.

les *huoquiao* (Chinois d'Outre-Mer) et les *Maipan* (compradors des concessions étrangères) qui peuplèrent l'Asie du Sud et le littoral.

Mais cette barrière, pour significative qu'elle soit, s'estompe dès les années 1890-1900. Lentement mais sûrement, la modernisation gagne l'intérieur (du moins les grands centres urbains) et la communication est réalisée entre les deux pôles en question.

A la synthèse sociale correspond, à partir de cet instant, le syncrétisme intellectuel qui est à l'origine de la Fusion entre partisans du réformisme confucéen — tel Zang Zi Dong — et ceux du réformisme oppositionnel (vis-à-vis de la Dynastie) dans une sorte de Front commun en faveur de l'aggiornamento du système d'enseignement chinois, considéré unanimement comme « clé de voûte » de toute entreprise de modernisation de l'État.

Ainsi, la réforme de l'enseignement de 1901-1905, porteuse de toutes les convergences, avait comme artisan principal le Lettré Zang Zi Dong, auteur de *Quan Xue bian* (L'exhortation à l'étude, 1898) et promoteur des fameuses *jiayuhui* (Sociétés d'études) qui jouent un rôle essentiel dans le consensus scolaire en question.

Les écoles modernes missionnaires construites sur la base d'un nouveau programme (*Tân dinh hoc duong chuong trinh*) conçu par Zang accueillent trois millions de jeunes Chinois dans les écoles, collèges, écoles normales, techniques et militaires de tous les niveaux en 1911-1912 [au lieu de 20 000 jeunes seulement en 1890].

De même, les *Liu Xue Sheng* (étudiants d'Outre-Mer), insignifiants en nombre avant 1901, « bondissent » après cette date. En 1906, les étudiants au Japon (soit 41,5 du total de Liu Xue Sheng pour la période de 1901-1906) sont au nombre de 13 000 (12)

D'autre part, ces mouvements, toutes tendances politiques confondues, bénéficient d'un renouvellement sans précédent des cadres de la vie sociale. Les structures de communication « de masse » tendent de ce fait à modifier le paysage intellectuel, motrices de la modernisation mais aussi impulsées, induites par elle : les associations de Lettrés (*Xue hui*), des journaux qui ressemblent fort aux « quasi-Partis » déjà rencontrés en Europe (13) au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, et qui sont de véritables foyers révolutionnaires (ou réformateurs) tels le *Gouowan bao* de Yan Fu à *Tian jin*, le *shiwubao* de Liang Qi Chao à *Sanghai* et plus tard, le *Xin Minh bao* du même à Tokyo-Yokohama (durant son exil). Le succès du journalisme réformateur suscite à son tour les réactions de l'intérieur. Face à la côte (*Shanghai, Canton, Tianjin...*), ce dernier s'organise avec *Gouo Min Ribao* de Chen Du Xiu (qui allait créer *Anhui suhua-bao*), *Xiang Xue Xin bao* de Tansi Tong à Honan.

Dernier trait de la continuité remarquable du réformisme de cette fin de siècle, l'extraction sociologique de l'intelligentsia (lettrée ou semi-lettrée). Selon les observateurs, et en effectuant une approche plus exhaustive et vigoureuse à ce sujet, elle reste la même que pour la génération précédente et « se recrute (...) comme l'ancienne, qu'elle continue d'ailleurs d'une génération à l'autre, parmi les couches privilégiées, qui tiennent au pinceau, à la terre et/ou à la marchandise » (art. cit. p. 95), en un mot la *gentry* chinoise.

En ce sens, la révolution de 1911 se présente comme le résultat du réformisme au sein du Confucianisme, même si c'est un marginal, Sun Yat Sen

(12) A peu près 25 000 au total.

(13) Trinh van Thao, *Marx, Engels et le journalisme révolutionnaire*, o.c., vol. I.

(médecin à l'occidentale, diplômé de Hong Kong et dépourvu de titres confucéens) qui est promu chef d'État ; de même, la suppression des concours triennaux en 1905 est accueillie sans réaction hostile, ni regret, le consensus sur le plan éducatif est complet et la crise intellectuelle (lettrée) est surmontée sans à-coup (14).

La rançon de cette adaptation en douceur des élites est le détachement d'une nouvelle avant-garde hostile au « compromis occidentalisateur » des précurseurs. Celle-ci sera l'artisan, le pilier et le ferment de la révolution culturelle de 1919 qui suit de huit ans la Révolution politique. Différente de la précédente dans la mesure où elle se recrute dans les rangs d'anciens révolutionnaires et des *liuxuesheng* radicalisés au Japon (Chen Du Xiu, Zou En lai, Huang Xin, Tsong Jiao Ren...), cette « nouvelle intelligentsia » se caractérise par sa volonté d'engagement et de rupture avec les sphères traditionnelles du pouvoir.

La trajectoire « exemplaire » est tracée par les deux intellectuels qui ont joué un rôle décisif dans la naissance du parti communiste chinois : Chen Du Xiu et Li Da Zao.

Né le 8 octobre 1879 à Huai Ning, de la province de An Hui (Vallée inférieure du Yang Tsé), Chen, orphelin de père très jeune, fut élevé par sa mère. Après avoir poursuivi des études classiques auprès de son frère, il fut reçu en 1896 à l'examen provincial (*Yuan-Shi*), avant de réussir à l'examen régional (*Xiu Cai*). Marié, Chen s'oriente vers la voie révolutionnaire à la naissance de son dernier fils, Song Hien (1903).

Rejoignant Tokyo en 1902 où il poursuit des études à l'Institut Kōbun Gakuin, il s'est lié avec Su Man Shu, le célèbre moine-poète. Il décida alors de se diriger vers les études littéraires en redécouvrant les romans populaires comme *Hong lou Meng* (Rêves dans le pavillon rouge), *Shou-Hu-Zhuan* (Au bord de l'eau) et en découvrant la littérature européenne (E. Zola).

A la suite des Lettrés occidentaliseurs de la côte, Chen Du Xiu fonde en 1904 la Revue *An Hui Su-hua-Bao*, puis en 1907, la Revue *Bai-Hua Bao*... Avec la parution de « *Patriotisme et Conscience* » dans la Revue *Jia Yin Za-Zhi* (La Revue de l'Année du Tigre) et surtout la Revue *Xin Qing Nien* (Nouvelle Jeunesse), Chen est devenu le personnage-clé et la figure symbolique du modernisme de la nouvelle intelligentsia. Secrétaire général de la province de An Hui (1913), Chen devait par la suite fuir son pays pour se réfugier à Shanghai en juillet de la même année ; commence alors une seconde carrière, complètement inédite, où il vit des écrits et du travail effectué dans une petite maison d'édition (*Yadong Tu Shuguan*, The Oriental Book Co<sup>ic</sup>). De nouveau poursuivi et contraint à l'exil au Japon entre le printemps et l'été 1915, on le vit encore converti en libraire jusqu'à son retour en Chine où il continuera, jusqu'à la fin de sa vie, une double carrière de révolutionnaire et d'homme de l'écriture. Ainsi Chen a mis en évidence la triple activité qui représente la « logistique révolutionnaire des nouveaux intellectuels » des années 1913-20 : la librairie, l'enseignement et le journalisme (15).

Si Chen représente idéalement le cheminement social et culturel de l'intel-

---

(14) Par contre, on observe à la même époque une fissure entre l'élite intellectuelle (lettrée ou nouvelle intelligentsia) résolument *moderniste* (avec des nuances locales, sociologiques, de génération) et les masses populaires foncièrement xénophobes (Taiping, Boxers).

(15) Il faudrait attendre les années 1930 pour voir apparaître les mêmes phénomènes au Vietnam.

lectuel nouveau et l'apparition d'une nouvelle trajectoire plongée dans le cœur d'une société civile en gestation, d'autres de la même génération, tels que Li Da Zao ou Qu Qiu Bai continuent, eux, d'entretenir avec les « Princes » (seigneurs de guerre) les rapports « obliques » traditionnels. Il en est de même des rapports traditionnels (solidarité lettrée et paysanne) qui les mettent à l'abri des retombées violentes de la Terreur Blanche qui suivit la guerre civile entre nationalistes et communistes.

Cette intelligentsia nouvelle va buter contre une société qui a du mal à affirmer sa propre mutation. Les classes urbaines, en effet, tendent à s'autonomiser entre les années 1920-40 sans parvenir à imposer un *projet* d'essence universelle (selon Hegel). En clair, aucune classe nouvelle produite par la modernisation économique... ne parvient à acquérir le statut d'une classe hégémonique autrement qu'en termes mythologiques : la mythologie *démocratique* sous le Kuomintang, *prolétarienne* sous les communistes de la première génération, *paysanne pauvre* sous les Maoïstes (L. Bianco).

Mythique car séparé des cadres politiques par l'effondrement communiste des années 1927-31, et du syndicalisme nationaliste pendant la guerre sino-japonaise, le prolétariat très actif des années 1940 s'organise, en réalité, et lutte en dehors des perspectives révolutionnaires maoïstes ; un membre du Parti communiste, Reng Pao ne présente-t-il pas aux paysans chinois « Monsieur Lénine » comme « étudiant avancé du Monsieur Marx (16) ? »

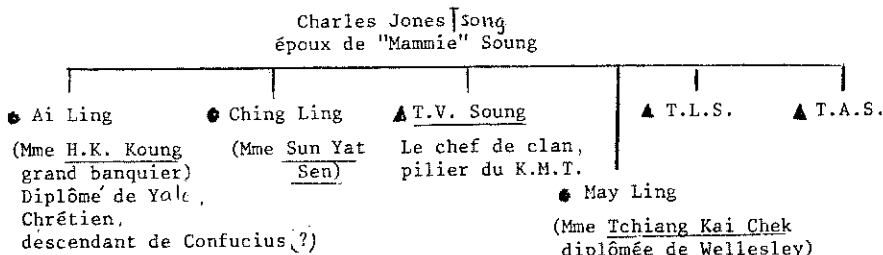
Il en est de même pour la bourgeoisie chinoise. Après avoir tenté de se substituer à l'État défaillant du début de 1920, la bourgeoisie conquérante de « l'âge d'or » (M.C. Bergère) — le miracle économique provoqué par la percée occidentale et la Première Guerre mondiale — revient à la nécessité de l'État. En 1927, ce sont les éléments les plus « modernistes » (les Tsong) (17) qui se rallient à Tchang Kai Chek dont les priorités étatistes (dictature paternaliste, militaire et nationaliste) font de ce ralliement un échec :

« Si une fraction négligeable de *l'intelligentsia libérale* (à commencer par Hu Shi) se laisse happer par cette première tentative *étatique* — un autre couplage, entre 1946 et 1950, bénéficiera des attraits plus puissants du communisme —, *l'intelligentsia communiste* s'y refuse » (art. cit. p. 98).

\*  
\* \*

(16) Où un dialogue en cache bien un autre. Ceci rappelle la manière dont Phan Bôi Châu et Phan chu Trinh parlent du socialisme de Lénine et de Marx au V.N.

(17) E. Hauser, (*Blancs et Jaunes à Chang-hai*, Paris, la Nouvelle Édition, 1945) donne une analyse saisissante de la montée irrésistible de la famille Tsong (p. 153).



L'histoire intellectuelle conçue de manière autonome (à la façon levensonienne) représente ainsi une « fuite en avant » éperdue, une recherche inlassable de solutions nouvelles ponctuée-provoquée par des échecs successifs de la société et de la révolution : échec du parlementarisme en 1913, de l'occidentalisme en 1920, du marxisme urbain et modernisant en 1927.

Elle résume, à travers le volontarisme exacerbé et compensatoire de l'intellectuel moderne, l'impuissance historique de la société civile face à l'autoritarisme d'État, la répétition à l'échelle de la Chine de l'effervescence de l'*Idéologie allemande* telle qu'elle était analysée par Marx et Engels.

A cette vision extérieure de l'évolution intellectuelle — projection des catégories wébériennes sur le processus de la mutation chinoise — s'oppose une autre perspective, plus interne à l'idéologie confucéenne. Elle soumet, à la suite de Metzger (18) la modernité chinoise non à l'éclairage de l'Occident mais à celui de la philosophie chinoise elle-même.

Celle-ci suppose d'abord une ré-interprétation de la personnalité confucéenne. Alors que Levenson perçoit dans celle-ci l'occlusion du moi (Individu) et la réalisation exclusive de l'être collectif (Famille, Village, État), Th. A. Metzger y voit une personnalité *ouverte* unissant perfectionnement individuel (xiushen-tu thân) et vertu publique dans l'exercice du pouvoir (Pinh Tianxa — Binh thiên Ha) par l'union intime du Savoir et de l'Action (Zhixing heji-tri hành hop nhât).

Au fur et à mesure du développement de la jurisprudence (fruit de la pratique politique édiflée en code par des générations de commentateurs), on peut, en effet, concevoir une sorte de *grammaire confucéenne du conflit politique* élaborée par et pour le Lettré, organisant un espace transcendant le social et l'étatique, — le *jingshi* (le politique) — et aménageant *concrètement* les relations obliques entre le savoir et le pouvoir, entre celui de la gestion « minimale » (paternelle) de l'État (État anglo-saxon) à la satisfaction de tous dans le cas le plus favorable et celui du *giân* (de la remontrance, de l'opprobre), du rappel de la morale fondatrice de l'intellectuel en cas de crise de légitimité.

Mais ce *droit à l'opprobre* n'équivaut pas à la reconnaissance d'une quelconque *alternative politique*. Il relève de la logique de rectification du pouvoir par lui-même, non de la souveraineté populaire (c'est-à-dire celle de la société civile sur l'État). L'intellectuel confucéen n'a, de ce fait, d'autres *références* que celles que l'État (ou ce qui en tient lieu) lui accorde, celles du conseiller du Prince et ne dispose d'autres *armes* que celles du *subordonné* vis-à-vis du Prince. Autrement dit, comme le suggère justement J. Chevrier, « à l'absence d'une *grammaire politique du conflit* s'ajoute l'absence d'un référentiel autre en cas de conflit (avec le Pouvoir) » :

« De même qu'elle ne différencie pas conceptuellement son opposition, l'élite lettrée ne se constitue pas en société civile hors de l'État. Dès lors que l'opposition est comprise *dans* le pouvoir, c'est tout le statut lettré qui verse dans l'indirect et dans l'oblique (19). »

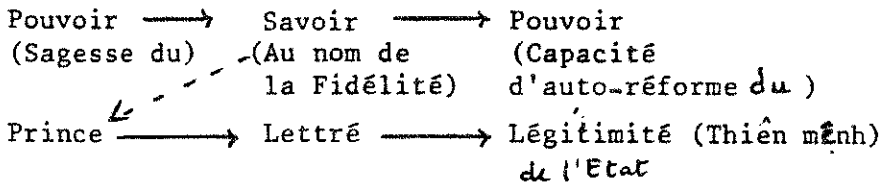
---

(18) Th. A. Metzger, *Espace from Predicament : Neo-Confucianism and China's Evolving Political Culture*, Columbia Univ. Press, New York, 1977.

(19) Cette gestion contrôlée de la critique du pouvoir par le pouvoir met d'emblée l'intellectuel dans la position de l'intellectuel organique (Gramsci). Elle rend impossible la scission, fondamentale en Occident (Renaissance), entre l'État (laïque) et la société civile (et religieuse). De même, la constitution de l'intellectuel critique indépendant du pouvoir et de la société civile — tel J.-J. Rousseau — apparaît, par contraste avec la Chine, comme l'aboutissement du processus de con-



Même dans ses moments les plus critiques, la pratique confucéenne de l'interpellation n'échappe pas — depuis les « suppliques » des grands Lettrés tels que Nguyễn Truong Tô et Nguyễn Lô Trach jusqu'aux actes de rébellion caractérisés de Cao Ba Quat et Doan Huu Trung — à la *circularité*.



Instituée par la théorie et la pratique confucéenne... de la Rectification (*Chinh danh*).

Pourtant, alors que la Chine entrait dans la phase critique de son évolution agraire (sous les Ming) (20), la gestion de la « critique interne » commençait à dévier de sa trajectoire initiale pour prendre une nouvelle direction. En critiquant le caractère abstrait et spéculatif du néo-confucianisme de Zhou Hi et les déformations mystiques de l'École *Diêu Giang* (21) de Wang Yang Ming, en réaffirmant l'unité entre le sujet (pensant, agissant) et son devenir, en proposant une approche pratique de la connaissance, Lukun, un confucéen de la fin des Ming, (1536-1618) délimite « en creux » la crise intellectuelle qui accompagne et annonce le commencement de la Transition foncière chinoise. Ce souci de préserver le confucianisme du dérapage mystique chez Lukun trouvera un écho amplifié parmi les confucéens des Tsing dont Gou Yan Wu (Cô Viêm Vo, 1612-1681), un partisan de l'École des Han Hoc (confucianisme des Han) et Huang Zong Xi (Hoàng Tông Hi, 1610-95), un représentant de l'École des Tsong (Confucianisme des Tsong).

Réagissant fermement contre la tendance spéculative dominante en Chine depuis l'hégémonie du Confucianisme de Zhou Hi (sous les Tsong), Gou Yan Wu défend une conception « positiviste (empirique) de la connaissance (*shishi qiushi*). En prétendant que la recherche de la vérité doit s'appuyer sur les seuls faits, on s'en prend, selon J. Chevrier (art. cité), à l'ontologie morale du néo-confucianisme afin de fonder une interprétation « pratique » de Confucius : *jingshe weiyong* (l'art de gouverner doit servir des fins pratiques). Encyclopédiste, pratiquant à la fois l'astronomie, la géographie, les mathématiques, l'agriculture, l'irrigation, l'économie, il innove en parcourant le pays et en interrogeant les Anciens pour vérifier les faits relatés dans les livres. Refusant de confondre confucianisme et métaphysique — y compris celle de son maître Wang Yang Ming —, il récuse la version Trinh Chu (Zhou Hi) en défendant son noyau rationaliste (*Ly*). Pour lui, « *Ly hoc* » (rationalisme) et « *Kinh hoc* » (Études confucéennes) ne font qu'un. Sa pédagogie tournée résolument vers la « praxis » sociale... entend remettre les leçons de Wang Yan Ming sur ses bases matérielles, critiques, à contre-courant de l'idéologie dominante (*Nhât tri Luc*).

testation interne (la Réforme) et externe (Renaissance humaniste) de la Religion chrétienne stimulée par la formation des sociétés bourgeoises marchandes, etc.

(20) V. Henri Maspero, *Études Historiques*, P.U.F., (T. III), 1967.

(21) Trần Trọng Kim, *Nho Giáo*, t. II, 303 sq, o.c.

Mais ce fut son contemporain du *Tong Nho Phai* qui allait jeter les nouvelles bases d'une conception critique du pouvoir à l'intérieur de la philosophie confucéenne. S'appuyant sur la thèse de l'*unicité de la Raison* (*Thân Dộc*), Huang Zong Xi élabore sa théorie politique dans un ouvrage célèbre, *Mình Di Dai Phong Luc*.

Récusant toute version unilatérale du rapport entre savoir et pouvoir — au point d'affirmer que « l'on devient mandarin pour servir le peuple et non le Roi, le monde et non la dynastie » —, il dénonce, à la manière de J.-J. Rousseau, la perversion du rapport en question en affirmant par ailleurs :

« Les Anciens — (il s'agit des premiers Rois Sages de l'âge d'or des Nghiêu Thuân) — considèrent déjà le peuple comme l'hôte, les Rois comme des simples invités ; ces derniers doivent trimer toute leur vie au service du peuple. Aujourd'hui, les Rois se comportent en hôtes (propriétaires) et le peuple en invité ; s'il y a trouble dans ce monde, c'est à cause d'eux (*Nguyễn nhân*). »

La référence à J.-J. Rousseau n'est pas gratuite dans la mesure où Huang pose lui aussi les règles d'un État régulateur, minimal, respectueux du bon fonctionnement (c'est-à-dire naturel) de la société civile, une sorte de retour à la loi naturelle, au droit naturel (*vô Pháp chi Pháp*, le droit du non Droit) au lieu du droit à l'arbitraire *Phi Pháp chi Pháp*.

Ces critiques dissidentes du Néo-confucianisme ont servi de base théorique et de cadre conceptuel à la vocation réformée notamment chez les théoriciens du *Zi Quiang* tels que Zeng Gouo Fen — qui, notamment dans *Jiao-binhlu Kangyi* (1861) formule sa plate-forme *politique* sur les revendications de la *gentry lettrée* contre l'autocratie impériale —, Kang Yeou Wei ou Tan si Tong.

De même que la revendication « libérale » de Kang, en particulier, s'inscrit dans cette optique du *zizhi* (gouvernement par l'élite lettrée, les *shensi*), son action ne s'écarte nullement des pratiques confucéennes dont il ne veut renouveler que le contenu : enseignement et programme plus modernes, confucianisme institutionnalisé comme une « religion » moderne (22) sur la base des « nouveaux textes ».

Ce rappel du *déjà-dit*, ce renouvellement d'une pratique déjà ancienne (crise douloureuse mais surmontée à la suite d'un renversement dynastique/ethnique des Ming par les Tsing) de la gestion des tensions suscitées par un pouvoir doublement contesté (étranger et illégitime) atténuent, selon Metzger, les douleurs de l'enfantement d'un nouvel univers, celui du *Xi Xue*.

Mais Th. A. Metzger allait plus loin dans la remise en cause des lectures traditionalistes du confucianisme, surdéterminant paradoxalement et le culte de l'État et la quiétude du Lettré. Il montrait qu'il y a dans la philosophie confucéenne — surtout celle introduite par le Néo-confucianisme des Tsong — place pour l'exaltation du « moi » et du doute, individualisme et scepticisme. Pour lui, « la conscience chinoise est malheureuse » sans produire pour autant la différenciation individualiste et antagoniste dont un Hegel a pu reconnaître l'œuvre dans la « phénoménologie » de la conscience occidentale (...) la personnalité néo-confucéenne idéale, privée d'exutoire, est une personnalité instable, angoissée même (...) (23).

Cette double dimension inattendue de la personnalité confucéenne — con-

(22) Préoccupation partagée par Saint Simon et par A. Comte.

(23) Chevrier, art. précité, p. 106.

testataire (privée d'alternance démocratique) et angoissée (sans solution individuelle) — trouvera dans les théories du Moi et du changement qu'apporte l'Occident une « congruence » équivoque et de cette confrontation résulte non une véritable acculturation mais un simple emprunt culturel (délitération) avec ce que cette notion suppose comme *sélection* (pragmatique) et *conservation* (essence morale), bref, en faisant des valeurs « salvatrices » de l'Occident des mythes modernes — l'individu, la liberté, la démocratie — recouvrant une approche fondamentalement inchangée.

Ainsi, de correction en rectification, cette perspective en vient à soutenir la thèse d'une remarquable *continuité historique*, culturelle et idéologique des intellectuels chinois de Kang à Mao. Cette sorte de déterminisme des idées — l'envers de l'idéalisme lévensonien — qui aboutit à ne voir dans le maoïsme qu'un *métacofucianisme* ne peut tenir que dans la mesure où elle fait abstraction (ou impasse) sur les figures modernistes qui lui résistent, et qui ont pour noms : Lou Xun, Chen Du Xiu — pour ne citer que les plus grands.

\*  
\* \*

Certes, chacune de ces perspectives (lévensonienne, metzgérianne) représente ses lignes de forces — et ses coins d'ombre —, l'une comme l'autre privilégiant le mouvement d'idée sur celui de l'histoire. Ainsi on est fondé, pour résumer, à se demander si l'irruption de la modernité résulte d'une *convergence positive* entre le mouvement des idées et celui de l'évolution sociopolitique, l'échec ultime intervenant par *divergence négative* lorsque la société (civile) se retire dès la seconde moitié des années 1920 et surtout lorsque l'État revient en force dès les années 1930.

La dialectique entre pensée (perception, analyse, conceptualisation) et *situation* historique se rétablit et permet d'éclairer à la fois les *continuités* et *ruptures* de la Transition. Ainsi, l'invention de la modernité (*moment 2 : celui de Chen Du Xiu*) dès avant le 4 mai 1919 procède de l'effondrement des *espoirs politiques* que la génération réformiste et révolutionnaire — qui fait la révolution anti-mandchoue (1911-13) — avait mis dans la régénération de l'État néo-confucéen (*moment 1 : celui de Liang Qi Chao*). Le climat socio-économique nouveau du Quatre Mai exerce par la suite un effet d'entraînement et d'accélération dans la diffusion de la « nouvelle culture » dont il favorise ainsi la radicalité idéologique.

Ensuite, l'effondrement de la société civile et la régénération de l'État bureaucratique militaro-bourgeois de Tchang Kai Chek, de l'État bureaucratique « soviétique » de Mao provoquent le déclin de la modernité radicale (*moment 3 : marginalisation de Chen*) et le retour de l'intellectuel traditionnel qui à son tour parachève la consolidation de l'État « oblique » (*moment 4 : la double « captivité » de Hu Shi par Tchang et Chou Yang par Mao*).

Bien entendu, cette perspective doit tenir compte de *multiples décalages* : géographiques (côte/intérieur ; Nord/Sud), culturels, historiques (Tong Zi, échec du parlementarisme occidental, échec du 4 mai, guerre civile de 1925-1927...) de la *transition socio-politique* chinoise. En tout état de cause, l'histoire peut être résumée en deux trajectoires contrastées, celle de la modernité incarnée par *Chen Du Xiu* (ou *Lou Xun*) et celle du couple *Liang Qi Chao* — *Mao Ze Dong*.

La première passe de la ferveur nationaliste (quojia) partagée en commun

avec les réformateurs confucéens au rejet de toute rémanence confucéenne du culturel — traditionaliste et à l'adoption d'une stratégie de l'assimilation des valeurs humanistes et individualistes de l'Occident (sous la forme marxiste), à une vision sans concession de la nécessité de la révolution culturelle sur la base du progrès scientifique, de l'intelligentsia révolutionnaire dans sa modernité prolétarienne, et, vers la fin de sa vie, de synthèse entre *marxisme* et *démocratie*. En face de la modernité incarnée par *Chen Du Xiu*, le maoïsme se constitue en continuité avec la pensée confucéenne (réformée) de Liang, profondément marquée par la stratégie d'emprunt culturel (à travers le découplage culturel/politique), par le nationalisme culturel et politique face à l'impérialisme occidental et nippon et par l'ultime conviction de l'inconsistance de la société civile et des forces qui en émanent, revient vers la fin de sa vie sur la nécessité de sacrifier le sociétal sur l'autel de l'Étatisme.

## II — LE TRAJET SOCIO-POLITIQUE DU LETTRÉ VIETNAMIEN

### a. Le cadre historique

L'aube du XX<sup>e</sup> siècle marque le déclin irrémédiable de l'intellectuel classique vietnamien. Alors que l'immensité chinoise avait permis à sa classe dirigeante de se soustraire à la domination directe de l'Occident, de se ressaisir pour entreprendre une œuvre de régénération politique et culturelle de longue durée, de tenter des expériences novatrices d'importance inégale, notamment en se débarrassant d'un appareil scolaire stérile et inconsistant, la défaite politique et militaire du *Cần Vương* face à l'armée coloniale met fin à dix siècles d'hégémonie et oblige la classe dirigeante vietnamienne à effectuer, bon gré, mal gré, sa reconversion historique.

La nouvelle conjoncture historique pèse lourdement dans la balance et il semble acquis qu'à partir de cet instant, la classe intellectuelle classique (24), principal acteur de la lutte de Résistance *Cần Vương*, est contrainte à la défensive. Au terme de quarante années de luttes ininterrompues (1858-1896), elle se résigne désormais à voir la dislocation de l'unité nationale dans une nouvelle entité coloniale : l'Indochine française, son aliénation et son partage en trois zones distinctes : la Cochinchine sous administration directe de la France, l'Annam (protectorat) et le Tonkin (subissant un statut intermédiaire entre le colonat et le protectorat).

Dans l'ensemble, elle vit mal cette phase douloureuse de la transition socio-politique comme elle supporte difficilement le décalage entre l'aliénation nationale et le maintien et la conservation des rites confucéens, sciemment entretenus par l'occupant dans l'espoir de séduire l'élite indigène. Faste et traditions d'autant moins opérants qu'entre temps toute pulsion modernisatrice est freinée par la double volonté dynastique et coloniale.

On comprend que l'attitude de la grande majorité des Lettrés confucéens

---

(24) Entendue ici au sens de ses relations avec le *pouvoir* politique et symbolique.

vietnamiens soit confinée, au cours de cette phase, aux gesticulations codées de la « critique interne » : à l'opprobre, au repli, à la mise à l'écart pour marquer la désapprobation surtout à l'égard d'une Cour gagnée par la passivité et la trahison.

Pendant ce temps, l'État colonial, un ensemble fédératif de cinq « pays » (3 « pays » vietnamiens, Cambodge, Laos) placé sous l'autorité unique et centralisée d'un gouverneur général qui y assurera un rôle de proconsul romain (échappant en partie au contrôle de la métropole) met en place une politique d'exploitation et de mise en valeur économique de l'ensemble du territoire indochinois : « Nous faisons chaque jour un pas nouveau dans la voie d'une véritable prise de pouvoir de l'Annam » (P. Doumer) (25).

C'est ainsi que, sous l'impulsion des grands bâtisseurs de l'Empire (P. Beau, P. Doumer...), le Vietnam entrait dans le XX<sup>e</sup> siècle, doté d'une infrastructure industrielle de type colonial et d'une bureaucratie indigène dont l'intérêt ne coïncida pas toujours avec celui de la Métropole.

Humiliée par la défaite, ulcérée par la trahison et l'indignité de la Cour et le ralliement d'une minorité mandarinale au collaborationnisme, la classe lettrée n'a peut-être pas perçu toutes les implications et tous les effets de la nouvelle politique coloniale sur la société vietnamienne, sur ses forces sociales et son état d'esprit. Elle ne pouvait pas mesurer toutes les conséquences provoquées par l'émergence des nouvelles forces sociales induites par le système colonial — les propriétaires fonciers de type latifundiaire du Sud, le prolétariat industriel et artisanal des grandes villes (Saigon, Hanoi, Haiphong), les classes moyennes urbaines — qui ne se révélèrent à l'opinion que lors des mouvements sociaux et politiques des années 1925-26.

Pour l'instant, elle sert de porte-parole irremplaçable (26) à la société traditionnelle qui plonge encore ses racines dans les campagnes du Nord et du Centre et qui porte encore toutes les caractéristiques d'une société paysanne.

Sa perception de la conjoncture internationale s'inscrit, de même qu'en Chine, dans une matrice politico-philosophique constituée par quatre séries d'événements : Meiji, la guerre russo-japonaise (1905), la révolution chinoise (1911) et la Première Guerre mondiale. Alors que le mouvement de réforme du Meiji, et la victoire remportée par le Japon sur la Russie, sont essentiellement ressentis et salués comme une éclatante revanche des Jaunes sur les Blancs, et de ce fait réduits à leur dimension symbolique (ethnocentrique), il faudra des années pour voir s'amorcer une révision dans le sens d'un rapprochement moins superficiel avec le Japon, et encore cet approfondissement critique ne s'effectuera-t-il pour l'essentiel que sous l'influence des réformateurs chinois (Léang Qi Chao surtout).

Les échos du mouvement réformiste et modernisateur qui se déroule en Chine à la même époque rencontrent une meilleure compréhension auprès des Lettrés confucéens vietnamiens. A la similitude culturelle et ethnique entre les deux pays se surajoute le même destin historique. C'est ce que nos Lettrés désignent sous l'expression : « *đồng van, đồng chung, đồng cảnh ngộ* » (« identité culturelle, ethnique et historique »). La proximité géographique explique d'autre part la pénétration relativement rapide des *nouvelles lettres* (*Tân Thư*) des modernistes chinois — via les grandes places portuaires comme Saigon,

(25) Cité par Nguyễn Thê Anh, « *L'élite intellectuelle vietnamienne...* », art. cit., p. 291.

(26) En dépit d'une dégradation accélérée de la condition lettrée tant sur le plan moral que socio-économique (v. à ce sujet l'article très éclairant de Nguyễn The Anh, précité).

Hai Phong, Da Nang — qui allaient provoquer un engouement sans précédent parmi les Lettrés vietnamiens.

C'est sous leur influence en tout cas, plutôt que sous l'impulsion des réformateurs vietnamiens de la génération précédente comme *Nguyễn Truong Tô*, *Nguyễn Lô Trach* ou *Pham Phu Thu*... que s'effectue le mouvement modernisateur vietnamien tant son idéologie, sa stratégie (par exemple la généralisation des sociétés d'encouragement aux Études occidentales...), et son langage philosophique s'en inspirent.

La reconversion du *Cần Vương* d'un mouvement de Résistance armée à un nouveau Parti (*tân đảng*) fut opérée avec comme programme les mots d'ordre préconisés par Liang Qi Chao pour la Chine : régénérer la culture nationale, revigorer le peuple et former son élite (*khai dân trí, chấn dân khí, đào tạo nhân tài*).

Mais ce n'est qu'au lendemain de la Révolution chinoise de 1911, alors que la Chine républicaine de Sun Yat Sen s'offre en terre d'asile (27) aux patriotes vietnamiens, que s'amorce le passage du *Duy Tân Hội* de tendance monarchique (constitutionnelle) au *Quang Phục Hội* de tendance républicaine.

Entre temps, l'ouverture sur le front européen d'une guerre opposant les Alliés de la France aux puissances amies de l'Allemagne et de l'Empire austro-hongrois... qui s'achève par la victoire finale de la France ne peut que renforcer la conviction de la nécessité d'une stratégie de longue durée et les partisans du compromis.

Ainsi, durant la première décennie du siècle, la scène politique et culturelle reste l'apanage des Lettrés et surtout de ceux qui sont gagnés à la cause du modernisme et dont l'action multiforme est en fait encadrée par les diverses structures plus ou moins clandestines du *Quang Phục Hội* : l'Institut de la juste Cause du Tonkin (*Đông Kinh Nghĩa Thục*) bâti sur le modèle du *Khanh Ung Nghĩa Thục* (en Chine), des associations éditoriales calquées sur le modèle du *Cuong Học Hội* et du *Trung Hưng Hội* chinois, des sociétés artisanales, commerciales et même industrielles (*Hồng Tân Hưng, Đông Thanh Xuong, Triêu Duong Thuong Quan, Liên Thanh, Đông Lôi Tê*...) (28) des mouvements de rénovation culturelle comme le boycott des concours triennaux, la coupe des cheveux, l'adoption des modes vestimentaires européennes... ; l'organisation du mouvement de protestation contre les impôts dans le Centre (1907-1908) ; la propagation et diffusion des nouvelles lettres venant de Chine.

Si dans certains domaines, notamment dans la diffusion et la traduction des œuvres occidentales, il accuse un certain retard sur son homologue chinois, par contre, dans d'autres, des changements d'une ampleur inconnue ont pu être réalisés, notamment dans la réforme de la langue écrite vietnamienne.

Introduit au Vietnam par les missionnaires pour les besoins de l'évangélisation, encouragé par les autorités coloniales dans le but de briser le monopole culturel des Lettrés, le vietnamien romanisé (*quốc ngữ*) accède, le succès populaire aidant, très rapidement au statut d'écriture nationale alors qu'une telle entreprise, appelée de tous leurs vœux par les réformateurs chinois (Qu

---

(27) Alors que le Japon se découvre sous son vrai jour en expulsant, à la suite des accords secrets avec la France, plus de 500 (200 selon d'autres sources) étudiants vietnamiens en train d'y poursuivre leurs études dans le cadre du mouvement Dong Zu.

(28) Lire, en annexe, la lettre ouverte d'un Lettré moderniste, Nguyễn Quyên, in *Journal La Lutte* du 17 janv. 1937.

Qiu Bai, Chen Du Xiu, Hu Shi, Mao Zé Dong...) n'aboutit qu'à de modestes réformatrices en Chine.

Ceci n'a pu se faire que parce que les Lettrés vietnamiens en viennent à leur tour à considérer le *quốc ngữ* comme un instrument efficace pour diffuser la Nouvelle pensée, les Nouvelles lettres et les Nouveaux manuels auprès des masses : cette adoption du *quốc ngữ* s'accompagne d'un début de diffusion d'ouvrages modernistes publiés sous leur responsabilité et dans le cadre des activités culturelles (et éducatives) du *Đông Kinh Nghĩa Thục* : *Quốc dân độc bản*, *Van Minh tân học sách* (v. infra), *Vietnam quốc sử gian biên*, *Nam Quốc vi nhân*, *Nam quốc giai sử*, *Quốc văn giao khoa Thư*, *Nam Quốc địa dư*, *Luân lý giao khoa Thư...* (29).

C'est enfin sous leur impulsion que fut élaborée la première œuvre de synthèse de « *Xi Xue* » (Études occidentales) du Vietnam, le manifeste moderniste « *Van Minh tân học sách* » (Nouvelles études anthropologiques ou V.M.T.H.S.).

Œuvre collective et anonyme, ce document représente la première approche comparative des civilisations du XX<sup>e</sup> siècle. Soumis au double filtrage nationaliste (ce qui ne peut que renforcer « l'emprunt culturel ») et réformateur (via les thèses philosophiques à connotation fortement évolutionniste des traducteurs chinois tels que Yan Fu et Lin Shu), le comparatisme des Modernistes vietnamiens aboutit à grossir démesurément l'opposition entre l'Orient statique et l'Occident dynamique.

## b. Les concepts de l'ouverture

Pour illustrer ce contraste entre l'Est et l'Ouest qui fut, selon nos penseurs, à l'origine du retard de l'un sur l'autre, ils entreprennent de comparer systématiquement les deux civilisations en question dans cinq domaines différents : pensée, éducation, instruction, politique, psychologie collective, mœurs et coutumes.

*Pensée* : D'emblée la philosophie politique de l'Europe fut à l'honneur avec trois auteurs considérés comme les maîtres-penseurs de la Philosophie occidentale : Jean-Jacques Rousseau (du *Contrat social*), Montesquieu (de *l'Esprit des lois*) et H. Spencer (considéré comme le père du social-évolutionnisme). S'inspirant des critiques anti-spéculatives des penseurs confucéens de Ming (Lukun) et de Tsing (Gou Yan Wu et Huang Zong Xi), les auteurs fustigent les vains jeux littéraires qui occupent la plupart du temps des Lettrés

---

(29) Cette entreprise pédagogique constitue la réplique « moderniste » aux efforts analogues déployés par les autorités coloniales dans le domaine de l'enseignement surtout sous la responsabilité du gouverneur général Paul Beau. Ceux-ci, notamment dans le domaine de l'enseignement primaire et élémentaire, sont à l'origine de la mise en place d'un corpus de manuels scolaires épurés de toute pensée subversive par les soins d'un Comité de rédaction trié sur le volet et composé des Lettrés acquis à la cause de l'Occupant tels que Trần van Thông, Trần van Khanh, Hoang Cao Khai, Dô van Tâm, Ngô Giap Dâu... Il faut toutefois se garder de tout excès dans une réévaluation fonctionnaliste des historiens marxistes vietnamiens (*Luoc truyện*, t. II, Préface, p. 40 sq).

Lire aussi « *Chu van quoc ngữ thời kỳ đầu Pháp thuộc* » (Caractères et prose *quốc ngữ* durant la première phase de la colonisation française), de Nguyễn van Trung, Saigon, 1974.

traditionnels pour leur opposer la dimension « pratique » des œuvres philosophiques européennes, leurs effets dans l'évolution des conceptions de l'organisation politique et sociale des contemporains.

Il ressort de ces lignes que la perception moderniste vietnamienne reste centrée sur l'apport de la philosophie politique des Lumières et de ses prolongements ultérieurs (évolutionnistes, surtout). Elle s'intéresse en particulier au mécanisme de fonctionnement démocratique des sociétés bourgeoises, moins à leur contenu économique (le mode de production capitaliste, société industrielle). Ainsi sont mis en valeur le nationalisme, la théorie de la séparation des pouvoirs, le principe de la représentation parlementaire et la théorie du « contrat social » et des « Droits de l'homme ». Enfin, le respect de la liberté de pensée d'expression est considéré comme le moteur du progrès intellectuel et moral du peuple.

L'éducation reprend le même schéma que précédemment. Au caractère appliqué, tourné vers le pratique de l'éducation occidentale s'oppose la fonction purement rhétorique de l'enseignement sino-vietnamien.

Il semble qu'à ce propos, la situation coloniale ait provoqué un certain décalage entre l'attitude des Lettrés modernistes vietnamiens et celle de leurs homologues chinois. Alors que ces derniers ont été unanimes dans la condamnation d'un système éducatif considéré comme responsable, pour l'essentiel, du déclin chinois et se sont tournés vers les nouvelles écoles (occidentales) pour former la nouvelle élite, la condition coloniale provoque chez les Vietnamiens des réactions plutôt mitigées. L'attitude majoritaire oscille entre la méfiance envers l'enseignement franco-vietnamien (considéré comme simple accès à la collaboration) et le repli orgueilleux vers les études confucéennes prises à tort ou à raison comme « essence nationale » (*quốc túy*) de la culture vietnamienne (30).

La seule distanciation « moderniste » réside dans le langage philosophique. Les auteurs du V.M.T.H.S. désignent désormais les classiques confucéens sous les termes respectueux de Saints Hommes (*Thanh*) et de « Sages » (*Hiên*) et parlent de leurs œuvres comme des « reliques chinoises » ou des « commentaires des Anciens ».

Alors que l'exemple Meiji stimule la volonté de changement des Lettrés chinois et facilite leur reconversion historique, la résistance vietnamienne, sur le plan culturel, est d'autant plus tenace et virulente qu'elle puise ses arguments dans le patriotisme. De ce fait, le ralliement final des Lettrés du *Đông Kinh Nghĩa Thục* aux « Nouvelles Études » est le prix d'une réelle crise de conscience, le fruit de débats passionnés ; ralliement d'autant plus méritoire que la plupart de ses partisans furent de grands lauréats des concours. Il montre, pour le moins, leur capacité de digérer le nationalisme étroit (et l'intégrisme confucéen) afin de s'ouvrir à la civilisation moderne.

### « *Gioi Kinh tế* » (*l'économie politique*)

L'anachronisme linguistique est ici révélateur du syncrétisme dominant chez les Lettrés réformateurs du début du siècle : l'économie soumise au double filtrage de la terminologie chinoise (*Kinh bang tế thô*) et de la philosophie

(30) Une confusion qui laisse encore des traces dans la critique littéraire de Nguyễn Văn Trung (*Chu văn quốc ngữ*, Saigon, 1974) à Phạm thế Ngũ (o.c.).



politique confucéenne ne laisse plus réfracter que la « conception gouvernementale des deux civilisations » :

« Les Européens organisent le pouvoir (politique) selon le principe de la monarchie constitutionnelle ou selon le principe républicain, fondé lui, sur l'élection des représentants de la Nation. Ainsi, chaque mesure gouvernementale fait l'objet des débats préalables conformément aux exigences de la Raison et des circonstances. Est-ce qu'il en est ainsi chez nous ? L'administration ne tolère pas qu'on la réforme, la règle générale voulait que seuls soient appréciés les fonctionnaires discrets, conformistes, routiniers. Tout se baigne dans l'improvisation et l'arbitraire. Les règles édictées n'atteignent jamais le peuple inculte. Voilà le contraste économique (politique). »

Retenons de ce texte non un exposé rigoureux, malgré certains passages qui rappellent l'influence de Montesquieu, sur les institutions de l'État de droit (31) mais l'argument juridique pour condamner *en oblique* le caractère réactionnaire, rétrograde de la monarchie absolutiste des Nguyễn.

### « *Gioi Tinh tinh* » (psychologie sociale comparée)

Poursuivant leur réflexion dans le domaine de la psychologie collective, nos auteurs soulignent que « les relations entre les citoyens de l'État sont très étroites en Occident. Ainsi les rapports politiques (*gia thê*) reposent sur le principe républicain : les rapports entre les citoyens (*gia hôn*) reposent sur l'honneur militaire (*tuc thuong vo*) ; la puissance financière (*gia mach*) sur l'emprunt ; la gestion gouvernementale (*gia su*) sur le pouvoir exécutif (*quôc su*) ; quant aux libertés elles sont garanties par les droits de l'homme (*gia quyên*) et par l'existence des partis politiques. Où en sommes-nous ? En dehors de la littérature (rhétorique), rien ne compte ; en dehors de la répression, rien ne se respecte ; en dehors de la soumission, rien ne mérite l'attention ! Voilà le contraste ! »

Que signifie cet à-peu-près linguistique — « *gioi tinh tinh* » — pour désigner un concept assez proche de « l'Esprit général de la Nation » cher à Montesquieu, sinon l'intuition de la permanence de « l'*habitus* » collectif qui prédisposerait les individus à se conformer « spontanément » aux règles démocratiques ici, à l'obéissance là, et aussi pour penser la « fusion » entre le domaine du privé et celui de la communauté, référence obligée au *Contrat social* de J.-J. Rousseau. Droit du peuple, gouvernement par le peuple, l'utilité et le bien public se révèlent dans les discours modernistes comme autant d'armes idéologiques avec lesquels nos Lettrés pourfendent le régime déliquescant des Nguyễn et, à travers lui, les protecteurs coloniaux.

---

(31) A part Nguyễn Trường Tộ, peu de Lettrés vietnamiens ont eu la chance d'un *Xue Fu Ching*, ambassadeur de Chine en Europe, ou des fonctionnaires du Yang Wu (*Tông Ly Gia môn*) pour observer *de visu* le mode de fonctionnement du parlementarisme européen, d'où... une fantasmagorie qui n'épargne personne y compris Phan Chu Trinh.

## « *Gioi phong tục* » (*Mœurs et coutumes*)

Là encore, les mêmes mots ne désignent pas les mêmes réalités. Il ne s'agit pas, contrairement à ce qu'on pourrait penser, d'une anthropologie comparée (Est/Ouest) mais d'une chose, plus essentielle encore puisqu'il est question ici de psychologie des peuples, une sorte de phénoménologie jungienne en acte comme en témoigne cette phrase :

« Les Occidentaux prennent au sérieux le tourisme et adorent relever les défis. Ainsi Moïse émigra avec son peuple en Palestine durant quarante années. C. Colomb se laisse dériver en plein Océan Atlantique durant des décennies avant de toucher au but. Matteo Ricci s'aventure en Chine pendant dix-neuf ans. D'autres explorent l'océan Arctique, parcourent le monde, ces événements relèvent de la banalité même (en Occident). Et nous ? L'art de la colonisation, nous l'ignorons complètement (32) ; nous dédaignons les marchés où s'échangent les marchandises. Nous ignorons tout des contrées peu fréquentées comme la Thaïlande, la Birmanie, l'Indonésie, le Cambodge ; même quand il s'agit d'un pays ayant la même origine ethnique, la même idéologie, les coutumes et les sources littéraires communes comme la Chine, peu d'entre nous y avaient mis les pieds alors que les Chinois sont partout chez nous... Voilà l'opposition de nos mœurs respectives. »

Contrairement aux apparences, ces lignes vont au-delà d'un simple appel à l'évasion, à l'exotisme. Elles visent, par-dessus le tourisme considéré comme un moyen d'ouverture vers le monde, le sacro-saint principe de piété filiale (*hiếu thảo*) qui condamne le Lettré confucéen à la sédentarisation forcée. La morale confucéenne exige qu'un enfant mâle (a fortiori aîné) ne s'éloigne pas des parents de leur vivant et du foyer paternel — lieu où se pratique le culte des ancêtres — quand ils viennent à disparaître.

Dans ses Mémoires (*Tu Phan*), le Lettré Phan Bội Châu décrit les péripéties familiales qui l'obligèrent à rester en marge de la Résistance armée (*Cán Vương*) aussi longtemps que vivait son père alors qu'il brûlait d'en découdre avec l'armée d'occupation. Ainsi, l'obligation de remplir les devoirs filiaux enferme l'individu sur le lieu de sa naissance — comme le dévoilent déjà les expressions désignant la « patrie » en langue vietnamienne : *quê cha dât tổ* (pays du père — ou de la mère (*quê mẹ*) —, terre des ancêtres). En vertu de cette même règle difficilement transgressible, beaucoup de fonctionnaires sont condamnés à une semi-retraite (*Dinh gian*) et nombre de candidats aux concours (Nguyễn Đình Chiểu, Hồ Huân Nghiệp...) voient leurs carrières universitaires compromises à la suite d'un deuil ; les liens familiaux s'avèrent souvent plus étroits et contraignants que toute autre forme de sociabilité.

A travers cette « critique interne » de la morale confucéenne, les Lettrés modernistes vietnamiens visent surtout l'expansionnisme occidental ; ils expliquent la soif de l'espace vital des occidentaux comme le produit d'une psychologie collective extravertie, oubliant du même coup que celle-ci s'inscrit, surtout à partir des XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles, dans le contexte des besoins nouveaux induits par la civilisation capitaliste.

Par contre, il semble inexact de parler de confusion et de réductionnisme

(32) Nos auteurs font preuve, à force d'humilité, de distraction. Consciemment ou non, ils semblent oublier le processus du *Nam Tiến* qui a permis au Vietnam de conquérir au Cambodge ce qui constitue la Cochinchine d'alors !

« idéaliste lettré » à propos de l'appréciation et de l'évaluation des forces et faiblesse de la culture occidentale dans *Van Minh Tân Hoc de la Su*. Même en privilégiant les dimensions psychologiques et morales sur le reste (économique notamment) dans l'approche de l'Occident, nos auteurs n'en ont pas moins perçu celui-ci — ou du moins sa civilisation — comme le *produit historique* d'un processus qui résulte de la nature, du travail humain et de la création de l'esprit. Fruit des souffrances et des conquêtes de l'Humanité considérée comme un Tout, la notion de civilisation requiert, selon les auteurs, à la fois la notion de *relativité* (d'où l'inégal développement des peuples et des nations) et celle du *progrès intellectuel et moral* (33).

Il n'est pas difficile de déceler ici des traces d'une double lecture — et intériorisation — : celle de l'universalisme culturel du philosophe néo-confucéen chinois Kang Yeou Wei (*Ta Tong*) et celle des penseurs européens des Lumières (J.-J. Rousseau, Montesquieu) et de Spencer — médiatisée par les traductions de Yan Fu, Lin Shu.

Ainsi, la modernité vietnamienne ne s'écarte pas de l'esprit de l'emprunt culturel inauguré par les Lettrés réformateurs chinois au début du siècle. Elle procède selon le même processus : en affirmant l'universalité du confucianisme d'une part, en adhérant (sans doute sous la pression des événements) à un ecuménisme dépouillé des prétentions sinocentriques d'autre part.

### *Les quatre causes du déclin de l'Asie*

S'interrogeant ensuite sur les causes qui ont provoqué la stagnation de la civilisation orientale, les Lettrés y découvrent quatre séries de causes fondamentales :

« La première réside dans un ethnocentrisme (*nôi ha ngoaidi*) qui (nous) détourne des arts et des sciences d'autrui. La deuxième dans (notre) prétendue supériorité morale (*trong vuong khinh ba*) qui (nous) amène à ignorer les méthodes et les moyens d'enseignement grâce auxquels d'autres pays accèdent également à la puissance et à la perfection. La troisième résulte du préjugé selon lequel 'les Anciens ont toujours raison' (*Xua dung nay sai*) conduisant à rejeter les idées et les propositions des contemporains (et des jeunes). Enfin, la quatrième concerne l'esprit hiérarchique (*trong quan khinh dân*) qui nous fait perdre le sens de la réalité quotidienne du peuple (o.c.). »

Ainsi, pour la première fois au Vietnam, deux parmi les dogmes les plus ancrés dans la tradition philosophique confucéenne — celui de la supériorité de la civilisation morale (chinoise) et celui de l'infaillibilité des Anciens — sont sérieusement mis en cause au nom du patriotisme et du progrès.

Bien entendu, il ne s'agit pas d'une *réforme* au sens donné à ce mot dans la révision luthérienne ou l'*Aufklärung* de l'histoire du christianisme ; il n'empêche que la contestation pour tardive qu'elle soit — surtout par rapport à la tradition néo-confucéenne inaugurée par Wang Yang Ming et continuée par les philosophes Tsing tels que Lukun (Luu Trap Son) et Huang Zong Xi — fait ici largement écho aux thèses « universalistes » (sans arrière-pensée sinocentrique) de la deuxième génération des Lettrés réformateurs chinois, celle des Lettrés occidentalisans (Kang, Liang plutôt que Yan Fu).

(33) *Hop tuyền tho van V.N.*, t. II, 391-394, Hanoi, 1985.

a) *Contre le sinocentrisme culturel*

Jusqu'ici, à force de se nourrir de la littérature chinoise et d'intérioriser ses valeurs, les lettrés vietnamiens finissaient par épouser les causes du sinocentrisme culturel de nos voisins du Nord. Rompant avec cette tradition, les auteurs du V.M.T.H.S. le tournent en dérision en ces termes :

« Nam châu tên gọi hay dâu  
Lai chề nguoi ro ma rang ta hoa. »  
(Nous ignorons jusqu'aux noms désignant les cinq continents. Et nous avons la prétention d'appeler les autres des sauvages en nous prenant pour des « Fleurs ».)

b) *Contre la prétendue supériorité morale de la civilisation chinoise*

Pour l'historien Tran van Giau, « si le sinocentrisme est un pur produit de la civilisation Han, la prétendue supériorité de la civilisation chinoise (Trong Vuong khinh Ba) est bien le fruit du dogmatisme confucéen » (op. cit., p. 55).

Produit par la lutte hégémonique entre les trois Doctrines (Tam giao) qui cohabitent dans l'idéologie chinoise et par la prééminence finale du confucianisme (*Vuong dao*) sur le bouddhisme et le taoïsme, ce postulat prend au XIX<sup>e</sup> siècle une connotation délibérément anti-occidentale (contre le Christianisme qualifié à son tour de « ba dao », de supercherie religieuse !). Il cherche d'autre part à déconsidérer les sciences et techniques venues de l'Occident, en les rabaissant au niveau de l'économie, du commerce (considéré lui-même comme une activité méprisable) et de l'artisanat, c'est-à-dire des activités de « moindre importance » dans l'échelle des valeurs confucéennes.

Réagissant contre ce parti-pris élitiste, nos Lettrés feront de ce renversement de tendance dans l'échelle des valeurs le test d'une véritable révolution culturelle. Alors que les Chinois se sont contentés d'apporter au commerce et à l'industrie une caution purement incantatoire, leurs homologues vietnamiens s'engagent résolument dans le processus du développement économique dès le début du siècle. Là où, en Chine et notamment dans les villes côtières du Sud, émerge une nouvelle bourgeoisie nationale coupée de tout lien avec la gentry traditionnelle, les Lettrés vietnamiens (notamment ceux du Centre et du Nord) entament leur propre reconversion historique en prônant une sorte de *capitalisme patriotique* (confucéen).

Non seulement ils défendent la légitimité du commerce et de l'industrie, ainsi que du profit (pourvu qu'il serve à « enrichir le peuple ») mais ils n'hésitent pas — tels le Tu Tai Nguyên Quyên, le Pho Bang Hoàng Tang Bi, etc. — à s'engager à leur corps défendant dans la voie du capitalisme moderne. De ces multiples entreprises, une seule a subsisté jusqu'en 1975. Il s'agit de la société de fabrication du Nuoc Nam, créée à Phan Thiet en 1906 par les Lettrés patriotes du Mouvement *Duy Tân* dans le Centre du Vietnam.

Il ne s'agit pas, certes, du capitalisme de type japonais-confucéen au sens qu'en donne Michio Morishima (*Capitalisme et confucianisme*) mais de l'expression d'un nationalisme moderne, conscient du rôle que joue l'économie — et notamment l'économie du marché — dans la puissance du pays :

« Nos richesses forestières, nous n'en tirons aucun profit. De même, nous ne tirons aucun bénéfice de centaines de marchandises — textiles, soie, velours, chaussures, serviettes, verres d'optique, parapluies, pétrole, porcelaine, cristal, montres, baromètres, thermomètres, mégaphones, microscopes, appareils de photo, plumes, papier, papiers peints, encre de Chine, fil à coudre, boutons, colorants, savons, parfums, allumettes, biscuiterie, bonbons et confitures, médicaments chinois, feuilles de thé, alcool (34)... — que nous achetons tantôt aux Chinois tantôt aux Européens. Regardons les statistiques d'importation et d'exportation au cours d'une année et nous nous apercevrons combien nous sommes en train de "jeter l'or par-dessus la rivière Ngo" sans espoir de retour. Quel dommage pour le pays ! »

c) *Contre le conservatisme passéiste (Xua hon nay)*

La régénération et la promotion d'un nouvel esprit patriotique par l'histoire n'est pas contradictoire, selon nos auteurs, avec l'adoption d'une approche nouvelle de celle-ci, celle qui rompt avec l'idéologie de l'éternel recommencement (idée qu'on retrouve d'ailleurs dans un document rédigé par le même collectif d'auteurs du *Dông Kinh Nghia Thuc*, le « *Nam quốc vi nhân* » sorte d'hommage aux grands hommes du Vietnam).

Mais c'est dans « *Quốc dân độc bản* », une version vietnamienne de « Lecture pour tous », que nos Lettrés expriment clairement une vision progressiste et évolutionniste de l'Histoire comme l'attestent bien ces lignes :

« Certains Vietnamiens adorent le passé et méprisent le présent au point de regretter de n'avoir pas connu l'époque antique en oubliant que celle-ci correspond à l'âge primitif de l'humanité ! (...) Toutes les populations qui peuplent l'Univers passent de la Barbarie à la Civilisation. C'est un fait irréfutable. Il en est de même de la marche plus ou moins accélérée des peuples vers la civilisation, marche qui, elle, ne connaît pas de limite (...). Il n'y a pas de civilisation parfaite mais il n'y a que des civilisations perfectibles (...). Le propre de la civilisation, c'est qu'elle repose sur deux caractéristiques : l'insatisfaction foncière de l'homme qui le pousse toujours à faire mieux et à demander plus, et le don d'imitation. »

Ces lignes montrent bien que nos Lettrés ne se contentent pas de reproduire servilement les thèses évolutionnistes mais qu'ils ont saisi la dynamique des cultures modernes : la relativité sociale et culturelle d'une part, l'effet d'entraînement des rapports de production marchands (la concurrence et la recherche du mieux-être) d'autre part (35).

d) *Contre l'élitisme et l'arrogance bureaucratique (trong quan Khinh dân)*

Ici, les Lettrés modernistes se sont montrés à la hauteur de Nguyễn Lô Trach dans ses *Thoi sach vu* (supra). Issus pour la plupart des Lettrés lauréats et universitaires consacrés eux-mêmes, les auteurs n'en condamnent pas

(34) Admirez le caractère « exhaustif », disons pointilliste de l'énumération. Il est à la mesure de l'émerveillement du Lettré vietnamien devant la richesse et la variété de la civilisation matérielle venue de l'Occident.

(35) Voir le poème (anonyme) « *Cao Hu lâu van* » (Adieu à la routine (1905) in *Hop tuyen...*, o.c., 420 sq.

moins un système scolaire d'un autre temps qui continue à perpétuer l'esprit carriériste et à paralyser toute créativité intellectuelle.

Pourtant, la situation *historique* propre au Vietnam explique la différence dans le comportement lettré entre les Vietnamiens et leurs confrères chinois. Alors que les derniers avaient entamé la suppression des concours dès les années 1905 dans le sillage des réformes entreprises par le lettré réformateur Zang Zi Dong, les Vietnamiens devaient continuer une guerre de harcèlement contre un des derniers bastions du passé paradoxalement défendus par les autorités coloniales et la Cour de Hué. Le fait que les Concours triennaux n'ont été finalement supprimés qu'en 1918 montre bien l'opiniâtreté des forces de résistance qui s'opposent à l'entreprise modernisatrice.

C'est que, à l'encontre de l'expérience chinoise, l'enjeu que présentent les concours n'est pas d'ordre culturel, mais *politique*. En effet, l'adoption par les Chinois du modèle occidental sous l'effet rénovateur de Tong Zi (1861-1875), et même après, facilite le sabotage des institutions devenues purement et simplement caduques. Au surplus, elle traduit la volonté de rompre avec des symboles devenus détestables pour tous, surtout quand ils sont liés à la monarchie mandchoue comme le port des nattes chez les hommes.

Au Vietnam au contraire, la perdurance de certaines institutions — entre autres les concours — s'explique pour une large part par la volonté de sauvegarder, autant que possible, les derniers signes de « distinction sociale » et économique du Lettré face aux menaces que fait peser sur lui la concurrence des produits issus ou dérivés des appareils scolaires de type colonial, l'École franco-vietnamienne.

On comprend, dès lors, l'âpreté des combats d'arrière-garde qui n'a pu être surmontée, neutralisée qu'en 1918 c'est-à-dire au moment de la relève de la génération lettrée par celle issue de la société coloniale et des appareils scolaires mis en place par le pouvoir colonial. En se ralliant à l'exemple chinois, les Lettrés modernistes vietnamiens ont parfaitement saisi l'importance de l'éducation dans le mouvement de réforme qu'ils défendent :

« Seule l'éducation permet d'accéder à la civilisation. L'éducation du peuple constitue la règle universelle. »

Par ailleurs, la réaction anti-élitiste les conduit à opérer une sorte de retour à la source (Mentcius), à rapprocher la morale confucéenne et le patriotisme populaire, à réaliser une version syncrétique entre Mentcius (*le peuple seul compte*) et Jean-Jacques Rousseau (*Contrat social*) comme le témoignent ces vers de *Tang Bat Hô* et d'autres auteurs :

« Un pays est une communauté de chair et de sang,  
Il faut tout un peuple pour faire une Nation »

(*Tang Bat Hô*)

« Si la souveraineté nationale se réalisera un jour,  
Elle le doit aux sacrifices du peuple. »

(*Quang Phuc Hôi*)

« Le peuple est le véritable Maître du Pays.  
Si nous ne savons pas conserver (sa confiance)  
A qui d'autres s'en prendre sinon à nous-mêmes ?  
Seul le peuple pourra entreprendre quoi que ce soit,  
Pour nous laver des humiliations du passé. »

(*Hôn Cổ Quốc*)

Ni populisme, ni démagogie, mais appel à la solidarité « organique » entre toutes les composantes de la société, à la communion entre la collectivité et l'individu dans la perspective confucéenne du *Nhân* (humanisme), du *Nghĩa* (Bonté), du dévouement et de la loyauté envers les Ancêtres (*Trung nghĩa*) (36).

### *Les six voies de régénération du peuple (Sau duong mo mang dân tri)*

Ce serait déformer l'esprit du Manifeste que de vouloir le ramener à une série de récriminations contre une société en mutation. Le Manifeste vise surtout, au-delà des cadres conceptuels utilisés par les auteurs —, à tracer, pour les générations futures, les nouvelles voies dans le processus de la modernisation du Vietnam. Il s'agit d'un document politique, programmatique, une sorte de plate-forme du combat moderniste (*Duy Tân*) en cours dans les années 1905-1911.

Le Manifeste propose une série de dix moyens pour ouvrir le pays à la civilisation moderne : utiliser le vietnamien romanisé, renouveler les manuels scolaires, modifier le fonctionnement de l'école et le mode de sélection universitaire, recruter de nouveaux talents, restaurer l'industrie, créer enfin la presse.

#### a) *L'usage du vietnamien romanisé (Quốc ngữ)*

La comparaison entre la situation chinoise et la situation vietnamienne permet de mesurer les progrès accomplis dans le domaine culturel par les lettrés modernistes vietnamiens.

Alors que les multiples propositions de réforme et de modernisation de la langue chinoise par les intellectuels chinois (venant surtout de la génération des occidentalisans tels que Hu Shi, Chen Du Xiu, ou Qu Qiu Bai...) se sont heurtées à la force d'inertie de la société chinoise — et au conservatisme linguistique d'une partie de son élite intellectuelle —, les Lettrés vietnamiens ont été plus heureux dans leurs tentatives de rompre avec dix siècles de tradition écrite qui ont fait du chinois la langue « nationale » et officielle du Vietnam.

Cette appropriation des caractères chinois considérés comme la langue des sages confucéens avait mis en échec toute entreprise de vietnamisation de la langue écrite notamment à travers la difficile introduction du *Nôm* — écriture formée des idéogrammes chinois en combinant le *son* et le *sens* du concept vietnamien — dans la littérature et dans la langue écrite vietnamienne.

En adoptant résolument pour l'usage national une langue écrite inventée par les Jésuites (leurs ennemis politiques) dans un tout autre dessein, les Lettrés modernistes font preuve d'un sens remarquable de réalisme et d'opportunité. Surmontant leur propre préjugé philosophique et politique, les auteurs justifient leur choix par le fait que cette écriture est simple, facile à assimiler et constitue un excellent véhicule pour la communication et pour l'éducation.

Certes, un tel saut psychologique n'est pas simple. Il remet en cause tout

(36) V. *Quốc dân độc bản* in Hop Tuyền, o.c., 417 sq.

l'univers symbolique passé. Certains, tel le grand leader Phan Bội Châu, se résignent mal à abandonner les caractères chinois et le *Nôm* et ne parviennent à écrire en quốc ngữ que vers la fin de leur vie. Écoutons le Lettré Nguyễn Quyên, un des fondateurs du *Đông Kinh Nghĩa Thục*, parler de la signification de cette transition linguistique pour cette génération de lettrés :

« Bien que nos compagnons et moi-même nous soyons partisans de l'adoption du quốc ngữ pour la diffusion des idées et des études occidentales, et abandonnions l'écriture et la stylistique traditionnelle, la majorité des Lettrés conserve l'écriture chinoise et s'attache aux concours à l'ancienne. Au début, nous avions beaucoup de mal pour décider nos confrères de faire confiance au quốc ngữ et d'en faire la base de l'enseignement (moderniste). »

L'histoire culturelle du Vietnam durant le XX<sup>e</sup> siècle a montré combien ce choix — pourtant « douloureux » pour toute une génération de Lettrés habitués à *penser* et à *écrire* en chinois — s'est avéré fécond et l'adoption du quốc ngữ constitue assurément une arme efficace dans la lutte contre l'analphabétisme au Vietnam.

#### b) Réviser les manuels scolaires

C'est dans ce domaine que l'esprit d'emprunt culturel semble se manifester avec le plus d'éclat. Il ne s'agit pas encore de diffuser à destination de la jeunesse des ouvrages importants représentatifs des sciences occidentales mais de défendre ce qui paraît représenter le mieux aux yeux du Lettré la *quintessence* de la morale confucéenne, ou de choisir, à partir des œuvres occidentales, le fonds commun de la sagesse universelle.

Dans cette perspective essentiellement éthique et moralisatrice, l'histoire tient une place de choix. Fidèle à l'esprit d'ouverture, les Lettrés vietnamiens souhaitent inculquer aux jeunes une histoire à la fois universelle exploitant toutes les civilisations — et non uniquement chinoise — mais laissant une large place à l'histoire vietnamienne.

En ce sens, les préoccupations essentielles — et didactiques — de nos auteurs ne s'éloignent pas de celles de leurs collègues réformistes chinois dans la distinction entre une éducation morale considérée comme fondamentale (d'où le maintien dans les « programmes » mis au point par leurs soins des « classiques » confucéens comme *Hiếu Kinh*, *Trung Kinh*...) et une formation plus utilitaire, plus ouverte aux « sciences occidentales » perceptible dans les manuels de vulgarisation (en géographie, en histoire, en droit...) dont ils étaient les auteurs.

#### c) Réformer le système scolaire

Bien qu'il ne s'agisse pas du « premier document critiquant publiquement le système d'examen ancien » comme le prétend Trần van Giàu (in o.c., II, 65), V.M.T.H.S. ne contribue pas moins à miner le terrain sur lequel repose un système vieux de mille ans et qui a besoin de profondes réformes. Si les propositions formulées par les auteurs ne frappent par par la nouveauté (abandon de la scolastique et de la rhétorique ancienne, stimulation de l'esprit critique, renouvellement des ouvrages d'histoire et de géographie, introduction des Mathématiques et du quốc ngữ), elles s'inscrivent néanmoins dans la tra-



dition critique de l'époque des Ming de Lukun, Gou Yan Wu et de Huang Zong Zi qui ont réagi vigoureusement contre la métaphysique spéculative de Tong Nho en insistant sur la notion de *Shi Xue*/Thuc hoc (savoir pratique).

d) *Encourager les talents nouveaux*

Si la modernisation des manuels fait appel à la traditionnelle critique philosophique des confucéens de la fin des Ming, ce slogan évoque l'influence du grand réformateur chinois du début du siècle Liang Qi Chao, le fondateur des sociétés d'encouragement aux Études (*cuong hoc hoi*), qui résume son réformisme politique en une seule formule : « Si l'on veut éduquer le peuple, il faut d'abord éduquer les intellectuels » (*Duc Khai dân tri, tiên Khai thân tri*).

Cette formule d'allure élitiste traduit mal l'esprit démocratique des auteurs qui, loin de vouloir restreindre le concept d'intellectuel (*thân tri* ou *thân si*) à une minorité d'individus, y inclut « tous ceux qui ont une capacité quelconque dans le domaine de la culture mais aussi dans celui de la gestion » (Trần van Giàu, o.c., II, G7).

e) *Restaurer l'industrie et le commerce*

Renversant une tradition millénaire de mépris et de brimade à l'égard du commerce (*uc thuong*) et de l'artisanat — réduit souvent dans l'imaginaire confucéen à « l'habileté manuelle » (*tiêu xao*) — nos Lettrés s'affirment hardiment partisans de l'aventure industrielle. Sous réserve de ne pas confondre cet « industrialisme patriotique » avec une quelconque allégeance à l'idéologie du profit capitaliste, ces lignes témoignent de la réalité d'une véritable reconversion culturelle des lettrés vietnamiens :

« L'esprit anti-industriel amène l'étranger à s'approprier de nos ressources naturelles pour s'enrichir à nos dépens ; l'industrialisme encourage au contraire le développement de l'industrie afin que l'eau, le fer, le vent, l'électricité puissent être utiles à l'ensemble de la population. »

A l'image des premiers penseurs de l'ère industrielle, de Saint-Simon à A. Comte, nos Lettrés portent sur l'industrie une vision résolument optimiste, ne voyant en elle que les bienfaits pour l'humanité, non le revers de la médaille, les souffrances qu'elle inflige à la classe ouvrière et la menace qu'elle fait peser sur les pays devenus, du jour au lendemain, la proie exposée aux conquêtes coloniales (37).

f) *Développer la presse*

Dans le combat culturel qu'ils dirigent avec l'ardeur et la foi qui les caractérisent, les Lettrés considèrent à juste titre la presse — et en particulier la presse en *quốc ngữ* accessible à un grand nombre de Vietnamiens — comme un instrument indispensable à l'éducation populaire.

(37) Mais les chantres du socialisme ont-ils vraiment échappé au même mirage ? Rien n'est moins sûr !

Loin de sous-estimer les enjeux politiques et idéologiques du journalisme, nos Lettrés ont saisi opportunément le sens moderne de la révolution introduite par les médias, formidable instrument de diffusion et de mobilisation des masses. Même si le journalisme modernisateur et réformateur ne connaît pas au Vietnam le succès qu'il a connu en Chine (38), les journaux et revues modernistes tels que *Huu Thanh* dirigé par Nguyễn Quyên et *Tiếng dân* par Huynh thuc Khang vont confirmer le rôle de cette presse dans l'émergence d'un fait social nouveau : l'*opinion publique* qui va jouer, durant les années 1925-26, un rôle fondamental dans la mobilisation politique des populations urbaines.

\*  
\* \*

Ni « idéologie bourgeoise » (Trần van Giàu), ni naïveté politique, cette « doctrine » de la modernisation concilie les deux points de vue qui traversent l'histoire du réformisme confucéen chinois de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle à la veille de la Révolution de 1911 : le sinocentrisme du « *Thê* » (essence) et du « *Dung* » (utilité pratique) et l'universalisme sans arrière-pensée des occidentalisans.

A cette différence près que, stimulé par la domination directe de l'étranger, l'engagement lettré y paraît à la fois plus réaliste, plus militant, pratique et moins versatile qu'en Chine.

D'autre part la présence de l'étranger y est plus visible : disposant de moins de liberté critique — ainsi les propositions et analyses du système éducatif ancien sont *en deçà* des Suppliques de Nguyễn Truong Tô rédigées un demi-siècle plus tôt ; la pensée militaire et stratégique est absente alors qu'elle était la préoccupation dominante de Nguyễn Lô Trach (*Thoi Sach vu I et II*), la critique de la politique conservatrice de la Cour est aussi (auto) censurée... — ce document est destiné surtout à apporter des propositions d'*urgence* afin de moderniser la société vietnamienne dans les limites d'une nation dépendante et dominée (39).

La particularité vietnamienne ne réside pas dans la volonté d'innover par rapport aux positions connues du réformisme des confucéens chinois mais d'éveiller la *conscience nationaliste* qui, du fait de la condition coloniale, a connu une maturation extrêmement rapide, — « dopée » par l'expérience historique et « sur-déterminée », ici comme en Chine, par le langage et la philosophie social-darwiniste.

### *L'éveil de la conscience nationale (Chân dân Khi)*

L'obsession pédagogique n'est pas le propre du confucianisme vietnamien. Déjà, à l'époque des néo-confucéens, l'évocation de l'âme chinoise (*Trung quốc hồn*), de la grande concorde (*Dai hoa hôn*) a servi de mots d'ordre de mobili-

(38) Car freiné et étouffé par la censure coloniale.

(39) En ce sens, ce document renvoie à un autre, le recueil des poèmes (programme) de celui qui est considéré comme le principal porte-parole du réformisme lettré des deux premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle, Phan chu Trinh : *Tình quốc hồn Ca* (1922) in *Hợp tuyển Thơ văn V.N.* (1858-1920), II, Hanoi, 1985, 85 sq.

sation patriotique face au déclin des Tsing. Elle s'inscrit dans la vision réformatrice du confucianisme lui-même pour qui l'homme est avant tout un être social perfectible et l'éducation un processus ininterrompu — et élargi — de perfectionnements (*tu, té, tri, binh*) du privé au public.

A leur tour, les modernistes vietnamiens lancent un appel puissant en faveur du Retour à la source vietnamienne, à sa fierté d'être, à son identité nationale. Exorcisant l'aliénation de la condition coloniale, nos lettrés réagissent contre la résignation et le découragement :

« Du grand sommeil, poussons un grand cri  
Pour nous réveiller, Frères, et lutter pour la vie »

(*Nguyễn Thuong Hiên*)

Par ce cri, nos auteurs espèrent provoquer la prise de conscience de l'identité nationale, de sa volonté d'*auto-détermination* et d'*indépendance*, ces deux concepts-clé du discours patriotique du XX<sup>e</sup> siècle.

En premier lieu, les Lettrés cherchent à réveiller l'amour de la Patrie, l'orgueil national afin de combattre les sentiments d'infériorité et de résignation des Vietnamiens. Pour atteindre ces objectifs, ils vont recourir à l'histoire et à la géographie.

Sans tomber dans le schématisme d'un Tràn van Giau selon lequel (o.c.) le concept de « pays » était dissous dans l'imaginaire et dans le symbolique ancien dans celui de Roi (« Sur les Monts et Eaux du Sud règne le Roi du Sud », selon Ly Thuong Kiêt), force est de reconnaître l'effacement relatif de ce paradigme (*Roi*) face à d'autres qui tendent à le supplanter dans le discours historique moderniste : *pays* (désigné sous la métaphore de « *monts et rivières* »), *ancêtres, histoire, compatriotes*...

Ainsi, les écrits de Nguyễn Thuong Hiên, Hoang Trong Mâu... ne cessent de rappeler le fait que tous les Vietnamiens sont débiteurs vis-à-vis de leurs ancêtres d'une dette de reconnaissance de « quatre mille ans de souffrances endurées » et qu'ils doivent aimer leur pays par-dessus tout, tandis que le Tu Nguyễn Quyên « sermonne » les brebis égarées qui s'adonnent aux jeux et qui se disputent pour une place d'honneur au banquet du village, les candidats à la recherche d'une vaine gloire académique et les mandarins pris au piège du carriérisme.

Mais il ne suffit pas de faire appel aux sentiments nobles, il faut également donner les raisons objectives à la fierté d'être Vietnamien. Bien longtemps avant que M. Ferro découvre (40) les vertus civiques de l'enseignement de l'Histoire, nos Lettrés en ont fait un usage exemplaire. Pourquoi devrions-nous aimer et défendre le pays Viet ? Parce que notre patrie est riche et parce qu'elle détient une position stratégique dans le monde, dit Nguyễn Thuong Hiên (*Hop quân doanh sinh*).

Pour les auteurs du « *Nam Quốc địa dư* » (Géographie du Vietnam), « (...) pour aimer son pays, on ne devrait pas méconnaître sa superficie, ses frontières, ses formes, ses régions, ses coutumes, sa société, son climat, sa morphologie ». Mais c'est l'histoire qui est mobilisée en première ligne pour servir la bonne cause patriotique. Ainsi, selon les auteurs, aimer son pays c'est d'abord être fier de son histoire, de son peuple, c'est apprendre à l'éclairage des luttes menées par des générations successives que le peuple vietnamien

(40) Marc Ferro, *Comment on enseigne l'Histoire aux enfants*.

n'est pas un « peuple inférieur », condamné à l'esclavage, comme l'affirme fièrement Phan Bội Châu :

« Parmi les êtres humains vivant sous ce ciel et sur cette terre,  
Naître vietnamiens, c'est se comporter en Héros. »

(*Hai Ngoai huyêt thu*)

Ainsi, la résurrection nationale commence avec la commémoration des grands hommes qui ont donné leur vie au pays. Telle est la conviction profonde des Lettrés du *Dông Kinh Nghĩa Thục* qui continuent à publier les ouvrages d'histoire comme le *Nam Quốc giai su* (Les belles histoires du Vietnam), *Nam Quốc vi nhân* (Les grands hommes du Vietnam), *Quốc Su giao Khoa* (Manuel d'histoire du Vietnam).

Les textes, souvent mis en vers, sont d'une simplicité et d'une efficacité remarquables, tranchant avec la scolastique traditionnelle des Lettrés de la génération précédente. Pas de fioritures rhétoriques, pas de citations savantes — nombreuses dans les textes classiques — et de coquetteries littéraires qui hantent le discours traditionnel. Le passéisme est refoulé, le sinocentrisme oublié.

Les avant-propos du *Cải lương môn học quốc su giao Khoa Thu* (Réforme de l'enseignement de l'Histoire dans les classes primaires) annoncent clairement la couleur :

« Quelles que soient ses dimensions, là où il y a la nation, il y a l'histoire. L'histoire est le miroir des espaces, des peuples, des dynasties, des doctrines politiques. Tous les pays civilisés en Occident, d'autres comme le Japon respectent l'histoire. L'histoire du monde représente une fresque grandiose. Les enfants de sept ans, dès la classe préparatoire, doivent apprendre l'histoire du pays (*Quốc Su*) en même temps qu'ils s'initient à la langue nationale (*quốc văn*) ; il en est de même des jeunes filles. C'est la raison pour laquelle les deux mots «*quốc gia*» («*nation*» qui, littéralement en vietnamien, se décompose en deux concepts : *quốc* — pays et *gia* — famille) s'enracinent dans le subconscient (*in vào nao moi người*) de chacun. Ainsi quand on arrive à l'âge adulte, à la maturité, personne ne peut plus ignorer les liens intimes entre la patrie et soi-même et chacun voit dans le pays une parcelle de soi, les compatriotes (*người nước*) comme ses propres parents ; de sorte que tous s'unissent en une grande masse d'hommes (*dại quân*) pour former une grande communauté (*dại đoàn*), visant un même objectif, partageant une même responsabilité dans l'édification et le développement de la Nation (41) » (cité par T.V. Giàu, o.c. II, 80).

Après avoir proposé une périodisation surprenante mais non dénuée de bon sens — l'histoire vietnamienne était partagée en trois périodes : l'histoire légendaire ou *ngi su* des *Hồng Bang* au XVIII<sup>e</sup> Roi Hung, l'histoire incomplète ou *Khuyết su* de *An Duong Vuong* jusqu'à *Khuc Thua Du* ; l'histoire véridique ou *Tin Su* qui coïncide avec l'ère d'indépendance du Vietnam jusqu'à ce jour, — nos auteurs critiquent rétrospectivement l'esprit pervers de l'histoire traditionnelle, à savoir le mimétisme et l'intériorisation du sinocentrisme de leur modèle chinois.

Le paradoxe de l'histoire moderniste vietnamienne, c'est qu'elle s'approprie le champ problématique — et le langage philosophique (y compris ses

(41) Il n'est pas sûr que les idéologues d'aujourd'hui aient une vision aiguë — et aussi moderne — du rôle de l'Histoire dans l'instruction civique.

néologismes) — du réformisme chinois pour critiquer « l'habitus » historien (et sinocentrique) des Lettrés vietnamiens :

« ... oublier l'ici et le maintenant pour porter son regard ailleurs, voilà la cause du déracinement ; mépriser son propre patrimoine pour aduler celui d'autrui, voilà la racine de la servitude (...). » La mission de la nouvelle histoire est de faire en sorte que « dans le cœur de chaque enfant gît l'amour du pays Viêt, c'est-à-dire le lieu d'où jaillit le « *quốc túy* » (42) (quintessence nationale) et où fleurit le « *quốc hoa* » (fleur de pays) avant de s'ouvrir au monde (...) (i.e.).

### *Appel à l'unité nationale*

L'histoire n'est pas simplement mobilisée pour galvaniser la jeunesse, combattre l'esprit de résignation des adultes, secouer l'inertie de la classe dirigeante, elle constitue aussi le *ciment idéologique* des nouvelles forces sociales, et l'instrument d'unité entre les composantes de la nation. Elle devrait, pour cela, promouvoir une nouvelle conception de la *solidarité*, dépouillée de sa gangue monarchique et de son élitisme lettré.

En faisant revivre les grands moments de la « communion » nationale à travers les guerres patriotiques passées (contre les Yuan sous les Tran, contre les Ming sous les Lê, ou les Tsing sous les Tây Sơn...), nos auteurs tentent de réadapter les néologismes inventés par les réformateurs confucéens chinois au contexte vietnamien, menacé surtout par l'aliénation coloniale.

Certes, comme en Chine, peut-être plus qu'en Chine, la naissance du sentiment patriotique est fortement surdéterminée par le social-darwinisme triomphant du XIX<sup>e</sup> siècle. Les notions telles que « *đồng bào* » (43) (compatriote, litt. : frère utérin), « *đồng tâm* » (unanime, litt. : ayant le même cœur), des syntagmes comme « *đồng dõi Lạc Long* » (descendants du Roi Lạc Long Quan et de la Reine Âu Cơ) et « *Con nhà Nam Việt* » (Enfants de la Maison Viet)... renvoient à une origine ethnique commune, la « race jaune » (*giống vàng*), à l'idée d'une communauté (*đoàn thể*) humaine et géographique du Nord au Sud de l'archipel indochinois, au sang rouge (*màu hồng*) qui est aussi la couleur symbolique du Vietnam (*Hồng Lạc*)..., bref, toute cette mythologie de terre, de sang, de sentiments collectifs et de valeurs symboliques exaltées dans les poèmes de Nguyễn Quỳên, de Phan Bội Châu... rappelle à la fois la dette de reconnaissance contractée par nos modernistes à l'égard de la littérature réformatrice des confucéens chinois mais aussi témoigne de la virulence des sentiments patriotiques qui les animent (v. Trần van Giàu, *op. cit.*, II, 84 sq).

Il faut replacer ce nationalisme « exacerbé » dans son contexte historique et culturel. L'exaltation du social-darwinisme sert, dans le cas vietnamien, à ré-alimenter, à ressourcer un patriotisme émoussé, et ébranlé par la défaite du mouvement Cần Vương, au terme d'une résistance opiniâtre de 40 ans ! et aussi affaibli par la reconversion collaborationniste de la Cour considérée

---

(42) Notons ici l'usage détourné d'un néologisme emprunté à la Chine moderne. Alors que cette notion est inventée par les conservateurs (*Liu Shi Pei*) pour protester contre les débordements du *Xi Xue* (Études occidentales), nos lettrés s'en sont servi pour combattre justement le sinocentrisme des Lettrés traditionalistes vietnamiens !

(43) Voir le *Phu Danh ngọc lương sơn* de Phan chu Trinh.

jusque là comme le symbole de la Résistance nationale. Mais l'appel au consensus national vise surtout dans la conjoncture historique du début du siècle marquée par la mise en exploitation économique de l'Indochine par le pays protecteur et la politique d'assimilation culturelle qui l'accompagne, à prévenir les effets de l'aliénation coloniale, à préserver la société vietnamienne des dangers d'une décomposition accélérée... comme l'a souligné Phan Bội Châu dans *Hầu Trân dât su* (cité par T.V.G., II, 87).

Après tant d'échecs et d'impasses, l'actualité d'un génocide culturel et national ne peut être écartée, ni la perspective d'une dégénérescence de la nation vietnamienne. Cette hantise, en tout cas, transparaît dans les vers les plus pathétiques de Phan Chu Trinh et il n'est pas inintéressant de noter que les interrogations, les doutes, les angoisses s'adressent moins aux Hommes qu'au Ciel, comme si le destin collectif du Vietnam est déjà inscrit dans le « livre céleste » (Thiên Thu) selon la belle expression de Ly Thuong Kiêt (XI<sup>e</sup> siècle) :

« Nous faisons partie d'une même race humaine, hélas !  
Le même sang coule dans nos veines d'homme, pourtant !  
Pourquoi faut-il éprouver la honte face au ciel et à la terre ?  
Pourquoi faut-il rougir devant montagne et rivière ?  
Je prête aujourd'hui le serment sacré  
D'achever d'un seul cœur l'œuvre commencée.  
Le cours de l'histoire le montre bien  
Dans le cycle de malheurs, l'ombre verte d'un pays  
Tirailé entre la Mer Viêt et la Mer So  
Pitoyable est le destin de celui  
Qui doit livrer en pâture sa propre patrie (...)  
A quoi bon célèbres montagnes et splendides joyaux  
Si chaque parole est une triste plainte et un long sanglot ! »

Constatons la même attitude, le même orgueil blessé chez Trâm Qui Cap, compagnon de lutte de Phan Chu Trinh et martyr de la Résistance de 1906-1907 : « Dans l'univers, tous les hommes font partie d'une même espèce, pourquoi les uns s'érigent-ils en Maîtres et d'autres en Esclaves ? »

### *Contre l'idéologie de la mission civilisatrice, les premiers actes du (long) procès du colonialisme en Indochine*

Au défaitisme et à la résignation de la classe dirigeante s'ajoute la séduction de la « mission civilisatrice » propagée par les tenants du « lobby » colonial (l'Armée, les Missions catholiques et l'Administration) et leurs partisans indigènes. Il faut reconnaître que celle-ci n'est pas dépourvue d'une certaine réalité attrayante (ne serait-ce que par des grands travaux d'infrastructure routière, sanitaire et, pourquoi nier ? scolaire). Beaucoup de Vietnamiens se laissent volontiers gagner par les charmes parfois agréables de l'œuvre colonisatrice.

Face à ce danger, nos auteurs réagissent en cherchant à démasquer la nature réelle de la colonisation en s'appuyant sur la catégorie confucéenne de « *âm toan, duong bac* ». Ainsi, dans sa « Lettre de sang d'Outre-Mer » (*Hai ngoai huyêt thu*) Phan Bội Châu dénonce les deux formes d'aliénation coloniale qui menacent le peuple vietnamien sous le joug français : la première,

pernicieuse et d'autant plus redoutable qu'elle masque la volonté génocide de l'occupant (*âm toan*) sous le couvert de la fiscalité, en se contentant de pressurer la population vietnamienne par l'impôt, la seconde, plus ouverte (*duong bac*) en appliquant purement et simplement une politique de *salariat à bas prix*.

L'impôt d'une part, le salariat de l'autre apparaissent comme l'envers et l'endroit de la domination coloniale, puis, puisque le terme est lâché, de l'extermination (*diết chung*) du peuple colonisé. Que signifie ce terme si fort dans le discours moderniste ? Il faut, à vrai dire, le prendre non au sens propre, bien entendu, mais plutôt dans son acception culturelle. Car ce qui semble être en jeu, c'est la perspective d'une assimilation progressive du Vietnam, la perte finale de son identité... C'est en tout cas la raison pour laquelle le lettré Phan Bội Châu dénonçait vigoureusement le caractère mystificateur de l'école franco-vietnamienne :

« Dans les prétendues écoles franco-annamites, on se contente d'apprendre aux Vietnamiens quelques connaissances de la langue française, Quant aux cent autres métiers dignes d'intérêt Tels que les métiers d'armes, de mécanique, d'électricité, de chimie... Pas un seul maître n'est plus là pour leur en apprendre. »

(in T.V.G., II, 91)

### *La commémoration des héros nationaux*

Entretenir la mémoire collective, renforcer l'identité nationale, stimuler la jeunesse pour qu'elle perpétue la tradition patriotique, voilà les thèmes majeurs de la littérature patriotique du début du siècle.

Le moins que l'on puisse en dire, c'est qu'elle respire « l'optimisme révolutionnaire » comme le témoigne ce poème de prison du lettré Phan Bội Châu :

« Ouvrons largement nos bras pour embrasser le destin de notre économie,  
Rions aux éclats pour dissiper toute trace de rancune,  
Tant que ce cœur bat encore, notre fortune est intacte  
Face aux dangers, n'ayons aucune crainte. »

Courage tranquille et goût du défi semblent également résumer ce chant du lettré Huynh Thuc Khang sur la route de l'exil vers l'île de Poulo Condor :

« Même si la montagne est engloutie sous la mer déferlante,  
Si le ciel chavire et la terre se fissure,  
Mon cœur, inflexible comme la pierre, ne se laisse pas éroder. »

Loin de s'effrayer devant le spectre du bain tant redouté, le lettré Trần Cao Vân le considère déjà comme la meilleure école pour former les héros.

On a pu voir combien les images poétiques chargées d'émotion que charrie la stylistique vietnamienne continuent de nourrir une littérature commémorative sans cesse renouvelée (oraisons funèbres, sentences parallèles) et entretiennent, en permanence — sous jacente à la modernité confucéenne (et masquée par elle) — une sorte d'éducation patriotique qui ne demande qu'à se perpétuer.

## *Les enjeux de la modernité. Les choix stratégiques en question*

Si les Lettrés de la génération de 1862 avaient à affronter les trois formes de lutte, *philosophique* (contre le Christianisme mais aussi contre la résurgence des deux doctrines rivales, le taoïsme et le bouddhisme), *culturelle* (réformer le confucianisme) et *politico-militaire* (résister à l'invasion étrangère), la perte de l'indépendance sur l'ensemble des territoires vietnamiens condamne celle de 1907-1908 à une révision déchirante des choix stratégiques antérieurs.

La critique des armes — celle de la France coloniale, de son armée... — a condamné à l'obsolescence les forces traditionnelles ainsi que leur mode de pensée. L'arme de la critique sera désormais celle que forgent les néo-confucéens chinois et les premiers Lettrés modernistes vietnamiens (Nguyễn Truong Tô et Nguyễn Lô Trach). Pourtant, si la modernisation intellectuelle — et la *révolution culturelle* qui l'accompagne — fait l'unanimité (du moins parmi les Lettrés « progressistes »), il n'en est pas de même des moyens pour y parvenir. C'est de là que partent les polémiques tantôt ouvertes, tantôt obliques autour de trois thèmes :

- 1 — Autosuffisance (*Tu Láp*) ou recours à l'aide étrangère,
- 2 — Violence ou non-violence.
- 3 — Monarchie ou République.

### a) *Aide étrangère ou autosuffisance ?*

Le problème de la recherche d'un soutien de l'étranger dans la lutte pour l'indépendance découle du rapport de forces entre les Vietnamiens et l'armée d'occupation.

Dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, pour faire face à l'agression française, l'Empereur Tu Duc n'a pas hésité à faire appel aux Tsing, puis, devant la faiblesse éprouvée de la monarchie mandchoue, aux bandes armées (Les Pavillons noirs) plus ou moins dissidentes qui agissent en marge de l'État chinois (voir Y. Tsuboi, o.c.).

Lorsqu'il s'avère enfin que, confrontée à la grave crise interne et externe, la Chine est hors d'état d'intervenir en faveur du Vietnam, l'idée de se tourner vers le Japon se fait jour au fur et à mesure que celui-ci s'affirme sur la scène internationale comme une puissance montante.

Le rapprochement avec le Japon ne relève pas de l'opportunité tactique et stratégique. Il s'inscrit dans une vision plus globale, plus culturelle. En effet, le modèle japonais fascine les Vietnamiens pour une double raison : celui-ci a démontré avec éclat sa capacité de réforme — et quelle réforme que celle réussie par l'État Meiji ! — tout en conservant le fondement culturel et éthique (confucéen) et son appartenance à la sphère sinocentrique. Aux yeux des Lettrés chinois qui les ont précédés sur le sol japonais comme à leurs propres yeux, le Japon partage avec leur nation respective les trois atouts d'un emprunt culturel réussi : même « race », même civilisation, même continent (*đông chung, đông van, đông châu*). La victoire éclatante remportée sur la flotte russe dans le Pacifique et la brillante conquête de *Port Arthur* (1905) ont par leurs performances militaires, leur portée diplomatique et aussi par leur valeur symbolique, effacé les effets négatifs des combats moins glorieux contre la Chine dans la conquête de l'Île de Taiwan et de la Corée.

Jouant à fond la carte culturelle, nos Lettrés pour qui le Japon est devenu



« notre miroir commun » (Phan Bôi Châu, *De Tinh quốc dân ca*), tablent sur la « solidarité de race et de culture » (44) pour sauver le Vietnam du génocide perpétré par l'Occident. Ils rêvent d'associer les intellectuels chinois et japonais dans une sorte de *Kulturkampf* anti-occidental. Il est évident que dans cette perspective, les considérations d'ordre culturel et philosophique ont tendance à l'emporter sur le réalisme politique qui caractérise la démarche d'un Nguyễn Truong Tô ou d'un Nguyễn Lô Trach (supra).

Pourtant, dès ses premiers contacts avec les réformateurs chinois en fuite au Japon après l'échec de l'épisode des Cent Jours (1898), notamment avec Léang Qì Chao et le leader du Parti radical japonais (un certain *Dai-Ôi Trong tin*), Phan Bôi Châu avoue avoir été brutalement « réveillé » d'un long sommeil, et prend conscience du fait qu'il faudrait désormais mener de front deux batailles : celle de l'aide étrangère par l'émigration patriotique (*Dông Du*) et celle de l'autosuffisance.

Au lieu de compter exclusivement sur autrui, nos Lettrés (Phan Bôi Châu, Nguyễn Hàm) envisagent désormais une stratégie multiforme allant du recours à l'aide pure et simple de l'armée japonaise au soutien politique comme l'indique clairement *Hai Ngoai Huyêt Thu* :

« Profitant du prestige de la puissance étrangère (Japon),

Afin de permettre à nos forces de prendre en charge le destin de leur patrie. »

Même atténuée, cette stratégie pro-nippone ne fait pas l'unanimité non pas parce que le lettré Phan Chu Trinh préfère « jouer la carte française contre la carte japonaise » — comme le caricature Trần van Giàn (45) (o.c., II, 102 sq) —, mais parce que chacun des deux leaders les plus importants du mouvement *Duy Tân* partagent une vision stratégique différente, voire contradictoire de la libération du Vietnam. Différence qui n'est pas sans rappeler le couple de réformateurs chinois, Kang Yeou Wei et Léang Qì Chao.

Partisan d'une véritable révolution culturelle à la *Kang*, destinée à transformer de fond en comble la société civile vietnamienne sur le modèle européen en prenant comme exemple la Révolution française et en escomptant le soutien des forces progressistes de la société française, Phan Chu Trinh rejette *pour l'instant* toute solution militaire — et du même coup la « solution » japonaise. Il trouve en face de lui, dans la personne et dans les idées de Phan Bôi Châu — un contemporain qui l'admire tout en rejetant la plupart de ses idées — un partisan tout aussi convaincu de la Révolution nationale par la voie violente et militaire.

S'inspirant de l'exemple japonais de la réforme Meiji — dans laquelle Phan Bôi Châu perçoit surtout un détournement réussi en faveur du nationalisme asiatique des techniques de guerre de l'Occident — et de l'exemple chinois qui consacre à ses yeux la stratégie de subversion putschiste pratiquée par les noyaux durs du *Trung Hung Hôi* de Sun Yat Sen, Phan Bôi Châu se fait le porte-parole des partisans de la solution militaire et d'une stratégie de court terme (*Nguc-Trung Thu*) (Lettre de Prison), celle de guerre de libération nationale dans laquelle la question d'alliance politique et militaire avec d'autres puissances est fondamentale, compte tenu du rapport de forces actuel entre le Vietnam et la France.

(44) Un malentendu peut en cacher un autre. Nos Lettrés n'ont pu voir ni évaluer la différence dans la structure sociale et le mode d'appropriation de la culture chinoise entre le Japon et le Vietnam.

(45) Décidément peu inspiré quand il s'agit de Phan chu Trinh !

Nous sommes placés ainsi devant une alternative moderniste, l'opposition entre deux conceptions stratégiques de libération — culturelle, politique, militaire et diplomatique du Vietnam (46).

Quoi qu'il en soit, les événements se sont chargés de trancher dans le vif du débat. Dès 1908, à la suite d'un accord secret avec la France, le gouvernement japonais fait volte-face et expulse les patriotes vietnamiens en exil, obligeant Phan Bội Châu et ses compagnons à se replier sur le continent chinois, mettant fin au mouvement Dong Du (du moins dans sa version japonaise). Le centre de gravité se déplace à partir de cet instant du Japon vers la Chine et la stratégie du « *Dông chung, đông van, đông châu* » fait place à la notion de « solidarité dans le malheur » (*dông bênh*). Jusqu'à la Révolution républicaine de 1911, cette notion est appelée à jouer un rôle plus fécond parce qu'elle est à l'origine de la formation, à Tokyo même, d'un « Front d'Alliance de l'Asie Orientale » (*Dông A'Dông Minh*) regroupant les exilés d'autres pays du Continent asiatique comme la Chine, le Vietnam, la Corée, l'Inde, les Philippines et les Partis de Gauche du Japon.

Sur le Front sino-vietnamien, la solidarité dans la Résistance pratiquée entre les mouvements patriotiques des deux pays est entrée dans la phase de la réalisation sur le terrain et ce n'est assurément pas par hasard que le *Duy Tân Hội* (Association pour la modernisation du V.N.) s'est brusquement mué, au lendemain de la Révolution chinoise de 1911, en une organisation beaucoup plus forte, plus structurée, le *Quang Phục Hội* (Assoc. pour la Restauration nationale) dont les objectifs politiques, les modalités d'action et l'inspiration idéologique (par exemple l'abandon du monarchisme en faveur du républicanisme) sont très proches du Kuo-Ming-Tang de Sun Yat Sen.

## b) *Violence et non-violence*

Cette question est en fait liée à la précédente, notamment à travers la polémique entre Phan Bội Châu et Phan Chu Trinh.

En prônant la voie d'une solution non violente réalisée, si possible, en *fusion* avec l'Occident progressiste, représenté par la France républicaine, jacobine et héritière des idéaux de 1789, Phan Chu Trinh allait, un peu à la manière de Chen Du Xiu en Chine, à contre-courant de son époque et de son milieu. Non parce qu'il se convertit au pacifisme de Gandhi ou parce qu'il épouse la cause coloniale — tout, des textes aussi discutés que *Thu dua Chinh Phu Đông Duong* (Lettre ouverte au Gouvernement général de l'Indochine, 1905) à la réponse à un Journal chinois (*Revue de la Marine et de l'Infanterie*, 1913), en passant par ses commentaires politiques du « *Dông Duong chinh tri luận* » (Réflexions sur la politique indochinoise) rédigé pendant son séjour parisien (47), dit le contraire — mais parce qu'il suivra une voie *inédictée* dans la tradition de la lutte lettrée. Autrement dit, entre le loyalisme qui s'aligne

(46) Et non d'une « dialectique de la Bêtise » — bêtise francophile chez P.C. Trinh et nipophile chez P.B. Châu — comme nous le présente l'historien « marxiste » Trần van Giàu !

(47) Voir *Hợp tuyển Thơ văn VN*, vol. II.

La passion idolâtrique des historiens communistes vis-à-vis de *Nguyễn Ai Quốc — Hồ Chí Minh* — les conduit souvent à caricaturer les positions doctrinales, stratégiques et tactiques de Phan Chu Trinh. Rappelons que tout en appréciant l'enthousiasme, l'ardeur révolutionnaire et les convictions marxistes-léninistes de *Nguyễn Ai Quốc*, P.C. Trinh prit soin de garder toute sa distance avec ce dernier (voir lettre à *Nguyễn Ai Quốc*, du 18/2/1922, in o.c.).

sur la politique fluctuante et onctueuse de la Cour face à l'occupant et la Résistance armée soutenue par des Lettrés intransigeants tels que Nguyễn Thuong Hiên, Phan Bội Châu, la voie de mutation progressive de la société civile, la stratégie essentiellement culturaliste préconisée par Phan Chu Trinh s'est heurtée à l'incompréhension générale.

« L'habitus » lettré, le sens de la loyauté vis-à-vis de la Dynastie s'accomodent mal d'une approche assimilatrice des valeurs occidentales ou d'un culturalisme sans complexe d'un Phan Chu Trinh. D'autant plus que les circonstances ne s'y prêtent guère ; la victoire du Kuo Ming Tang sur l'État mandchou et les illusions d'une intervention rapide et décisive qu'elle suscite auprès des Lettrés vietnamiens, l'enlèvement de la France dans une guerre européenne aux rebondissements incertains, tout fait croire au contraire que l'heure de la revanche est arrivée comme le laisse entendre l'appel d'Outre-Mer du chef du Quang Phuc Hôi, Nguyễn Thuong Hiên (*Khuyên người nước*).

Le débat sur la violence relève, on le voit, de l'analyse des rapports de forces et non de l'ordre métaphysique. De même, il n'y a pas plus une conception de la « violence révolutionnaire » (sic) de Phan Bội Châu, qu'il n'existe un pacifisme dogmatique d'un Phan Chu Trinh — mais une stratégie politico-militaire, une priorité accordée soit à la mentalité culturelle (au risque de sous-estimer les chances objectives d'une insurrection victorieuse), soit à la lutte diplomatique et militaire au risque de négliger le travail en profondeur en direction de la société civile sans lequel l'indépendance n'est qu'un mot vide de sens (48).

### c) *Monarchie ou République ?*

L'opposition traditionnelle entre le monarchisme de P.B. Châu et le républicanisme de P.C. Trinh renvoie à la question du choix stratégique dans la lutte pour l'indépendance et de ses retombées sur la préférence accordée soit à la monarchie soit à la république.

Loin de radicaliser ces conceptions comme s'il s'agissait de blocs inaccessibles et irréductibles, il faut les relativiser à la lumière de l'Histoire au sens large du mot.

Sortis du même moule philosophique, l'un comme l'autre considèrent la notion de fidélité (*Tin*) comme la conduite de base dans toutes les relations sociales, non transgressible. Il en est de même du concept de « *Trung Quân* » (Fidélité et loyauté envers la Dynastie) pour l'homme public. De même, P. Bôi Châu comme P. Chu Trinh ont douloureusement vécu la tragédie de la chute de l'État confucéen, le déclin de sa morale politique et l'épreuve de l'agression colonialiste. Rien *a priori* ne prédispose plutôt l'un que l'autre à mieux recevoir le message républicain sinon, peut-être, la blessure qu'infligea à P.C. Trinh la mort injuste de son père, exécuté dans des conditions troublantes par un chef Cần Vương zélé et méfiant.

Rien sinon le bref séjour de P. Chu Trinh dans la capitale impériale où il a servi, jeune vice-Docteur, comme auditeur au Ministère des Rites avant de s'embarquer pour le Sud alors que P. Bôi Châu n'a jamais accepté une

---

(48) Les Vietnamiens ont eu à connaître, depuis la fin de la guerre de Trente ans (1945-75), cette sorte de gloire amère que leur offrent les partisans du communisme de guerre et que redoute fort justement P.C. Trinh.

charge mandarinale, passant du métier de Maître d'école à celui de chef de la Résistance armée (*Quang Phuc Hoi*). Rien sinon peut-être ce contact direct de P. Chu Trinh avec la réalité d'une lente et inexorable dégradation de la Cour malgré la personnalité forte et douée de Tu Duc, la résistance héroïque de *Hàm Nghi*, la sourde opposition de Thành Thai. Depuis, le royaume a sombré dans le règne des Rois éphémères (Duy Tân) ou potiches (Dông Khanh, Khai Dinh), manipulés par des Résidents arrogants et méprisants. Parallèlement, la conduite des affaires d'État par des Grands Mandarins accentue chez ces derniers l'impression de l'impuissance totale d'une classe dirigeante dérisoire, versatile et corrompue (49).

Tant de faiblesses et de défaillances de l'appareil d'État monarchique et de ses servants — par exemple, lors de la « défense » par Phan Thanh Gian des Trois provinces de l'Ouest Cochinchinois, la fuite éperdue des officiers généraux et des responsables civils chargés de la défense de Hanoï, Hoàng Diêu excepté... — ne peuvent que dévaloriser les notions telles que *Quân* (roi), *Thân* (Agents de l'État)... et l'apparition concomitante de nouveaux paradigmes : *Dân* (peuple), *Quân* (masse)... et la formation dans les discours politiques modernistes de Chu Trinh des dissonances « républicaines, démocratiques, occidentalisantes » empruntées au logos réformateur chinois.

Les divergences, réelles, entre ces deux leaders, ne sont ni exclusives, ni irréversibles. Elles résident essentiellement dans le décalage social et chronologique des deux trajectoires politiques comme le prouve la parfaite translation de deux itinéraires politico-philosophiques opérée autour de l'année 1926, marquée par la mort de P. Chu Trinh.

Tout se passe, à partir de cette date-repère, comme si le lettré P. Bôi Châu — arrêté en Chine et condamné à mort à Hanoï puis mis en résidence surveillée à Hué (après une vigoureuse campagne de protestation de l'opinion publique) — découvrait à son tour la « vérité » profonde des thèses de son ami (Thèses qu'il a combattues naguère) : réformisme politique et culturel, non-violence (au point de décevoir ses anciens admirateurs lettrés et d'agacer les nouveaux tenants de la lutte de classes), recherche patiente d'un compromis avec la France, reproduisant ainsi, à l'envers, l'histoire intellectuelle (chinoise) du « couple » Léang Qi Chao et Chen Du Xiu par rapport à la rupture de mai 1919 (50).

### c. Les Ruses du modernisme confucéen ou Apologie et défense de l'Asiocentrisme

La confrontation devenue classique entre la pensée et l'action des « deux Phan » permet de saisir l'ambivalence de l'héritage spirituel de Nguyễn Lô Trach. Tous les deux conservaient de la lecture du *Commentaire de 1892* un impact profond et durable, une immense admiration devant l'acuité du regard et la force d'analyse du Maître Ky-Am (v. le « *Tu Phan* » l'Autocritique de

(49) Voir sa lettre rageuse et dénonciatrice à l'adresse du Gouvernement Général de l'Indochine.

(50) On sait que liés dans le combat modernisateur et réformateur contre une Chine minée par la déchéance de l'État et la faiblesse de la société civile, Léang et Chen se séparèrent après mai 1919, l'un prônant le retour à l'autoritarisme étatique et l'autre l'approfondissement d'une révolution culturelle à peine amorcée.

Phan Bội Châu). Pourtant, ils en tirèrent deux lignes de conduite diamétralement opposées.

### De Phan Bội Châu...

Si les défaites successives des mouvements patriotiques jointes au retournement de la conjoncture internationale des années 1920 confortent Trinh dans sa conviction démocratique et républicaine (même au risque de se couper de sa base « confucéenne »), elles n'ont nullement entamé l'attachement de son ami Phan Bội Châu au principe de la « permanence historique des valeurs morales » qui se confondent avec les principes confucéens.

Dans son pseudo-dialogue avec le grand philosophe moderniste chinois Léang Qui Chao — dialogue reproduit dans son célèbre « *Viet-nam vong quốc su* » (l'histoire de la perte de la patrie vietnamienne) dont il est le véritable auteur —, P. Bội Châu réaffirmait avec force les concepts-clés qui constituent la morale politique des Lettrés confucéens :

1 — Pour P. Bội Châu, qui emprunte ici la voix de Maître Siêu (L.Q.C. (51), la civilisation occidentale (qui englobe désormais le Japon impérialiste) est certes temporairement dominatrice, mais il s'agit d'une domination éphémère car fondée sur la pure violence matérielle, inhumaine et aveugle puisqu'elle l'exerce sur ses propres enfants en Amérique, en Australie, au Canada sans parler du génocide des Indiens d'Amérique :

Maître Siêu conclut : « La loi sauvage de Rome est une pierre non érodée laissée par le Moyen-Age (il s'agit d'une variante du Commentaire de Nguyễn Truong Tô, supra, Trinh Van Thao). Désormais le cycle d'évolution (*cai vân tiên hoa*) renverse tout chaque jour, chaque mois... ou alors cette fausse civilisation qui dévore l'homme et la vie... s'écroule d'elle-même. Je crois à cette éventualité en observant l'état d'esprit du Vietnam et le comportement de son élite (52). »

2 — Châu allait plus loin dans la réfutation du darwinisme historique en opposant à la force physique « motrice » du règne animal la *force morale* qui règle, selon lui, la communauté humaine : « A cet instant de l'entretien (après que Châu eut dressé le tableau de l'exploitation coloniale au Vietnam, Trinh Van Thao) Maître Siêu continua son récit : je me sentis gagné par le malaise, la gorge serrée, le visage en feu, j'interrompai brutalement mon interlocuteur (Châu) : vraiment, le Vietnam serait-il sur le point de sombrer ? La race vietnamienne subirait-elle le sort des vers dans l'eau et des fourmis dans le feu ? Cent millions (sic) d'individus de la race jaune seraient-ils engloutis dans l'Océan blanc ? Une telle perspective me paraît invraisemblable ! (...) Puissance ou faiblesse, grandeur ou petitesse ne sont que simples attributs de la matière visible ; courage, lâcheté, sincérité, mensonge relèvent de l'Esprit invisible. Opposer l'esprit à la matière, c'est certes s'engager dans un combat difficile, mais dont le résultat final ne fait aucun doute. Tout dépend des

(51) Léang Qi Chao = Luong Khai Siêu en vietnamien.

(52) Réplique idéale-typique de l'idéologie confucéenne : l'histoire n'est que répétition. L'impérialisme occidental du XIX<sup>e</sup> siècle n'est autre que la forme moderne de l'Empire romain. Pas plus que P. Bội Châu, N. Ai Quốc ne voyait de différence qualitative (d'essence) entre le communalisme de l'Orient ancien et le communisme de Marx. Voir infra.

hommes, de leur courage ou de leur lâcheté, de leur sincérité ou de leur duplicité. Si tous les Vietnamiens n'ont qu'un seul amour de leur patrie, une seule foi dans leur roi... alors, ces diables blancs ne fouleront plus longtemps votre terre, et, en peu de temps, 50 millions (sic) de Vietnamiens les chasseront hors du pays ! Si les Vietnamiens conservent leur tête et leur cœur, le Vietnam ne sera pas perdu ! » (o.c., rédigé en 1905, reprod. en offset, France 1972).

Une telle constance thématique et idéologique dans le discours philosophique et politique de la fin du siècle — de Nguyễn Truong Tô, Nguyễn Lô Trach à Phan Chu Trinh et P. Bôi Châu — ne peut être le signe d'aveuglement ni celui d'inhibition « qui frappa l'élite mandarinale » (N. Thê Anh), elle constitue au contraire le fond historique et culturel qui conditionne la rencontre décisive entre le confucianisme vietnamien et le marxisme dans les années 1920, rencontre qui marque un tournant dans l'histoire contemporaine du Vietnam.

### à... Nguyễn Ai Quốc (Hô Chi Minh)

Passons rapidement sur l'histoire « singulière » de N. Ai Quốc, sur son origine sociale et intellectuelle tout entière plongée dans le bain culturel national confucéen (son père, Nguyễn Sinh Huy, Pho Bang des concours mandarinaux s'est retiré assez tôt de la carrière mandarinale à l'exemple des deux Phan). Des textes de lui parus dans la *Revue communiste* (mai 1921) permettent, mieux que l'hagiographie qui use et abuse des pseudo-confidences de l'homme d'État vieilli, de comprendre la logique interne de son « passage » du confucianisme au marxisme (53). Nul détour n'est nécessaire pour retrouver dans le « geste » de N. Ai Quốc les motivations *explicites* qui l'ont guidé dans l'adhésion à la théorie de Marx, et par là même, à l'Internationale communiste de Lénine :

1) La fixation géo-politique qui hante l'imaginaire collectif vietnamien et qui conduit l'auteur à situer la conjoncture vietnamienne, et indochinoise, dans le contexte de l'Asie du Sud-Est. Ainsi dans son *Appel à la Société des Nations*, N. Ai Quốc écrit, après avoir analysé les effets de la colonisation française au Vietnam :

« Tout autre est la situation de nos voisins qui ont échappé à la mainmise étrangère. Le Siam, par exemple, possède une armée de 400 000 hommes, un gouvernement stable, un réseau ferré qui s'étend tout le long de son territoire. Et pourtant les Siamois n'étaient pas plus avancés que les *Vietnamiens* il y a cinquante ans. »

Mise au point nécessaire pour rappeler le souci majeur des Vietnamiens d'être traités comme une puissance régionale et pour répliquer au discours apologétique de la mission civilisatrice : la colonisation n'est ni nécessaire, ni suffisante pour ouvrir une nation *déjà civilisée* aux bienfaits des sciences et techniques.

---

(53) Seuls, deux auteurs ont su échapper aux pièges de l'anecdote : Paul Mus et Nguyễn Khắc Viện (*Expériences vietnamiennes*).

2) La répulsion qu'inspire le Japon impérialiste et la fonction d'exorcisme que joue ce pays dans l'univers moral confucéen. Pour l'auteur, les crimes commis par le Japon à l'égard des Coréens ou des Chinois sont d'autant plus odieux qu'ils sont commis par une puissance asiatique : « De toutes les nations asiatiques, le Japon est atteint le plus gravement de cette maladie contagieuse qu'est l'impérialisme capitaliste. Depuis la guerre russo-japonaise, le mal se manifeste de plus en plus, inquiétant d'abord par l'annexion de la Corée, ensuite par la collaboration à la guerre du Droit. »

3) Le refus de voir dans l'impérialisme une simple forme d'exploitation économique éclaire cette définition que N. Ai Quôc donna du colonisé (une vision assez proche de F. Fanon), un refoulé social, un « paria » :

« Nous n'avons pas la liberté de penser, d'écrire, d'enseigner, de voyager et d'émigrer, de nous associer et de nous écrire. Une juridiction exceptionnelle est réservée aux autochtones. Ils ne peuvent exercer un contrôle effectif sur le budget de leur pays. La plupart de nos écoles ont été détruites, très peu ont été remplacées. Enfin, le préjugé de race nous écrase » (*Appel à la S.D.N.*).

4) Malgré cela, le refus de la « fatalité de l'histoire » transparait dans cette variante (anticipée) du « postulat de Romein » : « L'asiatique — bien que considéré par les occidentaux comme arriéré — comprend pourtant mieux la nécessité d'une réforme totale de la société présente (...). »

5) L'approche « asiocentrique » du communisme est encore plus évidente dans ce texte qui met à jour le concept de « dénivellement » (54) à propos des conditions d'acclimatation du communisme en Asie :

« Depuis près de 5 000 ans, l'Empereur Hoàng-Dê (2697 a.C.) avait déjà appliqué le système Tinh-Diên : il partagea la terre cultivable en traçant deux lignes verticales et deux horizontales. Cela fit neuf parties égales. Les cultivateurs reçurent chacun un des huit morceaux, celui du milieu fut cultivé communément par tous, et son produit destiné aux travaux d'utilité publique. Les tracés servirent de canaux d'irrigation (...) La dynastie de Hia (2.205 a.C.) inaugura le travail obligatoire (...). Le grand Confucius (551 a.C.) préconisa l'internationale et prêcha l'égalité de fortune. Il dit notamment : « La paix mondiale ne vient que d'une République universelle. On ne doit craindre d'avoir peu, mais de ne pas avoir également. L'égalité annule la pauvreté, etc. » Son disciple, Mencius, continua sa doctrine et traça un plan détaillé d'organisation de la production et de la consommation. La protection et le développement d'une saine enfance, l'éducation et l'obligation au travail des adultes, la condamnation sévère du parasitisme, le repos des vieillards, rien ne fut négligé dans sa thèse. La disparition de l'inégalité de réjouissance, le bien-être non pas seulement pour la majorité mais pour tous — voilà la politique économique du Sage. Répondant à une question du roi, il dit franchement : « L'intérêt du peuple avant tout, celui de la nation vient après, celui du roi n'est rien ! » En ce qui concerna la propriété privée, la loi annamite interdit la vente ou l'achat global des terres. De plus, un quart du terrain cultivable est obligatoirement réservé comme bien communal. Tous

---

(54) Qui désigne chez P. Mus le mécanisme de *médialisation* qui permet le transfert d'une culture à l'autre. Ainsi les Lettrés confucéens vietnamiens n'ont accès à la Philosophie des Lumières qu'à travers la transcription des Philosophes « modernistes » chinois tels que Yan Fu, Lin Shu, Léang Qui Chao, Kang Yéou Wei.

les trois ans, on partage ce terrain (...). Le jour où les centaines de millions d'Asiatiques martyrisés et opprimés se réveilleront pour se débarrasser de l'abjecte exploitation de quelques insatiables coloniaux, ils formeront une force colossale et pourront, en supprimant une des conditions d'existence du capitalisme, l'impérialisme, aider leurs frères d'Occident dans la tâche d'émancipation totale. »

N. Ai Quốc, fidèle à la vision confucéenne (et agraire) d'une évolution cyclique du Monde, ne voyait pas ou refusait de voir une différence *qualitative* entre le communisme agraire, que nous désignons aujourd'hui sous la notion de « mode de production » asiatique » (ou communalisme agraire oriental) et le communisme industriel de Marx. De même, il n'a jamais manifesté le moindre goût pour les rationalisations embarrassantes et... positivistes de la thèse du « maillon le plus faible ». Il s'est contenté de justifier l'emprunt culturel (l'adhésion au marxisme) à la manière *des Anciens* (Nguyễn Truong Tô, N. Lô Trach, les deux Phan), en recourant à une catégorie philosophique confucéenne : « *Thê gioi dai dông/tu hai giai Huynh dê* (L'unicité universelle et la fraternité humaine) ». Ni le retard accumulé dans le domaine industriel, scientifique par l'Asie, ni l'extériorité du cheminement idéologique propre à l'Occident ne peuvent bloquer l'avance de l'Orient sur la voie de la révolution communiste. Au contraire, le passé culturel, politique et économique de l'Asie s'y prête admirablement.

6) Parfois, le « retour à la source » prend nettement la configuration d'un Vietnam sublimé, fier de son passé prestigieux :

« Songez (...) à ce qu'était l'Annam avant la conquête française. C'était un pays indépendant qui savait se faire respecter de ses voisins, tout en méprisant la guerre et le service militaire (...). C'était une démocratie qui, sous l'apparence d'une monarchie absolue, jouissait de l'autonomie des communes, de la liberté et de la gratuité, à tous les degrés, de l'enseignement (...). C'était une nation constituée sur l'unité de langue, de religion, de race, de mœurs (sic). Enfin (...) une haute civilisation morale » (*Appel à la S.D.N. — 1926*).

7) Un autre thème renforce enfin l'option « asiocentrique » du communisme de N. Ai Quốc : L'idée que l'Occident se *disqualifie* par ses excès dominateurs dans les pays conquis en tant que puissance morale et ne peut pas, du fait impérialiste, s'ériger en maître de pensée pour le reste de l'Humanité. Ce n'est pas un hasard si la notion de « civilisation » est mise entre parenthèse, *exprès*, par son auteur, si la « justice » est plus d'une fois représentée comme une Dame passablement corrompue et complice des crimes perpétrés contre les peuples... dans les écrits de jeunesse de Hồ Chí Minh (v. Phan Cu Dê et Hà Minh Duc, « *Les écrivains vietnamiens* », Hanoi, 1979) qui pense et écrit comme les Anciens : la dégradation des valeurs morales et intellectuelles de l'Occident à l'épreuve de la colonisation lui interdit toute prétention à se constituer en « modèle » (55).

8) A partir de là, il est permis de concevoir le communisme de N. Ai Quốc de manière plus précise et plus rigoureuse que ne l'ont fait les historiens français et vietnamiens : comme la conjonction entre un procès interne du mouvement de résistance nationale - confucéenne amorcée au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle et l'extension à l'Asie du champ d'activité du Komintern. En ce

---

(55) Le même argument vaut pour le Japon.



sens, le communisme asiatique de N. Ai Quôc se présente comme la réplique de la part de l'intelligentsia asiatique à un double défi « positiviste » venant de l'Occident : celui, idéologique, de la II<sup>e</sup> Internationale et celui, pseudo-libéral mais certainement bourgeois, qui lance l'Europe à la conquête du monde entier.

Ce qui semble acquis, c'est cette double filiation qui caractérise le profil philosophique de N. Ai Quôc : le nationalisme des Lettrés confucéens (surtout les « modernistes ») et le marxisme de Lénine. Paul Mus (*Hô Chi Minh, Le Vietnam et l'Asie*) était le seul écrivain à avoir pensé théoriquement cette double filiation à travers deux types de problématique : l'une, le rapport organisationnel, stratégique avec l'Internationale communiste (qui n'est autre que la transposition moderne de l'ancienne alliance avec la Chine) ; l'autre, celui de Hô avec les masses populaires vietnamiennes :

« Dans ce réseau de recouplements combinant des "ensembles" sur des plans culturels aussi différents en apparence que la société mélanésienne, Confucius et l'aventure soviétique, on voit comment un Asien, s'alignant sur Marx, peut devenir dans son propre soi indéracinablement communiste à sa manière puisqu'il trouve à exprimer et à vivre la doctrine sous des analogies traditionnelles » (*Sociologie d'une Guerre*, p. 262) (s.p.n. T.V.T.) (56).

\*  
\* \*

Au Vietnam comme en Chine, le cercle réformiste confucéen se referme sur lui-même. L'asiocentrisme dans le marxisme vietnamien constitue le point-limite de l'ouverture confucéenne et sa fermeture sur elle-même c'est-à-dire dans la matrice mise au point par Léang Qi Chao : étatismisme, communautarisme, idéologie paysanne et obliquité du rapport intellectuel/Parti (*État*). Tel est l'héritage que reçoit la génération de 1925-26 au moment où elle entre à son tour dans l'arène de l'histoire.

#### d. Le Bilan

Avant de clore ce chapitre, il ne semble pas inutile de faire le bilan de l'action modernisatrice des Lettrés au cours de cette phase finale de leur mission historique. Limitons-nous aux deux domaines privilégiés : celui de la réforme du système d'enseignement d'une part, celui de la modernisation de

---

(56) Constatons la remarquable continuité philosophique de Hô du moins dans son écriture politique en nous reportant aux trois textes fondamentaux qui ont scandé sa vie (et sa mort) de révolutionnaire :

— *L'Article de la Revue communiste* (1921).

— *L'appel à la Résistance nationale* (1945).

— *Le testament de 1969*.

Elle montre avec constance que l'adhésion de Nguyễn Ai Quốc au communisme n'est ni feinte, ni superficielle. Il en est probablement de même de son « machiavélisme » de partisan formé à l'école léniniste. Seulement le communisme agraire et la pratique politique restent profondément marqués, chez Hô Chi Minh, par une Weltanschauung d'essence confucéenne, héritage culturel légué par les Lettrés confucéens et qu'il n'avait jamais renié, contrairement à ceux qui, aujourd'hui, se réclament de lui. Voir, en annexe, le texte *Binh Ngô Dai Cao* de Nguyễn Trai (xv<sup>e</sup> siècle) et *l'Appel de 1941* de Hô Chi Minh.

l'appareil économique d'autre part — processus double qui devrait déboucher sur la recherche d'un compromis acceptable avec le pays protecteur.

C'est dans le domaine universitaire que l'action réformatrice rompt davantage avec « *l'habitus lettré* », le défi semblait plus insolent non seulement à l'égard de la Cour mais aussi du pouvoir colonial.

Car malgré la résistance longue, opiniâtre, d'une poignée de Lettrés patriotes (la génération de 1862), l'administration coloniale, conseillée par des hommes de culture (Luro, De Pouvoirville, P. Pasquier, A. Sarraut, etc.), savait tout ce qu'elle pouvait tirer de la conservation d'un appareil culturel aussi efficace que le mandarinat dans le maintien du *statu quo vietnamien*.

Malgré, à cause de, l'hostilité grandissante d'une minorité réformatrice vis-à-vis du système des concours, l'enseignement traditionnel est préservé comme un héritage culturel digne de respect.

Au-delà de l'opportunité politique, il faut reconnaître un certain accent de sincérité dans les propos du (futur) gouverneur général P. Pasquier à l'égard de l'appareil éducatif confucéen :

« Ce serait une erreur profonde de vouloir supprimer l'étude ancestrale de la morale de Confucius faite d'après le moyen des caractères. Cette nécessité de maintenir l'étude des caractères a été reconnue par les esprits les plus éminents. Le supprimer serait détruire la base morale de l'existence des indigènes. Les principes qu'ils ont et qui font chez eux la famille forte, les parents respectés, l'autorité publique obéie sont puisés dans les livres de l'enseignement indigène. En apprenant à lire les premiers caractères, ils apprennent les règles fondamentales de la morale (...) (P. Pasquier, *L'Annam d'autrefois*, Paris, 1907, pp. 168-169) (57). »

Nul ne pénétrait mieux la force des *Rites* et du *langage* que ce « scribe » venu de l'Occident et qui a trouvé dans le Lettré vietnamien son parfait « autre ». Citant le gouverneur général Beau, l'auteur fait sienne cette mise en garde :

« Les fonctionnaires français doivent être une élite. Ils doivent posséder une culture aussi développée que possible. Il faut que ce pays, qui a toujours été dirigé par la classe lettrée, reconnaisse chez ceux qui le gouvernent aujourd'hui une instruction et une éducation supérieures. C'est à ce prix que le protecteur peut obtenir du protégé le respect que celui-ci lui doit. Le respect n'est plus alors l'acte de contrainte imposé au plus faible au nom d'une prétendue supériorité de race, mais l'hommage spontané de la déférence, qu'une tradition toujours vivante dans les pays d'extrême-Orient impose comme un devoir social à l'élève envers le maître qui l'a instruit. » (*op. cit.*, p. 181).

Ainsi, comme l'a justement annoncé P. Pasquier, l'affirmation du vietnamien romanisé (*Quốc ngữ*) a sonné le glas du *Han* (caractères sino-vietnamiens) et du *Nôm* (caractères démotiques formés à partir des idéogrammes Han pour transcrire les mots vietnamiens) mais aussi des intellectuels classiques de l'État monarchique des Nguyễn.

Bref, tout se passe comme si les protagonistes de ce drame partageaient la même conviction selon laquelle ce sera la bataille culturelle qui décidera

---

(57) Le lecteur d'aujourd'hui ne peut qu'être frappé par cette étonnante unanimité dans l'admiration sans réserve de la part des observateurs étrangers vis-à-vis d'un système condamné avec non moins de rigueur systématique par la plupart des Lettrés réformateurs ! (v. G. Pelletier et L. Roubaud, *Images et réalités coloniales*, Paris, 1931, p. 279).

et désignera en dernière instance le vainqueur, le rapport de force défavorable actuel pour le Vietnam ne constituant qu'une digue provisoire...

Il est significatif de noter que dans un récent ouvrage consacré à la bourgeoisie vietnamienne par un historien marxiste (Nguyễn công Bình, *Tim Hiêu giai cấp tu-san vietnam thời pháp thuộc, Hanoi*, La Bourgeoisie vietnamienne sous la domination coloniale 1959), l'auteur a bien souligné la marque des Lettrés réformateurs dans l'histoire de la bourgeoisie vietnamienne dont la genèse porte toutes les caractéristiques de leur stratégie économique. L'investissement et la forme d'exploitation semi-capitaliste au cours de cette phase — entreprise intermédiaire entre l'artisanat et la manufacture, multiplication des associations et chambres de métiers, création de journaux destinés à la diffusion et à l'encouragement industriel, etc. — servent surtout de « moteur » à la lutte patriotique sans s'identifier pour autant aux sociétés philanthropiques (58). Cependant que la seconde phase (59) sera davantage marquée par l'émergence d'une bourgeoisie foncière, essentiellement sudiste, exprimant pour son compte et en son nom propre (à travers une presse professionnelle comme les revues *Thuc nghiệp dân bao* (Revue populaire des métiers) et *Khai Hoa* (Civiliser) au Nord, *Luctinh Tân Van* (Nouvelles Lettres du Sud) et le *Parti Lập Hiến* (Parti Constitutionnel) soit en termes de coopération soit en termes de « rupture » avec le colonialisme mais ne conservant rien des motivations patriotiques, nationalistes et modernisatrices premières.

Face à un tel déplacement de l'enjeu et des champs de lutte, les autorités coloniales opposaient une politique non moins habile, combinant à la fois la répression la plus féroce (des centaines de Lettrés ont été jugés, déportés ou exécutés lors des mouvements de protestation contre l'impôt de 1907) et la séduction la plus subtile. En même temps que la « Terreur blanche » qui s'abat indistinctement sur les paysans « rebelles » et sur les Lettrés qui se font leur porte-parole, les autorités coloniales encouragent, grâce au succès du *Quốc ngu*, la parution d'une presse visant à organiser une sorte de forum permanent en faveur de la coopération culturelle entre les peuples français et vietnamien (*Đông Duong Tạpchi* et *Nam Phong*).

Relayant les efforts d'acculturation entrepris par le système scolaire et éducatif colonial pour neutraliser le caractère dissident du mouvement de *Dong Du* (Voyages d'études au Japon et en Chine), ces *Revue*s devaient former — et formeront — grâce à une pléiade de collaborateurs de talent, un nouveau type d'*intellectuel intégré au système colonial*. L'entreprise, si elle avait été poussée jusqu'à son terme ultime, aurait pu produire une classe intellectuelle intermédiaire susceptible d'assumer la transition future du pays vers l'indépendance à l'image de l'Inde du Commonwealth. Des Lettrés réformateurs eux-mêmes se résignèrent à un tel compromis (*Phan Chu Trinh* et *Phan Bội Châu*) et un certain consensus semblait se dessiner autour de ce grand projet d'osmose culturelle qui réconcilierait du même coup l'intellectuel vietnamien avec sa société.

Mais la cruelle déception des lendemains du Congrès de Versailles qui sacrifièrent le rêve libérateur des peuples opprimés à l'autel des Empires alliés (britannique, français, japonais), l'extension du colonialisme sur les continents

(58) Voir Nguyễn Van Xuân, *Phong-trao Duy-Tân* (Le mouvement de modernisation), Saigon, 1970.

(59) A partir des années 1920, voir Collectif, *Xa hôi Vietnam trong thời Pháp Nhật*, II, Hanoi, 1957, 107 sq. (La société vietnamienne sous la domination franco-japonaise).

africain et asiatique, la rupture bolchevique (1917), le durcissement de la révolution chinoise (après le *Ngu Tu'* 1919) (60) condamnèrent à plus ou moins court terme la « coopération franco-annamite » tant souhaitée et précipitèrent la retraite des Lettrés modernistes en laissant la place à une nouvelle génération d'intellectuels, celle de 1925. C'est, d'un côté comme de l'autre (France et Vietnam), la défaite de l'intelligentsia de la transition et du compromis historique.

### *Phan Chu Trinh et Pham Quynh*

La reconstitution de trajectoires parallèles et opposées (61) — celle du lettré réformateur *Phan Chu Trinh* et celle de l'intellectuel francophile *Pham Quynh* — rend compte, mieux que tout commentaire, des attentes et désirs contradictoires du « compromis historique en question ».

*Phan Chu Trinh* est originaire d'une famille de lettrés-mandarins du Centre (Quang Nam). Son père participa au mouvement *Cần Vương* lorsqu'il fut, à la suite d'un malheureux malentendu, semble-t-il, exécuté sur l'ordre de ses propres chefs. Cette tragédie n'était sans doute pas étrangère à l'aversion du jeune Chu Trinh pour cette caste de mandarins-lettrés dont il était pourtant un brillant représentant (puisque reçu lui-même vice-Docteur aux concours de 1901). Après un bref passage à la Cour de Hué où il brilla « par l'absence » comme l'a noté son Ministre, M. Lê Trinh (Minh Viên Huynh Thuc Khang, *Phan Tây Hồ Tiên sinh lịch sử* — Vie de P.C.T., Hué, 1959), P.C. Trinh se convertit à la cause républicaine, rompant avec la Cour et s'engageant résolument, à côté de son camarade de promotion Phan Bội Châu, dans la lutte patriotique des années 1905-1910 : *Đông Kinh nghĩa thực, Khang thúé, Đông Du*...

Envoyé en exil au bagne de Poulo Condor à la suite des événements du Centre (1907-1908), Chu Trinh fut libéré au bout de trois ans. Il quitta le Vietnam peu après à destination de la France (1911). Considéré comme le symbole de la Résistance lettrée, il représenta, aux yeux des jeunes des années vingt, *l'autre alternative* au « nationalisme historique » de Phan Bội Châu : le nationalisme républicain, démocratique et rationaliste nourri des valeurs dérivées de la Révolution française. A ce titre, il peut être considéré autant comme le père spirituel de Hồ Chí Minh, le léniniste, que comme celui de Nguyễn An Ninh, le radical-nationaliste.

Quant à Pham Quynh, son cadet de dix ans, il fut une grande figure de la collaboration franco-vietnamienne. Diplômé de l'École des interprètes en 1908, Quynh était pourtant le « *type même de l'autodidacte vietnamien* » (62) qui sait se forger un solide bagage de culture chinoise, française et vietnamienne. Ce qui le prédisposa sans doute, un peu à la manière de Pétrus Trương Vĩnh Ký (supra), à incarner l'intellectuel cosmopolite, ouvert, souple, plus enclin au « compromis historique » qu'à l'intransigeance nation-

(60) Mouvement de protestation urbain contre les accords de Versailles en faveur de l'expansionnisme japonais en Chine. Litt : 4 mai (1919), date du déclenchement du mouvement étudiant qui, telle une étincelle, enflamme toute la plaine chinoise.

(61) Durand et Nguyễn Trần Huân, *op. cit.*

(62) Dans lequel se reconnaissent volontiers des grands érudits contemporains comme Dao duy Anh, Lê ngọc Tru, Toan Anh, Trương Tuu, Vương Hồng Sên...

liste. Ce qui fit sa grandeur en tant qu'homme de lettres et sa faiblesse en tant qu'homme d'État.

Profitant d'une conjoncture favorable ouverte par la victoire alliée et le repli corrélatif des Allemands sur la scène asiatique, les autorités coloniales procédèrent à une véritable offensive culturelle visant à liquider l'influence des Lettrés modernistes.

Leur action en direction de l'intelligentsia vietnamienne tend à réaliser l'ambition formulée précédemment par P. Pasquier : pour conquérir un peuple, il faut séduire son élite intellectuelle, à commencer par sa fraction la plus « réceptive », celle formée par les appareils éducatifs coloniaux. Dans son ouvrage passionnant et passionné consacré à la revue *Nam Phong* (1917-1932), l'âme et l'instrument de cette politique, le professeur Nguyễn van Trung a brillamment esquissé une sociologie de la collaboration intellectuelle, une sorte d'envers idéologique du Lettré patriote incarné précédemment par Phan Chu Trinh. (*Chu dich Nam-Phong*, Saigon, 1975) (63).

Dès son lancement, la Revue recrutait la plupart de ses collaborateurs parmi les fonctionnaires venant du personnel auxiliaire de l'administration coloniale, issus du Collège des interprètes. Sous la direction d'un grand écrivain et d'un « pionnier » de la littérature vietnamienne moderne (Pham Quynh), la revue défendait avec une « rare efficacité » une culture « technique », « matérialiste » et « apolitique » — c'est-à-dire l'antithèse de l'École moderniste représentée par l'Institut *Dông-Kinh nghĩa thực*. Pourtant, l'entreprise politique — l'héritage culturel divise encore très profondément et passionnellement les commentateurs contemporains (64) — nous semblait limitée car Nam Phong était destiné avant tout à l'intelligentsia ancienne, son rôle s'achevant dès 1926 avec l'irruption sur la scène politique et culturelle de la nouvelle génération produite par l'appareil scolaire et universitaire colonial. A partir de cet instant, Nam Phong n'est plus qu'un objet de dérision de la part des revues qui lui succèdent (*Phong Hoa, Ngay Nay...*).

Même placé sous cet aspect, le modernisme francophile est voué à l'impasse. Elle sera tragique avec la double mort de Pham Quynh et Bui Quang Chiêu en 1945.

---

(63) Litt. (Les) *Objectifs de Nam-Phong*.

(64) L'impact de Nam-Phong et la personnalité complexe de Pham Quynh continuent à peser sur — à hypothéquer — les perspectives théoriques de l'histoire contemporaine du Vietnam.

Ils sont à l'origine d'un *artefact* dont usent et abusent les auteurs, et non des moindres. Ainsi dans l'ouvrage consacré à l'histoire du communisme vietnamien (*Vietnamese Communism, 1925-1945*, op. cit.), Huynh Kim Khanh reprend la thèse des deux camps (Patriots versus Collaborators) à propos de la période en question. S'il apparaît bien que durant ce demi-siècle (1930-1975) subsiste un affrontement quasi-permanent entre deux camps en présence (« Patriotes » d'une part, « Collaborateurs » de l'autre), il n'en est pas de même de l'histoire concrète des idées et des hommes qui sont pris, eux, dans l'engrenage autrement plus complexe que cette dualité abstraite et illusoire.

La reproduction de l'idéologie de la rupture épistémologique sous cette forme de « lutte entre deux camps » — qui n'est pas sans rappeler la thèse maoïste de lutte entre deux « lignes » — méconnaît et occulte le rôle agissant des conjonctures historiques et ignore les retournements spectaculaires comme le montre le *Mécanisme de bi-polarisation de la vie politique au Vietnam* en 1945 (infra). Sa reprise pure et simple conduit à un fixisme soit intellectualiste soit moralisateur si elle ne sacrifie pas les faits au manichéisme de l'historien ! On y retrouve les mêmes caractéristiques dans *Truong hop Pham Quynh* (Le cas P.Q.), Saigon, 1974 de Nguyễn van Trung.

## Pham Quynh et le confucianisme conservateur

En deçà du jugement de l'Histoire, il reste qu'il semble possible et souhaitable de porter sur l'œuvre culturelle de *Nam Phong* et de son Directeur un jugement plus serein.

Il est vrai qu'au lendemain de la grande Réforme de l'enseignement qui va parachever l'œuvre scolaire amorcée par son prédécesseur P. Beau avec la publication, enfin, d'un *Règlement général de l'Instruction publique*, le gouverneur général A. Sarraut semble préparer l'opinion vietnamienne à un changement profond dans la politique coloniale de la France sortie victorieuse de la Grande Guerre. Conçue sous les effets de la Guerre, la nouvelle politique culturelle qui est à l'origine de cette réforme se définit surtout en fonction des répercussions (redoutées) de la Révolution bolchevique en Asie (V. l'article d'un certain J. Sinensis à ce sujet in *Nam Phong*, n° 125 de 1928). Elle tente de neutraliser les retombées de la stratégie léniniste en direction des peuples d'Orient en ménageant un espace de compromis possible entre la France et ses peuples « protégés » d'Asie, en commençant par ouvrir et élargir la sphère de l'État à l'élite indigène.

Les écrits de Pham Quynh s'inscrivent d'emblée dans ce champ symbolique et social et s'y investissent avec la patience d'une conviction et l'habileté d'un grand stratège, le conduisant de la place de rédacteur en chef d'une revue culturelle au poste de Premier ministre chargé de l'Éducation nationale de S.M. Bao Dai. Se présentant tantôt comme *partie prenante* jusqu'à revendiquer les enjeux les plus politiques des autorités coloniales (N.P. n° 12, 1918) tantôt comme *opposant notoire*, P. Quynh manie le double langage et le double jeu tout en ménageant à la fois l'Autorité coloniale et le positionnement culturalo-politique de *Nam Phong* dans cette grande question du moment.

La ligne d'action de *Nam Phong* combine avec maîtrise l'opportunisme politique (reprise et diffusion des discours de « penseurs » de la colonisation tels que A. Sarraut et A. Varenne accompagnés de commentaires chaleureux) et le conservatisme culturel qui caractérise l'approche de la revue dans ce domaine (65).

Se légitimant de l'humanisme lyrique d'un Sarraut ou du libéralisme de circonstance d'un Varenne contre l'esprit borné et réactionnaire des partisans du « pacte colonial », P. Quynh trouve dans le libéralisme authentique ou supposé des uns et des autres autant de brèches pour plaider en faveur d'une association culturelle entre les peuples susceptible de déboucher, à long terme, sur une véritable association politique.

Preuve suprême d'habileté, P. Quynh puise son nationalisme et son conservatisme culturel non dans les auteurs et idéologues de gauche (européens ou chinois) — comme l'a fait avant lui Phan Chu Trinh — mais dans la droite française. Ses auteurs de référence s'appellent Pierre Loti (dont la nécrologie signée de L. Barthou parut dans N.P. du n° 84, 1924), P. Bourget (l'auteur du *Disciple*), P. Déroulède, M. Barrès, Léon Daudet dont l'article

(65) A. Sarraut, *La mission civilisatrice de la France*, N.P., n° 99, 1925.

A. Varenne, *La politique de collaboration Franco-Annamite*, N.P., 105, 1926.

R. Grousset, *La Nation Annamite*, N.P., 84, 1924.

P. Quynh, *Một nền Minh Tri*, N.P., n° 7, 1918 (le système Meiji).

« *L'humanisme et les lettres contemporaines* » parut dans N.P. du n° 125 (1928) et Bergson (« *L'enseignement français* » in N.P., n° 85, 1924).

S'appuyant sur l'érudition d'un Sylvain Lévi, professeur au Collège de France et spécialiste de l'Hindi (N.P., n° 68, 923) et la sensibilité de R. Tagore (N.P., n°s 85, 86, 87 et 88 de 1924), l'auteur défend âprement le principe d'un enseignement national reposant sur le vietnamien — et le sino-vietnamien — comme langue véhiculaire jusqu'à la fin de l'école secondaire (N.P., n° 118, 1927). Toutefois, cette défense de la langue vietnamienne ne se présente pas comme une fin en soi mais plutôt comme l'instrument grâce auquel l'auteur voulait réaliser le rêve néo-confucéen d'une synthèse entre le savoir-faire occidental et le savoir être oriental (N.P., n° 102, 1926). A son avis, l'immense frustration ressentie par l'élite indigène s'explique à la fois par le caractère essentiellement utilitaire, instrumental de l'enseignement franco-vietnamien et aussi, surtout, par son vide moral. La réussite du modèle japonais doit être appréciée à l'éclairage des événements récents en Indochine (1925-1926).

« *Moral et patriotique*, voilà ce que doit être et ce qu'est en effet l'enseignement primaire au Japon. Si l'on a pu dire que c'est l'instituteur allemand qui a gagné la guerre de 1870, on peut dire avec plus juste raison encore que c'est l'instituteur japonais qui a remporté les victoires de 1894 sur la Chine et de 1904 sur la Russie » (art. cit., 5). Ce même principe, cette même éthique conduit l'auteur à juger avec sévérité les institutions successives qui sont chargées de former le mandarinat du Centre et du Nord depuis la suppression des concours triennaux (N.P., 103, 1926).

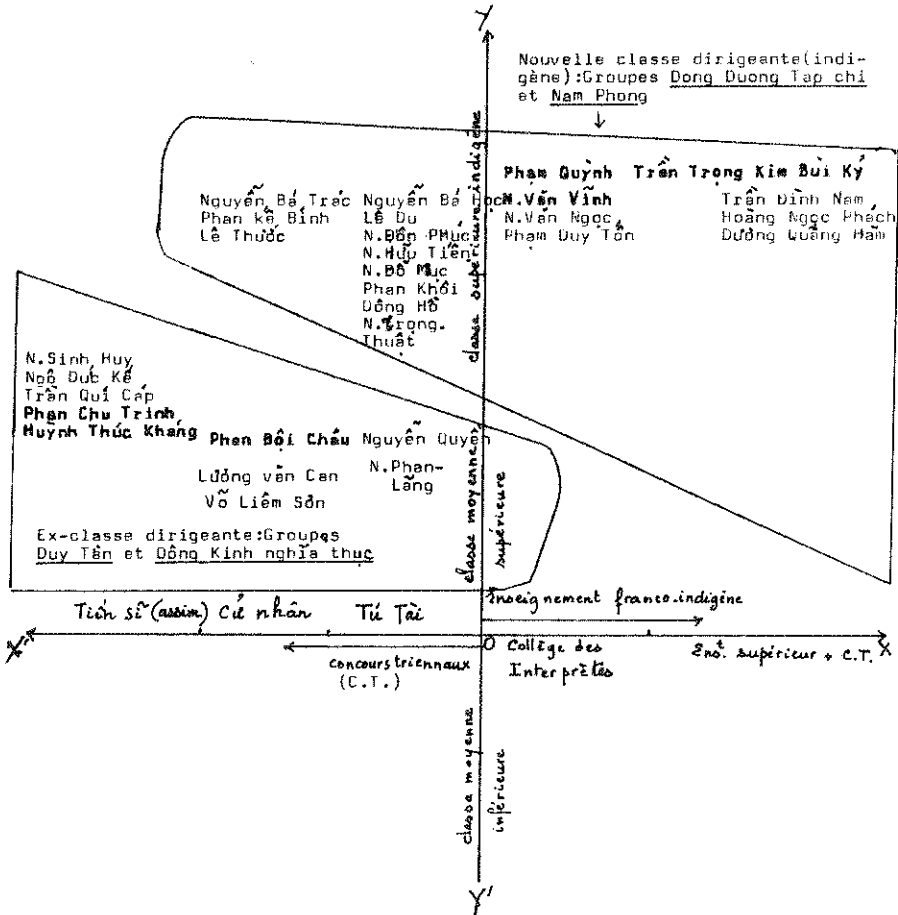
Enfin, la critique des appareils éducatifs mis en place par la France en Indochine permet à son auteur d'élargir le champ de la contestation, du domaine culturel à la société civile dans son ensemble.

Partant d'un thème qui lui tient à cœur, celui de l'enseignement des Humanités sino-vietnamiennes et de leur place dans la formation de l'âme vietnamienne (*quốc túy*), P. Quynh défend pied à pied, chaque fois que l'occasion se présente (en 1918 au lendemain de la publication du « *Règlement général de l'Instruction publique* », en 1923 lors de la Conférence de Sylvain Lévi, en 1926 après l'orage des grèves scolaires à Saigon, Hué et Hanoi) cette volonté de conserver le *noyau* humaniste et moral (éthique) de la culture confucéenne (N.P., n° 97, 1925 et N.P., n° 71, 1923). Cette intransigeance culturaliste — qui n'est en aucun cas exclusive d'une dose « raisonnable » d'opportunisme politique dénoncé par nombre de commentateurs — donne au nationalisme affiché de son auteur une coloration à la fois confucéenne et conservatrice (V. du même, « *La Nation annamite* » in N.P., n° 107, 1926 ; « *Les aspirations des Annamites* » in N.P., n° 103, 1926 ; « *La culture française et la Renaissance annamite* » in N.P., n° 147, 1930).

En partant du volontarisme idéaliste d'E. Renan, P. Quynh affirme, en citant l'historien R. Grousset (*Le Réveil de l'Asie*), la réalité de la « nation vietnamienne » (« une des nations les plus homogènes de l'Asie »), de sa « personnalité » propre. Celle-ci est caractérisée par deux traits spécifiques : l'esprit de résistance et celui de conquête, tous les deux attestant la vitalité historique d'une Nation dans le processus de sa formation même. Les épreuves récentes à la suite de la perte de sa souveraineté loin de la détruire ne font qu'aiguiser son sens national et son patriotisme.

Mieux que le texte de Trần Đình Nam, collaborateur de Gauche de *Nam Phong* et disciple du Lettré Phan Bội Châu (N.P., n° 88, 1924), P. Quynh

CHAMP SOCIAL ET CHAMP LITTÉRAIRE DE LA GÉNÉRATION DE 1907



Légendes : Y'OY : échelle sociale « simplifiée »  
 OX' : échelle scolaire traditionnelle  
 OX : échelle scolaire moderne

s'insurge contre ce qu'il appelle la mentalité coloniale forgée par un long séjour dans les colonies et qui représente celles-ci comme une « humanité inférieure réduite au rôle de matériel humain au service de la race blanche » (N.P., n° 103, 1926). Dans sa réplique à un pamphlet raciste des colons de la section d'Haïphong de la Ligue des droits de l'homme, il n'a pas craint de prendre la défense de Phan Chu Trinh, le Lettré moderniste, en rappelant que c'est à l'action de la Ligue de France que « cet homme droit et sincère dont on doit au moins respecter la souffrance » a eu la vie sauve en 1906 !

Par ailleurs, il n'hésita pas à dénoncer dans la « mentalité du négrier (sic !) » la cause du blocage indochinois, l'origine d'une « politique indigène à bâtons rompus (...) tiraillée entre les tendances généreuses de l'idéalisme français et les préjugés mesquins d'un colonialisme périmé » (art. cit., p. 16).



Enfin, dans son article de 1930, « *La culture française et la Renaissance annamite* » (N.P., n° 147), l'auteur revendique clairement — les circonstances l'y obligent sans doute ! — l'esprit confucéen incarné par les Lettrés modernistes pour stigmatiser les méfaits d'une occidentalisation hâtive qui serait à l'origine d'une transition intellectuelle manquée. Le positionnement personnel du partisan du conservatisme culturel et celui d'une Revue qui se donne comme mission de diffuser une culture nationale, expression d'un nationalisme modéré — par opposition à tous les extrémismes — se rejoignent dans ce double constat de l'impasse indochinoise :

« L'instruction française lui est dispensée largement, mais elle (la jeunesse vietnamienne) la reçoit pour ainsi dire passivement, n'ayant pas encore assez de discernement et de maturité pour l'apprécier à sa valeur et pour en profiter pleinement (...) De sorte que les lettrés sino-annamites d'il y a vingt ou trente ans qui étaient parfaitement capables d'apprécier la culture française, ne pouvaient le faire directement, en connaissance de cause, par suite de leur ignorance de la langue française ; et les francisants de l'école nouvelle qui possèdent une connaissance suffisante de cette langue, par leur jeunesse intellectuelle même, leur inexpérience des choses de l'esprit, leur formation quelque peu hâtive et unilatérale, ne sont pas en mesure de tirer de cette culture sa quintessence (...) » (p. 10).

En Pham Quynh, on retrouve toutes les caractéristiques idéal-typiques du lettré confucéen classique :

- 1) Le culte des Humanités et des valeurs qui en découlent : l'ordre, l'harmonie, le beau et qui transcendent les frontières et les temps.
- 2) Le culte du passé au nom duquel on accepte ou surtout récite les valeurs extérieures, particulièrement le matérialisme et l'utilitarisme.
- 3) La revendication du statut de l'intellectuel confucéen, de sa responsabilité morale et politique face à la « populace ».
- 4) Une orientation sociale à la fois conservatrice et réformatrice — cette dernière apparaissant comme une concession dictée par le positionnement de Pham Quynh face au nationalisme moderniste et aux courants révolutionnaires pro-occidentaux qu'ils prennent la configuration du marxisme ou celle du radicalisme.

## ANNEXE

### LES RACINES CONFUCÉENNES DU COMMUNISME DE HO CHI MINH

#### 1. DÉCLARATION SOLENNELLE APRÈS LA PACIFICATION DES NGÔ (1428) (*Binh Ngô Dai Cao*)

##### Notes préliminaires

Il s'agit de traductions assez libres de documents originellement rédigés en caractères chinois. Nous nous appuyons généralement sur les textes transcrits en vietnamien romanisé (quốc ngữ) tout en les confrontant avec les documents originaux.

\*  
\* \*

1. « L'essence des relations humaines réside dans la Paix civile tandis que celle-ci dépend de la capacité (de l'État) de neutraliser la Force brutale.

Notre Dai Viêt avait accédé depuis bien longtemps au rang d'une Nation civilisée ; depuis les Triêu, Dinh, Ly, Trân, nos Rois se sont succédé au trône pour consolider la Nation vietnamienne, pour garder intactes ses frontières tout comme au Nord, les dynasties de Han, Tang, Tsong et Yuan se sont assurées la pérennité de l'Empire chinois (1).

En dépit de leur différence, il reste que de part et d'autre, les hommes illustres ne manquaient pas pour le rappeler. Pour l'avoir sous-estimé, le Roi Tsong Luu Cung a mordu la poussière et le Général Triêu Tiêt a perdu la vie. Pour l'avoir ignoré, le Général mongol Toa Dô se fit capturer à la porte de Ham Tu et son adjoint Ô Ma trouva la mort sur le Fleuve de Bach Dang. Le passé est là pour en porter témoignage.

Récemment, profitant de l'impopularité des Hô et du mécontentement du peuple, les Ming se sont emparés du pays pour y semer le malheur avec la complicité des traîtres qui n'ont pas hésité à vendre leur propre pays à l'étranger pour satisfaire à leur vile ambition. »

*Commentaire* : cette introduction est indiscutablement un modèle du genre. Elle représente le socle idéologique sur lequel repose le procès d'instruction contre l'envahisseur, la « Loi » du peuple vietnamien telle qu'elle est définie par le Général Ly Thuong Kiêt (XI<sup>e</sup> siècle).

Le pays du Sud est gouverné par le Roi du Sud,  
Telle est la Volonté du Ciel clairement exprimée,  
Celui qui ose la défier en violant les frontières  
Va au devant de la défaite cuisante. »

2. « Par les mille et une ruses, ils cherchèrent à tromper tout le monde, à provoquer dévastations et haines pendant vingt années d'occupation, écrasant les gens hon-

---

(1) Ce texte enfin montre bien que, dès cette époque, la dynastie de Triêu (nom d'un général et gouverneur chinois entré en dissidence) est considérée, à tort ou à raison, comme une dynastie vietnamienne et non étrangère. Voir *Dai Viêt su ky toan thu* (éd. 1983, Hanoi, préf. de Phan Huy Lê).

nêtes sous le poids de l'impôt, recourant sans vergogne à l'exploitation et à l'extorsion. Rien ne subsiste après leur passage : montagne, fond de mer, minéral... rien ne fut épargné. Personne n'était à l'abri de leurs méfaits aussi longtemps que dura leur festin macabre. Partout, gens de village comme habitants des villes sont courbés sous le poids des charges et corvées de toute espèce. Toute la mer de Đông Hai n'arrivait pas à laver leur souillure, tous les arbres de la montagne Nam Son ne pouvaient égaler les crimes par eux perpétrés. A leur évocation, les humains bouillonnent encore de colère tandis que le Ciel et la Terre n'accorderont jamais le pardon. »

*Commentaire* : Ce passage, tiré du texte présenté par Vu Thê Ngoc (*Tu Hoc chu Han U.S.A.*, 1987), constitue le moment « moral » du procès en question. Il évoque les principes fondamentaux de la morale confucéenne — Humanité, Justice... — pour *disqualifier* politiquement l'adversaire. Elle complète en quelque sorte la Raison d'État évoquée plus haut.

3. « Nous (Lê Loi par la plume du grand Lettré Nguyễn Trai qui est l'auteur de cette proclamation) prenions alors la décision de Nous soulever dans la Montagne de Lam Son en choisissant nos bases d'action en des endroits les plus reculés. Pendant plus d'une décennie de combats, combien de souffrances avons-nous endurées ! Dans les premiers temps de la Résistance, lorsque l'ennemi était encore en force, il arrivait que nos réserves soient épuisées depuis des semaines et que nos troupes soient décimées jusqu'au dernier combattant. Comme il arrivait aussi qu'avec quelques groupes réduits à l'état de nomades, nous nous battions avec des cannes à pêche, et, unis comme père et fils, buvions ensemble à nos victoires !

C'est ainsi que nous combattions la cruauté par la Justice, que nous neutralisions la violence et la brutalité par l'Humanité. Dès lors, l'ennemi perdait toute combativité et se résigna à mourir les bras croisés avant même que nous passions à l'action guerrière. C'est pourquoi nous épargnions la vie des Généraux ennemis capturés tant par humanitarisme que par grandeur d'âme. Au Chef d'État-major Phùng Chính comme au Général Ma Ky, nous avons donné 500 bateaux pour qu'ils puissent regagner leur pays, encore transis de peur ! Au Commandant en Chef Vương Thông et au Général Ma Anh nous avons accordé des milliers de chevaux pour faciliter leur repli. A ces gens qui préférèrent la vie à la mort au combat et qui nous sollicitèrent l'armistice, nous leur donnions satisfaction car pour Nous, rien ne vaut la vie de tous nos soldats et la paix de tout notre Peuple.

Déclarons :

Que toutes nos troupes ont mérité de leur patrie et que reconnaissance leur soit désormais rendue pour avoir accompli une œuvre indépassable. Que Quatre Mers soient pacifiées et soient diffusées ces paroles » (la 2<sup>e</sup> partie de ce texte est tirée de la version de Trần Trọng Kim in *Vietnam su luoc* et reproduite par Duong Quang Ham in *Quốc van trich diem*, Saigon, 1952, 201-203).

*Commentaire* : Tout ce dernier passage est destiné, comme il convient dans un texte de ce genre, à glorifier la dignité et la générosité du vainqueur. Notons toutefois que, conformément à la Morale confucéenne (et bouddhique), la victoire vietnamienne sur les Ming (désignés sous l'appellation péjorative de « Ngô ») est présentée davantage comme celle des Valeurs qui leur sont communes : l'Humanité, la Bonté, la Justice..., bref autant de liens ténus, certes, mais tissés par l'Idéologie et l'Histoire et qui constituent la base même d'une réconciliation future.

Ce chef-d'œuvre de la littérature classique vietnamienne qui rappelle à la fois la « Proclamation aux Officiers et Soldats » attribuée au Général Trần Quốc Tuấn (XIII<sup>e</sup> siècle) durant les Guerres contre les Mongols et le poème attribué à Ly Thuong Kiệt a surtout le mérite de « résumer » dans une prose admirable de pureté et de sobriété tous les éléments invariants de l'idéologie nationale-confucéenne vietnamienne : la condamnation morale de l'envahisseur, l'appel à l'esprit national (ou plus exactement au patriotisme au sens étymologique du mot « Patrie » en vietnamien : le pays des ancêtres) et surtout la réaffirmation du sens de l'honneur et de la responsabilité des Lettrés envers le peuple.

Il suffit, pour s'en rendre compte, de se reporter, à titre d'illustration, au texte

rédigé en 1941 à partir des maquis du Pac Po (de la province de Cao Bang) dans la belle prose sino-vietnamienne par Nguyễn Ai Quốc (Hồ Chi Minh) dont nous donnons ici la libre traduction.

## 2. APPEL DE 1941 DE HO CHI MINH

« A tous les vénérables Vieillards du Pays !  
Aux Intellectuels, Paysans, Ouvriers, Commerçants et Soldats !  
Chers Compatriotes !

Depuis que la France est défaite par l'Allemagne, son influence dans le Monde va en déclinant. Ce qui ne l'empêche pas de perpétuer chez Nous sa politique d'exploitation ; pire, elle n'hésite pas à accentuer la Terreur et la répression contre notre peuple. Alors que vis-à-vis de l'étranger, elle s'est mise à genoux devant les exigences du Siam en lui concédant sur notre dos des pans entiers de territoire (On ne voit pas en quoi la concession par la France d'une portion de la région frontalière entre le Cambodge et le Siam concerne *directement* les Vietnamiens à moins que Nguyễn Ai Quốc n'agisse ici comme responsable des 3 pays de l'ancienne Indochine française dans le cadre du Parti Communiste « indochinois », T.V.T.). De même, elle paraît prête à sacrifier nos intérêts à l'autel du Japon. Quelle faute avons-nous commise pour expier de la sorte ?

Pourrions-nous nous résigner à endurer cet état de choses ?

Accepterions-nous de mourir les bras croisés ? Non ! Mille fois non !

Plus de vingt millions de descendants de la race de Lac Hong n'accepteront jamais ce double esclavage : celui de la France et celui du Japon. Durant quatre-vingts ans, n'avons-nous pas cessé de lutter pour tenter d'arracher l'Indépendance et la Liberté ? L'esprit de loyauté et de sacrifice de nos prédécesseurs comme Phan Dinh Phung, Hoang Hoa Tham, Luong Ngoc Quyên est encore là pour nous le rappeler. Les exemples d'héroïsme des combattants de Thai Nguyen, Yên Bái, Nghê Tinh leur survivent toujours dans nos cœurs. Les récents soulèvements de Nam Ky, Dô Luong, Bac Son montrent bien la détermination de nos compatriotes de suivre les traces de leurs ancêtres. La raison de son inaboutissement actuel réside moins dans la force réelle de l'ennemi que dans le manque de cohésion nationale et aussi d'opportunité historique.

A présent, l'occasion de nous libérer du joug étranger est enfin arrivée. La France est hors d'état de nous dominer comme auparavant tandis que les Japonais s'enlisent en Chine et se heurtent ailleurs aux forces anglo-américaines. Si nous parvenions à réaliser l'unité nationale, nous pourrions gagner la guerre contre les meilleures armées ennemies.

Chers compatriotes ! Debout, vite ! Imitons l'esprit indomptable du peuple chinois (2) ! Organisons-nous dans des Comités de Salut public pour combattre l'ennemi.

Vénérables Vieillards du Vietnam !

Il y avait déjà plusieurs siècles, lorsque le Pays était menacé par les hordes mongoles, les Vieux de l'époque se sont prononcés pour la guerre à outrance contre l'envahisseur et ont ainsi sauvé l'honneur et la patrie en danger. A votre tour, montrez l'exemple de salut public donné par nos ancêtres.

Notables, Soldats, Ouvriers, Paysans, Intellectuels, Fonctionnaires, Commerçants, Jeunes gens, Femmes vietnamiennes, Vous tous qui aimez votre Pays !

A partir de cet instant, la Liberté du Vietnam passe par-dessus tout. Rassemblez-vous ! Unissez vos forces pour combattre les envahisseurs et leurs laquais, pour sauver le pays.

Chers Compatriotes !

Sauver le pays est l'œuvre de chacun. Chaque compatriote doit prendre sa part de responsabilité. Ceux qui ont la fortune offrent leur contribution, ceux qui ont les

---

(2) Durant la guerre de Résistance contre l'invasion japonaise.

muscles donnent leur force, ceux qui possèdent du talent apportent leur capacité ; quant à moi, je fais le serment de vous suivre jusqu'au bout de mes forces.

Chers Combattants révolutionnaires !

Le moment favorable est enfin arrivé ! Levez haut l'étendard de l'Insurrection et guidez le peuple dans son combat libérateur ! Les voix sacrées de la Patrie Vous tiennent en éveil, le sang héroïque des ancêtres bouillonne dans vos veines ! L'esprit de combativité du peuple se manifeste partout devant Vous. (Dans sa version ultérieure de 1980, des « *œuvres choisies* », en vietnamien, de Hô Chi Minh, les termes « Vous » (mây nguoi) deviennent « Camarades » (dong chi) et la phrase « l'esprit de combativité du peuple se manifeste partout devant Vous » se transforme en « la combativité du peuple n'attend plus que votre direction, chers Camarades » in o.c., p. 323 ! Exemple du « double langage » ou simple produit des manipulations des historiens-censeurs ? La relecture des textes rédigés en chinois de Hô incite à pencher pour la manipulation éditoriale, T.V.T.).

Vite, mettons-nous debout ! Chers Compatriotes, serrez vos rangs, unissez-vous dans le combat.

La Révolution vietnamienne vaincra !

La Révolution mondiale s'accomplira ! » (6 juin 1941).

## JUSTICE ! JUSTICE !

Une requête du vieux condamné politique Nguyễn-Quyên, co-directeur du «Dông-Kinh-Nghia-Thuc»

Nous recevons avec prière d'insérer la requête suivante que M. Nguyễn-Quyên a adressée à M. Justin Godard.

Le Ministre des colonies, le Gouverneur Général de l'Indochine, la Ligue des droits de l'homme, le Secours populaire de France sont aussi saisis d'une requête à peu près semblable.

Nous appuyons de toutes nos forces les desiderata du vieux condamné politique.

Le Front Populaire se doit de réparer une erreur qui a coûté et qui coûte encore tant de ruines, tant de larmes, tant de souffrances non seulement à un lettré des plus respectables, mais à toute une famille aujourd'hui dispersée, détruite.

M. Nguyễn-Quyên s'est tu pendant 30 ans et a accepté non sans un certain héroïsme l'injustice commise contre lui.

La victoire du Front populaire fait renaitre en ce vieux lettré méfiant des espoirs qu'il serait cruel, inhumain de décevoir.

N.D.L.R.

Bêntre, le 14 Janvier 1937

Monsieur Nguyễn-Quyên, de passage à Saigon, 120 bd de la Somme

à Monsieur Justin Godard, Sénateur, Haut Délégué du Gouvernement métropolitain.

Monsieur le Haut Délégué,

Depuis votre débarquement, vous avez écouté les exposés les plus divers sur les problèmes de l'heure.

Veuillez bien entendre aujourd'hui une voix qui s'est tue pendant 30 ans environ, la voix d'un rescapé de la génération passée...

C'était au lendemain de la guerre russo-japonaise. Une certaine effervescence régnait dans le monde jaune. J'avais 37 ans. J'étais mandarin après avoir passé heureusement les concours triennaux. M. Paul Beau, alors Gouverneur Général de l'Indochine, par des discours et des affiches, affirmait la volonté de la nation tutrice de répandre l'instruction dans les larges masses protégées.

Faisant écho à la propagande gouvernementale, je donnai au début de 1907 ma démission de mandarin. Aidé de plusieurs amis lettrés ou diplômés des écoles françaises, je fondai une école privée connue sous le nom de «Dông-kinh-Nghia-Thuc» (1). On y enseignait le français, le quôc-ngu et les caractères chinois. En 9 mois, de mars à novembre 1907, j'avais plus de 8.000 inscrits.

Succès énorme à l'époque ! Mais aussi succès inquiétant pour le Gouvernement d'abord qui ne voyait pas d'un bon œil le courant portant la jeunesse annamite vers la culture occidentale. Mon école ouverte avec l'autorisation du gouvernement fut fermée sur l'ordre du gouvernement. C'était la fin 1907.

Au début de 1908, je créai un commerce, une sorte de coopérative, appelée «Hông-tân-Hung». Six mois après je reçus l'ordre de réintégrer le mandarinat. Je m'exécutai avec d'autant plus de grâce que je croyais saisir le désir du protectorat de me voir renoncer à toute activité industrielle et commerciale.

Envoyé à Phuninh (province de Phutho) comme huân-dao (professeur) je remplissais tranquillement ma fonction quand un mois après des miliciens vinrent chez moi me mettre en état d'arrestation. Je fus dirigé ensuite sur Hanoi et fus incarcéré à

la Centrale de cette ville.

Traduit devant la Commission Criminelle pour je ne savais quel crime, je fus condamné à la peine capitale, fus transféré immédiatement au Pénitencier de Poulo-Condore où je passais 22 mois. Un matin, le directeur du Pénitencier vint m'informer que j'étais reconnu innocent.

Des gardiens m'embarquèrent et me déposèrent à Bêntre où depuis je reste en exil. On me fit savoir qu'à cette époque ma présence au Tonkin pouvait causer des difficultés au Gouvernement.

Une pension mensuelle de 8\$ m'était servie jusqu'en 1930. La crise a entraîné la suppression de cette pension qui m'a été réservée en décembre 1933.

Mais en mars 1934, ma modeste pension subit 50% de réduction et actuellement je crois qu'elle est supprimée puisque voilà bientôt 3 mois que je n'ai rien reçu.

Monsieur le Haut Délégué,

Je dois à la vérité de dire que M. Paul Beau n'aurait pas pris contre moi des mesures de persécution que vous venez de connaître. Mais vers le milieu de 1907, il rentra en congé dans la métropole et fut remplacé par M. Bonhoure, Gouverneur Général intérimaire, puis par M. Klobukowski, Gouverneur Général titulaire nommé vers juin 1908. Il y avait plus qu'un remplacement de Gouverneur. Il y avait changement de conceptions gouvernementales. J'étais victime moins de mon activité légale et loyale que de ce changement.

De toute façon, la fermeture de mon école m'a fait perdre 50.000\$ au bas mot.

Ma réintégration forcée dans le mandarinat suivie bientôt de ma condamnation et de mon exil a entraîné la ruine de mon commerce et m'a imposé une nouvelle perte de 50.000\$.

Depuis, malgré les promesses répétées de me rendre ma liberté, je suis gardé comme «prisonnier libre» à Bêntre.

Après 19 ans d'exil, je ne pourrais certes retrouver ni parents ni foyer dans mon pays d'origine.

Mais vous comprendrez qu'au soir d'une vie aussi douloureuse et en attendant que la mort ne vienne mettre fin à mon calvaire, je sente comme un vif besoin de revoir la terre natale, les terres, les arbres, les cours d'eau auxquels mes jeunes yeux étaient habitués.

Je viens respectueusement solliciter votre intervention pour :

1 - Que je puisse revoir mon Tonkin et circuler librement en Indochine afin de m'établir après où bon me semblerait.

2 - Qu'une indemnité me soit versée afin de me permettre de couler tranquillement mes vieux jours. On m'a ruiné pour la comode raison d'Etat. Il est juste non pas qu'on me dédommage entièrement mais qu'on assure mon existence d'autant plus qu'ayant 67 ans il me restera très peu de temps à vivre.

Veillez agréer, Monsieur le Haut Délégué, l'expression de mes sentiments profondément reconnaissants.

NGUYEN-QUYEN. Bêntre-ville

de passage à Saigon

120 boulevard de la Somme.

(1) Institut de la Juste Cause

## CHAPITRE V

### L'ÉPREUVE DE LA RÉVOLUTION (1925-1975)

#### A. LE TRAJET SOCIO-POLITIQUE DE L'INTELLECTUEL DES ANNÉES 1925-1926 (L'ARME DE LA CRITIQUE)

Peut-on, en parlant de ces nouveaux intellectuels, les présenter comme une sorte de « contre-élite opposante et critique » (D. Hémery) par contraste avec l'intelligentsia traditionnelle des deux générations précédentes ?

Essayons de voir si par leur composition sociale, leur trajectoire culturelle, scolaire et professionnelle, ces hommes et ces quelques femmes — rares échappées de l'anonymat historique ! — correspondent à l'image quelque peu « romanesque » qui découle de cette notion. Pour cela, intéressons-nous d'abord à la structure scolaire mise en place depuis 1917-1918 et à la logique sociale qui la commande.

#### I. LA FORMATION DU NOUVEL INTELLECTUEL

Selon l'historien et ethnologue Đào Duy Anh (*Việt Nam van hoa su cu'ong*, o.c.), deux étapes (1) se sont succédé dans la réalisation de la politique scolaire de la France en Indochine traduisant successivement deux visions différentes — et complémentaires — de la colonisation : dans un premier temps (1862-1917), maintenir la coexistence entre un régime traditionnel confucéen (Centre, Nord) et un régime colonial (Sud) ; créer ensuite, dès avant la fin de la Grande Guerre, un appareil scolaire et universitaire nouveau, plus cohérent et plus homogène, placé sous la direction du Gouvernement général (v.

---

(1) (Histoire de la civilisation vietnamienne), v. supra, ch. I.

« Réorganisation de l'enseignement indigène », Rapport au G.G., 23/2/1917, Archives de la F.O.M.).

Le tableau ci-dessous, pour sommaire qu'il soit, donne au moins une physionomie relativement exacte de l'organisation scolaire en question jusqu'au terme de son évolution (1944) encore qu'il ne permette pas de saisir la nature complexe, morcelée ni ne rende compte du cloisonnement — surtout dans le passage des Écoles primaires aux établissements secondaires — qui caractérisent l'articulation entre les niveaux, et les multiples barrières chargées de « filtrer » le flux scolaire au sein d'une architecture déroutante.

Types d'établissements scolaires « indigènes » en Indochine (publics + privés)	Année 1940-1941		Année 1943-1944		
	Nombre d'établissements	Nombres d'élèves	Nombre d'établissements	Nombres d'élèves	
Établissements secondaires (post E.P.S.)	4	553	4	1 329	
Établissements secondaires (É. primaire-supérieur)	19	5 637	18	6 550	
Établissements élémentaires et primaires	3 998	386 525	4 062	390 780	
Établissements villageois (École de « pénétration »)	3 143	132 212	9 070	316 505	
Total	T o t a l	7 164	524 927	13 154	715 164 (dont + de 100 000 dans le privé)

Comme la plupart des intellectuels de cette génération accomplissent soit totalement soit partiellement les cursus primaire-supérieur, secondaire et supérieur, il convient de présenter dans ses grands traits le système éducatif mis en place depuis fin 1917 par le « Gougal » A. Sarraut. On s'appuiera sur un double témoignage précieux, celui émanant de l'ancien directeur de l'Instruction publique, M. Henri Gourdon (*Rapport de mission à destination du ministre des Colonies*, A.N.F.O.M. 51276) d'une part, les multiples commentaires « à chaud » de Pham Quynh dans la revue *Nam Phong* de l'autre (v. *supra*).



L'étude de l'évolution du système scolaire colonial demandant un travail de recherche de longue haleine, nous nous intéressons dans le cadre de cette étude sur les intellectuels vietnamiens, aux deux derniers étages de l'édifice scolaire mis en place par la France à la veille de la fin de la Grande Guerre. Il s'agit de l'enseignement primaire-supérieur (et secondaire) et de l'enseignement supérieur.

## L'enseignement primaire-supérieur et secondaire en Indochine

Selon H. Gourdon qui s'avère être, avec le recteur Thalamas (2), un des principaux artisans de « l'École coloniale », l'enseignement primaire-supérieur a été organisé dès le début de l'occupation du V.N.. Le Collège d'Adran à Saigon et le Collège des interprètes à Hanoi furent les premiers établissements de ce genre. Au fur et à mesure que se développait l'enseignement primaire, des écoles de ce type se créèrent dans chaque pays de l'union. En 1927, cet enseignement est assuré sur tout le territoire indochinois par 19 écoles — dont trois Écoles Normales — qui reçoivent près de 5 000 élèves des deux sexes.

Leur programme correspond — à part l'enseignement de la langue vietnamienne — à celui des écoles primaires-supérieures de la métropole. La scolarité est de quatre années et les élèves subissent en sortant les épreuves du diplôme d'études primaires-supérieures franco-indigènes (D.E.P.S.I.) qui leur permet de participer aux concours pour les emplois subalternes de l'administration et, à titre transitoire, à ceux qui donnent accès à certaines Écoles supérieures (École d'agriculture et de sylviculture, Travaux publics, École de commerce...) de l'Université de Hanoi.

A l'enseignement primaire-supérieur fait suite l'enseignement secondaire franco-indigène (ou l'enseignement secondaire local) qui ouvre les portes de l'université après l'obtention du baccalauréat local. Après quelques tâtonnements, le délai initial de formation (2 ans) est porté à trois ans et permet ainsi à son titulaire de faire valoir sa totale équivalence avec le baccalauréat métropolitain comme l'a déclaré non sans une certaine fierté du devoir accompli H. Gourdon :

« Désormais la scolarité est la même pour les deux enseignements secondaires, français et franco-indigène, le baccalauréat local est maintenant du type du baccalauréat latin-langues vivantes, l'annamite et le cambodgien représentant ces dernières, le chinois classique et le sanscrit tenant lieu de langues mortes » (doc. cit., 24).

Pourtant, malgré des progrès incontestables, le système universitaire mis en place avec beaucoup de réticence par l'administration reste à mi-chemin entre la volonté exprimée par certains gouverneurs de contenir l'enseignement indigène dans les limites bien étroites des écoles « spécialisées » destinées à former des cadres « auxiliaires » en statut et en connaissance — ceci se ressent surtout dans le maintien des Écoles techniques dans leur forme intermédiaire entre les écoles d'ingénieur et les lycées d'enseignement professionnel

(2) Voir à ce sujet le témoignage de l'écrivain Nguyễn Hiền Lê in *Mười Câu chuyện van Chuong* (Dix anecdotes littéraires), U.S.A., 1986.

— et le désir d'ouverture qui aligne certaines « Facultés » (Médecine et Pharmacie, Droit et Administration, Pédagogie...) sur le modèle métropolitain.

Ainsi, dans son *Rapport de 1927*, H. Gourdon a clairement exprimé le vœu de voir les étudiants vietnamiens trouver à Hanoi un enseignement analogue à celui des Facultés de France tant la volonté d'émigrer pour poursuivre des études des jeunes paraît incompressible (3). D'autant que certains établissements, telle l'École de médecine, disposent de conditions tout à fait favorables : la présence d'un personnel enseignant compétent (surtout en médecine tropicale), des centres d'application remarquables (Hôpital du Protectorat, Maternité, Institut ophtalmologique, Institut médico-légal...)

La situation est analogue à l'École de droit et d'administration promue au rôle (redoutable) de formation des administrateurs civils de la Colonie (Cochinchine) et des Mandarins du cadre du protectorat (Annam) et du semi-protectorat (Tonkin).

En dépit du déclin de l'État confucéen de Hué qui ne conserve plus qu'un pouvoir dérisoire devant les empiétements de plus en plus flagrants des autorités coloniales, cette École continue à jouir, tradition mandarinale oblige, d'un prestige immense auprès des jeunes Vietnamiens ; les multiples réformes et modifications statutaires — de sa version originelle de Hâu Bô à sa version intermédiaire de l'École des hautes études indochinoises de 1924 à sa forme actuelle — montrent l'âpreté des conflits et l'importance des enjeux dont elle fait l'objet de la part des forces antagonistes.

Tous ces efforts de restructuration n'ont pourtant pas réussi à sauver l'École de la médiocrité et à en faire un instrument efficace de la domination coloniale. L'établissement se trouve être constamment en décalage avec les besoins de l'administration comme en témoigne ce tableau.

Enfin, entre le rêve d'un P. Pasquier d'un « belvédère de notre savoir, phare de notre pensée s'élevant sur le bord du Pacifique » (*Déclaration du 24 novembre 1922*), un programme d'études qui fait pâlir de jalousie les élèves de l'E.N.A. tant l'ambition encyclopédique y paraît prodigieuse et la réalité d'un « pseudo-mandarinat » corrompu, incompetent et dévalué que dénonce Pham Quynh, le fossé semble immense !

Enfin, pour faire face aux difficultés de recrutement et de formation rencontrées par l'École supérieure de pédagogie, H. Gourdon a réclamé (vainement) dès 1927 la création de véritables facultés de Lettres et de Sciences afin d'y créer un « vivier » d'où sortiraient les meilleurs maîtres que réclame l'enseignement primaire-supérieur et secondaire local. Ici comme ailleurs, la politique d'éducation des autorités coloniales piétine et se contente de gérer les effets de la crise de 1930 en conservant le *statu quo* jusqu'en 1941 (4).

De l'aveu même de ses partisans les plus convaincus (parmi lesquels il faut citer les grands administrateurs « jules-ferrystes » tels que H. Gourdon, le recteur Thalamas...), l'U.I. était constamment en retard sur les besoins d'une société « assoiffée » de culture tant les moyens mis à sa disposition paraissaient disproportionnés avec les attentes sociales que sa présence même

(3) Consulter les dossiers de demande de Bourse d'études en France aux Archives de la F.O.M. (Aix) des années 1922 à 1933 (*Enseignement indochinois*).

(4) Voir, en annexe, les statistiques des inscrits de l'Université de Hanoi dans les années, 1941-42. D'autre part, il apparaît évident, à l'éclairage des statistiques officielles, que 1930 marque un coup d'arrêt spectaculaire dans l'évolution de l'Université de Hanoi (Lettre du Recteur Thalamas au Gougal du 19 septembre 1931).

BESOIN EN CADRES ADMINISTRATIFS ET FORMATIONS DE 1920 à 1924  
(5 promotions)

Formation « par pays »		Besoin en Magistrats suite à la Réforme	
		Personnel existant	A créer
Tonkin	227 mandarins	2	150 juges d'arrondissement
Annam	153 mandarins	0	90 juges d'arrondissement
Cochinchine	56 délégués administratifs	0	50 juges de paix
Laos	—		
Cambodge	—		
Total	436	2	290 soit 288 juges « déficitaires »

Sources : A.N.F.O.M. 51 122 & 51 123

suscitait. On comprend dès lors le sentiment assez partagé d'un malaise ressenti chez les jeunes Vietnamiens qui l'ont fréquentée.

Un bref passage d'un roman de Thach Lam dans *Ngay Moi* (jour nouveau) en révèle toute l'ambiguïté :

(Reçu à l'examen du diplôme de fin d'études primaires supérieures indochinoises, l'équivalent indochinois du brevet élémentaire, Tru'o'ng, le héros du roman, rentra chez lui et bavarda un instant avec une amie de sa mère, tante Hai).

Bà Hai l'interrogea avec un intérêt non dissimulé :

- Après les vacances d'été, tu songeras à ton inscription ?
- Chère Tante, où veux-tu que je m'inscrive ?
- A l'Université, bien sûr ! Où veux-tu que ce soit d'autre ?
- Ah oui, c'est vrai, mais j'ai encore tout mon temps !

Tru'o'ng répondit en rêvassant « Et d'ailleurs, je ne suis même pas fixé sur mon choix ! » Une phrase de Bà Hai le rappelle à la réalité :

— Et moi qui croyais qu'il n'existait qu'une seule Université. Puis s'adressant à sa mère, elle ajouta : « Le jeune Tuyêt qui vient d'être nommé auditeur stagiaire (1) était sorti de l'Université, le savez-vous ? »

Truong répliqua :

— Oui, il est diplômé de l'École de droit, mais il en existe d'autres comme l'École de Pédagogie, l'École de médecine, de Travaux publics, d'agriculture...

Puis il ajouta :

(1) Tham Biên, premier échelon dans l'administration indigène (dans le cadre du protectorat).

— Peut-être pourrai-je présenter ma candidature à cette dernière, après tout. Pour être paysan !!!

Bà Hai riait aux éclats, pensant qu'il s'agissait d'un canular. Peut-être ignorait-elle que cette école existait bel et bien. Pour elle, seule compte l'École où l'on sort chef de service dans l'administration.

Truong songea qu'après tout, lui-même ne savait pas ce qu'il allait faire après les vacances. Chercher un emploi ou s'inscrire à l'Université ? Truong s'étonna qu'une question si importante pour son avenir représentât si peu d'intérêt à ses yeux... ! »

Autre indice de la relative discrétion de l'U.I. dans l'imaginaire vietnamien : sa quasi-absence — ou plus exactement sa présence biaisée, presque honteuse, comme si les « bénéficiaires » restaient profondément partagés sur sa place dans leur vie — dans les œuvres romanesques du *Tu luc van Doan* qui regroupe en son sein d'anciens étudiants comme Nhât Linh (Beaux-Arts), Hoàng Dao (Droit), Tô ngọc Vân, Nguyễn Gia Tri, Nguyễn Dô Cung (Beaux-Arts), Huy Cấn (Agriculture).

Les contradictions de la politique d'éducation, mises en évidence par un observateur lucide, ne sont pas étrangères à ce sentiment de frustration collective :

« Mais alors que nous préparons ainsi l'avènement d'une jeunesse intellectuelle, avide de savoir, mais plus impatiente encore de jouer un rôle, notre politique économique rétrécit ses horizons dans le cadre étriqué du paysannat agricole et de l'artisanat où les valeurs nouvellement créées ne sauraient trouver un emploi. Ayant ainsi rejeté ces élites du processus de la production, nous ne devrions pas nous étonner de les voir encombrer les carrières dites libérales et administratives. Il serait encore moins juste de les en blâmer, car c'est nous-mêmes, en les contraignant au métier d'avocat sans cause et de fonctionnaires sans avenir qui préparons une génération d'aigris et de ratés, levain des troubles politiques du lendemain (5). »

Mais les autorités coloniales ne sont pas exclusivement responsables de la « mauvaise » orientation universitaire et de l'engouement des Vietnamiens pour les études juridiques et littéraires alors que le pays avait tant besoin de techniciens et d'ingénieurs car les fils de la « bourgeoisie » terrienne du Sud et mandarinale du Nord et du Centre étaient tout aussi victimes de « l'habitus » lettré légué par les parents et qui conditionne largement celle-ci (6).

Ainsi, l'indifférence de Truong dans *Ngây Moi* pour son propre avenir n'est pas fortuit. Il savait déjà qu'à part une infime minorité de diplômés qui trouvent un poste correspondant à leur capacité et à leur ambition — des médecins « retour de France », des juristes admis à se présenter aux concours réservés aux Français et « assimilés » —, beaucoup s'interrogent sur la finalité de leurs études supérieures. Devant l'impasse professionnelle accentuée, aggravée par la crise de 1930, certains sont découragés, se tournent vers des solutions provisoires (enseignement privé, journalisme...), adoptent des stratégies de précarité ; d'autres, enfin, se laissent tenter par l'aventure (le mythe du voyage) ou la fuite en avant (la France, la Chine, l'U.R.S.S.).

(5) P. Bernard, *Nouveaux aspects du problème économique indochinois*, Paris, 1937, 173-174.

(6) Voir lettre du recteur Thalamas au Gougal (9.12.1932) condamnant les étudiants (bacheliers) reçus sur titre à l'École d'agriculture d'avoir donné leur démission pour faire des études plus « prestigieuses » comme le droit ou la médecine (archives F.O.M. Aix-en-Provence).

L'historien P. Devillers analyse le malaise de l'intelligentsia vietnamienne en ces termes :

« Le problème politique étant (...) posé dès que la classe intellectuelle, l'intelligentsia, prenait conscience qu'il y avait opposition profonde de buts et d'intérêts entre elle et les fonctionnaires "étrangers" qui se trouvaient à la tête de son pays (...) C'est vers 1925-1930 que les éléments les plus conscients de la classe intellectuelle commencent à comprendre que les nouveaux Lettrés devaient, comme dans l'ancien Vietnam, être la "lumière" et "les guides du peuple". (*Histoire du Vietnam, op. cit.*, p. 54).

« Tout ce drame se nouait donc autour de la classe intellectuelle ce qui est peut-être partout, mais particulièrement dans les pays de civilisation chinoise, où l'autorité procède du savoir et de la sagesse, non de l'élection ou de la force. » (i.e.)

Confiné pour l'essentiel dans un appareil d'État étriqué — le secteur privé n'offre que peu d'attraits et de débouchés — où, à quelque niveau que ce soit et quelles que soient les variantes statutaires régionales, le diplômé de l'U.I. se trouve assigné à des tâches subalternes, condamné à jouer un rôle de « brillant second » d'autant plus insupportable qu'il se sent intellectuellement égal à la classe dominante (7).

Mais tous ces jugements sévères ou réservés (8) ne doivent pas gommer les aspects positifs de l'U.I. eu égard au formidable éveil intellectuel et culturel des jeunes Vietnamiens grâce au travail dévoué, souvent peu connu du public, des enseignants, et notamment des enseignants français et vietnamiens de l'Université de Hanoi.

Étudiant à l'École supérieure de Pédagogie dans les années 1925-1930, le professeur *Dang Thai Mai*, ancien ministre de l'Éducation nationale de Hô Chi Minh et spécialiste de la littérature chinoise, fit heureusement exception. Ses mémoires (posthumes) de la littérature chinoise, fit heureusement exception. Ses mémoires (posthumes) de la littérature chinoise, constituent à ce propos un des rares témoignages sur le fonctionnement de l'U.I. et aussi un émouvant hommage aux Maîtres qui ont honoré leur idéal professionnel dans des situations délicates, difficiles dont voici quelques extraits révélateurs.

« A cette époque, chaque promotion (9) devait accomplir trois années d'études, chacune ne dépassant pas une vingtaine d'étudiants, et la durée hebdomadaire était de vingt heures de cours environ.

En ce qui concerne l'option littéraire, en dehors de la pédagogie, nous devions suivre un programme assez chargé : vietnamien, français, philosophie, sciences de l'éducation, géographie, histoire — tout ceci, bien entendu, au détriment de la pédagogie. Afin de couvrir tout le programme, nos professeurs nous donnent (*en extra*) un certain nombre d'exposés à préparer. Heureusement qu'à l'époque, la Bibliothèque centrale était relativement bien pourvue et correspondait aux besoins des étudiants en matière d'archives, de périodiques et de bibliographie.

---

(7) L'importance de celle-ci n'est pas fonction du nombre comme l'a bien signalé P. Devillers (o.c.). En 1937, ils n'étaient qu'environ 4 700 (contre 4 400 en 1941) à côté de 58 000 colons. Mais ils « coiffent » (P. Devillers) à tous les échelons (Gouvernement général, Résidence des « Pays », provinces) de l'État et de la société civile d'un pays de 22 millions d'habitants.

Voir aussi Jacques Dalloz, *La Guerre d'Indochine 1945-1954*, Seuil, Paris, 1987.

(8) Même P. Mus, pourtant un ancien de l'U.I., n'était pas loquace sur son passage dans cet établissement.

(9) Il s'agit de normaliens reçus à l'École supérieure de pédagogie de l'U.I.

Les programmes sont conçus de manière assez rationnelle. La littérature en Occident de la période gréco-romaine au XX<sup>e</sup> siècle occupait bien évidemment une position dominante. L'Orient n'était abordé qu'à travers la littérature vietnamienne, l'histoire de la civilisation égyptienne, indienne, chinoise et japonaise. L'histoire littéraire de l'Occident comprend deux parties : l'étude des textes et l'histoire de la littérature proprement dite. Le programme de la littérature est combiné avec celui de la philosophie et de l'histoire politique mondiale (...). »

## Les maîtres français

« (...) Notre professeur d'histoire à cette époque est un membre du Parti socialiste. Son cours reflétait de manière significative le point de vue marxiste. Notre professeur de philosophie est aussi un normalien spécialiste de la philosophie occidentale. Nous admirions tous sa démarche originale et profonde surtout quand il compara les Écoles française, anglaise et américaine entre elles.

Nous étions surpris, durant les deux premières années de l'École, de voir le cours de morale déboucher sur des prises de position assez proches du marxisme et sur la critique du système capitaliste et des idéologies conservatrices.

Pourtant, au cours de la III<sup>e</sup> année, une rupture semblait se dessiner en faveur des thèses chrétiennes. Un camarade l'interrogea sur ce changement. Il hésita un peu avant de répondre : « Plus tard, vous me comprendrez, seule la foi nous protège des épreuves tragiques de notre existence ». Nous découvrirons bien après cette surprenante confiance qu'il venait alors de perdre l'être le plus cher : sa jeune et belle compagne (...).

## L'enracinement culturel dans le dialogue entre l'Occident et l'Orient

« Le drame du professeur de philosophie, M. Houlié, me fait penser à cette phrase de Goethe à propos de l'influence de la culture gréco-romaine sur les intellectuels occidentaux : "Une fois qu'on a grandi sous son ombre, on ne s'en échappera plus !" Remarque d'une très grande pertinence sur la pensée et l'art en Occident. En effet, peu d'intellectuels s'en libèrent, malgré les critiques de la part de certaines écoles depuis le début de ce siècle. Il en est ainsi de l'Asie. Le pensée confucéenne, la doctrine de Zhou Hi règnent encore en Chine et au Vietnam sur les chaires professorales comme si les mouvements du Quatre Mai, du *Ngu Tap* n'avaient jamais existé ! En ce qui me concerne, je dois à M. Houlié mes premières recherches sur le marxisme » (Dang Thai Mai, *Hoi Ky*, Hanoi, 1987, 284-285-286). Même dette de reconnaissance vis-à-vis du professeur Milon en qui D.T. Mai voyait un comparatiste remarquable :

« Durant les quelques années passées auprès du maître Milon, j'ai énormément appris. A lire un texte littéraire, à en découvrir la structure et l'essence, à en repérer un chef-d'œuvre parmi tant d'autres. Je comprends désormais le

véritable sens d'un passage à l'éclairage des œuvres concrètes. Mais ce qui m'intéresse le plus dans son enseignement, c'est sa manière de poser les questions et de les résoudre. Le cours de M. Milon est un modèle méthodologique du commentaire de texte. Quelque temps après l'École, je relisais encore mes notes de cours tant elles m'étaient utiles dans mes recherches et études ultérieures » (i.e., 288-289) (10).

## Les maîtres vietnamiens

« L'école consacre à la littérature vietnamienne quelque quatre heures par semaine. M. Bui Ky fut à cette époque, avec MM. Trần Trong Kim et Pham Quynh une des trois grandes figures intellectuelles de la capitale.

Trần Trong Kim était à la fois historien et inspecteur des Écoles primaires. Sur le plan scientifique, sa connaissance de l'histoire avait apporté beaucoup à la critique littéraire. Les deux volumes du *Vietnam Su Luoc* (éléments de l'histoire du Vietnam) publiés alors avaient fourni aux historiens et enseignants un instrument de travail indispensable.

Pham Quynh était le rédacteur en chef d'un journal soutenu avec vigueur par les autorités coloniales. L'auteur écrivait abondamment des articles en français et en vietnamien dans lesquels il défendait des thèses favorables à la colonisation avec une plume de dilettante.

M. Bui Ky était le descendant d'une famille de Lettrés lauréats réputée du Nord. Il fut reçu *Cu nhân* puis *Pho bang* aux concours triennaux. Après sa formation classique, il a pu effectuer un séjour en France où il s'est familiarisé avec la pédagogie en Occident. Bref, il fut ce qu'on appelle un homme complet ayant reçu une double culture. Auprès de lui, à l'École de pédagogie, nous avons appris et étudié la littérature vietnamienne avec un esprit systématique (...) » (o.c., 292-293).

Ainsi même si ce groupe d'intellectuels apparaît économiquement et politiquement en situation de « dominé », il ne constitue pas moins, dans une « société où l'intelligence jouit toujours d'un prestige social reconnu » (P. Devillers), une force sociale essentielle dans le mécanisme de mutation culturelle et idéologique du Vietnam.

Dang Thai Mai n'a-t-il pas défini sa propre trajectoire intellectuelle des études classiques de son enfance à la littérature soviétique en fin de carrière, en ces termes :

« Beaucoup de personnes de ma génération découvrent la littérature soviétique à travers des itinéraires sinueux : Moscou-Paris-Saigon-Hanoi ou Moscou-Shanghai-Hanoi-Saigon (11). Pour moi, la vérité est : la lumière jaillit depuis la Chine » (333).

faisant ainsi allusion à une double source intellectuelle : celle de la sinologie qui marque la première étape de sa formation — prolongée et approfondie par ses recherches ultérieures sur le grand écrivain chinois, *Lou Xun* — et celle de l'École supérieure de pédagogie comme *passage obligé* dans la décou-

(10) Même écho chez l'écrivain Vu Ngoc Phan dans son mémoire (o.c.).

(11) Obscures allusions aux dirigeants actuels de la politique culturelle du P.C.V. : Nguyễn Khanh Toàn, l'actuel Directeur de l'Institut des Sciences Sociales, ou à l'historien Trần van Giàu ?

verte de l'humanisme de l'Aufklärung qui *distingue* son marxisme de celui des autodidactes maoisants du P.C.V.

## II. LES NOUVEAUX STIMULANTS ET ENJEUX CULTURELS

Déçue dans ses ambitions sociales, la classe intellectuelle allait « se rattraper » dans le domaine culturel et idéologique en se dotant, à l'image de l'intelligentsia libérale prussienne au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle (12), de tout un réseau de « quasi-partis » c'est-à-dire d'institutions culturelles parallèles tenant lieu de partis modernes avec l'éclosion d'une presse très vivante, même quand elle est placée sous étroite surveillance ou manipulée (*Dong Du'o'ng Tap Chi, Nam Phong...*), d'un appareil éditorial dynamique et de mouvements littéraires d'un foisonnement incomparable comme le montre le simple « sondage » du premier semestre de 1923 :

Nature des publications	Sud	Nord	Centre
Journaux en langue française	15	6	—
Revue en langue française	8	18	3
Journaux en Vietnamien	7	3	—
Revue en Vietnamien	6	4	1

Source (13) : *Luoc Truyen*, II, 16-17. Voir annexe.

Comme en Chine durant les premières décennies du siècle, en l'absence des partis politiques (au sens occidental), les premiers noyaux d'opposition vietnamienne à l'État colonial se sont identifiés aux structures éditoriales. Ainsi, les membres du *Vietnam quoc dan dang* (le Kuo-Ming-tang vietnamien) ont élu domicile à *Nam Dong Thu Xa* (1927-1930) siégeant en plein cœur de Hanoi jusqu'au jour du déclenchement insurrectionnel.

Dans le Sud, bénéficiant d'un régime relativement libéral de département d'Outre-Mer, la *presse politique et littéraire* a connu un essor remarquable. « *La Cloche fêlée* » de Nguyễn An Ninh fut dans les années 1925-1926 une expérience-phare d'une presse révolutionnaire dans le contexte vietnamien.

(12) Trinh van Thao, *Marx, Engels, et le journalisme révolutionnaire*, o.c., Vol. I.

(13) Les autres tableaux du *Luoc Truyen* confirment l'accélération des tendances « mises à plat » dans celui-ci : concentration de la vie culturelle dans les deux pôles culturels (Saïgon et Hanoi), affirmation du rôle de capitale culturelle de Hanoi. Selon la même source, on peut recenser 4 500 titres d'ouvrages parus en Indochine entre 1930 et 1935.



On assiste, comme l'a affirmé l'historien D. Hémerly, à une sorte d'explosion de l'information intellectuelle :

« Jusqu'alors seuls accédaient à ce savoir global ceux qui pouvaient lire le français ou le chinois et acheter des livres étrangers à des prix très onéreux. A partir de 1925, l'édition vietnamienne commence à prendre les traits d'un phénomène de masse, certes à diffusion sociale limitée, mais déjà considérable. Elle répond à une nouvelle demande sociale, au besoin désormais répandu dans la société urbaine d'une pensée à la fois scientifique et opératoire, dont le succès d'un journal comme le *Tiếng Dân* (La Voix du Peuple) ou des célèbres éditions *Quan Hai Tung Thu* de Hué, l'œuvre immense d'un Đào Duy Anh qui s'ébauche à l'époque, ou encore la multiplication des groupes d'études et de vulgarisation attestent à la fois la nouveauté et la vigueur. » (*art. cité*).

La *réceptivité intellectuelle* est d'autant plus intense — et profonde — que l'intelligentsia de 1925 est plus « juvénile », disponible et ouverte à toutes les options possibles.

Comparée à la génération précédente (1907), le contraste est frappant. Alors que les vieux leaders modernistes arrivent à la *notoriété publique* en 1925-1926 à l'âge mûr comme Bui Quang Chiêu (53 ans), Nguyễn van Vinh (44 ans), Pham Quynh (34 ans), les deux Phan (âgés respectivement de 37 ans pour P. Chu Trinh et 32 ans pour P. Bôi Châu), Nguyễn Thuong Hiên (39 ans)... , leurs « cadets » de la génération de 1925-1926 se sont illustrés beaucoup plus jeunes *en leur temps* : Nguyễn An Ninh, leur aîné, avait exactement 26 ans lorsque son arrestation avait déclenché les manifestations de protestation à Saigon ; Nguyễn Thai Hoc, le chef et martyr du *Vietnam Quoc dan dang*, 24 ans ; le Kominternien Nguyễn Khanh Toàn, 23 ans ; le trotskyste Ta Thu Thâu, 20 ans ; Pham van Dong, Lê Duân, Premier ministre et Premier secrétaire général du Nord 19 ans ; quant à Vo Nguyễn Giap, Trần Van Giàu, Pham Hung et Hồ Huu Tu'o'ng..., ils avaient à peine dix-huit ans !

Même inflexion sur le plan de la culture politique. Alors que la génération précédente cherchait la voie de la libération nationale dans le compromis historique avec l'Occident, celle-ci s'adresse, dans sa quête idéologique, *en priorité* à la Chine et à l'U.R.S.S. à défaut de la France ! Pourtant, les mécanismes d'adhésion — et les méthodes d'approche — au communisme via la Chine et l'U.R.S.S. ne sont ni simples ni uniques comme le montrent les trajectoires politiques de deux grandes figures révolutionnaires de cette génération, Nguyễn Ai Quốc (alias Hồ chí Minh) et Nguyễn An Ninh et celles de leurs « disciples » (tout décalage « chronologique » mis à part).

Trois étapes historiques avaient marqué la vie révolutionnaire de Nguyễn An Ninh : Paris où il termina ses études de droit commencées à Hanoi ; Saigon et sa périphérie (Gia-Dinh, Binh Du'o'ng, Biên Hoa...) où se déroula toute sa carrière de journaliste politique (*La Cloche Fêlée*), carrière entrecoupée de fréquents séjours en prison (qui ont eu raison de sa santé) ; enfin, l'île de Poulo Condor qui le voit mourir au terme du cinquième séjour dans les geôles coloniales.

Du rêve impossible d'une République universelle et multiculturelle d'un jeune « retour de France » à l'implacable procès de « *La France en Indochine* » (1925) et au « communisme de raison » du Thanh Niên Cao Vong dang (Le Parti des aspirations de la jeunesse) et des « *Hôi Kin* » (*sociétés secrètes*), Ninh a lui-même donné la « clé » dans son entretien avec Andrée Viollis (o.c.) :

« C'est eux (les colons, T.V.T.) qui ont fait de moi un révolutionnaire (...) (14). »

Pédagogue et praticien infatigable de l'action subversive, Ninh inaugura ce souci commun de toute sa génération mue par la recherche d'une « pensée scientifique et opératoire » qu'elle croit découvrir dans le Léninisme et exerça une influence déterminante, encore que symbolique et morale, sur la génération d'intellectuels nationalistes de 25-26 qui lui vouaient en retour un

Les trajectoires géo-politiques des Partis révolutionnaires du Vietnam

A-Le parcours des Chefs

NGUYEN AN NINH(1900-43)

NGUYEN AI QUOC-HU CHI MINH(1890-1969)

1-Biographie culturelle

Sudiste, fils de lettré moderniste. Etudes secondaires et supérieures à Saïgon puis à Hanoï(1918). Il obtient sa licence en Droit à Paris(1918-20) Retour au Vietnam puis effectue un 2<sup>e</sup> voyage en France en 1923. Ecrit "La France en Indochine" publié en 1925

Né à Nghe An(Annam), fils du Phó Bàng N. Sinh Huy, tri huyên démissionnaire pour raison politique. Etudes classiques puis modernes au Collège Quoc Hoc(Hue). Institutteur à Phan Thiet (Duc Thanh) puis part en Europe via Saïgon. Autodidacte et photographe à Paris. Collabore à L'Humanité, Le Paria. Ecrit "Procès de la colonisation française" qui sera publié en 1925

Le Groupe du 6 Villa des Gobelins(Paris)  
Siège(clandestin)de l'Union Intercoloniale  
Commission Indochinoise(1921-26)  
Revue Vietnam Hôn(1925) réunissant  
Phan Chu Trinh-Phan Văn Trường-  
Nguyễn Thế Truyền

2-Biographie politique

De retour au VN, Ninh fait paraître "La Cloche fêlée" (Journal politique de langue française, 1923-26) <sup>de d'extrême gauche</sup>  
-revendiquant l'héritage des idéaux de 89(critique du Confucianisme, introduction au Marxisme)  
-rompant avec le colonialisme(fondation du Thanh nien Cao vong, critique du Bouddhisme)  
-prônant une sorte de retour à la source orientale tout en se rapprochant des marxistes(staliniens et trotskystes)

Quitte la France pour l'URSS où il devient membre du Komintern(1923). Représente ce dernier auprès de Borodine en mission en Chine. N. Ai Quoc crée, à Canton les premières structures du Thanh nien (1<sup>ère</sup> version du futur P.C.vietnamien). Ecrit Duong Kach mang, brochure de vulgarisation du communisme(1925-27). En 1930, il parvient à réunir les trois branches de la famille communiste(Nord, Centre, Sud) dans le P.C. Indochinois. Suit la voie unitaire antifasciste en dépit des ordres de Moscou (1936)

"La Lutte"(1932-39)  
↓  
"Congrès Indochinois"  
(1936)

Mort au cours de son 5<sup>e</sup> internement au Bagne de Poulo Condore (1943). Echec dans l'ultime tentative de réconciliation entre partisans de la III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> Internationale

Déplace le quartier général du PCV vers les frontières sino-vietnamiennes d'où il dirige via le Front Vietminh (largement noyauté par ses partisans) la Révolution d'Août 1945. Devient le Président du Gouvernement issu du Mouvement Révolutionnaire et insurrectionnel(1944-45)

↓  
Gouvernement d'Union Nationale  
(1945-1950)  
↓  
Hégémonie du P.C.V.  
(1950- )

(\*) Ind.C 326 d.2637(ANFEM). Selon H.K.Khánh(o.c.), il aurait décliné un poste de fonctionnaire au Ministère des Rites à la Cour, p.58

(14) Évoquant sa situation personnelle face au pouvoir colonial, Ninh écrit en 1936 : « En ce pays, la place des esprits libres est dans les prisons. » (La Lutte, 1<sup>er</sup> avril 1936).

B — LE PARCOURS DES DISCIPLES

Vietnam Quoc dan Dang (Nord) Leader Nguyen-thái Hoc	Tan Viet Cach Menh Dang (Centre) Leader Hồ Chí Minh	Thanh Nien Cao Vong Dang (Sud) Leader Nguyễn An Ninh
<p>I — <i>Origine sociale</i> : Lycéens, employés, instituteurs, journalistes</p> <p>II — <i>Lieux d'accueil</i> : Librairie <i>Nam Dong Thu Xa</i> (Hanoi)</p> <p>III — <i>Modes d'action</i> : Autour des intellectuels et des soldats</p> <p>IV — <i>Stratégie</i> : Putschisme militaire et agitation politique</p> <p>V — <i>Effets</i> : 1930 : Echec de l'Insurrection de Yen Bai (exécution des ppx dirigeants, peines de prison et exil) 1932 : Scission entre la branche petite bourgeoise qui se convertit à la lutte culturelle (<i>Tủ Lực van đoan</i>) et la branche crypto-communiste (<i>Tran Hty Lien...</i>)</p> <p><i>Dai Viet Quoc dan dang</i>, etc. République du Sud (1955-1975)</p>	<p>Lycéens, lettrés, étudiants, enseignants</p> <p>Assoc. Vietnam Nghia Doan + Journal « <i>Trang Dân</i> (Huỳnh Thúc Kháng)</p> <p>Propagande + participation aux élections avec la caution du lettré moderniste Phan Bội Châu (Trần Đình Nam, Võ Liêm Sơn)</p> <p>Constitution du <i>Parti révolutionnaire</i> semi-clandestin : <i>Tan Viet Cach menh</i> (<i>Tôn Quang Phiết, Dao duy Anh, D. Thai Mai, Trần Phú, Nguyễn Khoa Văn, Võ Nguyễn Giáp</i>)</p> <p>1930 : Echec des Soviets Nghê-Tinh Repli vers la Chine + clandestinité</p> <p>Constitution du Parti communiste « indochinois » après fusion avec les branches Nord et Sud (P.C.I.)</p> <p><i>Parti communiste vietnamien</i> dirigeant Guerre d'Indépendance (1945-1954) + réunification (1954-1975) + Révolution « socialiste » (1946)</p> <p>Front Viet Minh 1945-1950 République démocratique du Nord (1955-1975)</p>	<p>Lycéens, étudiants, employés, enseignants, journalistes</p> <p>Le journal <i>La Cloche Fêlée</i></p> <p>Mobilisation de masse et manifestation urbaines + sociétés secrètes</p> <p>Parti nationaliste ciblant les jeunes nationalistes (<i>Thanh Nien Cao Vong</i>) 1925-26 : Echec des mouvements urbains (Saigon, Hanoi, Huế)</p> <p>Trois cas de figure : a) passage au V.N.Q.D.D. P.C.V. Front VietMinh (<i>Trần Huy Liệu</i>) b) passage à Moscou P.C.V. (Sud) : <i>Bui Công Trung, Võ van Tân, Phan Đăng Lưu</i> c) passage à Paris - IV<sup>e</sup> Internationale — « <i>La Lutte</i> » — guerre civile (45) : <i>Ta Thu, Thâu, Phan van Chánh, Huỳnh van Phương</i>, etc.</p> <p>Pratiquement annihilé en 1945-1946</p>

profond respect même s'ils ne le suivaient pas toujours. Sa tentative ultime de concilier les frères ennemis, staliniens et trotskystes internés avec lui au bague de Poulo-Condor, s'avéra inutile.

Bien que marqué davantage par le milieu et la culture lettrés, le père de Ninh (*Nguyễn An Khuong*) n'était qu'un modeste lettré alors que celui de Nguyễn Tât Thành — Hô chí Minh, *Nguyễn Sinh Huy*, fut reçu Pho Bang aux concours du Palais —, Hô devra pourtant rompre dès son adolescence avec son milieu traditionnel d'origine.

Homme du centre (*Nghe An*), souffrant à la fois de l'oppression coloniale et du conservatisme « féodal », Ho durcit très tôt sa position vis-à-vis de la Cour de Hué. Initié par son père aux études classiques, il n'a reçu qu'une formation moderne inachevée lorsqu'il quitte le Vietnam pour l'Europe (1911). A Paris, il rencontre le lettré moderniste Phan chu Trinh et d'autres intellectuels nationalistes tels que l'ingénieur Nguyễn Thê Truyên et l'Avocat Phan van Tru'ong réunis plus tard autour de la revue *Vietnam Hôn* (1926). Il s'ensuit de longues années de formation intellectuelle, idéologique et politique dans le milieu nationaliste vietnamien et socialiste français.

Comme celle de Nguyễn An Ninh, la carrière révolutionnaire de Hô semble, elle aussi, traverser trois étapes essentielles :

— Le réformisme centré sur la revendication d'une autonomie indochinoise dans le cadre d'un condominium à définir avec la France. Hô, fidèle à la stratégie moderniste de ses ascendants du centre, n'était-il pas prêt à « jouer le jeu » puisqu'il a bel et bien demandé son admission à l'École coloniale en 1911 en invoquant à la fois l'autorité paternelle et l'esprit de la coopération franco-vietnamienne appelée de tous leurs vœux par les Lettrés de 1907 ? (15).

— Le durcissement vis-à-vis du système colonialiste au lendemain du Congrès de Versailles et à la suite de son adhésion à la stratégie anticolonialiste du Parti communiste français d'alors dont il était un des membres fondateurs (1917-1920).

— L'internationalisme kominternien le conduisant, comme dirigeant asiatique, de Moscou à Hanoi (1923-1945) via Canton..., période au cours de laquelle il s'affirma comme le médiateur entre deux pôles directionnels tantôt alliés, tantôt concurrents (U.R.S.S. et Chine communiste) et le conciliateur entre deux stratégies divergentes (stalinienne et maoïste). Sous sa direction à la fois ferme et habile, le pragmatisme du tacticien tempérant la certitude et les convictions inébranlables donne au communisme vietnamien une certaine originalité et assure à sa stratégie (de Front national inspirée du maoïsme) une grande souplesse.

Grâce à lui — les événements survenus depuis 1975 ne font que renforcer cette thèse —, le Parti communiste vietnamien est devenu la principale force de résistance organisée face à l'État colonial et le pôle d'attraction vers lequel se dirigent, dans les années 1940-1945, les intellectuels de toute nuance et de toute origine. Ceux qui refusaient de le suivre risquaient de se condamner soit à l'inaction, soit à la collaboration avec les forces étrangères quand ils échappèrent à l'engrenage de la guerre civile.

---

(15) Collectif d'auteurs, *La Bureaucratie au Vietnam*, Paris, 1983, 26 sq.

### III. LA GÉOGRAPHIE INTELLECTUELLE

Une lecture même rapide des schémas ci-dessus suffit pour se rendre compte de l'importance de la *géographie* dans le processus de la formation intellectuelle de la génération 1925.

L'immigration sous toutes ses formes (politique, économique...) ne constitue pas, à vrai dire, une donnée nouvelle. On se rappelle les mouvements *Dong Du* encouragés par les Lettrés modernistes, et leur succès auprès des jeunes Vietnamiens. A tel point que pour freiner ce danger, les autorités coloniales devaient trouver la parade en créant l'Université indochinoise, dans le but d'empêcher la fuite des cerveaux et la constitution des forces ennemies à l'extérieur des territoires occupés (16) !

Malgré la permanence du fait migratoire, des modifications d'une génération à l'autre sont perceptibles dans la diversification et la multiplication des itinéraires géo-politiques dans la formation intellectuelle.

Les causes de l'effervescence migratoire sont nombreuses et complexes : effets « pervers » de la politique scolaire et universitaire coloniale, « impasses » de l'Université de Hanoi par ailleurs partiellement paralysée après les agitations de 1925-1926, recherche du « profil haut » de la réussite sociale *via* les universités et grandes Écoles de la Métropole, spectaculaire reconversion des Lettrés modernistes.

« Certes la décision de partir pour la métropole procède de contingences universitaires, de considérations pratiques, de pressions familiales et, d'une manière assez générale, du désir de la nouvelle "élite" sociale des latifundiaires du Sud d'acquérir titres et diplômes qui la mettent à égalité avec le colonat français (1). Néanmoins, il est permis de penser que d'autres motivations ne sont pas étrangères à l'arrivée en Occident de bien des nouveaux venus. On va en France à la recherche de la modernité, du savoir scientifique, d'un peu plus de liberté intellectuelle que n'en offrent les écoles indochinoises, mais aussi sous l'influence des maîtres à penser de la jeunesse, dont beaucoup, comme Phan Van Tru'o'ng ou Nguyễn An Ninh, particulièrement influents au Sud, sont eux-mêmes des « retour de France ». Peut-être aussi, parfois, pour se donner les moyens de rompre avec l'image traditionaliste et passéiste du Vietnam, que cultivent les nationalistes conservateurs, les constitutionnalistes et le gouvernement colonial, de repartir à zéro pour inventer une nouvelle culture (...). Le voyage en France participe quelque peu de cette "émigration patriotique" qui, à la même époque, pousse vers Canton (...) (17).

(D. Hémery, « *Du patriotisme au marxisme : l'immigration vietnamienne en France de 1926 à 1930* » in *Le Mouvement social*, n° 90, 1975).

Si, jusqu'en 1926, ce furent avant tout des travailleurs manuels ou des militaires, les lycéens et les étudiants ne comptant que pour 2 à 5 % de l'effectif total, il n'en est pas de même à partir de cette date.

Alors qu'à la même époque, près de 2 000 étudiants vietnamiens pour-

(16) Lire à ce propos lettre du Gouverneur Paul Beau au Ministre des Colonies (4 avril 1905) et la réponse du ministre (9 mai 1905).

(17) Il faut nuancer. Loin d'être l'apanage exclusif des latifundiaires du Sud, ce désir procède de l'habitus mandarinale comme le témoigne le Dossier des demandes de Bourses d'étudiants vietnamiens (V. Archives F.O.M. Aix-en-Provence, « *Étudiants indochinois* »).

suivrent leurs études en Chine, le nombre d'étudiants et de lycéens en France passe de 200 en 1924 à 1 556 en 1930 (dont 1 200 à Paris).

Parmi les premiers étudiants vietnamiens en France, notons la présence de personnalités marquantes comme l'ingénieur *Bùi Quang Chiểu* (Études d'agronomie à Paris en 1895), l'avocat *Phan van Tru'ong* (de 1910 à 1923), le juriste *Nguyễn An Ninh* (1920-21), son collègue *Du'ong van Giao* (1926), l'ingénieur *Nguyễn Thê Truyên* (1919-23), le docteur *Nguyễn van Thinh* (18), l'avocat *Trinh Dinh Thao* (1927).

EFFECTIFS VIETNAMIENS DANS NEUF VILLES FRANÇAISES AU 13 MARS 1930 (56).

Villes	Effectif total	Navigateurs	Ouvriers, garçons de café, petits commerçants, restaurateurs	Employés	Étudiants	Femmes et enfants	Tirailleurs
Marseille .....	810	650	37	5	54	39	25
Aix-en-Provence .....	?				36	1	50
Arles .....	?			1	13	?	?
Le Havre .....	200	170	30			?	
Montpellier .....	134		30		78	?	56
Toulouse .....	131			5	101	?	?
Bordeaux .....	135	70			14	?	
Nancy .....	14				14	?	
Paris .....	1 500		300		1 200	?	
Total .....	2 924	890	408		1 556		

Selon les auteurs des *Dirigeants de la Chine révolutionnaire, 1850-1972* (Paris, 1973 s/c la direction de Chun-Tu-Hsueh), la quasi-totalité des dirigeants du Kuo-Ming-Tang et du Parti communiste chinois (Mao excepté) sont passés par l'immigration soit japonaise, soit européenne (ou américaine), soit les deux.

Dans le cas vietnamien, le départ pour la France reste, malgré tout et pour la plupart des jeunes, une « porte étroite » réservée aux privilégiés (notamment les héritiers des gros propriétaires fonciers du Sud) (19). La seconde voie (Chine, Japon ou U.R.S.S.) constitue le trajet majoritaire, le plus court et en même temps le plus risqué. La « voie chinoise » telle qu'elle est reconstituée par un ancien militaire communiste (Louis Roubaud, *Vietnam*, Paris, 1931, 67sq) (20) dévoile, à quelques variantes près, l'itinéraire emprunte

(18) Dont les performances universitaires à Paris rejaillissent sur l'École de Médecine de Hanoï d'où il est sorti (archiv. F.O.M. 51051).

(19) Mis à part les Boursiers du Gouvernement Général qui font l'objet d'une étude ultérieure.

(20) Voir également d'autres témoignages postérieurs aux faits rapportés par L. Roubaud : Général Vo Nguyễn Giap, *Nhung chang duong lich su* (Les étapes de l'histoire), Hanoï, 1977. Lê Tung Son (un général de l'A.P.V.), *Nhât Ky môc chang duong* (Journal d'une étape), Hanoï, 1987.

Général Vuong Thua Vu, *Truong Thanh Trong chien dau* (Mûrir dans le combat), Hanoï, 1979.

par d'autres intellectuels dans leur quête d'une solution individuelle et collective à leur problème.

Cette nouvelle version du Dông Du va connaître en tout cas un regain considérable après l'échec sanglant des mouvements insurrectionnels de 1930 et la répression qui s'ensuit comme le témoigne l'interview de Pham Binh (?) par L. Roubaud.

Elle se décompose, d'après les témoignages laissés par les acteurs ayant pris cet itinéraire, en trois étapes.

— *La rupture avec le pays d'origine et la décision d'exil politique.* Elles sont bien rapportées par le témoin en question (un certain Pham Binh interviewé par L. Roubaud in o.c.) en ces termes :

« En 1926 (...), j'étais au Collège du Protectorat ; mes professeurs m'avaient bien noté... Le jour de la mort de Phan Chu Trinh, je suis venu au cours comme les autres avec un brassard blanc (21) (Phan Chu Trinh était un vieux révolutionnaire en retraite (sic), qui venait de s'éteindre paisiblement à l'âge de soixante-dix-huit ans (en fait, P.C. Trinh est mort d'une tuberculose à l'âge de cinquante-quatre ans, T.V.T.), dans une pauvre demeure. Ce jour-là, dans tous les lycées, collèges, écoles des trois pays, les élèves se présentèrent avec un brassard blanc en signe de deuil. Le directeur du collège du Protectorat interdit la manifestation ; les étudiants ripostèrent par une grève à la suite de laquelle furent prononcées un grand nombre d'exclusions. J'ai été renvoyé au hasard, avec une centaine de mes camarades » (67 sq).

— *L'engagement politique, la sélection et le voyage :*

« (Après une marche forcée — et combien dangereuse — de plusieurs jours sinon de plusieurs semaines à travers les régions frontalières sino-vietnamiennes »).

Un jour, il aperçut le portique en bois doré du temple de la médecine et le double toit du temple de la Longévitité. Au quai, où la chaloupe était amarrée, une foule se pressait malgré l'heure matinale : les barbiers rasant le client sur un escabeau, les restaurateurs portant leur cuisine et leur table sur l'épaule, à chaque extrémité d'un bambou, les marchands d'ornements de papier pour funérailles, chacun avec les cris chantés de sa corporation. C'était l'hymne d'une capitale quadrimillénaire, aujourd'hui métropole de l'Asie future et de la Révolution jaune, Kouang-Tchéou-Fou... Canton...

— *L'accueil, le rituel initiatique et la formation politico-militaire* du futur chef révolutionnaire à l'*Académie Wampoa*, berceau de l'intelligentsia révolutionnaire sino-vietnamienne :

Les jeunes intellectuels du Tonkin, d'Annam et de Cochinchine entrent à l'école de Wampoa de Canton.

Ils ont souvent rompu avec leur famille, renoncé à la fortune paternelle, à la carrière du mandarinat..., à la rizière même !

L'aventure révolutionnaire les conduit d'abord sur la *colline sacrée de Po-Yun-Chan*, où coule la *source purificatrice des neuf Dragons*, dont l'eau donne l'abnégation et le courage. Là s'élèvent, non loin du lieu de la « contempla-

---

Hoang van Hoan (un dissident du PolitBuro), *Giot Nuoc trong bien ca* (une goutte d'eau dans l'Océan), Pékin, 1986.

On notera la redondance du concept d'« étape » qui suggère on ne peut mieux l'idée de *voyage*, de *dépaysement*, d'*aventure* et aussi d'*évasion* !

(21) Le blanc est la couleur du deuil au Vietnam.

tion crépusculaire », le temple du Nuage Blanc, qui a dix siècles, et la tombe de Pham Hong Thai, qui a six ans (22).

Ayant relié dans un premier salut le jeune Annam à la vieille Chine, ils revêtent l'uniforme des cadets : la vareuse, les molletières, le ceinturon, la bandoulière, et coiffent le képi. Ces élèves apprennent le maniement d'armes, suivent des cours de technique, de tactique et de stratégie. Ils s'instruisent, en d'autres classes, des lettres, des arts et de la science ; ils s'initient, en outre, à la doctrine de Sun Yat Sen (...).

A l'époque où M. Pham Binh portait l'uniforme des cadets, la culture générale et l'instruction révolutionnaire étaient données aux jeunes émigrés par dix professeurs chinois parlant couramment l'annamite et le français, et par deux professeurs annamites.

Je note qu'aucune langue vivante étrangère n'était enseignée, sauf le japonais. Ce détail n'est pas vain, car il révèle une orientation sentimentale, sinon politique. De Canton, le révolutionnaire annamite, à l'heure de la « contemplation crépusculaire », ne tourne pas son visage vers l'est, dans la direction de Moscou, mais vers l'ouest où se trouve Tokyo. Ce n'est point l'avenir lointain de la nouvelle démocratie blanche qui l'attire comme un aimant, mais le passé récent de la première puissance jaune :

« Les élèves de l'école reçoivent donc une instruction à la fois théorique et pratique qui leur permet, de retour en leur pays, d'être des propagandistes et des chefs. L'art oratoire leur est enseigné au même titre que l'art militaire ; chacun des étudiants sera un théoricien et un réalisateur.

La doctrine est immédiatement interprétée en vue de l'action.

M. Pham Binh, qui ne rencontre pas Nguyễn Ai Quốc, réfugié en Russie après mars 1927, eut pour maître Hồng Sơn, Hồ Ting, Lê Quang Dat, Lâm Duc Thu, formés, eux aussi, au séminaire polytechnique de Wampoa, et qui furent emprisonnés, puis aussitôt relâchés, à la même date, par le gouverneur anticommuniste chinois.

Ces hommes dirigeaient le Parti, qui se nommait alors « Association de la jeunesse révolutionnaire annamite » (*Việt Nam Cach Mênh Thanh Niên*), dont le règlement et les décisions étaient communiqués aux cadets en vue d'ordonner et de coordonner leur action future lorsqu'ils auraient dépouillé l'équipement militaire pour revêtir la veste du coolie ou la tunique du Lettré, lorsqu'ils seraient entrés dans l'usine ou aux champs, dans le village ou à la ville, en contact avec la masse de leurs compatriotes (23). »

La rupture avec la société coloniale prend ainsi le caractère d'une affirmation de soi, mais il s'agit d'une personnalité doublement « aliénée » — en se coupant du sol natal et en reniant le passé.

Le rejet du passé constitue en effet, au-delà de la disparité et de l'hétérogénéité du groupe de 1925, son ciment idéologique. Comme l'intelligentsia russe des années 1905 et son homologue chinoise après le Quatre Mai (1919), les intellectuels vietnamiens de cette génération ne se reconnaissent plus dans la morale confucéenne ni dans ses valeurs culturelles qu'ils condamnent en bloc :

(22) V. Lê Tung Sơn, *Nhât Ky môit chang dung*, o.c., 36-41.

Pham Hồng Thai s'est donné la mort après l'attentat manqué dirigé contre le gouverneur général d'Indochine Merlin lors de son séjour à Canton (Chamaine). Enterré avec les honneurs d'un martyr de la Révolution par le Kuomintang (chinois), Thai est devenu le symbole du nationalisme vietnamien.

(23) L. Roubaud, o.c., fin de citation.



La Cour de Hué vidée de toute substance nationale (et nationaliste), le mandarinat globalement corrompu, la famille traditionnelle et l'archaïsme de sa reproduction (par les « mariages arrangés »). A l'instar de Pakin (*Famille, Printemps...*), de Mao Dun (*Minuit*), de Lou Xun..., les meilleurs romans de Khai Hung, Nhat Linh, Do Duc Thu, etc. qui rencontrèrent un immense succès auprès des jeunes de cette époque ont tous donné « une vision très dure » (selon Durand et Nguyen Tran Huân) de la vie sociale sous « l'ancien régime » comme dans sa phase coloniale.

#### IV. LA GÉNÉRATION DE 1925-1926 A L'ÉPREUVE DE L'HISTOIRE : LES LOGIQUES DE LA FUSION NATIONALISTE

A partir de 1930, l'histoire de l'intelligentsia vietnamienne s'inscrit dans, et se développe sur un double fond idéologique qui investit la scène politique et culturelle : un *courant nationaliste* dérivant soit directement soit indirectement du V.N.Q.D.D. (24), concentré dans les grandes villes (Hanoi, Saigon, Nghe Tinh, Hué) et dominant la création artistique et littéraire (*Tu Luc van Doan* ou T.L.V.D.) et un autre courant « léniniste » et maoïste, investissant patiemment et systématiquement la campagne et les milieux péri-urbains. Cette scission de fait, inaperçue, invisible, ne surgira que plus tard, à l'éclairage des événements de 1945 !

En fait, cette double polarisation est davantage suscitée que voulue, elle est le fruit d'une politique — celle de la puissance colonisatrice — qui alterne le bâton et la carotte, séduction et répression.

Par le développement de l'appareil scolaire et universitaire « indochinois », elle forme une intelligentsia instruite, ouverte aux valeurs occidentales (liberté, individualité, romantisme...). Par le maintien des privilèges coloniaux, il entretient un sentiment de frustration qui pousse les intellectuels — et surtout les « petits » intellectuels — vers la lutte révolutionnaire qui relève dès cette époque de l'organisation exclusive du Parti communiste indochinois, les nationalistes ayant perdu leur base d'appui après le démantèlement du V.N.Q.D.D. (de 1930).

Pour des raisons stratégiques évidentes, ce dernier s'incruste, ou plus exactement consolide en priorité son emprise, à l'exemple du maoïsme, dans le domaine social, politique et militaire, en laissant aux « nationalistes » du T.L.V.D. l'initiative sur le plan culturel et littéraire. Les deux fractions se développent parallèlement tantôt en vase clos, tantôt selon le principe des vases communicants. Le T.L.V.D., d'obédience Kuomintangiste (vietnamien) est sans concurrents sérieux sur le plan littéraire, le P.C.I. n'a pas de rivaux (sauf dans le Sud où il se heurte aux intellectuels trotskystes) dans le secteur politique, social et militaire.

Le compromis historique est d'autant plus remarquable qu'il transgresse les règles habituelles du *déterminisme de classe* en faveur des *charismes* individuels : l'influence de Khai Hung, Nhat Linh (25)... auprès des écrivains de

(24) Le Kuo Ming Tang du V.N.

(25) Grands écrivains et chefs de file du groupe Tu Luc Van Doan. Khai Hung meurt dans

cette époque, y compris auprès des jeunes d'origine sociale très modeste comme Nam Cao, Bùi Hiên, Đỗ Đức Thu, etc. dans le Nord, celle de Ta Thu Thâu auprès des intellectuels sudistes comme Phan Văn Chanh, Phan Văn Hùm, Trần Văn Thạch, Hồ Hữu Tu'o'ng, Hồ Tá Khanh... et enfin, celle de Nguyễn Ai Quốc (H.C. Minh) auprès des intellectuels du Centre comme Hồ Tung Mậu, Phạm Văn Đông, Võ Nguyên Giáp, Hoàng Văn Hoan, etc.

Les affinités régionalistes, et par-dessus tout la reconstitution des alliances familiales (*supra*), renforcent encore plus cette bi-polarisation du mouvement intellectuel : regroupement des courants nationalistes du *V.N. Quốc dân đảng* — et de sa mouvance littéraire, le *Tu luc van Doan* — autour de Hanoi, repli stratégique et tactique des chefs révolutionnaires et des intellectuels du Parti communiste vietnamien dans les régions frontalières avec la Chine et dans les premiers maquis de guérilla (surtout après la répression sanglante des années 1940-1942 provoquant la mort des chefs historiques comme Lê Hồng Phong, Nguyễn Văn Cu, Hà Huy Tập, Phan Đăng Lưu, Võ Văn Tần, Nguyễn Thị Minh Khai...), sans parler de la concentration des idéologues et militants du mouvement « *La Lutte* » (IV<sup>e</sup> Internationale) autour de Saigon et de sa périphérie immédiate (Hoc Mon, Go vap).

Mais l'exaltation nationaliste trouve auprès des adolescents des villes, des lycées, des collèges et de l'Université un écho amplifié grâce au charisme des intellectuels révolutionnaires dont certains sont en même temps d'excellents pédagogues : Dang Thai Mai, Võ Nguyên Giáp, Hoàng Minh Giám (Chu Thiên), Khai Hưng (Trần Khanh Giu), Tô Ngọc Vân à *Thang Long*, les frères Hoàng Cơ Bình, Hoàng Cơ Thụy à l'*École Indochinoise*, Hồ Văn Nga, Lê Ba Cang, Ta Thu Thâu... aux institutions *Nguyễn Xích Hồng* et *Huỳnh Khuong Ninh*...

Mais si chacun peut être (inégalement) influencé par tel ou tel facteur pris isolément, *l'engagement intellectuel* s'inscrit quant à lui dans un frémissement collectif, une sorte de « secousse collective » (D. Hémery) : « Le destin politique individuel du jeune Ta Thu Thâu devait être largement déterminé par la grande secousse collective (...) : l'émergence en 1926 d'une intelligentsia vietnamienne avec sa problématique culturelle et politique commune, son activisme, ses comportements iconoclastes et son dynamisme propre (...). Certains des camarades de classe de Ta Thu Thâu devaient le suivre dans son évolution politique (...) » (art. cité) (26).

Ainsi, la société coloniale maintint en vie pendant plus d'une décennie cette *double culture* — nationaliste/urbaine et communiste/rurale — dans un pays en pleine mutation. Les intellectuels, à leur tour, se comportèrent comme s'ils s'accommodaient de cette double personnalité, voire ils la revendiquèrent. La schizophrénie comme stratégie intellectuelle et ruse de guerre !

Parmi les romans à succès écrits à cette époque, *Nhật Linh Doan Tuyêt* (Rupture) publié en 1935 et *Đôi bạn* (Les deux Amis) en 1936 reflètent bien

---

des conditions mystérieuses, probablement assassiné en 1947. Exilé dans le Sud, *Nhật Linh* s'est donné la mort en prison pour protester contre la politique anti-bouddhique du Président Ngô Đình Diêm (1963).

(26) Ce qui ne l'empêcha pas, devant le manque d'enthousiasme des intellectuels indigènes face au « Congrès indochinois » de 1936, de les juger en termes sévères : « Que penser, en 1936, des Bourgeois en veston et en cravate, moins vieux que leurs pères en apparence, beaucoup plus instruits certes, mais à coup sûr aussi souples d'échine et aussi peu dignes d'estime ? » (*La Lutte* du 25 février 1936). V. Brocheux et alii, *Histoire de l'Asie du Sud-Est*, P.U. Lille, 1981.

l'atmosphère trouble « entre chien et loup », et merveilleusement romanesque, qui fascine tellement les jeunes intellectuels vietnamiens de cette génération.

Dans *Rupture*, le personnage (féminin) principal était Loan, la femme moderne aux prises avec une société féodale et attardée. Dans *Les deux Amis*, l'auteur a su exploiter l'engouement des lecteurs pour le personnage mystérieux de Dung, le militant révolutionnaire. Dans ce nouveau roman où tout reste flou et vague à souhait, il est le personnage principal, Loan ne jouant qu'un rôle secondaire :

« L'histoire se situe à un moment historique du Vietnam, à la mort du grand patriote Phan chu Trinh. Obéissant au mot d'ordre de grève à l'occasion du décès de ce grand homme, Dung, profitant de l'occasion, revient vivre un temps à la campagne avec son père, l'ancien gouverneur de province. Il ne peut supporter l'atmosphère irrespirable et vieillotte de sa famille où tout est artificiel et maniéré. Il aime Loan et est aimé d'elle. Mais les deux jeunes gens n'ont pas encore eu l'occasion de s'avouer leur amour. *En même temps, Dung et son ami intime, Truc, sont restés en relation avec des militants révolutionnaires.* Afin de briser l'élan révolutionnaire de Dung, son père, le vieux mandarin, cherche à le marier à une jeune fille de "bonne famille" nommée Khanh. Dung accepte, mais la veille du mariage, avec son ami Truc, il s'enfuit en Chine. » (Durand et N.T. Huân, o.c., p. 159.)

Il n'est pas difficile de constater, au lendemain du Front populaire qui déclencha un immense espoir chez les peuples colonisés, le point d'inflexion du *Tu luc van Doan* (T.L.V.D.) d'un romantisme occidentalisant des années 1933-1935 à un certain réalisme et à un retour au militantisme nationaliste et révolutionnaire du début. Comme le témoigne le brusque mais non surprenant intérêt du T.L.V.D. pour les questions sociales : la dénonciation de la misère de la campagne et des faubourgs (*Vent glacial*) (*Gio dâu Mua*) de Thach Lam, (Eaux stagnantes), (*Bun Lây nuoc Dong*) (27) de Khai Hung et Nhật Linh, l'insalubrité urbaine, à travers le mouvement (Clarté) « *Anh Sang* » animé par l'architecte *Nguyễn Khoa Luyên*, l'analphabétisme. C'était l'époque où *Tu Luc...* est dominé par les frères *Nguyễn Tu'ong* : *Nhật Linh*, *Thach Lam* et *Hoàng Dao*, l'auteur d'un nouveau catéchisme social, *10 điều tâm niệm* (Les dix préoccupations majeures) (28).

De son côté, le Parti communiste vietnamien tenta d'utiliser les ouvertures du Front populaire pour se ressourcer dans le milieu urbain et se rapprocher des milieux intellectuels. Cette volonté de sortir de l'isolement fut d'abord à l'origine des expériences inédites de coopération entre plusieurs familles intellectuelles (nationaliste du V.N.Q.D.D., kominternienne et trotskyste) dans un front commun anti-colonial comme l'illustre le groupe de « *La Lutte* » à Saigon. *L'entrisme* communiste s'avère d'autant plus nécessaire que la plupart des écrivains de renom issus des classes populaires comme *Nam Cao*, *Nguyễn Hồng*, *Tô Hoài...* produisent leurs premières œuvres dans les collections du T.L.V.D. Signalons enfin les effets « pervers » des geôles coloniales où sont envoyés pêle-mêle dans la panique provoquée par l'occupation japonaise les éléments nationalistes et marxistes-léninistes (1940-1941) et qui sont devenues

(27) Également attribué à Hoàng Dao...

(28) Voir chapitre II (*Variables sociologiques et trajectoires sociales des intellectuels de la génération 1925-26*).

de véritables creusets révolutionnaires rapprochant les prisonniers les uns des autres dans une même ferveur patriotique et dans la haine commune du colonialisme.

On comprend dès lors le rôle unificateur — et ambigu — de l'intellectuel dès les premiers jours du soulèvement patriotique d'août-septembre 1945, à l'appel de Hồ Chi Minh. Comme en Chine dans les années 1937, l'*Union sacrée* est devenue le mot d'ordre magique. (29)

Les récalcitrants — tels Khai Hung, Hoàng Dao, Nhuong Tông, Nguyễn Triêu Luât... — perdent toute prise sur les événements, meurent dans la solitude tandis que la plupart de leurs camarades passent au Front Viet-Minh. Seuls quelques intellectuels « classiques » (30) protestent contre le sectarisme de nouveaux « maîtres à penser » plus enthousiastes que talentueux comme Hai Triêu...

Il faudra attendre les dures épreuves de la « *Résistance prolongée* », l'alignement progressif du gouvernement Hồ Chi Minh sur le camp communiste, la solidarité « entre lèvres et dents » avec la Chine rouge, les premières campagnes de rectification (*Chinh huấn*) où tout intellectuel « bourgeois » et « petit-bourgeois »... doit se retremper à la morale maoïste (lire à ce propos les récits — *Ky* — de Nguyễn Tuân) pour voir resurgir la tentation de la *coupure*. Le tableau objectivant l'alignement intellectuel entre deux zones Nord-Sud après le partage provisoire du Vietnam en 1954 montre que, même minoritaire, la défection d'une fraction d'intellectuels n'en existe pas moins. Pourtant le départ d'un certain nombre d'entre eux soit vers les zones « occupées » par le Corps expéditionnaire français (1945-1954), soit, après les accords de Genève de 1954 (31), vers le Sud du 17<sup>e</sup> parallèle (32)... n'a à aucun moment pris le caractère d'une rupture idéologique. L'ambiguïté subsiste avant et après 1949 (c'est-à-dire le passage de facto du Front Vietminh au camp socialiste), voire elle s'épaissit (33) ainsi que le laissent entendre les témoignages de *Trần Duc Thao* et de *Hồ Ta Khanh*.

## Deux témoignages sur le ralliement intellectuel à la cause nationaliste entre 1945 et 1955

### *Trần Duc Thao*

(Normalien, agrégé de philosophie et attaché de recherches au C.N.R.S., Thao est élu, fin 1944, membre de la Délégation générale des Indochinois de France sur la base d'un programme politique favorable au mouvement Viêt-Minh et au gouvernement du président Hồ Chi Minh. Il relate dans

---

(29) Notamment au travers des mouvements lycéens et étudiants de l'époque. Cf. la biographie par Mai van Bô du compositeur Luu Huu Phuoc (*L.H.P., Con người và sự nghiệp*, Saïgon, 1989).

(30) Tels Trần van Giap, Nguyễn van Tô, Phan Khôi, Tô ngọc Vân, Hoài Thanh...

(31) Qui, à la fin de la première guerre d'Indochine, partagent provisoirement le Vietnam en deux zones séparées de part et d'autre du 17<sup>e</sup> parallèle en attendant les élections générales.

(32) Voir notes et tableau, infra.

(33) Dans *Les chemins de la Révolte* (Paris, 1953), Nguyễn Tiên Lang analyse avec sensibilité cette impuissance intellectuelle face au *cours nouveau* de l'Histoire.

ce texte autobiographique la teneur d'une entrevue avec le dirigeant du Parti communiste français, M. Thorez, au début de 1945.)

« Accord sur la ligne générale de la lutte des peuples opprimés contre l'impérialisme : cette lutte pour la libération nationale aboutira nécessairement, en raison des conditions objectives du monde actuel, au communisme ; (...) Promesse par Maurice Thorez d'une aide concrète des organisations du P.C.F. pour les divers groupes locaux représentés par la Délégation générale des Indochinois de France. Cette promesse a été entièrement tenue. (...) (Détenu ensuite à la prison de la Santé d'octobre à décembre 1945 pour "attentat à la sûreté de l'État français dans les territoires où il exerce son autorité", Thao fait état du soutien et des gestes de sympathie dont il était l'objet de la part des intellectuels français).

(...) Pendant ma détention, *L'Humanité* a publié un article réclamant ma libération. Maurice Merleau-Ponty, rédacteur en chef des *Temps Modernes*, a fait circuler dans les milieux intellectuels une pétition dans le même sens.

A la rue d'Ulm, on était divisé. Les communistes et sympathisants communistes (parmi lesquels il faut compter à l'époque les existentialistes) réclamaient ma libération. Il est important de remarquer que, durant l'occupation allemande, le groupe de Sartre participait à la résistance antifasciste, en liaison avec les communistes. Sartre dérivait directement de Husserl, et s'il a subi philosophiquement l'influence de Heidegger (34), il en est assez loin.

D'autres élèves ou anciens élèves de l'École normale supérieure protestaient contre mon arrestation, par simple esprit démocratique. Un certain nombre restaient hésitants, en raison de leur attachement à l'Union française. Enfin, il y avait les partisans du ministère des Colonies.

Indépendamment du problème de ma libération, les faits eux-mêmes étaient clairs ; j'avais été continuellement interne à l'École normale supérieure depuis mon retour de Clermont-Ferrand (mars 1941) jusqu'à la libération de Paris. Ce milieu ne tolérait pas le fascisme. Les élèves qui sympathisaient avec les Allemands de l'occupation, étaient externes, et pratiquement ils ne venaient jamais à l'école.

Je ne sais pas si quiconque à la rue d'Ulm a pu approuver les calomnies absurdes des journaux qui m'avaient attribué des relations avec les nazis. Si le cas s'est présenté, il ne pouvait être que tout à fait exceptionnel, vu qu'il s'agissait manifestement de pures inventions. J'étais spécialiste de Husserl, lequel avait été radié de l'Université en Allemagne dès l'arrivée des fascistes au pouvoir. J'avais été initié à la phénoménologie husserlienne par Jean Cavaillès qui participait à la Résistance depuis le début de l'Occupation.

Si à la rue d'Ulm quelqu'un a pu faire écho en fin 1945 aux calomnies des journaux inspirés par le ministère des Colonies, ce ne pouvait être qu'en raison d'interprétation à contresens. L'incompréhension politique, quand elle va jusqu'à un certain point, peut produire à l'occasion de faux souvenirs...

La Délégation générale des Indochinois a intenté un procès pour diffamation aux journaux qui avaient prétendu que j'aurais eu des relations avec les Allemands de l'occupation. Ces journaux ont immédiatement cessé leurs calomnies, vu qu'elles ne reposaient sur rien (...).

---

(34) Ces lignes rédigées bien avant la parution du livre de Farias sur Heidegger révélant les relations pour le moins ambiguës du philosophe allemand avec le régime nazi montrent que des intellectuels français étaient parfaitement au courant de celles-ci dès 1945.

J'avais employé ces loisirs forcés (à la Santé !) à faire mon examen de conscience phénoménologique. Mon article (« Sur l'Indochine » in *Temps modernes*, fév. 1946) était existentialiste. Mais la situation objective où je me trouvais, avec l'antagonisme tout cru entre le peuple colonisé et le capitalisme impérialiste m'orientait vers la voie du marxisme-léninisme. Cette orientation s'est réalisée par la suite dans *Phénoménologie et matérialisme dialectique* (1951). »

### *Autobiographie de Hô ta Khanh\* (extrait de l')*

(...) « Personnellement, je suivais la ligne de Phan Chu Trinh jusqu'en 1930, et après Yen-Bay, je me suis adonné à l'étude approfondie du marxisme ; puis ébranlé par les écrits d'André Gide, Boris Souvarine, Victor Serge et Trotsky, ma sympathie est allée vers Ta Thu Thâu et Huynh van Phu'o'ng. Je suis venu à la révolution d'abord par mon père qui épousait la cause du Phong-trào Duy-tân à Phan-thiet ; et après 1926, gréviste du collège Chasseloup-Laubat, je suivais activement le mouvement révolutionnaire des étudiants vietnamiens en France (cf. les rapports de police du Service du contrôle des indigènes). Bien que « compagnon de route » des trotskystes, je ne me suis jamais inscrit dans aucun Parti, car ma conscience me l'interdisait. Économiquement, sans être riche (plutôt pauvre), je ne dépendais de personne, *je faisais de la politique par idéal, par devoir et par altruisme*, donc j'étais en contradiction avec la théorie du matérialisme (la matière détermine la pensée). Je ne pouvais non plus accepter foncièrement le principe léniniste « la fin justifie les moyens ». (Pour Ta thu Thâu et Huynh van Phu'o'ng, jamais donc Khanh ne sera un « militant »). J'avais des relations amicales avec tous les révolutionnaires sans exception qui me contactaient à Marseille, lieu de passage des Vietnamiens vers la France, même vers Moscou (Trân van Giàu expulsé de France en 1930, revenu clandestinement en France où il est passé chez moi pour filer vers Moscou en 1932 je crois). J'ai aimé Nguyễn van Tao, mais sa culture générale laissait à désirer. (Il vivait aux dépens du P.C.F. et en fut membre du Comité central.)

A Saïgon où je suis rentré fin 1938, mes amis de la III<sup>e</sup> comme ceux de la IV<sup>e</sup> étaient en prison, et ils ne furent relâchés qu'en 1943. J'étais connu par mon hebdomadaire *Van Lang* où je ne montrais aucune sympathie pour les intellectuels collabos ou corrompus mais j'avais, sans le savoir, la sympathie de la population en général. J'avais fait une déclaration solennelle dans la revue : « Quoi qu'il arrive, je serai toujours du côté des opprimés. » Ma carrière médicale était assurée, ma bonne réputation bien établie.

Un jour, fin avril 1945, lors d'un bombardement par les B 29, Trân van Giàu vint me trouver :

— Savez-vous qu'un nouveau gouvernement est formé à Hué par Trân Trong Kim et qu'on vous appelle là-bas ?

— Non.

— Vous êtes nommé ministre de l'Économie. Sur la liste il y a entre autres Trân Dinh Nam et Hoàng xuân Han que vous connaissez.

---

\* Compagnon de Ta Thu Thâu, universitaire et médecin, ancien ministre du gouvernement Trân Trong Kim (mars-août 1945), vivant actuellement en exil en France.

— Je ne puis accepter puisque mon père et moi avons toujours été ennemis de la Cour de Hué.

— Oui, mais aujourd'hui, c'est une chance pour nous d'avoir quelqu'un de bien placé dans les milieux officiels : vous ne pouvez refuser.

Avec Trần Đình Nam là-dedans, ça me rassura, et ma réponse fut oui, à contrecoeur cependant. La nouvelle eut été connue par Giàu (35), (je ne le sus que bien plus tard, en 1972, lors de la publication à Hanoi de la version Viet Minh de la Révolution d'août, et aussi un peu avant grâce à Bernard Tasteyre qui faisait une thèse de 3<sup>e</sup> cycle sur le Thanh-niên Tiên-phong (La Jeunesse d'avant-garde de Saigon) aux environs de 1965.

J'avais confiance en Giàu, puis en ses comparses à Hué (Hai Triêu, Tôn quang Phiêt, Trần Huu Dut), j'étais bien avec Ta Thu Thâu, Hồ Huu Tu'ông (autrefois membre du Comité de réception). Mon rêve fut : unifier tous les partis révolutionnaires, principalement les frères ennemis de la III<sup>e</sup> et de la IV<sup>e</sup>. Hồ Chí Minh, toujours Ai-Quốc pour moi, dut penser comme moi : *le but est la libération du Vietnam, le marxisme n'en est qu'un moyen*. Dans l'angoisse du retour des Français, la nécessité d'une union nationale devrait l'amener à créer cette union (le Front Viet Minh propageait cette idée) et Hồ Chí Minh, *dont je préparais en douce l'arrivée au pouvoir*, serait le porte-drapeau du nationalisme.

*Mon rêve* : Si le Vietnam luttait pour son indépendance, il aurait l'appui de l'Amérique, puisque Roosevelt avait déclaré solennellement à Yalta que la France ne pourrait plus remettre les pieds en Indochine, que d'après la Charte de l'Atlantique, tous les peuples devaient être libres de disposer d'eux-mêmes. *Il n'y aurait pas de guerre entre Français et Vietnamiens*.

Quelles illusions ! Quelles erreurs tragiques de ma part ! *J'avais confiance en Giàu et ses amis de Hué*.

(Document inédit)

Dès lors, quelle que soit la trajectoire choisie par les uns et les autres — convergence de « raison » avec le parti comme T.D. Thao, maintien d'une ligne de lutte indépendante et « parallèle » comme Ta Thu Thâu — et Hồ Ta Khanh, le résultat final du processus d'engagement intellectuel est le même, à savoir son *auto-négation* en tant qu'intellectuel classique — avec tout ce que cela implique comme refoulement de soi (classe, culture, éthique) au nom de la liberté de toute la Nation.

La nouvelle conjoncture historique — que tous attendaient, espéraient et... redoutaient depuis les soubresauts du Front populaire, la guerre d'Espagne et la guerre sino-japonaise — joue — Thao l'a bien ressenti avec la plupart de ses compatriotes de France (V. Cao van Luân, *Bên giông lịch sử*. Dans la trame de l'histoire, 1940-1965, Saigon rediffusé aux U.S.A.) — et va jouer un rôle décisif dans l'enclenchement d'une nouvelle dynamique, celle de l'union et de la fusion nationaliste, qui jettera littéralement la majeure partie de cette intelligentsia de 25-26 dans les bras du Parti communiste vietnamien :

« *Dans mon itinéraire*, j'ai été amené au marxisme par une double voie : d'une part la lutte de libération nationale aboutissant au socialisme. D'autre part, la recherche philosophique et historique, qui m'a montré que seul le

(35) Il s'agit de l'historien Trần van Giàu (cité) qui était alors le principal dirigeant du Viet-minh dans le Sud.

marxisme-léninisme donne la solution juste aux problèmes généraux de la théorie scientifique.

Dans les années d'après-guerre, quand je faisais connaissance, pour la première fois, avec les textes marxistes, j'ai été frappé par la remarque du *Manifeste du Parti communiste* sur la possibilité d'un passage d'une partie des intellectuels bourgeois au prolétariat, en période de crise générale du capitalisme. Cette remarque m'a amené à orienter mes recherches philosophiques, qui jusqu'alors s'en tenaient aux pures abstractions, vers une réflexion d'ensemble sur la réalité du mouvement historique de la nature physico-chimique à la vie, à la société et à la conscience :

« Aux époques où la lutte des classes approche de la décision, le processus de désagrégation à l'intérieur de la classe dominante, à l'intérieur de toute vieille société, prend un caractère si violent et si brutal qu'une petite fraction de la classe dominante se détache de celle-ci et se rallie à la classe révolutionnaire, la classe qui porte l'avenir dans ses mains. De même qu'autrefois une partie de la noblesse passa à la bourgeoisie, de même aujourd'hui une partie de la bourgeoisie passe au prolétariat, notamment une partie des idéologues bourgeois qui, à force de travail, ont pu s'élever à la compréhension théorique de l'ensemble du mouvement historique. » (D'après notes manuscrites.)

Pourtant, en dépit de son caractère médiatique et spectaculaire — et aussi par sa portée symbolique — le ralliement de T.D. Thao au gouvernement communiste de Hô Chi Minh n'est pas un acte unique, ni rare. Il constitue en fait l'*itinéraire majoritaire* de l'engagement intellectuel des années 1945-1950 comme l'a noté avec justesse D. Hémery. Par rapport à celle-ci, il est facile de constater combien le destin des trotskystes et compagnons de *Ta Thu Thâu* relève d'une singularité historique qui « du nationalisme débouche sur un com-

Alignement intellectuel après le partage provisoire du V.N. (1954)	Effectif	%
Nord du 17 <sup>e</sup> parallèle (République démocratique et socialiste)	51	42
Sud du 17 <sup>e</sup> parallèle (République du V.N.)	39	32
Outre-Mer	5	4
Divers (disparus ou portés disparus avant les accords de Genève de 1954)	27	22
Total (36)	122	100

(36) *Trajectoire géopolitique des intellectuels de la génération 1925-26 en 1955.*

I — *Intellectuels ayant le diplôme équivalent ou inférieur au Bac :*



munisme de gauche, dissident et antagoniste du précédent ». Son échec final ne s'inscrit-il pas déjà dans cette trajectoire de la *solitude* et du *sacrifice* ? Sans évoquer le cas complexe — et non encore élucidé — de nombreuses victimes des troubles de 45-46 comme l'atteste le tableau ci-dessous objectivant les « choix » politiques par la géographie résidentielle.

L'intérêt de ce tableau, même s'il ne rend compte que du *choix de résidence* au moment du partage « provisoire » du pays en deux zones à la suite de la signature des accords de Genève de 1954, réside néanmoins dans le fait qu'il témoigne de la rupture de fait déclenchée dès les années 1949-1950 par la victoire communiste en Chine, l'arrivée de l'Armée rouge aux frontières sino-vietnamiennes, la réapparition du Parti des travailleurs (P.C.V.) considéré comme seul organisme dirigeant de la Résistance et l'alignement du gouvernement Hồ Chi Minh sur le camp socialiste. (37)

A partir de cet instant, une certaine clarification aurait pu s'accomplir notamment lors de la diffusion par le Parti d'un document rédigé par son secrétaire général, *Truong Chinh* (« *Cuong linh van Nghê* » de 1943 ou sa version plus élaborée « *Le Marxisme et la culture vietnamienne*, de 1948). La lecture de ce document — qui reprend à son compte les thèses connues du stalinisme et du maoïsme en matière littéraire et artistique — aurait pu crever l'abcès, et casser la dynamique unitaire de 1945-1946. *Il n'en est rien*. Le

1) *regroupés dans le Sud* :

Bình Nguyễn Lộc, Bàng Ba Lân, Dinh Hung, Đông Hồ (Lâm Tân Phat), Lê Ngọc, Tru, Lê Văn Thu, Lê Văn Trường, Ngu I, Nguyễn Bạt Tuy, Nguyễn Duy Cẩn, Nguyễn Đức Quỳnh, Nguyễn Hoat, Nguyễn Phan Long, Nguyễn Vy, Quach Tân, Sơn Nam, Tam Lang, Thiệu Sơn, Thuong Si, Toan Anh, Trong Lan, Vi Huyền Đạc, Vu Bang, Vương Hồng Sển...

2) *Regroupés dans le Nord* : Chế Lan Viên, Đào Duy Anh, Bùi Hiến, Dang Xuân Khu, Đỗ Phôn, Hai Triều, Hoàng Ngọc Phách, Kim Lân, Lê Đức Thọ, Lưu Trọng Lư, Mạnh Phú Tu, Nam Cao, Nguyễn Bình, Nguyễn Hồng, Nguyễn Tuấn, Nguyễn Văn Nguyên, Nguyễn Văn Sô, Nguyễn Văn Tao, Phạm Văn Đông, Hoài Thanh, Phan Khôi, Phùng Tất Đắc, Tô Hoài, Tô Hữu, Trần Huy Liệu, Trần Tuấn Khải, Trương Tuu, Tu Trang, Vũ Đình Long.

II — *Parmi les anciens de l'Université indochinoise* :

1) *Regroupés dans le Sud* :

Đoàn Quốc Sỹ, Nguyễn Hiến Lê, Nguyễn Mạnh Báo, Nguyễn Tiên Lang (qui s'est fixé définitivement en France jusqu'à sa mort), Lê Văn Siêu, Nghiêm Toan, Trần Đình Nam, Vũ Hoàng Chương, Vũ Khắc Khoan...

2) *Regroupés dans le Nord* :

Dương Bạch Mai, Dang Thai Mai, Huy Cận, Nguyễn Đình Thi, Nguyễn Huy Tuong, Thê Lu, Trình Đình Ru, Võ Nguyên Giáp, Xuân Diệu.

3) *Disparus pendant la guerre 1945-54* :

Hoàng Đạo, Huỳnh Văn Phương.

III — *Parmi les anciens des Universités françaises* :

1) *En exil* : Hoàng Xuân Han, Hồ Tá Khanh, Nguyễn Ngọc Bích, Phạm Duy Khiêm, Cao Văn Luận...

2) *Disparus pendant les troubles de 43-46* :

Nguyễn An Ninh, Nguyễn Minh Duê, Phan Văn Chanh, Phan Văn Hum, Trần Văn Thạch, Tạ Thu Thâu...

3) *Regroupés dans le Sud* :

Hồ Hữu Tuong, Nguyễn Đăng Thục, Nhật Linh, Trần Trọng Kim...

4) *Regroupés dans le Nord* :

Phạm Huy Thông, Trần Đức Thao, Trần Văn Giáp...

IV — *Parmi les femmes intellectuelles*, à part les poétesses Mông Tuyết (originaire de Hà Tiên), et Tuong Phô, les cinq autres ont rejoint le (ou sont restées au) Nord ; Mmes Anh Thơ (Vương Kiều Ân), Linh Bảo, Mông Sơn, Thuy An et Văn Đại.

(37) Certains Mémoires (*Bên giòng sông Thuong*) relatent avec une sensibilité et sincérité admirables le hasard et la nécessité de l'engagement intellectuel dans les années troubles (1945-47) de la Guerre de Résistance (1945-1954) (Hanoi, 1986).

moment choisi de sa diffusion (1948) permet précisément d'*escamoter* et l'enjeu et la portée du débat théorique. La guerre de Résistance est arrivée à un tournant décisif, tant sur le plan national (menace du détachement par la France de la partie cochinchinoise du reste du Vietnam) que sur le plan international (la débâcle du Kuo-Ming-Tang chinois).

D'autre part, le Parti pratique habilement le *double langage* alternant la séduction unitariste avec l'arme de la lutte des classes. Enfin, du fait de la décentralisation des décisions provoquée par la guerre elle-même, une certaine autonomie régionale a pu être appliquée, permettant ainsi aux responsables locaux — tels les généraux *Nguyễn Sơn* de la Zone de Binh-Tri-Thiên et *Nguyễn Bình* dans le Sud — de prendre des mesures originales et de créer, en pleine guerre, une atmosphère d'exaltation, de liberté et de création (38).

Seule l'application brutale de la réforme agraire de 1953-1956, inspirée directement de l'expérience maoïste en Chine, suivie de la reprise en main directe de l'après-guerre avaient déclenché les « déviations » du Mouvement contestataire du *Nhân-Van, Giai Phâm* de 1956.

Au fond, et contrairement aux spéculations « sudistes » des années 1956-1957, l'affrontement entre les gardiens de l'orthodoxie et les quelques intellectuels du *Nhân van, Giai-Phâm* ne fait que témoigner de la vivacité et de la persistance dans le Nord des deux courants idéologiques qui se partagent l'intelligentsia de 1925. En défendant les principes de la démocratie socialiste, *Trần Duc Thao*, *Nguyễn Manh Tu'o'ng* (39) ou *Phan Khôi* n'avaient nullement l'intention de remettre en cause ni la légitimité historique ni le fondement socialiste du régime. Ils se contentent, en termes modérés, de dénoncer ses aspects « négatifs » : bureaucratiques, policiers et anti-démocratiques. Seul parmi les écrivains « épinglés » plus tard par l'appareil culturel du Parti, le poète et écrivain *Trần Dân* osait s'interroger ouvertement sur la notion de « lutte de classe » !

Paradoxalement, les difficultés rencontrées par le Parti dans sa politique culturelle dans le Nord, loin de renforcer le régime sudiste, de libérer son « intelligentsia » de toute inhibition psychologique et intellectuelle (40) renforcèrent au contraire la conviction que rien ne se fera désormais sans le rétablissement préalable du dialogue avec l'intelligentsia nordiste. Car, au lieu de créer des conditions favorables à un *aggiornamento* culturel, libéré de tout « monolithisme » doctrinal ou politique, le régime diémiste a commis une erreur grossière, « impardonnable » : il a introduit au Sud du Vietnam une idéologie intégriste chrétienne d'un sectarisme inouï (le pseudo-personnalisme de *M. Ngô Đình Nhu*) (41). Le rejet du phénomène diémiste est à la mesure de la bévue. Le divorce entre le régime et les intellectuels, annoncé dès les années 1959-1960, s'accélère avec le progrès de la « guerre de libération » qui s'y développe à partir de la même date.

La soumission des gouvernants à la volonté et à l'intérêt de la nouvelle

(38) v. Hoàng van Chi, *Tram hoa dua no trên dât Bac* (Les Cent Fleurs au Nord-Vietnam) ; *Nguyễn Tiên Lang, Les chemins de la Révolte* (roman), Paris, 1953.

(39) Double Docteur (ès lettres et en Droit), *Nguyễn Manh Tuong* présente une trajectoire intellectuelle qui n'est pas sans rappeler celle de *Pham Huy Thông* et *Trần Duc Thao*.

(40) Bien traduite par l'expression « Trum chan » (se couvrir la face) pour désigner les intellectuels *attentistes* car elle suggère, à l'endroit, l'idée que la *fonction intellectuelle est avant tout synonyme d'engagement politique*.

(41) V. Le témoignage assez documenté relativement à cette époque du Général *Dô Mậu, Vietnam Mau lua Qué hương tôi* (Mémoire) U.S.A., 1986.

puissance protectrice ne fait qu'exacerber le climat de surenchère nationaliste et le désir d'un État fort et populaire qui caractérise la majorité des intellectuels du Sud (42).

L'arrivée d'une nouvelle génération de jeunes intellectuels qui ne gardent de la Résistance de 1945 que des souvenirs déformés, sublimés..., le retour d'Europe d'un certain nombre d'intellectuels formés en Occident et marqués par les conjonctures idéologiques et politiques des années 1965-1970 (Chine, Vietnam, Cuba, Japon, Europe, U.S.A.) aiguïssent encore le désir de *dialoguer* avec ceux d'en face. Les titres des revues de gauche créées alors sont révélateurs : Dialogue (*Dôì thoai*), face à face (*Dôì diên*)...

Pour cela, il faut trouver un langage commun, transcender les différences de classes, de doctrines, d'idéologie, dans l'« amour de la Patrie ». Toute entreprise idéologique tendant à un *retour à la source* : bouddhique (avec Thich Nhât Hanh), confucéenne (avec Nguyễn Dang Thuc, Lu'o'ng Kim Dinh), existentialiste et personaliste (avec Ly Chanh Trung et Nguyễn van Trung), poursuit et accompagne ce désir de *rapprochement* de l'intelligentsia de 1925 :

« Formé initialement à la même discipline (?) que les idéologues de la Révolution, ayant approximativement leur âge, enthousiasmé par la révolution anticolonialiste dirigée par le Parti communiste vietnamien, grandiose événement qui jamais ne se reproduira une seconde fois dans la vie d'homme, impressionné par la stature politico-intellectuelle de J.-P. Sartre (...) (43) », l'ultra-gauchisme des années de la guerre (américaine) représenté par Nguyễn van Trung était en fait l'expression théorique de cette quête de la continuité historique, de la réconciliation et de la réunification culturelle qui marque l'histoire de l'intelligentsia vietnamienne depuis 1925-1926.

Même si les conditions réelles de la réunification de 1975 n'avaient pas été ce qu'elle espérait et rêvait, on ne peut lui reprocher d'avoir tenté d'assumer, jusqu'au bout, sa vocation d'intellectuel : celle d'unir envers et contre tout le peuple dont elle aimerait être à la fois la compagne et le guide !

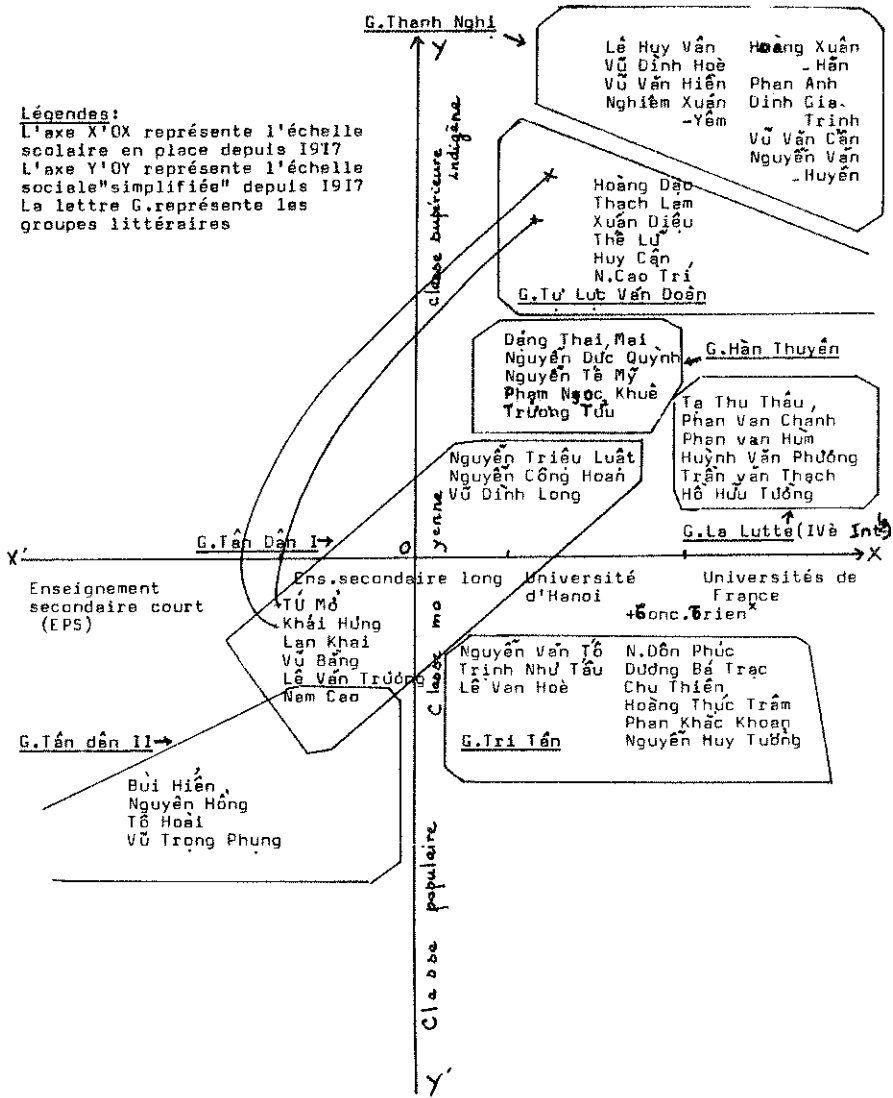
---

(42) A propos des liens historiques entre la classe dirigeante sudiste des années 60 et les « collaborateurs » des années 1925-26, N. Van Trung écrit : « (la politique d'asservissement culturel du colonialisme) a produit deux ou trois générations d'intellectuels habitués à vivre dans les normes de la tradition (culturelle) française — Par « Français », il faut comprendre surtout, dans le contexte historique de cet ouvrage, les « Américains » ; en dépit d'une indépendance formelle, des générations d'hommes s'installent ainsi dans une sorte de corruption morale, contaminés par des idées erronées tant dans la vision du monde que dans la manière de vivre... Les Français avaient montré leur perspicacité quand ils entreprennent de domestiquer l'ensemble du corps social en partant du sommet, en s'attaquant à la classe dirigeante grâce à une politique de séduction, de partage du gâteau et de cosmopolitisme culturel ».

(Chu dich Nam Phong, o.c., p. 183.)

(43) V. Buu Lich, *Les idéologies de la République du Sud-Vietnam, 1954-1975*, Thèse de Doctorat (Université de Paris VII).

CHAMP SOCIAL ET CHAMP LITTÉRAIRE  
DE LA GÉNÉRATION 1925-1926



CHAMP SOCIAL ET CHAMP LITTÉRAIRE DE LA GÉNÉRATION DE 1925

\*  
\* \*

De même que l'occupation japonaise en Chine avait provoqué un mouvement d'allégeance générale des intellectuels classiques au Parti communiste chinois, la reprise des opérations de reconquête de l'Indochine par les responsables français de la IV<sup>e</sup> République (du général de Gaulle à M. George

Bidault) en 1945 n'a laissé aucune chance historique à l'intelligentsia classique vietnamienne.

On comprend qu'en dépit des pertes considérables en hommes et en talents et qu'au travers des métamorphoses successives (nationaliste, marxiste-léniniste, maoïste et... vietnamocentriste), l'intelligentsia révolutionnaire qui domine la scène politico-idéologique d'aujourd'hui reste profondément marquée par les caractéristiques sociologiques et culturelles de sa genèse (1925-1926), tiraillée entre une stratégie de la confrontation-héritée de son alliance avec l'U.R.S.S. et la Chine — et une idéologie profondément nationaliste.

En ce sens, on peut y déceler effectivement un retour à la source : le nationalisme farouche et intransigeant des Lettrés patriotes de 1860. L'amorce d'un cosmopolitisme culturel tempéré qui caractérise l'intelligentsia de 1907 à peine commencée est oubliée, bien oubliée !

## ANNEXE

### Trần duc Thao

#### Notes autobiographiques\*

« Trần Duc Thao né le 26 septembre 1917.

1925-1935 : Études au Lycée français de Hanoi.

1935-36 : 1<sup>re</sup> année de droit à Hanoi.

1936 : Venu à Paris pour la préparation du concours d'entrée à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm.

1936-1939 : 1<sup>re</sup> supérieure à Louis le Grand et Henri IV.

1939 : Entrée à la rue d'Ulm.

1939-1941 : Licence de philosophie.

Été 1940 : Réfugié à Bagnères de Bigorre.

Octobre 1940 — mars 1941 : Réfugié à la faculté des lettres de Clermont-Ferrand où s'était retirée également la faculté de Strasbourg. C'est là que j'ai rencontré Jean Cavaillès qui m'a introduit à la lecture de Husserl.

Mars 1941-septembre 1944 : Interne à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm.

1941-1942 : Diplôme d'Études supérieures avec mémoire sur « *La méthode phénoménologique chez Husserl* ».

1942-1943 : Agrégation de philosophie.

1943-1944 : Année de recherches à la rue d'Ulm pour une thèse de doctorat d'État sur la phénoménologie de Husserl.

Début 1944 : Court séjour en Belgique aux Archives-Husserl à Louvain. Edmund Husserl était décédé en 1937 en Allemagne après avoir été radié de l'Université par les Nazis. Madame Husserl a dû se réfugier en Belgique, où l'Université de Louvain a créé un département spécial sous le nom d'*Archives-Husserl*, pour recueillir la bibliothèque, les notes et les manuscrits de Husserl.

Les recherches que j'y ai faites au début de l'année 1944 m'ont permis de préciser ce que j'avais deviné dans mon mémoire de diplôme : à savoir que contrairement

aux interprétations ordinaires qui faisaient de la phénoménologie husserlienne une doctrine des essences éternelles, les analyses effectives de Husserl tendaient vers une philosophie du temps, de l'homme historique et de l'histoire universelle. « *L'intemporalité*, disait Husserl, est une *omnitemporalité*, qui n'est elle-même qu'un mode de la *temporalité* ».

Fin 1948 (ou début 1949) : j'ai signé une Déclaration intellectuels (publiée par l'Humanité) protestant contre les répressions exercées par le traître (*sic*) Tito sur les démocrates yougoslaves.

Fin 1949 — début 1950 : Cinq entretiens sténographiés avec Jean-Paul Sartre sur Marxisme et existentialisme.

Sartre m'avait invité à ces entretiens parce qu'il espérait y démontrer que l'existentialisme pouvait très bien coexister pacifiquement sur le plan doctrinal avec le marxisme. La sténographie avait pour but de préparer une publication commune sous forme de dialogue.

Sartre ne reconnaissait la valeur du marxisme qu'en matière de politique et d'histoire sociale. Pour la philosophie marxiste, il ne la prenait même pas au sérieux. Il proposait un partage où le marxisme serait compétent dans une certaine mesure pour les problèmes sociaux, l'existentialisme restant valable pour la philosophie.

Je lui ai montré en cinq séances que justement il faut prendre le marxisme au sérieux *également en philosophie*. Sur ce, Sartre a mis fin à la conversation, vu qu'il n'avait plus rien à en espérer.

Il était entendu, au moment de nous séparer, qu'il ne serait plus question de cette affaire ni d'un côté ni de l'autre. A l'encontre de cette promesse réciproque, Sartre et surtout son entourage ont répandu des propos qui rejetaient sur moi la responsabilité de l'échec. Comme j'étais isolé, je ne disposais pas d'autres moyens pour mettre fin à ces bruits désagréables que d'intenter un procès à Sartre. Et en effet la campagne insidieuse que ses disciples avaient commencée, s'est immédiatement interrompue.

En 1952, Sartre s'est décidé à apporter une contribution active au Mouvement de la paix. Peut-être les échanges de vue de l'hiver 1893-1940 avaient-ils eu une modeste part dans son évolution vers la coopération avec le communisme ?

Pour moi ces entretiens ont consommé ma rupture avec l'existentialisme, rupture commencée avec mon article de septembre 1948 contre le commentaire de la *Phénoménologie de l'esprit* de Hegel par Kojève.

Août 1951 : Publication de *Phénoménologie et matérialisme dialectique* chez Minh-Tan.

Ce livre marque mon évolution de la phénoménologie au matérialisme dialectique. En réalité je n'étais encore parvenu qu'*au seuil* du marxisme. J'étais arrivé à reconnaître la vérité des fondements théoriques du matérialisme dialectique, sans posséder une connaissance suffisante des textes classiques du marxisme-léninisme. Dans les analyses concrètes de la seconde partie de mon livre, la méthode, qui se voulait marxiste, s'égarait dans les accents ondoyants de la double phénoménologie husserlienne et hégélienne.

Cependant les positions de principe, nettement affirmées, suffisaient à me déterminer à revenir au Vietnam. Il fallait mettre la vie en accord avec la philosophie, accomplir un acte réel, qui réponde aux conclusions théoriques de mon livre.

Depuis ma rupture avec l'équipe des *Temps Modernes* au début de 1950, d'excellents amis me suggéraient avec juste raison qu'il n'y avait aucun espoir d'une révolution à Paris. Comme j'étais bien d'accord, j'ai achevé en toute hâte mon livre annoncé depuis fin 1943, date à laquelle je m'étais inscrit pour une thèse sur Husserl. Il n'était plus question de la faire pour la Sorbonne, mais il fallait tout de même me libérer sur le plan philosophique. Le livre parut avec seulement 368 pages en raison du manque de temps.

Avant de quitter Paris, j'ai confié à Nguyễn Van Chi, qui était chargé des relations avec *Les Temps Modernes*, le soin de mettre fin en mon nom, au procès avec Jean-Paul Sartre.

Fin 1951-début 1952 : Retour au Vietnam par Prague, Moscou, Pékin.

1952 : Étude sur deux ateliers industriels au Viet Bac. Rapport au Comité central

— Enquête sur la situation des écoles au Viet Bac. Rapport au ministère de l'Éducation.  
 Printemps 1953 : Traduction des œuvres du Camarade Truong Chinh dans les bureaux du Secrétariat Général.  
 Été 1953 : Participation au Chinh Huân (éducation politique, T.V.T.).  
 Automne 1953-Début 1954 : Participation à la réforme agraire comme militant de base à Phu Tho.  
 1954 : Deux articles sur l'histoire et la littérature du Vietnam, publiés dans *Van Su Dia*.  
 Automne 1954 : Professeur à l'Université de Hanoi.  
 1954-1955 : Chaire d'histoire ancienne.  
 1955-1958 : Chaire d'histoire de la philosophie.  
 1956-1958 : Doyen de la Faculté d'histoire.  
 1955-1956 : Divers articles publiés dans la *Tap san dai hoc su pham* et le *Tap san dai hoc (Van khoa)*.  
 Fin 1956 : Deux articles publiés dans le *Nhan-van* et le *Giai-pham* où j'ai confondu la démocratie socialiste avec la démocratie bourgeoise (*sic*), l'humanisme marxiste avec l'humanisme bourgeois (*resic*).  
 1958-1961 : Études des textes classiques du marxisme-léninisme.  
 1961-1973 : Participation à la traduction des textes de Marx-Engels, aux *Éditions Su thât*.  
 1965 : Article dans *La Pensée* : « Le noyau rationnel de la dialectique hégélienne » (traduction d'un article en vietnamien publié en 1956 dans le *Tap san dai hoc (Van Khoa)*.  
 1966 : Article dans *La Pensée* : « Le mouvement de l'indication comme forme originaire de la certitude sensible. »  
 1969-1970 : Article en trois livraisons dans *La Pensée* : « Du geste de l'index à l'image typique. »  
 1973 : Publication des « *Recherches sur l'origine du langage et de la conscience* » aux Éditions sociales.  
 Janvier et septembre 1973 : Article en deux livraisons dans la *Nouvelle Critique* : « De la phénoménologie à la dialectique matérialiste de la conscience ».  
 Mai 1981 : Article dans *La Pensée* : « Le mouvement de l'indication comme constitution de la certitude sensible. »  
 Janvier 1983 : suite du même article (...)

Hanoi, 1<sup>er</sup> février 1984

## B. LA CRITIQUE DES ARMES : LA PRODUCTION INTELLECTUELLE

### I. LES DÉFIS DES NOUVEAUX MESSIANISMES

Pour comprendre les rapports aussi ambigus que complexes entre les intellectuels vietnamiens et les sectes messianiques (*Cao Dai*, *Hoa Hao*, le mouvement mystique de Mac Dinh Phuc et Ky Dong en 1897...) d'origine paysanne, il faut écarter le *fonctionnalisme outrancier* qui sous-tend la critique de la vulgate marxiste (Trân van Giàu, o.c., 190-191, 198 sq, 205 sq).

Pas plus que le catholicisme vietnamien, ces mouvements ne sont de simples armes idéologiques du colonialisme. Par leur énorme capacité de rassemblement et de mobilisation des masses « fanatiques » plus ou moins contrôlables, le *Cao Dai* — parti des milieux semi-intellectuels du colonat cochin-

chinois avant de s'implanter dans les provinces orientales du Nord de Saïgon (*Tây Ninh, Gia Định, Bình Du'ơng...*) — et le *Hoa Hao* dont le lieu de fixation se localise dans le Delta occidental du Mékong (*Cần Thơ, Long Xuyên, Châu Đốc, Sa Dec...*) et dont l'origine sociale est encore plus populaire... suscitent de la part des autorités coloniales autant de *méfiance* que d'*intérêt*. L'un et l'autre prolongent les mouvements messianiques d'origine religieuse et mystique (taoïste et bouddhique surtout) qui ont joué, récemment encore, un rôle actif dans le processus de la résistance anticoloniale, alternant, relayant les déficiences de l'État confucéen : les sectes bouddhiques et patriotiques dans la région côtière au Nord dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, celle du *Thiên Địa Hội* (*Association Ciel et Terre*) et l'insurrection manquée de Phan Xích Long en 1916 (Saïgon).

Le succès populaire de ces mouvements d'essence paysanne et son caractère local montrent leur rapport intime avec les caractéristiques propres de la société cochinchinoise, son statut colonial et le mode d'aliénation culturelle qui lui est particulier. Parmi les observateurs de la société vietnamienne, Paul Mus semble en avoir bien saisi le sens. Selon l'auteur de *Vietnam, sociologie d'une guerre*, si la perte de la souveraineté politique n'a pas miné l'identité culturelle ni l'intégrité confucéenne qui fondent la société traditionnelle dans le Nord et surtout dans le Centre (bien au contraire !), il n'en est pas de même de la personnalité collective sud-vietnamienne privée et du système d'appartenance (le colonat « aliène » la personnalité sud-vietnamienne sans rien donner en échange, même pas son apparence juridique : la nationalité française n'est pas donnée mais acquise dans des conditions qui font des bénéficiaires de véritables « déracinés ») et du système de référence (le confucianisme et les autres philosophies n'y sont pas suffisamment implantées pour résister à la dépersonnalisation culturelle et religieuse), d'où un vide profond qui appelle la profusion des idéologies de substitution.

Dans ces conditions, il ne semble pas aberrant de considérer le *Caodaïsme* et son équivalent du Delta du Sud-Ouest, le *Hoa Hao*, comme les produits culturels et religieux d'une situation historique créée par le double processus de colonisation dont faisait l'objet le pays cochinchinois : celui entrepris au XVIII<sup>e</sup> siècle par les Seigneurs fondateurs de la dynastie des Nguyễn dans leur extension vers le Sud (*Nam Tiên*) et celui, plus récent, de la France dans la conquête de l'Indochine, à peine un siècle plus tard. Ni l'un ni l'autre de ces protagonistes n'avait le temps d'asseoir la société en question sur une légitimité morale, de parachever l'entreprise politico-militaire de la conquête commencée, par le moment politico-idéologique de la domination. Se substituant au Pouvoir traditionnel expulsé et absent, les forces médiatrices entre le ciel et la terre — qu'elles évoquent la haute autorité (*Cao Đài*) où l'harmonie suprême (*Hoa Hao*) (44) — sont chargées de traduire l'une et l'autre la soif, le besoin affectif, moral et religieux (au sens durkheimien du mot : comme structuration et dynamique de la solidarité) d'un peuple, d'une population paysanne composée de *nông dân* (paysans parcellaires) et de *Ta điền* (salariés agricoles du sud) déstabilisés et menacés par l'introduction massive des nouveaux rapports de production capitalistes et par l'irruption d'une nouvelle classe de latifundiaires français ou demi-français (chinois ou vietnamiens assimilés) dépourvus de modèles culturels et d'une intelligentsia déracinée, balbutiante, anémiée, la place qu'y occupent les Lettrés étant insignifiante en

(44) Appellation qui renvoie à la mythologie chinoise de *Taiping Tian Guo*.



dépôt de fortes personnalités comme Dô Chiêu, Phan-van Tri, Thu Khoa Huân...

L'aliénation coloniale, qu'elle soit vietnamienne ou française, crée du même coup une situation d'attente, une disponibilité religieuse et une demande des structures d'intercesseur (P. Mus) typique des sociétés paysannes, le besoin d'un substitut d'État et du pouvoir sacré (45). Le concept d'aliénation prend ici une connotation tant culturelle (l'imposition par la force des modèles extérieurs sinon nécessairement hostiles) que psychologique. Dans les trois cas de messianisme paysan auxquels nous sommes confrontés, la folie sous ses différentes variantes joue un rôle essentiel dans la catharsis du héros fondateur (Hong Xu Qüan, Ngô van Chiêu et Huynh Phu Sô). Jamais la proximité entre l'aliénation culturelle, frustration et folie libératrice (individuelle et collective), ne se présentent sous un jour aussi troublant et sur un fond d'avilissement national aussi redoutable.

Suivons le cas de Hong Xu Qian, le prophète-roi des Taiping. Son contexte socio-historique est bien cerné par J. Reclus (*La Révolte des Taiping, 1851-1864*) (46) : une détresse générale dans un climat de suspicion où se répandait la conviction que la dynastie avait perdu le mandat du ciel (*Thiên mệnh*), dans un milieu « inflammable » (rapport conflictuel entre le pouvoir central représenté par des mandarins corrompus et cruels et les minorités Hakkas, « les Protestants » de la Chine du Sud), une situation sociale explosive. Alors, « le pseudo-christianisme d'un déséquilibré fut cette étincelle » qui va plonger la Chine dans un cataclysme de feu et de sang qui a failli emporter le pouvoir mandchou. Qui est ce vrai déséquilibré et ce faux prédicateur, le même homme qui annonce le « prologue de la Révolution chinoise » à venir ?

Un lettré paysan d'origine Hakka des environs de Canton. L'enfant prodige échappa aux pénibles travaux des champs, le clan familial (47) l'envoya à l'école dans l'espoir qu'il allait conquérir les lauriers de la réussite universitaire et faire honneur à son groupe. Après les premiers succès prometteurs, Hong se présenta au concours provincial qui constitue la première étape dans la course vers le pouvoir. Ce fut une série d'échecs humiliants. Hong avait 23 ans lorsqu'il échoua pour la troisième fois aux concours : « Ce fut pour lui un drame. Il se retrouvait parmi les Lettrés repoussés par le pouvoir, horde d'aigris, de révoltés en puissance, avec la seule perspective de mener jusqu'à sa mort, comme ses pairs, l'existence besogneuse de maître d'école de son village (...). Épuisé par l'effort et accablé par la honte, il tomba malade assez gravement pour avoir un délire persistant. De Canton, on le transporta chez lui. Il ne reconnaissait plus les siens. On le crut tombé dans la démence, on craignait pour sa vie (...) » (J. Reclus, 29).

De cette crise mentale sortit un homme apparemment rasséréné, affable, digne, soucieux de la chose publique. L'ambition et le désir de réussir, loin d'être refoulés, prennent une autre forme, mystique et messianique. Se regardant comme investi d'un autre mandat, il exprime ses visées dans une ode dans laquelle il se constitue en position d'attente. C'est en 1843 — date de son quatrième et dernier échec aux concours — que date sa conversion au

(45) Francine Muel-Dreyfus, A. Martins-Rodrigues, *Réincarnations. Note de recherche sur une secte spiritée de Brasília* in A.R.S.S., Juin 1986.

(46) Paris, 1972.

(47) Dont certains ascendants se sont illustrés, semble-t-il, comme lettrés lauréats.

christianisme. Les circonstances de la rencontre entre Hong et la religion chrétienne méritent d'être connues tant elles résument la trajectoire mystique et initiatique des émules vietnamiens.

C'est, en effet, en 1836 qu'il avait fait la rencontre dans la rue d'un étranger âgé et très barbu — qui pourrait être un pasteur, Edwin Stevens, accompagné d'un Chinois qui lui servait d'interprète. Ils prêchaient l'Évangile et distribuaient des brochures chrétiennes, et Hong avait reçu d'eux un ouvrage intitulé « Paroles de sagesse pour exhorter le siècle » (*Ts'uann che lian yen*). L'auteur en était un Chinois converti au christianisme au Collège de Malacca en Malaisie et nommé Lian-A-Fa : « L'ouvrage, selon J. Reclus, reproduisait des chapitres entiers de la Bible, entremêlés de commentaires édifiants écrits dans un style pâteux et plein d'incorrections, de confusions et d'erreurs grossières. Ainsi des expressions comme « royaume des Cieux » y étaient-elles traduites par « Empire du Milieu » (c'est-à-dire la Chine) et la « Race élue du Seigneur » par « Chinois » (!). Les missionnaires ont souvent déploré que la foi de Hong ait tenu à des matériaux aussi médiocres d'où sa doctrine chrétienne se trouva quelque peu dénaturée (48). »

Relu en 1843 à l'éclairage de sa propre tragédie, ce document fut pourtant pour Hong une véritable révélation. Non seulement il trouvait là une doctrine qui semblait prendre à contre-pied les valeurs de la société confucéenne dont les portes du pouvoir lui étaient désormais interdites à jamais « mais il y voyait encore la révélation de son comportement anormal pendant la crise : son délire, c'était une expérience religieuse au cours de laquelle il était monté au Ciel et avait rencontré Dieu et Jésus-Christ (...) ». Bref, la confirmation des rêves de grandeur et de conquêtes exprimés de manière pompeuse et obscure dans sa fameuse « Ode » de 1837.

« Mes mains détiennent au Ciel et sur terre le pouvoir de punir et d'occire le méchant, d'épargner le bon, et de délivrer les hommes de la misère. Du Nord au Sud, par delà monts et rivières, mes yeux sont témoins de l'Est à l'Ouest et aux confins du soleil et de la lune, ma voix résonne. Le dragon sort ses griffes pour surgir des chemins noyés de brume, Et dans son envol, il ne craint pas la courbe de la voie lactée ! Le dragon et le tigre rampant sont tous deux mes compagnons » (...) (*Les dirigeants de la Chine révolutionnaire*, 57-79, o.c.).

Au-delà des signes témoignant d'une crise profonde de la personnalité — qu'elle soit historique ou historisée — de l'intéressé sans que l'on puisse, selon M. Yap, conclure dans le sens d'une maladie de type « schizophrénique », il est plus intéressant de se demander pour quelles raisons Hong jeta inconsiemment son dévolu sur des théories essentiellement chrétiennes qui entraînèrent sa conversion au christianisme Taiping au cours de sa maladie.

Selon Yap, le messianisme chrétien du Taiping participe du « complexe du Messie » reconnu dans les sociétés traumatisées par le choc de l'industrialisation moderne dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle en Amérique latine

---

(48) Ce document n'était assurément pas unique en son genre. On se rappelle le fameux document anti-catholique rédigé par deux lettrés confucéens revenus de leur conversion catholique, Pham Ngô Hiên et Nguyễn-Hoa Duong, auteurs du *Tay Duong Gia To Bi luc* (o.c.). Le moins que l'on puisse dire, c'est le niveau très approximatif de la connaissance de la religion chrétienne de la part de « convertis » pourtant instruits. S'agit-il d'œuvre de déformation systématique dans le but de disqualifier l'adversaire ou du simple fruit d'une formation — et d'une conversion — approximative, utilitariste ? La question reste posée.

(dans la région de Rio Negro) et en Afrique du Sud (49). Le thème de Jésus-Christ à la fois Dieu et Homme, Sauveur du monde, semble séduire profondément les natures troublées et sensibles en leur permettant de s'identifier à lui :

« Dans le cas de Hong, la nouvelle religion ne lui paraît pas seulement représenter la source secrète de la puissance occidentale, qui, à cette époque, réussissait si bien à vaincre la résistance des Mandchous, mais le thème du Dieu fait homme a dû exercer sur lui une force de séduction irrésistible et quasi hypnotique. Non seulement il se trouva converti, mais converti de telle manière qu'il se prit pour le héraut de Dieu, semblable au Christ et chargé de sauver le monde » (M. Yap, art. cit., p. 75-76).

On verra combien cette double divination du héros élu et du peuple élu joue également dans la folie — ou la névrose — messianique des homologues vietnamiens. Présentant le même profil social et culturel que Hong, la trajectoire mystique du fondateur du caodaïsme combine les repères identiques : origine *lettrée* (avec ascendants grands lauréats), la rupture coloniale obligeant la famille à se déplacer (*déraciné*) ; Chiêu connaît comme Hong une enfance difficile et *solitaire*, vivant séparé de ses parents (ou orphelins selon d'autres sources). Formation scolaire normale, quoique étriquée non par malchance (comme Hong) mais par le système colonial. Diplômé d'études complémentaires franco-indigènes, Chiêu mène une carrière « sans éclat » dans l'administration jusqu'au grade de « Phu » sans pour autant se considérer comme « assimilé ». Même ascétisme sexuel et même inclination vers l'homosexualité refoulée (*infra*), Chieu manifeste très tôt sa vocation mystique en s'adonnant au spiritisme alors très à la mode dans le milieu des fonctionnaires coloniaux. C'est au cours de ces séances que, « stupéfait, Chieu se voit interpellé par un "Esprit supérieur" qui, s'étant manifesté, lui demande de progresser dans la voie de la vertu et d'approfondir sa connaissance de Dieu » (G. Meillon, « *Le Caodaïsme* », art. cité, p. 174) (50). Son séjour dans la province (maritime et magnifique) de Hatien, à l'extrême ouest de la Cochinchine, va favoriser son expérience mystique, en compagnie de quelques femmes et de jeunes garçons de douze à quinze ans, jugés particulièrement réceptifs (?) et formés comme médiums. C'est ainsi qu'il entre en communication avec un esprit qui lui recommande aussi l'abandon des prières du *Kinh Minh Thanh* (« Livre saint et brillant d'oracles merveilleux » attribué à Quan Dê, général légendaire dans l'Antiquité chinoise) et une pratique progressive du jeûne. Pour Chiêu, « seul le Très Haut, l'empereur de Jade, peut se révéler de la sorte » (on note l'orientation nettement sinocentrique du symbolisme caodaïste). Se dissociant alors du culte du Bouddha, Chieu part à la recherche d'un emblème nouveau. Une semaine de réflexion et de recherches ne l'ayant amené à aucune solution satisfaisante — après avoir songé à la *croix*, Chieu a renoncé sur la suggestion du même esprit dont il est désormais le disciple soumis —, il commence à désespérer lorsqu'un étrange phénomène se présente à ses regards : *un ail de grande taille*, aussi étincelant que le soleil, lui apparaît soudain, à une distance de deux mètres environ... Peu après, l'Esprit en question dévoile son identité (*Cao Dai Thiên Ông Dai Bô Tat Ma-ha-Tat*)\*.

(49) Voir les travaux de G. Balandier et de son équipe. i.e. pour R. Bastide cf. aussi H. Desroches, *Dieux d'hommes*, Paris — La Haye, 1969.

(50) In *Cahiers de l'Asie du Sud-Est*, n° 15-16, Paris, 1984, suite in i.e. n° 17-18, Paris, 1985.

Le caodaïsme est né bien que son fondateur — autre singularité par rapport au Taiping — vive en marge du succès social et mondain qui va s'emparer de la « religion » qu'il a révélée au monde.

Bien que sa fin et ses obsèques s'inspirent du rituel bouddhique, le message annonciateur de sa libération prochaine rappelle étrangement les vers de Hong (*Ode* de 1837) :

« A l'heure présente, je prends note de ton abnégation. Un jour viendra, mon fils, où tu rejoindras le ciel sur le dos des dragons » (cités par G. Mailon, art. cit.).

Ainsi se trouve bouclé le cercle qui constitue le récit messianique : *Ngô van Chiêu*, fils pieux et aimant, bon père et bon époux, homme bon et digne du terroir vietnamien, pauvre parmi les pauvres de la terre et pieux parmi les enfants pieux, est élu pour porter le message de salut du Très-Haut (*Cao Đài*) et le peuple vietnamien, en récompense à son attachement sans faille au culte des ancêtres, recevra ainsi la mission historique et spirituelle — confirmée par les médiums — de procéder à la troisième Évangélisation du Monde (*Dai dao Tam Ky Phô Đô*) (51).

L'histoire du fondateur des *Hoa Hao* s'inscrit dans la même trame historique et sociale et sa progression dans la même logique du messianisme paysan.

D'origine paysanne (moyenne) des riches provinces rizicoles du Mékong, Huynh Phu Sô fut atteint à 15 ans d'une grave maladie que ne pouvaient guérir plusieurs médecins de renom venus de diverses régions. Mais cette maladie lui avait permis de faire connaissance avec des recettes de la médecine traditionnelle à base de plantes. Des croyants, grâce à leur foi, furent guéris par ses remèdes. Sa réputation de guérisseur (52) montait en flèche, il n'avait que 21 ans lorsqu'il fonda sa secte, se déclarant être une incarnation de Bouddha.

Ici le passage de l'état d'homme à celui de demi-Dieu s'affirme par la vocation de guérisseur. L'identification au Bouddha s'inscrit dans la tradition du « pays » qui a vu se succéder des Messies qui avaient en leur temps apparu au Delta du Mékong : le Bouddha Tâ An (1807-1856), le Bouddha Trum (1868), le Bouddha Bôn Su (1891)... Comme ses prédécesseurs, Huynh P. Sô avait l'habitude d'analyser les situations, de prédire le futur par des « sâm ngu » (prophéties) en prose rythmée, devenus, pour ses adeptes, des règles de conduite. Ses vers sibyllins, sa conduite, son apparence physique, son célibat aussi (ce qui le rapproche davantage de Hong que de Chiêu) lui valaient le nom de *Dao Khùng* (Bouddha étrange).

Comme ses homologues Hong et Ngô van Chiêu, Huynh P. Sô disposait d'une grande force de conviction et de persuasion sur les paysans. Son message à la fois religieux, messianique et patriotique... enflamme ses compatriotes du Sud. Le nombre des convertis croissait rapidement. Des familles entières quittaient leurs terres, offraient de l'argent pour nourrir le maître, se déclaraient prêtes à se sacrifier pour sa gloire. Voici, en quels termes, *Huynh Phu Sô* donne la clé de son identité et de sa mission :

---

(51) Allusion aux précédentes Évangélisations : celle de Dieu s'adressant à l'Humanité par l'intermédiaire d'Abraham, Moïse, de demi-Dieux qui inspirèrent les Védas..., la seconde via les prophètes tels que Bouddha, Confucius, Lao Tseu, Jésus-Christ et Mahomet.

(52) Maria Andrea Loyola, « Cure des corps et cure des âmes. Les rapports entre les médecines et les religions dans la banlieue de Rio », in A.R.S.S., juin 1982.

« Né sur le territoire du Vietnam, j'ai déjà parcouru maintes régions du globe, au cours de mes existences antérieures. Après avoir assimilé de nombreuses doctrines religieuses profondes, mes passions bien domptées, mon égoïsme vaincu, je reviens à mon terrier d'origine, j'y ai passé plusieurs existences pendant lesquelles j'ai servi mon pays et mon peuple. Durant ces existences successives, vivant j'étais tantôt mandarin, tantôt homme du peuple du Vietnam ; mort, j'étais tantôt génie, tantôt démon du sol vietnamien. Durant les toutes dernières existences, j'eus la chance de rencontrer le Maître illuminé qui m'inculqua la foi bouddhique. Depuis que j'ai bénéficié de la grâce du Bouddha, mon cœur s'est rempli de générosité, de charité ; mais, l'angoisse me saisit de voir le déclin de mon pays et je m'apitoie sur le sort du peuple... » (53) (Bac lieu, 1942, reproduit in *Études vietnamiennes*, o.c.p. 129-130).

La perspective de l'apocalypse prophétisée par Huynh Phu Sô qui coïncidait avec l'éclatement de la Seconde Guerre mondiale et la promesse de la grande fête « *Long Hoa* » (la renaissance des croyants) constituaient les thèmes-clés de la doctrine religieuse du Hoa Hao et rencontraient les aspirations les plus ardentes de la paysannerie du sud-Vietnam qui rêvait, elle aussi, de construire sous l'égide du prophète vivant une ère radieuse débarrassée de l'étranger et vivant en paix sur cette terre bénie du Mékong.

En contrepartie de la promesse d'un salut collectif et définitif, le messianisme du Taiping comme celui des sectes religieuses sud-vietnamiennes contient deux éléments organiquement liés : l'absolutisme ou le totalitarisme théocratique qui exige de chaque adepte, sous peine d'une sanction impitoyable, une obéissance absolue, y compris le don de la vie... et, corrélativement, comme pour atténuer les effets du fanatisme religieux en puissance, une forte propension au syncrétisme (54).

Ainsi, à l'Ancien Testament, Hong emprunta le concept de Dieu comme un Dieu unique, créateur suprême, avec lequel le croyant pouvait entrer en communion sans autre intercesseur que lui-même (ou à défaut, ses adjoints),

---

(53) Comparaison du bestiaire symbolique de Huynh Phu Sô avec ceux de ses congénères : Ainsi, aux messages prosaïques de Ngô van Chiêu et aux odes de Hong Xu Quian, on peut citer ce poème de H.P. Sô :

« Quand le *chat* miaule le monde est bouleversé  
Paraissent le *Dragon* et le *serpent*  
On voit partout du sang  
Le *cheval* donne un coup de pied à la *Chèvre*  
Moment difficile pour le monde  
Même le *singe* connaît des vicissitudes  
Le sang cesse de couler quand le *cog* chante. »

Les animaux en question symbolisent le cycle de 12 ans dans le calendrier chinois.

(54) Mieux que le Hoa Hao dont l'ascétisme originel (port du chignon, culte du Bouddha) est proverbial, le syncrétisme polythéiste du Cao Đài s'explique par le culte de héros aussi « œcuméniques » que le Grand Lettré Phan Thanh Gian, la poétesse Doàn Thi Diêm, le poète Tang Li Po, Jeanne d'Arc et Victor Hugo...

Par ailleurs, le Caodaïsme revendique ouvertement la « synthèse » des cinq principales religions de l'Humanité : Confucianisme, polythéisme, Christianisme, Taoïsme et Bouddhisme. (Certains réformateurs remplacent le polythéisme par l'Islam). Ce syncrétisme philosophique et religieux n'est pas nouveau car il s'enracine déjà dans la tradition philosophique du XVIII<sup>e</sup> siècle (v. Trinh Chuyêt Phu, *Tam Giao Đông Nguyên*).

Ses rites reflètent bien cet esprit de coexistence entre les trois grandes philosophies orientales. Ainsi les dignitaires de « l'Église » caodaïste adoptaient pour leur tenue d'apparat les trois couleurs représentant trois religions : Rouge pour le Confucianisme (Autorité), Jaune pour le Bouddhisme (Vertu) et Bleu ciel pour le Taoïsme (Nature).

LES CORRESPONDANCES DES MOUVEMENTS MESSIANIQUES CONTEMPORAINS (XIX<sup>e</sup>, XX<sup>e</sup> SIÈCLE)  
EN CHINE ET AU SUD-VIETNAM

Caractéristiques	TAIPING (1851-1864) Hong Xu Qian (Chine)	CAO DAI (1926-1975) Ngo van Chieu	HOA-HAO (1939-1975) Huynh Phy So
A — <i>Trajectoire individuelle</i>			
1 — Condition sociale	Lettré - paysan	Lettré (déplacé)	Paysan moyen
2 — Situation familiale	Célibat	Marié	Célibat
3 — Origine géographique	Périphérie de Canton	Sud-Est (Cochinchine)	Sud-Ouest (Cochinchine)
4 — Identité culturelle	Minorité Hakka	Sudiste	Sudiste
5 — Formation scolaire	Lettré. Echoue aux C.T.	Études secondaires franco-viet	?
6 — Carrière	Maître d'école (village)	Préfet colonial	guérilleur
B — <i>Procédure initiatique</i>			
7 — Événement constitutif	Délire + hystérie + rêve	Névrose mélancol. + apparitions (maladie de la mère)	Maladie psychosomatique (?) dès l'enfance autogénération
8 — Messie (Incarnation)	Frère cadet du Christ	Disciple du Bouddha	Incarnation du Bouddha
9 — Contenu idéo et religieux	Christianisme agraire (sinisé)	Spiritisme + 3 religions orientales	Bouddhisme + taoïsme
10 — Forme du message	Ode (forme classique)	Messages via médium	Oracles + prophéties
11 — Symboles (emblème)	Dragon (royauté) + Tigre (force)	Dragon + CŒIL de l'Esprit	Bestiaire cosmogonique chinois
12 — Typologie du Messianisme	Nationalisme paysan et anticonformisme	Réformisme + cosmopolitisme	Bouddhisme nationaliste, égalitariste et communaliste
C — <i>Ariste populaire</i>			
13 — Bases populaires	Paysanne + petits lettrés	Petits bourgeois et intellectuels nouveaux (franco-vietnamiens) des villes	Paysannerie parcellaire « ta dien » (salariés agricoles) du Delta
14 — Tendances politiques	Révolutionnaires et autoritaires	Réformisme modéré	Révolutionnaire autoritaire
15 — Stratégie d'insertion	Militaire renverser l'État Tsing	« Isolats » religieux, compromis avec l'occupant, pro-français, projaponais, se rallie au Vietnam puis	Militaire, isolats religieux et sociaux, antifrancsais (pro-Vietminh en 1945)
D — <i>Héritage politique</i> (trajectoire collective)	Maocisme	... Anticomuniste	Anticomuniste après l'assassinat du chef Huynh Phu So (1945)

au Nouveau Testament, l'idée de Dieu le père et de la rédemption du Christ. Enfin il s'efforça de justifier le plus souvent ses emprunts à une idéologie étrangère par des références à la tradition chinoise. Il leur donna selon J. Reclus (o.c., p. 34), un habillage philosophique confucéen ou pré-confucéen, voire bouddhique ou taoïque dans lequel ses ouailles se trouvaient en terrain familier.

\*  
\* \*

Ces trois messianismes sino-vietnamiens combinent ainsi, en dépit des décalages historiques et géographiques, au moins quatre invariants :

1) La disqualification de la classe dirigeante — ce qui n'est pas le cas du Japon de Meiji — et de son intelligentsia organique dans le processus de la transition vers la modernité. Dans les deux cas (Chine-Vietnam), nous assistions à la perte par l'autorité suprême de l'État de sa légitimité (*Thiên Mệnh*).

2) L'existence d'une trajectoire de la marginalisation et de l'aliénation sociologique et psychologique, menaçant l'individu et son groupe d'appartenance (trajectoire pouvant être objectivée en terme de groupe ethnique, de classe, de culture, de formation, de carrière, de valeurs et de modèles...) dans leur personnalité, identité et dignité.

3) L'émergence d'un nouveau charisme de type *religieux*, à tendance national(e) (iste) et paysanne (anti-industrielle).

4) L'adoption d'une stratégie de réinsertion sociale à dominante idéologique et culturelle visant davantage au changement des mentalités (communalisme, égalitarisme) que des rapports de production. Elle se traduit par l'ambiguïté sinon par l'hostilité vis-à-vis des révolutions technologiques (imposées de l'extérieur).

Pourtant, ce « plus grand dénominateur commun » ne préjuge en rien sur son évolution historique, face aux épreuves de la modernisation, de chacun des messianismes en question.

Au terme d'une histoire tourmentée au cours de laquelle il a failli se rendre maître de toute la Chine, le mouvement Taiping succomba enfin sous la conjonction d'une contre-offensive de la Cour des Tsing épaulée énergiquement par des chefs confucéens de valeur *Zeng Goua Feng* et *Li Hong Zhang* et le lâchage des puissances occidentales effrayées par le fanatisme nationaliste et religieux qu'il a suscité dans la population. Mais les aspirations égalitaristes et paysannes, le nationalisme exacerbé (xénophobie), l'attachement au charisme paysan lui survivront et trouvent son prolongement historique dans le maoïsme qui lui emprunte la démarche culturelle (anticonfucéenne) et la stratégie révolutionnaire paysanne.

Au Vietnam par contre, le scientisme des dirigeants du Parti communiste — largement préparé par les pseudo-débats des années 30 (55) — et la conception instrumentaliste de la religion comme idéologie rétrograde et comme arme de résistance féodale et colonialiste face au « socialisme scientifique »

---

(55) Voir infra.

préparent les conditions d'une rupture après une brève expérience d'alliance patriotique. L'assassinat ou les tentatives d'assassinat des chefs charismatiques du Sud allaient provoquer des phénomènes de rejet et de ralliement tactique des sectes politico-religieuses au pouvoir colonial (et semi-colonial) (1945-1975).

Mais les sources historiques (économiques, sociales et culturelles) du messianisme restent entières. On les voit ressurgir à travers l'expérience du Kampuchéa démocratique (1975). On note à ce propos la parfaite « réciprocity de perspective » entre les messianismes orientaux nourris des mythes bouddhiques, taoïste et animistes et la vision maoïste du naturalisme social. Même dénonciation d'une société amoindrie, aliénée et impure héritée de la monarchie (Sihanouk) et de ses imposteurs (Lon Nol) et même volonté messianique de redonner au peuple khmer, purifié, son empire perdu.

En ce sens, l'utopie révolutionnaire des Khmers rouges participe autant des dissidences religieuses — doublement dissidente : vis-à-vis du communisme religieux institué par Staline et vis-à-vis du bouddhisme d'État de l'ancien régime renversé — que des socialismes utopiques du XIX<sup>e</sup> siècle européen.

De même, sa pratique révolutionnaire s'inspire autant de la tradition violente des Frères de la Croix jaune (56) et de la Croix gammée que du messianisme non-violent — refus de la monnaie, de la nourriture (pratique du jeûne), de la reproduction, du mariage, du commerce, de la médecine, de l'école, de la production industrielle et du voisinage des villes (symboles modernes de la corruption et de la déshumanisation) et aspiration à un nouvel ordre ecclésiastique qui n'est rien d'autre que l'exacte copie conforme d'une société totalitaire.

Au Vietnam et au lendemain de la Première Guerre mondiale, l'émergence des messianismes du Sud provoque une prise de conscience des intellectuels classiques et modernes. Accueillis d'abord dans l'hostilité, l'ironie — les premières réactions oscillent entre la dérision et la récupération (Articles du *Đông Pháp Thôi Báo* ; Nguyễn Tu Thúc, *Nội Chuyên Đạo nước mình*, 1929 ; de Dang Thúc Liêng, *Quai giao luân* et surtout Thai Diên, *Cao Dai dâm*) —, les messianismes sont perçus comme de véritables défis auxquels il faut répliquer. Le formidable mouvement de renouveau religieux des années 1920-1940 s'inscrit dans ce contexte sociologique et idéologique.

## II. LE RENOUVEAU BOUDDHIQUE

Après le flottement provoqué par la mort de Phan Chu Trinh, la semi-retraite de Phan Bội Châu (en résidence surveillée à Hué) et l'arrestation de Nguyễn An Ninh, la vie idéologique reprend ses droits alors que toute la société vietnamienne est secouée par les crises économiques, sociales et politiques de 1930.

Loin de se laisser désarmer par les échecs sanglants du Vietnam Quốc Dân Dang à Yen Bai et de son rival du Centre, le Parti communiste, à Nghê

---

(56) H. Desroches, « Messianismes » in « *Encyclopaedia Universalis*.



Tinh, l'histoire intellectuelle va entrer dans une effervescence inconnue jusqu'alors.

Tout se passe comme si les défaites de 1930 des mouvements dirigés par les intellectuels devraient trouver leur épilogue logique dans la critique des armes... dont l'émergence des sectes dans le Sud ne constitue d'un coup de semonce.

L'intensité et l'ampleur des débats idéologiques entre 1930 et 1940 s'inscrivent décidément sur ce double fond social et politique et mettent en évidence le rôle particulièrement actif des philosophies religieuses dans cette actualité intellectuelle.

Selon l'historien Trần van Giàu,

« parmi les mouvements religieux, celui pour la restauration du bouddhisme s'avère être le plus profond non seulement parce que les disciples et les spécialistes du bouddhisme entreprennent un véritable retour à la source doctrinale, débattent les problèmes philosophiques d'une ampleur sans précédent chez nous, mais parce que celle-ci (la restauration) suscite un véritable dialogue avec les partisans du matérialisme marxiste et contribue ainsi à développer et à élever le niveau des discussions entre intellectuels alors que s'intensifie la lutte économique et sociale jusqu'à la victoire de la Révolution d'Août 1945 » (o.c., II, 301).

Écœurés par la dégradation du niveau théorique et des mœurs dans les milieux bouddhiques traditionnels et stimulés dans leur amour-propre par les succès des mouvements millénaristes dérivés du bouddhisme et du taoïsme, telles les sectes religieuses du Sud (Cao Dài, Hoa Hao), et encouragés par un effort analogue en Chine et au Japon, les intellectuels vietnamiens se lancent à leur tour dans une grande œuvre de purification doctrinale afin d'actualiser le bouddhisme, et de l'adapter aux besoins du monde moderne.

Entre 1930 et 1940, de nombreuses sociétés d'études ont été créées les unes spontanément, les autres sous l'effet de l'imitation (et des rivalités régionalistes). Le processus de Risorgimento bouddhique s'élargit ainsi de quelques cercles étroits d'initiés recrutés auprès des fonctionnaires et des couches supérieures des classes moyennes urbaines pour atteindre les classes populaires des trois régions.

Mais c'est auprès des intellectuels que ce mouvement avait rencontré un succès inattendu. Ainsi, si la Société d'Études du bouddhisme (*Hôi nghiên cứu Phật Học*) du Commis Chên à Saigon et son homologue du Nord, *Hôi Phật giáo Bắc Kỳ* de Hoàng Trong Phu (57) et Nguyễn Nang Quốc, deux grandes figures du protectorat tonkinois, réunissent surtout des fonctionnaires et des notables francophiles plus ou moins manipulés par les autorités coloniales, l'Association du Centre (*Hôi Phật Học*) du docteur Lê Đình Tham puise par contre ses forces vives dans un terroir où le culte du Bouddha prend racine depuis longtemps et traverse toutes les couches de la population du Centre, et en particulier celle de Hué.

Bien qu'à l'origine ces Associations rassemblent surtout des intellectuels de type classique (médecins, hauts fonctionnaires, universitaires...), le développement rapide et la maturation du mouvement en feront bientôt, grâce notamment aux médias (presse, périodiques ou journaux, éditions...), des

---

(57) Le Tông Dốc (Gouverneur) Hoàng Trong Phu était le fils du Grand Régent Hoàng Cao Khải.

« quasi-Partis » dynamiques dans le contexte de la lutte anti-coloniale de l'entre-deux-guerres.

Des débats passionnants et passionnés autour de la morale, des concepts épistémologiques de la philosophie bouddhique, du rôle de la religion dans le monde moderne, de sa capacité transformatrice dans la lutte pour la survie individuelle et collective... mettent en évidence une génération de théoriciens de valeur, soucieux de rigueur et de clarté doctrinale, allant jusqu'au bout de leur raisonnement et de leur prise de position. Ainsi la trajectoire exemplaire du Bonze *Thiên Chiếu*, sorte de Baron d'Holbach vietnamien et auteur d'ouvrages importants comme *Phật Học tổng yếu* (Synthèse bouddhique) (1929) et *Tai Sao tôi cam ơn đạo Phật ?* (Ce que je dois au bouddhisme) (1936) qui passa du doute cartésien à l'engagement dans le combat marxiste, ponctuée sept années de polémiques et d'incessantes remises en question des dogmes du bouddhisme.

Ces discussions tournent, selon *Trần van Giàu*, autour de l'existence de Dieu (*Thu'ơng đế*) (58), de l'âme (*Linh hồn*) (59), de l'être, du paradis (*Niết bàn*) (60), du monde extérieur et de soi (*Hữu Nga* ou *Vô nga*) (61) — thèmes fondamentaux de la métaphysique bouddhique — et révèlent l'opposition la plus âpre entre les partisans d'un noyau rationaliste et matérialiste (*Thiên Chiếu*, *Dôn Hâu*, *Lê Đình Tham*...) et les défenseurs d'une vision plus orthodoxe et plus spiritualiste (*Nguyễn Trọng Thuât*, *Bích Liên*, *Khuê Lạc Tu*...).

---

(58) Ainsi, répliquant à *Khuê Lạc Tu* (*Thuong đế Luân*) pour qui le Bouddhisme n'est ni une philosophie, ni une science, *Thiên Chiếu* n'a-t-il pas affirmé que le Bouddhisme est une Religion sans créateur ? Traitant du rapport entre la tradition bouddhique et les sciences modernes, le Vénérable *Lê Khanh Hoa* reprend le slogan moderniste : *Khoa học là đúng, Phật học là thế* (les sciences apprennent à savoir faire, les études bouddhiques à savoir être).

(59) Entre partisans de l'existence de l'âme et leurs adversaires, laissons à *Thiên Chiếu* le soin d'éclairer la conception (très subtile) du Bouddhisme sur le statut de la conscience : (*Ngũ Uẩn*). La conscience ne se réincarne pas. Elle naît et meurt avec chaque destinée (*Kiếp* ou *Karma*). C'est comme le reflet de la lune. Quand on verse de l'eau dans le seau, on voit apparaître la lune dans le seau ; versons de cette eau dans une jarre, on la revoit dans la jarre ; versons-la enfin dans une cuvette et notre lune se retrouvera dans la cuvette.

Cela ne veut pas dire que la lune bondit du seau dans la jarre et de celle-ci dans la cuvette ! En vérité, elle se détruit à chacun des moments du processus en question. Ces trois lunes ne sont pas identiques mais elles ne sont pas tout à fait différentes non plus. C'est pareil pour la conscience dans ces trois destinées. Elle n'est pas la même sans être tout à fait différente. (*Thiên Chiếu*, *Chân lý Tiểu thừa và Đại Thừa*) (La vérité dans le Petit Véhicule et dans le Grand Véhicule).

(60) Répondant à *Liên Tôn* qui invoque *Kinh Di Đà* et *Kinh Lăng Nghiêm* (supra) pour justifier la validité du Nirvana (*Tu Bi Âm*), *Chinh Tục* précise le sens de ce concept dans la philosophie bouddhique :

« Nirvana englobe trois sens différents : non-naître, non-attacher et non-conserver. Non-naître, c'est ne pas engendrer des fausses illusions. Non-attacher ou dé-tacher, c'est se libérer des liens d'un faux-Moi et des apparences (des choses) ; non-conserver, c'est s'anéantir dans le silence, le vide, se purifier des illusions et des erreurs. C'est, eu égard à cette polysémie, pourquoi Nirvana n'est pas traduisible en Chinois. »

(61) Les partisans du Rationalisme bouddhique s'en tiennent à une conception très bachelardienne de l'épistémologie bouddhique. Développant les postulats « *cat hành vô tướng* » et « *van pháp vô thức* » — « procès sans fin » et « non-réalité des choses » — comme les 2 supports fondamentaux de la phénoménologie bouddhique, les auteurs soutiennent une conception de la nature et de l'être assez proche de la dialectique hégélienne : les phénomènes résultant de l'expérience sensible sont par nature précaires, illusoire (« *nhân duyên giả hợp* ») car produits par les combinaisons fortuites entre les six sens (*Lục Căn*) et les six sensations (*Lục trần*) ; *seul est vrai, et irréductible, le processus de la vie elle-même*. C'est la raison pour laquelle, en bon pragmatiste confucéen, *Bui Kỳ* critique le « jeu » infini de la théorie du « non » (non-réalité, non-Moi, non-Être...).

D'autres changent de position, passent d'un camp à l'autre en fonction de leur sensibilité, du rapport des forces et de l'ambiance générale (62).

Tous ces débats trouvent dans la presse d'expression bouddhique un support remarquable avec les revues comme *Duy tâm* (à Trà Vinh), *Tu Bi Âm* (Saigon), *Duốc Tuê* (Hanoi) et surtout la revue *Viên Âm* de Lê Đình Tham à Hué (qui dispose, au surplus, d'un centre de formation et de propagation bouddhique très complet). La vivacité et la vigueur d'une presse variée, plurielle, représentative de tous les courants idéologiques, culturels, régionaux... nourrissent les controverses et garantissent la qualité des débats et, le succès aidant, attirent une foule de plus en plus nombreuse d'intellectuels de valeur.

Les confucéens, par la voix de Huỳnh Thúc Khang (*Hiên trang Phát học* (La conjoncture bouddhique) in *Viên Âm*, Fév. 1934) encouragent ce travail sans précédent d'approfondissement doctrinal. D'autres intellectuels proches de l'École confucéenne consacrent au bouddhisme, à son histoire, l'essentiel de leur œuvre d'érudition : Bùi Ky, Nguyễn Trong Thuât, Trần van Giap, Nguyễn van Tô, Hoang Xuân Han.

A leur tour, des écrivains marxistes comme Hai Triều (*Phát giao du'o'i Kinh Hiên vi* (Le bouddhisme au microscope) in *Anh Sang*, n° 36, du 8 juin 1935) ou Phan van Hum (*Phát giao triết học*) (La philosophie du bouddhisme) ne sont pas en reste et reconnaissent volontiers dans le bouddhisme une part de vérité philosophique et historique tout en doutant fort (du moins pour Hai Triều) qu'il constitue encore une solution concrète du temps actuel, position confortée par la critique interne et la « désertion » du Bonze Thiên Chiêu (*Tai sao... ?*)

Mais c'est Nguyễn An Ninh, le chef spirituel de l'intelligentsia de ce temps, qui exprime le mieux le point de vue de la gauche vietnamienne devant le renouveau bouddhique... Dans un ouvrage écrit en 1937, *Phê Bình Phát giao* (Critique du bouddhisme), l'auteur expose le résultat d'une longue réflexion commencée dès les années 1926-1927 au terme d'une période de souffrance, de doute et d'échec personnel (et collectif). Mais son œuvre se présente surtout comme la réplique radicale aux questions religieuses à l'ordre du jour.

Reprenant thème par thème les sujets des controverses : la question du salut, de la conception bouddhique de la nature, de Dieu et de l'humanisme, des rapports de causalité (*Nhân Qua*), de la subjectivité et de l'objectivité, du Nirvana qu'il définit curieusement comme une catégorie de la pensée non pensante (aux connotations taoïstes), Nguyễn An Ninh entreprend à sa manière une démarche de critique philosophique qui rappelle les fameux *Écrits de 44* du jeune Marx (dont l'impact sur Ninh est par ailleurs indéniable, v. *infra*). Il entend à son tour et à l'instar des auteurs de *l'Idéologie allemande*, « renverser » la philosophie de Bouddha afin de la remettre sur ses pieds et à sa vraie place : une « superstructure » certes indicatrice des préoccupations permanentes d'une humanité souffrante mais néanmoins dépassée et illusoire comme solution réelle face à la modernité. Ce n'est assurément pas par hasard que le mot de la fin, Ninh l'a emprunté à Marx dans sa *Critique de la philosophie du droit* de Hegel : « (...) *L'homme fait la religion, la religion ne fait pas*

---

(62) Ainsi les vénérables Thiên Chiêu et Dôn Hâu qui avaient adopté une position en flèche contre les partisans de l'existence du Dieu créateur et de Nirvana défendent avec âpreté le subjectivisme idéaliste de l'épistémologie bouddhique (*Cat Pháp vô thực et cat hành vô thường*) contre l'empirisme et le positivisme des Lettrés confucéens et des théoriciens marxistes.

l'homme... La critique du ciel se transforme ainsi en critique de la terre, la critique de la religion en critique du droit, la critique de la théologie en la critique de la politique. »

Ce retour à la politique, terme ultime de la critique marxiste de la religion des années 40, s'il remet le Bouddhisme « à sa vraie place » dans le processus de la libération nationale, ne résoud en rien les problèmes philosophiques — et logiques — posés par l'épistémologie et la morale bouddhique. Bien au contraire, il l'escamote en l'enfermant dans la problématique de la lutte des classes et des nations. Il laisse entièrement opaques les relations entre le matérialisme historique et la persistance des phénomènes religieux devant lesquels le marxisme est si désarmé.

### III. LA RÉHABILITATION DU CONFUCIANISME

Mais si Nguyễn An Ninh faisait montre d'une certaine compréhension sympathique vis-à-vis du bouddhisme vietnamien, il n'en est pas de même de son attitude à l'égard du confucianisme. Face au regret d'un âge d'or de la société confucéenne exprimé par le lettré et poète *Tan Đà Nguyễn Khắc Hiên* (*Phong hoa của nước nhà hiện nay, tuong ai nay công nhân là suy đồi* (L'incontestable déclin moral des sociétés contemporaines) in *Huu Thanh*, 15-1-1922), face à la multiplication des traductions en *quốc ngữ* d'œuvres difficiles de la littérature confucéenne comme le *Kinh Dịch* (Le livre du Changement) attestant la *réalité* d'un marché idéologique, Ninh partait d'une position culturaliste et nationaliste pour élaborer une critique en règle contre le confucianisme réduit à un « brouillon de culture » (63) (*Ly tuong của Thanh Niên Viet Nam*, (Les idéaux de la jeunesse vietnamienne) texte d'une conférence reproduite *in extenso* dans « *La Cloche fêlée* », n° 5 et 6).

Importé de Chine, le confucianisme a servi durant des siècles de support moral et politique à un régime d'autorité, d'oppression, de vanité intellectuelle et d'ordre social. Se plaçant à son retour d'Europe sur le terrain de l'universalisme et de l'humanisme des Lumières, Ninh fustige ainsi avec toute sa passion juvénile et patriotique « l'arrogance » des vieux confucéens chargés de tous les crimes du passé. On peut se demander dans quelle mesure ce jugement d'une sévérité excessive de la part d'un fils de Lettré ne masquerait pas, au fond, une attaque déguisée du collaborationisme de la Cour de Hué, forteresse délabrée et dérisoire du confucianisme d'État.

Mais c'est à un ancien lettré, lauréat des concours triennaux, que revient l'œuvre de démolition finale. Journaliste de talent et polémiste redoutable, Phan Khôi s'est livré, durant plus d'un mois dans un journal saigonais (*Thân Chung*), à une attaque vigoureuse contre le confucianisme. Visiblement inspiré par la verve destructrice des *Nouvelles Lettres* des iconoclastes chinois du Quatre Mai (*Chen Du Xiu, Hu Shi...*), Phan Khôi analyse avec une cruauté

---

(63) Autre concept qui rappelle le langage de Marx notamment quand il critique les partisans du pangermanisme et du panslavisme (1948-49) qui se contentent des « reliques » de la culture germanique et slave. V. Trinh van Thao, *Le vocabulaire de la N.G.R.*, o.c. III.

féroce les effets négatifs de la morale confucéenne sur la société vietnamienne d'aujourd'hui.

Face à l'orage et à l'attaque conjointe des éléments *exogènes*, occidentalisants comme N. An Ninh, et des éléments *endogènes* de formation classique comme Phan Khôi — sans parler du travail de sape préparé de longue date par les Lettrés modernistes — l'intelligentsia confucéenne s'organise, et fait face. Avec courage par l'intermédiaire des journaux *Khai Hoa* (5-4-1925) et *Đông Pháp Thời Báo* (19-10-1925) qui revendiquent la légitimité d'une lecture « révolutionnaire » du confucianisme, avec sérénité sous la plume de *Khi Vu Sinh* (pseudonyme de Huynh Thuc Khang) dans *Tiếng dân* qui reconnaît volontiers la validité des critiques assénées par Nguyễn An Ninh contre l'élitisme intellectuel et le conservatisme social contenus dans le confucianisme sans se renier pour autant.

Mais c'est Trần Trọng Kim qui apporte au mouvement de réhabilitation du confucianisme vietnamien la contribution décisive avec son œuvre, *Nho giáo*. La parution de cette étude d'une valeur scientifique inégalable en 1932 constitue un événement majeur dans la vie intellectuelle et idéologique des années 30.

L'intérêt premier du livre vient d'abord de la personnalité de son auteur. Après avoir reçu une formation classique, T.T. Kim sort diplômé du Collège des interprètes avant d'obtenir une bourse d'études en France. Diplômé à sa sortie de l'École Normale de Melun, Kim sera nommé Inspecteur de l'enseignement primaire à son retour au Tonkin. Il a rédigé à ce titre un certain nombre de manuels d'une grande valeur littéraire et pédagogique comme le *Việt Nam su lược* (Histoire du Vietnam, v. *supra*) avant de se consacrer aux études confucéennes dont *Nho giáo* représente le produit final.

Le livre porte l'empreinte de la double formation de son auteur. Mieux que la plupart de ses collègues contemporains qui restent marqués par leur formation traditionnelle et l'habitue lettré, vouant aux œuvres anciennes un respect qui paralyse tout esprit critique, Kim applique avec maîtrise les méthodes de recherche acquises dans les sciences historiques modernes à l'étude des textes et des auteurs, analyse l'apport respectif des maîtres confucéens d'époques différentes à l'éclairage de leur cadre historique et social, en dégage les permanences et les ruptures. Son étude très exhaustive éclipse celle des auteurs de formation confucéenne comme Phan Bội Châu (*Không Học dang*).

Inspiré par le renouveau bouddhique, T.T. Kim entreprend une étude historique et philosophique du confucianisme chinois. Dans une version de 1943, *Nho giáo* comporte quatre volets : le premier situe Confucius dans son époque tandis que le second aborde l'œuvre confucéenne après la mort du maître jusqu'à la fondation des Han. Le troisième étudie les auteurs depuis les Han jusqu'aux Tsong (III<sup>e</sup> siècle a.C. — XIII<sup>e</sup> siècle p.C.) alors que le dernier conclut sur la période « moderne » des Yuan, Ming et Tsing (du XIII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> s. p.C.). La situation du confucianisme au Vietnam y est abordée, rapidement, à la fin de l'ouvrage.

D'emblée, l'œuvre est accueillie par les spécialistes vietnamiens avec admiration et ferveur. Les sinologues Nguyễn van Tô, Ngô Tất Tô, le lettré Huynh Thuc Khang reconnaissent dans la contribution de leur collègue une œuvre de maître. Rien n'illustre mieux enfin le rapport entre le confucianisme et le marxisme des années trente que le type de critique que *Nho giáo* suscita dans les milieux marxistes d'alors. Présentant *Nho Giáo* comme une plate-forme

théorique et philosophique des forces conservatrices pour contrer les effets contestataires et subversifs du renouveau bouddhique, Trần van Giàu reproche à son auteur d'avoir déformé le rôle du confucianisme dans l'histoire de la nation vietnamienne, faisant de la doctrine confucéenne le fondement même de la société et non le contraire. Ensuite, il critique vigoureusement la thèse « idéaliste » de *Nho Giao* selon laquelle « il n'y a pas de mauvaise doctrine mais de mauvaise lecture de celle-ci ». Il décèle dans le postulat spiritualiste de *Đông Trong Thu* (un philosophe des Han) — l'unicité du cosmos et de l'homme (Thiên nhân tu'ơng cam) — une sorte d'anticipation idéalisante de l'intuition bergsonienne (!). Mais toute l'argumentation se concentre sur le caractère globalement opportuniste, réformiste et élitiste de la philosophie confucéenne. Combinant tour à tour les arguments des partisans du marxisme — tels ceux formulés par Đào Duy Anh dans *Không giao phê bình Tiểu luận* (Esquisse d'une critique du Confucianisme, 1939) — qui reprochent à l'auteur de *Nho Giao* d'ignorer le contexte économique et social, et ses relations avec la féodalité chinoise en formation et son dépassement inéluctable dans la phase capitaliste actuelle (64), et ceux avancés par le lettré moderniste Huynh Thúc Khang qui s'en tient, à l'exemple de Liang Qì Chao, à une récupération « minimale » de la morale confucéenne (comme éthique individuelle et privée) en refoulant hors du présent et de la modernité sa philosophie politique (*Nhung điều Khuyết điểm của Nho Giao* (Les insuffisances du confucianisme) in *Tiếng Dân*, 11-10-1930).

Ce traitement particulier du *Nho Giao*, cette condamnation sans nuance d'une idéologie qui constitue, davantage que le bouddhisme et le taoïsme, le socle politique et social de la société vietnamienne — alors que le logos maoïste ne cesse de s'y référer — s'explique par le rôle que joue T.T. Kim sur la scène politique vietnamienne des années 1945-1950 d'abord comme chef du premier gouvernement nationaliste à la veille de la Révolution d'Août, ensuite comme leader de l'opposition nationaliste sous les gouvernements Bao Dai.

Mais au-delà du cas Trần Trong Kim et de son rôle dans le renouveau confucéen, la critique philosophique marxiste met peu à peu en place des thèmes invariants d'une conception *instrumentaliste* de la critique philosophique destinée à évaluer la vie culturelle et intellectuelle du pays au double filtrage du *scientisme* et de la *critique religieuse*.

Ainsi, abordant le *Toàn chân Triết luận* (Essai sur une philosophie de l'authenticité) (Saigon, 1936) d'un universitaire spécialiste du Taoïsme, T.V. Giàu reproduit les mêmes arguments déjà utilisés contre *Nho Giao* de T.T. Kim :

« N.D. Cân agit comme s'il entreprend une quête philosophique propre à justifier son comportement de résignation, à dériver au fil des courants comme une branche morte. Il cherche ainsi à refouler hors de la conscience de l'homme, hors de la conscience de la nation et celle de classe, tout ce qu'il considère comme susceptible de générer la souffrance. Ceci constitue assurément la substance d'une pensée réactionnaire, déguisée en une philosophie du non-agir et du non-être » (o.c., 376).

(64) On peut se demander dans quelle mesure ces auteurs en viennent à ignorer à leur tour la réceptivité des valeurs capitalistes (idéologie de l'effort et de la frugalité) par le « confucianisme » national-japonais. V. à ce sujet l'Essai de Morishima (*Confucianisme et Capitalisme*).

Les idéologues chrétiens, notamment les rédacteurs de l'hebdomadaire catholique de Hué, *Vi chua* (Pour Dieu) dont le rédacteur en chef était le révérend père J.M. Thich, n'échappent pas non plus à cette philosophie totalitaire et ultra-nationaliste.

Dénonçant une sorte d'alliance stratégique et tactique entre le catholicisme et le confucianisme face au renouveau bouddhique, T.V. Giàu dévoile l'anticommunisme viscéral des intellectuels catholiques. Pour lui, la pénétration et l'implantation de la religion catholique préparent en quelque sorte les conditions de la colonisation du Vietnam. S'appuyant sur la thèse (pour le moins simplificatrice) selon laquelle le catholicisme se nourrit du colonialisme comme ce dernier se nourrit du catholicisme en s'appuyant sur la *collusion historique* entre la pénétration politique et militaire de l'Occident au Vietnam et celle de son église.

Dès lors, les arguments souvent maladroits et d'un dogmatisme pesant des dignitaires chrétiens du *Vi Chua* qui représentent, par ailleurs, la fraction la plus arrogante et la plus intégriste — (on y ressent l'influence perceptible de l'évêque Ngô Dinh Thuc) — de l'Église catholique vietnamienne soulignant les « convergences » philosophiques entre la religion chrétienne et la morale de l'ordre et de la hiérarchie sociale du confucianisme, revendiquant les rapports « privilégiés » qu'entretient l'Église avec la science moderne, louant sa capacité de résistance face au progrès du matérialisme confondu avec l'athéisme sont détournés de leur contexte pour être subsumés sous les effets de la « faute » (*historique*) originelle de l'occidentalisme obligé et l'esprit de trahison.

#### IV. LE DARWINISME SOCIAL ET HISTORIQUE DES ANNÉES TRENTE AU VIETNAM ET EN ASIE ET LES DÉTERMINANTS INTELLECTUELS DE LA GAUCHE RADICALE

A l'opposé du nationalisme culturel, le « darwinisme » en question se présente comme le produit d'une conjoncture historique. Il exprime avant tout chez les intellectuels asiatiques — et parmi ceux-ci les révolutionnaires situés dans la mouvance marxiste-léniniste — une vision particulière, dramatique, du rapport entre l'Ouest et l'Est, entre l'Orient et l'Occident. Leur hantise, leur fantasmagorie, leur angoisse collective devant le danger qu'encourent des peuples, des races, des nations ou des groupes sociaux face « à la machine à détruire » qu'est l'Impérialisme font partie d'une « Weltanschauung » qu'on désigne provisoirement sous le concept repris de P. Mus de « darwinisme social (ou historique) ».

Introduit en Asie à partir d'une situation de conflit et de tension, de crainte et de rancœur, le discours sur l'évolution des êtres et des sociétés humaines ne peut pas ne pas subir les effets d'une crise qui voit l'Asie doublement dominée : sur le plan politique, par des puissances européennes qui ont tendance à substituer au dialogue « la politique des canonnières » ; sur le plan idéologique, par la pénétration des courants philosophiques qui participèrent de près ou de loin à l'explosion technique et scientifique de l'Occident et qui se présentèrent, à tort et à raison, aux yeux de l'intellectuel dominé,

comme son support idéologique. C'est dans ce contexte qu'il faut comprendre la surdétermination « ethnocentrique » qui préside à la découverte du darwinisme par une nouvelle couche d'intellectuels formés à l'occidentale.

Le darwinisme social, produit détourné et perverti du discours sur *L'origine des espèces*, prend alors la forme de ce que le marxiste indien M.N. Roy désigne par l'expression de *jacobinisme du XX<sup>e</sup> siècle*, pour définir le mécanisme d'intériorisation, d'assimilation chez les dominés des valeurs historiques dominantes de l'Occident, et parmi celles-ci, les catégories philosophiques qui relèvent incontestablement du déterminisme biologique et social (65).

Loin de rapprocher les cultures dans la reconnaissance de leur authenticité et de leur différence, ce *comparatisme normatif* impose comme vérités uniques et universelles les valeurs occidentales, ceci d'autant plus que le recours abusif au langage organiciste, évolutionniste ne peut que fausser le sens des mots et l'enjeu des débats. Ainsi, pour le philosophe Tràn Duc Thao, le « malentendu franco-vietnamien » de 1945, qui était à l'origine de l'échec des pourparlers de Dalat, puis de Fontainebleau, venait précisément du fait que le bilan de quatre-vingts années de colonisation était conçu par les deux parties en des termes à la fois identiques et inconciliables : pour les Français, en termes de « choses réalisées », positifs ; pour les Vietnamiens, en termes de « manques » donc négatifs. Au comparatisme diachronique proposé par la France (« avant » et « après » la colonisation), les Vietnamiens opposent le comparatisme spatial, géopolitique (le « retard » accumulé par rapport aux pays ayant échappé à la domination étrangère) (66). C'est, résumée en peu de mots, la nouvelle grille thématique-philosophique mise en place par une nouvelle intelligentsia révolutionnaire asiatique, celle de 1925-1926, pour répondre au « défi impérialiste ».

Pour cette génération qui prend la relève des Lettrés confucéens après le retrait des deux Phan (1925-1926), la rupture avec le confucianisme, qui s'identifie à leurs yeux avec une Cour à la dérive, constitue la condition *sine qua non* du redressement national. Son héros et porte-parole s'appelait Nguyễn An Ninh.

Artisan de la mise à jour d'une problématique globale de la « révolution culturelle » qu'il appelait de toutes ses forces dans ses articles de *La Cloche fêlée*, Ninh reprit, en les *radicalisant* (transformant), les thèses connues de Phan Chu Trinh : appropriation des sciences et techniques de l'Occident, formation d'une nouvelle élite coupée des lettrés confucéens, introduction de la démocratie politique, compromis historique avec l'Occident. Excellent dialecticien (marxisant) — il publia pour la première fois au Vietnam *Le manifeste communiste* en feuilleton — Ninh pensait que le seul moyen pour fonder durablement une nouvelle civilisation asiatique à vocation universelle serait un « retour à la source... » occidentale, l'enracinement dans le bain culturel qui a assuré l'hégémonie culturelle, économique et politique de l'Europe. Il ne s'agit pas de rejeter en bloc, sous prétexte de lutte anticolonialiste, tout le substrat culturel, idéologique qui a propulsé l'Europe de l'ère médiévale au

---

(65) Cf. Trinh Van Thao, *Le Marxisme à l'épreuve du fait national et régional*, in *Actualité de la question nationale*, P.U.F., 1980.

(66) Bien que contradictoires, ces termes relèvent d'un même langage, celui de l'évolutionnisme. Mais cet échange sur le mode positiviste-évolutionniste a eu lieu déjà depuis longtemps, à travers les travaux ethnographiques et sociologiques sur l'Indochine. Voir la thèse remarquable de Nguyễn van Phong et notre C.R. in *Revue Française de Sociologie*, 1974.



siècle des Lumières, il faut, au contraire, se l'approprier afin de lui donner une essence universelle.

Le message de Ninh trouva un écho profond dans la nouvelle intelligentsia de 1925-1926, dans cette couche semi-urbaine de jeunes instruits : employés de bureau, diplômés des écoles professionnelles ou d'enseignement général de l'administration coloniale, petits fonctionnaires du gouvernement indochinois (surtout enseignants), etc., bref, dans cette « génération détachée des structures de domination traditionnelles comme des nouvelles... en état de disponibilité idéologique, de rupture radicale avec les anciennes habitudes d'opposition » (67).

La crise historique du nationalisme confucéen a ouvert dans les années 1925-1926 marquées, on se le rappelle, par le procès de Phan Bội Châu (condamné à mort puis gracié et mis en résidence surveillée), la mort de Phan Chu Trinh suivie d'obsèques nationales d'une ferveur sans précédent auprès de la population, l'arrestation de Ninh et la vague d'effervescences étudiantes et lycéennes d'une portée (symbolique) comparable à celle du Quatre Mai 1919 en Chine qu'elle a provoquée... une béance sur la conscience collective et c'est « charriés par ce mouvement (que) certains clivages du mouvement national devaient se trouver investis dans le communisme » (68).

En effet, à l'encontre de Nguyễn Ai Quốc qui restait, en dépit des apparences, fidèle aux idéaux légués par les Lettrés modernistes, Tạ Thu Thâu, l'internationaliste, le marxiste vietnamien le plus brillant de cette génération, incarne un autre courant, celui qui a fait son entrée dans l'histoire contemporaine vietnamienne en rompant avec le passé. Son marxisme dérive, à la différence de Nguyễn Ai Quốc, d'une autre famille d'intellectuels radicaux de l'Asie qui ont coupé leurs attaches avec leur culture nationale, celle des prédécesseurs de Mao Zé Dong (Chen Du Xiu, Li Da Zao) et son contemporain, Lou Xun (69).

### Le social-darwinisme sino-vietnamien : de Chen Du Xiu, Li Da Zao et Lou Xun... à Tạ Thu Thâu

Essayons de reconstituer, à l'aide des études biographiques récentes (*Les dirigeants de la Chine révolutionnaire, 1850-1972* réunies par Chun-Tu-Hsueh, Paris, 1973) les trajectoires théoriques et philosophiques des deux théoriciens majeurs du communisme chinois avant Mao Ze Dong : Chen Du Xiu et Li Da Zao (ou Li Da Zou).

Produit d'une double culture, classique-chinoise et occidentale (via les Universités japonaises), la pensée de Chen représente le point de rupture entre l'intelligentsia nouvelle et les valeurs du passé. « Chen était convaincu que tous les codes et rites confucéens étaient devenus depuis longtemps d'anti-

---

(67) D. Hémary, *Tạ Thu Thâu : l'itinéraire politique d'un révolutionnaire vietnamien*, in *Histoire de l'Asie du Sud-Est*, P.U.L., 1981, p. 207. En termes politiques, la problématique de la modernité adoptée par Ninh rompt tout autant avec la conception de l'emprunt culturel (utilitaire) des Lettrés modernistes qu'avec l'esprit de la collaboration prôné par Bui Quang Chiêu, Pham Quynh, etc.

(68) D. Hémary, *ib.*, p. 208.

(69) Sans oublier le rapport entre M.N. Roy et l'Inde contemporaine.

ques absurdités incompatibles avec la société moderne et, si on le maintenait, ils seraient dangereux pour le progrès social » (o.c. 279).

La « révolte éthique » préconisée par Chen, la nouvelle culture qu'il défend couvre ainsi la quasi-totalité de la vie, de la démocratie politique à la science (où l'influence de A. Comte et de H. Spencer est perceptible) de l'enseignement à la langue (publication du *Bai-Hua-bao*, quotidien de langue moderne), de la littérature aux arts.

Mais c'est surtout la foi juvénile et enthousiaste de Chen dans la vertu révolutionnaire et universelle de la science, tout autant que l'attitude de l'Union soviétique au lendemain de la Révolution d'Octobre vis-à-vis de la Chine et des pays coloniaux, qui conduit Chen à épouser la cause du socialisme. Placée sous cette double perspective (scientiste et cosmopolitiste), la *conception théorique et stratégique de Chen le rapproche davantage de Plekhanov que de Lénine*. Elle explique son « dédain » pour la classe paysanne tant sa vision de la révolution agraire en Chine est proche de celle de K. Kautsky sur la paysannerie européenne. A la suite de sa marginalisation par rapport à un Parti communiste en pleine crise de restructuration — crise qui assurerait l'hégémonie finale de la ligne Li Da Zao-Mao Zedong —, Chen reprend le flambeau du combat commencé dans *La nouvelle Jeunesse* : défense de la démocratie et modernisation de la langue chinoise.

Si Chen Du Xiu constitue la présence d'un marxisme intellectuel, orthodoxe et scientiste — une trajectoire idéale-typique de « l'intellectuel dominé » des années vingt avec ses obsessions, frustrations et engagements collectifs —, *Li Da Zao lui, marque le point d'infléchissement du mécanisme de transfert en question* en y apportant les « prémisses intellectuelles » du maoïsme : la réinterprétation du « marxisme » en Chine. Qu'est-ce que le « marxisme » pour un intellectuel comme *Li Da Zao* ? D'abord, une doctrine qui exalte le pouvoir transformateur de la « conscience spontanée » de l'humanité. Pour Li, exprimant à la même époque les mêmes thèses que A. Gramsci, K. Korsch, G. Lukacs et R. Luxemburg, la conscience révolutionnaire précède le « Parti » révolutionnaire, indépendamment des conditions « matérielles ». Autrement dit, la conscience prolétarienne préexiste aux conditions économiques et sociales fondatrices d'un prolétariat en chair et en os. D'autre part, dans la lutte de classe à l'échelle du globe, la Chine devait, selon Li, jouer un rôle *unique* comme « nation uniquement prolétarienne » (70).

Mais c'est l'expérience douloureuse et irremplaçable des luttes sur le terrain (1925-1927) qui a permis au dirigeant chinois de découvrir la « combinaison toute populiste de la foi passionnée dans l'énergie spontanément révolutionnaire du peuple et de la conviction que l'intelligentsia révolutionnaire devait éclairer et diriger le mouvement de masse : « La dernière action politique importante de Li Da Zao : identifier la libération de la Chine avec la libération de la classe paysanne et plaider pour la révolte armée des paysans comme seule stratégie appropriée pour la révolution chinoise, fut la conclusion logique des prédispositions populistes, nationalistes et volontaristes qui avaient influencé de façon décisive toute son interprétation de la théorie marxiste, et c'était également un signe annonciateur de l'avenir » (o.c., 325).

*Li Da Zao* et *Chen Du Xiu* : est-ce déjà l'anticipation d'une tragédie qui va opposer cette fois-ci au Vietnam le marxisme de Hô Chi Minh à celui

---

(70) Notion qui renvoie aux Manuscrits philosophiques du jeune Marx (*Critique de la Philosophie du Droit de Hegel*) à propos de l'Allemagne considérée comme « nation prolétaire » de l'Europe.

de Ta Thu Thâu (71), au début de la guerre de libération (1945-1946) : « Dans la glorification de Li Da Zao et la diffamation de Chen du Xiu par les communistes chinois, il faut voir bien plus que le besoin habituel de trouver, en politique, des héros et des hérétiques. Car Chen représenta et exprima les tendances marxistes les plus internationalistes et les plus tournées vers l'Occident : elles étaient condamnées par le contexte historique de la Chine moderne. Il sentit le besoin de s'identifier au prolétariat chinois des villes parce qu'il s'agissait là de la seule classe progressiste chinoise (encore qu'embryonnaire) qui avait été créée à l'image de l'Occident contemporain. Li Da Zao, quant à lui, ne ressentit pas ce besoin, mais plutôt un désir de se voir identifié aux forces élémentaires de la nation chinoise et particulièrement aux masses paysannes, car il fut le précurseur de ces élans nationalistes, populistes, volontaristes et révolutionnaires qui, depuis, ont marqué la version maoïste du marxisme-léninisme. Telles furent les tendances et les impulsions qui convainquirent Li d'abandonner les cités marquées par l'influence occidentale et le prolétariat, pour se tourner vers les campagnes chinoises, et y chercher les vraies sources de la renaissance nationale et de la régénération révolutionnaire. Li fut le pionnier et Mao Ze Dong l'héritier de cette combinaison entre nationalisme, populisme et interprétation volontariste du marxisme : elle devient la base du développement de la stratégie maoïste de la révolution paysanne qui allait finalement conduire les communistes chinois à la victoire » (326-327).

Personne, en effet, ne s'expliquait mieux que Li Da Zao sur cette nécessaire médiation du « naturalisme social » pour opérer la jonction entre la cosmologie animiste orientale (P. Mus) et la cosmologie marxiste, à travers l'évolution de sa pensée entre 1918 et 1919 et que P. Mus résuma en ces termes :

« A la première de ces deux dates, tout en célébrant la révolution dans un article devenu fameux, il y voyait encore une "mutation cosmique d'ordre spirituel", fort comparable à celle rencontrée dans la conscience politique vietnamienne : l'histoire de l'humanité traduit ses expériences spirituelles collectives. Tout changement dans les sentiments de l'individu est comme la reproduction en miniature d'une évolution dans les sentiments de l'univers (72)... Un an plus tard, il maintenait encore la spécificité cosmique de ce sens moral ; toutefois, au lieu de lui assigner une origine surnaturelle, il tentait de l'expliquer mécaniquement ; c'eût été un instinct développé dans l'humanité par le processus historique de la lutte pour la vie. Dans l'œuvre de cet initiateur, trait d'union entre le traditionalisme et le communisme chinois (...), ce darwinisme social annonçait la conversion finale à l'orthodoxie marxiste, qui, posant le primat de l'économique, en fait historiquement procéder toutes les superstructures idéalistes » (P. Mus, 257).

Par ailleurs, Mus constatait les traces de ce même naturalisme social et historique dans les premiers écrits de Mao notamment dans le célèbre *Rapport sur l'état des mouvements agrariens à Honan* de 1927 :

---

(71) Ou, pour s'exprimer comme L. Bianco (*Les origines de la Révolution chinoise, 1915-1949*, Histoire (Folio), Paris, 1987), l'opposition entre le messianisme paysan (Li Da Zao) et le messianisme prolétarien (Chen Du Xiu). On peut rester sceptique sur le cas de Chen (du moins vers la fin de sa vie).

(72) Cette phrase pouvait « sortir » directement du Tsang Tsai (Classique d'un disciple de Confucius) : « L'homme est un minuscule Cosmos. »

« La force de la paysannerie est comparable à celle des vents en furie et d'une pluie torrentielle. Sa violence croît rapidement, nulle puissance ne saurait l'arrêter : la paysannerie déchirera toutes les mailles qui l'enserrent, elle s'élançera sur le chemin de la libération... Tous les partis révolutionnaires, tous les camarades des révolutionnaires passeront devant son examen, elle les acceptera, ou les rejettera. »

Et l'auteur de l'indépassable *Vietnam. Sociologie d'une guerre* d'ajouter :

« On n'a jamais décrit avec une énergie plus grande, ni avec des expressions plus classiques, une catastrophe naturelle soulevée par "l'esprit" des fleuves et des monts qu'incarnent les paysans : le marxisme lui-même, loin d'en être l'instigateur, aura à s'en faire accepter... il prophétise plus qu'il n'organise (le temps en allait venir) et le flux torrentiel qu'il décrit dans l'homme est l'animation d'un cosmos » (p. 258) (73).

Si, dans le cas de Li Da Zao, la pénétration de la philosophie marxiste s'effectue par le biais d'un naturalisme latent, ou d'un matérialisme « organiciste » (J. Chesneaux), dans la philosophie chinoise (et vietnamienne), il n'en est pas de même de l'itinéraire intellectuel de Lou Xun, un des écrivains les plus représentatifs de la génération de transition de la Révolution nationaliste (1911) à la Révolution de 1949.

Formé à l'école occidentale (via l'Université japonaise Sendai où il poursuivit des études de médecine), et surtout ayant accès directement à la littérature philosophique et scientifique occidentale, Lou Xun se passait volontiers de la médiation confucéenne. Mieux encore, il la déclarait caduque, lui tournait le dos pour dialoguer avec ses contemporains qui avaient pour noms : Lénine, A. Huxley, Nietzsche et... Freud. Finies la rhétorique du leurre, la stratégie du masque ; Lou Xun cherchait, comme l'on dit, la « bagarre » avec les anciens ou plus exactement avec les contemporains chinois qui se réclamaient d'eux. Il campa le rôle de Lénine dans un combat (idéologique) sans merci dont l'enjeu était, disait-il, « la disparition des vieilles nations » (74).

« Vénérer Confucius, honorer les lettrés confucéens, se consacrer à la lecture des classiques et restaurer les traditions, tout cela date d'il y a bien longtemps... Avons-nous pu exercer de l'influence sur les soldats allemands en nous servant des *Entretiens de Confucius* ou faire sombrer les sous-marins par nos incantations tirées du Livre des Transformations ? » (75).

La thématique antagoniste de la vie, Lou Xun l'envisageait en termes d'évolution et d'adaptation au milieu et la concevait à partir des postulats évolutionnistes qu'il a découverts, à la suite de Huxley, à la fois dans le marxisme de la II<sup>e</sup> Internationale et chez Spencer. Comme l'a bien noté F. Julien dans sa préface de *Sous le Dais fleuri*, métaphore de la naissance et du

(73) Par la suite l'échec sanglant de la Commune de Canton, la trahison de Staline et du Komintern, le réexamen doctrinal ont amené Mao à procéder à une remise en question théorique fondamentale qui pose à son tour des problèmes épistémologiques, aujourd'hui non encore résolus : S'agissait-il d'un « emprunt culturel » à la manière de N. Ai Quôc ? S'agissait-il plutôt d'une véritable « transformation » théorique à portée à la fois universelle (théorie de la contradiction) et nationale chinoise ?

(74) Lou Xun, *Sous le dais fleuri*.

(75) Id., *La lecture des classiques durant ces quatorze dernières années*, in *Le Progrès Mengjin*, 27 novembre 1925.

vivant, métaphore du bourgeon et de l'éclosion, métaphore de l'enfantement et des premiers pas, symbolique de l'espérance propre à la vie font partie dans le vocabulaire politique et historique de Lou Xun « d'un code de l'épanouissement (qui) se retrouve à l'envers dans cette métaphore de la sclérose qui, commune au corps biologique et au corps social, fait paraître le passé humain comme une sédimentation du déchet » (76).

Certes, cette référence explicite à l'évolutionnisme n'est pas exclusive d'autres influences qui se partagent la pensée complexe, bouillonnante et contradictoire de Lou Xun : marxisme, vitalisme, psychanalyse... Elles constituent des armes théoriques dans son combat livré aux tenants de l'idéologie dominante dont le Dr Ho Thich (Hu Shi) serait le porte-parole et dans son combat politique situé dans la mouvance de la gauche révolutionnaire, entre Na Han (*Cri d'Appel*) aux accents nietzschéens et Kou she sin pien (*Contes anciens à notre manière*) en passant par A.Q. Shin che (*La véritable histoire de A.Q.*). Pour Lou Xun, défendre la Révolution culturelle en Chine, c'est défendre la Révolution d'Octobre bien que sa vision du monde diffère sensiblement de celle de Li Da Zao et de Mao Tsé Toung. Le progrès qu'ils appellent de tous leurs vœux découle en fait de deux modes de lecture différents : chez Lou Xun, il est le résultat d'une fusion entre l'histoire chinoise et l'histoire universelle ; chez Mao, il est entièrement « investi » dans une classe « indomptable » : la paysannerie chinoise, c'est-à-dire l'antipode des « A.Q. » louxuniens !

Cette divergence entre deux « fractions » d'intellectuels révolutionnaires constitue la toile de fond d'un autre débat qui s'est déroulé au Vietnam entre 1930 et 1945 et qui a opposé N. Ai Quốc à Ta Thu Thâu, et plus tard les « staliniens » du P.C.V. à Trần Duc Thao.

Comme Lou Xun, mais placé devant les conjonctures nationales et internationales autrement plus dramatiques, Ta Thu Thâu refusait d'enfermer la problématique de la libération nationale dans le « provincialisme » idéologique des Lettrés confucéens. En sa double qualité de marxiste de conviction et d'opposant à l'Internationale communiste, Thâu ne pouvait se contenter, ni d'une allégeance à une organisation opportuniste dominée par Staline, ni d'une adhésion circonstancielle au marxisme, ni d'un simple soutien stratégique qui aurait permis à la résistance vietnamienne de sortir de son isolement.

Sa conception « internationaliste » des luttes au XX<sup>e</sup> siècle repose sur le postulat formulé par Nguyễn An Ninh selon lequel les luttes de classes à l'ère impérialiste tendent à devenir des luttes de « races ». La fréquence du lexique génético-historiciste dans ses textes de 1929-1930 met en évidence cette surdétermination de l'élément ethnique sur les autres facteurs : « Nous aurons (dans l'avenir) des entités nationales qui ne seront pas naturellement sur un même plan ; il y aura des nations « arriérées » et des nations « avancées »... Nous sommes épouvantés de ce que nous voyons autour de nous : une nation qui agonise. Qu'on ne vienne pas nous parler de la vie moderne que nous apporte la France. Nous ne voyons pas cela. Ce que nous voyons, c'est un peuple asservi comme il ne l'a jamais été... Comprenez-vous que si vous laissez persister cet état de choses, il n'y aura plus sur cette terre d'Annam qu'une race pourrie, un peuple qui ne se relèvera plus de sa chute ! »

Perspective proprement tragique quand on assiste, selon Thâu précisément,

---

(76) Lou Xun, *op. cit.*, p. 28.

à une sorte d'accélération de l'histoire qui ne laisse aucun répit aux faibles de cette « éternelle et inexorable confrontation entre les nations... Le temps travaille pour nos oppresseurs. Il consolide et renforce leur emprise économique et politique sur notre pauvre pays. Sans rien exagérer, nous croyons avec un grand nombre de nos compatriotes que, passé le délai de vingt ans, la situation actuelle sera tellement changée que toute tentative de libération nationale équivaudra à un suicide. Car l'Annam aura perdu son âme » (77).

Le darwinisme social latent chez N.A. Ninh prend ici le statut d'une vérité historique, pis, une vérité scientifique, le point de départ d'un processus qui ressemble fort à une « fuite en avant ». Car, pour Thâu, la future révolution socialiste vietnamienne, « seul moyen pour l'Annam de rompre le cycle de la destruction », signifie avant tout une triple rupture : avec une idéologie vieillie, incapable de s'adapter aux nécessités du temps ; avec les formes de lutte historiquement condamnées (surtout après les échecs de 1930) ; avec, enfin, toutes les forces sociales non prolétariennes et parmi celles-ci : la bourgeoisie nationale vietnamienne.

La thèse de Thâu tranche, faut-il le souligner, dans son fond comme dans sa forme avec la stratégie d'emprunt culturel mise au point par N. Ai Quôc. Elle aboutit, en déniaut aux forces sociales nationales liées au passé (« féodales ») et au présent (« bourgeois ») tout rôle historique dans la future révolution socialiste, à une sorte de « nihilisme national » assez proche des idées de Rosa Luxemburg.

### **Les déterminants de l'internationalisme utopique : la version asiatique de l'historicisme révolutionnaire de 1920**

Pour justifier sa position, Thâu contestait vigoureusement la nature « nationale » de la bourgeoisie vietnamienne. A l'instar de M.N. Roy, qui a joué un rôle très important dans la formulation de la politique du Komintern sur la question nationale et coloniale dans les années 1920-1924, Thâu renouvelait la thèse (défendue par Roy à l'Internationale communiste) relative à la solidarité organique entre le système impérialiste et les bourgeoisies nationales « dominées », sur les rapports de dépendance qui transforment celles-ci en forces auxiliaires de celui-là.

Dans son article *M.N. Roy et le problème national indien, 1920-1924*, Bengali K. Jain résumait bien la position identique du leader communiste indien : « En ce qui concerne la question de l'autodétermination des nationalités vis-à-vis de la révolution sociale, Roy s'alignait sur la thèse de Rosa Luxemburg. En ce qui concernait la question des minorités en Inde (surtout l'antagonisme des groupes sociaux et religieux, comme les hindous et les musulmans), la seule chose qui comptait pour Roy, en Inde, était la lutte des classes (78). »

Des considérations analogues (l'hétérogénéité ethnique, culturelle, économique de l'ensemble indochinois, d'une part ; le « jacobinisme » moderne de l'autre) ont amené Thâu et ses camarades à penser que l'impérialisme et la

(77) Cité par D. Hémerly, in *op. cit.*

(78) Bengali K. Jain, in *L'expérience soviétique et le problème national dans le monde*, Paris, 1981, II, p. 145.

colonisation étaient sur le point de dépasser les clivages nationaux, que la libération nationale est indissociable de la lutte de classes et de la révolution socialiste, « que le national est désormais commandé non seulement par le social, mais encore par l'international ».

Décus par le « chauvinisme » de la II<sup>e</sup> Internationale et la rechute stalinienne, ils ont trouvé dans l'œuvre et dans la vie de Rosa Luxemburg l'apport théorique et la figure symbolique qui expriment le mieux leur révolte : la conscience du « retard » accumulé sur l'Ouest industriel, riche, dominateur ; la hantise des « Burgerskriege » qui condamnent les pays retardataires à poursuivre des luttes « archaïques » ; les velléités hégémoniques de l'U.R.S.S. depuis la maladie, puis la mort de Lénine. Comme Rosa, ils font partie d'une génération d'intellectuels produits par le système colonial (ou assimilé), coupés de leurs cultures nationales et ne trouvent de salut que dans le mondialisme révolutionnaire de Marx, de Lénine... Comme Rosa, ils ont largement contribué à l'enrichissement du marxisme-léninisme théorique d'une portée considérable. Mais en même temps, le luxembourgeoisisme des révolutionnaires asiatiques des années 1930 porte en lui cette contradiction insurmontable d'être l'expression la plus radicale (Labriola disait « utopique ») d'un internationalisme coupé des réalités historiques du moment, piégé par une vision « unilinéaire » de l'histoire et une conception réductrice, manichéenne de la lutte politique. Il traduit davantage un désir (frustrant) de l'histoire qu'il ne procède de l'analyse concrète des conjonctures nationales ou internationales, ce qui le marginalise doublement par rapport aux masses paysannes qui ne comprennent ni leur langage théorique ni leur projet à long terme (79), par rapport à une Internationale communiste qui tombe peu à peu sous l'influence de l'hégémonisme de l'Union soviétique.

Toutes différences culturelles mises à part, leur situation politique et idéologique présentait certaines analogies avec celle des « communistes » allemands des années 1844-1847 qui ont fait l'objet de cruelles railleries de Marx et d'Engels. Elle consiste à subsumer la conjoncture nationale allemande sous l'effet des luttes de classes à l'échelle européenne, à considérer comme « dépassée » la lutte antiféodale (prussienne), à renverser l'ordre des priorités politiques pour centrer leurs attaques sur une bourgeoisie allemande « imaginaire »... au besoin en s'alliant avec la camarilla de Berlin ! (*Die Kommunisten und Karl Heinzen*). N'est-ce pas cette même logique que P. Kaufmann désigne sous l'expression heureuse de l'« illusion politique » qui conduit le jeune révolutionnaire vietnamien à dépasser « le stade idéologique inférieur » — entendons « la tradition philosophique et patriotique nationale » — pour parvenir, grâce au matérialisme historique, « à une conception rationnelle de la lutte et à une organisation révolutionnaire supérieure » (80) ?

Mûs sans doute par la même « impatience du concept », et la même vision fataliste de l'histoire, Roy l'Indien comme Thâu le Vietnamien déniaient aux bourgeoisies nationales « dominées » tout rôle constructif dans les mouvements de libération et n'adhèrent à la thèse léniniste sur la nécessité des fronts démocratiques que du bout des lèvres, obnubilés tous les deux par un prolétariat aussi prestigieux que mythique. A l'instar de M.N. Roy, Thâu mettait en valeur, au terme d'une étude « remarquablement informée pour l'épo-

---

(79) En dépit d'une stratégie politique toute immergée et nourrie dans des luttes sociales concrètes sur le terrain. Voir D. Hémerly, *Révolutionnaires vietnamiens et pouvoir colonial*, Paris, 1975.

(80) In *Résurrection*, pp. 28-29 (cité par D. Hémerly, art. cit.).

que » (D. Hémary), la relation « génétique » de la bourgeoisie vietnamienne avec le capitalisme colonial. Son analyse de l'histoire de cette classe sociale utilisait volontiers le langage « organiciste » (qui n'a d'équivalent que celui, physico-chimique, des manuels de G. Politzer (81) revus et corrigés par G. Besse et G. Cogniot !) : sa « naissance avant terme » sous l'effet de la conquête française, ses tentatives pour transformer les capitaux d'origine foncière en capitaux industriels et bancaires plus rémunérateurs (ce qui n'est vrai que pour une infinie minorité de *Dia Chu* (latifundiaire) du Delta du Sud), son « rachitisme » économique, son « antagonisme solidaire » avec le capital financier métropolitain, son « ambivalence » face à l'impérialisme... Bref, une classe qui porte en elle toutes les caractéristiques d'une entité qui a renoncé depuis longtemps à son statut de « classe-universelle ». Raillant certains de ses « camarades » — terme qui désigne aussi bien Nguyễn An Ninh que N. Ai Quốc — qui régressèrent dans le « subjectivisme nationaliste », Thâu concluait cet article en des termes que Roy n'aurait certainement pas désavoués (82) : « L'impérialisme français », écrit Thâu, « conscient dès le début de sa position artificielle, a mis une patience et une intelligence peu ordinaires à « naturaliser » sa vie. Il travaille toujours à se faire admettre comme un élément social du tout économique indochinois, et non comme une pièce supplémentaire ou détachée de ce tout. La paix qu'il assure gagne à sa cause la bourgeoisie agricole. Son expérience économique le fait respecter de la bourgeoisie industrielle ou commerciale. Ses écoles, ses journaux, sa propagande, ses actions ont créé pour lui une armée de collaborateurs... En un mot, il s'opère un travail intérieur cellulaire qui tend à homogénéiser le bloc bourgeois composé de Français, d'Annamites et de Chinois... Certes, dans les colonies, les rapports entre la bourgeoisie qui est étrangère ou amalgamée ne sont pas les mêmes que ceux qui lient, en France, bourgeoisie et prolétariat. Mais un révolutionnaire sérieux doit considérer déjà l'Indochine comme un tout social avec deux antagonistes qui tendent à devenir de plus en plus homogènes : bourgeoisie d'une part, prolétaires et masses non possédantes d'autre part. Et alors, le renversement de l'impérialisme, l'indépendance de l'Indochine ne sont plus le fait superficiel du départ des Français. Ce ne peut être qu'un changement social profond réalisé par les masses non possédantes et le prolétariat en tête... » (83).

Certes, un tel texte pouvait se présenter comme une des multiples variantes de la thèse du « maillon le plus faible », un jeu d'extension à l'infini destiné à briser le cercle du dogmatisme de la II<sup>e</sup> Internationale en utilisant ses mêmes armes théoriques ! Mais dans le contexte vietnamien, il occulte gravement les efforts déployés par les Lettrés modernistes (Phan Chu Trinh en particulier) pour encourager la naissance d'une industrie nationale et avec elle d'une bourgeoisie, certes modeste, mais révolutionnaire et patriotique (84). De la même façon, il méconnaît le processus de différenciation sociale tant au niveau

(81) Les quelques chapitres traduits de cet ouvrage en langue vietnamienne constituent un des rares documents laissés par Ta Thu Thâu, cf. P.L. Bui thê My, *La vie de Ta Thu Thâu* (en Vietnamien), Saïgon, 1974.

(82) Voir sa *Thèse sur la question nationale et coloniale*, présentée au V<sup>e</sup> Congrès mondial du Komintern, juin 1924.

(83) Thâu, in *La Vérité*, 13 juin 1930. Par ailleurs, cette phrase éclaire à elle seule le sens que *La Lutte* donne aux conflits sociaux de l'époque.

(84) Voir l'histoire de la Cie Liên-Thanh, à Phan Thiet, document rédigé par un compagnon de Ta Thu Thâu, le Dr Hồ Ta Khanh (supra).



urbain — distinction entre la bourgeoisie cosmopolite et nationale vietnamienne proprement dite, la petite bourgeoisie intellectuelle et commerçante, etc. — que rural (scission entre les gros propriétaires fonciers et une multitude de couches intermédiaires au sein des masses paysannes) et le « consensus général » du peuple autour des aspirations d'indépendance et de liberté démocratique, bref, autant de facteurs qui militent, au moins dans cette phase de lutte, en faveur d'une stratégie de « Front national » qui assure la force mobilisatrice de Nguyễn Ai Quốc-Hồ Chi Minh et de ses partisans (85).

Cette « mise à mort » par anticipation de la bourgeoisie nationale chez Ta Thu Thâu, cette méfiance systématique de M.N. Roy envers la bourgeoisie indienne participent certes du volontarisme qui caractérise la plupart des révolutionnaires de 1930 groupés autour et au sein de l'Internationale communiste. Mais elle n'est pas exclusive ni uniforme. Elle procède autant de l'historicisme révolutionnaire de 1920 des Lénine, Lukacs, Gramsci, Rosa Luxemburg que du « darwinisme social » qui conditionne d'une manière diffuse mais réelle leur adhésion ou conversion au marxisme-léninisme.

Face au mirage scientiste (86) qui s'identifie avec le projet marxiste de l'époque, seuls quelques leaders qui n'ont renié ni le principe de la continuité historique ni l'héritage culturel national comme Mao, Hồ — et dans un certain sens, Gandhi — ont su garder la tête froide et exploiter avec efficacité les avantages de l'emprunt culturel.

## V. L'APPORT THÉORIQUE DU MARXISME VIETNAMIEN

Aucun parti ni aucun mouvement politique n'étaient autant tributaires de l'histoire nationale et internationale que le parti communiste vietnamien.

Jusqu'au déclenchement de la révolution d'Octobre en Russie, le marxisme occidental n'avait exercé aucun impact théorique ou émotionnel sur les peuples d'Asie. L'eurocéanocentrisme restait jusque là la chose la mieux partagée des sociétés industrielles occidentales : bourgeoisie et prolétariat s'y affrontèrent dans un duel implacable en gagnant à leur cause respective les forces auxiliaires (paysannerie, classes moyennes) soit au niveau national, soit à l'échelle européenne. Le marxisme, au cours de cette phase, se présente avant tout comme un phénomène européen et la II<sup>e</sup> Internationale, malgré les préoc-

---

(85) En réalité, malgré leur internationalisme intransigeant sur le plan théorique, ni Ninh ni Thâu n'avaient décliné l'offre proposée par le Komintern en 1933, via N. Ai Quốc, pour entrer loyalement dans un large Front National de Résistance antifasciste et antiimpérialiste ; oubliant la métaphysique spéculative, Thâu et ses amis ont joué en fait un rôle « moteur » dans les mouvements de lutte urbaine. Voir épisode « *La Lutte* » relaté par D. Hémerly, *Révolutionnaires vietnamiens et pouvoir colonial en Indochine*, Paris, 1975, o.c.

(86) « L'attrait des intellectuels d'entre les deux guerres pour le marxisme valait la foi des scientistes pour la science... ; on est bien loin, à l'opposé même, de la croyance critique, de l'attitude réellement scientifique... Personnellement, vers les années 30, après le passacre de Yen Bay, ma religion était le marxisme-léninisme, le bolchévisme : je refusais de lire les auteurs socialistes taxés de « renégats » par Lénine. Les S.D. (Sociaux-démocrates, T.V.T.)... Mais il a fallu le « Procès de Moscou » pour m'ouvrir les yeux sur le stalinisme... ; je tenais pour seuls capables les marxistes qui sont seuls « scientifiques », (Texte inédit d'un compagnon de Ta Thu Thâu aujourd'hui exilé en France (1981).

cupations théoriques de Marx (notamment en direction de l'Asie et de l'Amérique), comme un pur produit de l'histoire occidentale.

L'Inde et la Chine y apparurent, certes, mais le plus souvent sous une forme caricaturale, et en ce sens, régressive par rapport à la tradition savante des Lumières, d'un marché immense livré à l'appétit dévorant de la bourgeoisie anthropophage, ou, tout au plus, comme l'écho affaibli d'une Russie énigmatique et mal déchiffrée (avant *Le développement du Capitalisme en Russie* d'un certain Oulianov Lénine).

### **La conjoncture idéologique de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et le substrat néo-confucéen du marxisme vietnamien**

Il n'est pas étonnant, dans ces conditions, que les précurseurs de l'Asie révolutionnaire se soient tournés d'emblée vers les idéaux de la révolution française, vers les maîtres de la pensée occidentale comme Montesquieu, Jean-Jacques Rousseau, Voltaire, Diderot qui parlaient de leur vieille civilisation déclinante avec infiniment plus de respect, tel l'abbé Raynal décrivant la Chine dans *L'histoire des deux Indes* (87) que ne l'auraient fait un siècle plus tard leurs héritiers positivistes : de la démocratie agraire, de l'étonnante durée d'un État chinois fondé sur le charisme du roi, le civisme du paysan-sujet et le statut surprenant d'une classe dirigeante formée à l'école confucéenne.

L'humanisme militant (d'inspiration anti-féodale et républicaine) et scientifique (fondateur d'une véritable science des sociétés et des peuples ouverte, plurielle et dynamique contrastant avec le déterminisme mécanique de la sociologie saint-simonienne, comtienne et spencérienne) des philosophes des Lumières rencontrait auprès des Lettrés confucéens modernistes une « connivence » réelle, un succès incontestable. En effet, pour cette génération de transition, il était finalement question moins de sacrifier à un occidentalisme bruyant et superficiel les valeurs considérées comme universelles (l'humanisme) que de se mettre en accord avec les principes libérateurs de l'Aufklärung (liberté-raison-progrès) qui avaient conquis et transformé si profondément l'Europe (Nguyễn An Ninh) (88).

En montrant l'unité intellectuelle, politique et morale entre l'anthropologie dix-huitiémiste et le « matérialisme spirituel » (Jean Chesneaux) de l'Orient confucéen (89), ces penseurs agissant soit à titre de pédagogue (comme Nguyễn Lô Trach) soit en qualité de conseiller du prince (tel le rapport entre Nguyễn Tru'ông Tô et le roi Tu Duc) espéraient instituer, à long terme, une *stratégie de l'emprunt culturel* (selon l'historien Nguyễn Thê Anh) (90) qui aurait permis à l'Asie de sauvegarder son indépendance sans pour autant renier son propre patrimoine culturel national.

Le personnage-clé de cette entreprise de modernisation était Nguyễn Lô Trach, l'auteur d'un texte remarquable qui condense en lui toute la philoso-

(87) G. Th. Raynal, *Histoire philosophique et politique des Deux Indes*, Paris, (éd. F. Maspero), 1981.

(88) Cf. Trinh Van Thao, « Nguyễn An Ninh — vie et œuvres » in *Dictionnaire des philosophes*, P.U.F., 1984, supra.

(89) J. Chesneaux, *L'Asie Orientale aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*, Paris, 1975. (rééd.)

(90) P. Brocheux et alii, *Histoire de l'Asie du Sud-Est*, P.U. Lille, o.c.

phie politique des Lettrés modernistes et qui constitue une véritable charte des mouvements réformistes qui précéderent l'irruption de la génération des révolutionnaires de 1925.

Son *Commentaire sur l'état du Monde* (1892) se présente, en effet, comme un ensemble de thèses disposées concentriquement autour d'un noyau conceptuel (*l'emprunt culturel*) et développant trois idées directrices :

- permanence des valeurs morales universelles,
- capacité de résistance du peuple,
- perspicacité de la classe dirigeante.

L'essentiel du message de Trach repose sur deux postulats :

a) Refus catégorique de l'évolutionnisme positiviste du XIX<sup>e</sup> siècle. Comme la plupart de ses disciples modernistes (Phan Bôi Châu, Phan Chu Trinh, Huynh Thuc Khang), Trach combat vigoureusement toute attitude passive devant le prétendu « déterminisme » de l'Histoire. Cette même logique le conduit à prendre ses distances avec ce qui s'apparente de près ou de loin, à ses yeux, à une mise en ordre idéologique soit dans le sens du conservatisme, soit dans celui d'une capitulation pure et simple de l'Asie confucéenne devant la « violence purement matérielle » de l'Occident.

b) La *révolution culturelle* qu'il préconise — amplifiée et prolongée de manière contradictoire par les deux Phan — prend curieusement la forme d'un « retour à Confucius » en portant une critique radicale des déviations du Tông Nho (le confucianisme mandarin des « néo-confucéens » de la dynastie des Tsong qui, au XII<sup>e</sup> siècle, « se replie vers la métaphysique » (Etiemble) et qui vident l'enseignement des maîtres Không et Manh de toute substance critique) rendu responsable de l'obsolescence de l'État et de sa classe intellectuelle.

La contestation des valeurs perverses d'un confucianisme d'État imposé par les Tsong au XII<sup>e</sup> siècle et introduit au Vietnam deux siècles plus tard par les Ming prend ici une double dimension : appel à l'enracinement dans la tradition nationale par la réhabilitation du confucianisme « originel », critique de l'État au lieu d'en être l'instrument, et, corrélativement, recherche du dialogue avec l'Occident humaniste et rationaliste des Lumières (91).

Le *Chanh Giao* (éducation et doctrine politique) dont il se faisait le défenseur prend la configuration d'un Aggiornamento culturel dont les objectifs étaient :

- la condamnation d'une pratique politique devenue réactionnaire, aveugle et impuissante de la Cour de Hué,
- la sévère autocritique assenée à une classe intellectuelle totalement desséchée, rhétoricienne et stérile,
- la dénonciation d'une société civile « anomique » minée par l'appropriation abusive des terres cultivables par la classe dominante et par la transformation des privilèges de fonction en privilèges économiques,
- le rappel du principe de la réalité en portant sur l'état des relations internationales un regard aigu, un sens du concret sans égal parmi les contemporains.

Cette esquisse d'une véritable politique d'alliance avec l'Occident progres-

---

(91) Ce choix de l'interlocuteur occidental n'est pas uniquement dicté par des raisons idéologiques mais également tactiques et conjoncturelles : quelle meilleure arme à opposer au dérapage colonial des missions catholiques que l'humanisme laïque des Lumières ?

siste appelée de toutes leurs forces par les Lettrés modernistes tels que Kang Yeou Wei, Liang Qi Chao, Yan Fu, Ma Chün Wu... pour la Chine, Nguyễn Lô Trach, Nguyễn Tru'ông Tô, Phan Bội Châu, Phan Chu Trinh, Huỳnh Thúc Khang... pour le Vietnam n'a certes pas résisté aux bombardements de l'étranger et à l'inertie de l'immense majorité de la classe des Lettrés conservateurs.

La décolonisation manquée des traités de Versailles, l'immense espoir soulevé par « les salves de la Révolution d'Octobre », le spectre menaçant de l'impérialisme japonais... avaient mis fin au rêve de fraternité et de paix des maîtres Confucius et Mencius. Aux réformateurs philosophes imbus d'idéaux humanistes succède une génération de révolutionnaires — celle de 1925-1926 — qui passent, de gré ou de force, au marxisme sous le choc de la révolution léniniste.

Mais l'échec politique n'est pas synonyme d'échec culturel. Même si le mouvement *Duy Tân* (modernisation) vietnamien n'a pas produit des effets immédiats comparables sur le plan économique et social au Mei-Ji japonais, il n'en constitue pas moins *l'étape nécessaire* dans la formation idéologique du marxisme asiatique. Même si l'orthodoxie communiste tend à occulter les conséquences durables de cette « première » révolution culturelle de l'Asie contemporaine, celle-ci n'en manquera pas de laisser des traces indélébiles dans la mémoire et dans la conscience collective de l'intelligentsia révolutionnaire sino-vietnamienne comme l'a constaté J. Guillermez à propos des dirigeants du Parti communiste chinois (P.C.C.) (92) :

« En Chine, le Moyen Âge touche à l'actualité. Mao-Tsé-Tung — et son cas n'était pas une exception — avait 18 ans quand s'effondra la dynastie mandchoue et sa formation intellectuelle de base était achevée. Comme lui, Liu Shao Ch'i se plaira à citer les classiques et, dans une autocritique assez émouvante, Ch'en Yi confessa tristement devant les gardes rouges que Confucius et Mencius coexistaient dans son esprit avec le communisme et les idées bourgeoises » (*Le P.C.C. au pouvoir*, v. II).

A quelques détails près, le même scénario devait se dérouler presque au même moment au Vietnam lorsque le jeune Lettré-instituteur Nguyễn Tât Thành (Hô) quitta, à l'âge de 21 ans, sa « patrie volée » pour s'engager dans la voie révolutionnaire à l'invitation du Lettré-patriote Phan Chu Trinh, reçu brillamment vice-docteur (Pho Bang) au concours mandarinal comme son père, le « Pho Bang » Nguyễn Sinh Huy.

## Penser l'emprunt culturel en 1920

En posant comme principe fondamental la *résistance active* à la pénétration occidentale, Trach a non seulement contribué, au même titre que les réformateurs chinois contemporains Kang Yéou Wei et Liang Qi Chao, à former idéologiquement la génération de transition qui prend la relève, au début du XX<sup>e</sup> siècle, dans la lutte d'indépendance nationale. Mieux, il lui a inculqué, comme l'a souligné avec force le Lettré Huỳnh Thúc Khang dans son portrait de « Nguyễn Lô Trach... » (93), une philosophie d'action, un « habi-

(92) J. Guillermez, *Le Parti communiste chinois au pouvoir*, Paris, 1979.

(93) Huỳnh Thúc Khang, *Nguyễn Lô Trach...*, X.B. An Minh, 1966 (Préface).

tus » qui va conditionner profondément son mode de réception du socialisme de Marx : non comme « assimilation » ou « application » — on comprend mieux dès lors la misère de la bibliographie marxiste au Vietnam, réduite d'ailleurs à une fonction exclusivement citatrice — mais comme « appropriation » avec tout ce que cela implique comme distanciation, médiatisation et transfert.

La lecture des textes du kominternien Nguyễn Ai Quốc (le jeune Hồ Chí Minh) à l'éclairage des conjonctures historiques qui les produisent autorise à notre avis à mieux comprendre la logique interne du marxisme vietnamien :

— ce fameux passage de l'héritage néo-confucéen (trop souvent occulté par les spécialistes du P.C.V.) à la médiatisation lénino-maoïste — et partant, à mieux apprécier l'apport spécifique du communisme vietnamien au mouvement communiste mondial (94),

— l'affirmation de l'identité nationale comme principe moteur de la lutte d'indépendance,

— la présence du parti léniniste comme moyen et non comme fin en soi,

— la mobilisation du « conjoncturalisme révolutionnaire » comme produit d'une pratique théorique collective du peuple combattant s'érigeant en intellectuel collectif.

La fixation sur Lénine et le léninisme s'inscrit dès lors dans la stratégie de l'emprunt culturel de Hồ comme une nouvelle manière de concevoir la lutte de libération nationale dans la conjoncture historique internationale de 1920 et s'explique par le refus du social-darwinisme qui distingue, paradoxalement, le kominternisme très tempéré de Hồ du « nihilisme national » (Labriola) de son rival nationaliste, Ta Thu Thâu, et surtout par l'emprunt au marxisme non de sa substance socio-historique mais de son langage de lutte politique, non de sa philosophie de l'histoire, mais de sa conception du parti révolutionnaire (95).

De même, l'intériorisation de la pratique théorique maoïste découlant de la guerre de résistance anti-japonaise et de la guerre civile avant que celle-ci ne se fige dans la métaphysique de la « pensée maozedong » constitue l'arme théorique et le langage politique grâce auxquels Hồ pensait le marxisme dans la conjoncture nationale vietnamienne : comment concevoir la lutte de classes (Klassenkampf) dans une société agraire dominée par une puissance étrangère ? Comment substituer à la logique des « Bürgerkriege » théorisée par Marx celle des « Befreiungskriege » produite par le phénomène impérialiste ? Comment enfin remplacer l'État rationnel bureaucratique de type occidental par une version renouvelée de l'État « éclairé » asiatique ?

Pourtant ce mécanisme de « transfert » (selon D. Hémerly) ou de « médiatisation » (P. Mus) serait « suspendu », virtuel, tant qu'il resterait déconnecté des conjonctures historiques, indépendant d'elles ou hors de leur portée. Il a fallu, pour le déclencher, tout le poids de l'histoire mondiale qui est concentrée, nouée en ce lieu unique, durant les années 1920, d'où elle sortira remodelée, méconnaissable : la Russie révolutionnaire.

(94) Voir supra (Défense et apologie de l'Asiocentrisme).

(95) In *Actes du Colloque international du Centenaire de la mort de Marx*, C.N.R.S. — Nanterre, 1983, supra et G. Labica (sous la direction de), *1883-1983 (L'aube de Marx un siècle après)*, Paris, P.U.F., 1985.

## Le Zeitsgeist révolutionnaire des années 1920

« Les salves de la Révolution d'Octobre nous apportent le marxisme-léninisme »  
(Mao)

Le même Mao s'appropriä au profit des communistes chinois, en corri-geant fortement le cours réel de l'Histoire, le déclenchement d'une véritable insurrection urbaine d'inspiration nationaliste : « Le mouvement du 4 mai (1919, Trinh Van Thao) est né de l'appel de la révolution prolétarienne mondiale de l'époque » (*La démocratie nouvelle*) (96). Pourtant, nul ne résumait mieux que le chef de la révolution vietnamienne la part qu'elle devait à la personnalité et à l'œuvre de Lénine : « C'est à Lénine qu'il devait appartenir d'inaugurer une ère nouvelle vraiment révolutionnaire pour les pays coloniaux » (*Lénine et l'Orient*, 1926) (97).

C'est marquer en peu de mots la double filiation historique du marxisme asiatique par rapport à la Révolution d'Octobre et lui donner un éclairage national-culturel particulier :

— La défiance réitérée (après l'intervention au Congrès de Tours) à l'égard du prolétariat européen, à sa passivité face au danger impérialiste et aux souffrances des peuples colonisés, à l'égard de ces « militants » qui « croient qu'une colonie n'est autre chose qu'un pays plein de sable en bas et de soleil en haut (...) et qui s'en désintéressent complètement ». (*Quelques réflexions sur la question coloniale*, 1922) (98).

— Outre sa valeur symbolique et analogique (renversement d'une auto-cratie de type « féodal »), la Révolution bolchevique contenue à l'Ouest après l'échec polonais ouvre une béance dans le continent asiatique et constitue la base de départ d'un processus révolutionnaire qui ne peut qu'embraser « toute la plaine asiatique », provoquer une zone de turbulence à travers les pays contigus à dominante agricole et à économie retardataire, coincés entre l'U.R.S.S., l'Asie orientale et l'Asie du Sud-Est.

Il ne fait aucun doute qu'aux yeux de l'immense majorité des nationalistes, ce déplacement de l'axe stratégique de l'Occident à l'Orient, à l'initiative de l'U.R.S.S., représente une *chance historique* à saisir pour se libérer du joug colonial et justifie pleinement leur adhésion tactique (Sun Yat Sen) ou stratégique (Mao, Hô) à l'appel du leader soviétique.

### La géo-politique sino-vietnamienne

Que dans les conjonctures historiques de l'Asie des années 20-30, le léninisme se présente à l'intelligentsia vietnamienne comme la seule réponse adéquate au double défi lancé par l'agresseur occidental à sa nation comme à sa propre condition d'intellectuel dominé, que cette adhésion au marxisme

(96) Cité par J. Guillermez, op. cit.

(97) Hô Chi Minh, *Œuvres choisies*, F. Maspero, 1967.

(98) *Idem*.

soit subsumée sous les effets « pervers » de la déformation léniniste (thèse relative à la « révolution transhistorique », à l'autonomie du Parti communiste par rapport au prolétariat, au « centralisme démocratique », au syndicalisme ouvrier...) nul doute que cette double problématique ne s'inscrit dans le procès même de la constitution du marxisme asiatique, qu'il soit chinois, vietnamien, coréen ou indonésien.

Pourtant ce que ces textes enseignent en plus, c'est finalement moins la phraséologie répétitive — et récurrente — que l'illustration d'un mécanisme de *transfert* et de *substitution* (D. Hémerly) déjà connu en Chine et qui permettrait aux « marxistes » asiatiques de mener une révolution « socialiste » sans le prolétariat (au besoin contre son « élite » ou sa branche « intellectuelle » comme ce fut le cas des conflits ouverts entre Mao et Li Li San et Chen Du Xiu, ou Hô Chi Minh contre Ta Thu Thâu) et *en dehors* des lieux de la révolution (les villes), les paysans *tenant la place* des ouvriers, le « Parti ouvrier et paysan » se substituant au Parti ouvrier. Dans ce jeu d'illusion et de son double intervient un troisième « moment », celui qui permet au maoïsme d'investir en profondeur sinon en surface son homologue vietnamien.

L'emprise maoïste, en effet, est reconnaissable dans le contenu idéologique et sociologique du marxisme vietnamien. Comme en Chine, le P.C.V. s'identifie à une idéologie constitutive de la nation vietnamienne en tant qu'État distinctif, et souverain ; à une « classe » d'intellectuels en crise, certes, mais qui conserve intacts les réflexes d'engagement et de responsabilité de leurs ancêtres Lettrés ; à une *paysannerie* travailleuse, tenace et en outre vivier d'une armée innombrable de conscrits (paysans-soldats) rompus à la pratique des guerres prolongées. Plus que l'idéologie-ciment, c'est la conception du « Parti léniniste », son élitisme à peine voilé, l'idéologie sous-jacente du « Mandat » qui ont exercé sur les dirigeants révolutionnaires une force de séduction incontestable (99). Ils savaient qu'ils pouvaient aujourd'hui comme hier compter sur un immense réservoir d'hommes et une expérience historique incomparable pour mener une lutte longue, implacable jusqu'à son terme et réaliser à leur profit une œuvre gigantesque : *l'unité nationale, la réforme agraire* consacrant pour longtemps encore la prééminence de la campagne sur les villes, la fondation d'un nouvel *État socialiste* qui n'entretient avec la société civile que des rapports formels vidés de toute réalité tant l'un et l'autre sont soumis au *pouvoir réel*, sans partage du Parti communiste.

## Les deux versants du marxisme vietnamien

Ce rapport au maoïsme politico-militaire (avant ses déviations gauchistes et dogmatiques de la Révolution culturelle) devient dès lors une composante irréductible du communisme vietnamien. Mais il s'agit d'une composante ambivalente aux effets contradictoires : chez Hô Chi Minh, elle prend la forme d'une pensée marquée par le sens du concret, par l'idée que l'action révolutionnaire est par elle-même créatrice de la théorie et par le souci de conserver au marxisme vietnamien la continuité historique, sa tradition et son identité culturelle ; chez Tru'o'ng Chinh (100), elle marque une nette tendance

(99) On trouvera la confirmation de cette version dans un texte récent du Parti : « *Plan pour commémorer le 50<sup>e</sup> anniversaire de la fondation du P.C.V.* », in T.C.C.S., n° 1, 1980, p. 18.

(100) Voir Dang Xuân Khu in Corpus.

(dominante) du Parti à s'aligner sur des positions rigides, néo-staliniennes, campées fermement sur un doctrinarisme pesant et simplificateur. Secrétaire général du Parti de 1941 à 1956, Tru'o'ng Chinh a dû présenter sa démission à ce poste au lendemain d'une surprenante campagne de rectification clôturant une réforme agraire d'une ampleur et d'une brutalité sans précédent. Mais ce retrait relatif (Tru'o'ng Chinh reste membre très influent du bureau politique et élu président du Conseil d'État depuis 1981) du théoricien le plus brillant du Parti, de même que sa personnification comme une des figures les plus rigides du marxisme vietnamien ne doivent pas masquer le fait que cet épaississement doctrinal, perceptible à travers l'insistance sur le rôle instrumental des intellectuels (*Thèses sur la culture* de 1943), sur la primauté de l'État-Parti... (101) a déjà largement entamé le communisme chinois (102) en provoquant des crises internes de plus en plus graves : 1958, 1965, 1973, 1977, 1989 mettant à chaque fois aux prises les tenants de l'orthodoxie marxiste-léniniste et les partisans d'une plus grande ouverture vers le monde et vers les temps présents.

Bien qu'il n'ait pas jusqu'alors traversé de crises comparables, le Parti communiste vietnamien porte en lui les éléments d'un antagonisme latent, « refoulé » qui débouche soit sur un immobilisme (*statu quo*) politico-idéologique, soit le plus souvent sur un déplacement stratégique de la lutte du terrain interne (national) au terrain externe (international). Les contraintes propres de la guerre nationale (ou impérialiste) ont finalement permis, et imposé ce jeu alternatif qui favorise une ligne plutôt qu'une autre en fonction de sa capacité de « réponse » aux contraintes des conjonctures. Tant que dure la guerre, le P.C.V. fonctionne comme un moteur à double voltage, combinant (selon les acteurs) pragmatisme et dogmatisme, souplesse et fermeté, audace et prudence. En somme, et c'est ce qui distingue le P.C.V. de son homologue chinois, ce sont les facteurs extérieurs qui commandent le jeu, l'enjeu et la configuration des rapports de forces internes.

Pour l'essentiel, la ligne pragmatique incarnée (mais non monopolisée) par Ho Chi Minh a prévalu jusqu'en 1965. Tout se passe comme si la Théorie (stalinienne-maoïste à dominante dogmatique) — confiée par ailleurs aux hommes d'appareil tels que Tru'o'ng Chinh, Le Duan... pour ne citer qu'eux — se déconnecte d'elle-même de la réalité, que la « vraie théorie » est celle du terrain de lutte nationale (large front des masses rurales et urbaines, autonomie des régions, reconnaissance des minorités ethniques, alliance démocratique de toutes les forces opposées à la mainmise étrangère) et internationale (la formidable mobilisation des forces progressistes à travers le monde pour faire échec aux entreprises militaires U.S.).

A partir du déclin et de la mort de « l'Oncle Hô », la conjoncture internationale marquée par le reflux des mouvements contestataires et le retour en force des bureaucraties d'État (occidentale, soviétique, chinoise... et vietnamienne), dominée par le « désengagement américain » va permettre aux *hommes de l'appareil* d'accéder au pouvoir suprême dans un Vietnam enfin réuni après une campagne militaire qui porte toutes les caractéristiques de la stratégie militaire soviétique (103). C'est, avec le retour et l'ascension des artisans de cette réunification nationale, la consécration de la théorie mise au

(101) Truong Chinh, *Écrits*, 1946-75, Hanoï.

(102) C'est-à-dire le Maoïsme comme idéologie officielle de l'État chinois (1949).

(103) Général Van Tien Dung, *Et nous prîmes Saïgon*, Paris, Sycomore.



service des intérêts d'État (104). Elle se fait orthodoxe, légitimant *a priori* la politique d'État, de l'État-Parti qui, à son tour, la sacralise en un parfait mouvement symétrique.

A ce moment de l'histoire, à ce dérapage d'une ligne collée aux réalités des luttes à une autre politique campée sur la défense des positions acquises correspond, dans le marxisme théorique vietnamien, la *ligne de rupture* (épistémologique) entre deux conceptions du marxisme (maoïsme) vietnamien : *le passage du conjoncturalisme révolutionnaire de Hô Chi Minh au communisme d'État de l'équipe dirigeante actuelle.*

## La créativité du Volksgeist vietnamien : le conjoncturalisme politique-militaire de Ho chi Minh

Si le mouvement communiste vietnamien porte en lui l'emprise du maoïsme, son destin est lié à la lutte de l'indépendance du peuple vietnamien. Tout compte fait, c'est finalement sa capacité de survie et de résistance face aux dangers extérieurs qui définit le mieux le Vietnam en tant qu'État (des rois Hùng jusqu'à ce jour), puis en tant que Nation, et, enfin, en tant que peuple. Une des caractéristiques essentielles du P.C.V. réside, en effet, dans le fait qu'il a réussi à s'identifier au mouvement national vietnamien (105).

Certes, cette « équation entre nationalisme et communisme » (J. Chesneaux) au Vietnam n'est pas dépourvue d'ambiguïté ni d'opportunité, elle n'en constitue pas moins le *facteur principal* de la dynamique révolutionnaire et l'élément décisif de victoire. Le génie créateur de Ho Chi Minh était d'avoir su tirer à temps les leçons de l'échec pitoyable de l'Internationale communiste (la II<sup>e</sup> et la III<sup>e</sup>) pour se tourner vers le pays, puiser sa véritable force dans les aspirations de la majorité de la population asservie par l'étranger, en faire un potentiel révolutionnaire inépuisable (106).

Ainsi, toute la stratégie du « Front national », l'alliance audacieuse et créatrice avec les trotskystes de Ta Thu Thâu (l'épisode de « *La Lutte* »), la politique de la main tendue avec les autres forces nationales (Vietminh et la version ultérieure du Front national de libération du Sud) bref, la découverte de la dialectique « pluralité sociologique-unité nationale » découlant du fait colonial qui imprègne tout le processus révolutionnaire d'une souplesse imaginative sans cesse renouvelée, tous ces faits résultent d'une ligne que l'on peut qualifier à juste titre de *conjoncturalisme révolutionnaire* qui représente la marque politique de Hô Chi Minh et qui constitue sa part spécifique dans le marxisme contemporain.

D'où deux aspects spécifiques du marxisme vietnamien :

1) Son incrustation dans l'histoire de la nation vietnamienne comme *continuité* et *nécessité* d'une longue lutte d'indépendance prise comme un tout après

(104) C'est-à-dire une idéologie permettant à l'État-parti d'asseoir sa domination sur la société civile sur des bases juridiques et constitutionnelles, indépendantes de la praxis et de toute « sanction » démocratique et ce, dans tous les domaines de la sphère « socio-économique » et idéologique.

(105) L'expérience vietnamienne apporte ainsi un démenti formel à la thèse d'Engels de « nation viable » comme pur produit d'une anthropologie fixiste.

(106) Lire à ce propos la contribution politologique et historiographique de M. Huynh Kim Khanh, *Vietnamese Communism, 1925-1945*, Ithaca et Cornell University Press, 1982.

l'écrasement des mouvements nationalistes proprement dits et, en ce sens, le mouvement communiste prend l'allure d'une relève — ce qui explique son impact immédiat sur l'opinion et sa réceptivité d'une rapidité surprenante — dans un combat laissé inachevé après l'échec des Lettrés (fin du siècle dernier) et celui du Guo-minh tang vietnamien (1930).

2) Sa créativité propre en tant que *mouvement national authentiquement vietnamien* grâce aux legs hérités des Lettrés patriotes (respect du patrimoine national et refus, corrélatif, du social-darwinisme), ce qui explique comment et pourquoi, durant cette phase historique le Parti et ses dirigeants ont pu et ont su déjouer les pièges du dogmatisme, à l'inverse de l'expérience chinoise (épisodes Li Li San, Chen Du Xiu, Tchang Kuo Tao, etc.) qui a si lourdement hypothéqué le P.C.C. à ses débuts (107).

### L'intellectuel collectif : le parti théoricien (108)

Il s'agit du Parti des travailleurs du Vietnam qui a repris en décembre 1976, lors de son quatrième congrès, son nom de fondation : Parti communiste du Vietnam. Le 3 février 1930, sur l'initiative de Nguyễn Ai Quốc (*Hô Chi Minh*) les trois organisations communistes qui se sont constituées en 1929 au Vietnam, Parti communiste indochinois (Nord), Tân-Việt ou Fédération communiste indochinoise (Centre), Parti communiste de l'Annam (Sud), s'unifient dans le Parti communiste du Vietnam (Dang Cong-san Việt Nam).

En octobre 1930, le premier plenum du Comité central désignait *Trần Phú* au poste de premier Secrétaire général, adoptait les *Thèses politiques* rédigées par celui-ci et décidait d'appeler désormais le Parti : *Dang Cong-san Đông du'ông* (Parti communiste indochinois).

Lors de son premier congrès qui se tint à Macao en 1935, un C.C. de neuf membres fut élu, avec, pour Secrétaire général, *Lê Hồng Phong*. Envoyé pour la deuxième fois (en 1939) au bagne de Poulo-Condor où il mourut en 1942, L.H. Phong céda son poste à *Nguyễn van Cu* qui sera fusillé par les autorités coloniales en 1941. Le 7<sup>e</sup> plenum, tenu en novembre 1940, désigna un Comité central transitoire, avec *Tru'ông Chinh* comme secrétaire général. Au lendemain de *Diên Biên Phu* (1954) et au terme d'une réforme agraire radicale et sanglante (1956), T. Chinh a dû présenter sa démission au 10<sup>e</sup> plenum qui élit *Hô Chi Minh* aux fonctions de secrétaire général, poste qu'il occupa jusqu'en 1960. C'est au cours du troisième congrès qui eut lieu au cours de la même année que *Lê Duân* fut élu premier secrétaire, poste qu'il conserve jusqu'à ce jour (1985).

Si la notion d'« intellectuel collectif » avait un sens, il devrait s'appliquer au Parti communiste vietnamien en toute logique. En effet, l'étude des « profils philosophiques » marquants chez les communistes vietnamiens reste, jusqu'à ce jour, une entreprise hasardeuse tant les interférences de fonctions, de for-

(107) Nous laissons provisoirement hors de notre champ présent les publications d'intellectuels issus de l'État socialiste depuis 1975. Lire à ce propos notre contribution in *Collectif d'auteurs, Le Vietnam post-révolutionnaire* (1975-85), Paris, L'Harmattan, 1987.

(108) Nous reprenons ici, avec l'aimable autorisation des Presses Universitaires de France, les articles anciens consacrés à ce problème dont certains fragments ont paru dans le *Dictionnaire de Philosophie* (P.U.F., 1984). Cette notion d'*intellectuel collectif* échappe souvent aux commentateurs occidentaux et suscite parfois de cocasses mésinterprétations.

mations, de préoccupations théoriques entre ces hommes sont multiples. C'est là sans doute, la rançon de la « direction collective » que Hồ Chí Minh avait réussi à imprimer à la tête du P.C.V. depuis sa fondation. L'autre facette de son héritage, qui lui survivra longtemps, réside dans la prégnance d'un pragmatisme teinté d'anti-intellectualisme qui explique, à l'opposé du brio d'un Li da Zao et de la « créativité » d'un Mao ze Dong du Parti communiste chinois, la modestie des contributions vietnamiennes dans le développement de la théorie marxiste.

Car, s'il est un trait qui distingue Ho Chi Minh des autres leaders communistes de sa génération, c'est cette totale absence de prétention d'ordre spéculatif. Il confiait volontiers cette tâche, la plupart du temps, aux plus brillants de ses compagnons d'armes (Trần Phú, Tru'ông Chinh, Lê Duân, Vo Nguyễn Giap...), consacrant ses rares moments de loisir à la poésie.

Le portrait spirituel et intellectuel tel qu'il se donne à voir dans son *Testament* le définit surtout comme un homme de foi chez qui l'adhésion à la cause marxiste-léniniste relève autant de l'ordre de la morale universelle (l'humanisme marxiste) que de la raison nationale (le patriotisme). Mais l'homme de foi n'abdique pas pour autant les qualités essentielles du révolutionnaire formé à l'école de Lénine : un sens aigu des réalités et des hommes, une philosophie (pratique) de l'ascétisme révolutionnaire, un effort continu vers la maîtrise des *conjonctures politiques* — qui marque la pratique communiste vietnamienne de son sceau d'originalité (v. V.N. Giap et la théorie de la guerre du peuple). Mais peut-être le désir de toujours se fondre dans l'immédiat provoque-t-il chez Ho Chi Minh un réflexe sinon anti-intellectuel du moins populiste qui expliquerait un certain « retard » de la théorie sur la pratique (Jean Chesneaux), et surtout cette scission entre les masses révolutionnaires et le Parti, entre le Parti et ses intellectuels (Trần Duc Thao, Nguyễn Mạnh Tuong...).

## Vo Nguyễn Giap et la théorie vietnamienne de la guerre du peuple

La véritable pensée militaire du marxisme ne découle pas de la rhétorique un peu sèche et mécaniste du *rôle de la violence dans l'histoire* qui l'a nourrie à l'excès mais des écrits conjoncturels de Marx et surtout de son ami Engels.

La combinaison des concepts produits à « l'état pratique » (L. Althusser) à partir des analyses politiques des *guerres de classes* (Klassenkämpfe) et des *guerres de libération nationale* (Befreiungskämpfe ou Nationalkriege) du XIX<sup>e</sup> siècle ont servi de point de départ à une nouvelle approche des nouvelles formes de guerre dans le cadre des luttes de classes nées de la révolution industrielle.

Ainsi, F. Engels fut assurément le premier théoricien communiste à percevoir la genèse de la *guerre populaire moderne* dans les campagnes révolutionnaires de 1792 à 1795 menées sous l'impulsion de la Convention contre les armées européennes, — et leur « contrefaçon » de 1848-1849 à travers la pitoyable « Reichswerfassungskampagne » allemande et l'anachronique « guerre italienne » ; la *forme mixte, combinée* entre la guerre de libération nationale et la révolution démocratique bourgeoise dans la magnifique résistance hongroise conduite par Kossuth ; le caractère ardu, complexe et... immature des pre-

mières « guerres de classes » opposant le prolétariat armé à l'État bourgeois dans la tragédie des *Junitage* (109).

Dans la série d'articles consacrés à *La révolution d'Espagne* et destinés au journal américain *New York Tribune*, Marx découvre les vertus d'une formation sociale de type « asiatique » et des structures socio-politiques qui la soutiennent dans la résistance espagnole à la guerre de conquête napoléonienne (Eroberungskrieg). Pour Marx, l'erreur d'appréciation stratégique des maréchaux d'Empire réside dans leur totale « méprise » sur la nature socio-politique de l'Espagne, leur confusion entre un État monarchique « étranger » inconsistent et discrédité et une société civile portée, à cause même des particularismes régionaux persistants, par des structures décentralisées (municipalités) vivant en marge de l'État. Marx y soutient la thèse selon laquelle c'est cette rupture de fait sinon de droit entre la capitale et les provinces qui explique, outre les vertus patriotiques et guerrières du peuple espagnol, la possibilité d'une guérilla prolongée menée à l'échelle du pays face à une armée d'invasion infiniment plus puissante. Mais il y voit apparaître également ses propres limites : à court terme, dans son incapacité à dépasser le stade de la guérilla, pour parvenir à la guerre de mouvement faute d'un commandement unique, c'est-à-dire de l'État jacobin ; à long terme, le risque de déboucher, en l'absence d'une classe révolutionnaire hégémonique, sur une dictature de type militaire (pronunciamento).

Sur ces « brèches » largement ouvertes par Marx et Engels grâce à l'analyse concrète des événements en rapport avec la lutte qu'ils menaient au nom du prolétariat allemand et européen de leur temps sont venues se greffer d'autres leçons tirées de la guerre civile russe (Frounze, Trotski) et surtout de la « Longue Marche » chinoise (Mao, Chu Teh et Lin Biao) : l'accent « marxiste-asiatique » sur l'« alliance indestructible » entre la paysannerie et le prolétariat urbain, la stratégie du Front national uni placé sous la direction hégémonique du Parti communiste, la version luxemburgiste-léniniste de la nature universelle de l'impérialisme, de la solidarité organique entre les mouvements de libération et la révolution socialiste et de la nature de « base révolutionnaire » de l'U.R.S.S. (jusqu'à la rupture sino-soviétique de 1956).

Tout comme en Chine, la pensée militaire vietnamienne semble avoir intériorisé les effets du communisme de guerre qui a, peu à peu, investi le marxisme des sociétés périphériques dominées directement ou indirectement par l'impérialisme (Vo Nguyễn Giap, Lê Duân, Tru'o'ng Chinh). Il en résulte un double déplacement problématique : à la stratégie des « guerres de position » qui, selon A. Gramsci, caractérisent la lutte de classes dans les sociétés industrielles avancées se substituent les guerres de mouvement et la guérilla qui représentent la trame des conflits entre « les plus forts » (les forces impérialistes) et « les plus faibles » (les forces progressistes du Tiers Monde) ; la place du prolétariat constitué en classe distincte, concentré dans les grands centres urbains et placé au poste de commandement dans les sphères d'hégémonie (production, culture, politique) face à l'État bourgeois est occupée par des milliers et des millions de petits paysans (ou fermiers) peu instruits, vivant en vase clos (la commune rurale), disséminés à travers tout le pays.

Aux affrontements entre deux formations de combat de type classique disposant d'un potentiel industriel et humain comparable se substituent des *guerres*

(109) Voir Trinh van Thao, *Le vocabulaire politique et social de la Nouvelle Gazette rhénane*, o.c., v. III.

*inégales, dissymétriques* opposant la puissance industrielle — dont la dynamique de la victoire repose sur la capacité de détruire rapidement l'armée ennemie (*Blitzkrieg*) ou de la contraindre à déposer les armes — à une armée faible dont la survie réside dans la durée (renaissance des guerres populaires prolongées). C'est en ce sens que Vo Nguyễn Giap définit la *guerre révolutionnaire de longue durée* comme le *passage continu progressif, linéaire* de la guerre de guérilla à la guerre de mouvement en passant par une étape intermédiaire : la guerre de position (*Les trois formes de combat de la guerre du peuple*, apud *Guerre du peuple, Armée du peuple*). Il s'agit là d'une version vietnamienne de la thèse maoïste du rôle stratégique de la guérilla dans la guerre du peuple (*De la guerre révolutionnaire*).

Outre le fait que la *durée* seule permet au pays faible de « modifier » le rapport de forces » (Mao), le caractère total, multiforme de la lutte (économique, culturelle, politique), la nature imprévisible (l'absence de front défini, la dissymétrie — inversée — dans la connaissance des mouvements ennemis) de la guerre du peuple détruit l'homogénéité et l'unicité de la pratique militaire classique, réduite à la simple dimension « technico-militaire » (A. Gramsci), l'obligeant, soit à abandonner le terrain, soit à transformer la nature de la guerre elle-même. Ainsi, au Vietnam, l'intervention armée américaine sous ses variantes successives — « guerre spéciale », « escalade » et « guerre aéronavale » contre le Nord, etc. — se transforme sous l'effet de la guerre du peuple, en *guerre civile contrerévolutionnaire* » (« vietnamisation ») avec ou sans intervention directe de l'armée U.S.

Mais avant même la découverte par le général allemand von Clausewitz des vertus de la guerre dite défensive sur la guerre d'attaque (d'agression), les dirigeants vietnamiens avaient déjà assimilé les avantages stratégiques de la guerre du peuple du passé : guerre de longue durée (l'art militaire consiste, disait le vainqueur des trois invasions mongoles, Trần Quốc-Tuân, à « combattre le long avec le court » ; ou encore : dans la guerre du peuple, l'armée et la population sont « comme le fils et le père d'une même famille »), lutte de guérilla prenant peu à peu les proportions élargies d'une guerre de mouvement cherchant, en dernière instance, moins à « mettre à genoux » l'adversaire qu'à le contraindre à négocier, telles sont aussi les leçons d'une expérience historique riche de « guerres du peuple » toujours vivante dans la mémoire collective, nourrie moins de Marx et d'Engels que de noms comme Ly Thu'o'ng-Kiêt (XI<sup>e</sup> siècle), Trần Quốc-Tuân (XIII<sup>e</sup> siècle), Nguyễn Trai (XV<sup>e</sup>), Quang Trung (XVIII<sup>e</sup>), etc.

L'art de concilier l'impératif militaire (*Ziel*) et la fin politique (*Zweck*) dans la conduite de la guerre ou l'unité de fusion entre le « moment militaire (et technico-militaire) » et le « moment politique »... représente, enfin, le point de rencontre entre un héritage culturel légué par la tradition et le « conjoncturalisme révolutionnaire » forgé par les marxistes vietnamiens. Il s'agit d'une notion philosophique déjà présente dans les écrits néo-confucéens de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle mais reprise et remise en vigueur dans le cadre des luttes anti-impérialistes par Ho-chi-Minh et ses disciples (Giap, Tru'o'ng Chinh, Lê Duân). Cette notion de « *Thoi co thuận loi* » ou *Thoi co* (moment favorable) renvoie, dans la terminologie marxiste vietnamienne, à la catégorie léniniste de l'« analyse concrète de la situation concrète ». Elle y prend une double connotation de concept théorique (inscrit dans la dialectique du concret) et de méthode d'analyse de l'histoire présente ; elle constitue, comme l'avait

montré A. Gramsci (*De la méthodologie historique*), le point de fusion entre une vision du monde et sa réalisation effective.

Sans cette analyse de la *conjoncture politique*, la théorie reste « lettre morte » (Lénine). Privée de son contrôle et de sa critique, l'action — même dirigée par le « Parti révolutionnaire » — sombre dans l'opportunisme. Moment ultime du travail théorique, l'analyse conjoncturelle « médiatise » dans cette phase de réflexion toutes les données d'une situation en termes concrets par la mise en place d'une méthode d'analyse fondée sur la dialectique des « forces sociales » dans leur complexité, leur matérialité... sans exclusion pour autant la part des hommes, leur désir, leur obsession, leur sensibilité, c'est-à-dire leur subjectivité : ainsi se résume et se complète la théorie gramscienne des *trois moments* de la méthodologie historique (économique, politique et militaire). Le « moment favorable » n'est rien d'autre que la synthèse des contradictions multiples en interaction les unes avec les autres et la saisie de leur « pertinence » en vue du choix stratégique du moment de l'engagement.

Dans la pratique militaire proprement dite, il commande le « saut qualitatif » d'une situation politico-militaire à une autre, notamment la détermination du passage de la *guerre défensive* (qui correspond à l'état d'équilibre des forces) à la contre-offensive généralisée (*Tông phan công*) et à l'insurrection généralisée (*Tông Khoi nghĩa*).

Ce qu'il convient d'ajouter, pour éviter toute confusion entre les écrits marxistes vietnamiens et la phraséologie marxisante des années 60 (en France surtout), c'est cette absence de prétention métaphysique et universalisante qui caractérise les « discours de guerre » des Vietnamiens. Ils constituent le simple « témoignage » vivant des luttes d'un peuple, d'un pays et d'une époque. Et aussi, à leur manière, leur apport spécifique au processus d'élargissement et d'approfondissement du marxisme contemporain.

Produit de l'histoire, le conjoncturalisme révolutionnaire ne s'apparente ni à un corpus de recettes ou de « techniques » du parfait « guérillero », ni à une théorie « scientifique » au sens classique. Le principal mérite de Vo Nguyễn-Giap et de ses émules (Van Tiên Dung, Trần Van Tra, Nguyễn Chi Thanh...) réside dans le fait d'avoir rappelé constamment que les « conditions de victoire n'ont rien à voir avec la certitude d'une prévision, (que) l'essentiel — du point de vue pratique — est la tactique, le quotidien, la continuité du travail » (P. Raymond, *La résistible fatalité de l'histoire*, Paris, 1982), que l'homme, l'« individu » libéré des chaînes de l'exploitation et son héroïsme, individuel ou collectif, restent en dernière instance le facteur décisif de la guerre et de la paix.

Il en est de même de la théorie guévariste du *foco* qui, tout en réfléchissant sur les conditions objectives et subjectives de la lutte armée en Amérique latine, apporte un autre éclairage sur les guerres révolutionnaires dans le monde contemporain. En assignant à la guérilla une double fonction : politico-idéologique (provoquer la prise de conscience révolutionnaire au lieu d'en attendre une hypothétique maturation) et politico-militaire (former le futur noyau dirigeant à partir de l'alliance dans le combat des paysans, ouvriers et intellectuels), Guevara soutient des thèses assez proches de l'historicisme critique des années 20 (Gramsci, Lukacs, Korsch, R. Luxemburg). A condition, toutefois, d'être relues à un double éclairage conjoncturel : refus du *statu quo* imposé par les marxismes d'État (U.R.S.S., Chine) ; défense d'un front de solidarité « tricontinentale » en s'appuyant sur les « noyaux durs » en lutte

(Vietnam, Cuba). Dépassant les intuitions tiers-mondistes de F. Fanon (*Les damnés de la terre*), la pensée du « Che » continue d'exercer une influence diffuse sur les mouvements de libération nationale de l'Afrique et de l'Amérique latine et sur des hommes tels que A. Cabral (*Pratique révolutionnaire. L'arme de la théorie*, Paris, 1968) (110).

## VI. L'ÉCHEC D'UN MARXISME OCCIDENTALISANT : TRẦN DUC THAO (111)

Né à Hanoi, le 26 septembre 1917, Trần Duc Thao est issu d'une famille de petits fonctionnaires de l'administration coloniale (*supra*). A l'image de son aîné sudiste, le marxiste Ta Thu Thâu, le jeune Thao s'est distingué dans les études durant son passage au Lycée A. Sarraut. Admis troisième à l'École Normale supérieure (Ulm) en 1939, Thao accomplissait un parcours universitaire tout aussi brillant en obtenant, en 1943, l'agrégation de philosophie avec le rang de 1<sup>er</sup> bis. La presse locale de l'époque salua bruyamment les succès de Thao, y voyant « une éclatante preuve du génie colonisateur de notre pays » (*Le Journal* du 23-7-1939) et la promesse d'une fructueuse « collaboration franco-annamite », grâce à cette nouvelle « élite » dont Thao serait un élément de choix (*Indochine-Hebdomadaire illustré* du 23-9-1943). C'est faire preuve d'un bel optimisme ou plutôt d'une parfaite méconnaissance de l'homme, de son orgueil de nationaliste, de son esprit de résistance avivé par les épreuves de l'occupation et surtout de son engagement communiste.

Sa première œuvre de recherche, *Phénoménologie et matérialisme dialectique*, annonce pourtant clairement son intention philosophique, ses ambitions théoriques et sa rigueur intellectuelle. Il s'agit pour la critique de l'époque d'un ouvrage « surprenant » dont « la hardiesse des vues et la clarté de l'exposé firent rapidement de ce livre un classique » (*Le Monde* du 24-5-1973). Mais l'entreprise de Thao ne représente qu'un aspect d'un projet culturel plus ambitieux qui fut à l'origine de la fondation de Minh Tân — une maison d'édition dirigée par l'ingénieur Nguyễn Ngọc Bích et située au cœur même du Quartier latin (7, rue Guénégaud) — qui allait publier d'importants travaux lexicologiques (« *Le vocabulaire scientifique français-vietnamien* ») de Hoàng Xuân Han (*Mathématiques et sciences physiques*), de Đào van Tiên (*Sciences de la nature*), de Lê Khắc Thiên et Pham van Quang, (*Médecine*) et surtout les célèbres « *Dictionnaires* (Tu Diên) » de Đào Duy Anh.

Le développement de la Première Guerre de Résistance arrivée à son tournant décisif (1949-1950) a décidé Thao à rejoindre le Vietnam en guerre sous la direction du Parti des travailleurs (P.C.V.). Pour Thao, la guerre de libération nationale et la révolution socialiste ne font plus qu'un désormais (*Les fondements du conflit franco-vietnamien* in *Les temps modernes* du 1-2-1946). Les con-

(110) Nous remercions G. Labica et Bensussan ainsi que les P.U.F. de nous avoir autorisé à reproduire des passages tirés du *Dictionnaire critique du Marxisme* (édition de 1985) (« *Guerre du peuple* »).

(111) Cette partie reprend l'essentiel d'un article que Dorothee, Bernard Rousset et moi-même avons consacré à l'œuvre de Trần Duc Thao (voir aussi *Dictionnaire des Philosophes*, vol. I et II, 1984).

traditions internes de la gauche française devant le « drame indochinois », la rupture avec Jean-Paul Sartre qui précéda son départ pour le maquis en 1951 sont bien vite oubliées mais la révolution méfiante (et populiste) hésita à adopter en son sein un « intellectuel classique » de l'envergure de Thao. Confiné aux travaux de traduction des documents du Parti et soumis à la censure de sa bureaucratie culturelle, Thao n'a pu réaliser l'aventure de G. Lukacs en Hongrie. Il publia néanmoins un certain nombre d'articles en langue vietnamienne qui témoignèrent d'un véritable retour aux sources : sur la crise de la « société féodale » vietnamienne, sur la littérature ancienne, sur le Kieu.

L'an 1956 annonça des jours difficiles pour le Nord-Vietnam deux ans après la victoire de Diên Biên Phu et la « paix manquée » de Genève : les échos mal étouffés du XX<sup>e</sup> congrès du P.C.U.S., l'insurrection hongroise, les Cent Fleurs en Chine et surtout, les retombées d'une réforme agraire (1953-1956) aussi ruineuse que sanglante. Le mouvement *Nhân Văn Giai Phẩm* (Humanisme — Journal et œuvres — revue) dont Thao était l'un des animateurs les plus virulents fut un événement sans précédent dans l'histoire de la crise du socialisme. En effet, ces premiers « dissidents » vietnamiens publièrent en 1956, de leur propre initiative (contrairement au scénario mis en place en Chine durant la campagne des Cent Fleurs) un journal (*Nhân văn*, 4 numéros en tout) et une Revue (*Giai phẩm*, 2 numéros) dénonçant vigoureusement les errements d'une gestion bureaucratique rendue responsable des abus, défaillances et exactions commis pendant la phase finale de la réforme agraire. Ce groupe comprenait principalement des jeunes écrivains venus de l'armée populaire (de la revue *Van-nghê Quân đội*) comme Trần Dân (auteur d'un chef-d'œuvre racontant la bataille de Diên Biên Phu, *Nguoi nguoi lop lop*) (Vague après vague), Phùng Quan, Hoàng Cầm..., des peintres comme Sy-Ngoc et Nguyễn Sang, le vieux Lettré Phan Khôi, le juriste Nguyễn Mạnh Tu'ông et le lexicologue Đào Duy Anh.

Une phrase de Thao dans le numéro d'hiver de *Giai Phẩm* traduit bien le malaise des intellectuels vietnamiens et éclaire le sens de leur combat commun :

« L'expérience de cette réforme agraire est une preuve éclatante (de ce renversement de rôle entre le Parti et la masse, T.V.T.). Aucune entreprise n'est aussi concentrée en un organe unique disposant de semblables moyens de persuasion et de contrainte ; cet appareil d'organisation forgé et consolidé comme une véritable forteresse ne tardera pas à se mettre à l'abri de la critique des masses tant et si bien que ce soit lui qui impose sa propre volonté, attaquant tout sur son passage et détruisant jusqu'à sa base d'appui. C'est précisément au moment où le pouvoir central est convaincu qu'il contrôle la situation grâce à son appareil d'organisation que la dialectique de l'histoire lui tombe sous le nez ; l'organisation échappe à la masse, la direction cafouille, les ordres vont dans tous les sens (112). »

L'Appareil en question réagit fermement mais, il faut le reconnaître, modérément. Écarté de l'Université où il enseigna la Philosophie et cloué au pilori par les « caporaux culturels » du Parti (dont l'universitaire « retour de France » Pham Huy Thông), Thao put toutefois poursuivre ses recherches sur l'ori-

---

(112) Voir l'article de N.D. Nhuận, « Les contradictions de l'organisation scientifique de l'espace et du travail agricole au Nord-Vietnam 1954-1981 in Rev. Espace géographique, n° 2, 1982.



gine de la conscience et du langage dans la perspective ouverte par *Phénoménologie et matérialisme dialectique* (113).

Plusieurs tentatives de la part de ses anciens camarades de l'École comme de ses nombreux amis dans le monde entier n'ont pas permis, à ce jour, de rompre ce long « exil » intérieur. Peut-être cet homme aujourd'hui vieilli et éprouvé ne voulait-il pas désespérer du socialisme dans lequel il voit toujours la réalisation de la « vraie liberté », celle des masses immenses (tu do cua quang dai quan chung) et non celle des minorités bien loties. Assurément, Trần Duc Thao n'est pas un philosophe du reniement et du désespoir. Il fait partie de ces marxistes plus nombreux qu'on ne le pense chez qui la force d'âme reste, avec l'intelligence, la seule arme indomptable, face aux États ubuesques. De leur victoire — ou de leur défaite — dépend aussi le destin du marxisme dans ce pays.

### **Phénoménologie et matérialisme dialectique ou le passage de la philosophie classique au marxisme critique**

Publié chez Minh-Tân à Paris en 1951, *Phénoménologie et matérialisme dialectique*, qui a joué un rôle important dans la formation de nombreux jeunes philosophes, surprend au premier abord le lecteur par sa dualité : la première partie, la plus étendue, est un exposé analytique, l'un des plus magistraux sans doute et le premier du genre en langue française, de l'ensemble de la phénoménologie husserlienne considérée dans son principe et son évolution, alors que la seconde partie propose, en s'appuyant sur les données de la psychologie animale et de l'histoire économique, une doctrine des origines de la conscience et du devenir de la raison se réclamant du matérialisme dialectique pour fonder philosophiquement l'engagement politique et humain dans les luttes révolutionnaires. Avec la différence de propos, la différence de ton est manifeste et le philosophe de métier peut se dire déçu et surtout pouvait l'être réellement au moment de la parution de l'ouvrage, quand la philosophie marxiste et l'analyse marxiste de la philosophie restaient bien éloignées de ses interrogations : si les choses ont quelque peu changé, nous le devons pour beaucoup à Trần Duc Thao. Mais celui-ci signale lui-même cette dualité, pour la souligner et l'expliquer : la première partie est le développement et l'approfondissement, poursuivi jusqu'en 1950, d'un travail rédigé en 1942 « d'un point de vue purement historique et dans les perspectives mêmes de la pensée de Husserl » (p. 5) ; « en revanche, la seconde partie, achevée en 1951, se place entièrement sur le plan du matérialisme dialectique » (ib.), et cela de manière délibérée, en raison de l'aggravation subite et de l'urgence nouvelle du combat politique, au sein même de la philosophie (114) ; et Trần Duc Thao sera conduit à insister de plus en plus sur ces « ruptures » successives dans ces travaux, en fonction de ses propres engagements et du devenir de sa recherche. Cependant, la réalité de l'œuvre prouve l'unité du projet et la continuité du travail accompli.

La première partie a pour titre *La méthode phénoménologique et son contenu*

(113) Voir article « Trần Duc Thao » in *Dictionnaire des Philosophes*, P.U.F., 1984, t. II.

(114) Le philosophe en parle comme de la « réminiscence » de la philosophie hégélienne et husserlienne.

effectivement réel, titre d'inspiration clairement hégélienne : elle suit, dans ses grandes lignes, l'ordre chronologique des travaux de Husserl, qui est aussi l'ordre logique de l'approfondissement husserlien de la phénoménologie et l'ordre méthodologique de la réflexion critique de Trân Duc Thao sur la phénoménologie husserlienne (voir notes autobiographiques, *supra*).

Sans ignorer les autres « composantes » de la phénoménologie, Thao tient à en aborder l'examen parce qu'il considère comme le cœur de l'idéalisme husserlien, *l'idéalisme des essences* qui trouve son dernier mot dans « l'expérience », située dans le « monde de la vie », au sein du « présent vivant » : « la *Weltkonstitution* s'y révèle comme reposant tout entière sur les données sensorielles, kinesthéses et configurations sensibles, telles qu'elles se constituent à un niveau proprement animal. Les descriptions du monde primordial s'étendent avec une complaisance si visible sur les coordinations sensori-motrices élémentaires, qu'il ne peut faire aucun doute que le sujet « transcendantal » thématiqué par la phénoménologie ne doive s'identifier en toute rigueur avec l'homme en chair et en os, se développant dans le monde réel » (pp. 7-8). En même temps, Husserl, réfléchissant sur la crise des sciences européennes et s'interrogeant sur l'origine de la géométrie, découvre dans l'histoire le lieu de la naissance, du devenir et des avatars de la rationalité, dont il avait décrit la constitution : « l'universel se constitue dans le mouvement réel du temps ; ... la genèse du monde dans la conscience absolue se confond avec le devenir effectif de l'histoire réelle » (p. 7). La vérité de la méthode phénoménologique se trouve donc dans la reconnaissance de la temporalité du corps et de l'histoire.

Ayant découvert le contenu effectivement réel de la méthode phénoménologique, nous pouvons passer à la deuxième partie qui a pour titre *La dialectique du mouvement réel*, titre également d'inspiration hégélienne. Ce nouveau rapprochement avec Hegel se vérifie dès que nous lisons les titres de chacun des deux chapitres, qui ont pour objet, l'un *Le devenir de la certitude sensible*, l'autre *Le devenir de la raison* : nous sommes en présence des deux moments de la *Phénoménologie de l'esprit*, qui, d'ailleurs, nous le savons, ont été rédigés en deux mouvements successifs, le premier partant de la certitude sensible pour aboutir à la réalisation de la conscience de soi, le second partant de l'affirmation de la conscience de soi pour aboutir à la réalisation de l'esprit ; ce parallélisme s'explique : de même que Hegel, en écrivant la *Phénoménologie de l'esprit*, a voulu, sur une suggestion de Kant lui-même indiquer la nécessité d'une histoire de la raison pure à la fin de la *Critique de la raison pure*, dévoiler la vérité de l'idéalisme kantien en révélant la réalisation de l'esprit à partir de l'immédiateté sensible dans l'histoire conçue selon son propre idéalisme, de même Trân Duc Thao veut ici, sur les suggestions de Husserl lui-même dans ses derniers écrits, dévoiler la vérité de l'idéalisme husserlien en montrant la genèse de la conscience et le développement de la raison philosophique dans l'histoire comprise selon sa propre philosophie ; en outre, dans les deux cas, la découverte de la vérité de la philosophie précédente signifie un dépassement qui est une suppression. Mais le parallélisme s'arrête là : le dépassement de l'idéalisme kantien dans l'idéalisme hégélien est une suppression qui reste délibérément et de manière avouée une conservation, alors que le dépassement de l'idéalisme husserlien dans la doctrine soutenue par Trân Duc Thao est une suppression qui se veut abolition complète, abolition de tout idéalisme et abolition de la philosophie en tout ce qu'elle peut comporter d'idéalisme ; Trân Duc Thao se veut ainsi philosophiquement révolu-

tionnaire dans une perspective qui ne soit pas que philosophique, mais qui soit pratiquement, politiquement révolutionnaire : il reprend de cette manière à son compte le mot d'ordre lancé par Marx dans sa dernière *Thèse sur Feuerbach*, cherchant à accomplir sur l'idéalisme husserlien (et ses prolongements néo-hégéliens) par Marx et Engels.

Un tel changement de perspectives dans l'analyse se manifeste dans les seuls titres des deux chapitres de cette seconde partie : ce qui est considéré comme « devenir de la certitude sensible », c'est *La dialectique du comportement animal*, et ce qui est considéré comme « devenir de la raison », c'est *La dialectique des sociétés humaines* ; ce qui assure la transition entre les deux moments, c'est le *mouvement du travail* (p. 300), qui jouait incontestablement un très grand rôle dans la philosophie hégélienne, mais qui n'intervenait pratiquement pas dans la phénoménologie husserlienne, et qui est ici envisagé comme activité réelle de transformation et de production. Nous reconnaissons ici les thèmes les plus classiques du matérialisme dialectique, tels qu'ils se sont progressivement affirmés et systématisés à travers l'histoire du marxisme et avec l'évolution des sciences : l'originalité de Tràn Duc Thao réside dans son utilisation de ces thèmes pour préciser le sens et prouver la pertinence de l'analyse marxiste lorsqu'elle porte sur les objets les plus chers à la philosophie traditionnelle et surtout à ses formes idéalistes, l'être de la conscience et les catégories de la raison, plus précisément les catégories ontologiques de la raison métaphysique, telles celles que nous trouvons dans le *Parménide* de Platon ou la *Logique* de Hegel.

Ces pages sont sans doute exemplaires, dans la mesure où elles nous proposent des analyses qui ont valeur de modèles sur des exemples privilégiés, mais elles ne sont ni exhaustives, car on n'y trouve pas toute l'histoire réelle de la conscience et de la raison, et elles ne sont pas définitives, car elles ne contiennent que des esquisses de l'application du matérialisme dialectique pour la connaissance vraie de cela même dont elles traitent ; elles ne sont pas définitives non plus, parce que le matérialisme dialectique est par définition et délibérément tributaire du progrès des analyses scientifiques qui sont, selon Husserl lui-même, des tâches infinies : c'est ainsi que Tràn Duc Thao sera amené à reprendre, compléter et approfondir, corriger dans de nombreux écrits postérieurs, son chapitre consacré à la certitude sensible.

L'essentiel est cependant déjà dit. La genèse de la forme de la conscience de quelque chose, tenu pour un absolu originaire par l'idéalisme et spécialement la phénoménologie, s'enracine dans le comportement sensori-moteur d'appréhension du milieu par l'animal ; la genèse des contenus de la raison, tenus pour des absolus par l'idéalisme, s'enracine dans les rapports entre les hommes, entre les choses et entre les hommes et les choses qui s'instaurent dans les systèmes économiques de la production : les catégories ne sont donc pas éternelles, elles peuvent seulement être persistantes. Dans les deux cas, pour la conscience et pour la raison, l'origine, le contenu et le fondement se trouvent identiquement dans l'activité réelle dans la temporalité, l'évolution et l'histoire, dans la *praxis* : cette référence à notre activité comme à l'être vrai, à l'être et au vrai, donne un sens concret à la référence husserlienne à l'activité anté-prédicative du monde de la vie, et, tout à la fois, fait l'économie d'un idéalisme qui ne parvient pas à trouver sa propre vérité en lui-même, et évite l'écueil de l'empirisme qui ne connaît que la réceptivité passive. Du même coup, la conception de la matière se modifie et s'enrichit : ce n'est plus la donnée brute de l'empirisme, ni la réalité toute faite et étran-

gère du mécanisme ; c'est le contenu effectivement réel présent à la conscience, cela même que recherchait Hegel dans son refus du formalisme, mais pour le trouver dans le produit de l'esprit, cela même que recherchait Husserl dans sa quête d'un fondement des idéalités, mais pour ne le trouver que dans le vécu anté-prédicatif, cela même qui est présent dans la *praxis*, dans l'activité concrète, « matérielle », d'appréhension, d'expérimentation, de transformation du monde naturel et humain : « De l'éternité des essences à la subjectivité vécue, de l'Ego singulier à la genèse universelle, l'évolution de la pensée husserlienne témoignait de l'aspiration constante de l'idéalisme vers ce contenu réel dont seule la dialectique matérialiste définit le concept authentique » (p. 19).

*Phénoménologie et matérialisme dialectique* trouve ici son unité et ouvre de riches horizons pour de nombreuses tâches : pendant près de deux décennies, une grande partie de la philosophie française se renouvellera en suivant sa démarche. Mais cette unité résulte peut-être d'un double infléchissement des deux philosophies confrontées : d'une part, un infléchissement de la phénoménologie vers l'analyse du vécu et de l'histoire, qui, tirant argument de l'évolution des préoccupations de Husserl, oublie la fidélité de celui-ci à ses découvertes initiales et qui, par suite, enrichit la phénoménologie d'un côté pour l'appauvrir de l'autre ; d'autre part, un infléchissement du matérialisme dialectique vers une identification du contenu réel et de la *praxis*, qui est incontestablement un enrichissement de la conception marxiste de la matière conforme à de nombreuses indications de Marx, mais qui élague le matérialisme de sa croyance en une extériorité indépendante de la matière susceptible d'être connue telle qu'elle est elle-même. Par là, Trân Duc Thao nous invite donc à reprendre, parce qu'il ne les résout pas, mais sur de nouvelles bases, qu'il met en place, deux problèmes qui nous sont familiers, le problème de la vérité, premier souci de Husserl, et le problème de la réalité, principal intérêt du matérialisme empiriste : que son œuvre laisse ouvertes ces questions tout en contribuant à les renouveler prouve son importance philosophique.

Dans ses notes autobiographiques, T.D. Thao analyse le rapport entre théorie et praxis en ces termes, à propos de *Phénoménologie* :

« Ce livre marque mon évolution de la phénoménologie au matérialisme dialectique. En réalité je n'étais encore parvenu qu'au seuil du marxisme. J'étais arrivé à reconnaître la vérité des fondements théoriques du matérialisme dialectique, sans posséder une connaissance suffisante des textes classiques du marxisme-léninisme. Dans les analyses concrètes de la seconde partie de mon livre, la méthode qui se voulait marxiste s'égarait dans les accents ondoyants de la double phénoménologie husserlienne et hégélienne.

Cependant les positions de principe, nettement affirmées, suffisaient à me déterminer à revenir au Vietnam. Il fallait mettre la vie en accord avec la philosophie, accomplir un acte réel, qui réponde aux conclusions théoriques de mon livre. »

Ses rares études philosophiques postérieures à « *Phénoménologie* » parvenues en Occident (par la revue marxiste *La Pensée* essentiellement) et réunies dans un ouvrage intitulé *Recherches sur l'origine du langage et de la conscience* (1973) réalisent le « programme » de la préface de 1951 à *Phénoménologie et matérialisme dialectique* : chercher dans le marxisme « la seule solution concevable des problèmes posés par la phénoménologie ». Leur problème est le moment originnaire de la conscience, la genèse de l'intentionnalité qui vise l'objet comme

le « ceci » de la certitude sensible, et la genèse de la conscience comme représentation ; le dernier article, sur l'Œdipe, cherche aussi une origine. Pour montrer que « les significations vécues » sont « la transposition symbolique des opérations de production », Thao utilise l'anthropologie préhistorique (surtout les fouilles d'Oldoway en Tanzanie), la psychologie de l'enfant, la psychanalyse et l'ethnographie.

Ces trois recherches, de même que sa dernière contribution de 1983 *La dialectique logique dans la genèse du Capital* (inédit), sont donc une synthèse de travaux portant sur le problème de l'origine

« par une confirmation constante de textes de Marx sur la genèse de la conscience par le langage et le travail social, sur le rapport entre forces productives et rapports de production et sur le refus d'une nature humaine anhistorique (...) » (D. et B. Rousset, *Dictionnaire des philosophes*, II, 2528-30).

Ailleurs, en revenant sur le mouvement de la dialectique dans la genèse marxiste du Capital, Thao écrit :

« Le capitalisme à ses débuts, tel qu'il surgit, à titre de *qualité nouvelle*, du dépassement de la mesure du mode de production féodal, se présente donc comme un *système élémentaire* qui n'a pas encore la forme apodictique de l'essence. Le mode de production capitaliste ne se présentera comme un système développé, fonctionnant avec la nécessité d'une essence, que quand le développement de la manufacture aura donné naissance à la grande industrie (...), base matérielle spécifique du système capitaliste (qui) donne à celui-ci sa forme développée, où il se meut lui-même, par lui-même, suivant les lois de sa propre structure. Cette *structure systémique* ou, si on la prend dans le dynamisme mouvant de ses contradictions constitutives, cette *structure dialectique*, définit le sens réel de la catégorie de l'essence » (T.D.T., *La dialectique logique dans la genèse du Capital*, texte inédit).

Ce triple retour à Hegel, à Marx, et à Lénine (des *Cahiers philosophiques*) tout en marquant de manière suprenante des accords profonds avec la lecture althussérienne du « Capital », révèle à lui seul toute la distance qui sépare le « marxisme » occidentalisant de Tràn Duc Thao de l'orthodoxie officielle. Il confirme en tout cas le « diagnostic » pessimiste de M. Godelier sur les « crises » du marxisme contemporain :

« Tant que les rapports socialistes n'auront pas fait la preuve pratique qu'ils sont à notre époque la seule voie possible d'un bouleversement des rapports de l'homme à la nature, le capitalisme continuera à paraître comme une voie possible du développement de l'humanité, quels que soient les aspects négatifs et les souffrances qu'il entraîne. En définitive, les circonstances de la naissance du socialisme, la nature des sociétés au sein desquelles il a été introduit, l'obligation de créer une base matérielle qui rivalise pour l'instant avec celles créées dans les pays capitalistes les plus avancés, l'impossibilité pour l'instant d'aller au-delà et de créer une base matérielle inaccessible aux formes capitalistes de production (spn T.V.T.), tous ces facteurs constituent les raisons des contradictions mêmes du développement du socialisme dans ces pays. La nationalisation a tenu lieu pendant longtemps de socialisation des forces productives, la bureaucratisation de l'économie et de la société s'est développée à la place de la démocratisation de la production et de la vie sociale, ou du moins en a limité, parfois arrêté, le développement. Sur tous ces points, le marxisme est en crise, en crise théorique et en crise pratique » (*Dictionnaire critique du marxisme*, 2<sup>e</sup> édit. 1985, 1170).

Ce rappel par Trân Duc Thao des conditions « matérielles » — et non réalisées » — de la révolution socialiste ou « la forme apodictique de son essence » — c'est-à-dire les forces productives et les rapports de production » inaccessibles aux formes capitalistes de production » — se présente dans le contexte économique, social et culturel actuel du Vietnam comme une mise à l'épreuve du principe fondateur du matérialisme dialectique, sa vérité historique et théorique, et trace en même temps la distance à parcourir dans la réalisation effective du socialisme en question.

## VII. L'IMPOSSIBLE DIALOGUE POUR LA MODERNITÉ : PHILOSOPHIES ET RELIGION DANS LE SUD-VIETNAM DE 1954 A 1975

Un sociologue sud-vietnamien aujourd'hui en exil en France, M. Buu Lich, résume bien la vie idéologique dans le Sud du Vietnam depuis le partage du pays en deux zones en ces termes :

« Depuis les Accords de Genève et la division du pays en 1954, de nombreux problèmes (...) se sont posés et continuent de se poser à la jeune nation vietnamienne (?) et particulièrement à ses intellectuels (...) les idéologies sud-vietnamiennes sont des tentatives ou des essais pour répondre à ces problèmes » (*Idéologies de la République du Sud*, 1954-1975, thèse de doctorat, Université de Paris VII, 1983-1984).

Libéré des contraintes d'un « appareil idéologique d'État » (L. Althusser) (115), la philosophie a-t-elle connu dans le Sud une intensité et une richesse qui la distinguèrent de la « morne » uniformité du Nord ? Il semble qu'*a priori* ce fut le cas, encore faut-il déceler derrière les ruptures apparentes qui scandaient la vie idéologique du Sud, la permanence d'un dialogue lancinant : celui noué, *par l'histoire*, entre marxistes et non-marxistes.

### a. Les avatars du personnalisme chrétien vietnamien

En présentant le personnalisme vietnamien comme le « prolongement historique, le parachèvement philosophique et le « perfectionnement » de la tradition philosophique vietnamienne », les idéologues de la République du Sud (Vietnam) avaient fait preuve d'une certaine habileté stratégique et tactique. Jamais au cours de l'histoire le moment ne fut plus favorable ni mieux choisi pour tenter de réconcilier le catholicisme — considéré jusque là comme une religion de l'étranger — avec la raison nationale.

En effet, l'identité entre le nationalisme intransigeant du président Ngo Dinh Diêm et le catholicisme militant des paysans du delta du Nord (des

---

(115) Qui paralyse en partie la production philosophique du Vietnam socialiste. Voir notre analyse in *Le Vietnam post-révolutionnaire*, o.c. Bien que la plupart des auteurs traités dans cette partie n'appartiennent pas au corpus d'origine, leurs pensées ne s'inscrivent pas moins dans la thématique tracée par leurs prédécesseurs de la génération de 1925-26.

régions Bui Chu, Phat Diem) qui avaient abandonné leur terre natale pour « rejoindre le Christ » dans le Sud représentait la chance historique de fusion entre une idéologie et une « nation » en plein désarroi.

Venant des courants divers du catholicisme socialisant d'Europe et surtout de France (Emmanuel Mounier, le père Lebreton et l'écrivain Maritain), le « personnalisme vietnamien » se recrute dans le milieu des intellectuels réfugiés du Nord et du Centre (Cao Van Luân, *Bên Giông Lich Su*, dans la trame de l'histoire). Il emprunta au personnalisme son langage intellectuel, son réformisme social tout en se gardant de le suivre sur le terrain de la politique. Par la suite, sous les effets de l'échec politique du régime et surtout de la guerre rallumée, il dérivera vers un intégrisme chrétien anti-communiste et anti-libéral plus proche de l'Opus Dei franquiste que de l'idéal progressiste de la revue d'*Esprit* dont il revendiquait la filiation.

## b. Le moralisme révolutionnaire

La chute du président Ngô Đình Diêm (1901-1963), l'intervention militaire et politique des États-Unis dans la deuxième guerre du Vietnam, le désarroi des Vietnamiens devant la prolongation de la guerre et de la crise sociale, le bouillonnement intellectuel qui régnait dans les universités... portèrent la vie intellectuelle autour des grandes villes (Saïgon, Hué) à son paroxysme. Au triomphe sans lendemain du catholicisme d'État succède le *moralisme révolutionnaire* (Buu Lich, o.c.) importé d'Europe par de jeunes professeurs de philosophie formés dans les universités de Paris, Toulouse, Louvain... apportant avec eux tous les stigmates et réminiscences européens et américains : un mélange de générosité et de cynisme, l'esprit de contestation et le goût du prophétisme social, le romantisme révolutionnaire et l'antisoviétisme radical. Leur formation intellectuelle, et la conjoncture théorique des années 60 les portèrent à reproduire de manière plus ou moins critique les thèses sartriennes du rapport entre l'intellectuel — phare et la masse révolutionnaire (*Sartre trong đời tôi*, Sartre dans ma vie in *Nhân Dân* n° 5) qu'ils projetèrent sur l'histoire du Vietnam :

« (...) Hormis les intellectuels du Front national de libération (du Sud, T.V.T.) seuls peuvent compter des intellectuels du Sud-Vietnam principalement Nguyễn Văn Trung et Ly Chanh Trung (...) ils sont tout sauf des techniciens de métier, des technocrates de tendance, et des modernistes à outrance, admirateurs inconditionnels des techniques occidentales (...).

Tous professeurs de philosophie, partisans de la révolution au sens politique du terme : contestation et renversement de l'ordre établi, pacifistes, moralistes, humanistes en somme, ils sont enclins à encourager et défendre la violence surtout exercée par d'autres qu'eux-mêmes (?) » (Buu Lich, o.c.).

Sans pouvoir exclure *a priori* un certain mimétisme entre le gauchisme sud-vietnamien et les mouvements de contestation analogues qui se sont déroulés en d'autres lieux — souvent en prenant comme mot d'ordre la contestation de l'intervention des États-Unis dans la guerre du Vietnam — il semble réducteur d'identifier l'un à l'autre.

Là où l'on était en présence, notamment en Europe et en France, d'un révolutionnarisme purement intellectuel nourri de mythes mobilisateurs (Viet-

nam, Chine, lutte des Noirs américains...) son homologue vietnamien trouvait sur place des accents autrement plus authentiques pour dénoncer la corruption d'une société aliénée, le spectre du génocide démographique et surtout culturel, traduire l'angoisse et le désespoir réels des hommes et des femmes désorientés par la guerre, et exprimer les aspirations de paix et de concorde nationale avec ceux d'en face (*Ba Nam Xao Trôn*, Trois années de bouleversements, 1967 ; *Cach Mang Va Dao Duc*, Révolution et vertu, 1966 ; *Tim Hiêu Nu'o'c My*, A la recherche des États-Unis, 1969 de *Ly Chanh Trung*).

Si Ly Chanh Trung semblait refléter le mieux le personnalisme d'inspiration chrétienne, socialisante et neutraliste d'E. Mounier, l'existentialisme de Jean-Paul Sartre paraissait déterminant dans la démarche de son collègue de l'Université de Saigon, un ancien de Louvain, Nguyễn Văn Trung dont l'essentiel des écrits est réuni dans un recueil au titre sartrien : *Nhân Dinh* (Considérations ou Constats en 6 volumes parus de 1958 à 1972).

Prenant à contre-pied la tradition philosophique qui faisait de celle-ci un passe-temps réservé à l'élite intellectuelle, Nguyễn Văn Trung assignait à la philosophie la tâche d'interpréter le sens caché ou « le noyau rationnel » de la philosophie spontanée du peuple. Ce postulat constituait le point de départ d'un populisme révolutionnaire à la Tolstoï qui soutint une critique virulente de la bourgeoisie vietnamienne confondue, à tort ou à raison, avec la classe intellectuelle, corrompues, aliénées, l'une comme l'autre par le colonialisme et le néo-colonialisme.

Pour N.V. Trung, la trahison de la bourgeoisie et de son intelligentsia est à l'origine de la dénaturation de la guerre civile et de sa mutation en guerre impérialiste (*Chu Nghĩa Thục Dân Pháp ở Việt Nam. Thục Chât va Huyền Thoại*. Le colonialisme français au Vietnam. Réalités et mythes, 1963). Si la recherche de la légitimité historique conduisait Nguyễn Văn Trung à disqualifier la bourgeoisie (économique, politique ou intellectuelle ?) vietnamienne dans la lutte actuelle pour le pouvoir au Vietnam, la même démarche sur le plan esthétique aboutissait à la formulation dans *Ngôn Ngữ Và Thân Xác* (Le langage et le corps, 1968) et *Ca Tung Thân Xác* (Éloge du corps, 1967) d'un « manifeste » philosophique dans lequel l'auteur prit la défense de la culture du peuple contre celle, jugée cosmopolite, de la classe dirigeante, s'inspirant à la fois de M. Merleau-Ponty et de C. Lévi-Strauss, et posant le principe selon lequel « la spécificité de la culture vietnamienne réside dans la pensée vietnamienne et celle-ci se reflète dans le langage quotidien du peuple ».

### C. Le nationalisme petit-bourgeois

Alors que la bourgeoisie nationale est chargée de tous les crimes par la plupart des penseurs vietnamiens de gauche, la petite-bourgeoisie trouvait dans les œuvres philosophiques de Nghiêm Xuân Hồng (116) son avocat rêvé. *Lịch Trình Diễn Tiến Của Phong Trào Quốc Gia Việt Nam* (Le processus historique du mouvement nationaliste vietnamien, 1958) se proposait en effet de jeter les bases d'une idéologie nationaliste résolument anti-marxiste en s'appuyant sur la seule classe sociale porteuse de l'histoire, la classe moyenne. L'auteur y

(116) Œuvres de N.X. Hồng : *Cach Mang Va Hanh Dong* (Philosophie), 1962 ; *Nguyễn Tu, Hiên Sinh va Hu Vô*, 3 vol. (philosophie), 1969-1970.



montra la permanence de la petite bourgeoisie à travers les péripéties de l'histoire : hier, dans la lutte des Lettrés contre l'envahisseur, aujourd'hui dans la résistance anti-colonialiste dirigée, pour l'essentiel, par les intellectuels, patriotes, issus de la classe moyenne. Le reflux révolutionnaire de 1954-1955 tant sur le plan national — marqué par l'échec sanglant de la réforme agraire communiste dans le Nord — qu'international (ouvert par la crise du socialisme après la révélation par N. Kroutchev des crimes de Staline) donna à la petite bourgeoisie vietnamienne sa chance historique de renouveau nationaliste et d'être en mesure d'affronter le communisme sur son terrain, celui de la lutte des classes.

L'œuvre historique de Nguyễn Manh Côn (117) (*Lây Tâm Tinh Việt Lịch Su. Écrire l'histoire selon le cœur*, 1957) abondait en ce sens. L'un et l'autre confondirent comme ce fut le cas de Nguyễn Van Trung, la petite bourgeoisie en question avec la *classe intellectuelle* prise tantôt comme classe dirigeante, tantôt comme groupe fonctionnel lié à celle-ci, tantôt comme groupe marginal (au sens qu'en donne K. Mannheim).

#### d. Les trois religions à l'épreuve du monde moderne

A l'œuvre de réhabilitation de la petite bourgeoisie considérée parfois comme le sel de la terre vietnamienne correspond en toute logique l'entreprise parallèle de régénération des philosophies et religions traditionnelles, amorcée auparavant par les sinologues et vietnamologues tels que Trần Trong Kim, Hoàng Xuân Han, Đào Duy Anh, Nguyễn Van Tô, Nhu'ong Tông (1897-1948), Ngô Tất Tô (1892-1954), etc.

Les travaux de recherche, de traduction et de vulgarisation des essayistes Nguyễn Duy Côn (118) (pour le taoïsme), Nguyễn Hiên Lê (1912-1985) (pour l'histoire de la littérature et de la philosophie chinoises) et Lu'ong Kim Dinh (pour le confucianisme vietnamien) s'inscrivirent dans ce cadre général.

Spécialiste du taoïsme, Nguyễn Duy Côn se situait toujours en marge de la mode littéraire de son temps, consacrant l'essentiel de sa vie à la recherche philosophique et à la diffusion des classiques du taoïsme. L'ensemble d'une œuvre très riche de cet auteur autodidacte qui rappelait par certains traits les grands sinologues du Centre tels que Dang Thai Mai (1902-1985) et Đào Duy Anh, offre une synthèse vivante des apports du Tao au Vietnam.

L'œuvre philosophique de Lu'ong Kim Dinh, auteur d'une vingtaine d'ouvrages « touffus et elliptiques » (Buu Lich, o.c.) semblait viser un objectif plus ambitieux. Non content d'assurer la défense et l'apologie de la sagesse orientale face au rationalisme « à courte vue » de l'Occident, (*Nhung Di Biêt Giua Hai Nền Triêt Ly Đông Tây*, Les différences entre les philosophies de l'Orient et de l'Occident, 1969) Lu'ong Kim Dinh proposait une lecture « jungienne » et « phénoménologique » du confucianisme vietnamien (Viet Nho). Dans *Tinh Hoa Ngu Diên* (L'Essence des Cinq livres classiques, 1973) et *Can Ban Triêt Ly Trong Van Hoa Vietnam* (Fondement philosophique de la

(117) Œuvres de N.M. Côn : *Chông Macxit*, 1957, (Études antimarxistes) ; *Cong San Là Gì*, 1962 (Études marxologiques).

(118) Œuvres de N.D. Côn : *Toàn Chân Triêt Luận*, 1936 ; *Dao Duc Kinh*, 1962 ; *Trang Tu Nam Hoa Kinh*, 1963 ; *Lao Tu Tinh Hoa* ; 1963 (Études sur le Tao).

culture vietnamienne, 1967), l'auteur exaltait l'humanisme vietnamien, une philosophie qui « transcendait » l'antinomie entre matérialisme et idéalisme, combinait l'esprit de liberté et le sens de l'égalité, s'ouvrait au progrès tout en restant fidèle à la spiritualité vietnamienne, une sorte de philosophie de l'action dans la joie et la plénitude (*Triết Lý An Vi*).

Enfin, vécu durant un millénaire au Vietnam à la fois comme philosophie et religion par tout un peuple, le bouddhisme vietnamien apparut sur la scène publique des années 60 comme une protestation vigoureuse de la population sud-vietnamienne face au catholicisme triomphant et américanophile de la République diémiste. Cette lutte coïncida alors avec la révolte des masses urbaines — et surtout des jeunes menacés par la guerre — contre l'engagement du pays dans une guerre « étrangère ». Son succès marquait à la fois la capacité mobilisatrice de l'Église bouddhique (qui s'organise peu à peu selon le modèle catholique qu'elle combat) auprès des masses et en même temps son ambiguïté théorique et politique, notamment face à la révolution marxiste.

Le *bouddhisme engagé*, dont le porte-parole — et le principal théoricien — fut le vénérable Thich Nhất Hanh, représentait au sein de cette formation hétéroclite le point de vue le plus avancé dans la recherche du dialogue avec les marxistes tant son message leur semblait destiné en priorité.

Selon *Thich Nhất Hanh* (*Hoa Trong Biển Lúa*, La fleur de lotus dans une mer de feu, 1966 ; *Phật Giáo Việt Nam Và Hu'ơng Di Nhân Bản Dịch Thục*, Le bouddhisme vietnamien et la voie de l'humanisme authentique, 1967), l'engagement du bouddhisme vietnamien auprès de son peuple ne date pas d'hier mais repose sur une longue tradition historique ; il se construit au sein d'une histoire millénaire de lutte pour l'indépendance. Pour l'auteur, son engagement à côté des couches les plus démunies et les plus atteintes par la guerre actuelle ne s'expliquait que par sa volonté de maîtriser les douleurs, les souffrances en les assumant en qualité de disciple conséquent du Bouddha, (*Đạo Phật Đi Vào Cuộc Đời*, Le bouddhisme engagé dans l'existence, 1964).

Conscient du risque de contradiction entre l'impératif d'engagement et le principe bouddhique de non-attachement au monde, T.N. Hanh cherchait à le surmonter en faisant de la contemplation le principe, le moteur et la source de l'action. L'affirmation selon laquelle la sagesse individuelle (Thiền ou Zen) est supérieure à la sagesse collective, que la contemplation domine l'action et que le salut individuel l'emporte sur le changement du monde tout en reconnaissant leur solidarité dialectique *conserve* le noyau rationnel de l'épistémologie bouddhique.

La doctrine du bouddhisme engagé prolonge la tradition bouddhique vietnamienne et repose sur le principe de raison (Khe Li) et sur celui d'opportunité (Khe Co). Elle vise à la réalisation concrète des actions libérant l'homme dans tous les domaines de la vie : l'économie, la politique, l'éducation, l'art et la littérature, les sciences sans se perdre dans les méandres d'un matérialisme ou d'un scientisme vulgaire.

\*

\* \*

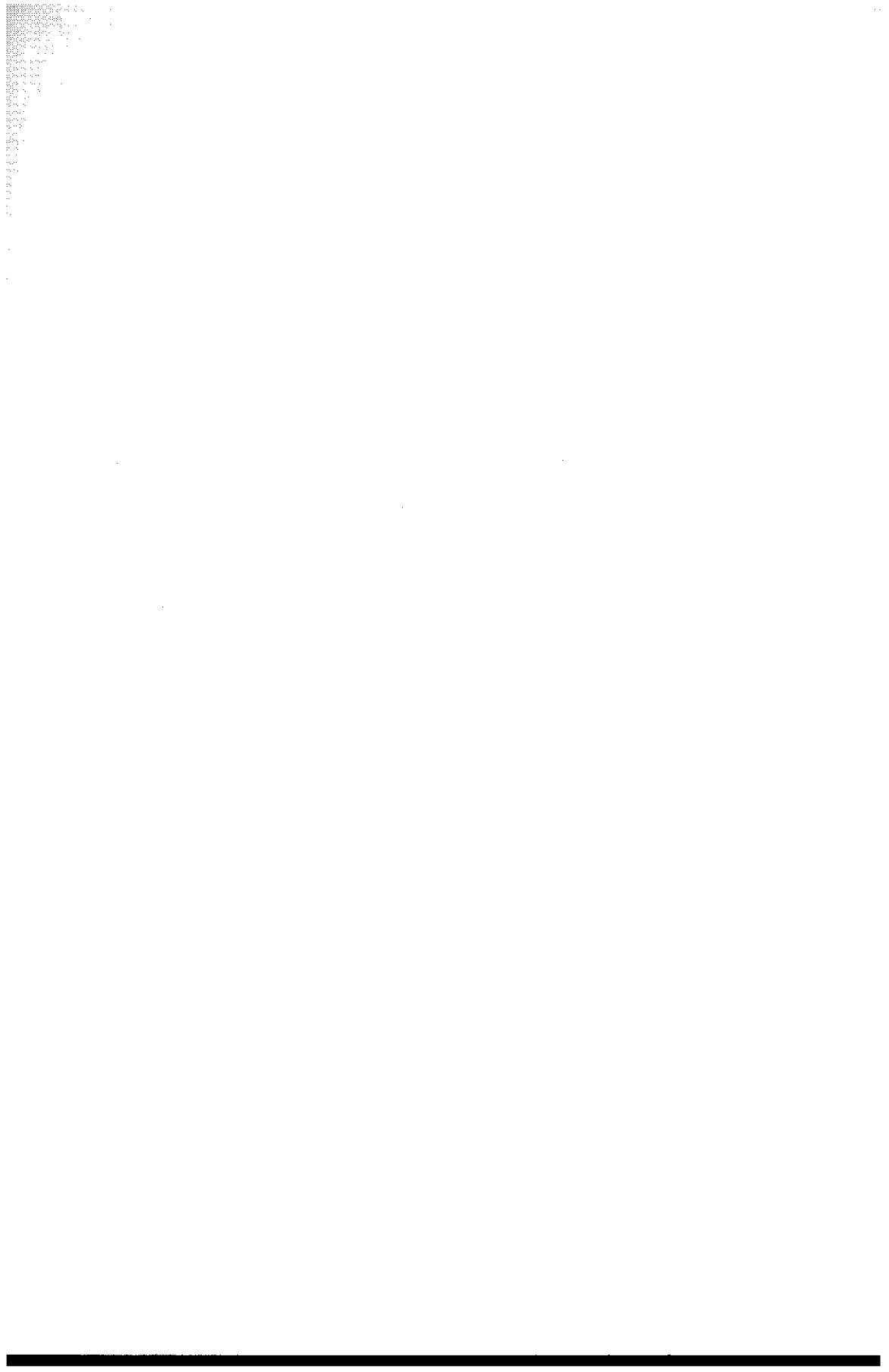
Toutes ces tentatives — et le tableau ci-dessus est loin d'être exhaustif — s'inscrivirent dans une conjoncture historique exceptionnellement intense, surtout par rapport au Nord où la philosophie d'État et ses institutions gar-

diennes ont fini par étouffer toute vie philosophique en réduisant celle-ci à une simple fonction instrumentale, mis à part quelques domaines privilégiés ou marginalisés comme les recherches anthropo-morphologiques sur la conscience de Trần Duc Thao, les études archéologiques et historiques sur la formation de la nation vietnamienne de Phan Huy Lê (119), Hà Van Tân..., sur la théorie militaire du général Vo Nguyễn Giap, les recherches ethnographiques de Nguyễn Tu Chi.

Pendant ce temps, le Sud-Vietnam offre, paradoxalement, le spectacle stimulant d'une « caisse de résonance » permettant aux courants philosophiques les plus contradictoires du monde contemporain de s'affronter, — un lieu privilégié où s'opposent à visage découvert, exacerbés, subsumés sous les effets de la guerre et de la crise, les lambeaux les plus flamboyants du sartrisme, du structuralisme et du gauchisme soixante-huitard. Dernières lueurs d'une belle incandescence avant que ne les recouvre la « nuit glacée » de la Pensée unique... ou signe d'espoir que la philosophie ne se tient jamais pour vaincue quelles que soient les péripéties de l'histoire ?

---

(119) Rendons un juste hommage aux travaux récents d'historiens du Nord qui ont su tirer profit d'une triple formation (française, chinoise et soviétique). Voir la découverte et publication récente de la version originale du *Dai Việt Su Ky Toàn Thu* de Ngô Sĩ Liên (Hanoï, 1983).



## Conclusion

### DE LA TRADITION LETTRÉE AU VIETNAM

#### 1. LE CHAMP SOCIAL DU LETTRÉ CONFUCÉEN

Disposant d'un capital social (le savoir) reconnu par les institutions, jouissant d'une réelle autonomie par rapport à la société civile et à l'État — bien qu'émanant de l'une et de l'autre —, le Lettré vietnamien comme son modèle chinois assure toute sa vie une part dominante des activités culturelles et symboliques de la société traditionnelle : au village, comme Maître d'École ou Étudiant ; à la Cour, comme Agent de la Bureaucratie d'État du 9<sup>e</sup> au 1<sup>er</sup> degré de la hiérarchie mandarinale civile.

Entre ces deux pôles extrêmes de la chaîne sociétale-étatique, de multiples lieux de connexion : sous-préfecture, préfecture, chef-lieu de province, capitale régionale où c'est encore lui qui garantit l'osmose entre la société civile et l'État, se métamorphosant selon les circonstances et le marché de demandes sociales en précepteur, maître de cérémonie, écrivain public : « Ils rédigeaient les actes de propriété, les suppliques aux Mandarins, les demandes en procès, tenaient l'état civil, le registre de la Commune (...). Certains (...) visitaient les malades, délivraient les ordonnances, vendaient les médicaments. D'autres (...) donnaient des horoscopes, conseillaient les gens sur l'orientation de leur maison, ou pour déterminer l'emplacement de la tombe des ancêtres, facteur primordial de la prospérité d'une famille ou d'un clan (...), derrière chaque groupe de chanteurs, il y avait toujours un lettré (...). Dans les chansons populaires comme dans les pièces de « chèo » on trouvait à la fois les thèmes paysans, le langage paysan et la technique littéraire des lettrés (...) » (Nguyễn Khắc Viện, *op. cit.*, 208).

## 2. LA TRADITION LETTRÉE

C'est la logique de la (re)production sociale qui assure, dans le contexte historique et culturel sino-vietnamien, la formation d'un type d'agent social qui combine sa vie durant l'éthique de la responsabilité et celle de l'ordre et du savoir... dispensées, au fil des siècles, par la philosophie confucéenne. L'*Humanisme*, le *Rite* et l'*Ordre*, voilà les trois concepts qui définissent une figure idéal-typique confucéenne : le *Quân tu*, le modèle du « *nha nho* » ou « *nho gia* » sino-vietnamien.

L'Humanisme confucéen ou plus exactement lettré pour nous recentrer dans la praxis sociale représente l'idéal vers lequel tend la conduite sociale ou la rationalité de la société traditionnelle. Dans sa polysémie, ce concept signifie, d'abord, la tolérance envers autrui, l'accomplissement de l'idéal universel selon lequel il ne faut pas faire à autrui ce que l'on ne souhaite pas que les autres vous fassent...

Mais cette morale de respect de l'autre implique un *savoir pratique* qui permet au lettré d'adopter une attitude *juste* dans toutes les circonstances de la vie car seul l'humanisme raisonné permet de faire face à l'adversité avec toute la lucidité requise — la force d'âme qui pousse le lettré à braver le danger est contraire au courage aveugle du samouraï japonais — comme lui seul oblige le Lettré à observer sans relâche les règles de la vie quotidienne.

Dans son acception la plus large (religieuse, sociale et morale), le *Rite* représente la manière de réaliser l'humanisme lettré. Par le Rite, le Lettré observe à chaque instant des gestes, paroles... qui devraient garantir la perpétuation de la « Grande Conformité » (*Dai thuân*) qui est la condition même de la Paix sociale. Tout doit y contribuer : le langage, l'étiquette, l'habit, le manger, le boire, l'art d'aimer... Tout doit le rappeler par la force de l'habitude (de la répétition) : les maximes (dont chacun se nourrit dès la plus tendre enfance avec *Le livre des phrases des Trois Caractères* (*Tam tu Kinh*), les sentences, les proverbes, les chants populaires... Le Rite, enfin, institue et organise l'ordre moral et la paix sociale contre les débordements et les désordres individuels.

Quant à la *Morale lettrée*, elle n'est ni religieuse ni métaphysique, elle est d'essence sociale et pratique. Elle repose, nous l'avons dit, sur le système d'inculcation des valeurs qui constitue le but de l'éducation... dont la vocation est moins de diffuser les connaissances abstraites et générales que de former des hommes socialement acceptables. L'idéal de l'homme confucéen n'est assurément pas le chevalier du Moyen Âge ni le « traîneur de sabre » japonais mais un « intellectuel » qui cultive le goût de l'Harmonie, de l'Ordre et du Beau — dont la quintessence se résume dans la calligraphie et dans la peinture —, un homme qui respecte les valeurs du Passé et la sagesse inégalée des Anciens (sans parti-pris pour telle ou telle École), un homme qui s'engage (au sens sartrien) au nom de la responsabilité morale de l'homme instruit face au peuple : « Il est profondément moral, imbu de principes auxquels il croit sincèrement (*Nhân, Nghĩa, Lễ, Tri, Tin*). Il est social, ne pouvant concevoir que l'homme puisse se dérober à ses obligations sociales. Il est cérémonieux, respectueux des conventions sociales, ne tolère aucun laisser-aller dans ses gestes, ses paroles, son habillement » (N.K. Vien, *op. cit.*, 216).

La tradition lettrée est donc ce processus par lequel l'ancienne société assure la formation de « l'intellectuel » confucéen — intellectuel de fonction,

de statut et de vocation (Beruf) —, le type de pouvoir éthique (politique et civique) qui le sous-tend et surtout le mécanisme de légitimation réciproque entre le pouvoir symbolique et le pouvoir politique qui l'organise.

D'autant que ce dernier se réclame à la fois d'une Autorité supérieure (le Ciel) et du Peuple à moins que l'une et l'autre ne fassent qu'un (ambivalent) dans la cosmogonie confucéenne : « Pendant de longs siècles, la pensée confucéenne a toujours oscillé entre ces deux pôles sur le plan politique et social, comme sur le plan philosophique elle a hésité entre les deux thèses : celle de la primauté du « ly », principe des choses, et celle de la primauté du « khi » le souffle, substance des choses. Naturellement ceux qui affirmaient la priorité du « ly » penchaient en faveur de l'origine céleste du pouvoir royal, et les partisans du « khi » regardaient plus volontiers du côté du peuple » (*op. cit.*, 219).

Ce balancement alternatif entre l'*esprit du peuple* (tendance défendue par Mencius et dont se réclame Ho Chi Minh dans ses récits des années 20) et celui de l'*ordre divin* (Tsiun Tseu) (1), cette ambivalence idéologique du confucianisme ne sont pas étrangers à la tension existant entre le confucianisme mandarinal ou d'État, et le confucianisme populaire sauf quand les *conjunctures* les poussent à fusionner comme sous Nguyên Trai (XVI<sup>e</sup>), Quang Trung (XVIII<sup>e</sup>), Hô Chi Minh (1945-50).

Mais qu'elle se réclame de l'une ou de l'autre tendance, la tradition lettrée au Vietnam s'inscrit toujours dans un triple registre qui la définit : le culte du Savoir (et de sa fonction sociale), le culte de l'Autorité (et de sa fonction régulatrice), et le culte de la légitimité morale (et du mandat intellectuel). Qu'elle prenne la trajectoire de Pham Quynh (le confucianisme conservateur) où le respect de la légitimité de la Cour (et de l'ordre colonial) est contrebalancé par le nationalisme culturel ou qu'elle prenne la voie du confucianisme populaire (de Ho Chi Minh) où l'adhésion à l'État populaire (ouvrier-paysan-soldat) de « la lutte de classes » est tempérée par le moralisme révolutionnaire du « *Cần, kiệm, liêm, chính* » (Travail, Épargne, Intégrité, Droiture), la tradition lettrée se perpétue néanmoins dans le comportement des intellectuels vietnamiens des trois générations étudiées : à travers la persistance de la mythologie du Mandat qui épouse admirablement la conception léniniste du parti et de l'intellectuel, guide et omniprésent, et son attachement à l'État autoritaire et paternaliste.

Certes, affirmer la permanence de la tradition lettrée ne signifie pas nier les ruptures de la Modernité, ni la pression des conjonctures, mais signaler l'épaisseur du patrimoine culturel qui se transmet de génération en génération et qui résiste aux bouleversements spectaculaires des institutions. Car elle continue d'imprégner, pour longtemps encore, le comportement *privé* de l'intellectuel vietnamien, de modeler sa perception et de réglementer sa conduite sociale.

Par ailleurs, il n'est pas surprenant de retrouver dans les textes les plus apparemment « orthodoxes » de l'idéologie communiste les accents les plus purs du confucianisme vietnamien tel qu'il est défini par un Lettré de la première moitié de ce siècle : « Pourquoi le Lettré vietnamien détenait-il la première place dans la société ancienne ? S'il en était ainsi, ce fut parce qu'il représentait la force sur laquelle s'appuyait celle-ci. Il lui tenait lieu de père

---

(1) Dont pouvait se réclamer Pham Quynh.

et de frère aîné dans ses heurs comme dans ses malheurs ; il lui était indispensable pour le maintien des bonnes mœurs et pour leur évolution dans le Monde, pour la conservation des valeurs spirituelles et morales, pour la formation de l'élite. Le Lettré devait être le premier à comprendre et à prévoir, celui sans lequel le peuple était perdu : dans sa gloire, c'était lui qui détenait le pouvoir politique (chanh), dans son déclin ou dans sa vieillesse, il assumait la fonction d'éducateur (giao), quand le pays l'exigeait, il donnait sa vie à la Collectivité (...) » (Duong Ba Trac, *Tiếng gọi dân*, Hanoi, 1925).

C'est, à notre sens, la meilleure définition du concept de « Chinh Giao » cher au *Quân tử* confucéen et la meilleure illustration de cette histoire des intellectuels vietnamiens.



ANNEXE I

INDOCHINE  
LA VIE CULTURELLE EN CHIFFRES  
(1941-1942)

I — LES STATISTIQUES SCOLAIRES

I.1. Enseignement élémentaire et primaire

Pays	E.P.E. 3	Élém.	É. Pénétr <sup>on</sup> 4	Total	Garçons	Filles	Total
Annam	136	1 175	897 <sup>1</sup>	2 208	132 600	15 436	148 035
Cambodge	27	184	860	1 071	55 378	3 909	59 287
Cochinchine	141	1 222	407	1 770	111 601	45 353	156 954
Laos	9	67	196	272	9 933	1 644	11 577
Tonkin	197	979	3 895	5 071	216 464	24 658	241 122
Total (41/42)	510	3 627	6 255 <sup>2</sup>	10 392	525 976	90 996	616 975 <sup>3</sup>
1940-1941	501	3 557	2 952	—	415 439	76 905	492 344

Sources : *Annuaire statistique de l'Indochine*, 1942.

Légendes :

- 1 — Écoles rurales créées à la rentrée de 1941.
- 2 — Y compris les Écoles de Village.
- 3 — Écoles dites de plein exercice dispensant le cycle primaire de 6 années (!) tandis que les Écoles élémentaires ne comprennent que les trois premières années.
- 4 — Écoles de pénétration. Voir 1 et 2.
- 5 — Chiffre auquel il faut ajouter près de 40 000 élèves de l'enseignement confessionnel et 38 000 de l'enseignement privé laïque soit un effectif global de 700 000 élèves, ce qui « couvre » un peu moins du 1/3 de la population scolaire correspondante et justifie pleinement la campagne de lutte contre l'analphabétisme déclenchée en 1944-1945.

## I.2. L'enseignement primaire-supérieur et secondaire

### ENSEIGNEMENT PRIMAIRE-SUPÉRIEUR FÉMININ EN 1941-1942

Niveaux	Pays	Annam	Cambodge	Cochin	Laos	Tonkin	1941-1942	1940-1941
<i>Enseig<sup>t</sup> secondaire</i> (mixte) Nb. d'ét <sup>és</sup> Nb. d'élèves		10	6	V. Études 11	—	Garçons <sup>1</sup> 10	37	49
<i>Ens. prim. sup<sup>tes</sup></i> Nb. d'ét <sup>s</sup> Nb d'élèves		1 247	— (v. 62 garçons)	1 404	— 24 <sup>1</sup>	1 359	3 1096 <sup>2</sup>	3 1035

### E.P.S. MASCULIN EN 1941-1942

Enseig <sup>t</sup> secondaire	Annam	Cambodge	Cochine	Laos	Tonkin	1941-1942	40-1941
Nb. d'ét <sup>és</sup> Nb. d'élèves	1 150	1 39	1 164	— —	1 307	4 660	4 587
<i>E.P.S. et normal</i> Nb. d'ét <sup>és</sup> Nb. d'élèves	4 1 436	1 460	4 1 264	1 106	8 1 801	18 5 067	19 4 783
Total d'élèves des 2 cycles	1 586	499	1 428	106	2 108	5 727	5 370

Sources : Idem.

#### Légendes

- 1 — Les filles sont admises dans les établissements réservés aux garçons.
- 2 — Chiffre auquel il faut ajouter 10 000 élèves (filles et garçons) venant de l'enseignement privé (laïque et confessionnel). Soit un effectif global de 17 000 élèves du secondaire dont près de 700 élèves du 2<sup>e</sup> degré (classes terminales).

### I.3. L'Université de Hanoi en pleine mutation

#### UNIVERSITÉ INDOCHINOISE 1941-1942 (ÉTUDIANTS INSCRITS)

##### A — LES FACULTÉS

		Enseignants Prof. Chargés de cours		Tonkin	Annam	Cochine	Camb.	Laos	Frs	Chinois + divers	1941-1942	1940-1941
Fac. de droit	Licence			130	38	29	1	1	100	5+2	306	265
	Cent. Et Jur. indo.	6	6	30	2	5	—	—	1	1 —	39	32
Fac. de Méd. et de Pharmacie	Dr en Méd.	10	1	49	31	55	3	4	164	4 —	162	136
	Pharmac.	2	7	19	5	14	—	—	6	— —	44	37
	Sage-F. d'E.	1	—	8	5	9	—	—	22	— —	44	37
	Chir. dent.	1	5	14	6	9	—	—	2	— 1	32	20
Fac. des Sciences	P.C.B.	5	2	47	16	20	1	—	8	11	94	75
	C.E.S.			56	19	12	—	—	26	— —	113	—
Total des 3 facs		25	21	253	122	153	5	5	181	10 + 5	834	602

##### B — ÉCOLES SUPÉRIEURES

		Prof.	Chargés de cours	Tonkin	Annam	Cochine	Camb.	Laos	Frs	Chinois + divers	1941-1942	1940-1941
Éc. Bx Arts	Architec.	3	7	10	3	11	—	—	—	2 —	26	23
	Peint. + sculp.	3	2	16	1	8	—	—	12	3 —	40	49
	Laque											
Éc. Spéciale d'Agriculture et sylviculture		—	30	17	16	10	2	1	13	— —	59	49
Éc. des Trav <sup>s</sup> publics	Cadastr			23	16	8	1	—	—	— —	48	32
	S. géographie	—	12	8	6	—	—	—	—	— —	14	18
Éc. vétérinaires		2	3	10	2	2	—	—	—	— —	14	5
Total des écoles sup <sup>es</sup>		8	54	84	44	39	3	1	25	5 —	201	176

*Légende* : La profonde mutation — en nombre et en qualité — de l'Université de Hanoi est en partie masquée par la fièvre pré-révolutionnaire qui s'empare du milieu étudiantin à partir de 1936 jusqu'au début de la 2<sup>e</sup> guerre mondiale. Les difficultés de transport isolent l'U.I. du reste de l'Indochine dès 1940. Lire à ce propos le témoignage de Mai Van Bô (*Luu Huu Phuoc, l'homme et l'œuvre*, vietn. Saigon, 1989).

## II — LES PUBLICATIONS

### II.1. Publications périodiques en 1942

Langue employée	An.	Camb.	Coch.	Laos	Tonkin	1941-1942	1940-1941
<i>a — Journaux</i>							
Français	2	3	19	—	17	41	46
Vietnamien	3	—	10	1	18	32	45
Cambodgien	—	2	—	—	—	2	1
Chinois	—	1	3	—	—	4	8
Franco-lasien	—	—	—	1	—	1	1
Franco-viet <sup>1</sup>	—	—	—	—	1	1	—
Franco-vietnam.-chin.	—	—	—	—	1	1	2
Total	5	6	32	2	37	82	103
<i>b — Bulletins et revues</i>							
Français	4	6	23	1	48	82	81
Vietnamien	2	—	20	—	38	60	73
Cambodgien	—	4	—	—	—	4	4
c — Div.	2	1	5	—	7	15	15
<i>d. — Pub. annuelles</i>							
<sup>1</sup> Tot.	8	11	48	1	73	161	174
T.L.C.	12	35	42	6	49	144	164
Total	25	52	122	9	179	387	441

1. Toutes langues confondues.

## II.2 Publications non périodiques en 1942 (Pays, langues)

Langues employées	Ann.	Camb.	Coch.	Laos	Tonkin	1942	1941
Français	15	12	75	—	438	540	463
Vietnamien	11	2	70	—	336	419	407
Cambodgien	—	44	2	—	—	46	42
Laotien	—	—	—	1	—	1	2
Chinois	—	—	1	—	—	1	2
Fr. + vn	4	—	15	—	16	35	22
Fr. + vn + chinois	—	—	—	—	2	2	2
Fr. + camb.	—	9	—	—	—	9	3
Vn + chinois	—	—	4	—	24	28	26
Fr. et autres	2	—	—	1	9	12	18
Vn et autres	—	—	6	—	15	21	2
Camb. et autres	—	2	—	—	—	2	2
Autres langues	—	—	—	—	1	1	5
Total	32	69	173	2	842	1 117	898
Cartes	—	—	56	—	28	84	29

Sources : *Idem*. N.B. : Ces chiffres ne peuvent révéler la qualité de certaines publications signalées au cours de ces années in *Glossaire*.

## ANNEXE II

### PHAM QUYNH ET LA REVUE NAM PHONG

Parmi les nombreux « dossiers » consacrés à l'histoire de Nam Phong et de son principal animateur, Pham Quynh, seul à notre connaissance, le *Vietnam van hoc su. Gian uoc tân biên* (Nouvelle Histoire de la Littérature vietnamienne, Saïgon, vol. III) de Pham Thê Ngu présente un bilan critique relativement précis de l'héritage culturel et littéraire de cette revue et de son fondateur.

Selon l'auteur, on peut globalement considérer l'œuvre léguée par Nam phong comme la réalisation du « Testament culturel » du lettré moderniste (modéré) Nguyễn Ba Hoc qui reprit à son compte le mot d'ordre des Néo-confucéens (conservateurs) chinois, à savoir qu'il faut à tout prix « préserver l'essence nationale » (*bao tôn quốc túy*).

On y retrouve, en effet, un heureux alliage entre le classicisme dérivé du conservatisme lettré de l'intelligentsia transitoire et le désir d'ouverture — par ailleurs très sélective — à l'influence occidentale (où domine la pensée traditionaliste française avec les Taine, M. Barrès, C. Maurras, G. Le Bon, H. Bordeaux, P. Bourget...).

Fidèle au sinocentrisme plus ou moins refoulé des néo-confucéens chinois de la première génération (Yan Fu, Léang Qì Chao, Kang Yeou Wei...) qui se complaisent dans l'opposition-conciliation entre les sciences morales chinoises (*Dao hoc*) et les sciences (positives) occidentales (*Tay hoc*), Nam Phong adopte, sous la direction de Pham Quynh et de son aile conservatrice (Nguyễn Đỗ Múc, Nguyễn Huu Tiên, Nguyễn Ba Trac...), une position médiane entre les ultra-conservateurs et les confucéens modernistes du groupe Đông Kinh Nghĩa Thục (sans parler des iconoclastes du Tu Luc Van Doãn) de l'emprunt culturel, privilégiant la traduction sur la création, la lexicologie sur la stylistique, l'utilitarisme sur l'assimilation, — position conforme, il est vrai, à l'ambition personnelle de son chef de file face à l'opportunisme réformateur des Gouverneurs généraux des années 30 (P. Pasquier, Robin...).

Pourtant, le conservatisme foncier et la variante collaborationniste de Pham Quynh ne doivent et ne peuvent masquer la présence d'autres tendances plus complexes qui coexistent à l'intérieur du groupe Nam Phong et qui ont donné à la vie culturelle et littéraire vietnamienne des années 20 une impulsion décisive comme l'atteste ce bref répertoire des sujets et thèmes de recherches publiés entre 1905 et 1925.

**RÉPERTOIRE DES SUJETS ET DES THÈMES D'ÉTUDES  
ET DE RECHERCHES VIETNAMIENNES DE 1905 A 1932**

I.

THÈMES	TITRES (thèmes)	Auteurs	Revues
Études confucéennes	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Fondements du confucianisme (tr. du chinois)</li> <li>• Le concept du « <i>quântú</i> »</li> <li>• Confucius (trad. de Chavannes)</li> <li>• Du confucianisme (tr. de Hovelague)</li> <li>• <i>Bản về Hán học</i> (à propos des études confucéennes)</li> <li>• Études du Livre du Printemps-Automne</li> <li>• La prose de l'époque du Printemps-Automne</li> <li>• Commentaires du <i>Mencius</i> et du <i>Louenyu</i></li> <li>• N.H.O. G.I.A.O. (le Confucianisme), 3 vol.</li> <li>• <i>Divers articles consacrés au confucianisme et aux confucéens</i></li> <li>• Études sur le confucianisme (tr. chinoise)</li> <li>• Études sur Mạc Tú Vie de Confucius (tr. d'une œuvre apocryphe de Confucius)</li> </ul>	Pham Quỳnh	<i>Nam Phong 85</i>
		id	<i>N.P. từng thi</i>
		id	<i>Thuong Chi vi</i>
		id	<i>T.C. vấn tập</i>
		Nguyễn Bá Trác	<i>N.P. 40</i>
		Nguyễn Trong	<i>N.P. 1928</i>
		Thuật	<i>N.P. 164</i>
		Nguyễn Hữu Tiên	<i>N.P. 1923</i>
		Nguyễn Đôn Phúc	
		Trần Trọng Kim	1920-1933
		Phan Khôi	<i>Phụ lục tân van 1930</i> <i>Thần Chung 19??</i>
		An Khe	<i>N.P. 83</i>
id	<i>N.P. 83</i>		
Nguyễn Đỗ Mục	<i>N.P. 1925</i>		
Études bouddhiques et taoïstes	<ul style="list-style-type: none"> <li>• <i>Essai sur le bouddhisme</i></li> <li>• Commentaire sur le bouddhisme</li> <li>• Nouveau commentaire sur le bouddhisme</li> <li>• Synthèse bouddhique (tr. de Przulski)</li> <li>• Tolstoï et le bouddhisme (tr. de Hồ Hoài Tham)</li> <li>• Histoire du bouddhisme chinois</li> <li>• Đạo Giáo</li> <li>• Histoire des Grands Bonzes du V.N.</li> <li>• Histoire de Bonzes et Bonzesses</li> </ul>	Pham Quỳnh	<i>To van tập</i>
		Lê Đứ	<i>N.P. 195</i>
		N. Trong Thuật	<i>N.P. 208</i>
		Pham Quỳnh	<i>N.P. 142</i>
		N. Hữu Tiên	<i>N.P. 172</i>
		id	<i>N.P. 176</i>
		Trần Trọng Kim	<i>N.P. 67</i>
		Lê Du	<i>N.P. 123</i>
N. Đôn Phúc	<i>N.P. 1932</i>		
Divers	<ul style="list-style-type: none"> <li>• La Morale en Chine (tr. de Sai Chan)</li> <li>• La pensée chinoise (tr. de Léang Qí Chao)</li> <li>• A propos de la renommée</li> <li>• A propos de Léang Qí Chao</li> <li>• <i>Điều đình cai án quốc học</i> (sur la vietnamologie)</li> <li>• <i>Có học tinh hoa</i> (sur les humanités anciennes)</li> </ul>	N. Hữu Tiên	<i>N.P. 1920</i>
		id	<i>N.P. 163</i>
		N. Đôn Phúc	<i>N.P. 28</i>
		id	<i>N.P. 185</i>
		N. Trong Thuật	<i>N.P. 101</i>
		N. van Ngọc & Trần Lê Nhân	<i>Có Kim thú xa 1933</i>
Courants de la philosophie de l'Occident	Descartes, Pascal, A. Comte, Bergson, Montesquieu, Voltaire, J.-J. Rousseau, La psychologie	Pham Quỳnh	<i>N.P.</i>
		id	<i>N.P. 1926</i>
		N. Triều Luát	<i>N.P. 1925</i>

## II. SCIENCES HISTORIQUES

THÈMES	TITRES (thèmes)	Auteurs	Reuves
Histoire du VIETNAM	Dai-Nam diên lê toát yếu (tr. de Dôvan Tâm)	Phan Kê Bình	Dông Duong 1915
	DaiNam nhât thông chí (tr. de CaoXuânDuc)	ie	B.D. 1916
	<i>Nam Ha'i di nhân</i>	ie	1909
	Histoire de Trần Hu'ng Dao	ie	1915
	Recherches historiques sur le DaiViêt	Nguyễn Huu Tiên	<i>N.P. 83</i>
	Études de la province de Qua'ng Yên	ie	<i>N.P. 84</i>
	Les Grands Hommes d'État du VN	Hoàng CaoKHA <sup>2</sup> i	D.D. 1915
	Les Grands Hommes de Hai Du'o'ng	N. Trong Thuât	<i>N.P. 1931</i>
	Monographie de Hà Tiên	Dông Hồ	<i>N.P. 107</i>
	Visiter les curiosités de Ninh Binh	N. Dôn. Phúc	<i>N.P. 94</i>
Histoire des pays étrangers	Les héros populaires du VN	Lê Du	<i>N.P. 1931</i>
	<i>VN su' lu'o'c</i> (Histoire)	Trần Trong Kim	1920
	Monographie des provinces Nghê Tinh	N. Du'c Tánh	<i>N.P. 1929</i>
Sciences Sociales	Essai sur l'histoire de Chine	N. Dôn Phúc	<i>N.P. 60</i>
	Chronologie historique du Japon	N. Hu'u Tiên	<i>N.P. 137</i>
	Les grandes Femmes de l'Asie	N. Dôn Phúc	<i>N.P. 1925</i>
	Évolution du Monde	Pham Quyhê	<i>N.P. Tùng thu</i>
	Sommaire de l'histoire de la Chine	N. Hu'u Tiên	<i>N.P. 1928</i>
Sciences Sociales	Réorganisation de l'administration communale	N. Van Vinh	D.D 61
	Moeurs et Coutumes au VN ( <i>VN Phongtuc</i> )	Phan kê Bình	D.D. 1925
	La politique en France	Pham Quynh	<i>N.P. Tùng Thu'</i>
	Recherches sur l'Administration au VN	Thân Trong Huê	D.D. 1916
	Rites funéraires	N. Hu'u Tiên	<i>N.P. 1921</i>
	Rites de mariage et d'enterrement	Dô Thán	<i>N.P. 94</i>
	Recherches musicologiques	Hoang Yên	<i>N.P. 47</i>
	Études sur les Échecs vietnamiens		<i>N.P. 53</i>
	<i>Ha't 'A dao</i> (l'Art du chant 'A dào)	N. Dôn Phúc	<i>N.P. 1923</i>
	Essai sur le théâtre vietnamien	Cung Thu'c Thiêm	<i>N.P. 76</i>
Un grand Médecin vietnamien : Lan Ông	N. Trong Thuât	<i>N.P. 69</i>	



### III. ÉTUDES LITTÉRAIRES

THÈMES	TITRES (thèmes)	Auteurs	Reuves
Littérature chinoise	Histoire de la littérature chinoise (tr. de Vuong Mong Tang) Recherche sur la stylistique chinoise Grammaire chinoise Recherches philologiques sur les caractères chinois Les sentences parallèles chinoises	N. Huu T'ien ie ie ie ie	<i>N.P.</i> 55 <i>N.P.</i> 72 <i>N.P.</i> 72 <i>N.P.</i> 70 <i>N.P.</i> 129
Proverbes et chants populaires	Le miroir des mœurs Histoire des mœurs au VN Proverbes et chants populaires Histoire et chants populaires <i>Tục ngữ phong dao</i> (2 vol.) La condition féminine dans les chants populaires	D. Van Binh N. van Mai P. Quyh N. Huu Tien N. van Ngoc Phan Khoi	D.D. 60 <i>N.P.</i> 41 <i>N. P. tung thu</i> <i>N.P.</i> 77 Cổ kim thú xa 1928 PNTV 1930
Littérature ancienne (chinoise du Vietnam)	1 — <i>Transcription</i> : Oeuvres de Pham Quí Thich, Cao Bá Quaf, Nguyễn Du, Phan Huy Ích, Hà Tôn Quyên, Nguyễn Hanh, Lĩnh Nam dât sú, Lịch triều hiến chương loại chí (P. Huy Ich) 2 — <i>Traduction</i> : Poésie des Ly-Tran Lĩnh Nam dât sú (Légendes du VN) Vu trung tùy bút (Pham Đình Hồ)	plusieurs auteurs  Đinh văn Cháp N. Hữu Tiên N. Hu'ũ Tiên	<i>N.P. tap chí</i>  (partie : sinologie)  <i>N.P.</i> 1927 <i>N.P.</i> 1921 <i>N.P.</i> 1927
Littérature ancienne (en Nôm) du VN	1 — <i>Transcription, annotations et commentaires</i> : Kieu de Nguyen Du Chinh phu ngam Ngam khuc (Chinh phu, Cung Oan, Ty ba) Bach Van thi tap Vi Xuyên thi tap Pho Chieu thi van Oeuvres de N. Gông Trú, Nguyễn Khu-gên, Trần Tê Xúông, Phan văn Tri, Tôn Tho Túông, Huỳnh Mân Bat, Dương Khuê, Bà Huyền Thanh Quan, Chu Manh Trinh, Hà Tôn Quyên, Nguyễn Bình Khiêm, Ly văn Phúc, Hồng-Dúc. Biographie et bibliographie de N.C.Trú Vie et poésie de Hồ Xuân Hương 2 — <i>Transcriptions, annotations et commentaires</i> : <i>Việt Hán van khao</i> (Études sino-vietnamiennes) Études linguistiques vietnamiennes Art poétique en Vietnamien Les sentences parallèles en Nôm Études poétiques en langue vietnamienne Recueil des poèmes vietnamiens Les chants A Dao	T.T. Kim & Buiky N. Đỗ Muc N. Quang Danh  Le Du id  Lê Thuóc N. Huu Tien  Phan kê Bính  Bùi Ky N. Hữu Tiên N. Hữu Tiên id N. Văn Ngoc id	1927 1929 1930  Quốc Học Tùng san 1929-32 in <i>N.P.</i> de 1917 à 1932  <i>N.P.</i> 1928 <i>N.P.</i> 1917  1917  1932 1917 <i>N.P.</i> 102 <i>N.P.</i> 1918 1927 1932

THÈMES	TITRES (thèmes)	Auteurs	Reuves
	Sentences parallèles La poésie vietnamienne Les poèmes en Nom Les chants A Dao Poésie vietnamienne ( Nam Ân thi Thoai) Les grandes œuvres vietnamiennes Les femmes écrivain au VN A propos des fables au VN <i>Van danbao giam</i> (3 vol.) Œuvres littéraires Viet Thi	N. van Ngoc P. Quyh id id Phan Khôi  Lê Du id N. trong Thuât Trần Trung Viên Đoàn Nhu Khuê Trần Trong Kim	1931 <i>TCVT</i> <i>N.P. 69</i> 1916-32  <i>N.P. 173</i> 1929 <i>N.P. 116</i> 1928-32
Littérature Française	Baudelaire Poésie française, poésie vietnamienne Un romancier réaliste : Guy de Maupassant Histoire de la littérature française Comptes-rendus des romans : <i>L'étape, Le sens de la Mort, Le cachet rouge...</i>	Pham Q P. Quyh id  id id	<i>N.P.</i>
Théorie littéraire	Qu'est-ce que la poésie (Tr) ? L'art du discours L'art théâtral Recherche sur le Roman Qu'est-ce que le Beau ? Études Rhétoriques	Pham Quynh P. Quyh id id id id	<i>N.P.</i>
Nouvelle critique Manuel littéraire	Les C.R. critiques de <i>Pho binh và cao luân</i> Morceaux choisis (et commentés) Quốc vãn trích diêm	Pham Quynh Thiếu Sơn Lê Thành Ý Đuống Quang Hàm	<i>N.P.</i> 1931 1925 1925

Sources : Pham thê Ngu, *op. cit.*, t. III, 249-255.

Légendes :

1. Les titres soulignés représentent les « événements » littéraires.
2. Les Revues ou Éditions soulignées font partie des publications du groupe Nam Phong.
3. tr. = traduction.

### ANNEXE 3

#### LA CONSÉCRATION DES GRANDS HOMMES : LES INTELLECTUELS VIETNAMIENS AU MIROIR DES ÉCRIVAINS FRANÇAIS DES ANNÉES 30

Consciemment ou non, les écrivains et journalistes français de passage en Indochine durant les années 1930-1931 comme L. Roubaud, A. Viollis, L. Durtain, J. et J. Tharaud... contribuent, chacun à sa manière selon ses obsessions et ses intérêts, à la formation d'une mythologie nationaliste *pro-vietnamienne* en reproduisant — et en gauchisant — *les stéréotypes de l'opinion indigène* et en accordant bien souvent aux chefs révolutionnaires tels que Phan Chu Trinh, P. Bôï Châu, Huynh Thuc Khang une « plus-value » symbolique qu'ils refusent aux propres « amis de la France » tels que Pham Quynh, Nguyễn Văn Vinh, le ministre Nguyễn Hữu Bai... comme s'ils voulaient, par cette réhabilitation *post festum*, réparer les injustices de l'histoire !

On ne donnera ici, à titre de témoignages, que quelques échantillons extraits d'ouvrages parus à cette époque (1931-1935).

#### PORTRAITS DES RÉVOLUTIONNAIRES ET ADVERSAIRES DE LA FRANCE COLONIALE

##### Un patriote de Hué, le lettré Huynh Thuc Khang

« L'un d'eux, Huynh Thuc Khang, directeur du seul journal annamite de Hué, le *Tiếng Dân* ou Voix du Peuple, me reçoit dans son bureau. Accroupi et recroquevillé sur un tabouret devant une haute table, il a, derrière ses lunettes de fer, l'air malicieux d'un vieux singe. Il croise et décroise devant lui ses souples mains rouges et desséchées aux larges ongles courbes de lettré. Des ongles que les autorités françaises ont su rogner (...) H.T. Khang avoue que les Français ont grandement amélioré les conditions matérielles du pays. Mais les indigènes n'en profitent guère. Les routes, les chemins de fer, à quoi bon ? puisqu'ils ne peuvent voyager sans passeport, ou bien trop misérables pour sortir de leur village. Les écoles ? Elles sont insuffisantes et les difficultés opposées à l'ouverture des écoles libres empêchent les Annamites diplômés d'en fonder et de créer ainsi des moyens d'existence. Toutes les initiatives de l'élite du pays se heurtent à la mauvaise volonté des dirigeants français (...) avec une flamme qui, jaillie du fond de ses orbites creuses, fait trembler sa faible voix de vieillard » (A. Viollis, 90-91).

## Nguyễn Thái Hoc, chef du Vietnam Quốc dân Đảng

« Nguyễn Thái Hoc, c'est-à-dire le « grand professeur », ira le dernier à l'échafaud. Il a revendiqué ses responsabilités. Par cette suprême décollation, ce n'est point seulement l'homme, mais le parti qui sera dans quelques heures décapité. Le « grand professeur » est âgé de vingt-six ans ; il a étudié à l'école de commerce de l'Université indochinoise. Impatient de jouer un rôle politique, ses premières bombes furent des lettres, des projets économiques, des plans de réformes, qu'il adressait au gouverneur général. Dépit de ne recevoir même pas un accusé de réception, le jeune Nguyễn fonda, en 1927, le parti nationaliste annamite qui rayonne bientôt sur tout le Tonkin et dont la dangereuse activité valut à son introuvable président plusieurs condamnations par défaut (...) » (L. Roubaud, *Vietnam*, o.c., 145-146).

## Nguyễn An Ninh, un « retour de France »

« A.N. appartient à une famille de bourgeoisie aisée, favorable à la France (?). En 1920, il part pour Paris, y passe sa licence en droit, revient en 1923. Il connaissait le gouverneur général qui le considérait, disait ce dernier, comme son fils adoptif. Il avait rapporté des idées démocratiques, désirait la collaboration avec la France (...). A peine débarqué, il est aussitôt, comme tous les « retour de France », en butte à des persécutions, à des humiliations. Il fonde un journal dans lequel il réclame, sur un ton modéré, les libertés élémentaires qui, d'après les principes qu'il a reçus de nous, sont indispensables, dit-il, à la dignité humaine. Le G.G. fait tous les efforts pour supprimer le journal. Défense aux imprimeries de le publier ; la poste ne le distribue pas ou le lui renvoie. Il réclame par la parole et par la plume. Arrêté. Il dit aux autorités : « Ne m'acculez pas au suicide ou à la révolte. » Jugé, condamné la première fois à un an et demi de prison ; plus tard, à deux ans, « pour avoir fait partie d'une société secrète ».

C'est eux qui ont fait de moi un révolutionnaire, dit-il ; bien que n'étant pas issu de la classe prolétarienne, j'estime maintenant que seul l'avènement du communisme nous sauvera, nous, peuples esclaves » (A. Viollis, o.c., 25-26).

## ET JUGEMENTS RELATIFS AUX « AMIS DE LA FRANCE COLONIALE »

### Le premier Ministre de Bào-Dai

« Sur le quai, déploiement de troupes, musique, arc de triomphe, uniformes, décorations. Mandarins magnifiques dans leurs somptueuses tuniques de soie brodée. L'un cligne ses *petits yeux étroits*, l'autre étire sa *maigre barbiche*, un troisième sourit mystérieusement, comme pour lui-même. *Tous indéchiffrables* (...) On se montre le premier ministre M. Bai, *face de momie*, burinée de lignes de ruse, ses mains desséchées croisées sur sa robe de toutes les couleurs de l'or et de la flamme (...) » (A. Viollis, o.c., 30) (spm, T.V.T.)

### « Son Excellence le Régent »

« C'est un vénérable vieillard à la longue et maigre barbiche blanche ; il a l'air d'une *feuille desséchée*. Un fin lettré, dit-on, mais *non point un caractère* » (i.e.).

### M. Pham Quynh

« Un directeur de journal, *lettré et fort intelligent*, M. Pham Quynh, *cache*, sous les fleurs de rhétorique, quelques vérités acérées (...). M. Pham Quynh a prouvé qu'il *savait manœuvrer* avec habileté, *faisant alterner hardiesse et souplesse*, puisqu'il est devenu en Mai 1933 avec l'agrément évident du gouvernement général, le successeur du vieux M. Bai comme premier ministre de l'Empereur Bao-Dai » (A.V., o.c., 62) *et son rival Nguyễn van Vinh* :

« Conversation de M. Nguyễn van Vinh, directeur de l'*Annam nouveau* qui est, avec M. Pham Quynh, directeur ou rédacteur en chef de *France-Indochine*, l'un des deux Annamites du Tonkin les plus influents et les plus considérés par l'administration française. Peut-être parce que tous deux ne sont pas purement nationalistes, mais se déclarent en faveur d'une coopération avec la France. Seulement, M. Pham Quynh, conservateur, veut le maintien de la royauté d'Annam, tandis que M. Vinh, démocrate, en est (ou en était alors) adversaire. » (A. Viollis, o.c., 83).

Seule vision positive, celle de M. Nguyễn Phan Long au milieu de cette galerie peu flatteuse :

« (...) Directeur d'un journal important, membre du conseil colonial, du grand conseil économique et financier, un constitutionnaliste qui, depuis plusieurs années, s'efforce d'arriver à une entente franco-annamite, d'obtenir pour l'Indochine un statut analogue à celui des dominions britanniques » (A.V., o.c., 30) (1). »

## M. Phan Boi Châu

Mais de tous ces portraits de personnalités vietnamiennes de l'entre-deux-guerres, celui de Phan Bôi Châu par L. Roubaud (o.c.) reste un modèle du genre tant il résume en lui tout l'art du portrait d'actualité des grands journalistes-écrivains de l'époque (A. Londres, R. Dorgelès, J. Kessel, etc.) .

Rapportant un entretien qu'il a eu avec le vieux révolutionnaire de « la rivière des Parfums », le journaliste n'a pas caché d'emblée son admiration à l'égard de « l'actif ennemi de notre pays » : « J'avais devant moi un homme fort, le visage encadré d'une barbe encore brune, les yeux cerclés par les indispensables lunettes d'écaille. Il était vêtu du large caiquan (pantalon vietnamien, T.V.T.) et de la tunique distinguée en tulle de soie noire. Lorsqu'il souriait, il montrait de belles dents sans laque. Pendant vingt ans, depuis 1904 jusqu'en 1925, M. Phan Boi Châu fut actif ennemi de notre pays. Il professe aujourd'hui les doctrines socialistes pour obéir à la mode, mais sa seule et constante idée fut et demeure l'indépendance annamite (...). »

Une telle personnalité, faite de contraste entre la douceur des manières et la fermeté d'esprit et de volonté, passionnée, intrigue et fascine. Le passage de la méfiance, de l'incompréhension à la sympathie est perceptible à travers ce dialogue entre le vieux révolutionnaire de Hué et son interlocuteur :

La conversation que j'ai eue ce soir, à Hué, sur un banc tranquille, au bord de la rivière des Parfums, résume donc les controverses familières avec les plus notoires opposants au protectorat ou à la colonisation française, dans les trois pays d'Annam.

— Monsieur, me dit Phan Boi Chau, le grave malaise que vous avez constaté s'explique ainsi : le peuple annamite est un enfant ; il ne sait pas marcher mais il a atteint et même dépassé l'âge où les *nhos* font leurs premiers pas. Sa mère l'aurait pris par la main et l'aurait aidé à parcourir quelques mètres, elle aurait éduqué ses petites jambes. Mais le peuple annamite n'a plus de mère, il est en tutelle. Sa tutrice, la France, estime qu'un enfant est plus facile à garder lorsqu'il ne peut pas courir. La France ne veut pas que son pupille apprenne à marcher. Alors le *nho* s'énerve, pleure, lance des coups de pied...

L'image était plaisante, mais je ne compris pas tout d'abord à quelle éducation mon interlocuteur faisait allusion. Nous avons ici multiplié les écoles, créé une université, prodigué des bourses qui permettent aux jeunes gens de venir dans les grandes facultés métropolitaines. Nous avons apporté à nos pupilles la science occidentale qu'ils ne soupçonnaient pas.

---

(1) Citons, parmi les auteurs « coloniaux » s'intéressant aux événements indochinois des années 1930-1935 :

Luc Durtain, *Dieux blancs hommes jaunes*, Paris, 1931.

Maurice Larrouy, *Eaux brûlantes*, Paris, 1931.

J. et J. Tharaud, *Paris Saïgon dans l'azur*, Paris, 1932.

Andrée Viollis, *Indochine S.O.S.*, Paris, 1932.

Etc.

— Non, non. Il ne s'agit pas de cela, interrompit Phan Boi Chau. Notez, d'ailleurs, que votre enseignement ne tient pas assez compte de notre culture traditionnelle et tend à faire de nos compatriotes des hommes dénationalisés, des déracinés sur leur propre sol. Vous avez supprimé les concours triennaux, les lettrés n'ont plus aujourd'hui la place ni les emplois qui leur étaient réservés autrefois ; vous nommez directement et arbitrairement les mandarins, sans tenir compte de leur mérite, de leur âge, de leurs grades universitaires... Je pourrais critiquer vos méthodes d'instruction publique, mais c'est une autre question. *Je ne vous parle que de l'éducation politique...* En refusant à votre pupille les droits élémentaires du citoyen : la liberté de la presse, la liberté de réunion, la liberté de voyage, vous l'empêchez d'apprendre à se conduire, vous ne voulez pas qu'il participe jamais, de près ou de loin, à la direction des affaires de son pays. Ne pouvant plus compter sur vous, comprenant qu'il ne peut être gardé au berceau, à un âge où les enfants vont déjà dans les rizières sur la tête des buffles, il appelle à son aide n'importe qui, il saisit la première main tendue et demande à un tuteur d'occasion ou de passage de remplacer son tuteur en carence.

— C'est ainsi, observai-je, qu'il vient de rencontrer la III<sup>e</sup> Internationale.

— Oui, le communisme lui a tendu la main ; c'est un inconnu pour lui, pour nous tous. Moi-même, qui suis un vieux chef révolutionnaire, je ne sais pas ce que c'est que le communisme. Mais comment s'étonner que n'importe quelle doctrine puisse paraître savoureuse à un cerveau affamé, auquel vous ne fournissez aucun aliment, aucune idée, auquel vous refusez la pensée libre.

— Soit, approuvai-je, mais si vous désirez que le peuple acquière une éducation politique, c'est pour en faire usage ?

— Certainement !

— Les libertés que vous réclamez appellent des droits. Soyons francs. Elles appellent le suffrage universel, le Parlement annamite, le gouvernement annamite... l'indépendance !

— Depuis vingt ans, je lutte pour l'indépendance !

Ici, je me retrouvais sur un terrain familier. Je connaissais par cœur la suite du dialogue pour l'avoir répétée trois fois avec M. Bui Quang Chieu, M. N'Guyen Phan Long, M. Pham Quynh (...).

(L. Roubaud, *Vietnam, la tragédie indochinoise*  
Paris, 1931 (s.p.n), p. 228-237)

\*  
\* \*

Ce faisant, ces écrivains et journalistes étrangers, et en particulier français, participent, à leur corps défendant, au processus de *rupture interne* de l'intelligentsia de 1908, en consacrant par leurs écrits ou discours *la ligne de partage* de plus en plus nette entre non pas l'intransigeance nationaliste et la soumission à la force qui caractérisait l'intelligentsia précédente mais plutôt *entre deux conceptions différentes de la « coopération franco-vietnamienne »* : celle dictée par la simple nécessité tactique et stratégique, ne renonçant en rien aux objectifs finaux d'unité et d'indépendance nationale et celle fondée sur la recherche d'une alliance durable avec le pouvoir colonial.

Pourtant, ce qui distingue les uns des autres ne relève pas, en fin de compte, de l'ordre des mots (car, au fond, « ils parlent tous de la même chose », constatent, désabusés, A. Viollis et L. Roubaud !) mais des *actes* qui, tel un verdict sans complaisance, grandissent les uns et rapetissent les autres.

## BIBLIOGRAPHIE

### 1. BIBLIOGRAPHIE CONSTITUTIVE DU CORPUS

- BOUDON R., *La logique du social*, Paris, 1979.
- CHÂTELET F., « L'intellectuel » in *Encyclopaedia Universalis*, 1981.
- CHESNEAUX J., *Contribution à l'histoire de la Nation vietnamienne*, Paris, 1955.
- CROUZET M., *Histoire contemporaine*, 1957, Paris.
- DEVILLERS Ph., *Histoire du V.N. de 1940 à 1952*, Paris, 1952.
- DUBY G., *L'histoire et ses méthodes*, Pléiade, 1961.
- Duong Quang Ham, *V.N. van hoc su yêu* (Précis de l'histoire de la littérature vietnamienne), Saigon, 1960.
- DURAND-NGUYEN Tran Huan, *Introduction à la littérature vietnamienne*, Paris, 1967.
- FOURNIAU C., *Les contacts franco-vietnamiens de 1885 à 1896 en Annam et au Tonkin*, thèse de doctorat à l'Univ. de Provence, 1983 (une « somme » de la bibliographie sur cette période d'histoire de la Conquête).
- HÉMERY D., *Révolutionnaires vietnamiens et pouvoir colonial en Indochine*, Paris, 1975.
- HOAI Thanh et HOAI Chan, *Thi nhân V.N., 1932-1941*, (Poètes vietnamiens), Paris, (rééd.), 1985.
- HUYNH Kim Khanh, *Vietnamese Communism, 1925-45*, London, 1982.
- LE Thanh Khoi, *Histoire du V.N. des origines à 1858*, Paris, 1982.
- MOMMSEN, *Max Weber et la politique allemande*, Paris, 1985.
- MUS Paul, *V.N. Sociologie d'une Guerre*, Paris, 1952.
- NGUYEN Hien Le, *Muoi câu chuyện van chuong* (Dix anecdotes littéraires), U.S.A., 1986.
- NGUYEN Huyen Anh, *V.N. danh nhân tu diên* (Dictionnaire des hommes célèbres du V.N.), U.S.A., 1981.
- NGUYEN Tan Long, *V.N. thi nhân tiên chiên* (Poètes vietnamiens d'avant-guerre), 3 T., 1968-72, Saigon.

- NGUYEN The Anh, *Bibliographie critique sur les relations entre le V.N. et l'Occident*, Paris, 1967.
- PHAM The Ngu, *V.N. Van hoc su* (Histoire de la littérature vietnamienne), T. III (1862-1945), U.S.A., sans date.
- PHAN Cu De et HA Minh Duc, *Nha van V.N., 1945-1975* (Écrivains vietnamiens), Hanoi, 1979.
- PINTO L., « *La vocation de l'universel* », *Actes de la Recherche en Sciences sociales*, nov. 1984.
- THANH Lang (*Tableau synoptique de la littérature vietnamienne*), Saigon, 1967, (en vietnamien).
- TRAN van Giap et alii, *Luoc truyen cac tac gia V.N.* (Biographie et Bibliographie des Auteurs vietnamiens), 2 T., 1962-1972, Hanoi (Malgré de nombreuses lacunes, reste un instrument de travail irremplaçable).
- TSUBOI Y., *L'Empire vietnamien face à la France et à la Chine*, Paris, 1987.
- VO Phien, *Van hoc miên Nam. Tông Quan* (Synthèse sur la vie littéraire dans le Sud, 1954-1975), U.S.A., 1986.
- Revue Française de Sociologie*, les n<sup>os</sup> de janv., 6 avril 1979 et d'avril-juin 1976 (sur Durkheim et les Durkheimiens).
- Collectif d'auteurs, *Tho van yêu nuoc nua sau thê ky XIX* (1858-1900) (Poésie et prose patriotique de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle), Hanoi, 1976.
- Collectif d'auteurs, *Hop tuyen tho van V.N.* (Œuvres choisies), 1858-1920, T. II, Hanoi, 1985.
- Collectif d'auteurs, *Lich su cân dai V.N.* (Histoire contemporaine du V.N.), T. III, Hanoi, 1961.
- Collectif d'auteurs, *Tu dien van hoc* (Dictionnaire littéraire), 2 T., 1983-1984 (déficient et injuste — Dao Duy Anh « repêché » à la sauvette ! — en dépit de sa parution récente).

## 2. RÉFÉRENCES BIOGRAPHIQUES

- ANH Tho, *Bên giông sông Thuong* (Au bord du Fleuve Thuong), Hanoi, 1986.
- BAO Dai S.M., *Le Dragon d'Annam*, Paris, 1980.
- BOUDAREL G., *Giáp*, Paris, 1977.
- BROCHEUX P., HÉMERY D., etc., *L'histoire de l'Asie du Sud Est*, P.U. Lille, 1981.
- BUI The My (Phuong Lan), *La Vie de Ta Thu Thau* (en vietn.), Saigon, 1974.
- BUI The My, *Nguyễn An Ninh, 1899-1943*, (en vietn., Saigon, 1970. Sur Nguyễn An Ninh, voir aussi les derniers témoignages de Ha Huy Giap (*N.A.N. Môt lanh tu cach mang hung bien*, Sg, 1989 et Coll. d'auteurs (*N.A.N.*, Sg, 1988)).
- CAO Van Luan, *Bên giông Lich su* (Dans la trame de l'Histoire), U.S.A. ?
- CHUN Tu Hsueh et alii, *Dirigeants de la Chine révolutionnaire, 1850-1972*, Paris, 1973.
- DAO Duy Anh, *Nho nghi chiêu hóm* (Méditations crépusculaires), Saigon, 1989.



- DANG Thai Mai, *Hồi ký* (Souvenirs), Hanoi, 1985.
- DOAN Them, *Nhung ngày chưa quên* (Les jours non encore oubliés), U.S.A.
- DO Mau (Général), *V.N. mau lua quẻ hương tôi* (Le V.N. de feu et de sang, ma terre natale), U.S.A., 1986.
- Etiemble, *Confucius*, Paris, 1966.
- HÉMERY D., « *Du patriotisme au marxisme...* », *Le Mouvement social*, n° 90, 1975.
- HOANG Van Hoan, *Mot giọt nước trong biển cả* (Une goutte d'eau dans l'Océan), Pékin, 1986.
- HOANG Xuan Han, *La Son phu tu* (Vie et œuvre de Nguyen Thiep), Paris, 1952.
- HỒ Chi Minh, *Œuvres choisies*, Paris, 1966.
- HO Ta Khanh, *Thông sử Công ty Liên thanh* (Histoire de Société L.T.), Paris, 1983.
- HO Huu Tuong, *41 năm làm báo* (41 ans de journalisme !), Paris, 1984.
- HUYNH THUC KHANG, *Phan Tây Hồ tiền sinh lịch sử* (Biographie de P.C.T.), Hué, 1959.
- HUYNH THUC KHANG, *Tu truyện* (Autobiographie), Hué, 1963.
- HUYNH THUC KHANG, *Nguyễn Lô Trach* (Un précurseur contemporain de Nguyen trung To, N.L.T.), Hué, 1966.
- Ky Đông* (Sur), voir :
- Revue *Nghiên cứu lịch sử* (recherches historiques), les n° oct. 1980, avril 1982, 208 de 1983 et 219 de 1984.
  - Article de P. O'Reilly in *Journ. de la Soc. des Océanistes*, Déc. 1962.
- LE TUNG SON, *Nhật ký một chặng đường* (Journal d'une étape), Hanoi, 1987.
- MAI VAN BO, *Lưu Huu Phuoc, con người và sự nghiệp* (Vie et œuvre de L.P.H.), Saigon, 1989 ; malgré le laisser-aller sur le plan formel, il s'agit d'un témoignage rarissime, à ce jour, sur le mouvement lycéen et étudiant sud-vietnamien et vietnamien depuis le Front populaire jusqu'au soulèvement de 1945. Des portraits de Huynh van Tiêng, Mai Van Bô, Duong Duc Hiên, Dang Ngoc Tô, Pham Ngoc Thach, Trần Van Khê, etc.
- NGUYEN HIÊN LÊ, *Dong Kinh nghĩa thực*, Saigon, 1968.
- NGUYEN KHAC THUAN et TUAN N.Q., *Phan van Tri, cuộc đời và tác phẩm* (vie et Œuvre de P.V.T.), Saigon, 1986.
- NGUYEN THANH, *Bao Dân chúng* (le Journal D.C.), Saigon, 1981.
- NGUYEN THONG, *Con người và tác phẩm* (vie et œuvre de N.T.), Saigon, 1984.
- NGUYEN VAN XUAN, *Phong trào Duy Tân* (le mouvement Duy Tan), Saigon, 1970.
- PHAM KHAC HOE, *Tu triều đình Huế đến chiến khu Việt Bắc* (De la Cour de Hué au maquis de Viet Bac), Hanoi, 1983.
- PELLETIER G. et ROUBAUD L., *Images et réalités coloniales*, Paris, 1931.
- ROUBAUD L., *Vietnam*, Paris, 1931.
- THARAUD Jérôme et Jean, *Paris-Saigon dans l'azur*, Paris, 1932.

(Signalons pour mémoire d'autres reportages d'écrivains et de journalistes tels que R. Dorgelès, *Sur la Route Mandarine*, Paris, 1929 ; J.-C. Demariaux, *Les secrets des Iles Poulo-Condore*, 1956 et L. Durtain, *Dieux blancs, Hommes jaunes*, Paris, 1930.)

TO HOAI, *Tu Truyện* (Autobiographie), Hanoi, 1985.

TO HOAI, *Nhung guong mat* (souvenirs littéraires), Saigon, 1988.

THEP MOI (?), *Thoi dung Dang* (Souvenirs relatifs à la naissance du P.C.V.), Paris (Doan ket).

TRAN TRONG KIM (Lê Thân), *Môt con gio bui* (Dans la tourmente), Saigon, 1969.

TRUONG BA CAN, *Nguyễn Truong Tô, Con người và sự nghiệp* (Vie et œuvre de N.T.T.), Saigon, 1988.

VIOLLIS A., *Indochine S.O.S.*, Paris, 1935.

VU NGOC PHAN, *Nhung nam thang ây* (Ces mois et ces années-là !), Hanoi, 1987. Souvenirs idolâtriques d'un admirateur de l'Oncle Ho ! Sauf les passages sur l'enfance et l'adolescence de l'auteur, un texte bien médiocre de l'auteur de *Nha van hiền dai*.

VUONG THUA VU (Général), *Truong thanh trong chiến đấu* (Mûrir dans le combat), Hanoi, 1979. Témoignage du libérateur de Hanoi à la tête du Régiment Thu Do.

Collectif d'auteurs, *Ong gia bên Ngũ* (Souvenirs autour de Phan Boi Chau), Hué, 1982.

Voir aussi les articles de BOUDAREL G., HÉMERY D. in BROCHEUX P. et alii in *Histoire de l'Asie du Sud-Est, op. cit.*

### 3. LE SYSTÈME MANDARINAL

A.N.F.O.M. (1922-33) : Enseignement indochinois.

A.N.F.O.M. 51122, 51123 (École des hautes études indochinoises). Voir aussi Y. TSUBOI, o.c.

A.N.F.O.M. 48042 (Université indochinoise 1905).

A.N.F.O.M. 48044 (Concours triennaux 1906).

NGUYEN DANH SACH, *Contribution à l'étude des Concours littéraires et militaires au Vietnam*, Thèse de Lettres (Université de Rennes, 1961).

CHU THIEN, *But nghiên* (La plume et l'encrier), Hanoi, 1942.

LANGLET P., « Un État national au sein de la civilisation chinoise », *Bull. de la Soc. des Études Indochinoises* (B.S.E.I.), 1970.

NGO TAT TO, *Lêu chong* (La tente et le bat-flanc), Hanoi, 1941.

PHAN HUY CHU, *Lich trieu hiền chuong loai chi* (Recueil des Règlements par matières des Dynasties successives), T. II, Hanoi, 1961.

TRAN VAN GIAP, *Tim hiêu kho sach Han Nôm* (Études bibliographiques sino-vietnamiennes), Hanoi, 1984.

WOU KING TSEU, *Chronique indiscrette des Mandarins*, 2 Tomes (trad. fr.), Paris, 1976.

*Recueil des principales Ordonnances royales édictées depuis la promulgation du Code Annamite et en vigueur au Tonkin* (tr. par Deloustal) Hanoi, 1903.

#### 4. BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

A.N.F.O.M., Voir dossier « Étudiants Indochinois en France ».

A.N.F.O.M. 51.051, *idem*.

BERNARD P., *Nouveaux Aspects du problème économique indochinois*, Paris, 1937.

BERGÈRE M.C., *L'âge d'or de la bourgeoisie chinoise*, Paris, 1986.

BIANCO L., *Les origines de la Révolution chinoise, 1915-1949*, Paris, 1967.

BUU LICH, *Les idéologies de la République du Sud-Vietnam, 1954-1975*, Thèse de Doctorat (Univ. Paris VII), 1984. Ce document constitue avec le « *Tong Quan* » de Vo Phiên une des sources bibliographiques les plus précieuses de cette période historique et littéraire.

CHESNEAUX J., *L'Asie orientale aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*, Paris, 1973 (2<sup>e</sup>).

CHOW TSÉ TOUNG, *The May Fourth Movement : Intellectual Revolution in Modern China*, Univ. Stanford, 1960.

DAO DUY ANH, *Dât nuoc V.N. qua cac doi* (Le territoire vietnamien à travers les Dynasties), Paris, 1984.

DAO DUY ANH, *Vietnam van hoa su cuong* (Histoire de la civilisation vietnamienne), Saigon (rééd.), 1951.

DALLOZ J., *La guerre d'Indochine, 1945-1954*, Paris, 1987.

DESROCHE H., *Dieux d'hommes*, Paris-La Haye, 1969.

DOUMER P., *L'Indochine française*, Paris, 1905.

FONG YÉOU LAN, *Précis d'histoire de la Philosophie* (tr. franç.), Paris, 1985.

GOSELIN C., *L'Empire d'Annam*, Paris, 1904.

GUILLERMAZ J., *Le parti communiste chinois au pouvoir*, 2 T., Paris, 1979.

HAUSER E., *Blancs et Jaunes à Changhai*, Paris, 1945.

HOANG VAN CHI, *Tram hoa dua no tren dat Bac* (Les Cents Fleurs au Nord du V.N.), Saigon, 1959.

LABICA G., (Ss la Dir. de), *L'œuvre de Marx un siècle après*, Paris, 1985.

LEVENSON J.R., *Confucian China and Its Modern Fate : A trilogy*, Univ. Berkeley, 1972.

MASPERO H., *Études Historiques*, T. III, Paris, 1967.

MEILLON G., « *Le Cao-daïsme* », *Cahiers de l'Asie du Sud Est*, n<sup>os</sup> 15-16 (1984) et 17-18 (1985), Paris.

METZGER A., *Espace from Predicament : Neo-confucianism and China's Evolving Political Culture*, Univ. Columbia, 1977.

MORISHIMA M., *Capitalisme et Confucianisme au Japon*, Paris, 1987.

NGUYÊN CÔNG BINH, *Tìm hiểu giai cấp tu san V.N. thời Pháp thuộc* (La bourgeoisie vietnamienne sous la domination coloniale), Hanoi, 1959.

- NGUYỄN DUC NHUÂN (s/la dir. de), *Le Vietnam post-révolutionnaire, 1975-1985*, Paris, 1987.
- NGUYỄN DANG THUC, v. articles consacrés aux philosophes confucéens vietnamiens (*Nguyễn Trai, Phan Thanh Gian, Nguyễn Đình Chiểu*, etc.) in *Dictionnaire des Philosophes*, P.U.F., T. I et T. II, 1984.
- NGUYỄN KHAC VIÊN, *Expériences vietnamiennes*, Paris, 1970, « *Les Rites. Hier et Aujourd'hui* », *Doan Ket*, Paris, Mai-Juin 1983.
- NGUYỄN NGOC LUU, *Luoc khao về hai chu nghĩa chanh tri V.N.* (Essai sur deux doctrines politiques vietnamiennes), Saigon, 1969.
- NGUYỄN THANH NHA, *Tableau économique du V.N. aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, 1970.
- NGUYỄN THÊ ANH, *Kinh tế va xã hội V.N. dưới các thời vua Nguyễn* (Économie et Société au V.N. sous la dynastie des Nguyen), Saigon, 1971.
- NGUYỄN THÊ ANH, « *L'élite vietnamienne et le fait colonial dans les premières années du XX<sup>e</sup> siècle* », *Rev. française d'Histoire d'Outre-Mer*, 1985 (n° 268).
- NGUYỄN TIÊN LANG, *Les chemins de la révolte*, Paris, 1953.
- NGUYỄN VAN PHONG, *La société vietnamienne de 1882 à 1902 d'après les écrits des auteurs français*, Paris, 1971.
- NGUYỄN VAN TRUNG, *Chu dịch Nam Phong* (Les visées de Nam Phong), Saigon, 1975.
- NGUYỄN VAN TRUNG, *Truong hop Pham Quynh* (Le cas de P.Q.), Saigon, 1974.
- PASQUIER P., *L'Annam d'autrefois*, Paris, 1929.
- PHAM NGÔ HIÊN et NGUYỄN HOA DUONG, *Tây dương gia-tô bi lục* (Texte confidentiel sur le catholicisme), 1794-1812. Voir *Rev. Duong Moi* 1984, Paris.
- RAYMOND P., *La résistible fatalité de l'Histoire*, Paris, 1982.
- RECLUS J., *La Révolte des Taïping, 1815-1864*, Paris, 1972.
- Revue Extrême-Orient Extrême-Occident*, voir les n°s 2 (*L'Idée révolutionnaire en Chine*) et 4 (*Du lettré à l'Intellectuel*), Paris (Univ. P. VIII).
- SCHORSKE C., *Vienne Fin du siècle : Politique et Culture*, Paris, 1983.
- THICH THIÊN CHÂU (Vénérable), voir articles consacrés aux philosophes bouddhistes vietnamiens (*Huong Hai, Van Hanh, Trần Nhân Tông*, etc.) in *Dictionnaire des Philosophes*, o.c.
- THICH NHẬT HANH (Nguyễn Lang), *V.N. Phát giao su luận*, T. I et II, La Boi, France, (*Essai sur l'histoire du bouddhisme vietnamien*).
- TRẦN HUY LIÊU et NGUYỄN KHAC DAM, *Xã hội V.N. trong thời Pháp Nhật* (La Société vietnamienne sous la domination franco-japonaise), 2 T., Hanoi, 1957.
- TRẦN VAN GIAU, *Su phát triển của tư tưởng ở V.N. thế kỷ XIX đến Cách mạng tháng Tam* (Histoire de la pensée au V.N. du XIX<sup>e</sup> s. à la Révolution d'août 1945), 2 T., 1973-1975, Hanoi. Un document très utile malgré une perspective très mécaniciste de l'histoire des Idées.
- TRINH VAN THAO, « *Conjoncture* », *Dictionnaire critique du Marxisme*, P.U.F., 1985. Voir aussi « *Guerre du peuple* ».

- TRINH VAN THAO, Articles consacrés aux penseurs et révolutionnaires du V.N. contemporain in *Dictionnaire des Philosophes*, o.c.
- XUE FU CHENG, (*Journal de Mission en Angleterre, France, Italie et Belgique*), 1892 ; V. *Extrême-Orient Extrême-Occident*, n° 4 (o.c.).
- Collectif d'auteurs, *L'expérience soviétique et le problème national dans le Monde*, Paris, 1981.
- Coll. d'auteurs, *Thoi ky Mat tran Binh dan* (Le Front populaire au V.N.), Hanoi, 1956.
- Coll. d'auteurs, *La Bureaucratie au V.N.*, Paris, 1983.
- VU BANG, *40 nam « noi lao »* (Quarante ans de « mensonge » c'est-à-dire de journalisme), Paris, 1984. En dépit du titre, il s'agit d'un excellent témoignage d'un vieux routier du journalisme vietnamien.



## GLOSSAIRE

Âm sinh : Fils de Grands Mandarins (à partir du 4<sup>e</sup> Degré du Mandarinat civil).

CONCOURS TRIENNAUX : Mode de recrutement exclusif sur concours des fonctionnaires (Mandarins) de la Bureaucratie sino-vietnamienne, il fut supprimé en Chine en 1905 et au Vietnam en 1918.

Bien que les Concours soient en principe ouverts à tous, en fait les candidats aux Concours provinciaux (HUONG THI) sont déjà soumis aux multiples épreuves de pré-sélection (sous-préfectorale, préfectorale). Seuls les candidats admis au terme de la 3<sup>e</sup> série d'épreuves des huong thi ont droit au titre de CU NHAN (« Licencié ») et de TU TAI (« Bachelier ») selon l'ordre de mérite et parmi ces derniers, seuls les titulaires du cu nhan accèdent au Mandarinat.

Les Concours pour le titre de Doctorat sont organisés, comme leur nom l'indique, à la Capitale (HOI THI) et au Palais (DINH THI) à destination des « Licenciés » et de certaines catégories de « Bacheliers ». Les grades de « Docteurs » distinguent les diverses mentions obtenues par les Lauréats au cours de ces ultimes épreuves :

— Trang nguyễn, Bang Nhan et Tham Hoa pour les « Docteurs » du 1<sup>er</sup> degré.

— Hoang Giap pour les « Docteurs » du 2<sup>e</sup> degré.

— Tiên si pour les « Docteurs » du 3<sup>e</sup> Degré.

Les Pho bang (tels Phan Chu Trinh ou le père de Ho Chi Minh) sont les candidats classés en marge des listes de « Docteurs *stricto sensu* ».

DANG KHOA LUC : Annales des Concours triennaux dont les premières parutions datent du XV<sup>e</sup> siècle.

DÂU XU : Le premier classé lors des épreuves de pré-sélection avant les Concours triennaux.

DÔC PHU SU : Préfet colonial (en Cochinchine).

DAI DONG THU : Le livre de la Grande Union, le « Testament » philosophique et politique du néo-Confucéen KANG YEOU WEI.

DÔN DIÊN : Colonie militaire.

DAO TROI : Vertu du Ciel. Par extension : Raison, Volonté, Voie du Ciel (nature).

- DAO NGUOI : Vertu de l'Homme. *Idem* : Raison, Volonté de l'Homme.
- DINH GIAN : Période de retraite à laquelle sont astreints les Mandarins frappés du deuil d'un des parents directs.
- GIAI NGUYEN : Le premier reçu des CU NHAN des Concours provinciaux.
- GIAM SINH : Fils des princes du sang.
- HAN HOC : Études confucéennes.
- HIEU KINH (HIAO KING) : Le livre de Piété.
- HUO QUIAO (HOA KIÊU) : Chinois d'Outre-Mer.
- HINH NHI THUONG HOC : Métaphysique par opposition à HINH NHI HA HOC (Physique).
- HAN THUYËN (1941-1945) : Maison d'édition fondée par un groupe d'intellectuels marxistes (trotskystes et staliniens) tels que Nguyen Duc Quynh, Trung Tuu, Luong Duc Thiep, Dang Thai Mai.
- HÔNG LÂU MÔNG (HONG LOU MENG) : Rêve dans le pavillon Rouge, célèbre roman de l'époque des Tsing.
- KHÔNG HOC DANG : A la lumière du confucianisme, œuvre de Phan Boi Chau.
- KHAC KY, BAC AI : Ascétisme et altruisme résumés, selon Phan Van Hum (TRIỆT HOC PHAT GIAO), la morale du bouddhisme.
- KINH TẾ : Économie politique. Dans le néologisme néo-confucéen, ce terme désigne les Institutions politiques.
- KINH HOC : Étude des Classiques (Kinh ou King) confucéens.
- LICH TRIËU HIËN CHUONG LOAI CHI : Règlements des différentes dynasties présentés par matières. Œuvre de Phan Huy Chu (1782-1840).
- LIU YUE SHENG (DU HOC SINH) : Étudiants d'Outre-Mer.
- MINH Y (DÂN Y) : Volonté populaire.
- MINH QUYËN (DÂNQUYËN) : Souveraineté populaire.
- MAITRE UNIQUE (ÉCOLE A) : Pédagogie fondée sur le rapport direct entre le Maître et l'élève tout le long du cursus universitaire confucéen.
- NHO GIAO : Le confucianisme. Œuvre critique et historique de Tran Trong Kim.
- NHO SI : Le lettré.
- NÔM : Transcription de la langue vietnamienne avec des caractères chinois.
- PAI : Parti. Exemple : Gai Liang Pai (le parti des Réformateurs).
- QUAN : Mandarin. Voir *Concours triennaux*.
- QUÂN TU : Honnête Homme ou Homme parfait.
- QUỐC NGU : Transcription en alphabet latin de la langue vietnamienne populaire et savante.
- QUỐC TUY : Néologisme moderniste désignant le noyau référentiel confucéen à conserver dans le processus de l'emprunt culturel vis-à-vis de l'Occident.
- TAM GIAO ĐÔNG NGUYËN : Unité, syncrétisme des trois Grands systèmes philosophiques orientaux : bouddhisme, confucianisme et taoïsme.
- TAM QUỐC CHI (TSAN KOUO TCHEU) : Chronique de la guerre civile en Chine (3<sup>e</sup> s.p.C). Œuvre de La Quan Trung.
- TAM TAI : Les trois éléments de la Cosmologie confucéenne (Ciel, Terre, Homme).
- TAM THANH : Trois territoires célestes gouvernés par les trois Saints Tao.
- TAM THE : Trois temporalités du Cycle de vie bouddhique (Passé, Présent et Avenir).
- TAM TU KINH (SAN TZEU KING) : Manuel de lecture pour les enfants attribué à KHU TICH TU (XIII<sup>e</sup> s.).



- THANH NGHI (1941-1945) : Revue hanoïenne d'études anthropologiques et historiques animée par un groupe d'intellectuels « retour de France » (Hoang Xuan Han, Nguyen Van Huyen...) et des diplômés de l'Université de Hanoi (Vu Dinh Hoè...).
- THUY HU (SHOU HU ZHUEN) : Au bord de l'Eau, célèbre roman de Thi Nai Am, de l'époque des Tsong.
- THIÊU HOC (HSIAO YUE) : Petites Études.
- TÔNG LUÂN : Manuel de l'histoire du V.N. par le Mandarin LE TUNG (1451).
- TRUNG KINH : Le Livre de la Loyauté.
- TRI TÂN (1941-1945) : Groupe littéraire réuni autour de la Revue du même nom et formé d'anciens collaborateurs de Nam Phong Tap chi (Nguyen Van To, Duong Ba Trac, Nguyen Don Phuc) et de jeunes écrivains de la génération de 1925 tels que Thieu Son, Chu Thien...
- TRONG VUONG KHINH BA : Le sens de la hiérarchie féodale. Autre variante : TRONG QUAN KHINH DAN.
- TY DIA : Mouvement de migration intérieure visant à se soustraire à l'administration coloniale lors de la conquête de la Cochinchine.
- UC THUONG : Brimades contre les commerçants (généralement chinois).
- VÔ PHAP CHI PHAP : Le Droit du non-Droit par opposition à l'arbitraire de la Loi (PHI PHAP CHI PHAP), selon Gou Yan Wou.
- XUA DUNG NAY SAI : Conservatisme, gérontocratie.
- YANG WU YUN DONG : Mouvement pour l'Ouverture à l'Occident animé par une fraction de la Bureaucratie confucéenne des Tsing.
- YANGWU PAI : Le parti des Confucéens occidentalissants.



## INDEX DES NOMS PROPRES

AVERTISSEMENT : Les noms en italique désignent les intellectuels des trois générations du Corpus. Les noms propres accompagnés d'un astérisque désignent les publications périodiques. La transcription des noms chinois est celle de l'École Française de l'Extrême-Orient à l'exception de quelques dirigeants contemporains de Chine (MAO ZE DONC, ZOU EN LAI, etc.).

- ARON R., 12  
 AU DUONG VUONG, 196  
*BANG BA LAN*, 46, 105  
 BAO DAI, 17, 88, 214  
 BARRES M., 8, 214  
 BEAU P., 97 s., 181, 210  
 BERGERE M.C., 169, 175  
 BERGSON H., 215  
 BIANCO L., 175  
*BICH KHE*, 45, 105  
 BIDAULT G., 253  
*BINH NGUYEN LOC*, 47, 105  
 BOUDON R., 8  
 BOURGET P., 8, 214  
 BON SU (Bonze), 260  
*BUI HIEN*, 42, 242  
*BUI HUU NGHIA*, 26, 64  
 BUI HUY BICH (HANH THAM, THIEU VI) 145s.  
*BUI KY*, 35, 89, 103s., 231  
*BUI QUANG CHIEU*, 19, 94, 104, 213, 233  
 BUI THUC, 93  
 BUU LICH, 302s.  
 CABRAL A., 295  
*CAO BA NHA*, 26  
*CAO BA QUAT*, 146, 152  
 CAO DAI, 255s.  
 CAO VAN LONG, 156  
*CAO VAN LUAN*, 47, 105, 245, 303  
*CAO XUAN DUC*, 89s., 102, 138  
 CAN VUONG, 13, 180  
 CHATELET F., 8  
 CHAN (commis), 265  
 CHESNEAUX J., 10  
 CHEN DU XIU, 21, 169, 174, 274  
 CHEN YI, 284  
 CHEVRIER J., 168s.  
 CHOU YANG, 179  
 CHU TEH, 292  
*CHU THIEN*, 53, 136s.  
 CLOCHE FÉLÉE (La)\* (Journal), 232  
 CROUZET Maurice, 16  
 CUONG HOC HOI, 182  
 D (se prononçant comme Z),  
 DUC THANH, 100  
*DUONG BA TRAC*, 37, 88s., 102, 312  
*DUONG BACH MAI*, 48, 114  
 DUONG KHUE, 35, 93, 102  
*DUONG LAM*, 35, 93, 102  
*DUONG QUANG HAM*, 10, 93, 106  
 DUONG TU QUAN, 93  
 DUONG VAN GIAO, 19, 238  
 DUY TAM\* (REVUE), 267  
 DUY TAN, 15, 99s., 120, 188, 284  
 D (se prononçant comme un D français),  
*DAO DUY ANH*, 38, 88, 223, 270, 295s.  
*DAO NGUYEN PHO*, 36, 86s., 102  
*DAO TAN*, 28, 60s, 99  
 DAO VAN TIEN, 295  
 DANG CO TUNG BAO\* (Revue), 101  
 DANG NGUYEN CAN, 32, 86s., 102, 124s.  
 DANG THUC LIENG, 264  
 DANG THAI HAI, 93  
*DANG THAI MAI*, 48, 124s., 229  
 DANG-VO, 124  
 DAUDET LÉON, 214  
 DEVILLERS P., 10  
 D'ELLROY, 87

- DE GAULLE, 252  
 DELOUSTAL, 65  
 DIDEROT, 282  
 DINH NHAT TAN, 28, 62s.  
 DOAN HUU TRUNG, 30, 61s., 152  
 DO DUC THU, 54, 241  
 DO QUANG, 27, 147s.  
 DO THIEU LANG (DO PHU), 87  
 DOI DIEN\* (Revue), 251  
 DOI THOAI\* (Revue), 251  
 DOI HIEP, 76  
 DON HAU (VÉNÉRABLE), 266  
 DONG DUONG TAP CHI\* (Revue, 1913-1919), 98s., 211, 232  
 DONG HO (LAM TAN PHAC), 44, 108  
 DONG KINH NGHIA THUC, 15, 100s., 182s., 134  
 DONG PHAP THOI BAO\* (Revue), 264s.  
 DONG KHANH, 204  
 DONG LOI TE, 182  
 DONG THANH XUONG, 182  
 DONG TRONG THU (TCHONG CHONG CHOU), 152, 270  
 DUOC TUE\* (Revue), 267  
 DOUMER PAUL, 15, 100, 181  
 DUBY G., 8  
 DURAND-NGUYEN TRAN HUAN, 9  
 DURKHEIM E., 8  
 FANON F., 207, 295  
 FENG GOUA FEN (1808/1876), 170  
 FOURNIAU C., 60  
 FREUD S., 276  
 FROUNZE, 292  
 GIA DINH BAO\* (Journal), 150  
 GIA LONG, 65  
 GOURDON H., 224s.  
 GOU YAN WOU (CO VIEM VO, 1612/1681), 177, 183  
 GRAMSCI A., 274, 292  
 GUEVARA « CHE », 294  
 HA MINH DUC, 10, 208  
 HA VAN TAN, 307  
 HAI THUONG LAN ONG, 100  
 HAI TRIEU (NGUYEN KHOA VAN), 55, 247, 267  
 HAM NGHI, 13, 60s., 85, 204  
 HAN MAC TU, 56, 105  
 HAN THUYEN\* (1941/45, Revue), 21, 114  
 HEGEL W., 298s.  
 HEINZEN K., 279  
 HEMERY D., 10, 223, 233  
 HOA DA, 160  
 HOA HAO, 256  
 HOAI CHAN, 9  
 HOAI THANH, 9, 52, 108  
 HOANG CAM, 296  
 HOANG CAO KHAI, 10, 15, 25, 60, 62s.  
 HOANG CO BINH, 242  
 HOANG CO THUY, 242  
 HOANG DIEU, 23, 60s., 78s., 204  
 HOANG DAO, 41, 105, 228  
 HOANG HOA THAM (DE THAM), 14  
 HOANG MINH GIAM, 242  
 HOANG NGOC PHACH, 49, 108  
 HOANG TANG BI, 32, 88s., 102, 188  
 HOANG TICH CHU, 40  
 HOANG TRONG MAU, 195  
 HOANG TICH CHU, 108, 265  
 HOANG VAN HOAN, 242  
 HOANG VAN TUAN, 31, 60s.  
 HOANG XUAN HAN, 42, 108s., 122, 267, 295  
 HOULIE, 230  
 HO (CÙ), 135  
 HO BA (famille), 130  
 HO DAC (famille), 117  
 HO BIEU CHANH, 18, 33, 88s., 104  
 HO CHI MINH (alias : NGUYEN TAT THANH, N.AI QUOC, etc.), 9, 16, 35, 84, 206, 365  
 HO HUAN NGHIEP, 26, 62, 186  
 HO HUU TUONG, 56, 106s., 233, 242  
 HO TA BANG, 32, 99, 122  
 HO TA HIEU, 120, 122  
 HO TA KHANH, 44, 122, 242, 244s.  
 HO THI CHUONG, 87  
 HO TUNG (famille), 130  
 HO TUNG MAU, 35, 100, 242  
 HO VAN NGA, 49, 112, 242  
 HONG BANG, 196  
 HONG TAN HUNG, 182  
 HONG XU QUIAN, 257  
 HUANG XIN, 174  
 HUANG ZONG ZI (HOANG TONG AI, 1610/1695), 177, 183  
 HU SHI, 169, 179, 277  
 HUSSERL K., 245, 297s.  
 HUXLEY A., 169, 276  
 HUY CAN (CÙ), 21, 40, 108, 228  
 HUYNH KIM KHANH, 10, 19  
 HUYNH MAN DAT, 24, 76  
 HUYNH PHU SO, 114, 257  
 HUYNH THUC KHANG, 34, 84s., 146, 158, 194, 199, 269  
 HUYNH TINH CUA PAULUS, 18, 23, 67s., 150  
 HUYNH VAN PHUONG, 50, 260s.  
 HUONG HAI (BONZE), 156  
 HUU THANH\* (Revue), 194

- KANG YEOW WEI (KHANG HUU VI), 18, 167s.  
 KHAI HOA\* (Revue), 211  
 KHAI HUNG (TRAN KHANH GIU), 44, 115, 241  
 KHAI DINH, 204  
 KHANH UNG NGHIA THUC, 182  
 KHUC THUA DU, 196  
 KHUNG (DAO), 260  
 KHUONG VIET DAI SU (NGO CHAN LONG), 155  
 KIM LAN, 46, 108  
 KORSCH K., 274  
 KY DONG, 23, 67, 255  
 LA LUTTE\* (1933/37, Journal), 114  
 LA XUAN ON, 27, 60  
 LABRIOLA, 279  
 LAOXI (LAO TSEU), 171  
 LAP HIEN (PARTI), 211  
 LE BA CANG, 242  
 LE BA TRINH, 86  
 LE DUAN, 233, 290  
 LE DAI, 33, 91s., 102  
 LE DINH THAM (Dr), 265s.  
 LE DUC THO, 53, 129  
 LEANG QI CHAO (LUONG KHAI SIEU), 168s., 205  
 LEFEBVRE (L'Évêque), 150  
 LE HONG PHONG, 106, 242, 290  
 LE KHAC THAO, 29, 61s.  
 LE KHAC THIEN, 295  
 LE NINH, 27, 61s.  
 LE QUANG DAO, 129  
 LE THANH KHOI, 74  
 LE THUOC, 135  
 LE TRINH, 212  
 LE TRUNG DINH, 24, 80  
 LE VAN HUAN, 86  
 LE VAN KHOI, 64  
 LEVENSON, 176s.  
 LI DA ZAO, 175, 274  
 LIAN A FA, 258  
 LIEN THANH (Cie), 100, 120s., 182  
 LIANG SHU NING, 170  
 LIGUE DES DROITS DE L'HOMME, 216  
 LI LI SAN, 287  
 LIN BIAO, 292  
 LIN SHU (LAM THU), 183  
 LIU SHI PEI, 170  
 LON NOL, 264  
 LOTI P., 214  
 LOU KUN (1536/1618), 21, 183  
 LOU XUN (LO TAN), 179, 241, 276  
 LURO, 210  
 LUXEMBOURG ROSA, 274, 278  
 LUU TRONG LU, 48, 108  
 LUONG KIM DINH, 251, 305s.  
 LUONG NGOC QUYEN, 15  
 LUONG TRUC DAM, 34, 98, 102  
 LUONG VAN CAN, 15, 32, 89s., 102  
 MA CHUN WU, 284  
 MAC DINH PHUC, 156, 255  
 MANH TU (MENTCIUS), 131  
 MANNHEIM K., 7  
 MAO DUN, 241  
 MAO ZE DONG, 179, 274  
 MARX K., 169, 301  
 MARTIN DU GARD R., 12  
 MEILLON G., 259  
 MERLIN (GOUVERNEUR GÉNÉRAL), 105  
 METZGER A., 176s.  
 MICHEL G., 65  
 MINH KHAI (LE THI), 129  
 MINH MANG, 90, 153  
 MILON, 230  
 MONG TUYET, 56, 108  
 MONTESQUIEU, 183s., 282  
 MORISHIMA M., 188  
 MUS PAUL, 209, 256, 271s.  
 NAM CAO, 39, 106, 242  
 NAM DONG THU XA, 232  
 NAM PHONG\* (1917/34, Revue), 15, 98s., 211, 232  
 NATIONALISTES VIETNAMIENS (KHAI HUNG, NGUYEN TRIEU LUAT, HO VAN NGA, NHUONG TONG...), 106  
 NGAY NAY\* (REVUE DU TU LUC VAN DOAN), 213  
 NGHIEM XUAN HONG, 304  
 NGO DINH (FAMILLE), 116, 220  
 NGO DINH CAN, 119  
 NGO DINH DIEM, 9, 40, 94, 108s., 116s.  
 NGO DINH HUAN, 119  
 NGO DINH KHA, 116s.  
 NGO DINH KHOI, 119  
 NGO DINH LUYEN, 119  
 NGO DINH NHU, 117s.  
 NGO DINH THUC, 119, 271  
 NGO DUC KE, 34, 86, 93s., 102  
 NGO HUE LIEN, 93  
 NGO TAT TO, 54, 108, 136, 269  
 NGO NHAN TINH, 120  
 NGO THI GIAO, 119  
 NGO THI HIEP, 119  
 NGO VAN CHIEU, 257  
 NGUYEN HONG, 43, 243  
 NGUYEN (SEIGNEURIE DES), 146  
 NGUYEN AN KHUONG, 236

NGUYEN AN NINH, 16, 20, 49, 87, 106s., 232, 236, 267s., 272  
 NGUYEN BA HOC, 34, 100  
 NGUYEN BA TRAC, 55, 111s.  
 NGUYEN BINH, 250  
 NGUYEN BINH KHIEM, 146  
 NGUYEN CAN MONG, 102  
 NGUYEN CAO, 23, 60  
 NGUYEN CHANH SAT, 36, 88, 100  
 NGUYEN CHI THANH, 294  
 NGUYEN CONG BINH, 211  
 NGUYEN CONG THICH, 85  
 NGUYEN CONG TRU, 70, 146  
 NGUYEN DUY CAN, 39, 270, 306  
 NGUYEN DUY CUNG, 23, 76  
 NGUYEN DANG THUC, 54, 251  
 NGUYEN DO CUNG, 228  
 NGUYEN DINH CHIEU, 23, 62s., 147, 186  
 NGUYEN DINH HUY, 64  
 NGUYEN DO MUC, 35, 89s., 101  
 NGUYEN DON DUONG, 93  
 NGUYEN DUC DAT, 98, 152  
 NGUYEN GIA TRI, 228  
 NGUYEN HAM, 201  
 NGUYEN HIEN LE, 10, 46  
 NGUYEN HUY TUONG, 108  
 NGUYEN HUU BAI, 116, 323  
 NGUYEN HUU DO, 149  
 NGUYEN HUU HUAN, 25, 60s., 152  
 NGUYEN HUU TIEN, 31, 101  
 NGUYEN HUU TRI, 156  
 NGUYEN HUYNH ANH, 10  
 NGUYEN KHANH TOAN, 233  
 NGUYEN KHAC HIEU, 43, 93, 268  
 NGUYEN KHAC VIEN, 132  
 NGUYEN KHOA (FAMILLE), 117  
 NGUYEN KHOA LUYEN, 243  
 NGUYEN KHUYEN, 25, 72, 146  
 NGUYEN LAM, 129  
 NGUYEN LO TRACH, 18, 30, 65, 158-165  
 NGUYEN MANH CON, 305  
 NGUYEN MANH TUONG, 250, 296  
 NGUYEN MINH DUE, 41, 106s., 120  
 NGUYEN NANG QUOC, 265  
 NGUYEN NGOC BICH, 39, 295  
 NGUYEN NGOC TUONG, 31, 76  
 NGUYEN NHUOC PHAP, 49, 105  
 NGUYEN PHAN LANG, 35, 99  
 NGUYEN QUANG BICH, 23, 72, 148  
 NGUYEN QUANG OANH, 103  
 NGUYEN QUY ANH, 86, 120s.  
 NGUYEN QUYEN, 36, 89, 102, 188  
 NGUYEN QUAN QUANG, 141  
 NGUYEN SON, 250  
 NGUYEN SINH HUY, 93, 206  
 NGUYEN SU HOANG, 141  
 NGUYEN TAN LONG, 10  
 NGUYEN THAI HOC, 16, 43, 113, 233  
 NGUYEN THANH, 86  
 NGUYEN THANH NHA, 65  
 NGUYEN THANH OAI, 158  
 NGUYEN THANH LE, 129  
 NGUYEN THAN, 15, 149  
 NGUYEN THE ANH, 149, 158  
 NGUYEN THE TRUYEN, 103, 236  
 NGUYEN THIEN THUAT, 29, 61s.  
 NGUYEN THIEP (LA SON PHU TU), 146  
 NGUYEN THI DOAN, 122  
 NGUYEN THONG, 29, 62, 86, 120s., 145s.  
 NGUYEN THUC TU, 98  
 NGUYEN THUONG HIEN, 34, 89s., 102, 195  
 NGUYEN THUONG PHIEN, 27, 72  
 NGUYEN TRAI, 293, 311  
 NGUYEN TRIEU LUAT, 47  
 NGUYEN TRONG LOI, 86, 120s.  
 NGUYEN TRONG THUAT, 37, 100, 266s.  
 NGUYEN TRUONG TO, 13, 18, 30, 65, 146, 151s., 154s.  
 NGUYEN TUAN, 55, 244  
 NGUYEN TU CHI, 307  
 NGUYEN TU THUC, 264  
 NGUYEN VAN CU, 242, 290  
 NGUYEN VAN NGOC, 36, 89s., 103s.  
 NGUYEN VAN NGUYEN, 49, 114  
 NGUYEN VAN SIEU, 28, 61, 152  
 NGUYEN VAN SO, 51, 114  
 NGUYEN VAN TAM, 52, 113  
 NGUYEN VAN THINH, 37, 89s., 104s.  
 NGUYEN VAN TO, 54, 106, 267s.  
 NGUYEN VAN TUONG, 77, 85  
 NGUYEN VAN VINH, 38, 89s., 101, 133  
 NGUYEN VAN TRUNG, 213, 251, 303s.  
 NGUY KHAC DAN, 24, 72s., 158  
 NHAT LINH, 47, 115, 241s.  
 NHAN VAN\*, GIAI PHAM\* (Revue), 296s.  
 NHUONG TONG, 54, 244  
 NIETZSCHE, 276  
 NONG CO MIN DAM\* (Revue), 100  
 O'CONNELL, 87  
 PAKIN, 241  
 PASQUIER P., 87, 210, 226  
 PHAM BANH, 22, 60  
 PHAM DUY KHIEM 45, 103, 113

PHAM DUY TON, 37, 89s.  
 PHAM HONG THAI, 240  
 PHAM HUNG, 233  
 PHAM HUY THONG, 111, 296  
 PHAM NGO HIEN, 153  
 PHAM PHU THU, 29, 72s., 136, 147  
 PHAM QUYNH, 18, 36, 88s., 94s., 212s., 231  
 PHAM VAN DONG, 42, 233, 242  
 PHAM VAN QUANG, 295  
 PHAN ANH, 122  
 PHAN BOI CHAU, 9, 13-20, 89s., 128, 146, 186, 198, 202-206, 269  
 PHAN CHU TRINH, 9, 13-20, 33, 37, 84s., 102, 120, 128, 198, 202-206, 212s., 236, 272  
 PHAN CAT TUU, 31, 62s., 84  
 PHAN CU DE, 10, 208  
 PHAN DINH PHUNG, 14, 27, 62s., 147  
 PHAN HUY CHU, 136s.  
 PHAN HUY LE, 307  
 PHAN HUY ON, 138  
 PHAN KE BINH, 32, 91s.  
 PHAN KHOI, 45, 111, 250, 268  
 PHAN THANH GIAN, 24, 60s., 158, 204  
 PHAN THUC DUYEN, 86  
 PHAN VAN CHANH, 40, 111  
 PHAN VAN HUM, 43, 111s., 267  
 PHAN VAN TRI, 30, 60s., 148  
 PHAN VAN TRUONG, 37, 93, 103, 236  
 PHAN XICH LONG, 15, 156, 256  
 PHONG HOA\* (REVUE), 213  
 PHUNG QUAN, 296  
 PHUNG CHI KIEN, 129  
 PINTO L., 7  
 DE POUVOURVILLE, 210  
 QUAN HAI TUNG THU, 233  
 QUANG TRUNG, 144, 293, 311  
 QU QIU BAI, 183  
 ROUBAUD L., 210, 239  
 ROUSSEAU J.J., 183s., 282  
 ROY M.N., 272, 278  
 SAKUMA SHOZAN (1811/1864), 170  
 SARRAUT A., 100, 210, 224  
 SARTRE J.P., 251  
 SIHANOÛK N., 264  
 SIX HONNÊTES HOMMES, 171  
 SPENCER H., 169, 183  
 STALINIENS VIETNAMIENS (NGUYEN, TAO, SO, GIAU, MAI...), 108  
 STEVENS E., 258  
 SU MAN SHU, 174  
 SY NGOC, 296  
 TAGORE R., 215  
 TA THU THAU, 53, 112s., 233, 242, 275  
 TANG SI TONG, 178  
 TANG BAT HO, 190  
 TAM TAM XA, 100  
 TCHANG KUO TAO, 18, 290  
 THACH LAM, 45, 105s., 227  
 THAI DIEN, 264  
 THALAMAS (RECTEUR), 225s.  
 THANH NGHI\* (1941/45, Revue), 21, 114  
 THANH NIEN, 234  
 THANH NIEN CAO VONG DANG, 234  
 THANH THAI, 116  
 THANG LONG (LYCEUM), 242  
 THAN TRONG (Famille), 117  
 THAN TRONG HUE, 86  
 THAN CHUNG\* (JOURNAL), 268  
 THE LU, 21, 48  
 THI TU TUNG THOAI, 88  
 THIBAUDET A., 12  
 J.M. THICH (PÈRE), 271  
 THICH NHAT HANH, 251, 306  
 THIEN DIA HOI, 256  
 THIEN CHIEU, 266s.  
 THIEU TRI, 153  
 THO XUAN VUONG, 85  
 THUC NGHIEP DAN BAO\* (REVUE), 211  
 TO HOAI, 43, 243  
 TO NGOC VAN, 228, 242  
 TON QUANG PHIET, 98, 247  
 TON THAT (FAMILLE), 117  
 TON THAT DINH, 66  
 TON THAT THUYET, 29, 61s., 85  
 TON THO TUONG, 11, 31, 62, 150  
 TONG DUY TAN, 13, 28  
 TRAN BA LOC, 149  
 TRAN BICH SAN, 27, 62s.  
 TRAN CAO VAN, 199  
 TRAN CHANH CHIEU GILBERT, 33, 91s., 103  
 TRAN DAN, 296  
 TRAN DOAN DAT, 66  
 TRAN DINH NAM, 49, 122, 215  
 TRAN DINH PHIEN, 88  
 TRAN DINH PHONG, 85  
 TRAN DUC THAO, 53, 111, 244, 295s.  
 TRAN MA SON, 98  
 TRAN NHAN TONG, 155  
 TRAN PHU, 290  
 TRAN QUI CAP, 19, 32, 85s., 102, 198  
 TRAN QUOC TUAN, 293  
 TRAN TÊ XUONG (TU XUONG),  
 TRAN TIEN THANH, 77

TRAN TRONG KIM, 9, 17, 103, 108,  
 231, 269-270  
 TRAN TRUNG DUNG, 119  
 TRAN VAN GIAP, 9, 42, 136, 267  
 TRAN VAN GIAU, 42, 114, 151, 188,  
 233, 265  
 TRAN VAN KHIEM, 120  
 TRAN VAN THACH, 52, 242  
 TRAN VAN TRA, 294  
 TRI TAN\* (1941/45, Revue), 21, 114  
 TRIEU DUONG THUONG QUAN,  
 182  
 TRINH CHU, 177  
 TRINH (SEIGNEURIE DES), 146  
 TRINH CHUYET PHU, 156  
 TRINH DINH RU, 50, 111  
 TRINH DINH THAO, 238  
 TRINH VAN CAN (DOI CAN), 15  
 TRINH VAN THAO, 292s.  
 TRONG LANG, 46, 105  
 TROTSKI, 292  
 TROTSKYSTES VIETNAMIENS  
 (THAU, HUM, THACH, PHUONG,  
 CHANH, TUONG...), 106, 108  
 TRUC (DAU XU), 134  
 TRUNG HUNG HOI, 182  
 TRUONG BA CAN, 65  
 TRUONG MINH KY, 150  
 TRUONG NHU (FAMILLE), 117  
 TRUONG THI THIET, 64  
 TRUONG VINH KY PETRUS, 18, 25,  
 67s., 123s., 147s.  
 TRUONG CHINH (DANG XUAN  
 KHU), 45, 249, 290  
 TSONG HAO REN, 174  
 TSuboï Y., 14, 165  
 TU BI AM\* (REVUE), 267  
 TU DUC, 18, 24, 62s., 151s., 200  
 TUY LY VUONG, 31, 66  
 TUNG THIEN VUONG, 31, 66  
 TU TRANG, 55, 105  
 TU DAM, 34, 98s.  
 TU LUC VAN DOAN, 17, 21, 114,  
 228, 241s.  
 VAN HANH (SU'), 155  
 VAN THIEN TUONG, 152  
 VAN TIEN DUNG, 294  
 VI HUYEN DAC, 41, 105  
 VIEN AM\* (REVUE), 267  
 VO DUY THANH, 28, 71s.  
 VO LIEM SON, 36, 93, 102  
 VO NGHIEM, 128  
 VO NGUYEN GIAP, 42, 108, 124, 233,  
 291s.  
 VO PHIEN, 10  
 VO THUAN NHO, 128  
 VOLTAIRE, 282  
 VU BANG, 38, 105  
 VU CONG TU, 31, 62s.  
 VU CONG DO, 31  
 VU HOANG CHUONG, 40, 106  
 VU PHAM HAM, 98  
 VU PHUONG DE, 136  
 VU TRONG PHUNG, 50, 105  
 VUONG QUOC CHINH, 156  
 VIETNAM QUANG PHUC HOI, 15  
 VIETNAM QUOC DAN DANG, 15  
 XUAN DIEU, 21, 41  
 XUE FU CHENG, 168  
 XUN XI (SIUN TSEU), 131, 171  
 ZANG ZI DONG (1837/1909), 167s.  
 ZHU (ZHOU) HI, 19, 145  
 ZI QUIANG (1860/80), 169  
 ZOU EN LAI (CHOU EN LAI), 174  
 YAN FU (1852/1921), 168  
 YAP DR., 258s.



## Table des matières

<b>CHAPITRE I :</b> <i>Pour une anthropologie des « générations de conjoncture »</i>	7
1 — Une approche sociologique des intellectuels vietnamiens : questions de méthode, questions d'éthique ?	9
2 — Des « conjonctures historiques » aux « générations de conjoncture »	17
3 — Annexe : Caractéristiques biographiques du Corpus des 222 intellectuels vietnamiens de 1862 à 1945	22
<b>CHAPITRE II :</b> <i>Variables sociologiques et trajectoires sociales des trois générations de conjoncture</i>	59
1 — Génération de 1862	59
2 — Génération de 1907	84
3 — Génération de 1925	105
<b>CHAPITRE III :</b> <i>La crise de la génération de la Résistance (1862-1907)</i>	131
1 — La « Grande Conformité » (Dai thuân)	131
2 — Les rapports entre maître et élèves dans le système éducatif traditionnel (S.E.T.)	133
3 — De l'école confucéenne à la bureaucratie céleste : le mandarinat vietnamien	136
4 — L'édifice politico-administratif ancien et le rapport entre savoir et pouvoir au XIX <sup>e</sup> siècle	142
5 — La critique interne du S.E.T.	145
6 — Face au colonialisme : figures et contre-figures de Lettrés confucéens	147
7 — Le Confucianisme vietnamien à l'épreuve de l'histoire :	151
A) Face aux doctrines dissidentes ou rivales (catholicisme, bouddhisme)	153
B) De l'impossible modernisation au choix entre la guerre et la paix	156
<b>CHAPITRE IV :</b> <i>La Modernité vietnamienne (1907-1925)</i>	167
1 — Le « détour chinois »	168
2 — Le trajet socio-politique du lettré vietnamien	180
	345

<b>CHAPITRE V : L'épreuve de la Révolution (1925-1975)</b>	223
A) <i>L'arme de la critique : le trajet socio-politique de l'intellectuel des années 1925-1926</i>	223
1 — La formation du nouvel intellectuel	223
2 — Les nouveaux stimulants et enjeux culturels	232
3 — La géographie intellectuelle	237
4 — Les logiques historiques de la fusion nationaliste	241
B) <i>La critique des armes : la production intellectuelle</i>	255
1 — Les défis des nouveaux messianismes	255
2 — Le renouveau bouddhique	264
3 — La réhabilitation du confucianisme	268
4 — Le « darwinisme social et historique » des années Trente	271
5 — L'apport théorique du marxisme vietnamien	281
6 — L'échec d'un marxisme occidentalisant : TRAN DUC THAO	295
7 — L'impossible dialogue pour la modernité : philosophie et religions dans le Sud du V.N. de 1955 à 1975	302
<b>EN GUISE DE CONCLUSION : De la tradition lettrée au V.N.</b>	309
<b>ANNEXE :</b>	
1 — Indochine — La vie culturelle en chiffres (1941-1942)	313
1) Les statistiques scolaires	313
2) Les publications	316
2 — Pham Quynh et la Revue Nam Phong Tap chi	318
3 — La consécration des grands hommes : les intellectuels vietnamiens au miroir des écrivains français des années 30	323
<b>BIBLIOGRAPHIE</b>	327
<b>GLOSSAIRE</b>	335
<b>INDEX DES NOMS PROPRES</b>	339

# ASIE

## TURBULENCES CHINOISES

**G. Schulders**

Rédigé avant les derniers événements, cet ouvrage cherche à analyser et à faire le point sur un pays qui à la fois passionne, intrigue et inquiète par ses récentes évolutions : Chine étouffée de la révolution culturelle, Chine déprimée de l'après-Mao, Chine affairée de Deng Xiao Ping, Chine exaltée de Zhao Ziyang, Chine refrénée de Li peng.

290 pages — 150 F

## CHINE - QUESTIONS SUR L'OUVERTURE AUX MULTI-NATIONALES

**S. BOUTILLER. D. UZUMIDIS**

La Chine fait des clins d'œil au capitalisme ! Depuis 1978 Deng Xiaoping invite les entreprises multinationales à créer des filiales dans ce pays à la main-d'œuvre abondante et bon marché.

Dans une économie mondiale en crise, c'est une aubaine pour les multinationales, toutefois cette pénétration du marché chinois entraîne des déséquilibres et des problèmes économiques et sociaux nouveaux que la Chine va devoir affronter et résoudre.

156 pages — 85 F

## PERSONNALITÉS CHINOISES D'AUJOURD'HUI

**Jacques de GOLDFIEM**

On ne peut comprendre et interpréter les événements politiques et sociaux en Chine sans une bonne connaissance de ses acteurs. Cet ouvrage, évitant le style du portrait ou de la simple énumération chronologique des traditionnels Who's who, offre un récit détaillé de la carrière, une description du caractère, l'indication des relations et des liens familiaux de 300 personnalités. On y retrouve les principaux responsables politiques mais aussi les figures-clés de la littérature, des sciences, de l'armée, du cinéma, de la peinture, de la dissidence...

Collection « Sinologie » — 377 pages — 210 F

## LE VIET-NAM L'HISTOIRE, LA TERRE, LES HOMMES

**Sous la direction de Alain RUSCIO**

Un ouvrage très complet qui fait le point des connaissances actuelles sur le Viêt-Nam. Du cadre naturel et humain aux grandes données de la vie économique, politique, sociale et culturelle, en passant par l'étude de la civilisation et des drames de l'histoire contemporaine, rien ici n'est laissé dans l'ombre.

Collection « Péninsule Indochinoise » — 436 pages — 250 F

## LES FRONTIÈRES DU VIET-NAM - Histoire des frontières de la péninsule indochinoise

*Sous la direction de P.B. LAFONT*

Dans cette zone géopolitique qu'est la péninsule indochinoise, les problèmes frontaliers sont particulièrement nombreux et complexes. Ils ont récemment suscité des conflits sanglants et continuent d'être cause de tensions. Première étude scientifique sur le sujet, cet ouvrage éclaire la genèse et les aspects historiques des problèmes frontaliers.

*Collection « Recherches Asiatiques » — 272 pages — 150 F*

## ANNAM - TONKIN 1885-1896 - Lettrés et paysans vietnamiens face à la conquête coloniale

*Charles FOURNIAU*

Le contact colonial en Indochine, particulièrement en Annam et au Tonkin, dans sa première phase n'avait encore jamais été étudié sérieusement dans sa complexité et ses contradictions entre le fait colonial et le fait national. Néanmoins, sa spécificité et son importance rendent cette étude indispensable pour la connaissance générale du colonialisme français, de son implantation et de son évolution en Indochine, comme des racines modernes du nationalisme vietnamien.

*Collection « Recherches Asiatiques » — 290 pages — 180 F*

## AFFAIRES CAMBODGIENNES 1979-1985

*Collectif*

Ce deuxième volume d'*Asie-Débat* consacré au Cambodge fait suite à « Cambodge, Histoire et enjeux, 1945-1985 » qui analysait le pol-potisme. Il a pour objet d'étude « les années de réhabilitation nationale », de 1979 à 1989. Les auteurs y démontrent que la renaissance actuelle du Cambodge est le fait d'un peuple dont la jeunesse, le courage et l'intelligence ont pu surmonter la tragédie des années 1970-1979.

*Asie Débat, n° 5, 255 pages — 130 F*

## SINGAPOUR, 1959-1987, Genèse d'un nouveau paysage industriel

*Jean-Louis MARGOLIN*

Singapour est aujourd'hui au cœur des controverses sur l'avenir du Tiers monde. Selon les défenseurs du libéralisme, c'est un modèle. En effet, l'emporium colonial misérable d'il y a trente ans est aujourd'hui un pays industriel avancé. Alors s'impose la nécessité d'une approche historique et originale : l'économie n'est pas à côté de l'histoire politique mais au cœur de celle-ci et réciproquement.

*Collection « Recherches Asiatiques » — 318 pages — 190 F*

# L'HARMATTAN - JEUNESSE

## LE VOYAGE INATTENDU

*Sous la direction de Caya MAKHELE*

Alors qu'il ne voulait faire qu'un petit tour pour essayer sa nouvelle invention, Léo, le gentil savant un peu fou, se retrouve au milieu du désert en proie à une bande d'affreux vautours. Et son petit-fils Xénon part à sa recherche. Mille dangers les séparent.

Une histoire un peu folle, un clin d'œil, fruit de la rencontre d'une classe et d'un écrivain.

*A partir de 8 ans. Format 13,5 × 21,5, 64 pages — 40 F*

## C'EST ARRIVÉ AU TIBET

*Sabine HARGOUS, Anne LEGENDRE*

Unique survivant d'un accident d'avion au-dessus de l'Himalaya, un jeune Savoyard se voit emporté dans un tourbillon d'aventures : Jérôme saura-t-il s'acquitter de la dangereuse mission qu'il s'est donnée auprès de ses amis tibétains ? Les étranges personnages qui surgissent sur son chemin accepteront-ils de l'aider ?

Mélange de merveilleux et d'authenticité, ce livre invite le jeune lecteur à découvrir l'étonnante culture du peuple tibétain.

*A partir de 10 ans. 135 pages — 50 F*

## COLLECTION ZOOM-ZOOM GRANDIR LA-BAS



## JULIA EN ANDALOUSIE

*Texte : Martine BAILLY - Dessins : Christine COTE-COLISSON*

Julia découvre la terre andalouse et sa culture : ses « azulejos », ses patios, ses danses, ses artisans et la chaleur sur les maisons blanches...

Album illustré en couleur : broché, format 21 × 27 cm ; 48 pages — 60 F

## JULIA EN MAURITANIE

*Texte : Patrick COUDREAU - Dessins : Claude GOHEREL*

Un nouveau voyage de Julia qui nous fait parcourir la Mauritanie. Julia découvre la pauvreté de Nouakchott, la vie rude du désert, mais aussi les jeux des enfants de son âge.

Album illustré en couleur : broché, format 21 × 27 cm ; 48 pages — 60 F

## LÉGENDE DES GÂTEAUX DU TÊT

Conte populaire du Viêt-nam  
(bilingue français-vietnamien)

Nous découvrons ici la légende de GIAY, gâteau rond qui symbolise le soleil et de CHUNG, le gâteau carré qui symbolise la terre avec ses richesses. Ils sont encore confectionnés traditionnellement pour le nouvel an vietnamien : le Têt.

Collection « *Contes des Quatre Vents* », illustré en couleur, format 18,5 × 20,5 cm, 16 pages — 32 F

\*

\*\*

## QUAND LA VIE EST UNE CABANE DE SORCIÈRE

Oyez, lisez, regardez, goûtez bonnes gens l'histoire de notre double et frère auprès de la cabane de sorcière.

Rue Descours, avec les enfants d'une école maternelle de Saint-Etienne un grand livre de songe nous est né, qui vient ajouter sa perle tendre et acide au patrimoine de l'imaginaire.

Broché, couleur, format 24,5 × 29,5 cm, 40 pages — 60 F

## CONDITIONS DE VENTE

Aux libraires : conditions habituelles

- vente directe au comptoir à L'Harmattan
- par correspondance (Poste-DCL)

— Vente par correspondance :

- Pour chaque titre le port est à payer en plus.
- Pour un livre 12 F et 5 F par livre suivant.

## DIFFUSION

Au Canada : Vermette Diffusion C.P. 85

150, rue Ampère Boucherville Québec - Canada - J4B 5E6

En Suisse : « L'Age d'Homme » CP 67

1000 Lausanne

(Suisse)

# L'HARMATTAN

Librairie — Centre

*Plus de 80 000 titres*

AFRIQUE - OCÉAN INDIEN  
ANTILLES - MONDE ARABE - ASIE  
ESPAGNE - PORTUGAL  
AMÉRIQUE LATINE

16, rue des Écoles, 75005 PARIS

Tél. : 43-26-04-52

Télécopie : 43-29-86-20

*Métro* : Maubert-Mutualité et Cardinal Lemoine

*Heures d'ouverture :*

Du lundi au samedi : 10 h - 12 h 30 et 13 h 30 - 19 h

**Librairie L'HARMATTAN**

21 bis, rue des Ecoles  
75005 PARIS

Plus de 5 000 titres en rayons  
sur l'U.R.S.S.  
et les pays d'Europe centrale :

- Voyages - Géographie
- Histoire
- Politique
- Economie
- Littérature - Philosophie
- Beaux-Arts / Cinéma
- Linguistique

*Plus de 3 000 titres en rayons sur :*

- Le Marxisme
- Les problèmes théoriques du socialisme
- Le mouvement ouvrier
- La guerre révolutionnaire et le terrorisme
- Les problèmes de stratégie et de défense
- L'armée
- La police
- etc., etc.

*Plus de 10 000 titres en français  
et en langues étrangères  
sur les pays d'Europe occidentale  
(Bénélux, Scandinavie, Iles britanniques,  
Allemagne, Autriche, Suisse, Grèce, Italie) :*

- Histoire - Géographie - Voyages
- Politique - Economie
- Politique - Economie
- Littérature
- Beaux-Arts/Cinéma
- Linguistique

*Plus de 10 000 titres en anglais  
et en français  
sur l'Amérique du Nord  
et la Grande-Bretagne :*

- Histoire
- Voyages - Géographie
- Politique
- Economie
- Littérature de langue anglaise (en anglais et en traduction)
- Beaux-Arts/Cinéma
- Linguistique